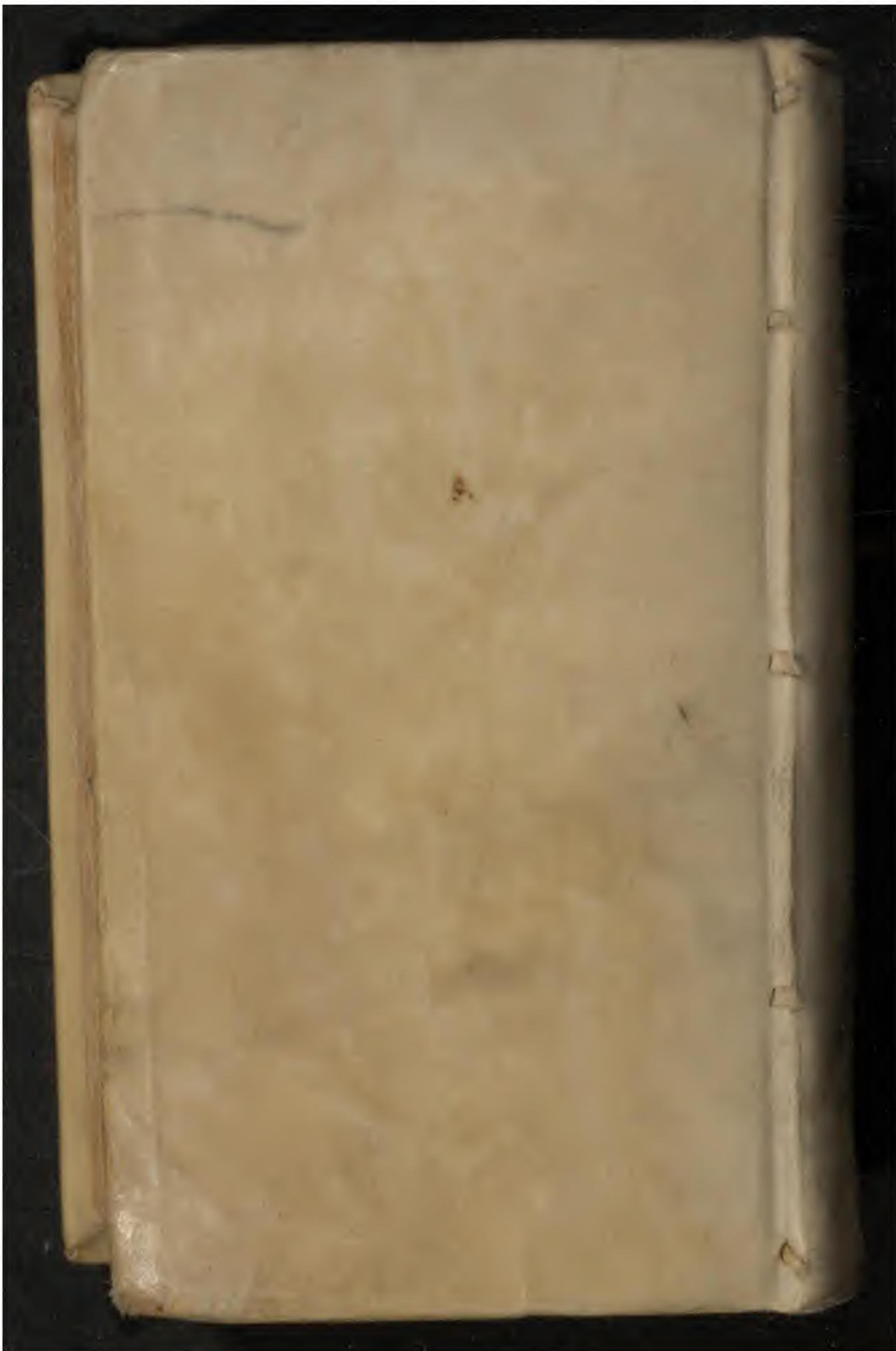


P. CHARRON
de la Sagelise

235

B 17





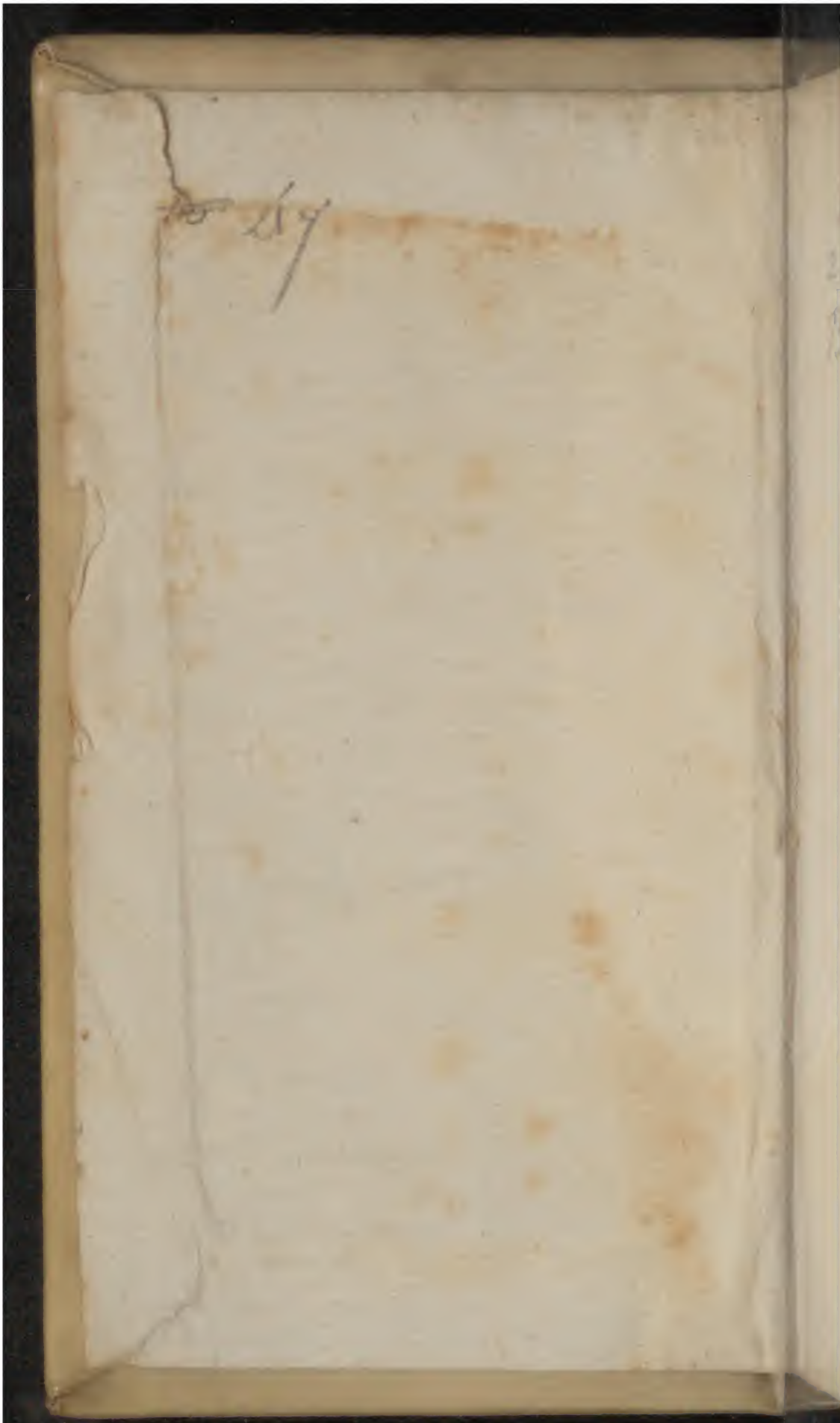
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 B 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 B 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
235 B 17



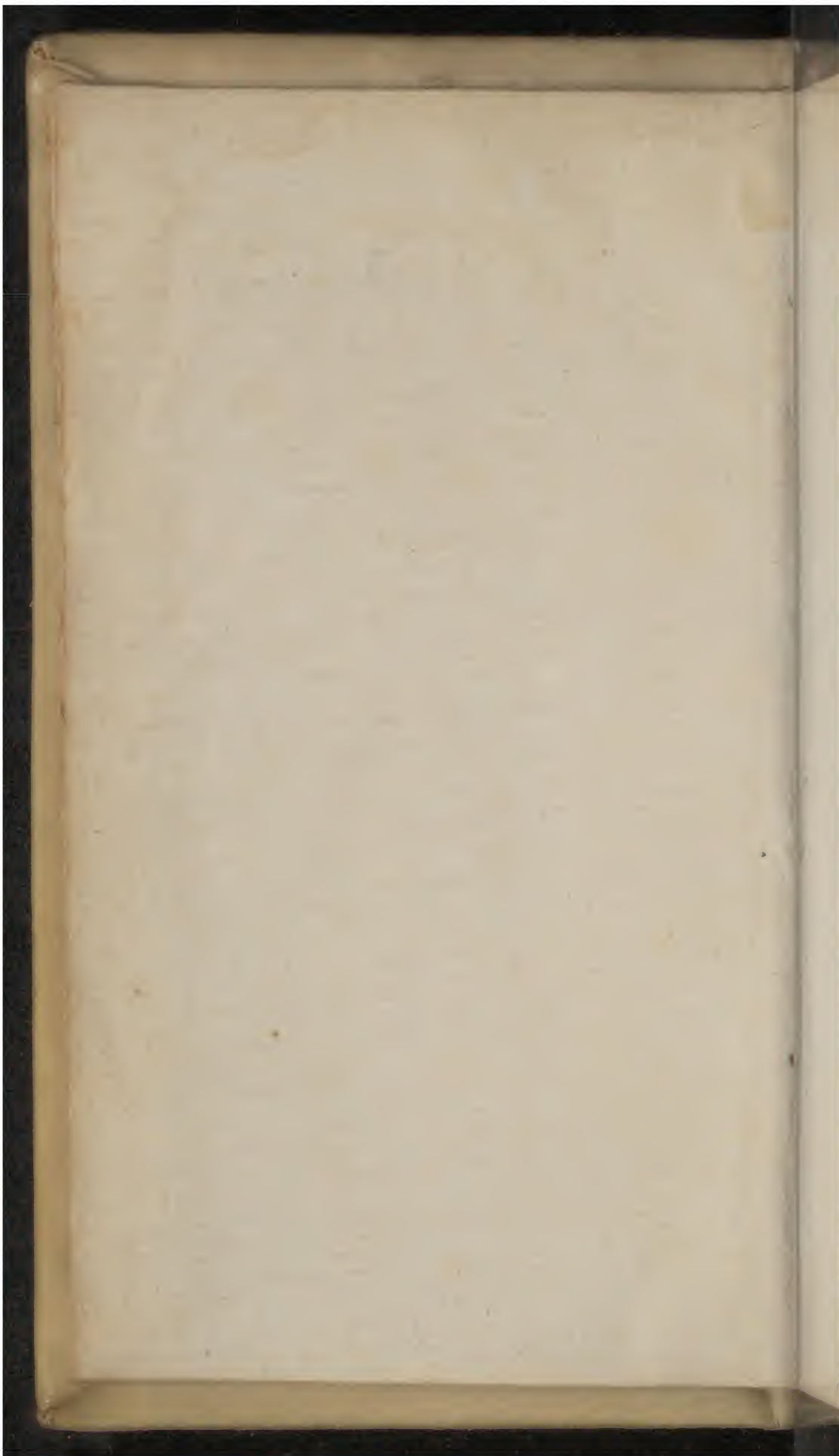
KW

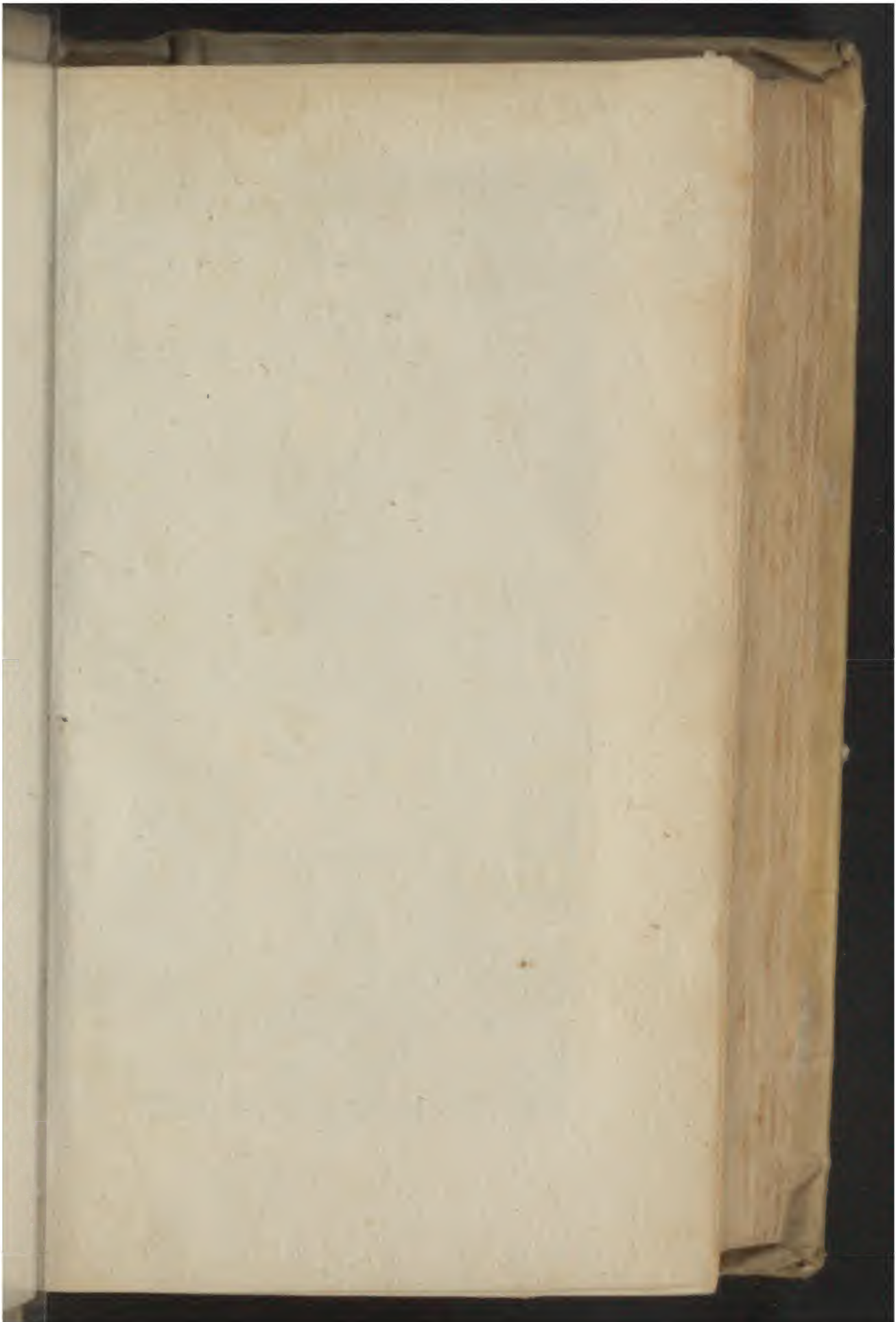
235

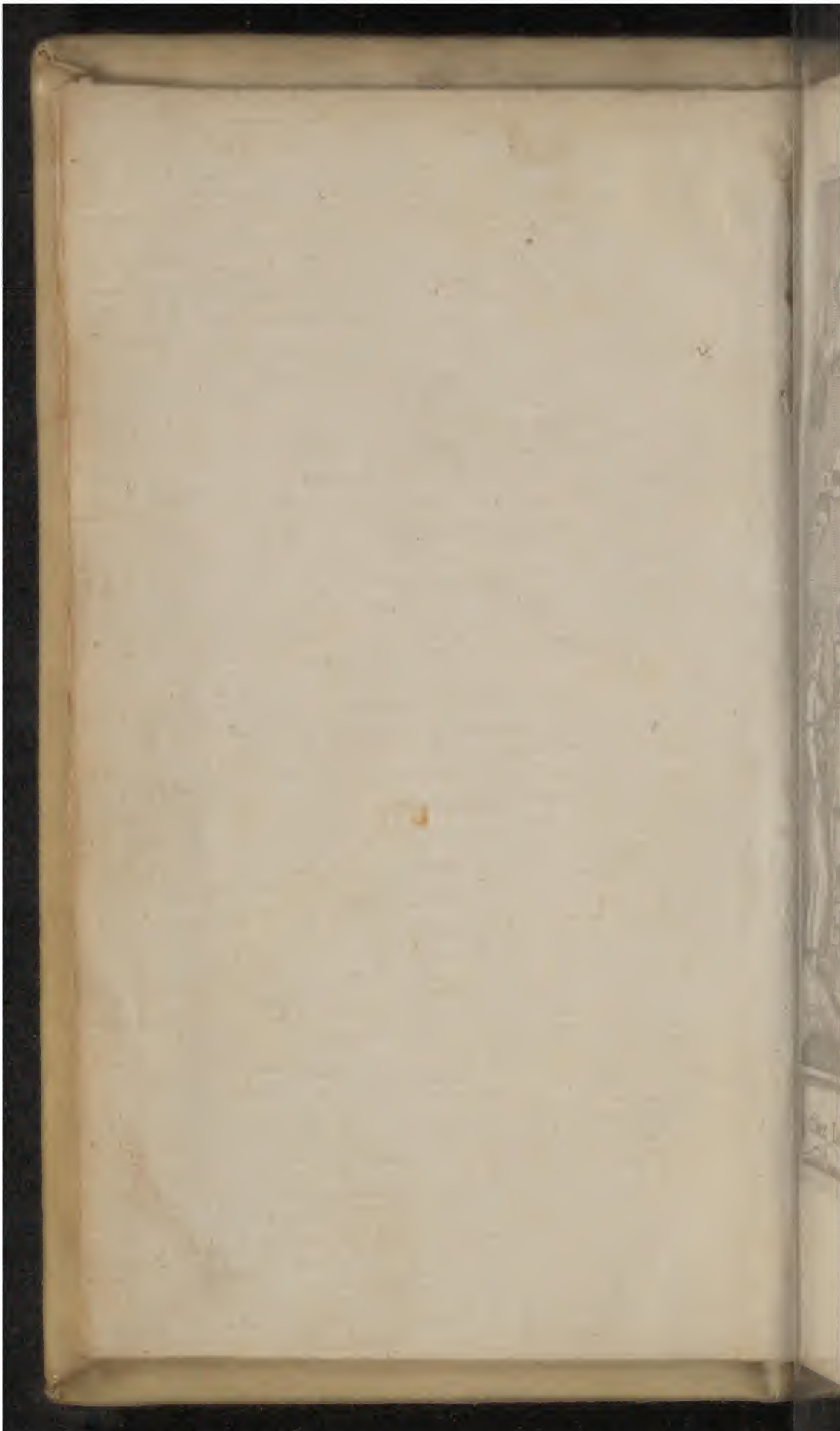
Erasmus

B17

A. 162











DE LA
SAGESSE
TROIS LIVRES.

PAR
PIERRE CHARRON,
Parisien, Docteur és Droicts.

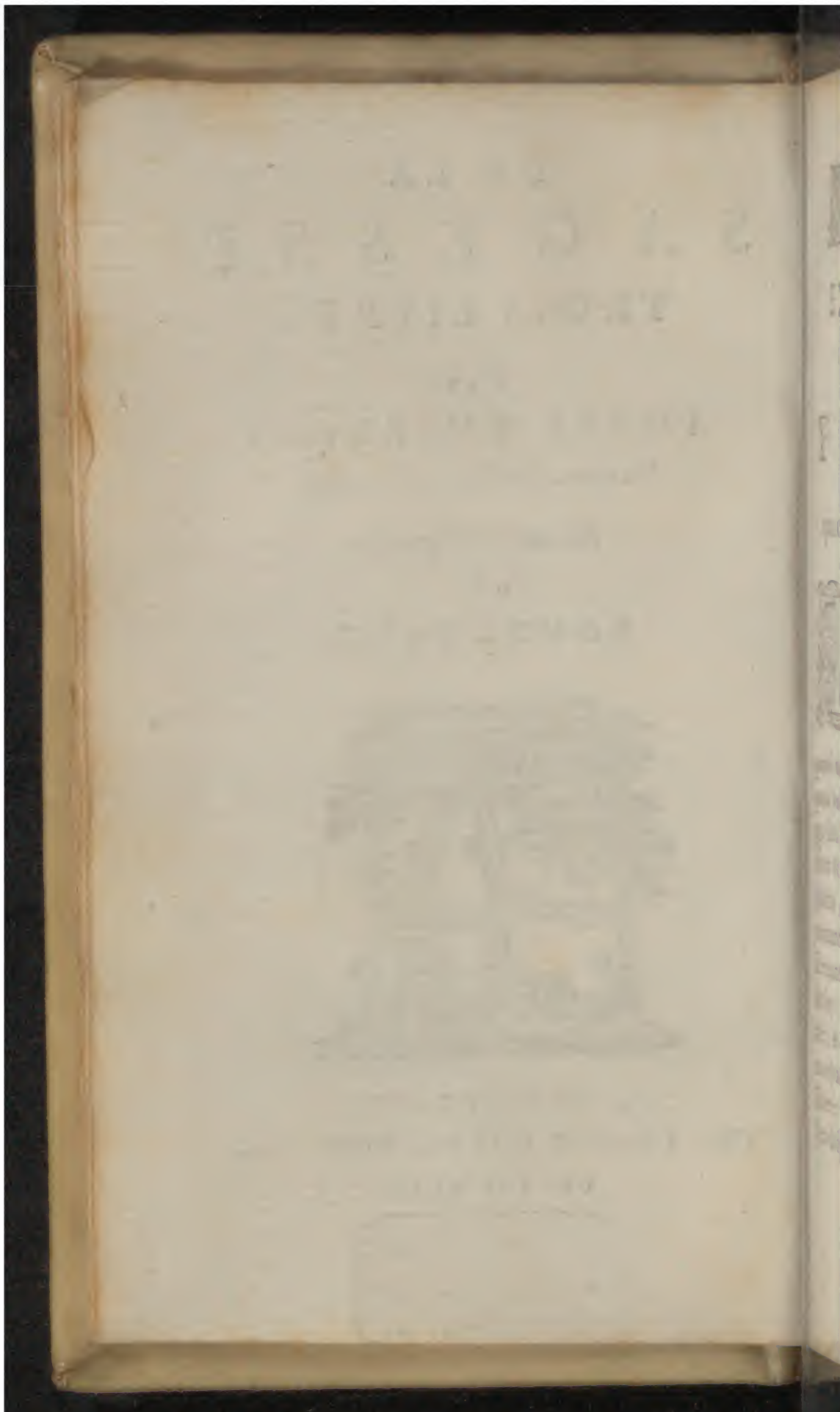
Suivant la vraye copie

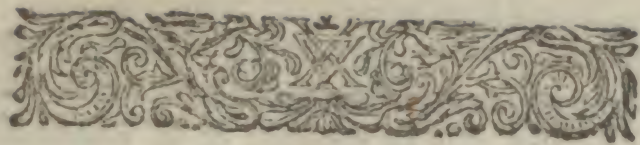
DE
BOURDEAUX.



A AMSTERDAM,
Chez LOUYS & DANIEL ELZEVIER.
c1o 1oc LXII.

*Koninklijke
Bibliotheek
te Leiden.*



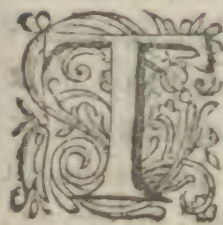


EXPLICATION

DE LA

FIGURE

qui est au frontispice de ce livre.



TOUT au plus haut & sur l'inscription du livre, la Sagesse est représentée par une belle femme toute nuë, sans que ses hontes paroissent, *quasi non essent*, en son simple naturel, *quia puram naturam sequitur*, au visage sain, malle, joyeux, riant, regard fort & magistral: corps droit, les pieds joints, sur un Cube, les bras croisez, comme s'embrassant elle mesme, comme se tenant à soy, sur soy, en soy, contente de soy: Sur sa teste une couronne de Laurier, & d'Olivier, c'est victoire & paix: une espace ou vuide à l'entour, qui signifie liberté: se regardant dedans un miroir assez esloigné d'elle, soustenu d'une main

* 3

fortant

sortant d'un nuage, dans la glace duquel paroist une autre femme semblable à elle: Car tousjours elle se regarde & se cognoist. A son costé droit ces mots, J E N E S Ç A Y, qui est sa devise; Et au costé gauche ces autres mots, P A I X E T P E U, qui est la devise de l'Auteur signifiée par une rave mise en pal, entortillé d'un rameau d'Olivier, & environnée de deux branches de Laurier en Ovale.

Au deffoubs, y a quatre petites femmes, laides, chetives, ridées, enchainées, & leurs chaines se rendent & aboutissent au Cube qui est soubs les pieds de la Sageffe, qui les mesprise, condamne & foule aux pieds, desquelles deux sont du costé droict de l'inscription du livre, sçavoir Passion & Opinion. La Passion, maigre, au visage tout alteré: l'Opinion, aux yeux esgarez, volage, estourdie, soustenuë par nombre de personnes, c'est le Peuple. Les deux autres sont de l'autre costé de l'inscription: sçavoir, Superstition, au visage transi, joignant les mains comme une servante qui tremble de peur: Et la Science vertu ou preud'homie artificielle, acquise, pedantesque, serve des loix & coustumes, au visage enflé, glorieux, arro-

arrogant, avec les sourcils relevez, qui
lit en un livre où y a escrit, OUY, NON.
Ceste figure est aussi expliquée par le Son-
net suivant.

S O N N E T.

*La Sageſſe eſt à nud, droicte & ſans artifice,
D'Olive & de Laurier ſon cheſt verdoyant.
Son mirouer eſt tenu des doigts du foudroyant,
Et ſ'eſleve au deſſus du Cube de juſtice.
Sous ſes pieds au carcan, les meres de tout vice
Forcenant de deſpit, grommelant, aboyant,
Contr' elle en vain l'effort de leur rage employant,
Tant de Sageſſe eſt ſort & ferme l'edifice.
La paſſion ſ'anime impetueuſement;
Le peuple favoriſe, & porte obſtinement
La folle opinion, ſourde, aveugle & perverse:
Tremblante & ſans ſçavoir la ſuperſtition
S'eſtrangle d'elle meſme; & la preſomption
De la pedanterie eſt miſe à la renverſe.*

C. D. F. E. D. B.

Superanda omnis fortuna ferendo eſt.

PRE-



P R E F A C E,

Où est parlé du nom, subject,
dessein, & methode de
cest œuvre.

Du
mot
de Sa-
gessè.



U est requis avant tout œu-
vre sçavoir que c'est que Sa-
gessè, & comment nous enten-
dons la traiter en ce livre,
puis qu'il en porte le nom & le
tiltre. Or dès l'entrée nous advertissons,
que nous ne prenons icy ce mot subtile-
ment au sens haultain & eslevé des Theo-
logiens & Philosophes (qui prennent plai-
sir à descrire & faire peinture des cho-
ses, qui n'ont encores esté veues, & les
relever à telle perfection, que la nature
humaine ne s'en trouve capable, que par
imagination), pour une cognoissance par-
faicte des choses divines & humai-
nes, ou bien des premieres & plus hautes
causes & ressorts de toutes choses: laquel-
le reside en l'entendement seul, peut estre
sans probité (qui est principalement en la
volonté), sans utilité, usage, action,
sans

P R E F A C E.

sans compagnee & en solitude, & est plus que tresrare & difficile, c'est le souverain bien & la perfection de l'entendement humain; ni au sens trop court, bas, & populaire, pour discretion, circonspection, comportement advisé & bien reiglé en toutes choses, qui se peut trouver avec peu de pieté & preud'homie; & regarde plus la compagnee & l'autruy que soy-mesme. Mais nous le prenons en sens plus universel, commun & humain, comprenant tant la volonté que l'entendement, voire tout l'homme en son dedans & son dehors, & soy seul, en compagnee, cognoissant & agissant.

Ainsi nous disons, que Sageffe est preud'homie avec habilité, probité bien advisée. Nous sçavons que preud'homie sans prudence est sotté & indiscrette; prudence sans preud'homie n'est que finesse: ce sont deux choses les meilleures & plus excellentes, & les chefs de tout bien; mais seules & separées sont defaillantes, imparfaictes. La Sageffe les accouple, c'est une droicture & belle composition de tout l'homme. Or elle consiste en deux choses: Bien se cognoistre, & constamment estre bien reiglé & moderé en toutes choses par toutes choses; F'entens non seule-

Descri-
ption
de Sa-
gelle.

P R E F A C E.

ment les externes , qui apparoiſſent au monde , faiçts & dictz ; mais premierement & principalement les internes ; penſées , opinions , creances , deſquelles (où la faute eſt bien grande , & qui enfin ſe deſcouvre) ſourdent les externes. Je dis conſtamment , car les ſols par fois contrefont & ſemblent eſtre bien ſages. Il ſembleroit peut-eſtre à aucuns , qu'il ſuffiroit de dire , que la Sageſſe conſiſte à eſtre conſtamment bien reiglé & moderé en toutes choſes , ſans y adjoſter bien ſe cognoiſtre : mais je ne ſuis pas de cet advis. Car advenant que par une grande bonté , douceur & ſouppleſſe de nature , ou par une attentive imitation d'autruy , quelqu'un ſe comportast moderément en toutes choſes , ignorant cependant & meſcognoiſſant ſoy-meſme , & l'humaine condition , ce qu'il a & ce qu'il n'a pas , il ne ſeroit pourtant ſage , veu que Sageſſe n'eſt pas ſans cognoiſſance , ſans diſcours , & ſans eſtude. L'on n'accordera pas , peut-eſtre , ceſte propoſition , car il ſemble bien que l'on ne peut reiglément & conſtamment ſe comporter par tout ſans ſe cognoiſtre ; & je ſuis de cet advis. Mais je dis , que combien qu'ils aillent inſeparablement enſemble , ſi ne laiſſent ils d'eſtre deux choſes diſtinçtes , dont
il les

P R E F A C E .

il les faut separément exprimer en la description de Sageſſe , commes ſes deux offices : dont ſe cognoiſtre eſt le premier , & eſt dict le commencement de Sageſſe. Parquoy nous diſons ſage , celuy , qui cognoiſſant bien ce qu'il eſt , ſon bien & ſon mal , combien & juſques où nature l'a eſtrené & favorisé , & où elle luy a deffailly , eſtudie par le benefice de la Philoſophie , & par l'effort de la vertu , à corriger & redreſſer ce qu'elle luy a donné de mauvais ; reſveiller & roidir ce qui eſt de foible & languiffant ; faire valoir ce qui eſt bon ; adjoſter ce qui deffaut : & tant que faire ſe peut la ſecourir : & par tel eſtude ſe reigle & conduict bien en toutes choſes.

Suyvant ceſte briefue declaration, noſtre deſſein en cet œuvre de trois Livres, eſt premierement enſeigner l'homme à ſe bien cognoiſtre, & l'humaine condition, le prenant en tout ſens, & regardant à tout viſage; c'eſt au premier livre: puis l'inſtruire à ſe bien reigler & moderer en toutes choſes; ce que nous ferons en gros par advis & moyens generaux & communs au ſecond livre; & particulierement au troiſieſme par les quatre vertus morales, ſoubs leſquelles eſt comprise toute l'inſtruction de la vie humaine,

Deſſein & methode de l'auteur en cet œuvre.

P R E F A C E.

Et toutes les parties du devoir Et de l'honneste. Voyla pourquoy cet oeuvre, qui instruit la Vie Et les mœurs à bien vivre Et bien mourir, est intitulé Sageſſe, comme le nostre precedent, qui instruſoit à bien croire, a eſté appellé Verité ou bien les trois Veritez, y ayant trois livres en ceſtuy-cy, comme en celuy-là. J'adjouſte icy deux ou trois mots de bonne foy, l'un que j'ay queſté par cy par là, Et tire la plus part des materiaux de ceſt ouvrage, des meilleurs auteurs qui ont traité ceſte matiere morale Et politique, vraye ſcience de l'homme, tant anciens, ſpecialement Senèque Et Plutarque grands docteurs en icelle, que modernes. C'eſt le recueil d'une partie de mes eſtudes: la forme Et l'ordre ſont à moy. Si je l'ay arrangé Et ageancé avec jugement, Et à propos, les Sages en jugeront, car meſhuy en ce ſubject autres ne peuvent eſtre mes juges, Et de ceux là volontiers recevray la reprimende: Et ce que j'ay prins d'autrui, je l'ay mis en leurs propres termes, ne le pouvant dire mieux qu'eux. Le ſecond, que j'ay icy uſé d'une grande liberté Et franchise à dire mes advis, Et à heurter les opinions contraires, bien que toutes vulgaires Et communément receuës, Et trop grande, ce m'ont dict aucuns de mes amis:

P R E F A C E.

amis : ausquels j'ay respondu , que je ne formois icy ou instruisois un homme pour le cloistre , mais pour le monde , la vie commune & civile ; ny ne faisois icy le Theologien , ny le cathedrant , ou dogmatifant , ne m'assubjettissant scrupuleusement à leurs formes , reigles , stile , ains usois de la liberté Academique & Philosophique. La foiblesse populaire , & delicatesse feminine , qui s'offense de ceste hardiesse & liberté de paroles , est indigne d'entendre chose qui vaille. A la suite de cecy , je dis encores , que je traite & agis icy non pedantesquement selon les reigles ordinaires de l'escole , ny avec estendue de discours , & appareil d'eloquence , ou aucun artifice. La Sageffe , quæ si oculis ipsis cerneretur , mirabiles excitaret amores sui , n'a que faire de toutes ces façons pour sa recommandation , elle est trop noble & glorieuse : les veritez & propositions y sont espesses ; mais souvent toutes seches & cruës , comme aphorismes , ouvertures & semences de discours. Fy ay parsemé des sentences Latines , mais courtes , fortes & poëtiques tirées de tres-bonne part , & qui n'interrompent ny troublent le fil du texte François. Car je n'ay peu encores estre induict à trouver meilleur de tourner toutes telles allegations en François (comme au-

cuns

P R E F A C E.

*cuns veulent) avec tel deschet & perte de
la grace & energie , qu'elles ont en leur na-
turel & original , qui ne se peut jamais bien
représenter en autre langage.*



Le



Le contenu de cet œuvre.

PREFACE, où est parlé du titre, sujet, dessein, & methode de tout cet œuvre.

LIVRE PREMIER, Qui est de la cognoissance de soy & de l'humaine condition. Pag. 1

Premiere consideration de l'homme, en soy & en gros. 9

Seconde consideration de l'homme, qui est par comparaison de luy avec les autres creatures. 57

Troisiesme consideration de l'homme, qui est en detail par toutes les pieces dont il est composé & establi. 71

Quatriesme consideration de l'homme, qui est sa vie. 163

Cinquiesme & derniere consideration de l'homme, par la grande diversité de ses naturels, suffisances, estats, professions, vacations. 169

LIVRE SECOND, Contenant les instructions, & reigles generalles de Sageffe. 240

LIVRE TROISIEME, Contenant les advis particuliers de Sageffe par les quatre vertus morales. 372

De la prudence, premiere vertu. 373

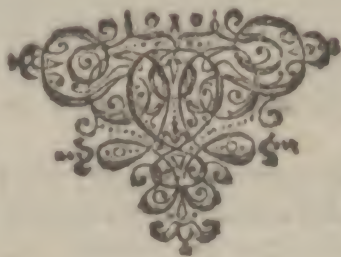
De la prudence politique du souverain ou gouvernement d'Estat. 377

De la Justice, seconde vertu. 459

De la Justice & devoir de l'homme envers autruy, & premierement en general de tout homme envers tout homme. 469

De

De la Justice & devoir de l'homme envers autruy par raison speciale & certaine.	504
De la Force, troisieme vertu.	559
Premiere partie des maux externes en eux mesmes & particulierement.	574
Seconde partie des maux internes & passions facheu- ses.	586
De la Temperance, quatriesme vertu.	600



DE



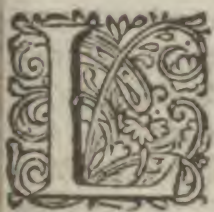
D E L A
 S A G E S S E
 LIVRE PREMIER.

Qui est la cognoissance de Soy, & de
 l'humaine condition.

Exhortation à s'estudier & cognoistre.

C H A P. I.

Et preface à tout ce livre premier.



LE PLUS excellent & divin conseil, le meilleur & plus utile advertissement de tous, mais le plus mal pratiqué, est de s'estudier & apprendre à se cognoistre: c'est le fondement de sagesse &

¹
Se cognoistre est la premiere chose.

acheminement à tout bien: folie non pareille que d'estre attentif & diligent à cognoistre toutes autres choses plustost que soy meisme: la vraye science & le vray estude de l'homme, c'est l'homme.

Dieu, nature, les sages, & tout le monde presche l'homme & l'exhorte de fait & de parole, à s'estudier & cognoistre. Dieu eternellement & sans cesse se regarde, se considere

²
Enjointe à tous &

A

&

par
route
raison.

& se cognoist. Le monde a toutes les veues contrainctes au dedans, & les yeux ouverts à se voir & regarder. Autant est obligé & tenu l'homme de s'estudier & cognoistre, comme il luy est naturel de penser, & il est proche à soy-mesme. Nature taille à tous ceste besogne. Le mediter & entretenir ses pensées est chose sur toutes facile, ordinaire, naturelle, la pasture, l'entretien, la vie de l'esprit, *Cujus vivere est cogitare*: Or par où commencera, & puis continuera il à mediter, à s'entretenir plus justement & naturellement que par soy-mesme? y a il chose qui luy touche de plus pres? Certes aller ailleurs & s'oublier est chose dénaturée & tres injuste. C'est à chascun sa vraye & principale vacation, que se penser & bien tenir à soy. Aussi voyons nous que chasque chose pense à soy, s'estudie la premiere, a des limites à ses occupations & desirs. Et toy homme, qui veux embrasser l'univers, tout cognoistre, controller & juger, ne te cognois & n'y estudies: & ainsi en voulant faire l'habile & le sindic de nature, tu demeures le seul sot au monde. Tu es la plus vuide & necessiteuse, la plus vaine & miserable de toutes, & neantmoins la plus fiere & orgueilleuse. Parquoy regarde dedans toy, recognois toy, tiens toy à toy; ton esprit & ta volonté, qui se consume ailleurs, ramene le à soy mesme. Tu t'oublies, tu te respends, & te perds au dehors, tu te trahis & te desrobes à toy-mesmes, tu regardes tousiours devant toy, ramasse toy & t'enferme dedans toy: examine toy, espie toy, cognoy toy.

Nosce te ipsum, nec te quaeseras extra.

Respice quod non es, tecum habita, &

Noris quam sit tibi curta supellex.

Tu te consule.

Tz

*Te ipsum concute, nunquid vitiorum
Inseverit olim natura, aut etiam consuetudo
mala.*

Par la cognoissance de soy l'homme monte ³
& arrive plustost & mieux a la cognoissance de *Eschel-*
Dieu, que par toute autre chose, tant pour ce *le à la*
qu'il trouve en soy plus de quoy le cognoistre, *divini-*
plus de marques & traits de la divinite, qu'en *te.*
tout le reste, qu'il peult cognoistre; que pource
qu'il peut mieux sentir, & sçavoir ce qui est &
se renue en soy, qu'en toute autre chose. *Psalm.*
Formasti me & posuisti super me manum tuam, ideo mi-
rabilis facta est scientia tua, i. tui, ex me: Dont
estoit gravee en lettres d'or sur le frontispice du
temple d'Apollon Dieu (selon les payens) de
science & de lumiere, ceste sentence, *Cognois toy,*
comm'une salutation & un advertissement de
Dieu à tous, leur signifiant que pour avoir ac-
cez à la divinite & entree en son temple, il se
faut cognoistre. qui se mescognoist en doit estre
debout, *si te ignoras ô pulcherrima, egredere; & Cantic.*
abi post hados tuos.

Pour devenir sage & mener une vie plus re- ⁴
glée & plus douce, il ne faut point d'instruction *Dispo-*
d'ailleurs, que de nous. Si nous estions bons *sition à*
la sa-
gesse.
Escholiers, nous apprendrions mieux de nous,
que de tous les livres. Qui remet en sa memoire
& remarque bien l'excez de sa cholere pas-
sée, jusques ou ceste fievre l'a emporté, verra
mieux beaucoup la laideur de ceste passion, &
en aura horreur & hayne plus juste, que de
tout ce qu'en dient Aristote & Platon: & ainsi
de toutes les autres passions, & de tous les
bransles & mouvemens de son ame. Qui se
souviendra de s'estre tant de fois mesconté en
son jugement, & de tant de mauvais tours que
luy a fait sa memoire, apprendra à ne s'y fier
plus.

plus. Qui notera combien de fois il luy est ad-
 venu de penser bien tenir & entendre une cho-
 se, jusques à la vouloir pleuvir, & en respondre
 à autruy & à soy-mesme, & que le temps luy a
 puis faict voir du contraire, apprendra à se def-
 faire de ceste arrogance importune & quereleuse
 presumption, ennemie capitale de discipline &
 de verité. Qui remarquera bien tous les maux
 qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres
 occasions, qui l'ont remue d'un citar en un
 autre, combien de repentirs luy sont venus en la
 teste, se preparera aux mutations futures, &
 à la recognoissance de sa condition, gardera mo-
 destie, se contiendra en son rang, ne heurtera
 personne, ne troublera rien, n'entreprendra
 chose, qui passe ses forces: Et voila justice &
 paix par tout. Bref nous n'avons point de plus
 beau miroir & de meilleur livre que nous mes-
 mes, si nous y voulions bien estudier comme
 nous devons, tenant tousiours l'œil ouvert sur
 nous & nous espiant de pres.

5
 Contre
 ceux
 qui se
 mesco-
 gnois-
 sent.

Mais c'est à quoy nous pensons le moins,
nemo in se tentat descendere. Dont il advient que
 nous donnons mille fois du nez en terre, &
 retombons tousiours en mesme faute, sans le
 sentir, ou nous en donner beaucoup. Nous fai-
 sons bien les sots à nos despens: les difficultez
 ne s'apperçoivent en chascune chose, que par
 ceux, qui s'y cognoissent: Car encores faut il
 quelque degré d'intelligence à pouvoir remar-
 quer son ignorance: Il faut pousser à une porte,
 pour sçavoir qu'elle nous est close. Ainti de ce
 que chascun se voit si resolu & satisfait, & que
 chascun pense estre suffisamment entendu, si-
 gnifie que chascun n'y entend rien du tout:
 Car si nous nous cognoissions bien, nous pour-
 voyrions bien mieux à nos affaires; Nous au-
 rions

rions honte de nous & nostre estat : & nous
 rendrions bien autres que ne sommes. Qui ne
 cognoist ses defauts, ne se soucie de les amender ;
 qui ignore ses necessitez, ne se soucie d'y pour-
 voir ; qui ne sent son mal & sa misere, n'advise
 point aux reparations, & ne court aux remedes,
deprehendat te oportet priusquam erodes: sanita-
tus initium, sentire sibi opus esse remedio. Et voicy
 nostre malheur : car nous pensons toutes choses
 aller bien & estre en seurete : Nous sommes tant
 contents de nous mesmes, & ainsi doublement
 miserables. Socrates fust jugé le plus sage des
 hommes, non pour estre le plus sçavant & plus
 habille, ou pour avoir quelque suffisance par
 dessus les autres, mais pour mieux se cognois-
 tre que les autres, en se tenant en son rang, faire
 bien l'homme. Il estoit le Roy des hommes,
 comme on dict que les borgnes sont roys parmy
 les aveugles, c'est à dire doublement privez de
 sens : Car ils sont de nature foibles & miserables,
 & avec ce ils sont orgueilleux, & ne sentent
 pas leur mal. Socrates n'estoit que borgne : car
 estant homme comme les autres, foible & mi-
 serable, il le sçavoit bien, & recognoissoit de
 bonne foy sa condition, se regloit & vivoit se-
 lon elle. C'est ce que vouloit dire la verité à ceux
 qui pleins de presumption par moquerie luy
 ayant dict, nous sommes donc à ton dire aveu-
 gles ? si vous l'estiez, dict il, c'est à dire le pen-
 siez estre, vous y verriez ; mais pource que vous
 pensez bien y voir, vous demeurez du tout
 aveugles : Car ceux qui voyent à leur opinion,
 sont aveugles en verité : & qui sont aveugles à
 leur opinion, ils voyent. C'est une miserable
 folie à l'homme de se faire beste pour ne se co-
 gnoistre pas bien homme, *homo enim cum sis, id*
fac semper intelligas. Plusieurs grands pour leur

Ioann.

9.

fervir de bride & de regle, ont ordonné, que l'on leur sonnast souvent aux oreilles, qu'ils estoient hommes. O le bel estude, s'il leur entroit dedans le cœur comme il frappe à leur oreille! le mot des Atheniens à Pompeius le grand, *autant es tu Dieu comme tu te recognois homme*, n'estoit pas trop mal dict, au moins c'est estre homme excellent de se bien cognoistre homme.

6 *Moyens* La cognoissance de soy (chose tres difficile & rare, comme le mesconter & tromper tres-
de se facile) ne s'acquier pas par autruy, c'est à dire
cognois- par comparaison, mesure, ou exemple d'au-
tre, truy:
faux. *Plus aliu de te quam tu tibi credere noli.*

moins encore par son dire & son jugement, qui souvent est court à voir, & desloyal ou craintif à parler; Ny par quelque acte singulier, qui sera quelquesfois echappé sans y avoir pensé, poussé par quelque nouvelle, rare, & forte occasion, & qui sera plustost un coup de fortune, ou une saillie de quelque extraordinaire enthousiasme, qu'une produé i n vraiment nostre. L'on n'estime pas la grandeur, grosseur, roideur d'une riviere; de l'eau qui luy est advenue par une subite alluvion & desbordement des prochains torrens & ruisseaux; Un fait courageux ne conclud pas un homme vaillant, ny un œuvre de justice l'homme juste: Les circonstances & le vent des occasions & accidents nous emportent & nous changent: & souvent l'on est poussé à bien faire par le vice mesme. Ainsi l'homme est il tres difficile à cognoistre. Ny aussi par toutes les choses externes & adjacentes au dehors; offices, dignitez, richesses, noblesse, grace, & applaudissement des grands ou du peuple. Ny par ses desportemens faits en publicq, car comme estant en eschec l'on se tient
sur

sur ses gardes, se retient, se contraindt; La crainte, la honte, l'ambition, & autres passions luy font jouer ce personnage, que vous voyez. Pour le bien cognoistre il le faut voir en son privé, & en son à tous les jours. Il est bien souvent tout autre en la maison, qu'en la rue; au palais, en la place; autre avec ses domestiques qu'avec les estrangers. Sortant de la maison pour aller en public, il va jouer une farce: ne vous arrestez pas là: ce n'est pas luy, c'est tout un autre; vous ne le cognoistriez pas.

La cognoissance de soy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne devons nous y fier; mais par un vray, long, & assidu estude de soy, une serieuse & attentifve examination non seulement de ses paroles & actions, mais de ses pensées plus secrettes (leur naissance, progresz, durée, repetition) de tout ce qui se remuë en soy, jusques aux songes de nuict, en s'espiant de pres, en se tastant souvent & à toute heure, pressant & pinçant jusques au vif. Car il y a plusieurs vices en nous cachez, & ne se sentent à faute de force & de moyen, ainsi que le serpent venimeux, qui engourdi de froid se laisse manier sans danger. Et puis il ne suffit pas de recognoistre sa faute en destail & en individu, & tacher de la reparer; il faut en general recognoistre sa foiblesse, sa misere, & en venir à une reformation & amandement universel.

Or il nous faut estudier serieusement en ce livre premier à cognoistre l'homme, le prenant en tout sens, le regardant à tous visages, luy tastant le poux, le sondant jusques au vif, entrant dedans avec la chandelle & l'esproutette, fouillant & furettant par tous les trous, coings, recoings, destours, cachots & secrets, & non sans cause: Car c'est le plus fin & feinct, le

7
Vrays.8
Propo-
sition
& par-
tition
de ce
premier
livre.

plus couvert & fardé de tous, & presque in-
cognoissable. Nous le considererons donc en cinq
manieres representées en ceste table qui est le
sommaire de ce livre.

Cinq consi- dera- tions de l'hom- me & de l'hu- maine condi- tion.	1. En soy & en gros par	{ sa generale peincture, les cinq qua- litez plus essentielles, qui sont	{ Vanité, Foiblesse, Inconstance, Misere, Presumption.
	2. Par comparai- son de luy avec les bestes.		
	3. Par tou- tes les pie- ces dont il est com- posé :	{ Corps & ses apparte- nances, Esprit & ses parties,	{ santé, beauté, sens naturels, vestemens. entendement, raison, imagina- tion, opinion, volonté, pas- sions.
	4. Par sa vie en blot.		
	5. Par les dif- ferences qui sont entre les hommes, sça- voir en leurs	{ 1. Naturels, 2. Esprits & suffisances, 3. Charges & degrez de su- periorité & inferiorité, 4. Professions & conditions de vie, 5. Avantages & desadvan- tages naturels, aquis, & for- tuits.	

P R E-

PREMIERE CONSIDERATION

de l'Homme en soy & en gros.

C H A P. II.

Generale peinture de l'homme.

Toutes les peintures & descriptions que les sages & ceux qui ont fort estude en ceste science humaine ont donne de l'homme, semblent toutes s'accorder & revenir à marquer en l'homme quatre choses, vanité, foiblesse, inconstance, misere, l'appellant despouille du temps, jouët de la fortune, image d'inconstance, exemple & monstre de foiblesse, trebuchet d'envie & de misere, songe, fantosme, cendre, vapeur, rosée de matin, fleur incontinent esprouvee & fanée, vent, foin, vessie, ombres, feuilles d'arbres emportées par le vent, orde semence en son commencement, esponge d'ordures, & sac de miserables en son milieu, puantise & viande de vers en sa fin, bref la plus calamiteuse & miserable chose du monde. Job un des plus suffisans en ceste matiere, tant en theorique qu'en pratique, l'a fort au long depeinct, & apres luy Salomon en leurs livres. Plin pour estre court semble l'avoir bien promptement representé, le disant estre le plus miserable, & ensemble le plus orgueilleux de tout ce qui est au monde, *solum ut certum sit nihil esse certi, nec miserius quicquam homine aut superbius.* Par le premier mot (de miserable) il comprend toutes ces precedentes peintures, & tout ce que les autres ont dit: mais en l'autre (le plus orgueilleux) il touche un autre grand chef bien important: & semble en ces deux mots avoir

A S

TOIT

tout dit. Ce sont deux choses qui semblent bien se heurter & empescher que misere & orgueil, vanité & presumption : voila une estrange & monstrueuse cousture que l'homme.

D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diverses, esprit & corps, il est malaisé de le bien descrire entier & en bloc. Aucuns rapportent au corps tout ce que l'on peut dire de mauvais de l'homme : le font excellent & l'elèvent par dessus tout pour le regard de l'esprit : mais au contraire tout ce qu'il y a de mal, non seulement en l'homme, mais au monde, est forgé & produit par l'esprit : & y a bien plus de vanité, inconstance, misere, presumption en l'esprit, dont Democrite appelle cest esprit un monde caché de miseres, & Plutarque le prouve bien par un livre expres, & de ce subject.

lib.
urum
gravior
res
morbi
animi
quam
corporis.

Or ceste premiere generale consideration de l'homme, qui est en soy & en gros, sera en ces cinq points, vanité, foiblesse, inconstance, misere, presumption, qui sont les plus naturelles & universelles qualitez : mais les deux dernieres le touchent plus au vis. Au reste il y a des choses communes à plusieurs des cinq, que l'on ne sçait bien à laquelle l'attribuer plustost, & spécialement la foiblesse & la misere.

CHAP. III.

I. Vanité.

LA Vanité est la plus essentielle & propre qualite de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre chose en l'homme, soit malice, malheur, inconstance, irresolution (& de tout cela y en a tousjours à foison) tant comme de vile inanité, sottise & ridicule vanité. Dont rencontroit mieux Democrite se riant & moquant

quant par desdain de l'humaine condition, qu' Heraclite qui ploroit & s'en donnoit peine, par ou il tesmoignoit d'en faire compte & estime: Et Diogenes qui donnoit du nez, que Tymon le hayneux & fuiard des hommes. Pindare l'a exprime plus au vif, que tout autre, par les deux plus vaines choses du monde, l'appellant songe de l'ombre. C'est ce qui a pouste les sages à un si grand mespris des hommes, dont leur estant parlé de quelque grand dessein & belle entreprinse, la jugeans telle, souloient dire, que le monde ne valoit pas, que l'on se mist en peine pour luy (ainsi respondit Statilius à Brutus luy parlant de la conspiration contre Cesar) que le sage ne doit rien faire que pour soy, que ce n'est raison que les sages & la sagesse se mettent en danger pour les fots.

Ceste vanite se demonstre & tesmoigne en plusieurs manieres, premierement en nos pen-² *penfées.* sées & entretiens privez, qui sont bien souvent plus que vains, frivoles, & ridicules: ausquels toutesfois nous consommons grand temps, & ne le sentons point. Nous y entrons, y sejour-nons, & en sortons insensiblement, qui est bien double vanité, & grande inadvertence de soy. L'un se promenant en une salle regarde à compasser ses pas d'une certaine façon sur les carreaux ou tables du plancher: Cest autre dis-court en son esprit longuement & avec atten-tion comment il se comporteroit, s'il estoit Roy, Pape, ou autre chose, qu'il sçait ne pou-voir jamais estre: & ainsi se paist de vent, & en-core de moins, car de chose qui n'est & ne sera point: Cestui-cy songe fort comment il compo-sera son corps, ses contenances, son maintien, ses paroles d'une façon affectée, & se plaist à le faire, comme de chose qui luy sied fort bien, & à quoy

tous doivent prendre plaisir. Et quelle vanité & sottise inanité en nos desirs & souhaits, d'où naissent les creances & esperances encores plus vaines: & tout cecy n'advient pas seulement lors que n'avons rien à faire, & que sommes engourdis d'oïiveté, mais souvent au milieu & plus fort des affaires: Tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous desrobe & nous arrache des mains de la verité, solidité & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

3 Mais la plus sottise vanité de toutes, est, ce
Soin de soin penible de ce qui se fera icy, apres qu'en se-
l'adve- rons partis. Nous estendons nos desirs & affe-
nir. ctions au de là de nous & de nostre estre; vou-
 lions pourvoir à nous estre fait des choses lors
 que ne serons plus. Nous desirons estre louéz
 apres nostre mort; quelle plus grande vanité?
 Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit
 penser, qui est un desir d'honneur sensible &
 perceptible; Si ceste louange de nostre nom
 peut accommoder & servir en quelque chose à
 nos enfans, parens, & amis survivans, bien soit,
 il y a de l'utilité: Mais desirer comme bien, une
 chose qui ne nous touchera point, & dont n'en
 sentirons rien, c'est pure vanité, comme de
 ceux qui craignent que leurs femmes se marient
 apres leur decez, desirent avec grande passion
 qu'elles demeurent vefves, & l'acheptent bien
 cherement en leurs testamens, leurs laissant une
 grande partie de leurs biens à ceste condition.
 Quelle folle vanité, & quelquefois injustice?
 c'est bien au rebours de ces grands hommes du
 temps passé, qui mourans exhortoient leurs
 femmes à se marier tost, & engendrer des en-
 fans à la republique. D'autres ordonnent que
 pour l'amour d'eux on porte telle & telle chose
 sur soy, ou que l'on face telle chose à leur corps

MOIS

mort : nous consentons peut-estre d'eschaper à la vie , mais non à la vanité.

Voicy une autre vanité , nous ne vivons que par relation à autruy : nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous , en effet & en verité , comme quels nous soyons en la cognoissance publique : tellement que nous nous defraudons souvent , & nous privons de nos commoditez & biens , & nous gehennons pour former les apparences à l'opinion commune. Cecy est vray , non seulement aux choses externes , & du corps , & en la depeuce & employte de nos moyens , mais encores aux biens de l'esprit , qui nous semblent estre sans fruct , s'ils ne se produisent à la veüe & approbation estrangere , & si les autres n'en jouissent.

Nostre vanité n'est pas seulement aux simples pensées , desirs , discours ; mais encore elle agit , secouë & tourmente & l'esprit & le corps : souvent les hommes se remuent & se tourmentent plus pour des choses legeres & de neant, que pour des grandes & importantes. Nostre ame est souvent agitée par de petites fantasies , songes , ombres & reveries sans corps & sans subject , elle s'embroüille & se trouble de cholere , despit , tristesse , joye , faisant des chasteaux en Espagne. Le souvenir d'un adieu , d'une action & grace particuliere nous frappe & afflige plus , que tout le discours de la chose importante . Le son des noms & de certains mots prononcez piteusement , voire des souspirs & exclamations nous penetre jusques au vif , comme sçavent & practiquent bien les harangueurs , affronteurs , & vendeurs de vent & de fumée. Et ce vent surprend & emporte quelquefois les plus fermes & assurez , s'ils ne le tiennent sur leurs gardes , tant est puissante la vanité sur l'homme. Et non

4

5
Agita-
tions
d'esprit.

seulement les choses petites & legeres nous secouent & agitent : mais encores les faussetez & impostures , & que nous sçavons telles (chose estrange) de façon que nous prenons plaisir à nous piper nous mesmes à elciant , nous paistre de fausseté & de rien (*ad fallendum nosmet ipsos ingeniosissimi sumus*) telmoïn ceux qui pleurent & s'affligent à ouir des contes , & à voir des Tragedies , qu'ils sçavent estre inventées & faictes à plaisir , & souvent des fables , qui ne furent jamais : diray-je encore , de tel qui est coiffé & meurt apres une , qu'il sçait estre laide , vieille , souillée , & ne l'aimer point , mais pource qu'elle est bien peincte & plastrée , ou caqueteresle , ou fardée d'autre imposture , laquelle il sçait & reconnoist tout au long & au vray.

6 Venons du particulier de chacun à la vie
Visites commune , pour voir combien la vanité est at-
& of- tachée à la nature humaine , & non seulement
fices de un vice privé & personnel. Quelle vanité &
cour- perte de temps aux visites , salutations , accueils ,
toise. & entretiens mutuels , aux offices de courtoisie ,
 harangues , ceremonies , aux offres , promesses ,
 loiianges ? Combien d'hyperboles , d'hypocri-
 sie , de fausseté & d'imposture au veu & sceu de
 tous , de qui les donne , qui les reçoit , & qui les
 oyt , tellement que c'est un marche & complot
 faict ensemble de se mocquer , mentir , & piper
 les uns les autres. Et faut que celuy-la , qui sçait
 que l'on luy ment impudemment , dise grand
 mercy : & cestui-cy , qui sçait que l'autre ne
 l'en croit pas , tienne bonne mine effrontée ,
 s'attendant & se guettant l'un l'autre , qui com-
 mencera , qui finira , bien que tous deux vou-
 droient estre retirez. Combien souffre l'on
 d'incommodité ? l'on endure le serain , le chaud ,
 le froid ? l'on trouble son repos , sa vie , pour ces
 vani-

vanitez courtisanes : & laisse on affaires de poids pour du vent ? Nous sommes vains aux despens de nostre aise, voire de nostre santé & de nostre vie. L'accident & tres-leger foule aux pieds la substance, & le vent emporte le corps, tant l'on est esclave de la vanité : & qui feroit autrement seroit tenu pour un sot & mal entendant son monde : c'est habilité de bien jouër ceste farce, & sottise de n'estre pas vain. Estans venus aux propos & devis familiers, combien de vains & inutiles, faux, fabuleux, controuvez (sans dire les meschans & pernicieux qui ne sont de ce conte) combien de vanteries & de vaines jastances ? L'on cherche & se plaist-on tant à parler de soy, & de ce qui est sien, si l'on croit ayoir fait ou dict, ou posseder quelque chose, que l'on estime, l'on n'est point à son aise, que l'on ne la face sçavoir ou sentir aux autres. A la premiere commodité l'on la conte, l'on la fait valoir, l'on l'encherist, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieusement. De quoy que l'on parle, nous nous y mellons tousiours, avec quelque avantage: nous voulons que l'on nous sente, que l'on nous estime, & tout ce que nous estimons.

Mais pour monstrex encores mieux combien 7
l'inanité a de credit & d'empire sur la nature *Ag-*
humaine, souvenons nous que les plus grands *tations*
remuemens du monde, les plus generales & publi-
effroyables agitations des estats & des empires, *ques &*
armées, batailles, meurtres, proces & querelles *univer-*
ont leurs causes bien legeres, ridicules, & vai- *selles.*
nes, tesmoin les guerres de Troye & de Grece,
de Sylla & Marius, d'où sont ensuivies celles
de Cesar, Pompee, Auguste, & Antoine. Les
Poëtes ont bien signifie cela, qui ont mis pour
une pomme la Grece & l'Asie à feu & à sang;
les

les premiers ressorts & motifs sont de neant, puis ils grossissent, tesmoins de la vanité & folie humaine. Souvent l'accident fait plus que le principal, les circonstances menuës piquent & touchent plus vivement, que le gros de la chose, & le subject mesmes. La robe de Cesar troubla plus Rome, que ne fist sa mort, & les vingt & deux coups du poignard qui luy furent donnez.

8 *Felicité & contentement.* Finalmente la couronne & la perfection de la vanité de l'homme se monstre en ce qu'il cherche, se plaist, & met sa felicité en des biens vains & frivoles, sans lesquels il peust bien & commodement vivre: & ne se soucie pas comme il faut des vrayz & essentiels. Son cas n'est que vent; tout son bien n'est qu'en opinion & en songe: il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligence; l'homme au contraire possede ses biens par fantasie, & les maux en essence. Les bestes ne se contentent, ny ne se paissent d'opinions & de fantasies, mais de ce qui est present, palpable & en vente. La vanité a esté donnée à l'homme en partage: il court, il bruiet, il meut, il fuit, il chassé, il prend un' ombre, il adore le vent, un festu est le gaing de son jour.

C H A P. I V.

II. Foiblesse.

5 **V**oicy le second chef de la consideration & cognoissance humaine: comment la vanité seroit-elle autre que foible & fresse? Ceste foiblesse est bien confessée & advouée de tous, qui en comprennent plusieurs choses aisées à appercevoir de tous: mais n'est pas remarquée telle ny es choses qu'il faut, comme sont celles, où il semble

semble estre plus fort & moins foible, au desir, au jouir, & user des choses qu'il a, & qu'il tient, à tout bien & mal: bref celles où il se glorifie, en quoy il pense se prevaloir & estre quelque chose, sont les vrais tesmoins de foiblesse. voyons cecy mieux par le menu.

Premierement au desirer, l'homme ne peut ² *Au de-* affoir son contentement en aucune chose, & *sirer &* par desir mesme & imagination. Il est hors nos- *choisir.* tre puissance de choisir ce qu'il nous faut, quoy que nous ayons desiré, & qu'il nous adviene: il ne nous satisfait point, & allons beants apres les choses incognuës & advenir, d'autant que les presentes ne nous saoulent point, & estimons plus les absentes. Que l'on baille à l'homme la carte blanche, que l'on le mette à mesme de choisir, tailler, & prescrire, il est hors de sa puissance de le faire tellement, qu'il ne s'en desdise bien tost, en quoy il ne trouve à redire, & ne vueille adjouster, oster, ou changer; il desire ce qu'il ne sçauroit dire. Au bout du compte rien ne le contente, se fasche & s'ennuye de soy mesme.

Sa foiblesse est encor plus grande au jouir & ³ *Au* user des choses, & ce en plusieurs manieres; *jouir* Premierement en ce qu'il ne peult manier & se *& user.* servir d'aucune chose en sa pureté & simplicité naturelle. Il le faut desguiser, alterer, & corrompre, pour l'accommoder à nostre main: les elemens, les metaux, & toutes choses en leur naturel ne sont propres à nostre usage: les biens, les voluprez & plaisirs ne se peuvent laisser jouir sans meslange de mal & d'incommodité, *medio de fonte leporum surgit amari ali-* *quid, quod in ipsis floribus angat.* L'extreme volupté a un air de gemissement & de plaincte, estant venue à sa perfection c'est foiblesse, de-
fail-

faillance, langueur : un extreme & plein contentement a plus de severité rassise, que de gayete enjouée : *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit?* D'où disoit un Ancien, que Dieu nous vend tous les biens, qu'il nous envoie : c'est à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'achetions au poids de quelque mal. Aussi la tristesse n'est point pure & sans quelque alliage de plaisir, *labor voluptasque dissimillima natura, societate quadam naturali inter se sunt juncta, est quadam flere voluptas.* Ainsi toutes choses en ce monde sont mixtionnées & detrempées avec leur contraire : les mouvemens & plis du visage qui servent au rire, servent aussi au pleurer, comme les peintres nous apprennent. Et nous voyons que l'extremité du rire se mesle aux larmes. Il n'y a point de bonté en nous, qu'il n'y aye quelque teincture vicieuse, comme se dira tantost en son lieu. Il n'y a aussi aucun mal sans quelque bien ; *nullum sine authoramento malum est.* Toujours à quelque chose sert malheur, nul mal sans bien, nul bien sans mal en l'homme ; tout est mesle, rien de pur en nos mains. Secondement tout ce qui nous advient, nous le prenons & en jouissons de mauvaise main, nostre goust est irresolu & incertain, il ne sçait rien tenir ny jouir de bonne façon ; De là est venue la question interminable du souverain bien. Les choses meilleures souvent en nos mains par nostre foiblesse, vice, & insuffisance s'empirent, se corrompent, deviennent à rien, nous sont inutiles, voire quelquefois contraires & dommageables.

4
 Au
 bien &
 au
 mal.

Mais la foiblesse humaine se monstre richement au bien & au mal, en la vertu & au vice, c'est que l'homme ne peust estre, quand bien il voudroit, du tout bon ny du tout méchant. Il est

est impuissant à tout. Sur ce propos considérons trois points : le premier est, que l'on ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu, d'autant que plusieurs vertus sont incompatibles, & ne peuvent demeurer ensemble, comme la continence filiale & viduale, qui sont entiere-ment différentes, le celibat & le mariage, estans les deux seconds estats de viduité & de mariage bien plus penibles & affairieux, & ayans plus de difficulté & de vertu, que les deux premiers de filiation & de celibat : qui ont aussi plus de pureté, de grace, & d'aissance. La constance qui est en la pauvreté, indigence, adversité, & celle qui est en l'abondance & prosperité, la patience de mendicité & la liberalité. Cecy est encore plus vray des vices, qui sont opposites les uns aux autres.

*I. Ver-
tu &
vice.*

Le second est que bien souvent l'on ne peut accomplir ce qui est d'une vertu, sans le heurt & offence d'une autre vertu, ou d'elle mesme, d'autant qu'elles s'entre'empeschent : d'où vient que l'on ne peut satisfaire à l'une qu'aux despens de l'autre. C'est tousiours descouvrir un autel pour en couvrir un autre, tant est courte & foible toute la suffisance humaine, qu'elle ne peut bailler ny recevoir un reglement certain, universel, & constant à estre homme de bien : & ne peut si bien adviser & pourvoir que les moyens de bien faire ne s'entr'empeschent souvent. La charité & la justice se contredisent, si je rencontre mon parent & amy en la guerre de contraire party, par justice je le doibs tuer, par charité l'espargner & sauver. Si un homme est blessé à la mort où n'y aye aucun remede, & n'y reste qu'un languir tres-douloureux, c'est œuvre de charité de l'achever, mais qui seroit puny par justice : voire estre trouvé pres
de

5

de luy en lieu escarté, où y a doute du meurtrier, bien que ce soit pour luy faire office d'humanite, est tres-dangereux : & n'y peut aller de moins que d'estre travaillé par la justice, pour respondre de cest accident, dont l'on est innocent. Et voila comment la justice non seulement heurte la charité, mais elle mesme s'entrave & s'empesche, *summum jus summa injuria.*

6 Le troisieme plus notable de tous, l'on est contrainct souvent de se servir & user de mauvais moyens, pour éviter & sortir d'un plus grand mal, ou pour parvenir à une bonne fin, tellement qu'il faut quelquefois legitimer & autoriser non seulement les choses, qui ne sont point bonnes, mais encores les mauvaises, comme si pour estre bon, il falloit estre un peu meschant. Et cecy se void non seulement au faict de la police & de la justice; mais encores en la religion, qui montre bien que toute la cousture & conduite humaine est bastie & faicte de pieces maladives.

2. poli-
cc. En la police, combien de choses mauvaises permises & en usage public, non seulement par connivence ou permission, mais encore par approbation des loix; comme se dira apres en son

Lib. lieu, *ex senatusconsultis & plebiscitis scelera exercentur.* Pour descharger un estat & republicque de trop de gents, ou de gents boüillants a la guerre, qu'elle ne peut plus porter, comme un corps replet de mauvaises ou trop d'humeurs, l'on les envoie ailleurs, accommoder aux despens d'autruy, comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tartares, Turcs: pour éviter une guerre civile l'on en entretient une estrangere. Pour instruire a temperance, Licurgus faisoit enyvrer les Ilotes serfs, pour par'ce desbordement faire prendre horreur de ce vice. Les

RO-

Romains pour dresser le peuple à la vaillance & mépris des dangers & de la mort, dressoyent les spectacles furieux des gladiateurs & écrivains à outrance. Ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des serfs innocens, en fin des libres qui se donnoyent à cela: les bourdeaux aux grandes villes, les usures, les divorces en la loy de Moysé, & plusieurs autres nations & religions, permis pour éviter de plus grands maux.

En la justice, laquelle ne peut subsister & estre en exercice sans quelque mélange d'injustice, non seulement la commutative, cela n'est pas estrange, il est aucunement nécessaire & ne scauroit on vivre, & trafiquer ensemble, sans lésion, offence, & dommage mutuel, & les loix permettent de se tromper au dessous la moitié de juste pris: Mais la distributive, comme elle mesme confesse, *summum jus summa injuria: & omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica re- penditur.* Platon permet & le stile est tel en plusieurs endroits d'attirer par fraudes & fausses esperances de faveur ou pardon le criminel à descouvrir son fait. C'est par injustice, piperie, & impudence vouloir arriver à la justice. Et que dirons nous de l'invention des gehennes, qui est plustost un essay de patience, que de verité? Car celuy, qui les peut souffrir, & ne les peut souffrir, cachera la verité. Pourquoi la douleur fera-elle plustost dire ce qui est, que ce qui n'est pas? si l'on pense que l'innocent est assez patient pour supporter les tourments, & pourquoi ne le fera celuy qui est coupable, estant question de sauver sa vie? Pour excuse on dict que la torture estonne le coupable, l'affoiblit, & luy fait confesser sa fausseté;

7
3. justice.

ce.

Des gehennes.

21

feté: & au rebours fortifie l'innocent: mais il s'est tant souvent veu le contraire, cecy est captieux, & à dire vray un povre moyen, plein d'incertitude & de doubte. Que ne diroit & ne feroit-on pour fuir à telles douleurs? *etenim innocentes mentiri cogit dolor*, tellement qu'il advient que le juge, qui donne la gehenne, afin de ne faire mourir l'innocent, il le fait mourir & innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs testes de fausses accusations; mais au bout du conte est-ce pas grande injustice & cruauté de tourmenter & rompre un homme, de la faute duquel on doute encore? Pour ne le tuer sans occasion, l'on luy fait pire que le tuer: s'il est innocent & supporte la peine, quelle raison luy est-il faite du tourment injuste? Il sera absous, grand mercy. Mais quoy? c'est le moins mal que la foiblesse humaine aye peu inventer: toutes-fois n'est pas en pratique par tout. Il semble que commettre au combat les parties, quand l'on ne peut descouvrir la verité (moyen condamné par la Chrestienté, & jadis fort en usage) soit moins injuste & cruel.

8 En la Religion, les plus grandes & solempnelles actions sont marques honteuses & remedes aux maladies humaines. Les sacrifices qui ont esté anciennement en si grande reverence par tout le monde universel, voire en la religion Judaïque, & encore sont en usage en plusieurs endroits du monde, non seulement des bestes, mais encore des hommes vivans, voire des innocens: Quelle plus grande rage & manie peut entrer en l'imagination, que de penser appaiser & gratifier Dieu par le massacre & sang des bestes? *non sanguine colendus Deus: quatenim ex trucidatione immerentium voluptas est?* Quelle folie de penser faire service à Dieu en luy don-

donnant & presentant, & non plustost en luy demandant & implorant? Car c'est grandeur de donner & non de prendre. Certes les sacrifices estoient ordonnez en la loy de Moïse, non pource que Dieu print plaisir, ou que ce fust chose par aucune raison bonne de soy, *si voluisses sacrificium, dedissem; utique holocaustis non delectaberis: sacrificium & ablationem noluisi, holocaustum pro peccato non postulasti;* mais pour s'accommoder à la foiblesse humaine: car il est permis de folier avec les petits enfans. La penitence est la chose la plus recommandée, & des principales de la religion, mais qui presuppose peché, & est remede contre iceluy, sans lequel ce seroit de soy chose mauvaise: car le repentir, la tristesse, & affliction d'esprit est mal. Le jurement de mefine, causé par l'infidelité & meffiance humaine, & remede contre icelle, ce sont tous biens non de soy mais comme remedes aux maux. Ce sont biens pource qu'ils sont utiles & necessaires, & non au rebours. Ce sont biens comme l'esternüement & la medecine, bons signes venans de mauvaise cause, guarison de maux: ce sont biens, mais tels qu'il seroit beaucoup meilleur qu'il n'y en eust jamais, & qu'il n'en fust point besoin.

Si l'homme est foible à la vertu, comme il vient d'estre monstré, il l'est encore plus à la verité. C'est chose estrange, l'homme desire naturellement sçavoir la verité, & pour y parvenir remuë toute chose: neantmoins il ne la peut souffrir, quand elle se presente, son esclair l'estonne, son esclat l'atterre, ce n'est point de sa faute, car elle est tres belle, tres amiable, & tres convenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux, que de la vertu & sagesse, que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit & em-

9
s. Verité.

embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle splendeur, voire elle l'offence. Et celuy qui la luy presente est sou-vent tenu pour ennemy, *veritas odium parit.* C'est acte d'hostilité, que de luy montrer ce qu'il aime & cherche tant. L'homme est fort à desirer, & foible à recevoir. Les deux principaux moyens qu'il employe, pour parvenir à la cognoissance de la verité, sont la raison & l'expérience. Or tous deux sont si foibles & incertains (bien que l'expérience beaucoup plus) que n'en pouvons rien tirer de certain. La raison a tant de formes, est tant ployable, ondoyante, comme sera dit amplement en son lieu. L'expérience n'en a pas moins, les evenemens sont toujours dissemblables. Il n'y a rien si universel en la nature, que la diversité, rien si rare & difficile, voire quasi impossible, que la similitude. Et si l'on ne peut remarquer la dissemblance, c'est ignorance & foiblesse. Ce qui s'entend de parfaite & entiere semblance & dissemblance. Car à vray dire tous les deux sont par tout: il n'y a chose aucune, qui soit entiere-ment semblable & dissemblable à une autre. C'est un ingenieux meslange de nature.

IO
Au
mal.

Tout ce que dessus montre combien est grande la foiblesse humaine au bien, à la vertu & à la verité: mais qui est plus estrange, elle est aussi grande au mal. Car voulant estre meschant, encore ne le peut-il estre du tout, & n'y laisser rien à faire. Il y a toujours quelque remords, & craintive consideration, qui ramollit & relasche la volonté, & reserve encores quelque chose à faire: ce qui a causé à plusieurs leur ruine, bien qu'ils eussent projecté la dessus leur salut. C'est foiblesse & sottise, dont est ve-
nu

nu le proverbe a leurs despens, *Qu'il ne faut jamais folier a demy.*

Remarquons encore plusieurs autres effects 11
& tesmoignages de la foiblesse humaine. C'est *Aux*
foiblesse & relative de n'oser ny pouvoir re- *repre-*
prendre autruy, ny estre reprins volontiers, qui *henfions*
est foible ou courageux en l'un, l'est aussi en *& re-*
l'autre. Or c'est une grande delicateffe se paver, *fus.*
ou autruy d'un si grand fruiet, pour une si leger
& superficielle piqueure, qui ne fait que tou-
cher & pincer l'oreille. A ce pareil est voisin cet
autre de ne pouvoir refuser avec raison, ni aussi
recevoir & souffrir doucement un refus.

Aux fausses accusations & mauvais soupçons, 12
qui courent & se font hors justice, il se trouve *Faux*
double finesse, l'une qui est aux interessez, ac- *soup-*
cusez & soupçonnez, c'est de se justifier & excu- *cons*
ser trop facilement, soigneusement, & quasi *& ac-*
ambitieulement. *Mendax infamia terret quem* *cusat-*
nisi mendosum? C'est trahir son innocence, met- *tions.*
tre sa conscience & son droit en compromis &
en arbitrage, que de plaider ainsi: *perspicuitas*
argumentatione elevatur. Socrates en justice mes-
mes ne le voulsit faire ny par soy ny par autruy,
refusant d'employer le beau plaider du grand
Lysias, & aima mieux mourir. L'autre est au
cas contraire, c'est quand l'accusé & prevenu
courageux ne se soucie de s'excuser ou justifier,
parce qu'il mesprise l'accusation & l'accusant
comme indignes de responce & justification, &
ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice, pra-
tique par les hommes genereux, par Scipion
sur tous plusieurs fois d'une fermete merveil-
leuse: lors les autres s'en offensent, ou estimans
cela trop grande confidence & orgueil, & se pic-
quans de ce qu'il sent trop son innocence & ne
se desmet pas, ou bien imputans ce silence &
mespris

mespris à faute de cœur, deffiance de droit, impuissance de se justifier. O foible humanité, que l'accuse ou soupçonné se defende ou ne se defende, c'est foiblesse & lascheté! Nous luy desirons du courage à ne s'excuser, & quand il l'a, nous sommes foibles à nous en offencer.

13
Mol-
lesse
& De-
licates-
se.

Un autre argument de foiblesse est de s'asubjectir & acoquiner à une certaine façon de vivre particuliere, c'est mollesse poltronne, & delicatesse indigne d'un honneste homme, qui nous rend incommodés & desagreables en conversation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'est aussi honte de n'oser ou laisser par impuissance à faire ce que l'on voit faire à ses compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher & vivre en leur foyer: la plus belle façon est d'estre souple & ployable à tout, & à l'excez mesmes si besoin est, pouvoir oser & sçavoir faire toutes choses, & ne faire que les bonnes. Il fait bon prendre des reigles, mais non s'y asservir.

14
Queste
des li-
vres.

Il semble appartenir à foiblesse & estre une grande sottise populaire de courir apres les exemples estrangers & scholastiques, apres les allegations, ne faire estat que des tesmoignages imprimés, ne croire les hommes s'ils ne sont en livre, ny verité si elle n'est vieille. Selon cela les sottises si elles sont en moule, elles sont en credit & en dignité. Or il se fait tous les jours devant nous des choses, que si nous avions l'esprit & la suffisance de les bien recueillir, esplucher, juger vivement, & trouver leur jour, nous en formerions des miracles & merveilleux exemples, qui ne cedent en rien à ceux du temps passé, que nous admirons tant, & les admirons, pource qu'ils sont vieux & sont escrits.

15

Encores un resmoignage de foiblesse est que
l'hom-

L'homme n'est capable que des choses medio- *Auc*
 cres, & ne peut souffrir les extremitéz. Car si *extre-*
 elles sont petites, & en leur monstre viles, il les *mitéz.*
 desprise & desdaigne comme indignes, & s'of-
 fense de les considerer: si elles sont fort grandes
 & esclattantes, il les redoubte, les admire, &
 s'en scandalise. Le premier touche principale-
 ment les grands, & subtils, le second se trouve
 aux plus foibles.

Elle se monstre bien clairement à l'ouïe, *16*
 veüe, & au coup subit des choses nouvelles & *Choses*
 inopinées, qui nous surprennent & saisissent à *subites.*
 l'impourveu: car elles nous estonnent si fort,
 qu'elles nous ostent les sens & la parole, *diri-*
guit visu in medio, calor ossa reliquit, labitur &
lengo via tandem tempore satur, quelquefois la
 vie mesmes: soient elles bonnes, tesmoin la
 Dame Romaine, qui mourut d'aise voyant son
 fils retourné de la desfroute, Sophocles & Denis
 le tyran: soient mauvaises, comme Diodorus,
 qui mourut sur le champ de honte, pour ne pou-
 voir desveloper un argument.

Encores cestui cy, mais qui sera double, & *17*
 de deux façons contraires. Les uns cedent &
 sont vaincus par les larmes & humbles suppli-
 cations d'autruy, & se piquent du courage de la
 braverie: les autres au rebours ne s'esmeuvent
 par toutes les submissions & plaintes, & se lais-
 sent gagner à la constance & resolution. Il n'y
 a point de doubte, que le premier ne vienne de
 foiblesse: aussi se trouve-il volontiers és ames
 molles & vulgaires. Mais le second n'est sans
 difficulté, & se trouve en toute sorte de gens. Il
 semble que se rendre à la vertu & à une vigueur
 masle & genereuse, est d'ame forte aussi & ge-
 nereuse: Et il est vray, s'il se fait par estima-
 tion & reverence de la vertu, comme fit Scan-

derberch recevant en grace un soldat pour l'avoir veu prendre party de se defendre contre luy, Pompeius pardonnant à la ville des Mammertins en consideration de là vertu du citoyen Zenon, l'Empereur Conrad pardonnant au Duc de Bavières & autres hommes assiegez, pour la magnanimité des femmes qui les luy desroboient & emportoient sur leurs testes. Mais si c'est par estonnement & effray de son esclat, comme le peuple Thebain qui perdit le cœur oyant Epaminondas accusé, raconter ses beaux faits & luy reprocher avec fierté son ingratitude, c'est foiblesse & lascheté: le fait d'Alexandre mespriant la brave resolution de Betis prins avec la ville de Gaza où il commandoit, ne fut de foiblesse ny de courage, mais de colere, laquelle en luy ne recevoit bride ny moderation aucune.

C H A P. V.

III. *Inconstance.*

L'Homme est un subject merueilleusement divers & ondoyant, sur lequel il est tres-mal aisé d'y asseoir jugement asseuré, jugement, dis-je, universel & entier, à cause de la grande contrariété & dissonance des pieces de nostre vie. La pluspart de nos actions ne sont que saillies & boutrées poussées par quelques occasions: ce ne sont que pieces raportées. L'irresolution d'une part, puis l'inconstance & l'instabilité est le plus commun & apparent vice de la nature humaine. Certes nos actions se contredisent souvent de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Nous allons apres les inclinations de nostre appetit, & selon que le vent des occasions nous empor-

emporte, non selon la raison, *at nil potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiscatur.* Aussi nos esprits & nos humeurs se meuvent avec les mouvemens du temps, *tales sunt hominum mentes, quali pater ipse Jupiter auctifera lustravit lampade terras.* La vie est un mouvement inegal, irregulier, multiforme. En fin nous nous remuons & troublons nous mesmes par l'instabilité de nostre posture. *Nemo non quotidie consilium mutat & votum: modo uxorem vult, modo amicam, modo regnare vult, modo non est eo officiosor servus, nunc pecuniam spargit, nunc rapit, modo frugi videtur & gravis, modo prodigus & vanus, mutamus subinde personam.*

Quod petit, spernit, repetit quod nuper omisit:

Æstuat, & vita disconvenit ordine toto.

L'homme est l'animal de tous le plus difficile à sonder & cognoistre: car c'est le plus double & contrefait, le plus couvert & artificiel, & y a chez luy tant de cabinets & d'arriereboutiques, dont il sort tantost homme, tantost satyre, tant de souspirails, dont il souffle tantost le chaud, tantost le froid, & d'où il sort tant de fumée. Tout son branler & mouvoir n'est qu'un cours perpetuel d'erreurs: le matin naistre, le soir mourir, tantost aux ceps, tantost en liberté, tantost un Dieu, tantost une mouche. Il rit & pleure d'une mesme chose. Il est content & mal content. Il veut, & ne sçait en fin ce qu'il veut.

C H A P. VI.

IV. Misere.

VOicy le grand & principal traict de sa peinture, il est, comme a esté dit, vain, foible, Misere
B 3 fresse.

propre de l'homme. fresse, inconstant au bien, à la félicité, à l'aise, mais il est fort, robuste, constant & endurcy à la misere. C'est la misere mesmes toute vivve, c'est en un mot exprimer l'humanité: car en luy est toute misere, & hors de luy il n'y en a point au monde. C'est le propre de l'homme d'estre miserable, le seul homme, & tout homme est toujours miserable, comme se verra. Qui voudroit représenter toutes les parties de la misere humaine, faudroit discourir toute sa vie, son estre, son entrée, sa durée, sa fin. Je n'entreprends donc pas cette besongne, ce seroit œuvre sans fin: & puis c'est un subject commun traité par tous, mais je veux icy coter certains poincts, qui ne sont pas communs, ne sont pas prins pour miserables, ou bien que l'on ne sent & l'on ne considere pas assez, combien qu'ils soyent les plus pressants, si l'on sçavoit bien juger.

1 Le premier chef & preuve de la misere humaine est, que sa production, son entrée est honteuse, vile, vilaine, mesprisée; sa sortie, sa mort & ruine glorieuse & honorable. Dont il semble estre un monstre & contre nature, puis qu'il y a honte à le faire, honneur à le deffaire. *Nostri nosmet pœnitet & pudet.* Sur cecy voicy cinq ou six petits mots. L'action de planter & faire l'homme est honteuse, & toutes ses parties, les approches, les apprets, les outils, & tout ce qui y sert, est tenu & appellé honteux, & n'y a rien de si honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuer honorable, & ce qui y sert, est glorieux: l'on le dore & enrichit, l'on s'en pare, l'on le porte au costé, en la main, sur les espaulles. L'on se desdaigne d'aller voir naistre un homme, chacun court & s'assemble pour le voir

voir mourir, soit au liét, soit en la place publique, soit en la campagne raze. On se cache, on tue la chandelle pour le faire, l'on le fait à la desrobée; c'est gloire & pompe de le desfaire, l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'exécute en plain jour, l'on sonne la trompette, l'on le combat & en fait on carnage en plain midy. Il n'y a qu'une maniere de faire les hommes; pour les desfaire & ruiner mille & mille moyens, inventions, artifices. Il n'y a aucun loyer, honneur, ou recompense assignée pour ceux qui sçavent faire, multiplier, conserver l'humaine nature, tous honneurs, grandeurs, richesses, dignitez, empires, triomphes, trophées sont decernez à ceux, qui la sçavent affiger, troubler, destruire. Les deux premiers hommes du monde Alexandre & Cesar ont desfait chacun d'eux (comme dit Pline) plus d'un million d'hommes, & n'en ont fait, ny laissé apres eux. Et anciennement pour le seul plaisir & passe-temps, aux yeux du peuple se faisoient des carnages publics d'hommes, *Homo sacra res per jocum & lusum occiditur: satis spectaculi in homine mors est: innocentes in ludum veniunt ut publica voluptatis hostia fiant.* Il y a des nations, qui maudissent leur naissance, benissent leur mort. Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy-mesme? Or rien de tout cecy ne se trouve aux bestes, ny au monde.

Le second chef & tesmoignage de sa misere est au retrancher des plaisirs si petits & chetifs qui luy appartiennent (car des purs, grands, & entiers il n'en est capable, comme a esté dit en sa foiblesse), & au rabatre du nombre & de la douceur d'iceux. quel monstre! qui est ennemy de soy mesme, se desrobe & se trahist soy-mes-

me, à qui ses plaisirs pesent, qui se tient au malheur. Il y en a qui évitent la santé, l'allegresse, la joye, comme chose mauvaise. *O miseri quorum gaudia erimen habent.* Nous ne sommes ingenieux, qu'à nous mal mener, c'est le vray gibier de la force de nostre esprit.

4
Se for-
ger des
maux.

Il y a encore pis, l'esprit humain n'est pas seulement rabat-joye, trouble-feste, ennemy de ses appetits naturels & justes plaisirs, comme je viens de dire, mais encore il est forgeur de maux. Il se peint & figure, craint, fuit, abhorre, comme bien grands maux, des choses qui ne sont aucunement maux en soy & en verité, & que les bestes ne craignent point, mais qu'il s'est feint par son propre discours & imagination estre tels, comme font, n'estre avancé en honneur, grandeur, biens. Item cocuage, sterilité d'enfans, la mort. Car à vray dire il n'y a que la douleur, qui soit mal, & qui se sente. Et ce qu'aucuns sages semblent craindre ces choses, ce n'est pas à cause d'elles, mais à cause de la douleur, qui quelquefois les accompagne de près. Car souvent elle devance, & est avantcoureuse de la mort, & quelquefois fuit la disette des biens, de credit, & d'honneur. Mais ostez de ces choses la douleur, le reste n'est que fantasie, qui ne loge qu'en la teste de l'homme, qui se taille de la besongne pour estre miserable, & imagine à ces fins des faux maux outre les vrais, employant & estendant sa misere, au lieu de la chasser & racourcir: les bestes sont exemptes de ces maux, & par ainsi nature ne les juge pas tels.

5
Est né
Et pro-
pre à la
douleur.

Quant à la douleur, qui est le seul vray mal; l'homme y est du tout né, & tout propre: les Mexicaines saluent les enfans sortans du ventre de leur mere en ces mots, *Enfant, tu es venu au*

L I V R E I.

au monde pour endurer, endure, souffre, & tais
 toy. Que la douleur soit comme naturelle à
 l'homme, & au contraire l'indolence & le plai-
 sir chose estrangere, il appert par ces trois mots.
 Toutes les parties de l'homme sont capables de
 douleur, fort peu capables de plaisir. Les par-
 ties capables de plaisir n'en peuvent recevoir,
 que d'une sorte ou de deux: mais toutes peu-
 vent recevoir un tresgrand nombre de douleurs
 toutes differentes, chaud, froid, piqueure,
 froisseure, foudre, esgraigneure, escorcheu-
 re, meurtrisseure, cuisson, langueur, exten-
 sion, oppression, relaxation, & infinis autres,
 qui n'ont point de nom propre, sans conter ceux
 de l'ame, tellement que l'homme est plus puis-
 sant à souffrir qu'à exprimer. L'homme ne peut
 gueres durer au plaisir: le plaisir du corps est feu
 de paille: s'il duroit, il apporteroit de l'ennuy
 & desplaisir: mais les douleurs durent fort long
 temps, & n'ont point leurs certaines saisons,
 comme les plaisirs. Aussi l'empire & comman-
 dement de la douleur est bien plus grand, plus
 universel, plus durable, & en un mot plus na-
 turel, que du plaisir.

A ces trois l'on peut adjouster autres trois,
 douleur & desplaisir est bien plus frequent, &
 vient bien plus souvent, le plaisir est rare, le mal
 vient facilement de soy meisme sans estre recher-
 ché, le plaisir ne vient point volontiers, il se
 fait rechercher, & souvent acheter plus cher
 qu'il ne vaut: le plaisir n'est jamais pur, ains
 tousiours destrempe & meslé avec quelque ai-
 greur, & y a tousiours quelque chose à redire:
 mais la douleur & le desplaisir souvent tout en-
 tier & tout pur. Apres tout cela le pire de nos-
 tre marché, & qui monstre evidemment la mi-
 sere de nostre condition, est, que l'extreme

1
2
3
4
2
3

volupté & plaisir ne nous touche point tant, qu'une legere douleur. *Segnius homines bona, quam mala sentiunt*, nous ne sentons point l'entiere santé comme la moindre des maladies, *pungit in cute vix summa violatum plagula corpus, quando valere nil quemquam movet.*

6
Par
memoi-
re &
antici-
pation.

Ce n'est pas assez, que l'homme soit de fait & par nature miserable, & qu'outre les vrais & substantiels maux, il s'en feigne & s'en forge de faux & imaginez, comme dit est: Il faut encores qu'il les estende, allonge, & face durer & vivre tant les vrais que les faux, plus qu'ils ne peuvent, tant il est amoureux de misere: ce qu'il fait en diverses façons. Premièrement par memoire du passé, & anticipation de l'advenir, nous ne pouvons faillir d'estre miserables, puis que nos principaux biens, dont nous nous glorifions sont instrumens de miseres, memoire, & providence, *futuro torquemur, & praterito, multa bona nostra nobis nocent, timoris tormentum memoria reducit, providentia anticipat, nemo praesentibus tantum miser est.* Est-ce pas grande envie d'estre miserable, que de n'attendre pas le mal qu'il vienne, mais l'aller rechercher, le provoquer à venir? comme ceux qui se tuent de la peur qu'ils ont de mourir, c'est à dire preoccuper par curiosité ou foiblesse & vaine apprehension les maux & inconveniens, & les attendre avec tant de peine, & d'alarme, ceux mesmes, qui par advanture ne nous doivent point toucher. Ces gens icy veulent estre miserables avant le temps, & doublement miserables par un real sentiment de la misere, & par une longue premeditation d'icelle, qui souvent est cent fois pire que le mal mesmes, *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez, il

il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & avant la main s'en entretienne. *Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse est.* Les bestes se gardent bien de ceste folie & misere, & ont à dire grand mercy à nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire, & de providence. Cesar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditee. Et certes la preparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment, que la souffrance mesmes. Je n'entens icy parler de ceste premeditation vertueuse & Philosophique, qui est la trempe par laquelle l'ame est rendue invincible, & est fortifiée à l'espreuve contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé: mais de ceste paoureuse, *Lib. 2. cap. 7.* & quelquefois fausse, & vaine apprehension des maux, qui peuvent advenir, laquelle afflige & noircit de fumée toute la beauté & serenité de l'ame, trouble tout son repos & sa joye, il vaudroit mieux du tout s'y laisser surprendre. Il est plus facile & plus naturel n'y penser point du tout. Mais laissons encore ceste anticipation de mal. Tout simplement le soin & pensément penible & beant apres les choses advenir, par esperance, desir, crainte, est une tres-grande misere. Car outre que nous n'avons aucune puissance sur l'advenir, moins que sur le passé (& ainsi c'est vanité comme a esté dit) il nous en demeure encores du mal & dommage, *Calamitas cap. 3. rosus est animus futuri anxius*, qui nous destobe le sentiment, & nous oste la jouyssance paisible des biens presens, & empesche de nous y raffoir, & contenter.

7
Ce n'est pas encores assez, car afin qu'il ne Par re-
luy manque jamais matiere de misere, voire cherche
qu'il y en aye tousiours à foison, il va tousiours inquietant & recherchant avec grand estude les causes.

causes & alimens de misere. Il se fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à luy, il leur devoit tourner le dos: ou bien par une inquietude miserable de son esprit, ou pour faire l'habile, l'empesché, & l'entendu, c'est à dire le sot & miserable, il entreprend & remue besongne nouvelle, ou s'entremesse de celle d'autrui. Bref il est fort & incessamment agité de soin & pensemens, non seulement inutiles & superflus, mais espineux, penibles & dommageables, tourmenté par le present, ennuyé du passé, angoissé pour l'advenir, qui semble ne craindre rien plus, que de ne pouvoir pas estre assez miserable: dont l'on peut justement s'escrier, ô pauvres gens, combien endurez vous de maux volontaires, outre les necessaires que la nature vous envoie? Mais quoy? l'homme se plaist en la misere, il s'opiniastre à remascher, & remettre continuellement en memoire les maux passés. Il est ordinaire à se plaindre, il encheit quelquesfois le mal & la douleur, pour petites & legeres choses il se dira le plus miserable de tous, *est quædam dolendi voluptas*. Or c'est encore plus grande misere trop ambitieusement faire valoir la misere, que ne la cognoistre & ne sentir pas. *Homo animal querulum, cupidè suis incumbens miserris.*

§
Aux
remedes
de mi-
seres.

Le voila donc bien miserable & naturellement & volontairement, en verité & par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'est que trop, & il craint de ne l'estre pas assez: & est toujours en queste, & en peine de s'en rendre encores davantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le sentir & s'ennuyer de quelque certaine misere (car il ne se lasse jamais de l'estre en plusieurs façons,
sans

sans le sentir), il sçait pour en sortir, quels sont
 ses remedes contre le mal. Certes tels qu'ils im-
 portent plus que le mal mesmes qu'il veut
 guarir: de sorte que voulant sortir d'une misere,
 il ne la fait que changer en une autre, & peut-
 estre pire. Mais quoy, encores le changement
 le delecte, au moins le soulage, il pense guarir
 le mal par un autre mal, cela vient d'une opi-
 nion qui tient le monde enchanté & miserable,
 qu'il n'y a rien utile, s'il n'est penible, rien ne
 vaut, s'il ne couste, l'aisance luy est suspecte.
 Cecy vient encores de plus haut, c'est chose
 estrange, mais veritable, & qui convainct
 l'homme d'estre bien miserable, qu'aucun mal
 ne s'en va que par un autre mal, soit au corps
 ou en l'ame. Les maladies spirituelles & corpo-
 relles ne sont guaries & chassées que par tour-
 ment, douleur, peine; les spirituelles par pe-
 nitences, veilles, jeusnes, haïres, prisons, di-
 sciplines, qui doivent estre vrayement afflictions
 & poignantes, car si elles venoient à plaisir ou
 commodité, elles n'auroient point d'effect: les
 corporelles de mesme par medecines, incisions,
 cauteres, diettes, comme sentent bien ceux qui
 sont obhgez aux regles medecinales. Ils sont
 battus d'une part du mal, qui les poingt, &
 d'autre de la regle qui les ennuye.

Toutes les miseres susdites sont corporelles, 9
 ou bien mixtes & communes à l'esprit & au *Miseres*
 corps, & ne montent gueres plus haut que l'i-*spiri-*
 magination & fantasie. Considerons les plus fi-*tuelles.*
 nes & spirituelles, qui sont bien plus miseres,
 comme estant erronees & malignes, plus acti-
 ves & plus fiennes, mais beaucoup moins sen-
 ties & advouées, ce qui rend l'homme encores
 plus & doublement miserable, ne sentant que
 les maux mediocres, & non les plus grands,

De
l'enten-
de-
ment.

voire l'on ne les luy ose dire ny toucher, tant il est confit & deplore en sa misere: si faut il en passant & tout doucement en dire quelque chose, au moins les guigner & monstrier au doigt de loin, afin de luy donner occasion d'y regarder & penser, puis que de soy-mesme il ne s'en advise pas. Premièrement pour le regard de l'entendement, est-ce pas une estrange & piteuse misere de l'humaine nature, qu'elle soit toute confite en erreur & aveuglement? la plus part des opinions communes & vulgaires, voire les plausibles & receuës avec reverence sont fausses & erronees, & qui pis est la pluspart incommodes à la societé humaine. Et encores que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le commun, & jugent de ces opinions comme il faut, si est-ce que quelques fois ils s'y laissent emporter, sinon en toutes & tousiours, mais à quelques unes & quelques-fois: il faut estre bien ferme & constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain & préparé pour se garder net d'une contagion si universelle: les opinions generales receuës avec applaudissement de tous & sans contradiction sont comme un torrent, qui emporte tout: *proh superi quantum mortalia pectora caca noctis habent! ô miseras hominum mentes & pectora caca, qualibus in tenebris vita quantisque periculis degitur hoc avi quodcumque est!* Or ce seroit chose bien longue de specifier & nommer les foles opinions, dont tout le monde est abreuvé. Mais en voicy quelques unes, qui seront traitées plus au long en leurs lieux.

- Voies
l. 3. 1. Juger des advis & conseils par les evenemens, qui ne sont aucunement en nostre main, & qui despendent du ciel.
c. 1.
V. l. 2. 2. Condamner & rejeter toutes choses, mœurs,
c. 8.

mœurs, opinions, loix, coustumes, observations, comme barbares & mauvaises, sans sçavoir que c'est & les cognoistre, mais seulement parce qu'elles nous sont inusitées & eslongnées de nostre commun & ordinaire.

3. Estimer & recommander les choses à cause de leur nouveleté, ou rareté, ou estrangeté, ou difficulté, quatre engeoleurs, qui ont grand credit aux esprits populaires: & souvent telles choses sont vaines, & non à estimer, si la bonté & utilité n'y sont jointes; dont justement fut mesprisé du Prince, celuy, qui se glorifioit de sçavoir de loin jeter & passer les grains de mil par le trous d'une esguille.

4. Generalement toutes les opinions superstitieuses, dont sont affeublez les enfans, femmes, & esprits foibles.

5. Estimer les personnes par les biens, richesses, dignitez, honneurs, & mespriser ceux qui n'en ont point, comme si l'on jugeoit d'un cheval par la bride & la selle.

6. Estimer les choses non selon leur vraye, naturelle & essentielle valeur, qui est souvent interne & secrette, mais selon la monstre & la parade, ou le bruit commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant: car c'est le mettre à l'abry & à couvert de tout mal. & s'y mettre soy: c'est luy oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect, cecy appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grand injure & desestimer comme miserable un homme, pour estre cocu: car quelle plus grande folie en jugement, que d'estimer moins une personne, pour le vice d'autruy, qu'il n'approuve pas? Autant, ce semble, en peut on dire d'un bastard.

9 Esti-

9. Estimer moins les choses presentes; ou qui sont nostres, & desquelles nous jouyffons paisiblement, mais les estimer quand on ne les a point, ou pource qu'elles sont à autruy, comme si la presence & le posseder ravaloit de leur valeur, & le non avoir leur accroissoit. *Virtutem incolumem odimus, sub atam ex oculis quarimus invidi.* C'est pourquoy nul Prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'authorité engendre mespris de ce qu'on tient & regente, les maris regardent desdaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans: veu tu, dit le bon compagnon, ne l'aymer plus; espouse la. Nous estimons plus le cheval, la maison, le valet d'autruy, pource qu'il est à autruy, & non à nous. C'est chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on fait toutes choses absentes & estrangeres, soit avant les avoir, ou apres les avoir eues. La cause de ce en tous les deux cas, se peut dire qu'avant les avoir l'on les estime non selon ce qu'elles valent, mais selon ce que l'on s'est imaginé qu'elles sont, ou qu'elles ont esté vantées par autruy: Et les possédant l'on ne les estime que selon le bien & le profit que l'on en tire. Et apres qu'elles nous sont ostées l'on les considere & regrette toutes entieres & en blot, où auparavant l'on n'en jouissoit & usoit on que par le menu & par pieces successivement: car l'on pense qu'il y aura toujours du temps assez pour en jouyr: & à peine s'apperçoit-on de les avoir & tenir. Voila pourquoy le dueil est plus gros & le regret de ne les avoir, que le plaisir de les tenir, mais en cecy il y a bien autant de foiblesse, que de misere. Nous n'avons la suffisance de jouyr, mais seulement de desirer. Il y a un autre vice tout contraire, qui est de s'arres-

ter

ter & agréer tellement à soy mesmes & à ce qu'on tient, que de le preferer à tout le reste, & ne penser rien meilleur. Si ceux-cy ne sont plus sages que les autres, au moins font-ils plus heureux.

10. Faire le zelé à tout propos, mordre à tout, prendre à cœur & se monstrer outré & opiniaître en toutes choses, pourveu qu'il y aye quelque beau & specieux pretexte de justice, religion, bien public, amour du peuple.

11. Faire l'attristé, l'affligé & pleureur en la mort ou accident d'autruy, & penser que ne s'esmouvoir point ou que bien peu, c'est faute d'amour & d'affection, il y a aussi de la vanité. *Cy apres c. 27.*

12. Estimer & faire conte des actions, qui se font avec bruit, remuëment, esclat: desestimer celles qui se font autrement, & penser que ceux qui procedent de ceste façon sombre, douce & morne, ne font rien, font comme sommeillans & sans action, bref estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffy & relevé par estude, qui esclatte, bruit & frappe le sens (c'est tout artifice) est plus regardé & estimé, que ce qui est doux, simple, uny, ordinaire, c'est à dire naturel, celuy la nous esveille, cestuy-cy nous endort. *V. l. 2. c. 10.*

13. Apporter de mauvaises & sinistres interpretations aux belles actions d'autruy, & les attribuer à des viles & vaines ou vicieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportent la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit de Cesar, dont se pique Plutarque, les autres encores plus sottement à l'ambition. C'est une grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'envie contre ceux, qui valent mieux qu'eux, ou

ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée, & mesurer autruy à son pied, ou bien plustost que tout cela, la foiblesse pour n'avoir pas la veuë assez forte & assurée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïve. Il y en a qui font les ingenieux & subtils à depraver ainsi & obscurcir la gloire des belles actions, en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauvais naturel, que de suffisance, c'est chose aysée, mais fort vilaine.

14. Voicy encores apres tout, un vray tesmoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil, c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & sain estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des divines, surnaturelles, comme de la divination, prophetie, revelation, invention, & comme l'on dit, entrer au cabinet des Dieux, faut qu'il soit malade, disloqué, déplacé de son assiette naturelle, & comme corrompu, *corruptus*, ou par extravagance, extaze, enthousiasme, ou par assoupissement: d'autant que, comme l'on sçait, les deux voyes naturelles d'y parvenir sont la fureur, & le sommeil. Et ainsi l'esprit n'est jamais si sage, que quand il est fol, ny plus veillant que quand il dort: Jamais ne rencontre mieux, que quand il va de costé & de travers; ne va, vole & ne voit si haut, que quand il est abbatu, & au plus bas. Et ainsi faut qu'il soit miserable, comme perdu & hors de loy; pour estre heureux.

15. Finalement y pourroit-il avoir plus grande faute en jugement, que n'estimer point le jugement, ne l'exercer, relever, & luy preferer la memoire & l'imagination ou fantasie? Voyons ces grandes, doctes, & belles harangues,

gues, discours, leçons, sermons, livres, que l'on estime & admire tant, produictes par les plus grands hommes de ce siecle (j'en excepte quelques uns & peu) qu'est-ce tout cela, qu'un entassement & enfileure d'allegations, un recueil & ramas du bien d'autrui (œuvre de memoire, & diverse leçon, & chose trefaisée; car cela se trouve tout trié & arrangé: tant de livres sont faits de cela) avec quelques poinctes & un bel agencement (œuvre de l'imagination) & voila tout? Ce n'est souvent que vanité, & n'y reluit aucun traitt de grand jugement, ny d'insigne vertu: Aussi souvent sont les auteurs d'un jugement foible & populaire, & corrompus en la volonté. Combien est-il plus beau d'ouyr un paysant, un marchand, parlant en son patois, & disant de belles propositions & veritez, toutes seiches & cruës, sans art ny façon, & donnant des advis bons & utiles, produicts d'un sain, fort & solide jugement?

En la volonté y a bien autant ou plus de misereres, & encore plus miserables, elles sont hors nombre: en voicy quelques unes.

10
De la
volon-

1. Vouloir plustost apparoir homme de bien, que de l'estre, l'estre plustost à autrui qu'à soy.

2. Estre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offense, qu'à la recognoissance du bien fait, tellement que c'est courvee & regret que recognoistre, plaisir & gain de se venger, preuve de nature maligne, *gratia oneri est, ultio in questu habetur.*

3. Estre plus aspre à hayr qu'à aymer, à mesdire qu'à louer, se paistre & mordre plus volontiers & avec plus de plaisir au mal qu'au bien d'autrui, le faire plus valoir, s'estendre plus à en discourir, y exercer son stile, tesmoin

tous

tous les Escrivains, Orateurs & Poëtes, qui sont lasches à reciter le bien, eloquents au mal. Les mots, les inventions, les figures, pour mesdir sont bien autres, plus riches, plus emphatique & significatives, qu'au bien dire & louer.

L. 2.

c. 3.

4. Fuir à mal faire, & entendre au bien, non par le bon ressort purement, par la raison naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais par quelque autre consideration estrangere, quelque fois lasche & sordide de gain & profit, de vain gloire, d'esperance, de crainte, de coustume de compagnie, bref non pour soy & son devoir simplement, mais pour quelque occasion, & circonstance externe. Tous sont gens de bien par occasion & par accident. Voila pourquoy ils le sont inegalement, diversement, non perpetuellement, constamment, uniformement.

5. Aymer moins celuy que nous avons offensé, à cause que nous l'avons offensé, chose estrange, n'est pas tousiours de crainte qu'il en vueille prendre sa revanche, car peult-estre l'offense ne nous en veut pas moins de bien, mais c'est de ce que sa presence nous accuse & nous ramementoit nostre faute & indiscretion. Que si l'offensé n'ayme pas moins, c'est preuve qu'il ne l'a pas voulu offenser: car ordinairement qui a eu la volonté d'offenser, aime moins apres l'offense, *Chi offende, mai non pardonna.*

6. Prendre plaisir au mal, à la peine, & au danger d'autrui, desplaisir en son bien, advancement, prosperite (j'entens que ce soit sans aucune cause ou esmotion certaine & particuliere de hayne, c'est autre chose, provenant du vice singulier de la personne) je parle icy de la condition commune & naturelle, par laquelle sans aucune particuliere malice, les moins mauvais pren-

prennent plaisir à voir des gens courir fortune sur mer, se fâchent d'estre precedez de leurs compagnons, que la fortune dise mieux à autrui qu'à eux, rien quand quelque petit mal arrive à un autre, cela telmoigne une semence malicieuse en nous.

Enfin pour monstrier combien grande est nostre misere, je diray que le monde est rempli de trois sortes de gens, qui y tiennent grande place en nombre & reputation: les superstitieux, les formalistes, les pedans: qui bien qu'ils soyent en divers subjects, ressorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conversation, & doctrine) si sont-ils battus à mesme coin, esprits foibles, mal nez, ou tres mal instruits, gens tres dangereux en jugement, touchez de maladie presque incurable. C'est peine perdue de parler à ces gens la pour les faire s'adviler, car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du monde, l'opiniastreté est là en son siege. Qui est une fois feru & touché au vif de ces maux la, il y a peu d'esperance de sa convalescence. Qu'y a-il de plus inepte & ensemble de plus testu, que ces gens la? Deux choses les empeschent, comme a esté dit, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres.

Les superstitieux, injurieux à Dieu, & ennemis de la vraye religion, se couvrent de pieté, zele, & affection envers Dieu, jusques à peiner & tourmenter plus que l'on ne leur commande, pensant meriter beaucoup, & que Dieu leur en scait gré, voire leur doit de reste, que feriez vous à cela? Si vous leur dites qu'ils excellent & prennent les choses à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croiront rien, disant que leur intention est bonne (par où ils

13

Conclu-

sion des

miseres

spiritu-

elles.

Super-

sti-

tiens.

V. l. 2.

c. 5.

le

se pensent sauver) & que c'est par devotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ny la satisfaction qu'ils en reçoivent, qui est d'obliger Dieu à eux.

Formalistes. Les formalistes s'attachent tout aux formes & au dehors, pensent estre quittes & irreprehensibles en la poursuite de leurs passions & cupiditez, moyennant qu'ils ne fassent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien des formalitez. Voila un richard, qui a ruiné & mis au desespoir des pauvres familles, mais ç'a esté en demandant ce qu'il a pensé estre sien, & ce par voye de justice, qui le peut convaincre d'avoir mal fait? O combien de bienfaits sont obmis, & de meschancetez se commettent sous le couvert des formes, lesquelles l'on ne sent pas! Dont est bien verifié, Le souverain droict l'extreme injustice. Et a esté bien dit, Dieu nous garde des formalistes.

Pedans. Les pedans clabaudeurs apres avoir questé & pilloté avec grande estude & peine la science par les livres, en font monstre, & avec ostentation questueusement & mercenairement la desgorgeant & mettent au vent. Y a-il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes choses, & ensemble plus presomptueux & opiniastrés? en toute langue & nation, pedant, cleric, magister, sont mots de reproche, faire sottement quelque chose c'est le faire en cleric: ce sont gens qui ont la memoire pleine du sçavoir d'autrui, & n'ont rien de propre. Leur jugement, volonté, conscience n'en valent rien mieux, mal-habiles, peu sages, & prudents, tellement qu'il semble que la science ne leur serve que de les rendre plus sots, mais encores plus arrogants, caqueteurs: ravallent leur esprit & abastardissent leur entendement, mais enflent leur

leur memoire. Icy sied bien la misere que nous venons de mettre la derniere en celle del'entendement.

C H A P. V I I.

V. *Presomption.*

VOicy le dernier & plus vilain traict de la peinture, c'est l'autre partie de la description que donne Pline, c'est la peste de l'homme, & la mere nourrice des plus fausses opinions & publiques & particulieres, vice toutes-fois naturel & originel de l'homme. Or ceste presomption se doit considerer en tout sens, haut, bas, & à costé, dedans & dehors, pour le regard de Dieu, choses hautes & celestes, basses, des bestes, de l'homme son compagnon, de soy-mesme, & tout revient à deux choses, s'estimer trop, & n'estimer pas assez autrui: *qui in se confidebant, & aspernabantur alios.* parlons un peu de chacun. *Luc. 18.*

Premierement pour le regard de Dieu (& c'est chose horrible) toute superstition & faute en religion, ou faux service de Dieu, vient de n'estimer pas assez Dieu, ne sentir pas, & n'avoir pas les opinions, conceptions, & creances de la Divinité assez hautes, assez pures. Je n'entends pas cet assez, à proportion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, estant infini. Et ainsi est il impossible de les avoir assez pour ce regard: mais j'entends assez pour le regard de ce que pouvons & devons. Nous n'eslevons ny ne guidons pas assez haut & ne roidissons assez la poincte de nostre esprit, quand nous imaginons la divinité. comment assez? nous la concevons tres-basement. Nous la servons de mesmes tres-
in-

indignement, nous agissons avec elle plus vile-
 ment, qu'avec certaines créatures. Nous par-
 lons non seulement de ses œuvres, mais de sa
 majesté, volonté, jugements avec plus de confi-
 dence, & de hardiesse, que l'on ne feroit d'un
 prince, ou autre homme d'honneur. Il y a plu-
 sieurs hommes, qui refuseroient un tel service &
 reconnaissance, & se tiendroient offensés & vio-
 lés, si l'on parloit d'eux, & que l'on employast
 leur nom si vilement & sordidement, l'on en-
 treprend de le mener, flatter, ployer, composer
 avec luy, afin que je ne dise, braver, menacer,
 gtonder, & despiter. Cesar disoit à son pilo-
 te qu'il ne craignist de voguer & le conduire
 contre le destin & la volonté du ciel & des a-
 stres, se fiant sur ce que c'est Cesar qu'il meine.
 Auguste ayant esté battu de la tempeste sur mer,
 se prit à deffier le Dieu Neptune, & en la
 pompe des jeux Circenses fit oster son image
 du rang, où elle estoit parmy les autres Dieux,
 pour se venger de luy. Les Thraces quand il
 tonne & esclaire se mettent à tirer fleches con-
 tre le ciel, pour ranger Dieu à raison: Xerxes
 fouetta la mer; & escrivit un cartel de desly au
 mont Arhos. Et compte l'on d'un Roy Chref-
 tien voisin du nostre, qu'ayant receu une ba-
 stonnade de Dieu, jura de s'en venger, & vou-
 lut que de dix ans on ne le priaist & ne parlaist
 de luy.

Audax Japeti genus.

Nil mortalibus arduum.

Cælum ipsum petimus stultitia, neque

Per nostrum patimur scelus

Iracunda Jovem ponere fulmina.

Et laissant ces extravagances estranges, tout
 le commun ne verisse il pas bien clairement le
 dire de Plinè, qu'il n'y a rien plus miserable, &
 en-

ensemble plus glorieux que l'homme? Car d'une part il se feint de tres-hautaines & riches opinions de l'amour, soyn & affection de Dieu envers luy, comme son mignon, son unique, & cependant il le sert tres-indignement: comment se peuvent accorder & subsister ensemble une vie & un service si chetif & miserable d'une part, & une opinion & creance si glorieuse & si hautaine de l'autre? C'est estre Ange & pourceau tout ensemble, c'est ce que reprochoit un grand Philosophe aux Chrestiens, qu'il n'y avoit gens plus fiers & glorieux à les ouyr parler, & en effect plus lasches & vilains.

Il nous semble aussi que nous pesons & importons fort à Dieu, au monde, à toute la nature; qu'ils se peinent & ahannent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous esbahissons des accidens, qui nous arrivent, & cecy se voit encore mieux à la mort. Peu de gens se resolvent & croient que ce soit leur dernière heure, & presque tous se laissent lors piper à l'esperance. Cela vient de presumption, nous faisons trop de cas de nous, & nous semble que l'univers a grand interest à nostre mort, que les choses nous faillent à mesure que nous leur faillons, ou qu'elles mesmes se faillent à mesure qu'elles nous faillent, qu'elles vont mesme branle avec nous, comme à ceux qui vont sur l'eau, que le ciel, la terre, les villes se remuent, nous pensons tout entrainer avec nous: nul de nous ne pense assez n'estre qu'un.

Après cela l'homme croit, que le ciel, les estoiles, tout ce grand mouvement celeste, & branle du monde n'est fait que pour luy. *Tot circa unum caput tumultuantes deos.* Et le pauvre miserable est bien ridicule. Il est icy bas logé au

C

der-

3
De la
nature.4
Du
Ciel.

dernier & pire estage de ce monde, plus esloigné de la voulte celeste, en la cloaque & sentine de l'univers, avec la bourbe & la lie, avec les animaux de la pire condition, subject à recevoir tous les excremens & ordures qui luy pleuvent & tombent d'enhaut sur la teste, & ne vit que de cela, & à souffrir les accidents, qui luy arrivent de toutes parts, & se fait croire qu'il est le maistre commandant à tout, que toutes creatures, mesmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peut sçavoir la moindre vertu, & est contraint tout transi les admirer, ne branlent que pour luy, & son service. Et pour ce qu'il mendie, chetif qu'il est, son vivre, son entretien, ses commoditez, des rayons, clarté, & chaleur du soleil, de la pluye, & autres degouts du ciel & de l'air, il veut dire, qu'il jouyt du ciel & des elemens, comme si tout n'avoit esté fait, & ne se remuoit que pour luy. En ce sens l'oyson en pourroit dire autant, & peut-estre plus justement & constamment. Car l'homme qui reçoit aussi souvent des incommoditez de là haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance ny en son intelligence, & ne les peut deviner, est en perpetuelle transie, siebvre & crainte, que ces corps superieurs ne branlent pas bien à propos, & à point nommé pour luy, & qu'ils luy causent sterilité, maladies, & toutes choses contraires, tremble sous le fais: ou les bestes reçoivent tout ce qui vient d'enhaut, sans alarme, ny apprehension de ce qui adviendra, & sans plainte de ce qui est advenu, comme fait incessamment l'homme,

Senec.

non nos causa mundo sumus hyemem astatemque referendi, suas ista leges habent quibus divina exercentur: nimis nos suspicimus, si digni nobis videmur, propter quos tanta moveantur; non tanta caelo nobiscum
societ.

Societas est, ut nestro fato sit ille quoque siderum fulgor.

Pour le regard des choses basses, terrestres, 5
 sçavoir tous animaux, il les desdaigne & dese- *Des*
 time comme si du tout elles n'appartenoient *ani-*
 au mesme maistre ouvrier, & n'estoient de *maux.*
 mesme mere & de mesme famille avec luy, com-
 me si elles ne le touchoient & n'avoient aucune
 part ou relation à luy. Et de là il vient à en abu-
 ser, & exercer cruauté, chose qui rejalt contre le
 maistre commun & universel, qui les-a faictes,
 qui en a soin, & a dressé des loix, pour leur bien
 & conservation, les a advantagées en certaines
 choses, renvoye l'homme souvent vers elles,
 comme à une eschole: mais cecy est le subject
 du chapitre suivant.

Finalemēt mais principalement cette pre- 6
 somption doit estre considerée en l'homme *De*
 mesme, c'est à dire pour le regard de foy & de *l'hon-*
 l'homme son compagnon, au dedans, au pro- *me*
 grés de son jugement, & de ses opinions: & au *mesme.*
 dehors en communication & conversation avec
 autruy. Sur quoy nous considererons trois cho- *Trois*
 ses, comme trois chefs qui s'entresuivent, où *degrez*
 l'humanité montre bien en sa sottise foiblesse, *de pre-*
 la folle presumption: La premiere au croire ou *som-*
 mescroire, où sont à noter deux vices contrai- *ption*
 res, qui sont ordinaires en la condition humai- *humai-*
 ne; l'un & plus commun est une legereté, *qui ne.*
cito credit, levis est corde, & trop grande facili- *1. Croi-*
 té à croire & recevoir tout ce que l'on propo- *re, mes-*
 se, avec quelque apparence, ou autorité. Ce- *croire.*
 cy appartient à la naïve simplicité, mollesse, &
 foiblesse du petit peuple, des esprits effeminez,
 malades, superstitieux, estonnez, indiscrette-
 ment zelez; qui comme la cire reçoivent faci-
 lement toute impression, se laissent prendre &

mener par les oreilles. Suivant cecy nous voyons presque tout le monde mené & emporté aux opinions & creances, non par choix & jugement, voire souvent avant l'age & discretion, mais par la coustume du pays, ou instruction receuë en jeunesse, ou par rencontre, comme par une tempeste; & là se trouue tellement collé, hypothéqué, & asservy, qu'il ne s'en peut plus desprendre. *Veluti tempestate delari ad quamcumque disciplinam, tanquam ad saxum, adherescunt.* Le monde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autrui, *unusquisque mavult credere quam judicare, versat nos & precipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or cette telle facilité populaire, bien que ce soit en verité foiblesse, toutesfois n'est pas sans quelque presomption. Car c'est trop entreprendre que croire, adherer, & tenir pour vray & certain si legerement, sans sçavoir que c'est, ou bien s'enquerir des causes, raisons, consequences, & non de la verité. On dit, d'où vient cela? comment se fait cela? presuppasant que cela est bien vray, il n'en est rien: on traite, agite les fondemens & effects de mille choses, qui ne furent jamais, dont tout le *pro & contra* est faux. Combien de bourdes, faux & supposez miracles, visions & revelations receuës au monde, qui ne furent jamais? Et pourquoy croira l'on une merveille, une chose non humaine ny naturelle, quand l'on peut detourner & eluder la verification par voye naturelle & humaine? La verité & le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goust & les alleures pareilles: nous les regardons de mesme œil, *ita sunt, finitima falsa veris, ut in precipitem locum non debeat se sapiens committere.* L'on ne doit croire d'un homme, que ce qui est
est

est humain, s'il n'est autorisé par approbation naturelle & surhumaine, qui est Dieu seul, qui seul est à croire en ce qu'il dit, pource qu'il le dit.

L'autre vice contraire est une sottise & audacieuse temerité de condamner & rejeter comme fausses, toutes choses, que l'on n'entend pas, & qui ne plaisent, & ne reviennent au goût. C'est le propre de ceux, qui ont bonne opinion d'eux mesmes, qui font les habiles & les entendus, spécialement heretiques, sophistes, pedans: car se sentans avoir quelque pointe d'esprit, & de voir un peu plus clair que le commun, ils se donnent loy & autorité de décider & résoudre de toutes choses. Ce vice est beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'est folie enragée de penser sçavoir jusques où va la possibilité, les ressorts & bornes de nature, la portée de la puissance & volonté de Dieu, & vouloir ranger à foy & à sa suffisance le vray & le faux des choses, ce qui est requis pour ainsi & avec telle fierté & assurance résoudre & définir d'icelles. Car voicy leur jargon, cela est faux, impossible, absurde. Et combien y a il de choses, lesquelles pour un temps nous avons rejetées avec risée, comme impossibles, que nous avons esté contraincts d'advoier apres, & encores passer outre à d'autres plus estranges, & au rebours combien d'autres nous ont esté comme articles de foy, & puis vains mensonges?

La seconde, qui suit & vient ordinairement 8
de ceste premiere, est d'affirmer ou reprouver 2. *Af-*
certainement & opiniastrément ce que l'on a *firmer,*
legerement creu ou mescreu. Ce second degré *con-*
adjouste au premier opiniastrété, & ainsi *ac-da-*
croist la presumption. Ceste facilité de croire *mner.*
avec le temps s'endurcit & degenerate en opinia-

trêté invincible & incapable d'amendement, voire l'on va jusques là, que souvent l'on souffrent plus les choses que l'on sçait & que l'on enterd moins, *majorem fidem homines adhibent iis, que non intelligunt: cupiditate humani ingenii lubentius obscura creduntur*, l'on parle de toutes choses par resolution. Or l'affirmation & opiniastreté sont signes ordinaires de bestise & ignorance, accompagnée de folie & arrogance.

9
3. Per-
suader. La troisieme, qui suit ces deux, & qui est le faiste de presomption, est de persuader, faire valloir & recevoir à autruy ce que l'on croit, & les induire voire imperieusement avec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrannie? Quiconque croit quelque chose, estime que c'est œuvre de charité de le persuader à un autre: & pour ce faire ne craint point d'adjouster de son invention autant qu'il voit estre nécessaire à son compte, & pour suppleer au defaut & à la resistance, qu'il pense estre en la conception d'autruy. Il n'est rien à quoy communement les hommes soient plus tendres qu'à donner voye à leurs opinions. *nemo sibi tantum errat, sed alius erroris causa & author est*. Ou le moyen ordinaire faut, l'on y adjouste le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice est propre aux dogmatistes, & à ceux qui veulent gouverner & donner loy au monde. Or pour venir à bout de cecy & captiver les creances à soy ils usent de deux moyens: par le premier ils introduisent des propositions generales & fondamentales, qu'ils appellent principes & presuppositions, desquelles ils enseignent n'estre permis de douter ou disputer: sur lesquelles ils bastissent apres tout ce qui leur plaist, & meinent le monde à leur poste: qui est une piperie, par laquelle le monde se remplit d'erreurs.

reurs & de mensonges. Et de fait si l'on vient à examiner ces principes, l'on y trouvera de la fausseté & de la foiblesse autant ou plus qu'en tout ce qu'ils veulent tirer & desprendre, & se trouvera toujours autant d'apparence aux propositions contraires.

Il y en a de nostre temps qui ont changé & renversé les principes & reigles des Anciens en l'astrologie, en la medecine, en la geometrie, en la nature & mouvement des vents.

Toute proposition humaine a autant d'autorité, que l'autre, si la raison n'en fait la difference. La verité ne depend point de l'autorité, ou tesmoignage d'homme: Il n'y a point de principes aux hommes, si la divinité ne leur a revele: tout le reste n'est que songe & fumée. Or ces messieurs icy veulent que l'on croye & recoive ce qu'ils dient, & que l'on s'en fie à eux, sans juger ou examiner ce qu'ils baillent, qui est une injustice tyrannique. Dieu seul, comme a esté dit, est à croire en tout ce qu'il dit, pource qu'il le dit, *qui à semet ipso loquitur, mendax est.* L'autre moyen est par supposition de quelque fait miraculeux, revelation & apparition nouvelle & celeste, qui a esté dextrement practiqué par des legistateurs, generaux d'armées, ou chefs de part. La persuasion premiere prinse du subjeet mesmes fait les simples, mais elle est si tendre & si fiesle, que le moindre heurt, mesconte, ou mesgarde, qui y surviendroit, escarbouilleroit tout: Car c'est grand merveille, comment de si vains commencements & frivoles causes sont sorties les plus fameuses impressions. Or cette premiere impression franchie devient apres à s'enfier & grossir merveilleusement, tellement qu'elle vient à s'estendre mesmes aux habiles,

biles, par la multitude des croyans, des tefmoins, & des ans, à quoy l'on se laisse emporter, si l'on n'est bien fort preparé: Car lors il n'est plus besoin de regimber & s'en enquerir, mais simplement croire: Le plus grand & puiffant moyen de persuader, & la meilleure touche de verité, c'est la multitude des ans & des croyans: or les fols surpassent de tant les sages, *vanitatis patrocinium est insanientium turba.* c'est chose difficile de resoudre son jugement contre les opinions communes. Tout ce que dessus se peut cognoistre par tant d'impostures, badinages, que nous avons veu naistre comme miracles, & ravir tout le monde en admiration, mais incontinent estouffez par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clairvoyans, qui ont esclairé de pres & descouvert la fourbe: que s'ils eussent eu encores du temps pour se meurir & se fortifier en nature, c'estoit fait pour jamais. Ils eussent esté receus & adorez generalement. Ainsi en est-il de tant d'autres, qui ont (faveur de fortune) passé & gagné la creance publique, à laquelle puis on s'accommode sans aller recognoistre la chose au giste, & en son origine, *nusquam ad liquidum fama perducitur.* Tant de sortes de religions au monde, tant de façons superstitieuses, qui sont encores mesmes dedans la Chrestienté, demeurées du paganisme, & dont on n'a pû du tout sevrer les peuples. Par tout ce discours nous voyons à quoy nous en sommes, puis que nous sommes menez par tels guides.

CHAP.

C H A P. VIII.

Seconde consideration de l'homme, qui est par comparaison de luy avec tous les autres animaux.

Nous ayons consideré l'homme tout entier, & simplement en foy, maintenant considerons-le par comparaison avec les autres animaux, qui est un tres beau moyen de le cognoistre: Ceste comparaison est de grande estendue, a force pieces de grande science & importance, tres utile, si elle est bien faite: mais qui la fera? l'homme? Il est partie, & suspect, & de fait il n'y procede pas de bonne foy. Cela se montre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de mediocrité: tantost il se met beaucoup au dessus de tout, & s'en dit maistre, desdaigne le reste: il leur taille les morceaux, & leur distribue telle portion de facultés & de forces que bon luy semble. Tantost comme par despit il se met beaucoup au dessous, il gronde, se plainct, injurie nature comme cruelle marastre, se fait le rebut & le plus miserable du monde. Or tous les deux sont egalemement contre raison, verité, modestie. Mais comment voulés vous qu'il chemine droitement & egalemement avec les autres animaux, qu'il ne le fait pas avec l'homme son compagnon, ny avec Dieu, comme nous venons de dire? Elle est aussi fort difficile à faire, car comment peut l'homme cognoistre les branles internes & secrets des animaux, ce qui se remuë au dedans d'eux? Or estudions à la faire sans passion.

Premierement la police du monde n'est point si fort inegale, si difforme & desreiglée, & n'y a point si grande disproportion entre ses pie-

ces: celles qui s'approchent & se touchent, se ressemblent peu plus, peu moins. Ainsi y a-il un grand voisinage & cousinage entre l'homme & les autres animaux. Ils ont plusieurs choses pareilles & communes: & ont aussi des differences, mais non pas si fort esloignées & disparailles, qu'elles ne se tiennent: l'homme n'est du tout au dessus, ny du tout au dessous: tout ce qui est souz le Ciel, dit la sagesse de Dieu, court mesme fortune.

Eccles.
3.

Choses communes. Parlons premierement des choses qui leur sont communes, & peu pres pareilles, qui sont engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre, mourir.

Eccles. 4. *Idem interitus hominis & jumentorum, & aqua utriusque conditio.* Et ce sera contre ceux qui se plaignent disans que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nue, sans couvert, sans armes, lié, garrotté, sans instruction de ce qui luy est propre; là où tous les autres sont revêtus de coquilles, gouffes, escosses, poils, laine, bourre, plumes, escaille, armés de grosses dents, cornes, griffes pour assaillir & deffendre, instruites à nager, courir, voler, chanter, chercher sa pasture; & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage & peine. Toutes ces plainctes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont injustes & faulces: nostre peau est aussi suffisamment pourveüe contre les injures du temps, que la leur, tesmoin plusieurs nations (comme se dira cy apres) qui n'ont encores sceu, que c'est que vestemens: & nous tenons aussi decouvertes les parties qu'il nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach, les dames mesmes delicates, la poitrine. Les liaisons & emmaillotemens ne sont

1. *Nu-
dité,*

6. 14.

2. *em-*

sont

font point nécessaires, tesmoin les Lacedemo-
niens & maintenant les Suysses, Allemaus, qui
habitent les pays froids, les Basques & les Vaga-
bonds qui se disent Egyptiens. Le pleurer est
aussi commun aux bestes: la plus part des ani-
maux se plaint, gemit quelque temps apres leur
naissance. Quant aux armes, nous en avons de
naturelles, & plus de mouvemens des mem-
bres, & en tirons plus de service naturellement
& sans leçon. Si quelques bestes nous surpassent
en cet endroit, nous en surpassons plusieurs au-
tres. L'usage du manger est aussi en eux & en
nous tout naturel & sans instruction. Qui doute
qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne
sceuft quester sa nourriture? Et la terre en pro-
duit & luy en offre assés pour sa necessité, sans
autre culture & artifice, tesmoin tant de nations,
qui sans labourage, industrie, & soin aucun vi-
vent plantureusement. Quant au parler, l'on
peut bien dire, que s'il n'est point naturel, il
n'est point nécessaire: mais il est commun à
l'homme avec tous animaux. Qu'est-ce autre
chose que parler, ceste faculté que nous leur
voyons de se plaindre, se resjouyr, s'entr'appel-
ler au secours, se convier à l'amour? Et comme
nous parlons par gestes & mouvemens des
yeux, de la teste, des mains, des espales (en
quoy se font sçavants les muets) aussi font les
bestes, comme nous voyons en celles, qui n'ont
pas de voix, lesquelles toutesfois s'entrefont
des offices mutuels: & comme à certaine me-
sure les bestes nous entendent, aussi nous les
entendons. Elles nous flattent, nous mena-
cent, nous requierent, & nous elles. Nous
parlons à elles, & elles à nous, & si nous ne
nous entr'entendons parfaitement, à qui tient-
il? à elles ou à nous? c'est à deviner. Elles
nous

nous peuvent bien estimer bestes par cette raison, comme nous elles : mais encore nous reprochent-elles, que nous ne nous entr'entendons pas nous mesmes. Nous n'entendons pas les Balques, les Bretons, & elles s'entr'entendent bien toutes, non seulement de mesme espece, mais, qui plus est, de diverse: en certain abayer du chien le cheval cognoit qu'il y a de la cholere, & en autre voix il cognoit qu'il n'y en a point. Au reste elles entrent en intelligence avec nous. En la guerre aux combats les elephans, les chiens, les chevaux s'entendent avec nous, font leurs mouvemens accordans à poursuivre, arrester, donner, reculer, ont paye, solde & part au butin, comme il s'est pratique en la nouvelle conquette des Indes. Voila des choses communes à tous & à peu pres pareilles.

7. Intelligence mutuelle.

4. Venons aux differences & avantages des uns sur les autres : l'homme est singulier & excellent en aucunes choses par dessus les animaux : & en d'autres les bestes ont le dessus: afin que toutes choses soyent ainsi entre-lassées & enchainées en ceste generale police du monde & de nature. Les avantages certains de l'homme sont les grandes facultés de l'ame, la subtilité, vivacité, & suffisance d'esprit à inventer, juger, choisir: la parole pour demander & offrir ayde & secours, la main pour executer ce que l'esprit aura de soy inventé, & apprins d'autrui. La forme aussi du corps, grande diversité de mouvemens des membres, dont il tire plus de service de son corps.

4. Differences & avantages, De l'homme,

5. Les avantages des bestes, certains & hors de dispute, sont ou generaux, ou particuliers: les generaux sont l'anté, qui leur est bien plus forte & constante. Le serain ne leur nuit point, ne sont subjctes aux defluxions, d'où sont causées

Des bestes. Generaux.

fées presque toutes maladies. L'homme cou-
 vert de toict & de pavillon à peine s'en peut-il
 garder: Moderation d'appetits & d'actions,
 innocence, seureté, repos & tranquillité de
 vie, une liberté pleine & entiere sans honte,
 crainte, ny ceremonie aux choses naturelles &
 licites (car l'homme est seul, qui a à se desrober
 & se cacher en ses actions, duquel les deffauts &
 imperfections offensent ses compagnons) ex-
 emption de tant de vices & desreiglemens, su-
 perstition, ambition, avarice, envie. Les parti-
 culiers sont l'habitation & demeure pure, hau-
 te, saine, & plaisante des oyseaux en la region
 de l'air: La suffisance d'aucuns arts, comme de
 bastir aux arondelles, & autres oyseaux, tistre &
 coudre aux araignées, de la medecine en plû-
 sieurs animaux, musique aux rossignols. Les ef-
 fects & proprietés merveilleuses, inimitables,
 voire inimaginables, comme la propriété du
 poisson Remora à arrester les plus grands vais-
 seaux de mer, comme il se lit de la galere Ca-
 pitainesse de Marc Antoine, & le mesme de
 celle de Caligula: de la Torpille à endormir
 les membres d'autry bien esloignés & sans le
 toucher, de l'herisson à presientir les vents, du
 cameleon & du poulpe à prendre les couleurs.
 Les pronostiques comme des oyseaux en leurs
 passages de contrée en autre, selon les saisons
 diverses, de toutes bestes meres à cognoistre de
 tous leurs petits, qui doibt estre le meilleur,
 car estant question de les sauver du danger, ou
 rapporter au nid, elles commencent tousiours
 par le meilleur, qu'elles sçavent & pronostiq-
 uent tel. En toutes ces choses l'homme est de
 beaucoup inferieur, & en plusieurs il n'y vaut
 du tout rien: l'on y peut adjouster, si l'on veut,
 la longueur de vie, qui en certains animaux

*Parti-
 culiers.*

1

2

3

passé sept ou huit fois le plus long terme de l'homme.

6 Les avantages, que l'homme pretend sur les bestes, mais qui sont disputables, & qui peuvent estre font au rebours pour les bestes contre l'homme, sont plusieurs. Premièrement les facultés raisonnables, discours, ratiocination, discipline, jugement, prudence. Il y a icy deux choses à dire, l'une est de la verité du fait. C'est une question grande, si les bestes sont privées de toutes ces facultés spirituelles: l'opinion qui tient qu'elles n'en sont pas privées, ains qu'elles les ont, est la plus authentique & plus vraye. Elle est tenue des plus graves Philosophes, mesmement Aristote, Galien, Porphyre, Plutarque; soustenue par ceste raison, La composition du cerveau, qui est la partie, de laquelle l'ame se sert pour ratiociner, est toute pareille & mesme aux bestes qu'aux hommes: confirmée par experience. Les bestes des singuliers concluent les universels, du regard d'un homme seul cognoissent tous hommes, sçavent conjoindre & diviser & distinguer le bon du mauvais pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire se lisent & se voyent, si l'on y veut bien prendre garde, plusieurs traits faits par les bestes, qui surpassent la suffisance, subtilité, & tout l'engin du commun des hommes, j'en veux icy rapporter quelques uns plus signalés. Le renard voulant passer sur la glace d'une riviere gelée, applique l'oreille contre la glace pour sentir s'il y a du bruit, & si l'eau couit au dessous pour sçavoir s'il faut avancer ou reculer, dont s'en servent les Thraciens voulant passer une riviere gelée: Le chien pour sçavoir auquel des trois chemins se fera mis son maistre ou l'animal qu'il cherche, apres avoir flairé & s'estre asseuré des deux,

deux, qu'il n'y a passé pour n'y sentir la trace, sans plus marchander, ny fleurir, il s'estance dedans le troisieme. Le mulet du Philoſophe Thales portant du ſel & traversant un vaiſſeau ſe plongeoit dedans avec ſa charge, pour la rendre plus legere, l'ayant une fois trouuee telle y eſtant par accident tombe, mais eſtant apres chargé de laine ne s'y plongeoit plus. Plutarque dit avoir veu en un bateau un chien jettant en un vaiſſeau des caillouz, pour faire monter l'huyle, qui eſtoit trop baſſe. Autant s'en diſt des corbeaux de Barbarie pour faire monter l'eau, quand elle eſt baſſe, & qu'ils veulent boire. De meſme les elephans portans des pierres & pieces de bois dedans la foſſe où un autre leur compaignon ſe trouve engagé, pour luy ayder à en ſortir. Les bœufs des jardins royaux de Suze, apprins à faire cent tours de rouë à l'entour d'un puits pour en tirer de l'eau, & en arrouſer les jardins, n'en vouloient jamais faire davantage, & ne failloient auſſi jamais au conte. Toutes ces choſes comment ſe peuvent elles faire ſans diſcours & ratiocination, conjunction & diuifion? C'eſt en eſtre privé que ne cognoiſtre cela: la dexterité de tirer & arracher les dards & javelots des corps avec fort peu de douleur, qui eſt aux elephans: le chien dont parle Plutarque, qui en un jeu public ſur l'eſchafaud contrefaiſoit le mort, tirant à la fin, tremblant, puis ſe roidiſſant, ſe laiſſant entrainer, puis peu à peu ſe reuenant, & levant la teſte faiſoit le reſſuſcité: tant de ſingeries & de tours eſtranges, que font les chiens de baſteleurs, les ruſes & inventions de quoy les beſtes ſe couurent des entreprinſes, que nous faiſons ſur elles: la meſnagerie & grande providence des fourmis à eſtendre au dehors.

dehors leurs grains pour les esventer, seicher, afin qu'ils ne moisissent & corrompent, à ronger le bout du grain, afin qu'il ne germe & se face semence, la police des mouches à miel, où y a si grande diversité d'offices & de charges, & une si grande constance.

7
Opposition de
l'instinct
naturel.

Pour rabattre tout cecy aucuns malicieusement rapportent toutes ces choses à une inclination naturelle, servile & forcée: mais outre que cela ne peut estre, ny entrer en imagination, car il y faut enumeration de parties, comparaison, discours par conjonction, & division, & consequences: aussi ne scauroient-ils dire, que c'est que cette inclination & instinct naturel. Encores ce dire se retorque contr'eux, car il est sans comparaison plus noble, honorable, & ressemblant à la divinité d'agir par nature, que par art & apprentissage, estre conduit & mené par la main de Dieu, que par la sienne, & reglement agir par naturelle & inevitable condition, que reglement par liberté fortuite & temeraire. Par cette opposition d'instinct naturel ils les veulent aussi priver d'instruction & discipline tant active que passive, mais l'experience les desment: car elles la reçoivent, tesmoin les pies, perroquets, merles, chiens, comme a esté dit, & la donnent, tesmoin les rossignols, & sur tout les elephans, qui passent tous animaux en docilité & toute sorte de discipline & suffisance.

8
Quant à cette faculté de l'esprit, dont l'homme se glorifie tant, qui est de spiritualiser les choses corporelles & absentes, les despouillant de tous accidens pour les concevoir à sa mode, *nam intellectum est in intelligente ad modum intelligentis*, les bestes en font de mesmes, le cheval accoustumé à la guerre dormant en sa
liètiere

liètiere tremouffè & fremit, comme s'il estoit en la meslée, conçoit un son de tambour, de trompette, une armée: le levrier en songe halettant, allongeant la queuë, secouant les jarrets, conçoit un lievre spirituel: les chiens de garde grondent en songeant, & puis jappent tout à fait, imaginant un estranger arriver. Pour conclure ce premier point, il faut dire, que les bestes ratiocinent, usent de discours & jugement, mais plus foiblement & imparfaitement que l'homme. Elles sont inferieures en cela à l'homme, & non pas qu'elles n'y ayent du tout point de part. Elles sont inferieures à l'homme, comme entre les hommes les uns sont inferieurs aux autres, & aussi entre les bestes s'y trouve telle difference: mais encore y a-il plus grande difference entre les hommes: car comme se dira cy apres, il y a plus grande distance d'homme à homme, que d'homme à beste.

L'autre point à dire en cette matiere est, que cette preeminence & advantage d'entendement & autres facultés spirituelles, que l'homme pretend, luy est bien cher vendu, & luy porte plus de mal que de bien, car c'est la source principale des maux, qui le pressent, vices, passions, maladies, irresolution, trouble, desespoir, dequoy sont quittes les bestes à faute de ce grand advantage, tefmoin le pourceau de Pyrrho, qui mangeoit paisiblement au navire durant la grande tempeste, qui transissoit de peur toutes les personnes qui y estoient. Il semble que ces grandes parties de l'ame ont esté desniées aux bestes, à tout le moins retranchées & baillées chetives & foibles pour leur grand bien & repos, & données à l'homme pour son grand tourment, car par icelles il s'agite & travaille, se fasche du passé, s'estonne & se trouble pour l'advenir, voire
il

il imagine, apprehende & craint des maux, qui ne font & ne leront point. Les animaux n'apprehendent le mal que lors qu'ils le sentent: estant eschappés sont en pleine seureté & repos. Voila comment l'homme est le plus miserable, par où l'on le pensoit plus heureux, dont il semble qu'il eust mieux valu à l'homme n'estre point dolié & garny de toutes ces belles & celestes armes, puis qu'il les tourne contre soy à son mal & à sa ruine. Et de fait nous voyons que les stupides & foibles d'esprit vivent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les fort spirituels.

10
2. Seigneurie & commandement.

Un autre avantage que l'homme pretend sur les bestes est une seigneurie & puissance de commander, qu'il pense avoir sur les bestes: mais outre que c'est un avantage, que les hommes mesurent & exercent les uns sur les autres, encores cecy n'est il pas vray. Car où est ce commander de l'homme, & cet obeyr des bestes? C'est une chimere, & les hommes craignent plus les bestes, qu'elles ne font les hommes. L'homme a bien a la verité grande preeminence par dessus les bestes, *ut præsū piscibus maris, volatilibus cæli, bestis terra.* Et c'est à cause de sa belle & droicte forme, de sa sagesse & prerogative de son esprit: mais non pas qu'il leur commande, ny qu'elles luy obeissent.

11
3. Liberté, Servitude.

Il y a encores un autre avantage voisin de cettuicy, pretendu par l'homme, qui est une pleine liberté, reprochant aux bestes la servitude, captivité, subjection, mais c'est bien mal à propos. Il y a bien plus de sujet & d'occasion de reprocher à l'homme, tesmoin les esclaves non seulement faits par force, & ceux qui descendent d'eux, mais encores les volontaires, qui vendent à purs deniers leur liberté, ou qui la

la donnent de gayeté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les escrimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs dames, les soldats à leurs capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux bestes, elles ne s'asservissent jamais les unes aux autres, ne vont point à la servitude, ny activement, ny passivement, ny pour asservir, ny pour estre asservies: & sont en toutes façons plus libres que les hommes.

Et ce que l'homme va à la chasse, prend, tue, mange les bestes, aussi est-il prins, tué, mangé par elles à son tour & plus noblement de vive force, non par finesse & par art, comme il fait, & non seulement d'elles, mais de son compagnon, d'un autre homme, chose bien vilaine: les bestes ne s'assemblent en troupe, pour aller destruire, ravager, & prendre esclave une autre troupe de leurs semblables: comme font les hommes.

Le quatriesme & grand avantage pretendu par l'homme est en la vertu: mais de la morale il est disputable: car la recognoissance, l'amitié officieuse, la fidelité, la magnanimité, & tant d'autres qui consistent en société & conversation, sont bien plus vives, plus expresses & constantes, qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lisimachus demeura sur le liect de son maistre mort sans vouloir jamais manger ny boire; & se jetta au feu, où fut mis le corps de son maistre, & s'y laissa bruler avec luy: tout le mesme en fist un autre appartenant à un certain Pirihus: celui du sage Hesiodé de cela les meurtriers de son maistre: un autre de mesme en la presence du Roy Pirhus & de toute son armée: un autre qui ne cessa, comme affirme Plutarque, allant de ville en ville, jusques à ce qu'il eust fait venir en justice le sacrilege

12

4. Ver-
tu.

&

& voleur du Temple d'Athenes. L'histoire est celebre du lyon hoste & nouricier d'Androdus esclave son medecin, qu'il ne voulust le toucher luy ayant esté exposé, ce qu'Apian dict avoir veu à Rome. Un elephant ayant par cholere tué son gouverneur, par repentance ne voulut plus vivre, boire, ny manger. Au contraire il n'y a animal au monde injuste, ingrat, mescognoissant, traistre, perfide, menteur & dissimulé au prix de l'homme. Au reste puis que la vertu est en la moderation de ses appetits, & à brider les voluptés, les bestes sont bien plus reiglées que nous, & se contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non seulement elles ne sont point touchées ny passionnées de cupidités non naturelles, superflues & artificielles, qui sont toutes vicieuses, & infinies, comme les hommes qui y sont pour la plus-part tous plongez: mais encores aux naturelles, comme boire & manger, l'accointance des males & femelles, elles y sont beaucoup plus moderées & retenues. Mais pour voir qui est plus vertueux & vicieux, de l'homme, ou de la beste, & faire à bon escient honte à l'homme devant la beste, prenons la plus propre & convenable vertu de l'homme, c'est comme porte son nom, l'humanité, comme le plus estrange & contraire vice, c'est cruauté. Or en cecy les bestes ont bien de quoy faire rougir l'homme, en ces huit mots: Elles ne s'attaquent & n'offensent gueres ceux de leur genre, *Major serpentum ferarumque concordia quam hominum*: Ne combattent que pour tres-grandes & justes causes, deffense & conservation de leur vie, liberté, & leurs petits: Avec leurs armes naturelles & ouvertes, par la seule vive-force & vaillance d'une à une, comme en duels & non en troupe ny par dessein:

Hu-
mani-
té,
cruau-
té.

sein : ont leurs combats courts & tost expedies, jusques à ce que l'une soit blessée ou qu'elle cede : & le combat finy, la querelle, la hayne, & la cholere est aussi terminée. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme : pour des causes non seulement legeres, vaines, & frivoles, mais souvent injustes, avec armes artificielles & traitressès : par fraudes & mauvais moyens : en troupe & assemblée faicte avec desseïn : faict la guerre fort longuement, & sans fin jusques à la mort, & ne pouvant plus nuire encores la haine & la cholere dure.

La conclusion de ceste comparaison est que vainement & mal l'homme se glorifie tant par dessus les bestes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'elles, comme est principalement la vivacité de l'esprit & de l'entendement, & les grandes facultés de l'ame : aussi en eschange est-il subject à mille maux, dont les bestes n'en tiennent rien, inconstance, irresolution, superstition, soin penible des choses à venir, ambition, avarice, envie, curiosité, detraction, mensonge, un monde d'appetits dereglés, de mescontentemens, & d'ennuis. Cet esprit, dont l'homme faict tant de feste, luy apporte un million de maux, & plus lors qu'il s'agite, & s'esforce. Car non seulement il nuit au corps, trouble, rompt, & lassé la force & les fonctions corporelles, mais encores soy-mesme l'empesche. Qui jette les hommes à la folie, à la manie, que la poincte, l'agilité, & la force propre de l'esprit ?

Les plus subtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & vives agitations de l'esprit comme des plus grandes amitiés naissent les plus grandes inimitiés : & des fantés vigoureuses, les mortelles maladies. Les melancholiques, dict Platon, sont plus capables de scien-

12
Conclu-
sion de
ceste se-
conde
conside-
ration,

Folies,
ma-
nies.
voyez
apres
c. 16.

CC ART. 13.

ce & de sagesse : mais aussi de folie. Et qui bien regardera , trouvera qu'aux elevations & saillies de l'ame libre , il y a quelque grain de folie , ce sont à la verité des choses fort voisines : pour simplement vivre bien selon nature , les bestes sont de beaucoup plus avantagees , vivent plus libres , assurees , moderées , contentes. Et l'homme est sage qui les considere , qui s'en fait leçon & son profit , en se faisant il se forme à l'innocence , simplicité , liberté , & douceur naturelle qui reluit aux bestes , & est toute alterée & corrompue en nous par nos artificielles inventions , & desbauches , abusant de ce que nous disons avoir par dessus elles , qui est l'esprit & jugement. Et Dieu tant souvent nous renvoye à l'escole , à l'exemple des bestes , du milan , la cicogne , l'arondelle , tourterelle , la fourmi , le beuf & l'asne & tant d'autres. Au reste il se faut souvenir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous , quelque relation & obligation mutuelle , ne fust-ce que parce qu'elles sont à un mesme maistre , & de mesme famille que nous , il est indigne d'user de cruauté envers elles , nous devons la justice aux hommes , la grace & la benignité envers les autres creatures , qui en sont capables.

TROI-

TROISIÈSME CONSIDÉRATION

De l'homme, qui est en detail par toutes ses
pieces, dont il est composé &
estably.

P R E F A C E.

Ayant jusques icy traité & considéré l'homme en
biot & tout entier, tant en soy (qui a esté la pre-
miere consideration), que par comparaison (en la se-
conde); nous le voulons maintenant estudier & confi-
derer particulièrement & distinctement par toutes ses
pieces: Premièrement en sa personne & subject, ce
que nous allons faire en ceste troisieme consideration;
laquelle ne sera pas seulement morale, mais aussi na-
turelle: puis de sa vie & de ses estats, aux suiuan-
tes considerations.

C H A P. I X.

Distinction premiere & generale de
l'homme.

L'Homme comme un animal prodigieux est
fait de pieces toutes contraires & ennemies, Pre-
l'ame est comme un petit Dieu, le corps comme miere
un fumier, une beste: toutesfois ces deux par- en deux
ties sont tellement accouplées, & s'embrassent par-
si bien l'une l'autre avec toutes leurs querelles, ties.
qu'elles ne peuvent demeurer sans guerre, ny
se separer sans tourment & regret, & comme te-
nant le loup par les oreilles, chacune peut dire
à l'autre, je ne puis avec toy, ny sans toy vivre,
nec tecum possum vivere, nec sine te.

Mais pource que deresch en ceste ame il y a 2
deux parties bien differentes, il semble pour 2. En
mieux trois.

mieux & plus expressement représenter & cognoître l'homme, qu'au premier coup l'on peut remarquer trois choses en l'homme, l'esprit, l'ame, la chair. Dont l'esprit & la chair tiennent les bouts & extremités contraires, & l'ame mitoyenne & indifferente: l'esprit la tres heroi- que partie, parcelle, scintille, image, & de- fluxion de la divinité, est en l'homme comme le roy en la republique, ne respire que le bien & le ciel, où il tend tousiours: la chair au con- traire, comme la lie d'un peuple tumultuaire & insensé, le marc & la sentine de l'homme, par- tie brutale, tend tousiours au mal & à la ma- tiere: l'ame au milieu, comme les principaux du populaire est indifferente entre le bien & le mal, le merite & le demerite, est perpetuel- lement sollicitée de l'esprit & de la chair, & se- lon le party, où elle se range, est spirituelle & bonne, ou charnelle & mauvaise. Icy sont lo- gées toutes les affections naturelles, qui ne sont vertueuses ny vicieuses, comme l'amour de ses parens & amis, crainte de honte, pitié des af- fligés, desir de bonne reputation. Cette distin- ction aydera beaucoup à se recognoître & dis- cerner les actions, pour ne s'y mescompter, comme l'on fait souvent jugeant par l'escorce & apparence, pensant que ce soit de l'esprit ce qui est de l'ame, voire de la chair, & attribuant à vertu ce qui est de la nature ou du vice. Com- bien de bonnes & de belles actions produites par passion, ou bien par une inclination & com- plaisance naturelle, *ut serviant genio & suo in- dulgeant animo?*

CHAP.

C H A P. X.

Du corps humain en general.

Ayant à parler de toutes les pieces de l'homme
 faut commencer par le corps, comme par le
 plus facile & apparent, & qu'il est aussi l'ainé
 de l'ame, comme le domicile doit estre fait &
 dressé avant qu'y demeurer, & l'atelier avant
 que l'ouvrier y entre pour y ouvrir.

Le corps humain est formé avec le temps, &
 de tel ordre, que premierement sont basties les
 trois plus nobles & heroïques parties, le foye,
 le cœur, le cerveau, distantes en long, & se
 renans par jointures desliées, qui puis se rem-
 plissent tout à la façon d'un formy, ou y a trois
 parties plus grosses & enflées, jointes par en-
 tredeux, desliées. Selon ces trois parties princi-
 pales viennent à considerer trois estages en
 l'homme (image racourcie du monde) qui res-
 pondent aux trois estages & regions de l'uni-
 vers. La basse du foye, racine des veines, offi-
 cine des esprits naturels, & le lieu de l'ame con-
 cupiscible, en laquelle sont contenus le ven-
 tricule, ou l'estomach, les boyaux, les reins,
 la ratte, & toutes les parties genitales, respond
 à la region elementaire ou se font toutes les ge-
 nerations & corruptions. Celle du milieu où
 maistrise le cœur, la tige des arteres, & des
 esprits vitaux, & le siege de l'ame irascible, se-
 parée de celle d'embas par la toile tendue du
 diaphragme, & de celle d'enhaut par le destroiët
 de la gorge, en laquelle sont aussi les poulmons,
 respond à la region etherée. Celle d'enhaut,
 où loge le cerveau spongieux, source des nerfs
 & esprits animaux, du mouvement & sentiment,
 & le troïne de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro-*
 D *tribus.*

1
Anti-
quité.

2
Divi-
son.

Visce-
ra.
 1

Pra-
cordia.
 2

tribunali, respond à la region celeste & intellectuelle.

3 *Singularitez.* L'homme en son corps a plusieurs choses, qui luy sont peculieres privativement aux bestes : Stature droicte, 2 forme belle, 3 visage proprement dit, 4 nudité naturelle, 5 mouvement tant divers des membres, 6 souplesse & mobilité de la main ouvriere de tant de choses, c'est un miracle, 7 grosseur & abondance de cerveau, 8 le genoüil, qui est en l'homme seul au devant, 9 si grande longueur du pied au devant, & qui est si court au derriere, 10 saignée du nez, chose estrange, veu qu'il a la teste droicte & les bestes baissée, 11 rougir à la honte, 12 pâlir à la crainte, 13 les causes ou raisons de toutes ces singularités sont belles, mais ne sont de ce nostre pris fait.

4 *Biens.* Les biens du corps sont la santé, la beauté, l'alegresse, la force, la vigueur, l'adresse & disposition, mais la santé passe tout.

5 *Pieces plus nobles.* Les principales & plus nobles pieces des externes sont les sens corporels; & des internes, le cerveau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons.

6 *Excellence.* L'excellence du corps est generalement en la forme, droicteure & port d'iceluy: specialement & particulierement en la face & aux mains, qui sont les deux parties, que nous laissons par honneur nuës. Certes les sages mesmes Stoïques ont tant fait de cas de la forme humaine, qu'ils ont dit valoir mieux estre fol en la forme humaine, que sage en la forme brutale, preferans la forme corporelle à la sagesse.

7 *Droicteure.* Le corps de l'homme touche fort peu la terre, il est droict tendu au ciel, où il regarde, se voit & se cognoist, comm'en son miroir, les plantes tout au rebours ont la teste & racine tou-

te

te dedans la terre, les bestes comm'au milieu l'ont entre-deux, mais plus & moins: la cause de ceste droicte n'est pas proprement l'ame raisonnable, comm'il se voit aux courbés, bossus, boiteux: non la ligne droicte de l'espine du dos, qui est aussi aux serpens, non la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grande en certaines bestes, combien que tout cela y peut servir de quelque chose: Ceste droicte convient à l'homme, & comme homme & comme Roy d'icy bas. Aux petites & particulieres royautes y a une marque & majesté, comm'il se voit au dauphin couronné, serpent basilizé, au lion avec son collier, sa couleur de poil, & ses yeux, en l'aigle, au roy des abeilles. Mais l'homme roy universel d'icy bas marche la teste droicte comm'un maistre en sa maison, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant, ou apprivoisant.

Comm'il y en a qui ont des contenance, gestes, & mouvemens artificiels & affectés, aussi y en a, qui en ont de si naturels & si propres, qu'ils ne les sentent, ny ne les recognoissent point, comme pencher la teste, rincer le nés. Mais tous en avons, qui ne partent point de nostre discours, ains d'une pure naturelle & prompte impulsion, comme mettre la main au devant en nos cheutes.

C H A P. XI.

De la santé, beauté, & du visage.

L A santé est le plus beau & le plus riche present, que nature nous sçache faire, preferable à toute autre chose, non seulement à la science, à la noblesse, richesses, mais à la sagesse mesmes, ce disent les plus austeres sages. C'est la seule chose.

chose qui merite que l'on employe tout, voire la vie mesme pour l'avoir. Car sans elle la vie est sans goust, voire est injurieuse, la vertu & la sagesse ternissent & s'evanouissent sans elle. Quel secours apportera au plus grand homme qui soit, toute la sagesse, s'il est frappé du haut mal, d'une apoplexie? Certes je ne luy puis preferer aucune chose que la seule preud'homme, qui est la santé de l'ame: Or combien que ce soit un don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation: si est-ce que ce qui vient apres le lait, le bon reiglement de vivre, qui consiste en sobriété, mediocre exercice, se garder de tristesse, & toute esmotion forte, la conserve fort. La maladie & la douleur sont les contraires, qui sont les plus grands, & peut-estre les seuls maux de l'homme: desquels a esté parlé & fera encores.

2 La beauté vient apres, qui est une piece de
Recom- grande recommandation au commerce des
man- hommes. C'est le premier moyen de concilia-
tion tion des uns aux autres, & est vray-semblable
de que la premiere distinction, qui a esté entre les
beauté. hommes, & la premiere consideration, qui
 donna preeminence aux uns sur les autres, a esté
 l'avantage de la beauté. C'est aussi une quali-
 té puissante, il n'y en a point qui la surpasse en
 credit, ny qui aye tant de part au commerce
 des hommes. Il n'y a barbare si resolu, qui n'en
 soit frappé. Elle presente au devant, elle seduit
 & preoccupe le jugement, donne des impres-
 sions & presse avec grande autorité. Dont So-
 crates l'appelle une courte tyrannie, Platon le
 privilege de nature; car il semble que celtuy qui
 porte sur le visage les faveurs de la nature impri-
 mées en une rare & excellente beauté, ayt quel-
 que legitime puissance sur nous, & que tournant

nos yeux à soy, il y tourne aussi nos affections, & les y assubjectisse malgré nous. Aristote dit, qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils sont venerables apres les dieux, qu'il n'appartient qu'aux aveugles de n'en estre touchés. Cyrus, Alexandre, Cesar, trois grands commandeurs des hommes s'en sont servis en leurs grandes affaires, voire Scipion le meilleur de tous. Beau & bon sont cousins, & s'expriment par mesmes mots en grec & en l'escriture sainte. *Calos.* Plusieurs grands Philosophes ont acquis leur sagesse par l'entremise de leur beauté: elle est considerée mesmes & recherchée aux bestes.

Il y a diverses considerations en la beauté. Celles des hommes est proprement la forme & la taille du corps, les autres beautés sont pour les femmes. Il y a deux sortes de beauté, l'une arrestée qui ne se remuë point, & est en la proportion & couleur deuë des membres, un corps qui ne soit enflé ny bouffy, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroissent point, ny les os ne percent point la peau, mais plein de sang, d'esprits & embonpoint, ayant les muscles relevés, le cuir poli, la couleur vermeille: l'autre mouvante qui s'appelle grace, qui consiste en la conduite des mouvemens des membres, sur tout des yeux. Celle-la seule est comme morte, cette-cy est agente & vivante. Il y a des beautés rudes, fieres, aigres, autres douces, voire encores fades.

La beauté & excellence du corps est proprement considerable au visage: il n'y a rien de plus beau en l'homme quel'ame, & au corps que le visage, qui est comme l'ame racourcie: c'est la monstre & l'image de l'ame, c'est son escusson à plusieurs quartiers, representant le recueil de tous les tiltres de sa noblesse, planté & colloqué sur la porte & au frontispice, afin que l'on sçache

que c'est là sa demeure & son palais, c'est par luy que l'on cognoist la personne. C'est un arbre, voila pourquoy l'art, qui imite nature, ne se soucie pour représenter la personne, que de peindre ou tailler le visage.

5
Sept
singu-
laritez
du vi-
sage.

Au visage humain y a plusieurs grandes singularitez, qui ne sont point aux bestes (dont à vray & bien dire elles n'ont point de visage) ny aux autres parties du corps humain: Nombre & diversité de pieces, & de façons en icelles, aux bestes y a moins de pieces, car les jouës, le menton, & le front n'y sont point, encores beaucoup moins de façon. 2 Variété de couleurs, car en l'œil seul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le cristalin. 3 Proportion, les sens y sont doubles se respondans l'un à l'autre, & se raportans si bien que la grandeur de l'œil est la grandeur de la bouche, la largeur du front & la longueur du nez est celle du menton & des levres. 4 Admirable diversité des visages, & telle qu'il ne s'en trouveroit deux semblables en tout & par tout! c'est un chef-d'œuvre qui ne se trouve en toute autre chose. Cette diversité est tres-utile à la société humaine. Premièrement pour s'entre-recognoistre, car maux infinis, voire la dissipation du genre humain s'ensuivroit, si l'on venoit à se mesconter par la semblance des visages, si nos faces n'estoient semblables l'on ne sçauroit discerner l'homme de la beste, si elles n'estoient dissemblables l'on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme, c'est un artifice de nature qui a posé en ceste partie quelque secret de contenter l'un ou l'autre en tout le monde. Car de ceste diversité vient qu'il n'y a personne qui ne soit trouvé beau par quelqu'un. 5 Dignité & honneur en sa figure ronde, en sa forme droicte, & haut eslevée, regardant
vers

vers le ciel, nuë & descouverte, sans poil, plume, ou escaille, comm'aux bestes. 6 Grace, douceur, venusté plaisante & agreable jusques à crocheter les' cœurs & ravir les volontés, comm'a esté dit cy dessus. Bref le visage est le throsne de la beauté & de l'amour, le siege du ris & du baiser, deux choses, tres-propres à l'homme, tres agreables, les vrais & plus expres symboles d'amitié & de bonne intelligence. 7 Finalement il est propre à tous changemens, pour declarer les mouvemens internes & passions de l'ame, joye, tristesse, amitié, haine, envie, malice, honte, colere, despit, jalousie, & autres, il est comme la monstre de l'horloge, qui marque les heures & moments du temps, estans les mouvements & rouës cachées au dedans, & comme l'air qui reçoit toutes les couleurs & changemens du temps, monstre quel temps il fait: Aussi dit-on l'air du visage, *corpus animum tegit & detegit: in facie legitur homo.*

La beauté du visage git en un front large, quarré, tendu, clair & serain, sourcils bien rangés, ménus & deliés, l'œil bien fendu, gay & brillant, nés bien vuide, bouche petite aux levres corallines, menton court & fourchu, jouës relevées, & au milieu le plaisant gelasin, oreille ronde & bien trouffée, le tout avec un teint vif, blanc, & vermeil: Toutesfois ceste description n'est pas reçüe par tout: les opinions de la beauté sont bien differentes, selon les nations. Aux Indes la plus grande beauté est en ce que nous estimons la plus grande laideur, sçavoir en couleur basanée, levres grosses & enflées, nez plat & large, les dents teintes de noir, ou de rouge, grandes oreilles pendantes, aux femmes front fort petit & velu, les tetins grands & pendans, afin qu'elles puissent les bailler à leurs petits par

6
Descri-
ption
de la
beauté
du vi-
sage.

dessus les épaules, & usent de tous artifices pour parvenir à ceste forme: Sans aller si loin, en Espagne la beauté est vidée & estrillée, en Italie grosse & massive. Aux uns plaist la molle, delicate, & mignarde; aux autres la forte, vigoureuse, fiere, & magistrale.

7
*Beauté
 de corps
 & de
 l'esprit,* La Beauté du corps, spécialement du visage, doit selon raison démonstrer & tesmoigner une beauté en l'ame (qui est une equabilité & reiglement d'opinions & de jugemens avec une fermeté & constance) car il n'est rien plus vray-semblable, que la conformité & relation du corps à l'esprit: quand elle n'y est, il faut penser qu'il y a quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire, comm'il advient, & nous le voyons souvent. Car le lait de la nourrice, l'institution premiere, les compagnies apportent de grands changements au naturel originel de l'ame, soit en bien, soit en mal. Socrates confessoit que la laideur de son corps accusoit justement la laideur naturelle de son ame, mais que par institution il avoit corrigé celle de l'ame. C'est une foible & dangereuse caution que la mine, mais ceux qui dementent leur bonne Phisionomie, sont plus punissables que les autres, car ils falsifient & trahissent la promesse bonne, que nature a planté en leur front, & trompent le monde.

Nous debvrions selon le conseil de Socrates, nous rendre plus attentifs & assidus à considerer les beautés des esprits, & y prendre le mesme plaisir que nous faisons aux beautés du corps, & par là nous approcher, s'aler, conjoindre, & concilier en amitié, mais il faudroit à cela des yeux propres & philosophiques.

CHAP.

C H A P. XII.

Des sens de nature, plus nobles pieces du corps.

Toute recognoissance s'achemine en nous par
 les sens. Ce sont nos premiers maistres : elle
 se commence par eux & se resout en eux. Ils sont
 le commencement & la fin de tout. Il est impos-
 sible de reculer plus arriere, chacun d'eux est
 chef & souverain en son ordre, & a grande domi-
 nation, un nombre infiny de cognoissance, l'un
 ne tient ny ne despends ou a besoin de l'autre :
 ainsi sont ils également grands, bien qu'ils
 ayent beaucoup plus d'estenduë, de suite, &
 d'affaires les uns que les autres, comm'un petit
 Roytelet est aussi bien souverain en son petit des-
 troict, que le Grand en un grand estat.

C'est un axiome entre nous, qu'il n'y a que
 cinq sens de nature, pource que nous n'en re-
 marquons que cinq en nous, mais il y en peut
 bien avoir davantage : & y a grand doute & ap-
 arence qu'il y en a : mais il est impossible à
 nous de le sçavoir, l'affirmer, ou nier. Car
 l'on ne sçauroit jamais cognoistre le defaut d'un
 sens que l'on n'a jamais eu. Il y a plusieurs
 bestes, qui vivent une vie pleine & entiere, à
 qui manque quelqu'un de nos cinq sens, &
 peut l'animal vivre sans les cinq sens, sauf
 l'atouchement, qui seul est neccessaire à la vie.
 Nous vivons tres-commodement avec cinq, &
 peut-estre qu'il nous en manque encores un, ou
 deux, ou trois : Mais ne se peut sçavoir : un sens
 ne peut descouvrir l'autre : & s'il en manque un
 par nature, l'on ne le sçauroit trouver à dire.
 L'homme né aveugle ne sçauroit jamais conce-
 voir qu'il ne voit pas, ny desirer de voir ou re-
 gretter la veuë, il dira bien, peut-estre, qu'il

voudra voir: mais cela vient qu'il a ouy dire ou apprins d'autruy qu'il a à dire quelque chose, la raison est que les sens sont les premieres portes & entrées à la cognoissance. Ainsi l'homme ne pouvant imaginer plus que les cinq, qu'il a, il ne scauroit deviner s'il y en a davantage en nature: mais il y en peut avoir. Qui scait si les difficultés, que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature, & les effects des animaux, que nous ne pouvons entendre, viennent du défaut de quelque sens que nous n'avons pas? Les propriétés occultes, que nous appellons, en plusieurs choses. Il se peut dire qu'il y a des facultés sensitives en nature, propres à les juger & appercevoir, mais que nous ne les avons pas, & que l'ignorance de telles choses vient de nostre défaut. Qui scait si c'est quelque sens particulier, qui descouvre aux cocqs l'heure de minuit & du matin, & les esmeut à chanter, qui achemine les bestes à prendre certaines herbes à leur garison, & tant d'autres choses comme cela? personne ne scauroit dire qu'ouy, ny que non.

3
Suffi-
sance.

Aucuns essayent de rendre raison de ce nombre des cinq sens, & prouver la suffisance d'iceux en les distinguant & comparant diversement: Les choses externes objects des sens sont tout pres du corps, ou esloignées; si tout pres, mais qui demeurent dehors, c'est l'atouchement; s'ils entrent, c'est le goust; s'ils sont plus esloignés & presens en droicte ligne, c'est la veue; si obliques par reflexion, c'est l'ouye. On pourroit mieux dire ainsi, que des cinq sens estants pour le service de l'homme entier, aucuns sont entierement pour le corps, scavoir le goust & l'atouchement, celuy là pour ce qui entre, cestui-cy pour ce qui demeure dehors. Autres
pre-

premierement & principalement pour l'ame, la veuë & l'ouye: la veuë pour l'invention, l'ouye pour l'acquisition & communication, & un au milieu pour les esprits mitoyens & lieux de l'ame & du corps, qui est fleurer. Plus ils respondent aux quatre elements & à leurs qualites, l'atouchement à la terre, l'ouye à l'air, le goust à l'eau & humide, le fleurer au feu, la veuë est composée & a de l'eau & du feu à cause de la splendeur de l'œil. Encores disent ils, qu'il y a autant de sens, qu'il y a de chefs & genres de choses sensibles, qui sont couleur, son, odeur, saveur, & le cinquiesme, qui n'a point de nom propre, objet de l'atouchement, qui est chaud, froid, aspre, raboteux, poli, & tant d'autres: Mais l'on se trompe, car le nombre des sens n'a point esté dressé par le nombre des choses sensibles, lesquelles ne sont point cause qu'il y en a autant. Selon ceste raison, il y en auroit beaucoup plus: & un mesme sens reçoit plusieurs divers chefs d'objets: & un mesme objet est apperceu par divers sens: dont le chatouillement des aisselles, & le plaisir de Venus, sont distingués des cinq sens, & par aucuns comprins en l'atouchement: Mais c'est plustost de ce que l'esprit n'a peu venir à la cognoissance des choses, que par ses cinq sens, que nature luy en a autant baillé, qu'il estoit requis pour son bien & sa fin.

Au reste la veuë passe tous les autres en promptitude, allant jusques au ciel en un moment, *Com-* car elle agit en l'air, peinct de la lumiere sans *parai-* mouvement: aucun des autres ne peut sans mou- *son.* vement recevoir. Or tout mouvement requiert du temps, & combien que tous soient capables de plaisir & douleur, si est-ce que l'atouchement peut recevoir tres-grande douleur, & pre-

que point de plaisir: & le gouſt au contraire grand plaisir, & preſque point de douleur.

5
Foibles-
se &
incer-
titude.

De la foibleſſe & incertitude de nos ſens viennent ignorance, erreurs & tout meſconte: Car puis que par leur entremiſe vient toute cognoiſſance, s'ils nous faillent au rapport, il n'y a plus que tenir: Mais qui le peut dire & les accuſer, qu'ils faillent, puis que par eux on commence à apprendre & cognoiſtre? Aucuns ont dict, qu'ils ne faillent jamais; & que quand ils ſemblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il ſ'en faut prendre pluſtoſt à toute autre choſe, qu'aux ſens: autres ont dict tout au rebours, qu'ils ſont tous faux, & qu'ils ne nous peuvent rien apprendre de certain.

6
Trom-
perie
mu-
zuelle
de l'e-
ſprit &
des ſens.

Or que les ſens ſoient faux ou non, pour le moins il eſt certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le diſcours, la raiſon, & en eſchange ſont trompés par elle. Voila quelle belle ſcience & certitude l'homme peut avoir, quand le dedans & le dehors eſt plein de fauſſeté & de foibleſſe, & que ces parties principales, outils eſſentiels de la ſcience, ſe trompent l'un l'autre. Que les ſens trompent & forcent l'entendement, il ſe voit eſ ſens, deſquels les uns eſchauffent en furie, autres adouciffent, autres charoüillent l'ame. Et pourquoy ceux, qui ſe font ſaigner, incifer, cauteriſer, deſtournent-ils les yeux ſinon qu'ils ſçavent bien l'autorité grande, que les ſens ont ſur leur diſcours? La veüe d'un grand precipice eſtonne celuy qui ſe ſçait bien en lieu aſſeuré: & enfin le ſentiment ne vainq-il pas & renverſe toutes les belles reſolutions de vertu & de patience? Que auſſi au rebours les ſens ſont pipez par l'entendement, il appert par ce que l'ame eſtant agitée de cholexe, d'amour, de haine, & autres paſſions, nos ſens.

sens voyent & oyent les choses autres, qu'elles ne font, voire quelquefois nos sens sont souvent hebetés du tout par les passions de l'ame: & semble que l'ame retire au dedans & amuse les operations des sens: l'esprit empesché ailleurs, l'œil n'apperçoit pas ce qui est devant, & ce qu'il voit.

Aux sens de nature les animaux ont part ⁷
comme nous, & quelquefois plus: car aucuns *Les sens*
ont l'ouye plus aiguë, que l'homme; autres la *sont*
veuë; autres le fleurer; autres le goust: & tient *com-*
on qu'en l'ouye le cerf tient le premier lieu, & *muns à*
en la veuë l'aigle, au fleurer le chien, au goust *l'hom-*
le singe, en l'attouchement la tortue: toutef- *me &*
fois la preeminence de l'attouchement est don- *aux*
née à l'homme, qui est de tous les sens le plus *bestes.*
brutal. Or si les sens sont les moyens de parve-
nir à la cognoissance, & les bestes y ont part,
voire quelquefois la meilleure, pourquoy n'au-
ront elles cognoissance?

Mais les sens ne sont pas seuls outils de la co- ⁸
gnoissance, ny les nostres mesmes ne sont pas *Diffi-*
seuls à consulter & croire. Car si les bestes par *cile &*
leurs sens jugent autrement des choses que nous *dange-*
par les nostres, comme elles font, qui en sera *reux*
creu? Nostre salive nettoye & desieche nos *juge-*
playes, elle tuë aussi le serpent: quelle sera la *ment*
vraye qualité de la salive? dessécher, nettoyer, *des sens.*
ou tuer? Pour bien juger des operations des
sens, il faut estre d'accord avec les bestes, mais
bien avec nous mesmes; nostre œil pressé &
serré voit autrement qu'en son estat ordinaire;
l'ouye reserrée reçoit les objects autrement que
ne l'estant: autrement void, oyt, gouste un en-
fant, qu'un homme fait; & cestui-cy qu'un
vieillard; un sain qu'un malade; un sage qu'un
fol. En une si grande diversité & contrariété,

que faut il tenir pour certain ? voire un sens dément l'autre, une peinture semble relevée à la veüe, à la main elle est platte.

C H A P. XIII.

Du voir, ouyr, parler.

I *Compara-
raison
de ces
trois.* **C**E sont les trois plus riches & excellens joyaux corporels de tous ceux, qui sont en monstre, & y a dispute sur leurs preeminences. Quant à leurs organes, celuy de la veüe est en la composition & la forme admirable, & d'une beauté vive & esclatante, pour la grande variété & subtilité de tant de petites pieces, d'où l'on dict, que l'œil est une des parties du corps, qui commencent les premières à se former, & la dernière qui s'acheve. Et pour ceste mesme cause est il si delicat, & dict-on subject à six vingt maladies: puis vient celuy du parler: mais en recompense l'ouye a plusieurs grands avantages. Pour le service du corps, la veüe est beaucoup plus nécessaire. Dont il importe bien plus aux bestes que l'ouye: mais pour l'esprit l'ouye tient le dessus. La veüe sert bien à l'invention des choses, qui par elle ont esté presque toutes descouvertes; mais elle ne meine rien à perfection: Davantage la veüe n'est capable, que des choses corporelles & d'individus, & encores de leur crouste & superficie seulement, c'est l'outil des ignorans & imperites, *qui moventur ad id quod adest, quodque prasens est.*

2 *Preeminence de l'ouye.* L'ouye est un sens spirituel, c'est l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des sçavans & spirituels, capable non seulement des secrets & interieurs des individus, à quoy la veüe n'arrive pas, mais encores des especes, & de toutes choses spirituelles & divines, auxquelles

quelles l'aveüë sert plustost de destourbier que d'ayde, dont y a eu non seulement plusieurs aveugles grands & sçavans, mais d'autres encores qui se sont privés de veüë à escient, pour mieux Philosopher, & nul jamais de sourd. C'est par où l'on entre en la forteresse & s'en rend-on maistre: l'on ploye l'esprit en bien ou en mal, tesmoin la femme du Roy Agamemnon, qui fut contenuë au devoir de chasteté au son de la harpe, & David qui par mesme moyen chassoit les mauvais esprits de Saül, & le remettoit en santé, & le joueur de fleutes, qui amolissoit & roidissoit la voix de ce grand orateur Gracchus. Bref la science, la verité, & la vertu n'ont point d'autre entremise, ny d'entrée en l'ame que l'ouye; voire la Chrestienté enseigne, que la foy & le salut est par l'ouye, & que la veüë y nuit plus qu'elle n'y aide; Que la foy est la creance des choses, qui ne se voyent, laquelle est acquise par l'ouye. & elle appelle ses apprentifs & novices auditeurs *Catechoumenous*. Encores adjousteray-je ce mot, que l'ouye apporte un grand secours aux tenebres & aux endormis, afin que par le son ils pourvoyent à leur conservation. Pour toutes ces raisons, les sages recommandent tant l'ouye, la garder vierge & nette de toute corruption, pour le salut du dedans, comme pour la seureté de la ville l'on fait garde aux portes & murs, afin que l'ennemy n'y entre.

La parole est peculièrement donnée à l'homme, present excellent & fort necessaire: Pour *La forme* le regard de celui d'ou elle sort, c'est le truchement & l'image de l'ame, *animi index & l'auspex*, le messager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui est dedans sort dehors & se met en veüë; toutes choses sortent des tenebres
&

& du secret, viennent en lumiere, l'esprit se fait voir, dont disoit un ancien à un enfant, parle afin que je te voye, c'est à dire ton dedans: comme les vaisseaux se cognoissent s'ils sont rompus, ouvers ou entiers, plains ou vuides, par le son, & les metaux, par la touche, ainsi l'homme par le parler. Pour le regard de celui qui la reçoit, c'est un maistre puissant & un regent imperieux, qui entre en la forteresse, s'empare du maistre, l'agite, l'anime, l'aigrift, l'apaise, l'irrite, le contriste, le resjouist, luy imprime toute telle passion qu'il veut, manie & paistrift l'ame de l'escoutant, & la plie à tout sens, le fait rougir, blefnir, passir, rire, pleurer, trembler de peur, tremousser d'estonnement, forcener de colere, tressaillir de joye, outier & transir de passion. Pour le regard de tous, la parole est la main de l'esprit, par laquelle comme le corps par la sienne, il prend & donne, il demande conseil & secours, & le donne. C'est le grand entremetteur & courettier, par elle le trafficq se fait, *merx à Mercurio*, la paix se traite, les affaires se manient, les sciences & les biens de l'esprit se debitent & distribuent, c'est le lien & le ciment de la societé humaine (moyennant qu'il soit entendu: car, dit un Ancien, l'on est mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme duquel le langage est incognu, *ut externus alieno non sit hominis vice*), bref l'outil & instrument à toutes choses bonnes & mauvaises, *vita & mors in manibus lingua*. Il n'y a rien meilleur ny pire que la langue: la langue du sage, c'est la porte d'un cabinet royal, laquelle s'ouvrant voila incontinent mille choses diverses se representent toutes plus belles l'une que l'autre, des Indes, Peru, de l'Arabie. Ainsi le sage produict & fait marcher en belle ordonnance.

De la
langue
bonne
&
mau-
vaise.

nancee sentences & aphorismes de la Philosophie, similitudes, exemples, histoires, beaux mots triés de toutes les mines & thresors vieux, nouveaux, *qui profert de thesauro suo nova & vetera*, qui seruent au reglement des mœurs, de la police & de toutes les parties de la vie & de la mort, ce qu'estant desployé en son temps & à propos, apporte avec plaisir une grande beauté & utilité.

mala aurea in lectis argenteis verba in tempore suo. Pro-
La bouche du meschant c'est un trou puant & verbe
pestilentieux, la langue mesdisante, meurtriere de Sa-
de l'honneur d'autruy, c'est une mer & uni- lomon.
versité de maux, pire que le fer, le feu, la poi-
son, la mort, l'enfer. *Vniuersitas iniquitatis, ma- Jacob.*
lum inquietum, venenum mortiferum, ignis incen- 3.
dens omnia, mors illius nequissima, utilis potius in- Eccl.
fernus quam illa. 28.

Or ces deux, l'ouye & la parole se respon- 4
dent & rapportent l'une à l'autre, ont un grand Corre-
cousinage ensemble, l'un n'est rien sans l'autre, spon-
comme aussi par nature, en un mesme subject dancs
l'un n'est pas sans l'autre. Ce sont les deux gran- de
des portes par lesquelles l'ame faiët tout son traf. l'ouye
fic & a intelligence par tout, par ces deux les & de
ames se versent les unes dedans les autres, com- la pa-
me les vaisseaux en appliquant la bouche de l'un rolle.
à l'entrée de l'autre. Que si ces deux portes sont
closes comme aux sourds & muets, l'esprit de-
meure solitaire & miserable: l'ouye est la porte
pour entrer, par icelle l'esprit reçoit toutes cho-
tes de dehors & conçoit comme la femelle: la
parole est la porte pour sortir, par icelle l'esprit
agist & produit comme masse. Par la commu-
nication de ces deux, comme par le choc & heurt
roide de pierres & fers, sort & faille le feu sacré
de verité. Car se frottans & limans l'un contre
l'autre, ils se desfroüillent, se purifient & s'esclar-
cissent

issent & toute cognoissance vient à perfection : mais l'ouye est la premiere , car il ne peut rien sortir de l'ame qu'il ne soit entré devant , dont tout sourd de nature est aussi muet , il faut premierement que l'esprit se meuble & se garnisse par l'ouye , pour puis distribuer par la parole , dont le bien & le mal de la parole , & presque de tout l'homme , dépend de l'ouye : qui bien oyt, bien parle; & qui mal oyt, mal parle. de l'usage & regle de la parole cy apres.

i. 3.
c. 43.

C H A P. XIV.

Vestemens du corps.

- 1 **I**L y a grande apparence que la façon d'aller tout nud , tenuë encores par une grande partie du monde , soit l'originelle des hommes ; & l'autre de se vestir , artificielle & inventée pour esteindre la nature , comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du jour.
- 2 Car ayant nature suffisamment pourveu par tout toutes les autres creatures de couverture , il n'est pas à croire qu'elle aye pirement traité l'homme , & l'aye laissé seul indigent & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estranger : & sont des reproches injustes que l'on fait à nature comme marastre , ainsi qu'a esté dict cy dessus. Si originellement les hommes eussent esté vestus , il n'est pas vray-semblable qu'ils se fussent advises de se despoiiller & mettre tous nuds , tant à cause de la santé qui eust esté extremement offensée en ce changement , que pour la honte : & toutes-fois il se fait & garde par plusieurs nations , & ne faut alleguer que c'est pour cacher les parties honteuses & contre le froid (ce sont les deux raisons pretenduës , contre le chaud il n'y a point

a point d'apparence) ; car nature ne nous a point apprins y avoir des parties honteuses , c'est nous mesmes qui par nostre faute nous nous le disons , & nature les a desja assés cachées , mis loïn des yeux & à couvert , & au pis aller ne faudroit couvrir que ces parties là seulement , comme font aucuns en ces pays tous nuds , où d'ordinaire ils ne les couvrent pas : & qu'est cela que l'homme n'ofant se monstrier nud au monde , luy qui fait le maistre , se cache sous la despouille d'autruy , voire s'en pare ? Quant au froid & autres necessités particulieres & locales , nous sçavons que sous mesme air , mesme ciel , on va nud & habillé , & nous avons bien la plus delicate partie de nous toute descouverte ; dont un gueux interrogé comme il pouvoit aller ainsi nud en hyver , respondit que nous portons bien la face nuë , que luy estoit tout face : & plusieurs grands alloyent tousiours teste nue , Massinissa , Cesar , Annibal , Severus , & y a plusieurs nations qui vivans tous nuds , aussi vont à la guerre & combattent tous nuds ; le conseil de Platon pour la santé est de ne couvrir la teste ny les pieds. Et Varron dict que quand il fut ordonné de descouvrir la teste en la presence des Dieux & du Magistrat , ce fut plus pour la santé , & s'endurcir aux injures du temps , que pour la reverence. Au reste l'invention des couvers & maisons contre les injures du ciel & des hommes , est bien plus ancienne , plus naturelle & universelle que des vestemens , & commune avec plusieurs bestes , mais la recherche des alimens marche bien encores devant. De l'usage des vestemens comme des alimens cy apres.

*l. 3. en**la ver-**tu de**Tempe-**rance.*

C H A P.

CHAP. XV.

De l'ame humaine en general.

VOicy une matiere difficile sur toutes , traitée & agitée par les plus sçavans & sages , mais avec une grande diversité d'opinions , selon les diverses nations , religions , professions & raisons , sans accord & resolution certaine. Les principaux poincts sont de l'origine & de la fin des ames , leur entrée & sortie des corps , d'où elles viennent , quand elles y entrent , & où elles vont quand elles en sortent , de leur nature , estat , action , & s'il y en a plusieurs en l'homme ou une seule.

I De l'origine des ames humaines , il y a de tout temps eu tres-grande dispute & diversité d'opinions entre les Philosophes & les Theologiens : il y a eu quatre opinions celebres ; selon la premiere qui est des Stoiciens tenue par Philon Juif , puis par les Manicheens , elles sont extraites & produictes comme pareilles de la substance de Dieu , qui les inspire aux corps : La seconde d'Aristote tenuë par Tertulien , Apollinaris , les Luciferiens , & autres Chrestiens , dict qu'elles viennent & derivent des ames des parens avec la semence , ainsi que les corps , à la façon des ames brutales , vegetatives & sensitives : La troisieme des Pythagoriciens & Platoniciens , tenuë par plusieurs Rabins & Docteurs Juifs , puis par Origene & autres Docteurs Chrestiens , dict , qu'elles ont esté du commencement toutes creées de Dieu , faiçtes de rien , & reservées au ciel , puis envoyées icy bas , selon qu'il est besoin , aux corps formés & disposés à les recevoir : La quatriesme receuë en la Chrestienté , est qu'elles sont creées de Dieu & infuses aux corps.

De l'origine de l'ame raisonnable.

corps préparés, tellement que la creation & infusion se fasse en mesme instant. Ces quatre opinions sont affirmatives: car il y en a une cinquiesme plus retenüe qui ne definist rien, & se contente de dire que c'est une chose secrette & incognüe aux hommes, de la quelle opinion ont esté S. Augustin, S. Gregoire de Nice & autres: qui toutefois ont trouvé les deux dernières affirmatives, plus vray-semblables que les deux premières.

Le siege de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, c'est le cerveau & non pas le coeur. *Son siege & commun' avant Platon & Hippocrates, l'on avoit pensé communément, car le coeur a sentiment & n'est capable de sapience. Or le cerveau qui est beaucoup plus grand en l'homme qu'a tous autres animaux pour estre bien fait & disposé, afin que l'ame raisonnable agisse bien; doit approcher de la forme d'un navire, & n'estre point rond, ny par trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand soit moins vicié, composé de substance & de parties subtiles, delicates, & deliées, bien jointes & unies sans separation ny entre-deux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois sont au milieu rangés de front & collateraux entr'eux, & derriere iceux tirant au derriere de la teste, le quatriesme seul, auquel se fait la preparation & conjunction des esprits vitaux, pour estre puis faits animaux, & portés aux trois creux de devant, auxquels l'ame raisonnable fait & exerce ses facultés: qui sont trois, entendement, memoire, imagination, lesquelles ne s'exercent point separément & distinctement, chacune en chacun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont pensé. Mais communément & par ensemble, toutes trois en tous trois, & cha-*

cun

cun d'eux, à la façon des sens externes qui sont doubles, & ont deux creux, en chacun desquels le sens s'exerce tout entier : d'où vient que celui qui est blessé en l'un ou deux de ces trois ventres, comme le Paralitique, ne laisse pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit si chacune faculté avoit son creux à part.

3 *Si l'a-* Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'es-
me rai- toit point organique, & n'avoit besoin pour
sonna- faire ses fonctions d'aucun instrument corpo-
ble est rel, pensant par là bien prouver l'immortalité
organi- de l'ame : mais sans entrer en un labyrinthe de
que. discours, l'expérience oculaire & ordinaire dément ceste opinion, & convaincq du contraire : car l'on sçait que tous hommes n'entendent ny ne raisonnent de mesmes & esgalement, ains avec tres-grande diversité : & un mesme homme aussi change, & en un temps raisonne mieux qu'en un autre, en un aage, en un estat & certaine disposition qu'en un autre, tel mieux en santé qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en santé. Un mesme en un temps prevaudra en jugement, & sera foible en imagination, d'où peuvent venir toutes ces diversités & changemens sinon l'organe & instrument changeant d'estat ? Et d'où vient que l'yvrognerie, la morsure du chien enragé, une fièvre ardente, un coup en teste, une fumée montant de l'estomach, & autres accidens feront culbutter & renverseront entierement le jugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la sagesse de Grece, voire contraindront l'ame de desloger du corps ? Ces accidens purement corporels ne peuvent toucher ny arriver à ceste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels

quels estans detraqués & desbauchés, l'ame ne peut bien & reglement agir, & estans par trop forcés & violentes est contraincte de s'absenter & s'en aller. Au reste se servir d'instrument ne prejudicie point à l'immortalité, car Dieu s'entfert bien, & y accommode ses actions: & comme selon la diversité de l'air, region & climat, Dieu produict hommes fort divers en esprit & suffisance naturelle, car en Grece & en Italie, il les produict bien plus ingenieux qu'en Moscovie & Tartarie: aussi l'esprit selon la diversité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux, ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable c'est le cerveau, & le temperament d'iceluy, duquel nous avons à parler.

Temperament est la mixtion & proportion ⁴
des quatre premieres qualités, chaud, froid, sec, *Dis*
& humide, ou bien une cinquième, & comme *tempe-*
l'harmonie resultante de ces quatre: or du *rament*
temperament du cerveau vient & dépend tout *du cer-*
l'estat & l'action de l'ame raisonnable: mais *veau*
ce qui cause & apporte une grande misere à *& des*
l'homme, est que les trois facultés de l'ame *facul-*
raisonnable, entendement, memoire, imagina- *tés de*
tion, requierent, & s'exercent par temperamens *l'ame.*
contraires. Le temperament de l'entendement *distin-*
est sec, d'où vient que les avancés en aage *ction*
prevalent en entendement par dessus les jeunes *& con-*
d'autant que le cerveau s'essuye & s'assieche *trarie-*
tousjours plus: aussi les melancoliques secs, les *té. En-*
affligés, indigens, & qui sont à jeun (car la tri- *tende-*
stesse & le jeusne dessieche) sont prudens & in- *ment,*
genieux, *splendor siccus animus sapientissimus: sec.*
vexatio dat intellectum. Et les bestes de tempe- *vieil-*
rament plus sec comme fourmis, abeilles, ele- *lesse.*
phans sont prudentes & ingenieuses (comme les *midi,*
humides, tesinoia le pourceau, sont stupides, *sans*

*Me-
moire
humide,
enfance,
septentrion.*

fans esprit) & les meridionaux, secs, & moderés en chaleur interne du cerveau, à cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidite acquise par le dormir de la nuit, plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux: J'entens icy une humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aérée, gluante, grasse, & huileuse, qui facilement reçoit, & retient fort, comme se

*Imagi-
nation,
chaud,
adolescence.*

void aux peintures faictes en huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'où vient que les Phrenetiques, Maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poésie, divination & quelle est forte en la jeunesse & adolescence (les Poëtes & Prophetes ont fleuri en cest aage) & aux lieux mitoyens entre Septentrion & midy.

*Compa-
raison
des
tempe-
ra-
mens.*

De la diversité des temperamens il advient que l'on peut estre mediocre en toutes les trois facultés, mais non pas excellent, & que qui est excellent en l'une des trois, est foible des autres. Que les temperamens de la memoire & l'entendement soyent fort differens & contraires, cela est clair, comme le sec & l'humide: de l'imagination qu'il soit contraire aux autres il ne le semble pas tant, car la chaleur n'est pas incompatible avec le sec & l'humide: & tousfois l'experience montre que les excellens en l'imagination sont malades en l'entendement & memoire, & tenus pour fols & furieux: mais cela vient que la chaleur grande qui sert à l'imagination, consomme & l'humidite qui sert à la memoire, & la subtilité des esprits & figures, qui doit estre en la secheresse qui sert à l'entende-

dement, & ainsi est contraire & destruit les autres deux.

De tout cecy il est evident qu'il n'y a que trois ⁵ principaux temperamens, qui servent & facent ^{Trois} agir l'ame raisonnable, & distinguent les esprits, ^{seuls} sçavoir le chaud, le sec & l'humide: le froid ^{tempe-} ne vaut rien, n'est point actif & ne sert qu'à ^{ramens} empescher tous les mouvemens & fonctions de ^{l'a-} l'ame: & quand il se lit souvent aux aucteurs ^{culx} que le froid sert à l'entendement, que les froids ^{de l'a-} de cerveau, comme les melancholiques & les ^{me.} meridionaux, sont prudens, sages, ingenieux, là le froid se prend non simplement, mais pour une grande moderation de chaleur: car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & sagesse, que la grande chaleur, laquelle au contraire sert à l'imagination: & selon les trois temperamens il y a trois facultés de l'ame raisonnable: mais comme les temperamens, aussi les facultés reçoivent divers degres, subdivisions & distinctions.

Il y a trois principaux offices & differences ⁶ d'entendement, inferer, distinguer, eslire: ^{Subdi-} les sciences qui appartiennent à l'entendement ^{vision} sont la Theologie scholastique, la Theorique ^{des trois} de Medecine, la Dialectique, la Philosophie, ^{facultés} Naturelle & Morale. Il y a trois sortes de dif- ^{de l'a-} ferences de memoire, recevoir, & perdre faci- ^{me rai-} lement les figures, recevoir facilement & dif- ^{sonna-} ficilement perdre, difficilement recevoir & fa- ^{ble.} cilement perdre: les sciences de la memoire sont la Grammaire, Theorique de Jurisprudence & Theologie positive, Cosmographie, Arithme- ^{Enten-} tique. ^{de-}

De l'imagination y a plusieurs differences & ^{ment.} en beaucoup plus grand nombre que de la me- ^{Imagi-} moire & de l'entendement: à elle appartiennent. ^{nation.}

E nent

nent proprement les inventions, les facecies & brocards, les poinctes & subtilités, les fictions & menfonges, les figures & comparaisons, la propriété, netteté, elegance, gentilleffe. Parquoy appartiennent à elle la poëtie, l'eloquence, musique & generalement tout ce qui consiste en figure, correspondance, harmonie, & proportion.

7
Pro-
prietez
& a-
ctions
des sa-
cultez,
avec
l'ordre
d'agir.

De tout cecy appert que la vivacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, est à l'imagination chaude: La solidité, maturité, verité, est à l'entendement sec: L'imagination est active, bruyante, c'est elle qui remue tout & met tous les autres en besongne: L'entendement est action morte & sombre: la memoire est purement passive, & voicy comment: l'imagination premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes par le service des cinq sens, qu'absentes par le benefice du sens commun, puis les represente, si elle veut, à l'entendement, qui les considere, examine, cult & juge; puis elle mesme les met en deposit & conserve en la memoire, comme l'escrivain au papier pour derechef, quand besoin sera, les en tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiscence), ou bien si elle veut, les recommande à la memoire, avant les presenter à l'entendement. Parquoy recueillir, presenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sont tous œuvres de l'imagination. Et ainsi à elle appartient le sens commun, la reminiscence, & ne sont point puissances separées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultés de l'ame raisonnable.

8
Compa-
raison

Le vulgaire, qui ne juge jamais bien, estime & fait plus de feste de la memoire, que des deux autres; pour ce qu'elle en compte fort, a plus

plus de monstre & fait plus de bruit en public : & pense que pour avoir bonne memoire l'on est fort sçavant, & estime plus la science que la sagesse, c'est toutesfois la moindre des trois, qui peut estre avec la folie & l'impertinence: mais tres-rarement elle excelle avec l'entendement & sagesse, car leurs tempéramens sont contraires. De cet erreur populaire est venue la mauvaise instruction de la jeunesse, qui se voit par tout. Ils sont tousjours apres à luy faire apprendre par cœur (ainsi parlent-ils) ce que les livres disent, afin de les pouvoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autrui, & ne se soucient de luy veiller & esguiser l'entendement, & former le jugement, pour luy faire valoir son propre bien & ses facultés naturelles, pour le faire sage & habile à toutes choses. Aussi voyons nous que les plus sçavants qui ont tout Aristote & Cicéron en la teste, sont plus fots & plus ineptes aux affaires, & que le monde est mené, gouverné, par ceux qui n'en sçavent rien. Par l'advis de tous les sages l'entendement est le premier, la plus excellente & principale piece du harnois. Si elle joue bien, tout va bien & l'homme est sage, & au rebours si elle se mesconte, tout va de travers: en second lieu l'imagination: la memoire est la derniere.

Toutes ces differences s'entendront, peut-estre, encore mieux par cette similitude qui est une peinture ou imitation de l'ame raisonnable. En toute cour de justice y a trois ordres & estages, le plus haut des juges, auquel y a peu de bruit mais grande action, car sans voir & agiter, ils jugent, decident, ordonnent, determinent de toutes choses, c'est l'image du jugement plus haute partie de l'ame: Le second

*des fa-
cultez
de l'a-
me en
premi-
ence
& di-
gnités.
Voyez l.
3.c.14.*

des advocats & procureurs, auquel y a grande agitation & bruit sans action : car ils ne peuvent rien vuider ny ordonner, seulement secouër les affaires, c'est la peinture de l'imagination, faculté remuante, inquiète, qui ne s'arreste jamais, non pas pour le dormir profond, & fait un bruit au cerveau comm' un pot qui boult, mais qui ne resoult & n'arreste rien. Le troisieme & dernier estage est du greffe & registre de la cour, ou n'y a bruit ny action, c'est une pure passion, un gardoir & reservoir de toutes choses, qui represente bien la memoire.

109
L'ame est de soy sçavante. L'ame qui est la nature & la forme de tout animal, est de soy toute sçavante sans estre apprise; & ne faut point à produire ce qu'elle sçait, & bien exercer ses fonctions, comm'il faut, si elle n'est empeschée, & moyennant que ses instrumens soient bien disposez; dont a esté bien & vrayement dict par les Sages, que nature est sage, sçavante, industrieuse, & rend habile à toutes choses: ce qui est aisé à monstrier par induction. L'ame vegetative de soy sans instruction forme le corps en la matrice tant excellemment, puis le nourrist & le fait croistre, attirant la viande, la retenant & cuisant, & rejettant les excremens, elle r'engendre & refait les parties qui defaillent, ce sont choses qui se voyent aux plantes, bestes, & en l'homme. La sensitive de soy sans instruction fait aux bestes & en l'homme remuer les pieds, les mains, & autres membres, le gratter, frotter, secouër, tetter, demener les levres, plorer, rire. La raisonnable de mesmes, non selon l'opinion de Platon, par reminiscence de ce qu'elle sçavoit avant entrer au corps, comme si elle estoit plus aagée que le corps: ny selon Aristotle par reception & acquisition venant de hors

hors par les sens, estant de soy une carte blanche & vuide: mais de soy & sans instruction imagine, entend, retient, raisonne, & discourt. Et pource que ceste proposition semble plus difficile à croire de la raisonnable que des autres, elle se prouve premierement par le dire des plus grands Philosophes, qui tous ont dict que les semences des grandes vertus & sciences, estoient esparfes naturellement en l'ame: Puis par raison tirée de l'experience, les bestes raisonnent, discourent, font plusieurs choses de prudence & d'entendement, comm'il a esté bien prouvé cy dessus. Ce qu'advoüant mesmes Aristote a rendu la nature des bestes plus excellente que l'humaine, laquelle il fait vuide & ignorante du tout: mais les ignorans appellent cela instinct naturel, qui ne sont que des mots en l'air, car apres ils ne savent declarer qu'est ce qu'instinct naturel: les hommes melancoliques, maniaques, phrenetiques & attaincts de certaines maladies, qu'Hippocrates appelle divines, sans l'avoir appris parlent latin, font des vers, discourent prudemment & hautement, devinent les choses secrettes & à venir (lesquelles choses les fots ignorans attribueront au diable ou esprit familier), bien qu'ils fussent auparavant idiots & rustiques, & qui depuis sont retournés tels apres la garison. Item y a des enfans qui bien tost apres estre nays, ont parle, comme ceux qui sont venus de parens vieils: d'où ont ils aprins & tire tout cela, tant les bestes que les hommes?

Si toute science venoit, comme veut Aristote, des sens, il s'ensuivroit que ceux, qui ont les sens plus entiers & plus vifs, seroient plus ingenieux & plus scavants, & se voit le contraire souvent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal habiles, & plusieurs se sont privés à

*Empe-
docles
Hippo-
crate,
Galien,
Aca-
demie,
philo-
ludæ.*

*Chap.
8. art.
5.*

II

*Et non
par le
benefice
des
sens.*

E 3

escieurs

esçient de l'usage d'iceux, afin que l'ame fift mieux, & plus librement ses affaires. Et seroit chose honteuse & absurde, que l'ame tant haute & divine questast son bien des choses si viles & caduques, comme les sens: car c'est au rebours que les sens ont tout de l'ame, & sans elle ne sont & ne peuvent rien: & puis en fin que peuvent apercevoir les sens sinon les accidents & superficies des choses: Car les natures, formes, les thresors & secrets de nature, nullement.

72
Objec-
tion,
& sa
respon-
se.

Mais on demandera donc pourquoy ces choses ne se font elles tousjours par l'ame? Pourquoy ne faict elle en tout temps ses propres fonctions, & que plus foiblement & plus mal elle les faict en un temps qu'autre? L'ame raisonnable agit plus foiblement en la jeunesse qu'en la vieillesse: & au contraire la vegetative forte & vigoureuse en la jeunesse, est foible en la vieillesse, en laquelle elle ne peut refaire les dents tombées comm' en la jeunesse. La raisonnable faict en certaines maladies ce qu'elle ne peut en santé, & au rebours en santé ce qu'elle ne peut en maladie. A quoy pour tout la response (touchée cy dessus) est que les instrumens, desquels l'ame a besoin pour agir, ne sont ny ne peuvent tousjours estre disposés comm'il faut pour exercer toutes fonctions, & faire tous effects, voire ils sont contraires, & s'entr'empeschent, & pour le dire plus court & plus clairement, c'est que le temperament du cerveau, duquel a esté tant parlé cy dessus, par lequel & selon lequel l'ame agit, est divers & changeant, & estant bon pour une fonction d'ame, est contraire à l'autre estant chaud & humide en la jeunesse est bon pour la vegetative, & mal pour la raisonnable, & au contraire
froid

froid & sec en la vieillesse, est bon pour la raisonnable, mal pour la vegetative: Par maladie ardente fort eschauffe & subtilise est propre à l'invention & divination, mais impropre à maturité & solidité de jugement & sagesse.

De l'unité & singularité ou pluralité des ames 12.
 en l'homme les opinions & raisons sont fort De l'unité,
 diverses entre les Sages. Qu'il y en aye trois plura-
 sentiellement distinctes, c'est l'opinion des lité, des
 Egyptiens, & d'aucuns Grecs, comme Plato- ames.
 niciens, mais c'est chose estrange qu'une mesme
 chose aye plusieurs formes essentielles. Que les
 ames soient singulieres & à chacun homme la
 sienne: c'est l'opinion de plusieurs, contre la
 quelle l'on dict qu'il faudroit où qu'elle fust
 toute mortelle, ou bien en partie mortelle en la
 vegetative & sensitive, & en partie immortelle
 en la raisonnable, & ainsi seroit divisible. Qu'il
 n'y en aye qu'une seule raisonnable generale-
 ment de tous hommes, c'est l'opinion des Ara-
 bes, venuë de Themistius Grec, mais refutée
 par plusieurs; La plus commune opinion est
 qu'il n'y en a en chacun homme qu'une en sub-
 stance, cause de la vie & de toutes les actions:
 laquelle est toute en tout, & en chaque par-
 tie: mais elle est garnie & enrichie d'un tres-
 grand nombre de diverses facultés & puis-
 sances, merueilleusement différentes, voire con-
 trairees les unes aux autres, selon la diversité des
 vaisseaux & instruments où elle est retenue, &
 des objets, qui luy sont proposez. Elle exerce
 l'ame sensitive & raisonnable au cerveau, la vi-
 tale & irascible au cœur, la naturelle vegetati-
 ve & concupiscible au foye, la genitale aux ge-
 nitaires, ce sont les principales & capitales,
 ne plus ne moins que le soleil un en son essen-
 ce, despartant ses rayons en divers endroits es-
 chauff-

24
 Quand
 &
 comment
 l'ame
 est au
 corps.

chauffe en un lieu, eclaire en un autre, fond la cire, seiche la terre, blanchist la neige, noirist la peau, dissipe les nuées, tarist les estangs: mais quand & comment: si toute entiere & en un coup, ou si successivement elle arrive au corps, c'est une question. La commune opinion venue d'Aristore est que l'ame vegetative & sensitive qui est toute materielle & corporelle, est en la semence, & avec elle descendue des parents, laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy faict, arrive la raisonnable de dehors; & que pour cela il n'y a deux ni trois aines, ny ensemble ny successivement, & ne se corrompt la vegetative par l'arrivée de la sensitive, ny la sensitive par l'arrivée de la raisonnable. Ce n'est qu'une qui se faict, s'acheve, & se parfait avec le temps & par degres, comme la forme artificielle de l'homme, qui se peindroit par pieces l'une apres l'autre, la teste, puis la gorge, le ventre, &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere avec toutes ses facultés en un coup, sçavoir lors que le corps est tout organize, formé & tout achevé d'estre faict, & qu'apparavant n'y a eu aucune ame, mais seulement une vertu & energie naturelle, forme essentielle de la semence, laquelle agissant par les esprits qui sont en la diète semence, comme par instrumens, forme & bastist le corps, & agence tous les membres: ce qu'estant faict cette energie s'esvanouist & se perd, & par ainsi la semence cesse d'estre semence, perdant sa forme par l'arrivée d'une autre plus noble qui est l'ame humaine: laquelle faict que ce qui estoit semence, est maintenant homme.

25
 Im-
 mortalité

L'immortalité de l'ame est la chose la plus universellement, religieusement, & plausiblement receüe par tout le monde (j'entends d'une
 externe

externe & publique profession, non d'une in-
 terne, serieuse & vraye creance, dequoy sera
 parlé cy apres), la plus utilement creuë, la plus
 foiblement prouuée & establie par raisons &
 moyens humains. Il semble y avoir une inclina-
 tion & disposition de nature à la croie, car
 l'homme desire naturellement allonger & per-
 petuer son estre, d'ou vient aussi ce grand & fu-
 rieux soin & amour de nostre posterité & suc-
 cession. Puis deux choses seruent à la faire va-
 loir & rendre plausible, l'une est l'esperance de
 gloire & reputation, & le desir de l'immortali-
 té du nom, qui tout vain qu'il est, a un merveil-
 leux credit au monde: l'autre est l'impression,
 que les vices qui se desrobent de la veüe & co-
 gnoissance de l'humaine justice, demeurent tous-
 jours en butte à la divine, qui les chastiera, voi-
 re apres la mort.

C H A P. XVI.

Des parties de l'ame humaine,
& premierement

*De l'entendement, plus haute & noble partie d'icelles;
 imagination, raison, discours, esprit, juge-
 ment, volonté, de la verité, &
 de l'invention.*

C'est un fons d'obscurité plein de creux & de
 cachots, un labyrinthe, un abisme confus
 & bien entortillé, que cet esprit humain: c'est
 l'œconomie de ceste grande & haute partie in-
 tellectuelle de l'ame, où y a tant de pieces, fa-
 cultés, actions, & mouvements divers, dont
 y a aussi tant de noms, & s'y trouvent tant de
 difficultés, objections, & de doubtes.

Cet entendement (ainsi l'appellerons nous
 E. 5. d'un

1. d'un nom général) *intellectus, mens, nous*, est
Distinction un sujet général ouvert & disposé à recevoir
dés pièces de l'entendement. & embrasser toutes choses, comme la matière
 première, & le miroir toutes formes, *Intellectus est omnia*. Il est capable d'entendre toutes
 choses, mais soy-mesme, ou point (tesmoin
 une si grande & presque infinie diversité d'opi-
 nions d'iceluy, de doutes & objections qui
 croissent tous les jours) ou bien sombremen-
 t, indirectement, & par reflexion de la cognoi-
 sance des choses à soy-mesme, par laquelle il
 sent & cognoit qu'il entend, & a puissance &
 faculté d'entendre, c'est la maniere que les e-
 sprits se cognoissent eux mesmes.

Son premier office qui est de recevoir simple-
 ment, & apprehender les images & especes des
 choses, qui est une passion & impression en l'a-
 me, causée par l'object & presence d'icelles, c'est
 imagination & apprehension.

2. La force & puissance de paistrir, traiter &
 agiter, cuire & digerer les choses receuës par
 l'imagination, c'est raison, *logos*.

3. L'action & l'office, ou exercice de cette for-
 ce & puissance qui est d'assembler, conjoindre,
 separer, diviser les choses receuës, & y en adjou-
 ter encores d'autres, c'est discours, ratiocination,
logismos, dianoia, quasi *dia noun*.

4. La facilité, subtile & aligre promptitude à
 faire toutes ces choses, & penetrer avant en icel-
 les, s'appelle Esprit, *ingenium*, dont les inge-
 nieux, aigus, subtils, pointus, c'est tout un.

5. La repetition & ceste action de ruminer, re-
 cuire, repasser par l'estamine de la raison, & en-
 cores plus elaborer, pour en faire une resolu-
 tion plus solide, c'est le jugement.

6. L'effect en fin de l'entendement, c'est la co-
 gnoissance, intelligence, resolution.

L'action.

L'action qui suit cette cognoissance & resolution; qui est à s'estendre, pousser & avancer à la chose cogneuë, c'est volonte, *Intellectus extensus & promotus.*

Parquoy toutes ces choses, entendement, imagination, raison, discours, esprit, jugement, intelligence, volonte sont une meisme en essence; mais toutes diverses en action, tellement qu'un est excellent en l'une d'icelles, & foible en l'autre: souvent qui excelle en esprit & subtilité, est moindre en jugement & solidité.

Je n'empesche pas que l'on ne chante les louanges & grandeurs de l'esprit humain, de sa capacité, vivacité, vitesse: je consents que l'on l'appelle image de Dieu vive, un degoust de l'immortelle substance, une fluxion de la divine, un éclair celeste; auquel Dieu a donné la raison comm'un timon animé pour le mouvoir avec reigle & mesure, & que ce soit un instrument d'une complete harmonie, que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramentevoir il luy a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il eust tousjours sa veuë vers le lieu de sa naissance. Bref qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, rien de grand en l'homme que l'esprit, si l'on monte jusques là, l'on monte au dessus du ciel: ce sont tous mots plaussibles dont retentissent les escoles & les chaires.

Mais je desire qu'apres tout cela, l'on vienne à bien sonder & estudier à cognoistre cet esprit, car nous trouverons qu'apres tout, c'est & à soy & à autruy un tres-dangereux outil, un furet qui est à craindre, un petit broüillon & trouble-feste, un esmerillon facheux & importun, & qui comm'un affronteur & joueur

de passe passé, sous ombre de quelque gentil mouvement subtil & gaillard, forge, invente & cause tous les maux du monde; & n'y en a que par luy.

4
Diver-
sité &
distin-
ction
des
esprits.
voyés
cecy
enieux
au
chap.
39.

Il y a beaucoup plus grande diversité d'esprits que de corps, aussi y a-il plus grand chaud, plus de pieces & plus de façon: nous en pouvons faire trois classes, dont chacune a encores plusieurs degres: en celle d'embas sont les petits, foibles & comme brutaux, tous voisins des bestes, soit que cela advienne de la premiere trempe, c'est à dire de la semence & temperament du cerveau trop froid & humide, comm'entre les bestes les poissons sont infirmes, ou pour n'avoir esté aucunement remués & reveillés, mais abandonnés à la rouille & stupidité: de ceux-la n'en faut faire mise ny recepte, & ne s'en peut dresser ny establir une compagnie constante. Car ils ne peuvent pas seulement suffire pour eux mesmes en leur particulier, & faut qu'ils soient toujours en la tutelle d'autrui, c'est le commun & bas peuple, qui *vigilans stertit, mortua cui vita est, prope jam vivo atque videnti*, qui ne se sent, ne se juge. En celle d'enhaut sont les grands & tres-rares esprits plustost demons qu'hommes communs, esprits bien nes, forts & vigoureux: De ceux icy ne s'en pourroit bastir en tous les siecles une republique entiere. En celle du milieu sont tous les mediocres, qui sont en infinité de degres: de ceux-cy est composé presque tout le monde (de ceste distinction & autres cy apres plus au long). Mais il nous faut toucher plus particulièrement les conditions & le naturel de cest esprit, autant difficile à cognoistre, comm'un visage à peindre au vis lequel sans cesse se remueroit.

Pre-

Premierement c'est un agent perpetuel, l'esprit ne peut estre sans agir, il se forge plustost *5* *Descri-*
 des subjects faux & fantastiques, se pippant à *prion*
 son escient, & allant contre sa propre creance, *parti-*
 que d'estre sans agir. Comme les terres oysifves *culiere.*
 si elles sont grasses & fertiles foisonnent en mille *Agent*
 sortes d'herbes sauvages & inutiles, & les faut *perpe-*
 assubjectir à certaines semences, & les femmes *ruel.*
 seules produisent des amas & pieces de chair in-
 formes, ainsi l'esprit si l'on ne l'occupe à certain
 subject, il se débände & se jette dedans la vague
 des imaginations, & n'est folie ny resverie qu'il
 ne produise s'il n'a de but establi, il se perd & s'es-
 gare, car estre par tout, c'est n'estre en aucun lieu:
 l'agitation est vrayement la vie de l'esprit, & sa
 grace, mais elle doit venir d'ailleurs que de soy;
 s'il va tout seul il ne fait que trainer & languir:
 & ne doit estre violenté; car cette trop grande
 contention d'esprit trop bande, tendu, & pres-
 sé le rompt & le trouble.

Il est aussi universel qui se mesle par tout, il *6*
 n'a point de sujet ny de ressort limité, il n'y a *Uni-*
 chose où il ne puisse jouer son roolle aussi bien *versel.*
 aux subjects vains & de neant, comm'aux no-
 bles & de poids, & en ceux que nous pouvons
 entendre que ceux que nous n'entendons: car
 recognoistre que l'on ne le peut entendre ny pe-
 netrer au dedans, & qu'il faut demeurer au bort
 & à l'escorce, c'est tres-beau traict de jugement,
 la science voire la verité peuvent loger ches nous
 sans jugement, & le jugement sans elles, voire
 recognoistre son ignorance, c'est un beau tesmoi-
 gnage de jugement.

Tiercement il est prompt & soudain courant *7*
 en un moment d'un bout du monde à l'autre, *Prompt*
 sans arrest, sans repos, s'agitant, penetrant & *& son-*
 perçant par tout, *Mobilis & inquieta mens homi-*
dain.

ni data est: nunquam se tenet, spargitur vaga, quietu impatiens, novitate rerum latissima: non mirum; ex illo caelesti spirita descendit. caelestium autem natura semper in motu est. Cette si grande soudaineté & vitesse, cette poincte & agilité est d'une part admirable & des plus grandes merveilles, qui soyent en l'esprit; mais c'est d'ailleurs chose tres-dangereuse, une grande disposition & propension à la folie & manie, comme se dira tantost.

Pour ces trois conditions, d'agent perpetuel sans repos, universel, si prompt & soudain, il a esté estimé immortel, & avoir en soy quelque marque & estincelle de divinité.

8
Son
action
est
quester.

Or son action est tousjours quester, fureter, tournoyer sans cesse comm' affamé de sçavoir, enquerir & rechercher, ainsi appelle Homere les hommes *alphestars*. Il n'y a point de fin en nos inquisitions: les poursuittes de l'esprit humain sont sans terme, sans forme: son aliment est doute, ambiguité, c'est un mouvement perpetuel sans arrest & sans but, le monde est une escole d'inquisition, l'agitation & la chasse est proprement de nostre gibbier: prendre ou faillir à la prinse c'est autre chose.

Ce qu'il
saiet
teme-
raire-
ment.

Mais il agit & poursuit ses entreprinse temerairement & desreiglément sans ordre & sans mesure: c'est un outil vagabond, muable, divers, contournable: c'est un instrument de plomb & de cire, il plie, s'allonge, s'accorde à tout, plus souple, plus facile que l'eau, que l'air, *Flexibilis, omni humore obsequentior, & ut spiritus, qui omni materia faciliior ut tenuior.* C'est le soulier de Theramenes bon à tous pieds: il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner, il va tousjours, & de tort, & de travers, avec le mensonge comm' avec la verité. Il se donne beau-

beau jeu & trouve raison apparente par tout, tesmoin que ce qui est impie, injuste, abominable en un lieu, est pieté, justice, & honneur ailleurs; & ne se sçauroit nommer une loy, coutume, creance receüe ou reiettée generally par tout, les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parens vieils, communication des femmes, condamnés en un lieu, legitimes en d'autres: Platon refusa la robe brodee & parfumée que luy offrit Dionysius, disant estre homme & ne se vouloir vestir en femme: Aristippus l'accepta, disant que l'accoustrement ne peut corrompre un chaste courage: Diogenes lavant ses chous & le voyant passer luy dict, si tu sçavois vivre de chous, tu ne ferois la cour à un tyran; Aristippus luy respond, si tu sçavois vivre avec les Roys tu ne laverois pas des choux. On preschoit Solon de ne plorer point la mort de son fils, car c'estoient larmes inutiles & impuissantes, c'est pour cela, dict il, qu'elles sont plus justes & que j'ay raison de plorer. La femme de Socrates redoubloit son dueil, de ce que les juges le faisoient mourir injustement: comment, feist-il, aymerois tu mieux que ce fust justement? Il n'y a aucun bien, dict un sage, sinon celuy à la perte duquel l'on est prepare, *in aquo enim est dolor amissa rei & timor amittenda*. Au rebours, dict l'autre, nous ferrons & embrassons le bien, d'autant plus estroit & avec plus d'affection, que nous le voyons moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Un philosophe Cynique demandoit à Antigonus une dragme d'argent, ce n'est pas present de Roy, respondist il: donne moy donc un talent, dict le philosophe, ce n'est pas present pour un Cynique. Quelqu'un disoit d'un Roy de Sparte fort clement & debonnaire, Il est fort bon, car il l'est mesmes aux meschans:

chans;

chans : comment seroit-il bon , dict l'autre : puis qu'il n'est pas mauvais aux meschants? Voila comme la raison humaine est à tous visages : un glaive double , un baston à deux bouts , *ogni medaglia ha il suo verso* : Il n'y a raison qui n'en aye une contraire , dit la plus saine & plus seure philosophie : ce qui se montreroit par tout qui voudroit. Or ceste grande volubilité & flexibilité vient de plusieurs causes : De la perpetuelle alteration & mouvement du corps , qui jamais n'est deux fois en la vie en mesme estat. Des objects qui sont infinis , de l'air mesmes & serenité du ciel ,

Tales sunt hominum mentes quali pater ipse

Juppiter autifera iustravit lampade terras.

Et de toutes choses externes. Internement des secousses & branles que l'ame se donne elle mesme par son agitation , & meüe par ses propres passions , aussi qu'elle regarde les choses par divers visages , car tout ce qui est au monde a divers lustres & diverses considerations , c'est un pot à deux anses , disoit Epictete , il eust mieux dit à plusieurs.

IO Il advient de là qu'il s'empestre en sa besoigne, *Dont il* comme les vers de soye , il s'embarasse , car *s'empe-* comm'il pense remarquet de loin je ne sçay *stre.* quelle apparence de clarté & verité imaginaire , & y veut courir , voicy tant de difficultés qui luy traversent la voye , tant de nouvelles questes l'esgarent & l'enyvrent.

II Sa fin à laquelle il vise , est double , l'une plus *Sa fin* commune & naturelle est la verité où tend sa *est la* queste & sa poursuite. Il n'est desir plus natu- *verité,* rel , que le desir de cognoistre la verité. Nous *laquelle* essayons tous les moyens que nous pensons y *il ne* pouvoir servir : mais en fin tous nos efforts sont *peut* courts , car la verité n'est pas un acquest , ny *choie*

chose qui se laisse prendre & manier & encores *acque-*
 moins posséder à l'esprit humain. Elle loge de- *rir ny*
 dans le sein de Dieu, c'est là son giste & sa retrai- *trou-*
 te: l'homme ne sçait & n'entend rien à droict, *ver.*
 au pur & au vray comm'il faut, tournoyant *voies*
 tousiours & tastonnant l'entour des apparences, *sus, c.*
 qui se trouvent par tout aussi bien au faux qu'au *9. art.*
 vray; nous sommes nais à quester la verite: la *8.*
 polleeder appartient à une plus haute & grande
 puissance. Ce n'est pas à qui mettra dedans: mais
 à qui fera de plus belles courses. Quand il advien-
 droit que quelque verité se rencontrast entre ses
 mains, ce seroit par hazard, il ne la sçauroit te-
 nir, posséder, ny distinguer du mensonge. Les
 erreurs se reçoivent en nostre ame, par mesme
 voye & conduicte que la verité, l'esprit n'a pas
 de quoy les distinguer & choisir: autant peult
 faire le sot celuy qui dict vray, comme celuy
 qui dict faux: les moyens qu'il employe pour
 la descouvrir, sont raison & experience, tous
 deux tres-foibles, incertains, divers, ondoyans.
 Le plus grand argument de la verité, c'est le ge-
 neral consentement du monde. Or le nombre
 des fols surpasse de beaucoup celuy des sages:
 & puis comment est on parvenu à ce consente-
 ment, que par contagion & applaudissement,
 donné sans jugement & cognoissance de cause,
 mais à la suite de quelques uns, qui ont com-
 mencé la danse?

L'autre fin moins naturelle, mais plus am- *12*
 bitieuse est l'invention, à laquelle il tend com- *Et l'in-*
 me au plus haut point d'honneur, pour se mon- *ven-*
 trer & faire valoir, c'est ce qui est plus estime *tion.*
 & semble estre une image de divinité. De ceste
 suffisance d'inventer sont produits les ouvra-
 ges qui ont ravi tout le monde en admiration:
 & s'ils ont esté avec utilité publique, ils ont
 deifié

Louange de l'invention. deifié leurs auteurs. Ceux qui ont esté en subtilité seule sans utilité, ont esté en la peinture, statuaire, architecture, perspective, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Apelles, la statue de Memnon, le cheval d'Airain, la colombe de bois d'Archytas, la Sphere de Sapor Roy de Perse, & tant d'autres. Or l'art & l'invention semble non seulement imiter nature: mais la passer, & ce non seulement en particulier & individu (car il ne se trouve point de corps d'homme ou beste en nature, si universellement bien fait, comm'il se peut représenter par les ouvriers): mais encore plusieurs choses se font par art, qui ne se font point par nature: j'entends outre les compositions & mixtions, qui est le vray gibbier & le propre subject de l'art, témoin les extractions & distillations des eaux & des huiles faites de simples, ce que nature ne fait point: mais en tout cela il n'y a pas lieu de si grande admiration que l'on pense, & à proprement & loyalement parler, il n'y a point d'invention que celle que Dieu revele: car celles que nous estimons & appellons telles, ne sont qu'observations des choses naturelles, argumentations & conclusions tirées d'icelles, comme la peinture & l'optique des ombres, les orloges solaires des ombres des arbres, l'imprimerie des marques & seaux des pierres precieuses.

13
L'esprit est tres-dangereux. De tout cela il est aisé à voir combien l'esprit humain est temeraire & dangereux, mesmement s'il est vif & vigoureux: car estant si remuant, si libre & universel, & faisant ses remuements si desreglement, usant si hardiment de sa liberté par tout, sans s'asservir à rien, il vient à secouier aysément les opinions communes & toutes regles par lesquelles l'on le veut brider & contraindre, comm'une injuste tyrannie: Entre-

Entreprendra d'examiner tout, & juger la plus-^{Voyez}
part des choses plausiblement receuës du mon-^{sur c.}
de, ridicules & absurdes, trouvant par tout de 8. ^{sur}
l'apparence, passera par dessus tout: & ce fai-^{la foy.}
sant il est à craindre qu'il s'esgare & se perde: &
de fait nous voyons que ceux qui ont quelque
vivacite extraordinaire, & quelque rare excel-
lence, comme ceux qui sont au plus haut estage
de la moyenne classe cy dessus dite, sont le plus
souvent desreglés. & en opinions & en meurs.
Il y en a bien peu à qui l'on se puisse fier de leur
conduicte propre, & qui puissent sans temerité
voguer en la liberté de leurs jugemens au delà
des opinions communes. C'est miracle de trou-
ver un grand & vif esprit bien reiglé & moderé,
c'est un tres-dangereux glaive qui ne le sçait bien
conduire: & d'où viennent tous les desordres,
revoltes, heresies, & troubles au monde que de
là? *Magni errores non nisi ex magnis ingenis: nihil
sapientia odiosus acumine nimio.* Sans doute celuy
a meilleur temps, plus longue vie, est plus heu-
reux & beaucoup plus propre au regime de la
Repub. dict Thucidide, qui a l'esprit mediocre,
voire au dessouz de la mediocrité, que qui l'a tant
eslevé & transcendant, qui ne sert qu'à se donner
du tourment & aux autres. Des grandes amitiés
naissent les grandes inimitiés, des santés vigou-
reuses les mortelles maladies: aussi des rares &
vives agitations de nos ames les plus excellentes
manies & plus detraquées. La sagesse & la folie
sont fort voisines. Il n'y a qu'un demy tour de
l'une à l'autre: cela se voit aux actions des hom-
mes insensés La Philosophie nous apprend que la
melancholie est propre à tous les deux. Dequoy
se fait la subtile folie, que de la plus subtile sa-
gesse? C'est pourquoy, dit Aristote, il n'y a point
de grand esprit sans quelque melleange de folie; &
Platon

Platon qu'en vain un esprit rassis & sain frappe aux portes de la Poësie. C'est en ce sens que les sages & plus braves Poëtes ont approuvé de folier & sortir des gonds quelque-fois, *Insanire jucundum est, dulce desipere in loco: non potest grande & sublime quidquam nisi mota mens & quandiu apud se est.*

14 Par-
quoy
le faut
brider
& re-
tenir.

Senec.

C'est pourquoy on a eu bonne raison de luy donner des barrières estroittes: on le bride & le garrotte de religions, loix, coustumes, sciences, preceptes, menaces, promesses mortelles & immortelles, encores voit on que par sa debauche il franchist tout, il eschappe à tout, tant il est de nature revefche, fier, opiniastre, dont le faut mener par artifice: l'on ne l'aura pas de force, *Natura contumax est animus humanus, in contrarium atque arduum nitens, sequiturque facilius quam ducitur, ut generosi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il est bien plus seur de le mettre en tutelle, & le coucher que le laisser aller à la poste: car s'il n'est bien fort & bien réglé, comme ceux de la plus haute classe qu'avons dict cy dessus, ou bien foible, mol, & mouffe, comme ceux de la plus basse marche, certes il se perdra en la liberté de ses jugemens: parquoy il a besoin d'estre retenu, plus besoin de plomb que d'aïsses, de bride que d'esperon: A quoy principalement ont regardé les grands legislateurs & fondateurs d'estats: les peuples fort mediocrement spirituels vivent en plus de repos, que les ingenieux. Il y a eu plus de troubles & seditions en dix ans en la seule ville de Florence, qu'en cinq cens ans au pays des Suysses & Grifons: & en particulier les hommes d'une commune suffisance sont plus gens de bien, meilleurs citoyens, sont plus souples, & sont plus volontiers joug aux loix, aux superieurs, a la
raison,

raison, que ces tant vifs & clair-voyans, qui ne peuvent demeurer en leur peau : l'affinement des esprits n'est pas l'affaiblissement.

L'esprit a ses maladies, ses deffauts & ses ta-
res aussi bien que le corps, & beaucoup plus, &
plus dangereux, & plus incurables: mais pour
le cognoistre il les faut distinguer, les uns sont
accidentaux & qui luy arrivent d'ailleurs, nous
en pouvons remarquer trois causes: la disposi-
tion du corps; car les maladies corporelles qui
alterent le temperament, alterent aussi tout ma-
nifestement l'esprit & le jugement: ou bien la
substance du cerveau & des organes de l'ame rai-
sonnable est mal composée, soit de la premiere
conformation, comm'en ceux qui ont la teste
mal faicte, toute ronde, ou trop petite, ou par
accident de heurt ou blessure.

La seconde est la contagion universelle des
opinions populaires erronees receues au mon-
de, de laquelle l'esprit prevenu & atteint, ou
qui pis est, abreuvé & coiffé de quelques opi-
nions fantasques, va tousjours & juge selon ce-
la, sans regarder plus avant ou reculer en arrie-
re: or tous les esprits n'ont pas assés de force &
vigueur pour se garantir & sauver d'un tel delu-
ge.

La troisieme beaucoup plus voisine est la ma-
ladie & corruption de la volonte; & la force
des passions: c'est un monde renversé: la vo-
lonte est née pour suivre l'entendement com-
me son guide, son flambeau: mais estant cor-
rompue & faisie par la force des passions, force
aussi & corrompt l'entendement, & c'est d'où
vient la plus-part des faux jugemens, l'envie,
la malice, la haine, l'amour, la craincte nous
font regarder juger & prendre les choses toutes
autres & tout autrement qu'il ne faut, dont
l'on

15
Def-
fauts
de l'e-
sprit.
Acci-
den-
taux
prove-
nants
de trois
causes.
du
corps.

Des
mondes.

Des
pas-
sions.

l'on crie tant (juger sans passion) de là vient que l'on obscurcit les belles & genereuses actions d'autruy par des viles interpretations, l'on controuue des causes, occasions & intentions mauvaises ou vaines, c'est un grand vice & preuve d'une nature maligne, & jugement bien malade, il n'y a pas grande subtilité ny suffisance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'envie qu'ils portent à la gloire d'autruy, ou qu'ils jugent des autres selon eux, ou bien qu'ils ont le goust alteré & la veüe si troublée qu'ils ne peuvent concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve. De ceste mesme cause & source, vient que nous faisons valoir les vertus & les vices d'autruy, & les estendons plus qu'il ne faut, des particularités en tirons des consequences & conclusions générales: s'il est amy, tout luy sied bien, ses vices inefmes seront vertus; s'il est ennemy ou particulier, ou de party contraire, il n'y a rien de bon. Tellement que nous faisons honte à nostre jugement, pour assouvir nos passions: mais cecy va bien encores plus loin, car la plus-part des impietés, heresies, erreurs en la creance & religion, si nous y regardons bien, est née de la mauvaise & corrompue volonté, d'une passion violente & volupté, qui puis attire à soy l'entendement mesme, *sedit populus manducare & bibere, &c. quod vult, non quod est, credit, qui cupit errare*: tellement que ce qui se faisoit au commencement avec quelque scrupule & doute, a esté puis tenu & maintenu pour une verité & revelation du ciel; ce qui estoit seulement en la sensualité, a prins place au plus haut de l'entendement: ce qui n'estoit que passion & volupté, a esté fait creance religieuse & article de foy, tant est forte & dangereuse la contagion des facultés de l'ame entr'elles. Voila
trois

Exod.
31. 2
Paral.
15.
3 *Regum*
15.
August.
lib. 2
de civ.
Dei.

trois causes externes des fautes & mescontes de l'esprit, jugement & entendement humain; le corps mesmement la teste malade ou blessée, ou mal faicte: le monde avec ses opinions anticipées & suppositions, le mauvais estat des autres facultés de l'ame raisonnable, qui luy sont toutes inferieures. Les premiers deffailans sont pitoyables, & aucuns d'iceux sont curables, les autres non: les seconds sont excusables & pardonnables: les troisièmes sont accusables & punissables, qui souffrent un tel desordre chez eux, que ceux qui devoient recevoir la loy, entreprennent de la donner.

Il y a d'autres deffauts qui luy sont plus naturels & internes, car ils naissent de luy & dedans *Nature* luy: le plus grand & la racine de tous les autres *rels.* est l'orgueil & la presomption (premiere & originelle faute du monde, peste de tout esprit, & cause de tous maux), par laquelle l'on est tant content de soy, l'on ne veut ceder à autruy, l'on desdaigne les advis, l'on se repose en ses opinions, & l'on entreprend de juger & condamner les autres, & encores celles que l'on n'entend pas. L'on dict bien vray, que le plus beau & heureux partage que Dieu aye faict, est jugement, car chacun se contente du sien, & en pense avoir assez. Or ceste maladie vient de la mescognoissance de soy, nous ne sentons jamais assez au vray la foiblesse de nostre esprit: ainsi la plus grande maladie de l'esprit c'est l'ignorance, non pas des arts & sciences, & de ce qui est dedans les livres, mais de soy mesmes, à cause de quoy ce premier livre a este faict.

LA memoire est souvent prinse par le vulgaire pour le sens & entendement, mais c'est à tort : car & par raison comm'a esté dict, & par experience l'excellence de l'un est ordinairement avec la foiblesse de l'autre : c'est à la verité une faculté fort utile pour le monde, mais elle est de beaucoup au dessoubs de l'entendement, & est de toutes les parties de l'ame la plus delicate & plus fresse. Son excellence n'est pas fort requise, si ce n'est à trois sortes de gens, aux ambitieux de parler (car le magasin de la memoire est volontiers plus plein & fourny que celui de l'invention, or qui n'en a, demeure court : & faut qu'il en forge & parle de soy) & aux menteurs, *mendacem oportet esse memorem.* Le dessaut de memoire est utile à ne mentir gueres, ne parler gueres, oublier les offenses. La mediocrité est suffisante par tout.

Effects
de l'i-
magi-
nation.
chap.
15.
art. 8.

L'Imagination est une tres-puissante chose, c'est celle qui fait tout le bruit, l'esclat, & le remuement du monde vient d'elle (comme nous avons dit cy dessus estre la faculté de l'ame, seule, ou bien la plus active & remuante). Ses effects sont merueilleux & estranges : elle agist non seulement en son corps & son ame propre, mais encores en celle d'autrui, & produict effects contraires. Elle faict rougir, pâlir, trembler, tremousser, resver. ce sont les moindres & plus doux : elle oste la puissance & l'usage des par-

parties genitales, voire lors qu'il en est plus besoin, & que l'on y est plus aspre, non seulement à soy mesmes, mais à autruy, tesmoin les liaisons dont le monde est plein, qui sont pour la plus-part impressions de l'apprehension & de la crainte: Et au contraire sans effort, sans object & en songe elle assouvit les amoureux desirs, fait changer de sexe, tesmoin Lucius Coflitius, que Pline dict avoir veu estre changé de femme en homme le jour de ses nopces, & tant d'autres: marque honteusement, voire tue & avorte le fruit dans le ventre: fait perdre la parole, & la donne à qui ne l'a jamais eue, comme au fils de Cresus: oste le mouvement, sentiment, respiration. Voila au corps. Elle fait perdre le sens, la cognoissance, le jugement, fait devenir fol & insensé, tesmoin Gallus Vibius, qui pour avoir trop bandé son esprit à comprendre l'essence & les mouvemens de la folie, disloca & desnoia son jugement, si qu'il ne le peut remettre: fait deviner les choses secretes & à venir, & cause les enthousiasmes, les predictions & merueilleuses inventions, & ravit en extase, reellement tue & fait mourir, tesmoin celuy à qui l'on desbanda les yeux pour luy lire sa grace, & fust trouvé roide mort sur l'eschafaut. Bref c'est d'elle que vient la plus-part des choses que le vulgaire appelle miracles, visions, enchantemens. Ce n'est point le diable ny l'esprit, comm'il pense, mais c'est l'effect de l'imagination, ou de celle de l'agent qui fait telles choses, ou du patient & spectateur qui pense voir ce qu'il ne void point.

En ceste partie se tient & loge l'opinion, qui est vain & leger, crud & imparfait jugement des choses, tiré & puisé des sens exterieurs, &

F

du

du bruit commun & vulgaire, s'arrestant & tenant bon en l'imagination, & n'arrivant jamais jusques à l'entendement, pour y estre examiné, cuit & élaboré, & en estre fait raison, qui est un vray entier & solide jugement des choses: dont elle est inconstante, incertaine, volage, trompeuse, un tres-mauvais & dangereux guide, & qui fait teste à la raison, de laquelle elle est une ombre & image, mais vaine & fausse: elle est mere de tous maux, confusions, desordres; d'elle viennent toutes passions & les troubles., c'est le guide des fols des fots, du vulgaire, comme la raison des Sages & habiles.

Le
monde
est me-
né par
opinion.

Ce n'est pas la verité ny le naturel des choses qui nous remuë, & agite ainsi l'ame, c'est l'opinion selon un dire ancien: les hommes sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes, *opinione sapius quam relaboramus: plura sunt quæ nos terrent quam quæ premunt.* la verité & l'estre des choses n'entre ny ne loge ches nous de soy-mesme, de sa propre force & autorité: s'il estoit ainsi, toutes choses seroyent receuës de tous, toutes pareilles & de mesme façon, sauf peu plus, peu moins, tous seroient de mesme creance: & la verité qui n'est jamais qu'une & uniforme, seroit embrassée de tout le monde. Or il y a si grande diversité, voire contrariété d'opinions par le monde, & n'y a chose aucune de laquelle tous soient generalement d'accord, pas mesmes les sçavans & les mieux nais: qui montre que les choses entrent en nous par composition, se rendent à nostre mercy & devotion, & logent ches nous comm'il nous plaist, selon l'humeur & la trempe de nostre ame. Ce que je crois, je ne le puis faire croire à mon compaignon: mais
qui

qui plus est, ce que je crois aujourd'huy si fermement, je ne puis respondre que je le croiray encores ainsi demain, voire il est certain que je le trouveray & jugeray tout autre & autrement une autrefois. Certes les choses prennent en nous telle place, tel goust & couleur, que nous leur en donnons, & telle quelle est la constitution interne de l'ame, *omnia munda mundis, immunda immundis*. Comme les accoustremens nous eschauffent non de leur chaleur, mais de la nostre qu'ils conservent, comm'aussi ils nourrissent la froideur de la neige & de la glace, nous les eschauffons premierement de nostre chaleur, & puis en recompense ils nous conservent la nostre.

Presque toutes les opinions que nous avons, nous ne les avons que par autorité, nous croyons, jugeons, agissons, vivons, & mourons à credit, selon que l'usage public nous apprend: & faisons bien, car nous sommes trop foibles pour juger & choisir de nous mesmes: mais les sages ne font pas ainsi, comme fera dict.

l. 2. c. 1.

¶ 7.

C H A P. XIX.

Volonté.

L A volonté est une grande piece, de tresgrande importance, & doit l'homme estudier sur tout à la bien reigler, car d'elle depend presque tout son estat & son bien: elle seule est vraiment nostre & en nostre puissance, tout le reste, entendement, memoire, imagination nous peut estre osté, alteré, troublé par mille accidents, & non la volonté. Secondement c'est elle qui entraine & emporte l'homme tout entier: qui a donné sa volonté n'est plus à soy, & n'a plus rien de propre. Tiercement c'est celle qui

I
Pré-
emi-
nence
& im-
portan-
ce de la
volon-
té, com-
parai-
son d'i-
celle

F 2

avec
l'enten-
dement.

qui nous rend & denomme bons ou meschans, qui nous donne la trempe & la teincture : comme de tous les biens qui sont en l'homme. La preud' hommie est le premier & principal, & qui de loin passè la science, l'habilité, aussi faut il dire que la volonté où loge la bonté & vertu, est la plus excellente de toutes : & de faict pour entendre & sçavoir les belles, bonnes, & honnestes choses, ou meschantes & des-honestes, l'homme n'est bon ny meschant, honneste ny des-honeste, mais le vouloir, & aimer : l'entendement a bien d'autres preeminences, car il est à la volonté comme le mary à la femme, le guide & flambeau au voyageur, mais en celles icy il cede à la volonté.

2 La vraye difference de ces facultés est en ce que par l'entendement les choses entrent en l'ame, & elle les reçoit, comme portent les mots d'apprendre, concevoir, comprendre, vrayes offices d'iceluy : y entrent non entieres & telles qu'elles sont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes se racourcissent & abaissent aucunement par ceste entrée, comme l'Ocean n'entre tout entier en la mer Mediterranée, mais à la proportion de l'emboucheure du destroit de Gibraltar. Par la volonté au contraire, l'ame sort hors de soy, & va se loger & vivre ailleurs en la chose aimée, en laquelle elle se transforme, & en porte le nom, le titre & la livrée, estant appelée, vertueuse, spirituelle, charnelle, dont s'ensuit que la volonté s'anoblit ayment les choses dignes & hautes, s'avilit s'adonnant aux moindres & indignes, comme la femme selon le party & mary qu'elle prend.

L'experience nous apprend que trois choses esguisent nostre volonté, la difficulté, la rareté,
&

& l'absence, ou bien crainte de perdre la chose; comme les trois contraires la relâchent, l'aifance, l'abondance ou satieté, & l'assiduele presence & jouyssance assuree: les trois premiers donnent pris aux choses, les autres trois engendrent mespris: nostre volonté s'esguise par le contraste, se despité contre le desny. Au rebours nostre appetit mesprise & outrepatte ce qui luy est en main, pour courir à ce qu'il n'a pas, *quod licet, ingratum est; quod non licet, acrius urit*: voire cela se voit en toutes sortes de voluptés, *omnium rerum voluptas ipso, quo debet sugari, periculo crescit*. Tellement que les deux extremities, la faute & l'abondance, le desir & la jouyssance, nous mettent en mesme peine: cela faiet que les choses ne sont pas estimées justement comm'il faut, & que nul prophete en son pays.

Comment il faut mener & regler sa volonté se dira l.2.c.2. cy apres. l.3.c.6.

Passions & affections.

A D V E R T I S S E M E N T.

L A matiere des passions de l'esprit est tres-grande & plantureuse, tient un grand lieu en ceste doctrine de sagesse: à les sçavoir bien cognoistre & distinguer, ce qui se fera maintenant en ce livre: aux remedes de les brider, regir & moderer, generaux, c'est pour le second livre: *l.2.c.6.* aux remedes particuliers d'une chacune au troi- & 7. siesme livre: suivant la methode de ce livre *l.3. és* se au peface. Or pour en avoir icy la cognois- *vertus* sance nous en parlerons premierement en gene- *de force* ral en ce chapitre, puis particulierement de cha- & cune aux chapitres suivants. Et n'ay point veu *tempe-* qui les despeigne plus naïvement & richement *rance.*

que le sieur du Vair en ses petits livrets moraux desquels je me suis fort servy en ceste matiere passionnée.

C H A P. XX.

Des Passions en general.

1
*Distin-
ction
de pas-
sion.*

P Assion est un mouvement violent de l'ame en sa partie sensitive, lequel se faict ou pour suivre ce que l'ame pense luy estre bon, ou pour fuyr ce qu'elle pense luy estre mauvais.

2

Mais il est requis de bien sçavoir comment se font ces mouvements, & comment ils naissent & s'eschauffent en nous, ce que l'on peult presenter par divers moyens & comparaisons: premierement pour le regard de leur esmotion & impetuosité: L'ame qui n'est qu'une au corps, a plusieurs & tres-diverses puissances, selon les divers vaisseaux où elle est retenue, instruments desquels elle se sert, & objects qui luy sont proposés. Or quand les parties, où elle est enclose, ne la retiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, & selon qu'il est nécessaire pour leur droit usage, ses effects sont doux, benins & bien reiglés: mais quand au contraire ses parties prennent plus de mouvement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deviennent dommageables, comme les rayons du soleil, qui vaguans à leur naturelle liberté eschauffent doucement & tiedement, s'ils sont recueillis & remis au creux d'un miroir ardent, brulent & consomment ce qu'ils avoient accoustumé de nourrir & vivifier. Au reste elles ont divers degrés en leur force & esmotion,

tion , & sont en ce distinguées par plus & moins; les mediocres se laissent gouter & digerer , s'expriment par paroles & par larmes , les grandes & extremes estonnent toute l'ame, l'accablent & luy empeschent la liberte de ses actions : *cura leues loquuntur , ingentes stupent.*

Secondement pour le regard du vice, desfreiglement & injustice qui est en ses passions, nous pouvons à peu pres comparer l'homme à une republique: & l'estat de l'ame à un estat royal, auquel le souverain pour le gouvernement de tant de peuples a des magistrats , ausquels pour l'exercice de leurs charges il donne loix & reiglemens , se reservant la cognoissance des plus grands & importans accidents. De cest ordre depend la paix & prosperite de l'estat : au contraire si les magistrats qui sont comme mitoyens entre le prince & le peuple se laissent tromper par facilite , ou corrompre par faveur , & que sans deferer à leur souverain & aux loix par luy establies, ils employent leur autorite à l'execution des affaires , ils remplissent tout de desordre & confusion. Ainsi en l'homme l'entendement est le souverain , qui a sous soy une puissance estimative & imaginative comm'un magistrat pour cognoistre & juger par le rapport des sens de toutes choses qui se presenteront, & mouvoir nos affections pour l'execution. Pour sa conduite & reiglement en l'exercice de sa charge , la loy & lumiere de nature luy a esté donnée : & puis il a moyen en tout doute de recourir au conseil de son superieur & souverain l'entendement : Voila l'ordre de son estre heureux, mais le malheur est , que ceste puissance qui est au dessous de l'entendement , & au dessus des sens , à laquelle appartient le premier jugement

De leur vice & desfreiglement.

des choses, se laisse la plus-part du temps corrompre ou tromper, dont elle juge mal & temerairement, puis elle manie & remuë nos affections mal à propos, & nous remplit de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corrompt ceste puissance, ce sont premierement les sens, lesquels ne comprennent pas la vraye & interne nature des choses, mais seulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choses, avec quelque recommandation favorable, & quasi un prejuge de leurs qualités, selon qu'ils les trouvent plaisantes & agreables à leur particulier, & non utiles & necessaires au bien universel de l'homme: Puis s'y melle le jugement souvent faux & indiscret du vulgaire. De ces deux faux avis & rapports des sens & du vulgaire, se forme en l'ame une inconsiderée opinion, que nous prenons des choses, qu'elles sont bonnes ou mauvaises, utiles ou dommageables, à suivre ou fuir: qui est certainement une tres-dangereuse guide & temeraire maistrise: car aussi tost qu'elle est conceuë, sans plus rien deferer au discours & à l'entendement, elle s'empare de nostre imagination, & comme dedans une citadelle y tient fort contre la droicte raison, puis elle descend en nostre cœur & remue nos affections, avec des mouvemens violens d'esperance, de crainte, de tristesse, de plaisir. Bref faict soulever tous les fols & seditieux de l'ame, qui sont les passions.

Opinion.

Je veux encores declarer la mesme chose, par un'autre similitude de la police militaire. Les sens sont & sentinelles de l'ame, veillans pour sa conservation, & messagers courriers, pour servir de ministres & instruments à l'entendement, partie souveraine de l'ame: Et pour ce faire ils ont receu puissance d'appercevoir les choses, en
tires

tirer les formes, & les embrasser ou rejeter, selon qu'elles leur semblent agreables ou fascheuses, & qu'elles consentent ou s'accordent à leur nature: Or en exerçant leur charge ils se doivent contenter de recognoistre & donner advis de ce qui se passe, sans vouloir entreprendre de remuer les hautes & fortes puissances, & par ce moien mettre tout en allarme & confusion. Ainsi qu'en une armée souvent les sentinelles, pour ne sçavoir pas le dessein du chef qui commande, peuvent estre trompés, & prendre pour secours les ennemis desguisés, qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leurs secours: aussi les sens pour ne pas comprendre tout ce qui est de la raison, sont souvent deceus par l'apparence, & jugent pour amy ce qui nous est enemy. Quand sur ce pensement & sans attendre le commandement de la raison, ils viennent à remuer la puissance concupiscible, & l'irascible, ils font une sedition & tumulte en nostre ame, pendant laquelle, raison n'y est point ouye, ny l'entendement obey.

Voyons maintenant leurs regiments, leurs rangs, genres, & especes. Toute passion s'estime sur l'apparence & opinion ou d'un bien ou d'un mal: si d'un bien, & que l'ame le considere tel tout simplement, ce mouvement s'appelle amour: S'il est present & dont l'ame jouysse en soy-mesme, il s'appelle plaisir & joye: s'il est à venir, il s'appelle desir: si d'un mal, comme tel simplement, c'est haine; s'il est present en nous mesmes, c'est tristesse & douleur; si en autruy, c'est pitié; s'il est à venir, c'est crainte. Et celles cy qui naissent en nous par l'object du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, descendent plus avant en nostre cœur, & s'en levent plus difficilement. Voilà la premiere

miere bande des seditieux qui troublent le repos de nostre ame, sçavoir en la partie concupiscible, desquels encores que les effects soient tres-dangereux, si ne sont ils pas si violents, que de ceux qui les suivent: Car ces premiers mouvemens la, formez en ceste partie, par l'object qui se presente, passent incontinent en la partie irascible, c'est à dire, en cest endroit, où l'ame cherche les moyens d'obtenir ou esviter ce qui luy semble bon ou mauvais. Et lors tout ainsi comme une rouë qui est desja esbranlée, venant à recevoir un nouveau mouvement, tourne de grande vitesse, aussi l'ame desja esmeuë de la premiere apprehension, adjeustant un second effort au premier, se manie avec beaucoup plus de violence qu'auparavant, & souleve des passions bien plus puissantes & plus difficiles à dompter, d'autant qu'elles sont doubles, & là accouplées aux premieres, se liant & soustenant les unes les autres, par un mutuel consentement, car les premieres passions qui se forment sur l'object du bien apparent, entrant en consideration des moyens de l'acquérir, excitent en nous ou l'espoir ou le desespoir. Celles qui se forment sur l'object du mal à venir, font naistre ou la peur, ou au contraire l'audace: du mal present, la cholere & le courroux: lesquelles passions sont estrangement violentes, & renversent entierement la raison qu'elles trouvent desja esbranlée. Voila les principaux vents d'où naissent les tempestes de nostre ame: & la caverne d'où ils sortent, n'est que l'opinion (qui est ordinairement fausse, vague, incertaine, contraire à nature, verité, raison, certitude) que l'on a, que les choses qui se presentent à nous, sont bonnes ou mauvaises: car les ayant apprehendées telles, nous les recherchons
ou

En l'i-
rasci-
ble-
cinq.
2 du
bien. &
3 du
mal.

ou fuions avec vehemence : ce sont nos passions.

Des Passions en general.

A D V E R T I S S E M E N T.

Il sera traité de leur naturel, pour y voir la folie, l. 3.
 vanité, misere, injustice, & laidur, qui est *aux*
 en elles, afin de les cognoistre & apprendre à *vertus*
 les justement hayr. Les advis pour s'en garder *de force*
 seront aux livres suivans, ce sont les deux par-
 ties du Medecin, declarer la maladie, & don-
 ner les remedes, voicy les maladies de l'esprit. *rance.*
 Au reste nous parlerons icy premierement de
 toutes celles qui regardent le bien apparent, qui
 sont amour & ses especes, desir, espoir, de-
 sespoir, joye, & puis toutes celles, qui regar-
 dent le mal, qui sont plusieurs, cholere, hayne,
 envie, jalousie, vengeance, cruauté, crainte,
 tristesse, compassion.

C H A P. XXI.

De l'amour en general.

LA premiere maistresse & capitale de toutes *Distin-*
 passions est l'amour, qui est de divers sub-
 jets, & de diverses sortes & degrez, il y en a *étion de*
 trois principaux, ausquels tous se raportent. *l'amour*
 (nous parlons du vitieux & passionné, car du *compa-*
 vertueux, qui est amitié, charité, dilection, sera *raison.*
 parlé en la vertu de la justice), sçavoir l'ambition *Liv. 3.*
 ou superbe, qui est l'amour de grandeur & hon-
 neur, l'avarice, amour des biens, & l'amour
 voluptueux & charnel. Voila les trois goulyphes
 & precipices, d'ou peu de gens se sauvent, les
 trois pestes & corruptions de tout ce qu'avons

en manieient, esprit, corps, & biens, les armeures de trois capitaux ennemis du salut & repos humain, le diable, la chair, le monde. Ce sont à la verité trois puissances, les plus communes & universelles passions, dont l'Apostre a party en ces trois tout ce qui est au monde, *quicquid est in mundo, est concupiscentia oculorum, aut carnis, aut superbia vitæ.* L'ambition comme spirituelle est plus noble & hautaine que les autres: L'amour voluptueux comme plus naturel & universel (car mesmes aux bestes où les autres ne se trouvent point), il est plus violent, & moins vitieux, je dis violent tout simplement, car quelquesfois l'ambition l'emporte, mais c'est une maladie particuliere: L'avarice est la plus sotté & maladive de toutes.

C H A P. XXII.

De l'ambition.

*Deser-
ption.* **L'**Ambition (qui est une faim d'honneur & de gloire, un desir glouton & excessif de grandeur) est une bien douce passion, qui se coule aisement es esprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous pensons devoir embrasser le bien, & entre les biens nous estimons l'honneur plus que tout, voila pourquoy nous le courons à force: l'ambitieux veut estre le premier, jamais ne regarde derriere, mais toujours devant, à ceux qui le precedent: & luy est plus grief d'en laisser passer un devant, qu'il ne prend de plaisir d'en laisser mille derriere, *habet hoc vitium omnis ambitio, non respicit.* Ell'est double, l'une de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commendement: celle-la est utile au monde, & en certain sens permise, comm'il sera dit; ceste cy pernicieuse.

L'ambi-

L'ambition a sa semence & sa racine naturelle en nous: il y a un proverbe, qui dit, que nature se contente de peu: & un autre tout contraire, que nature n'est jamais saoule ny contente, tousjours desire, veut monter, & s'enrichir; & ne va point seulement le pas, mais court à bride abbatüe, & se ruë à la grandeur & à la gloire, *Natura nostra imperii est avida, & ad implendam cupiditatem præcepta.* Et de force qu'ils courent, souvent se rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & sur le point d'entier & jouyr de la grandeur qui leur avoit tant cousté. C'est une passion naturelle, tres-puissante, & en fin qui nous laisse bien tard, dont quelqu'un l'appelle la chemise de l'ame, car c'est le dernier vice duquel elle se despoüille.

Etiã sapientibus cupido gloria novissima exiit. Tacit.

L'ambition, comme c'est la plus forte & puissante passion qui soit, aussi est elle la plus noble & hautaine, sa force & puissance se montre en ce qu'elle maistrise & surmonte toutes autres choses, & les plus fortes du monde, toutes autres passions & cupidités, mesmes celle de l'amour, qui semble toutesfois contester de la primauté avec ceste-cy. Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompee, & tant d'autres qui ont courageusement refusé de toucher les plus belles dames, qui estoient en leur puissance, bruslant au reste d'ambition, voire ceste victoire de l'amour, servoit à leur ambition, sur tout en Cesar: car jamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux, & de tout sexe, & de toutes sortes, tesmoin tant d'exploits, & à Rome & aux pais estrangers; ny aussi plus soigneux & curieux de sa personne: toutesfois l'ambition l'emportoit tousjours, jamais les plaisirs amoureux ne luy

frent perdre une heure de temps qu'il pouvoit employer à son agrandissement : l'ambition regentoit en luy souverainement, & le possedoit pleinement. Nous trouvons au rebours qu'en Marc Antoine & autres, la force de l'amour a fait oublier le soin & la conduïte des affaires. Mais quand toutes deux seroient en esgale balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, disent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en est possédé, voire que la santé en dépend : Mais au contraire il semble que l'ambition est plus forte, à cause qu'elle est toute spirituelle. Et de ce que l'amour tient aussi au corps, ell'en est plus foible, car elle est subjette à fatieté, & puis est capable de remedes corporels, naturels, & estranges, comme l'experience le monstre de plusieurs qui par divers moyens ont adoucy, voire esteint l'ardeur & la force de ceste passion. Mais l'ambition n'est capable de fatieté, voire elle s'esguise par la jouissance, & n'y a remede pour l'esteindre, estant toute en l'ame mesmes & en la raison.

4 Elle vainq aussi l'amour non seulement de sa
Le soin santé, de son repos (car la gloire & le repos
de sa font choses qui ne peuvent loger ensemble),
vie. mais encores de sa propre vie, comme monstra
 Agrippina mere de Neron, laquelle desirant &
 consultant pour faire son fils Empereur, & ayant
 entendu qu'il le seroit, mais qu'il luy cousteroit
 la vie, respondist le vray mot d'ambition :
Occidat, modo imperet.

5 Tiercement l'ambition force toutes les loix,
Les & la conscience mesmes, disants les docteurs de
loix. l'ambition, qu'il faut estre par tout homme de
 bien, & perpetuellement obeyr aux loix, sauf
 au point de regner, qui seul merite dispense,
 estant

estant un si friant morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe son jeusne, *si violandum est jus, regnandi causa violandum est; in ceteris pietatem colas.*

Elle foule & mesprise encores la reverence & le respect de la religion, tesmoin Hieroboam, Mahumet, qui ne se soucie, & permet toute religion, mais qu'il regne: & tous les Heresiarsques, qui ont mieux aimé estre chefs de part en erreur & menterie, avec mille desordres, qu'estre disciples de verité. Dont a dit l'Apostre, que ceux qui se laissent embabouiner à ceste passion & cupidité, font naufrage & s'esgarent de la foy, & s'embarrassent en diverses peines.

Bref elle force & emporte les propres loix de nature, les meurtres des parens, enfans, freres, sont venus de là, tesmoin Absalon, Abimelech, Athalias, Romulus, Sei Roy des Perses, qui tua son pere & son frere, Soliman Turc ses deux freres: ainsi rien ne peut resister à la force de l'ambition, elle met tout par terre, aussi est elle hautaine, ne loge qu'aux grandes ames, voire aux Anges.

Ambition n'est pas vice ny passion de petits compagnons, ny de petits & communs efforts, & actions journalieres, la renommée & la gloire ne se prostitue pas à si vil prix, elle ne se donne & ne suit les actions, non seulement bonnes & utiles: mais encores rares, hautes, difficiles, estranges & inusitées. Ceste grande faim d'honneur & reputation basse & belistresse, qui la fait coquiner envers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abjects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse: c'est honte d'estre ainsi honoré: il ne faut point estre avide de gloire, plus que l'on n'en est capable: de s'enfler & s'eslever pour toute action utile

&

& bonne, c'est monstrier le cul en haussant la teste.

9
*S'exerce
ce di-
verse-
ment.*

L'ambition a plusieurs & divers chemins, & s'exerce par divers moyens: il y a un chemin droit & ouvert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles, & autres. Il y en a un autre oblique & couvert, que tiennent plusieurs Philosophes, & professeurs de pieté, qui viennent au devant par derriere, semblables aux tireurs d'aviron, qui tirent & tendent au port luy tournant le dos, ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les desirer & en jouyr, comme dit Platon à Diogenes; & l'ambition ne se conduict jamais mieux selon foy, que par une voye esgarée & inusitée.

10
*Est une
folie.*

C'est une vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumée au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté, pour suivre la passion des autres, se contraindre à desplaire à soy-mesme, pour plaire aux regardans, faire pendre ses affections aux yeux d'autry, n'aimer la vertu qu'autant qu'elle plaist au vulgaire, faire du bien non pour l'amour du bien, mais pour la reputation. C'est ressembler aux tonneaux qu'on perce: l'on n'en peut rien tirer, qu'on ne leur donne du vent.

11
Insatiable.

L'ambition n'a point de borne, c'est un gouffre qui n'a ny fonds ny rive, c'est le vuide que les philosophes n'ont encores peu trouver en la nature, un feu qui s'augmente avec la nourriture que l'on luy donne. En quoy elle paye justement son maistre, car l'ambition est juste seulement en cela qu'elle suffit à sa propre

pre

pre peine, & se met elle mesmes au tourment. La roüe d'Ixion est le mouvement de ses desirs, qui tournent & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à son esprit.

12
Ses excuses vaines,
 Ceux qui veulent flatter l'ambition, disent qu'elle sert à la vertu, & est un aiguillon aux belles actions. Car pour elle on quitte les autres vices, & en fin elle mesme pour la vertu: mais tant s'en faut, l'ambition cache bien quelquesfois les vices, mais ne les oste pas pourtant, ains les couve pour un temps souz les trompeuses cendres d'une malicieuse feintise, avec esperance de les renflammer tout à fait, quand ils auront acquis assés d'autorité, pour les faire regner publiquement, & avec impunité. Les serpens ne perdent pas leur venin pour estre engourdis par le froid, ny l'ambitieux ses vices, pour les couvrir par une froide dissimulation: Car quand il est parvenu où il se demandoit, il fait sentir ce qu'il est, & quand l'ambition quitteroit tous ses autres vices, si ne quitte-elle jamais soy-mesmes. Elle pousse aux belles & grandes actions, le profit en revient au publicq: mais qui les fait, n'en vaut pas mieux, ce ne sont œuvres de vertu, mais de passion. Elle se targue aussi de ce beau mot, Nous ne sommes pas nais pour nous, mais pour le publicq; les moyens que nous tenons à monter, & apres estre arrivés aux estats & charges, monstrent bien ce qui en est, que ceux qui sont en la danse se battent la conscience, & trouveront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du publicq.

Avis & remedes particuliers contre ce mal seront l. 3. c. 42.

C H A P.

CHAP. XXIII:

De l'avarice & sa contraire passion.

1
*Qu'est-
ce.*

A Ymer & affectionner les richesses c'est avarice, non seulement l'amour & l'affection, mais encores tout soin curieux entour les richesses, sent son avarice, leur dispensation mesmes, & la liberalité trop attentivement ordonnée & artificielle. Car elles ne valent pas une attention, ny un soin penible.

2

Le desir des biens & le plaisir à les posséder n'a racine qu'en l'opinion, le desregle desir d'en avoir est une gangrene en nostre ame, qui avec une venimeuse ardeur, consume nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si tost qu'elle s'est logée en nostre cœur, l'honeste & naturelle affection, que nous devons à nos parens & amis, & à nous mesmes, s'enfuit. Tout le reste comparé à nostre profit ne nous semble rien: nous oublions en fin & mesprisons nous mesmes, nostre corps & nostre esprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons nostre cheval, pour avoir du foin.

3

*Folie &
misere
de l'a-
varice
en cinq
pointts.*

Avarice est passion vilaine & lasche des sots populaires, qui estiment les richesses, comme le souverain bien de l'homme, & craignent la povreté comme son plus grand mal, ne se contentent jamais des moyens nécessaires, qui ne sont refusés à personne, ils poisent les biens dedans les balances des orfevres, mais nature nous apprend à les mesurer à l'aune de la nécessité. Mais quelle folie, que d'adorer ce que nature mesmes a mis sous nos pieds, & caché sous terre, comme indigne d'estre veu, mais qu'il faut fouler & mespriser? ce que le seul vice
de

de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuer, *In lucem propter quæ pugnaremus excutimus: non erubescimus summa apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La nature semble en la naissance de l'or avoir aucunement presagy la misere de ceux qui le devoient aimer: car elle a fait qu'és terres où il croist, il ne vient ny herbes, ny plante, ny autre chose qui vaille, comme nous annonçant qu'és esprits où le desir de ce metal naistra, il ne demeurera aucune scintille d'honneur ny de vertu. Que se degrader jusques là, que de servir & demeurer esclave de ce qui nous doit estre subject: *Apud sapientem divitiæ sunt in servitute, apud stultum in imperio.* Car l'avare est aux richesses, non elles à luy, & il est dict avoir des biens comme la fievre, laquelle tient & gourmande l'homme, non luy elle. Que d'aymer ce qui n'est bon, ny ne peut faire l'homme bon, voire est commun & en la main des plus meschans du monde, qui pervertissent souvent les bonnes mœurs, n'amendant jamais les mauvaises, sans lesquelles tant de sages ont rendu leur vie heureuse, & pour lesquelles plusieurs meschans ont eu une mort malheureuse. Bref attacher le vif avec le mort, comme faisoit Mezentius, pour le faire languir, & plus cruellement mourir, l'esprit avec l'excrement & escume de la terre, & embarrasier son ame en mille tourmens & traverses, qu'ameine celle passion amoureuse des biens, & s'empescher aux filets & cordages du maling, comme les appelle l'escri-ture Saincte, qui les descrie fort, les appellant iniques, espines, larron du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux. Et certes qui verroit aussi bien la rouille des enaus qu'engendrent les richesses dedans

dedans les cœurs, comme leur esclat & splendeur, elles seroient autant hayes, comm'elles sont aymées.

4
Passion
con-
traire
à l'a-
varice.

C'est un'autre contraire passion vitieuse de hayr & rejeter les biens & richesses, c'est refuser les moyens de bien faire & practiquer plusieurs vertus. Qui ne sçait qu'il y a beaucoup plus à faire à bien commander & user des richesses, que de n'en avoir point; se gouverner bien en l'abondance, qu'en la povreté? En ceste cy n'y a qu'une espece de vertu, qui est ne ravaller point de courage, mais se tenir ferme. En l'abondance y en a plusieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, prudence, &c. Là il n'y a qu'à se garder, icy il y a aussi à se garder, & puis à agir. Qui se despouille des biens, se descharge de tant de devoirs, & de difficultés qu'il y a à bien & loyalement se gouverner aux biens, en leur acquisition, conservation, distribution, usage & emplois. C'est donc fuir la besogne, & leur dirois volontiers, vous les quittez, ce n'est pas qu'ils ne soient utiles, mais c'est que ne sçavés vous en servir, & en bien user: ne pouvoir souffrir les richesses, c'est plustost foiblesse d'ame que sagesse, dit Seneque.

CHAP. XXIV.

De l'amour charnel.

1
Elle est
fort na-
turelle
&
com-
mune.

C'est une fièvre & furieuse passion que l'amour charnel, & tres-dangereuse à qui s'y laisse transporter: car où en est-il? Il n'est plus à soy, son corps aura mille peines à chercher le plaisir, son esprit mille gehennes à servir son desir, le desir croissant devendra fureur, comm'elle est naturelle, aussi est elle violente & commune à tous, dont en son action elle esgalle

galle & apparie les fols & les sages, les hommes & les bestes: elle abestit & abrutit toute la sagesse, resolution, prudence, contemplation, & toute operation de l'ame. De là Alexandre cognoissoit qu'il estoit mortel, comme aussi du dormir, car tous deux suppriment les facultés de l'ame.

La philosophie se mesle & parle librement ² de toutes choses, pour en trouver les causes, les *Pour-* juger & regler, si fait bien la Theologie, qui *quoy* est encores plus pudique & retenüe: Pourquoi *honteuse* non, puis que tout est de sa jurisdiction & *co-* se. gnoissance? le soleil esclaire sur les fumiers sans en rien tenir ou sentir: s'effaroucher ou s'offenser des paroles est preuve de grande foiblesse, ou d'estre touché de la maladie. Cecy soit dict pour ce qui suit & autres pareils s'il y en a. Nature d'une part nous pousse avec violence à cett'action, tout le mouvement du monde se resout & se rend à cest accouplage de masse & de femelle, & d'autre part nous laisse accuser, cacher, & rougir, pour icelle, comme insolente, des-honneste. Nous l'appellons honteuse, & les parties qui y servent, honteuses, pourquoy donc tant honteuse, puis que tant naturelle, & (se tenant en ses bornes) si juste, legitime, necessaire? Et que les bestes sont exemptes de ceste honte? Est-ce à cause de la contenance qui semble laide? Pourquoi laide, puis que naturelle? Au pleurer, rire, mascher, bailer, le visage se contrefait encores plus. Pour servir de bride & d'arrest à une telle violence? Pourquoi donc nature cause-elle violence? Mais c'est au contraire, la honte sert d'aiguillon & d'allumette. A cause que les instrumens d'icelle se remuent sans nostre consentement, voire contre nostre volonte? Pour ceste raison *aussi*

aussi les bestes en devroient avoir honte, & tant d'autres choses se remuent de soy mesmes en nous sans nostre consentement, qui ne sont vitieuses ny honteuses, non seulement internes & cachées comme le pouls & mouvement du cœur, arteres, poulmons, les outils & parties qui servent à l'appetit du manger, boire, descharger le cerveau, le ventre, & sont leurs compressions & dilatations outre & souvent contre nostre advis & volonté, tesmoin les esternüemens, baaillemens, seignéés, larmes, hoquets, & fluxions, qui ne sont de nostre liberté: l'esprit qui oublie, se souvient, croit, mescroit, & la volonté, mesmes qui veut souvent ce que nous voudrions qu'elle ne voulust pas: mais externes & apparentes; le visage rougit, passist, blefmiss, le corps engresse & amegriss, le poil grisonne, noircist, blanchist, croist, se herisse, la peau fremit, sans & contre nostre consentement. A cause qu'en cela se monstre plus au vray la povreté & foiblesse humaine? si faict elle au manger, boire, douloir, lassier, se descharger, mourir, dont l'on n'a pas de honte. Quoy que ce soit, l'action n'est aucunement en soy & par nature honteuse, elle est vrayement naturelle, & non la honte, tesmoin les bestes, que dis-je, les bestes? la nature humaine, dit la Theologie, se maintenant en son premier originel estat, n'y eust senty aucune honte, comme de faict d'ou vient la honte que de foiblesse, & la foiblesse que du péché, n'y ayant rien en nature & de soy honteux?

3 Ceste action donc en soy & simplement
En prinse n'est point honteuse ny vitieuse, puis que
quel naturelle & corporelle, non plus que les autres
sens vi- pareilles actions: mais ce qui la faict tant des-
tieuse. crier est que tres-rarement y est gardé mode-
 ration, & que pour se faire valoir & parvenir à
 ses

ses exploits, elle fait de grands remuëmens, se fait de tres-mauvais moyens, & entraine apres, ou bien fait marcher devant, grande suite de maux, tous pires que l'action voluptueuse: les despens montent plus que le principal, c'est pescher comme l'on dit en filets d'or & de pourpre. Et tout cela est purement humain, les bestes qui suivent la simple nature sont nettes de tout ce tracas. Mais l'art humain d'une part en fait un grand guare, guare, plante à la porte la honte pour en desgouter: d'autre part y eschauffe & esguise l'envie, invente, remuë, trouble, & renverse tout pour y arriver, (tesmoin la poësie qui ne rit point, comme en ce subject, & les inventions sont mousses en tout autre chose) & trouve meilleure toute autre entrée, que par la porte, & legitime voye, & tout autre moyen escaite, que le commun du mariage.

Avis & remedes particuliers contre ce vice sont au l. 3. c. 41.

C H A P. X X V.

Desirs, Cupiditez.

IL ne naist, & ne s'esleve point tant de flots ¹
& d'ondes en la mer, comme de desirs au *Abyss-*
cœur de l'homme, c'est un abyssine, il est infiny, *me in-*
divers, inconstant, confus, & irresolu, souvent *fini de*
horrible & detestable, mais ordinairement vain *desirs.*
& ridicule en ses desirs.

Mais avant toute œuvre, ils sont bien à di- ²
stinguer: Les uns sont naturels, ceux-cy sont *Distin-*
justes & legitimes, sont mesmes aux bestes, *Et ion de*
sont limités & courts, l'on en voit le bout, se- *desirs.*
lon eux personne n'est indigent; de ceux-cy sera
parlé cy apres au long, car ce ne sont à vray di- *Natu-*
re passions. Les autres sont outre nature, pro- *rels ne-*
cedants

*Cessai-
res.
l. 2.
c. 6.
Non
natu-
rels.
Senec.*

cedants de nostre opinion & fantasie, artificiels, superflus, que nous pouvons, pour les distinguer par nom des autres, appeller cupidités. Ceux-cy sont purement humains, les bestes ne sçavent que c'est, l'homme seul est deregulé en ses appetits, ceux-cy n'ont point de bout, sont sans fin, ce n'est que confusion, *desideria naturalia finita sunt: ex falsa opinione nascentia, ubi desinant non habent: nullus enim terminus falso est: via eunti aliquid extremum est, error immensus est.* Dont selon eux personne ne peut estre riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous avons dict au commencement de ce chapitre, & que nous entendons icy en ceste matiere des passions. C'est pour ceux-cy que l'on suë & travaille, *ad supervacua sudatur*, que l'on voyage par mer & par terre, que l'on guerroye, que l'on se tuë, l'on se noye, l'on se trahist, l'on se perd; dont a esté tresbien dict, que cupidité estoit racine de tous maux. Or il advient souvent (juste punition) que cherchant d'assouvir ses cupidités, & se saouler des biens & plaisirs de la fortune, l'on perd & l'on se prive de ceux de la nature, dont disoit Diogenes à Alexandre apres avoir refusé son argent, que pour tout bien, il se retirast de son soleil.

C H A P. XXVI.

Espoir, Desespoir.

LEs desirs & cupidités s'eschauffent & redoublent par l'esperance, laquelle allume de son doux vent nos fols desirs, embrase en nos esprits un feu d'une espesle fumée, qui nous esblouit l'entendement, & emportant avec soy nos pensées, les tient pendües entre les nuës, nous faict songer en veillant. Tant que nos esperances

rances durent, nous ne voulons point quitter nos desirs: au contraire quand le desespoir s'est logé chés nous, il tourmente tellement nostre ame, de l'opinion de ne pouvoir obtenir ce que nous desirons, qu'il faut que tout luy cede, & que pour l'amour de ce que nous pensons ne pouvoir obtenir, nous perdions mesmes le reste de ce que nous possédons. Ceste passion est semblable aux petits enfans, qui par despit de ce que l'on leur oste un de leurs jouëts, jettent les autres dedans le feu: elle se fasche contre soy mesme, & exige de soy la peine de son malheur. Apres les passions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

C H A P. XXVII.

De la cholere.

L A cholere est une folle passion, qui nous ^I Description.
pousse entierement hors de nous, & qui cherchant le moyen de repousser le mal qui nous menace; ou qui nous a desja attainct, fait bouillir le sang en nostre cœur, & leve des furieuses vapeurs en nostre esprit, qui nous aveuglent, & nous precipitent à tout ce qui peut contenter le desir que nous avons de nous venger. C'est une courte rage, un chemin à la manie, par sa prompte impetuosite & violence elle emporte & surmonte toutes passions, *repentina & universa vis ejus est.*

Les causes qui disposent à la cholere sont foiblesse d'esprit, comme nous voyons par experience les femmes, vieillards, enfans, malades ² Ses causes.
estre plus choleres, *invalidum omne, natura querulum est*: l'on se trompe de penser qu'il y a du courage où y a de la violence, les mouvements

G

ments

ments violens ressemblent aux efforts des enfans & des vieillards , qui courent quand ils pensent cheminer , il n'y a rien si foible qu'un mouvement desreglé , c'est lascheté & foiblesse que se colerer. Maladie d'esprit , qui le rend tendre & facile aux coups comme les parties ulcerées au corps , où la santé interessée s'estonne & blesse de peu de chose. *nusquam sine querela agra tanguntur* : la perte d'un denier , ou l'omission d'un gain , met en colere un avare : un rire , ou regard de sa femme courrouce un jaloux : Le luxe , la vaine delicatessé , ou amour particulier , qui rend l'homme chagrin & despitieux , le met en cholere , pour peu qu'il luy arrive mal à propos , *nulla res magis iracundiam alit quam luxuria* : cest amour de petites choses , d'un verre , d'un chien , d'un oyseau , est un' espece de folie , qui nous travaille , & nous jette souvent en cholere : Curiosité trop grande , *qui nimis inquirat , seipsum inquietat* : C'est aller quester , & de gayeté de cœur se jeter en la cholere , sans attendre qu'elle vienne , *sape ad nos ira venit , sepius nos ad illam* : Legereté à croire le premier venu : Mais la principale & formelle c'est l'opinion d'estre mesprisé , & autrement traicté que ne devons , ou de fait ou de parole & contenance , c'est d'où les choleres se pretendent justifier.

3
Ses
signes.

Ses signes & symptomes sont tres manifestes , & plus que de toute autre passion , & si estranges qu'ils alterent & changent l'estat entier de la personne , le transforment & defigurent , *ut sit difficile , utrum magis detestabile vitium aut deforme* : Les uns sont externes , la face rouge & difforme , les yeux enflambés , le regard furieux , l'oreille sourde , la bouche escumante , le cœur halettañt , le poulz fort esineu , les veines enflées , la langue begayante , les dents serrées , la

VOIX

voix forte & enrouée, le parler précipité, bref elle met tout le corps en feu & en fièvre. Aucuns s'en sont rompu les veines, l'urine leur a esté supprimée, la mort s'en est ensuivie. Quel doit estre l'estat de l'esprit au dedans, puis qu'il cause un tel desordre au dehors? La cholere du premier coup en chasse & banist loing la raison & le jugement, afin que la place luy demeure toute entiere: puis elle remplit tout de feu, fumée, tenebres, bruit, semblable à celuy qui mist le maistre hors la maison, puis y mist le feu, & se brusta vif dedans, & çomin'un navire qui n'a ny gouvernail, ny patron, ny voiles, ny aviron, qui court fortune à la mercy des vagues, vents, & tempestes, au milieu de la mer courroucée.

Les effects sont grands, souvent bien miserables & lamentables: la cholere premierement nous pousse à l'injustice, car elle se despite & s'esguise par opposition juste, & par la cognoissance que l'on a de s'estre courroucé mal à propos. Celuy qui est esbranlé & courroucé sous une fausse cause, si l'on luy presente quelque bonne deffense ou excuse, il se despite contre la verité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas ira, quasi argumentum sit iuste irascendi, graviter irasci.* L'exemple de Piso sur ce propos est bien notable, lequel, excellent d'ailleurs en vertu (ceste histoire est assés cogneuë) meü de cholere, en fist mourir trois injustement, & par une trop subtile accusation les rendit coupables pour en avoir trouvé un innocent contre sa premiere sentence. Elle s'esguise aussi par le silence & la froideur par où l'on pense estre desdaigné, & soy & sa cholere: ce qui est propre aux femmes, lesquelles souvent se courroucent, afin que l'on se contre-

courrouce, & redoublent leur cholere jusques à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux: ainsi se monstre bien la cholere estre beste sauvage, puis que ny par defense ou excuse, ny par non-defense, silence, elle ne se laisse gagner ny adoucir. Son injustice est aussi en ce qu'elle veut estre juge & partie, qu'elle veut que tous soient de son party, & s'en prend à tous ceux qui ne luy adherent. Seco dement pource qu'elle est inconsiderée & estourdie, elle nous jette & precipite en de grands maux, & souvent en ceux mesmes que nous fuyons, ou procurons à autruy, *dat pœnas dum exigit*, ou autres pires. Ceste passion ressemble proprement aux grandes ruynes qui se rompent sur ce, sur quoy elles tombent; elle desire si violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde a esviter le sien: elle nous entrave & nous enlace, nous fait dire & faire choses indignes, honteuses, & meschantes. Finalement elle nous emporte si outrement, qu'elle nous fait faire des choses scandaleuses & irreparables, meurtres, empoisonnemens, trahisons, dont apres s'enluyvent de grands repentirs: tesmoin Alexandre le grand: dont diroit Pythagoras que la fin de la cholere estoit le commencement du repentir.

- 5 Ceste passion se paist en soy, se flatte & se chatoüille, voulant persuader qu'elle a raison, qu'elle est juste, s'excusant sur la malice & indiscretion d'autruy: mais l'injustice d'autruy ne la scauroit rendre juste, ny le dommage que nous recevons d'autruy, nous la rendre utile: elle est trop estourdie pour rien faire de bien: elle veut garir le mal par le mal, donner à la cholere la correction de l'offense seroit corriger le vice par soy mesme. La raison qui doit com-
man-

mander en nous, ne veut point de ces officiers la, qui font de leur teste sans attendre son ordonnance, elle veut tout faire par compas comme la nature, & pource la violence ne luy est pas propre. Mais quoy dirés vous, la vertu verra-elle l'insolence du vice sans se despiter? aura-elle si peu de liberte, qu'elle ne s'ose courroucer contre les meschans? la vertu ne veut point de liberte indecente, il ne faut pas qu'elle tourne son courage contre soy, ny que le mal d'autruy la puisse troubler: le sage doit aussi bien supporter les vices des meschans sans cholere, que leur prosperité sans envie: Il faut qu'il endure les indiscretions des temeraires avec la mesme patience, que le medecin fait les injures du phrenetique, il n'y a pas plus grande sagesse ny plus utile au monde, que d'endurer la folie d'autruy, car autrement il nous arrive que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faisons nostre. Cecy qui a este dict si au long de la cholere, convient aussi aux passions suivantes, haine, envie, vengeance, qui sont choleres formées.

Avis & remedes particuliers contre ce mal sont
l. 3. c. 31.

C H A P. XXVIII.

Hayne.

HAyne est une estrange passion qui nous trouble estrangement & sans raison, & qui a-il au monde qui nous tourmente plus que cela? Par ceste passion nous mettons en la puissance de ce que nous hayssons, de nous affliger & vexer, la veuë nous en esmeut les sens, la souvenance nous en agite l'esprit, & veillant & dormant. Nous nous le representons avec un despit & grincement de dents, qui nous met

hors de nous, & nous deschire le cœur, & par ce moyen recevons en nous mesmes la peine du mal que nous voulons à autrui: celui qui hait est patient, le haï est agent, au rebours du son des mots: le hayneur est en tourment, le haï est à son aise. Mais que haïssons nous? les hommes? les affaires? Certes nous ne haïssons rien de ce que nous devons: Car s'il y a quelque chose à hair en ce monde, c'est la hayne mesmes, & semblables passions contraires à ce qui doit commander en nous: Il n'y a au monde que cela de mal pour nous.

Avis particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 32.

CHAP. XXIX.

Envie.

ENvie est sœur germaine de la hayne, miserable passion & beste farouche, qui passe en tourment toutes les gehennes: c'est un regret du bien que les autres possèdent: qui nous ronge fort le cœur, elle tourne le bien d'autrui en nostre mal: comment nous doit elle tourmenter, puis que & le bien & le mal y contribue? Pendant que les envieux regardent de travers les biens d'autrui, ils laissent gaster le leur, & en perdent le plaisir.

Avis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 33.

CHAP. XXX.

Jalousie.

Jalousie est passion presque toute semblable & de nature & d'effect à l'envie, sinon qu'il semble que par l'envie, nous ne considerons le bien qu'en ce qu'il est arrivé à un autre, & que nous

nous le desirons pour nous, & la jalousie est de nostre bien propre, auquel nous craignons qu'un autre participe.

Jalousie est maladie d'ame foible, fotte, & inepte, maladie terrible & tyrannique, elle s'insinue sous tiltre d'amitié, mais apres estre en possession, sur les mesmes fondemens de bienvueillance, elle bastit une haine capitale: la vertu, la santé, le merite, la reputation sont les boute-feus de ceste rage.

C'est aussi un fiel qui corrompt tout le miel de nostre vie: elle se mesle ordinairement es plus douces & plaisantes actions: lesquelles elle rend si aigres & ameres que rien plus: elle change l'amour en haine, le respect en desdain, l'afféurance en desfiance: Elle engendre une curiosité pernicieuse de se vouloir esclaircir de son mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege: car ce n'est que le publier, arracher de l'ombre & du doute, pour le mettre en lumiere & le trompeter par tout, & estendre son malheur jusques à ses enfants.

Advis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 35.

C H A P. XXXI.

Vengeance.

LE desir de vengeance est premierement passion lasche & effeminée, d'ame foible & basse, pressée, & foulée, tesmoin que les plus foibles ames sont les plus vindicatives & malicieuses, comme des femmes & enfans, les fortes & genereuses n'en sentent gueres, la mesprisent & desdaignent, ou pource que l'injure ne les touche pas, ou pource que l'injuriant n'est digne qu'on s'en remuë, l'on se sent beaucoup

au dessus de tout cela, *indignus Caesaris ira*, les gresles, tonnerres, & tempestes, & tout le bruit qui se faict en l'air, ne trouble ny ne touche les corps superieurs & celestes, mais seulement les inferieurs & caduques, ainsi les indiscretions & petulances des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames : tous les grands, Alexandre, Cesar, Epaminondas, Scipion ont esté si estoignés de vengeance, qu'au contraire ils ont bien faict à leurs ennemis.

2 Secondement elle est cuisante & mordante, comm'un ver qui ronge le cœur de ceux qui en sont infectés, les agite de jour, les resveille de nuit.

3 Elle est aussi pleine d'injustice, car elle tourmente l'innocent, & adjouste affliction : c'est à faire à celuy qui a faict l'offense de sentir le mal & la peine, que donne au cœur le desir de vengeance, & l'offense s'en va charger, comme s'il n'avoit pas asés de mal de l'injure ja receüe, tellement que souvent & ordinairement cependant que cestuy-cy se tourmente à chercher les moyens de la vengeance, celuy qui a faict l'offense rit & se donne du bon temps. Mais elle est bien plus injuste encores aux moyens de son execution, laquelle souvent se faict par trahisons & vilains artifices.

4 Finalement l'execution outre qu'elle est penible, elle est tres dangereuse, car l'experience nous apprend, que celuy qui cherche à se venger, il ne faict pas ce qu'il veust, & son coup ne porte pas, mais ordinairement il advient ce qu'il ne veut pas, & pensant crever un œil à son ennemy, il se creve tous les deux, le voila en craincte de la justice, & des amis de sa partie, en peine de se cacher & fuir de lieu en autre.

Au

Au reste tuer & achever son ennemy ne peut estre vengeance, mais pure cruauté, qui vient de couardise & de craincte; se venger c'est le battre, le faire bouquer & non pas l'achever: le tuant l'on ne luy fait pas ressentir son courroux, qui est la fin de la vengeance. Voila pourquoy l'on n'attaque pas une pierre, une beste, car elles sont incapables de goustier nostre revanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y soit pour en recevoir du desplaisir & le vengé pour sentir & souffrir du plaisir, & de la repentance. Estant tué il ne s'en peut repentir, voire il est à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur est souuent en peine & en craincte. Tuer donc est tesmoignage de couardise & de craincte, que l'offensé se ressentant du plaisir nous recherche de pareille: l'on s'en veult defaire du tout, & ainsi c'est quitter la fin de la vengeance, & blesser sa reputation, c'est un tour de precaution & non de courage, c'est y proceder seurement & non honorablement, *qui occidit longè, non ulciscitur nec gloriam assequitur.*

Avis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 34.

C H A P. XXXII.

Cruauté.

C'Est un vilain & detestable vice que la cruauté & contre nature, dont aussi est-il appellé inhumanité.

La cruauté vient & est fille de couardise, la vaillance, s'exerce seulement contre la resistance, & s'arreste voyant l'ennemy à sa mercy: *Romana virtus parcere subjectis, debellare superbis,*

G 5

2
Lafche
&
couar-
de.

bos, la lascheté ne pouvant estre de ce rolle, pour dire qu'elle en est, prend pour sa part le sang & le massacre : les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple & officiers du bagage. Les cruels, aspres & malicieux sont lasches & poultrons : les tyrans sont sanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuvent s'asseurer qu'en exterminant ceux qui les peuvent offenser, dont ils s'attaquent à tous jusques aux femmes, car ils craignent tout, *cuncta ferit dum cuncta timet* : les chiens couards mordent & deschirent dans la maison les peaux des bestes sauvages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qui rend les guerres civiles & populaires si cruelles, sinon que c'est la canaille & la lie du peuple qui les meine ? l'Empereur Maurice adverty qu'un soldat Phocas le devoit tuer, s'enquist qui il estoit & de quel naturel, & luy ayant esté dict par son gendre Philippes, qu'il estoit lasche & couard, il conclud qu'il estoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de malignité inferne d'ame, qui se plaist & delecte au mal d'autrui, monstres, comme Caligula.

C H A P. XXXIII.

Tristesse.

^I
*Descri-
ption.*

TRistesse est une langueur d'esprit, & un discouragement engendré par l'opinion que nous sommes affligés de grands maux : c'est une dangereuse ennemie de nostre repos, qui flestrit incontinent nostr' ame, si nous n'y prenons garde, & nous oste l'usage du discours & le moyen de pourvoir à nos affaires, & avec le temps enrouille & moisit l'ame, abatardit tout l'homme, endort & assoupit sa vertu, lors qu'il se faudroit éveiller pour s'opposer au mal, qui le

le meine & le presse. Mais il faudroit descouvrir la laideur & folie, & les pernicieux effects, voire l'injustice qui est en ceste passion couarde, basse & lasche, afin d'apprendre à la hayr & fair de toute sa puissance, comme tres-indigne des sages, selon la doctrine des Stoiciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire, car elle s'excuse & se couvre de belles couleurs de nature, pieté, bonté, voire la pluspart du monde tasche à l'honorer & favoriser, ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience.

Or premierement tant s'en faut qu'elle soit naturelle, comm' elle veut faire croire, qu'elle est partie formelle & ennemie de la nature, qui est aisé à monst^{er}. Quand aux tristesses ceremonieuses & dueils publics tant affectés & pratiqués par les anciens, & encores à present presque par tout, quelle plus grand' imposture & plus vilaine happelourde pourroit on trouver par tout ailleurs? combien de feinctes & mines contrefaictes & artificielles, avec coust & despense, & en ceux la à qui le fait touche & qui jouënt le jeu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux? Mais encores pour accroistre la fourbe on louë des gens, pour venir pleurer & jeter des cris & des plainctes, qui sont au sceu de tous toutes feinctes & extorquées avec argent, larmes qui ne sont jettées que pour estre veuës, & tarissent si tost qu'elles ne sont plus regardées, où est-ce que nature apprend cela? Mais qu'est-ce que nature abhorre & condamne plus? c'est l'opinion (mere nourrisse, comme dict est, de la plus part des passions) tyrannique, fausse & populaire, qui enseigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et si l'on ne peut trouver des larmes & tristes mines ches soy, il en faut achepter à beaux deniers com-

prans chés autruy, tellement que pour bien satisfaire à ceste opinion, faut entrer en grande despense, de laquelle Nature, si nous la voulions croire, nous deschargeroit volontiers. Est ce pas volontairement & tout publiquement trahir la raison, forcer & corrompre la Nature, prostituer sa virilité, & se moquer du monde & de soy mesme, pour s'asservir au vulgaire, qui ne produict qu'erreur, & n'estime rien qui ne soit fardé & desguise? Les autres tristesses particulières ne sont non plus de la Nature, comm'il semble à plusieurs, car si elles procedoient de la Nature, elles seroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu pres tous également: or nous voyons que les mesmes choses qui attristent les uns resjouissent les autres, qu'une province & une personne rit de ce dont l'autre pleure: que ceux qui sont pres des autres qui se lamentent, les exortent à se resoudre & quitter leurs larmes. Escoutez la plus part de ceux qui se tourmentent, quand vous avés parlé à eux, ou qu'eux mesmes ont prins le loisir de discourir sur leurs passions, ils confessent que c'est folie que de s'attrister ainsi: & loueront ceux qui en leurs adversités auront fait teste à la fortune, & opposé un courage masse & genereux à leurs afflictions. Et il est certain que les hommes n'accommodent pas leur dueil à leur douleur, mais à l'opinion de ceux avec lesquels ils vivent: & si l'on y regarde bien, l'on remarquera, que c'est l'opinion, qui pour nous ennuyer nous represente les choses qui nous tourmentent, ou plustost qu'elles ne doivent, mais par anticipation, crainte & apprehension de l'advenir; ou plus qu'elles ne doivent.

3 Mais elle est bien contre nature, puis qu'elle
Contre enlaidist & efface tout ce que nature a mis en
 nous

nous de beau & d'aymable, qui se font à la force de ceste passion, comme la beauté d'une perle se dissout dedans le vinaigre: c'est pitie lors que de nous voir, nous en allons la teste baiffée, les yeux fichés en terre, la bouche sans parole, les membres sans mouvemens, les yeux ne nous servent que pour pleurer, & diries que nous ne sommes rien que des statues suantes, & comme Niobe, que les Poëtes disent avoir esté convertie en pierre, par force de pleurer.

Or elle n'est pas seulement contraire & ennemie de Nature, mais elle s'attaque encores à Dieu, car qu'est elle autre chose qu'une plainte temeraire & outrageuse contre le seigneur de l'univers, & la loy commune du monde, qui porte que toutes choses qui sont souz le ciel de la lune sont muables & perissables? Si nous sçavons ceste loy, pourquoy nous tourmentons nous? si nous ne la sçavons, dequoy nous plaignons nous: sinon de nostre ignorance de ne sçavoir ce que Nature a escrit par tous les coings du monde? Nous sommes icy non pour donner la loy, mais pour la recevoir, & suivre ce que nous y trouvons estably, & nous tourmentant au contraire, ne sert qu'à nous donner double peine.

Après tout cela, elle est trespernicieuse & dommageable à l'homme, & d'autant plus dangereuse, qu'elle nuit sous couleur de profiter, sous un faux semblant de nous secourir, elle nous offense, de nous tirer le fer de la playe, Penfonce jusques au cœur: & ses coups sont d'autant plus difficiles à parer, & ses entreprin- ses à rompre, que c'est un ennemy domestique, nourry & eslevé chés nous, que nous ayons mesmes engendré pour nostre peine.

Au dehors par sa deformité & contenance

Exter- nouvelle, toute alterée & contrefaite, elle des-
nement. honore & infame l'homme: prenez garde quand
Mes- elle entre chez nous, elle nous remplit de hon-
seante, te, tellement que n'osons nous monstrier en pu-
effemi- blic, voire mesmes en particulier à nos amis:
née. depuis que nous sommes une fois saisis de ceste
 passion, nous ne cherchons que quelque coin,
 pour nous accroupir & mussler de la veuë des
 hommes. Qu'est ce à dire cela? sinon qu'elle
 se condamne soy mesmes, & recognoist com-
 bien elle est indecente: ne dirés vous pas que
 c'est quelque femme surprinse en desbauche, qui
 se cache & craint d'estre recogneüe? Apres re-
 gardez ses vestemens & ses habits de dueil, ef-
 tranges & effeminez, qui monstrent que la tri-
 stesse oste tout ce qu'il y a de masse & genereux,
 & nous donne toutes les contenances & infir-
 mitez des femmes. Aussi les Thraces habilloient
 en femmes les hommes qui estoient en dueil:
 & diët quelqu'un, que la tristesse rend les hom-
 mes Eunuques: les loix Romaines premieres
 plus masses & genereuses deffendoient ces ef-
 feminées lamentations, trouvant horrible de se
 des-naturer de ceste façon, & faire chose con-
 traire à la virilité, permettant seulement ces
 premieres larmes qui sortent de la premiere
 poincte, d'une fresche & recente douleur: qui
 peuvent tomber mesmes des yeux des philoso-
 phes qui gardent avec l'humanité la dignité, qui
 peuvent tomber des yeux sans que la vertu tom-
 be du cœur.

7
Inter- Or non seulement elle fane le visage, change
nement. & desguise des-honestement l'homme au de-
 hors, mais penetrant jusques à la mouëlle des
 os, *Tristitia exsiccat ossa*, festrict aussi l'ame,
 trouble son repos, rend l'homme inepte aux
 choses bonnes & dignes d'honneur, luy ostant
 le

le gouft, l'envie, & la difpofition à faire chofe qui vaille, & pour foy & pour autrui, & non feulemēt à faire le bien, mais encores à le recevoir. Car mefmes les bonnes fortunes qui luy arrivent luy desplaisent, tout s'aigrift en fon efprit, comme les viandes en l'estomach desbauché : Bref enfielle nostre vie, & empoifonne toutes nos actions.

Elle a fes degrez, la grande & extreme, ou *Distinction* qui n'eft pas du tout telle de foy, mais qui eft arrivée fubitemēt par furprinfe & chaude alarme, faifift, tranfite, rend perclus de mouvement & fentiment comme une pierre, à l'infar de cefte miserable mere Niobe.

Dirigit visu in medio, calor ossa reliquit :

Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Dont le peintre representant diverfement & par degrez le dueil des parens & amis d'Iphigenia en fon sacrifice, quand ce vint au pere, il le peignift le vifage couvert, comme ne pouvant l'art fuffifamment exprimer ce dernier degre de dueil: voire quelquesfois tuë tout à fait: la mediocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'eft relafchée, s'exprime par larmes, fanglots, fouspirs, plainctes.

Cura leves loquuntur, ingentes stupent.

Avis & remedes particuliers contre ce mal font l. 3. c. 29.

C H A P. XXXIV.

Compassion.

Nous fouspirons avec les affligez, compatifons à leur mal, ou pource que par un fecret confentement nous participons au mal les uns des autres, ou bien que nous craignons en nous mefmes, ce qui arrive aux autres.

Or

2 Or c'est passion d'ame foible, c'est une sottise
Foible & in-juste. & feminine pitié, qui vient de mollesse & foiblesse d'ame esineué & troublée, elle loge volontiers aux femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses (qui sont par consequent laches & couardes, comm'a esté dict en la cruauté), qui ont pitié des meschans qui sont en peine, dont elle produict des effects injustes, ne regardent qu'à la fortune, estat & condition presente, & non au fonds & merite de la cause.

Advis particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 30.

C H A P. XXXV.

Craincte.

1 *Descri-ption.* LA craincte est l'apprehension du mal à venir, laquelle nous tient perpetuellement en cervelle, & devance les maux, dont la fortune nous menace.

2 *La malice & tyrannie.* C'est une passion fausse & malicieuse, & ne peut rien sur nous qu'en nous trompant & seduisant: elle se sert de l'advenir, où nous ne voyons goutte, & nous jette là dedans comme dedans un lieu obscur, ainsi que les larrons font la nuit, afin d'entreprendre sans estre reconnus, & donner quelque grand effray avec peu de subject, & là elle nous tourmente avec des masques de maux, comme l'on faict des fées aux petits enfans, maux qui n'ont qu'une simple apparence, & n'ont rien en soy pour nous nuire, & ne sont maux, que pource que nous les pensons tels. C'est la seule apprehension que nous en avons, qui nous rend mal ce qui ne l'est pas, & tire de nostre bien mesmes du mal pour nous en affliger. Combien en voyons nous tous les jours, qui de craincte de devenir miserables, le sont devenus tout à faict, & ont tourné leurs
vaines

vaines peurs en certaines miseres? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en deffier, combien de malades de peur de l'estre? Tel a tellement apprehendé que sa femme luy faulsoit la foy, qu'il en est seiché de langueur: tel a tellement apprehendé la povreté, qu'il en est tombé malade. Bref il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir: & ainsi peult on dire de tout ce que nous craignons, ou de la pluspart, la craincte ne sert qu'à nous faire trouver ce que nous fuyons. Certes la craincte est de tous maux le plus grand & le plus fascheux: car les autres maux ne sont maux que tant qu'ils sont, & la peine n'en dure que tant que dure la cause: mais la craincte est de ce qui est, & de ce qui n'est point, & de ce qui par adventure ne fera jamais, voire quelquesfois de ce qui ne peult du tout estre. Voila donc une passion ingenieusement malicieuse & tyrannique, qui tire d'un mal imaginaire des vrayes & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuse de courir au devant des maux, & les devancer par pensée & opinion.

La craincte non seulement nous remplit de maux & souvent à fauces enseignes, mais encores elle gaste tout le bien que nous avons, & tout le plaisir de la vie, ennemie de nostre repos: il n'y peult avoir de plaisir de jouir du bien que l'on crainct de perdre, la vie ne peult estre plaisante si l'on crainct de mourir, le bien, disoit un ancien, ne peut apporter plaisir, sinon celuy à la perte duquel l'on est préparé.

C'est aussi une estrange passion indiscrete & inconside-
rée, elle vient aussi souvent de faute de cœur, elle vient des dangers, & souvent elle nous jette dedans les dangers. Car elle engendre une faim inconside-
rée d'en sortir, & ainsi nous estonne, trouble & empesche de tenir l'ordre

3
4
Son indiscretion.

l'ordre qu'il faut pour en sortir, elle apporte un trouble violent, par lequel l'ame effrayée se retire en soy mesme, & se debat pour ne voir le moyen d'éviter le danger qui se presente. Outre le grand descouragement qu'elle apporte, elle nous saisist d'un tel estonnement, que nous en perdons le jugement, & ne se trouve plus de discours en nous, nous faict fuir sans qu'aucun nous poursuive, voire souvent nos amis & le secours, *adeo pavor etiam auxilia formidat*: Il y en a qui en sont venus insensez, voire mesmes les sens n'ont plus leur usage, nous avons les yeux ouverts & n'en voyons pas, on parle à nous & nous n'escoutons pas, nous voulons fuir & ne pouvons marcher.

5 La mediocre nous donne des aisles aux talons, la plus grande nous cloiie les pieds & les entrave. Ainsi la peur renverse & corrompt l'homme entier: & l'esprit, *pavor sapientiam omnem mihi ex animo expellorat*; & le corps, *Obstupui, steteruntque coma, vox faucibus hasit*: Quelquefois tout à coup pour son service, elle se jette au desespoir, nous remet à la vaillance, comme la legion Romaine souz le Consul Sempronius contre Annibal. Il y a bien des peurs & frayeurs sans aucune cause apparente, & comme d'une impulsion celeste, qu'ils appellent terreurs paniques, *Luc. 21. Terrores de caelo, arescentibus hominibus praetimore,* telle qu'advint une fois en la ville de Carthage: des peuples & des armées entieres en sont quelquesfois frappées.

Advis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 28.

Qua-

Quatriesme Consideration de
l'homme, qui est par sa vie.

C H A P. XXXVI.

*Estimation, brefueté, description de la vie
humaine & ses parties.*

C'est un premier & grand poinct de sagesse
de sçavoir bien justement estimer la vie, la De l'es-
tenir & conserver, la perdre ou quitter, la gar- tima-
der & conduire, autant & comm'il faut : il tion &
n'y a peut-estre chose en quoy l'on faille plus, valeur
& où l'on soit plus empesché. Le vulgaire sot, de la
imperit, l'estime un souverain bien, & la vie.
prefere à toutes choses, jusques à la racheter,
& l'allonger de quelque delay, à toutes les
conditions que l'on voudra, pensant qu'elle
ne sçauroit estre trop cherement achetée : car
c'est tout, c'est son mot, *vita nihil carius*, il
estime & ayme la vie pour l'amour d'elle mes-
me, il ne vit que pour vivre. Ce n'est merveil-
le s'il faut en tout le reste, & s'il est tout confit
en erreurs, puis que des l'entrée & en ce pre-
mier poinct fondamental il se mesconte si lour-
dement. Elle pourroit bien aussi estre trop peu
estimée, par insuffisance ou orgueilleuse mes-
cognoissance : car tombant en bonnes & sages
mains, elle peut estre instrument tres-utile à
foy & à autruy. Et ne puis estre de cest advis
pris tout simplement, qui dict, qu'il est tres-
bon de n'estre point, & que la meilleure vie est
la plus courte, *optimum non nasci aut quam citis-
sime aboleri*. Et n'est assez ni sagement dict, Quel
mal, & qu'importe quand je n'eusse jamais elle?
On luy peut repliquer, Où seroit le bien qui en
est venu, & n'estant advenu, ne fust ce pas esté
mal?

mal? C'est espece de mal que faute de bien, quel qu'il soit, encores que non necessaire: ces extremités sont trop extremes & vicieuses, bien qu'inesgalement: mais semble il bien vray ce qu'a dict un Sage, que la vie est un tel bien, que personne n'en voudroit, si l'on estoit bien adverty que c'est, avant la prendre: *Vitam nemo acciperet, si daretur scientibus?* Bien va que l'on y est dedans, avant qu'en voir l'entrée, l'on y est porté tout aveugletté, or se trouvant dedans, les uns s'y acoquinent si fort, qu'à quelque prix que ce soit, ils n'en veulent pas sortir, les autres ne font que gronder & se despiter, mais les Sages voyant que c'est un marché qui est fait sans eux (car l'on ne vit, ny l'on ne meurt pas, quand, ny comme l'on veut), que bien qu'il soit rude & dur, ce n'est toutesfois pour tousjours, sans regimber & rien troubler, s'y accommodent comme ils peuvent, & s'y conduisent tout doucement, failans de necessité vertu, qui est le traitt de sagesse & habilité, & ce faisant vivent autant qu'ils doivent, & non pas tant qu'ils peuvent comme les fots. Car il y a temps de vivre & temps de mourir: & un bon mourir vaut mieux qu'un mal vivre, & vint le sage tant que le vivre vaut mieux que mourir, la plus longue vie n'est pas tousjours la meilleure.

De ce-
cy
voyez
chap.

11. du

2. l.

2

De la

len-

gueur

& bref-

veté de

vie.

Tous se plaignent fort de la brevété de la vie humaine, non seulement le simple populaire, qui n'en voudroit jamais sortir, mais encores qui est plus estrange, les grands & sages en font le principal chef de leurs plaintes. A vray dire la plus grand partie d'icelle estant divertie & employée ailleurs, il ne reste quasi rien pour elle, car le temps de l'enfance, vieillesse, dormir, maladies d'esprit ou de corps, & tant d'autre inutile & impuissant à faire chose qui vaille, estant

étant defalqué & rabattu, le reste est peu : toutes fois fans y opposer l'opinion contraire, qui tient la brevété de la vie pour un tres-grand bien & don de nature, il semble que ceste plainte n'a gueres de justice ne de raison, & vient plustost de malice. Que serviroit une plus longue vie ? pour simplement vivre, respirer, manger, boire, voir ce monde ? que faut il tant de temps ? Nous avons tout veu, sceu, gousté en peu de temps ; le sçachant le vouloir tousjours ou si long temps practiquer & tousjours recommencer, à quoy est bon cela ? Qui ne se sauroit de faire tousjours une mesme chose ? s'il n'est fascheux, pour le moins est-il superflu : c'est un cercle roulant ou les mesmes choses ne font que reculer & s'aprocher, c'est tousjours recommencer & retistre mesme ouvrage. Pour y apprendre & profiter davantage, & parvenir à plus ample cognoissance & vertu ? o les bonnes gens que nous sommes qui ne nous cognoistroit ! nous mesnageons tres-mal ce que l'on nous baille, & en perdons la pluspart, l'employans non seulement à vanité & inutilité, mais à malice & au vice, & puis nous allons crier & nous plaindre, que l'on ne nous en baille pas assés. Et puis que sert ce tant grand amas de science & d'experience, puis qu'il en faut en fin desloger, & deslogeant tout à un coup oublier & perdre tout, ou bien mieux & autrement sçavoir tout ? Mais, dis-tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme, je laisse les fables qui font en cela, mais soit ainsi, aussi y en a-il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne vivent le quart de l'homme, & peu y en a-il qui arrivent à son terme. Par quel droiét, raison, ou privilege, faut il que l'homme vive plus long
temps

temps que tous ? pource qu'il employe mieux & à choses plus hautes & plus dignes sa vie ? Par ceste raison il doit moins vivre que tous, il n'y a point de pareil à l'homme, à mal employer sa vie, en meschanceté, ingratitude, dissolution, intemperance & tout desreglement de mœurs, comme a esté dict & monstré cy dessus

Chap. 8. en la comparaison de luy avec les bestes, tellement que comme je demandois tantost, à quoy serviroit une plus longue vie, maintenant je dis, & quels maux au monde si la vie de l'homme estoit fort longue ? que n'entreprendroit il, puis que la brevété qui luy coupe le chemin & luy rompt le dé comme l'on dict, & l'incertitude d'icelle qui oste tout courage, ne le peut arrester, vivant comme s'il avoit tousjours à vivre ? Il craint bien d'une part se sentant mortel, mais il ne se peut tenir de convoiter, esperer, entreprendre comme s'il estoit immortel.

Senec. *Tanquam semper victuri vivitis, nunquam vobis fragilitas vestra succurrit: omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'a besoin nature de toutes ces belles & grandes entreprinses & occupations, pour lesquelles tu penses t'appartenir une plus longue vie qu'à tous animaux ? Il n'y a donc point de subject à l'homme de se plaindre, mais bien de se courroucer contre luy : nous avons assez de vie, mais nous n'en sommes pas bons mesnagers, elle n'est pas courte, mais nous la faisons: nous n'en sommes pas necessiteux, mais prodigues, *non inopes vita sed prodigi.* Nous la perdons, dissipons, & en faisons marché, comme de chose de neant & qui regorge, nous tombons tous en l'une de ces trois fautes, l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna vita pars elabatur male agentibus, maxima nihil*

Senec.
Voyez
l. 3. c. 6.

nihil agentibus, tota aliud agentibus. Personne n'estudie à vivre, l'on s'occupe plustost à tout autre chose, l'on ne scauroit rien bien faire par acquit, sans soin & attention. Les autres relierent à vivre jusques à ce qu'ils ne puissent plus vivre, à jouir de la vie, alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc, quelle folie & misere? voire y en a qui ont plustost achevé que commencé à vivre, & s'en vont sans y avoir bien pensé, *quidam vivere incipiunt cum desinendum, quidam ante desinuerunt quam inciperent, inter cetera mala hoc quoque habet stultitia, semper incipit vivere.*

La vie presente n'est qu'une entrée & issuë de comedie, un flux perpetuel d'erreurs, une triste Description de
seure d'aventures, une suite de miseres diverses la vie
ses enchainées de tous costés, il n'y a que mal humain
qui coule, que mal qui se prepare, & le mal ne
pousse le mal, comme la vague pousse l'autre, la
peine est tousiours presente, & l'ombre de bien
nous deçoit, la bestise & l'aveuglement possede
le commencement de la vie, le milieu est tout
en peine & travail, la fin en douleur, mais toute
entiere en erreur.

La vie humaine a ses incommoditez & miseres, communes, ordinaires, & perpetuelles: elle 4
en a aussi de particulieres & distinctes, selon que
ses parties, aage, & saisons sont differentes, en
fance, jeunesse, virilité, vieillesse, chacune a
ses propres & particulieres tares.

La plus part du monde parle plus honorablement & favorablement de la vieillesse, comme 5
plus sage, meure, moderée, pour accuser & faire
raison
rougir la jeunesse comme vitieuse, fole, desbaudée, mais c'est injustement, car à la verité les
deffauts & vices de la vieillesse sont en plus
à la
grand nombre, & plus grands & importuns, vieil-
que de la jeunesse, elle nous attache encores plus
de
lesse.

de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se voit point d'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi : avec le corps l'esprit s'use & s'empire, & vient en fin en enfantillage, *bis pueri senes*. La vieillesse est une maladie necessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections, on veut appeller sagesse une difficulte d'humeurs, un chagrin & degoust des choses presentes, une impuissance de faire comme devant, la sagesse est trop noble pour se servir de tels officiers, vieillir n'est pas assagir, ny quitter les vices, mais seulement les changer, & en pires. La vieillesse condamne les voluptes, c'est pource qu'elle est incapable de les gouter, comme le chien d'Esope; elle dict qu'elle n'en veut point, c'est pource qu'elle n'en peut jouyr; elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la desdaignent, elles sont tousjours enjouees & en feste: il ne faut pas que l'impuissance corrompe le jugement, lequel doit en la jeunesse cognoistre le vice en la volupte, & en la vieillesse la volupte au vice. Les vices de la jeunesse sont temerite, promptitude indiscrete, desbauche, & desbordement aux voluptes, qui sont choses naturelles, provenant de ce sang bouillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainsi excusables: mais ceux de la vieillesse sont bien autres. Les legers sont une vaine & caduque fierte, babil ennuyeux, humeurs espineuses & insociables, superstition, soin des richesses lors que l'usage en est perdu, une sorte avarice & crainte de la mort, qui vient proprement non de faute d'esprit & de courage, comme l'on dict, mais de ce que le vieillaid s'est longuement accoustume, accommode, & comme acoquiné à ce monde, dont il l'ayme tant; ce qui n'est aux jeunes. Outre ceux-

ceux-cy il y a envie, malignité, injustice, mais ce qui a de plus sot & ridicule en elle, est qu'elle se veut faire craindre & redoubter, & pour ce tient elle une morgue austere, & desdaigneuse, pensant par là extorquer crainte & obeissance, mais elle se fait mocquer d'elle: car ceste mine fiere & tyrannique, est receüe avec moquerie & risée de la jeunesse, qui s'exerce à l'affiner & l'amuser, & par dessein & complot luy celer & desguiser la verité des choses. Il y a tant de fautes d'une part en la vieillesse, & tant d'impuissance de l'autre, & est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est d'affection & amitié, car le commandement & la crainte ne sont plus ses armes. Il luy sied tant mal de se faire craindre: & quand elle le pourroit, encores doibt elle plustost se faire aymer & honorer.

Cinquiesme & derniere consideration de l'homme, par les varietés & differences grandes qui sont en luy, & leurs comparaisons.

C H A P. XXXVII.

De la difference & inegalité des hommes en general.

IL n'y a rien en ce bas monde, où il se trouve tant de differences qu'entre les hommes, & differences si esloignées en mesme subject & espece. Si l'on en veut croire Pline, Herodote, Plutarque, il y a des formes d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre: & y en a de mestisses & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a

H des

des contrées où les hommes sont sans teste, portans les yeux & la bouche en la poitrine, où ils sont androgynes, où ils marchent de quatre pattes, où ils n'ont qu'un œil au front, & la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre, où ils sont moytié poisson par embas & vivent en l'eau, où les femmes accouchent à cinq ans & n'en vivent qu'huit: où ils ont la teste si dure & le front, que le fer n'y peut mordre & rebouche contre, où ils se changent naturellement en loups, en jumens, & puis en hommes, où ils sont sans bouche se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, où ils rendent la semence de couleur noire. Et de nostre temps nous avons

Ch. 11. l. 2. c. 8. découvert & touché à l'œil & au doigt, où les hommes sont sans barbe, sans usage de feu, de bled, de vin, où est tenuë pour la plus grande beauté ce que nous estimons la plus grande laideur, comme a esté dict devant. Quant à la diversité des mœurs se dira ailleurs. Et sans parler de toutes ces estrangetez, nous sçavons que quant au visage, il n'est possible trouver deux visages en tout & par tout semblables, il peut advenir de se mesconter & prendre l'un pour l'autre à cause de la ressemblance grande, mais c'est en l'absence de l'un: car en présence de tous deux, il est aisé de remarquer la difference quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference, car non seulement elle est plus grande sans comparaison d'homme à homme, que de beste à beste: mais (qui est bien encherir) il y a plus grande difference d'homme à homme que d'homme à beste: car un excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche, que n'est cest homme d'un autre tres grand & excellent. Ceste grande difference des hommes vient des qua-

qualités internes, & de la part de l'esprit, où y a tant de pieces, tant de ressorts que c'est chose infinie, & des degrés sans nombre. Il nous faut icy pour le dernier apprendre à cognoistre l'homme, par les distinctions & differences qui sont en luy: or elles sont diverses selon qu'il y a plusieurs pieces en l'homme, plusieurs raisons & moyens de les considerer & comparer. Nous en donnerons icy cinq principales, auxquelles toutes les autres se pourront rapporter & generally tout ce qui est en l'homme: esprit, corps; naturel, acquis; publicq, privé; apparent, secret: & ainsi ceste cinquiesme & dernière consideration de l'homme aura cinq parties, qui seront cinq grandes & capitales distinctions des hommes, sçavoir la

Premiere naturelle, & essentielle, & universelle de tout l'homme, esprit & corps.

La seconde naturelle & essentielle principalement, & aucunement acquise, de la force & suffisance de l'esprit.

La tierce accidentale de l'estat, condition & devoir, tirée de la superiorite & inferiorité.

La quatriesme accidentale de la condition & profession de vie.

La cinquiesme & dernière des faveurs & desfavours de la nature & de la fortune.

C H A P. XXXVIII.

Premiere distinction & difference des hommes, naturelle & essentielle, tirée de la diverse assiette du monde.

LA premiere plus notable & universelle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire de l'assiette diverse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du ciel & du Soleil, ^I *diversite des hommes vient*

de la
diverse
assiette
du
monde. leil, l'air, le climat, le terroir sont divers. Aussi
sont divers non seulement le teint, la taille, la
complexion, la contenance, les mœurs, mais
encores les facultés de l'ame, *plaga caeli non solum*
ad robur corporum, sed & animorum facit. Athe-
nis tenuè caelum, ex quo etiam acutiores Attici:
crassum Thebis, ideo pingues Thebani & valentes.
Dont Platon remercioit Dieu qu'il estoit né
Athenien & non Thebain.

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse

Juppiter auctifera lustravit lampade terras.

Ainsi que les fruits & les animaux naissent di-
vers selon les diverses contrées, aussi les hommes
naissent plus ou moins belliqueux, justes,
temperans, dociles, religieux, chastes, inge-
nieux, bons, obeissans, beaux, sains, forts.
C'est pourquoy Cyrus ne voulut accorder aux
Perfes d'abandonner leur pais aspre & bossu,
pour aller en un autre doux & plain, disant que
les terres grasses & molles font les hommes
mols, & les fertiles les esprits infertils.

2
Parta-
ge du
monde
en trois. Suivant ce fondement nous pouvons en gros
partager le monde en trois parties, & tous les
hommes en trois sortes de naturel: nous ferons
donc trois assiettes generales du monde, qui sont
les deux extremités de midy & nort, & la
moyenne. Chaque partie & assiette sera de
soixante degrés, l'une de midy est souz l'Equa-
teur, trente degrés deça & trente delà, c'est à
dire tout ce qui est entre les deux Tropiques, un
peu plus, où sont les regions ardentes & les Me-
ridionaux, l'Afrique & l'Ethiopie au milieu
d'Orient & d'Occident, l'Arabie, Calicut, les
Moluques, les Javes, la Taprobane vers Orient,
le Peru & grandes mers vers Occident. L'autre
moyenne est de trente degrés outre les Tropi-
ques tant deça que de là vers les poles, où sont
les

les regions moyennes & temperées, toute l'Europe avec la mer mediterrannée, au milieu d'Orient & Occident, toute l'Asie tant petite que grande, qui est vers Orient, avec la Chine & le Jappon, & l'Amerique occidentale. La tierce qui est de trente degres, qui sont les plus pres des deux Poles de chaque costé, où sont les regions froides & glaciales, peuples Septentrionaux, la Tartarie, Moscovie, Estotilan, & la Magellane, qui n'est pas encores bien descouverte.

Suivant ce partage general du monde, aussi ³ sont differens les naturels des hommes en toutes choses, corps, esprit, religion, mœurs, ^{Et des} ^{naturals.} comme se peut voir en ceste petite table. Car les

H 3

Septen

1. Au corps.	Septentrionaux sont hauts & grands, pitui- teux, sanguins, blâcs & blôds, sociables, la voix forte, le cuir mol & ve- lu, grands man- geurs & beu- veurs, & puis- sants.	Moyens sont me- diocres & temperez en toutes ces choses comme neutres, ou bien par- ticipans un	Meridionaux sont petits, me- lancoliques froids & secs, noirs, solitai- res: la voix grosse, le cuir dur avec peu de poil & cresp- pu, abstinent, foibles.
2. E- sprit.	Grossiers, lourds, stupi- des, fots, faci- les, legers, in- constants.	peu de toutes ces deux ex- tremitez & tenans	Ingenieux, fa- ges, prudens, fins, opiniaf- tres.
3. Re- ligion.	Peu religieux & devotieux.	plus de la region, de	Superstitieux, contemplatifs.
4 Mœurs.	Guerriers, vail- lans, penibles, chastes, ex- empts de jalou- sie, cruels & in- humains.	laquelle ils sont plus voi- sins.	Non guerriers, & lâches, pail- lards, jaloux, cruels & inhu- mains.

I
Preuves
de ces
diffé-
rences
du
corps.

Toutes ces différences se prouvent aisément. Quant à celles du corps elles se cognoissent à l'œil, & s'il y a quelques exceptions, elles sont rares, & viennent du meslange des peuples, ou bien des vents, des eautés, & de la situation particuliere des lieux, dont une montagne sera une notable différence en mesme degré, voire mesme pays & ville: ceux de la ville haute d'Athenes estoient tout d'autre humeur, dict Plutarque, que ceux du port de Pyrée, une montagne du

du costé de Septentrion rendra la vallée qui sera vers le midy toute meridionale, & au contraire aussi.

Quant à celles de l'esprit, nous sçavons que ² les arts mechaniques & ouvrages de main sont de Septentrion, où ils sont penibles: les sciences *Esprit.* speculatives sont venues du midy. Cesar & les Anciens appellent les Egyptiens tres-ingenieux & subtils: Moÿse est dict instruit en leur sagesse, la philosophie est venuë de là en Grece, la majorité commence plustost chés eux, à cause de l'esprit & finesse, les gardes des Princes, mesmes meridionaux, sont de Septentrion comme ayans plus de force & moins de finesse & de malice, ainsi les Meridionaux sont sujets à grandes vertus & grands vices, comm'il est dit d'Annibal: les Septentrionaux ont la bonté & simplicité. Les sciences moyennes & mixtes, politiques, loix & eloquence sont aux nations mitoyennes, auxquelles ont flory les grands empires & polices.

Pour le troisieme poinct, les religions sont ve- ³ nuës du midy, Egypte, Arabie, Chaldée, plus *Reli-* de superstition en Afrique qu'au reste du mon- *gion.* de, tesmoin les veux tant frequens, les temples tant magnifiques: les Septentrionaux, dict Cesar, peu soucieux de religion, sont attentifs à la guerre & à la chasse.

Quant aux mœurs, premierement touchant ⁴ la guerre, il est certain que les grandes années, *Mœurs.* arts, instrumens & inventions militaires, sont venuës de Septentrion: les peuples de là, Scythes, Gots, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains, ont battu & vaincu toutes les autres nations, & ravagé tout le monde, dont est tant souvent dict, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels & combats sont venus de là, les

Septentrionaux adorent le glaive fiché en terre, dit Solinus, invincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reste, & ont esté destruits par eux: aussi s'affoiblissent & s'alongourissent au vent de Sud, & allant vers midy; comme les Meridionaux venans au Nort redoublent leurs forces. A cause de leur fierté guerriere, ils ne peuvent souffrir qu'on leur commande par braverie, ils veulent la liberté, au moins les commandements electifs. Touchant la chasteté & la jalousie, en Septentrion une seule femme a un homme, dict Tacitus; encores suffit-elle pour plusieurs, dit Cesar; nulle jalousie, dit Munster, où les hommes & femmes se baignent ensemble avec les estrangers. En midy la Polygamie est par tout receüe, toute l'Afrique adore Venus, dit Solinus: les Meridionaux meurent de jalousie, à cause de quoy ils ont les Eunuques gardiens de leurs femmes, que les grands Seigneurs ont en grand nombre comme des haras.

Quant à la cruauté, les extremités sont semblables, mais pour diverses causes, comme se verra tantost aux causes: les punitions de la rouë & les empalemens de vifs, venus de Septentrion: les inhumanités des Moscovites & Tartares sont toutes notoires. Les Allemans, dict Tacite, ne punissent les coupables juridiquement, mais les tuent cruellement comme ennemis. Ceux de midy aussi escorchent tous vifs les criminels, & leur appetit de vengeance est si grand, qu'ils en deviennent furieux s'ils ne l'assouissent, Au milieu sont benignes & humains: les Romains punissoient les plus grands crimes du bannissement simple, les Grecs usoyent de breuvage doux de ciguë pour faire mourir les condamnés. Et Ciceron dit que l'humanité & la
cour-

courtoisie est partie de l'Asie mineure, & derivée au reste du monde.

La cause de toutes ces differences corporelles & spirituelles, est l'inegalité & difference de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays & peuples : sçavoir forte & vehemente au Septentrionaux, à cause du grand froid externe, qui la resserre & renferme aux dedans, comme les caves & lieux profonds sont chauds en hyver & les estomacs, *ventres hyeme calidiores* : foible aux Meridionaux, estant dissipée & attirée au dehors, par la vehemence de l'externe, comme en esté les ventres & lieux de dessouz terre sont froids : Moyenne & temperée en ceux du milieu. De ceste diversité, dis-je, & inegalité de chaleur naturelle viennent ces differences, non seulement corporelles, ce qui est aisé de remarquer, mais encores spirituelles. Car les Meridionaux à cause de leur temperament froid, sont melancholiques, & par ainsi arrestés, constants, contemplatifs, ingenieux, religieux, sages. Car la sagesse est aux animaux froids comme aux Elephans, qui comme le plus melancholique de tous animaux, est le plus sage, docile, religieux, à cause du sang froid. De ce temperament melancholique advient aussi que les Meridionaux sont paillards, à cause de la melancholie spumeuse, abradente, & salace, comme il se void aux lievres. Et cruels parce que ceste melancholie abradente, presse violemment les passions & la vengeance. Les Septentrionaux pituiteux & sanguins, de temperament tout contraire aux meridionaux, ont les qualités toutes contraires, sauf qu'ils conviennent en une chose, c'est qu'ils sont aussi cruels & inhumains, mais c'est par une autre raison, sçavoir par deffaut de jugement, dont comme bestes ne sçavent com-

mander & se contenir. Ceux du milieu sanguins & coleres sont temperés , d'une belle humeur , joyeux , dispos , actifs.

Nous pourrons encores plus exquisement & subtilement representer le divers naturel de ces trois sortes de peuples , par application & comparaison de toutes choses , comme se pourra voir en ceste petite table , où se voit que proprement appartient , & se peut rapporter aux

	Septentrionaux	Moyens	Meridionaux
<i>Quali- res d'a- me.</i>	Le sens cōmun.	Discours & ratiocination.	Intellect.
	Force, cōme des ours & bestes.	Raison & justice d'hommes.	Finesse de renards, & religion de gens divins.
<i>Planet- tes.</i>	Mars, & guerre. Lune. & chasse.	Jupiter, { Em- pe- Mer- { reurs, cure. { Ora- teurs.	Satur- { Con- ne, { tēpla- Ve- { tiō, a- nus. { mour.
	Art & manufac- ture.	Prudence , cognoissance du bien & du mal.	Science du vray & du faux.
<i>Actions & pa- ries de repu- blique.</i>	Ouvriers, arti- sans , soldats. Executer & obeir.	Magistrats, pourvoians. juger, com- mander.	Pontifes, phi- losofes. con- templer.
	Jeunes mal-ha- biles.	Hōmes faits , mineurs d'af- faires.	Vieillards, gra- ves, sages, pen- sifs.

Les

Les autres distinctions plus particulieres se peuvent rapporter à ceste cy generale de Midy & Nort: l'on peut rapporter aux conditions des Septentrionaux ceux d'occident, & ceux qui vivent aux montagnes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à cause du froid qui est aux montagnes. Aussi ceux qui sont esloignés de la mer, plus simples & entiers. Et au contraire aux conditions des Meridionaux l'on peut rapporter les orientaux, ceux qui vivent aux vallées, effeminés, delicats, à cause de la fertilité, d'ou vient la volupté. Aussi les maritimes trompeurs & fins à cause du commerce & du traficq avec diverses sortes de gens & nations.

Par tout ce discours il se voit qu'en general ceux de Septentrion sont plus advantagés au corps, & ont la force pour leur part, & ceux du midy en l'esprit, & ont pour eux la finesse, ceux du milieu ont de tout, & sont temperés en tout: Aussi s'apprend par là que leurs meurs ne sont à vray dire ny vices, ny vertus, mais œuvres de nature: laquelle du tout corriger & du tout renoncer, il est plus que difficile, mais adoucir, temperer, & ramener à peu près les extremités à la mediocrité, c'est l'œuvre de vertu.

C H A P. XXXIX.

*Seconde distinction & difference plus subtile
des esprits, & suffisance des
hommes.*

Ceste seconde distinction, qui regarde l'esprit & la suffisance, n'est pas si apparente & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel, que de l'acquis, selon laquelle y a trois sortes de gens au monde, comme trois classes & degrés d'esprits. En l'un & le plus bas sont les.

les esprits foibles & plats, de basse & petite capacité, nés pour obeir, servir & estre menés, qui en effect sont simplement hommes. Au second & moyen estage sont ceux, qui sont de mediocre jugement, font profession de suffisance, science, habilité. Mais qui ne le sentent & ne se jugent pas assés, s'arrestent à ce que l'on tient communement, & l'on leur baille du premier coup, sans davantage s'enquerir de la verité & source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis: & ne regardent point plus loin que là où ils se trouvent, pensent que par tout est ainsi, ou doit estre: que si c'est autrement, ils faillent & sont barbares. Ils s'asservissent aux opinions & loix municipales du lieu, où ils se trouvent deslors qu'ils sont esclous, non seulement par observance & usage, ce que tous doivent faire, mais encores de cœur & d'ame: & pensent que ce que l'on croit en leur village, est la vraye touche de verité, & la seule ou bien la meilleure reigle de bien vivre. Ces gens sont de l'escole & du ressort d'Aristote, affirmatifs, positifs, plus dogmatistes, qui regardent plus l'utilité que la verité, ce qui est plus propre à l'usage & traficq du monde, qu'à ce qui est bon & vray en soy. En ceste classe y a tres-grand nombre & diversité de degrés, les principaux & plus habiles d'entr'eux gouvernent le monde, & ont les commandemens en main. Au troisième & plus haut estage sont les hommes douëz d'un esprit vif & clair, jugement fort, ferme, & solide, qui ne se contentent d'un ouy dire, ne s'arrestent aux opinions communes & receuës, ne se laissent gagner & preoccuper à la creance publique, de laquelle ils ne s'estonnent point, içachant qu'il y a plusieurs bourdes, faussetés, & impostures receuës au monde avec approbation

tion & applaudissement, voire adoration & reverence publique : mais examinent toutes choses qui se proposent, sondent meurement & cherchent sans passion, les causes, motifs, & ressorts jusques à la racine, ayans mieux douter & tenir en suspens leur creance, que par une trop molle & lasche facilité, ou legerete, ou precipitation de jugement, se paistre de fausseté, & affirmer ou se tenir assurez de chose de laquelle ils ne peuvent avoir raison certaine. Ceux-cy sont en petit nombre, de l'eschole & ressort de Socrates & Platon, modestes, sobres, retenus, considerans plus la verité & realité des choses, que l'utilité, & s'ils sont bien nés, ayans avec ce dessus la probité, & le reglement des mœurs, ils sont vrayement sages, & tels que nous cherchons icy. Mais pource qu'ils ne s'accordent pas avec le commun quant aux opinions, voyent plus clair, penetrent plus avant, ne sont si faciles, ils sont soubçonnés & mal estimés des autres, qui sont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantasques & Philosophes, c'est par injure qu'ils usent de ce mot. En la grand premiere de ces trois classes y a bien plus grand nombre qu'en la seconde, & en la seconde qu'en la troisieme. Ceux de la premiere & derniere, plus basse & plus haute, ne troublent point le monde, ne remuent rien, les uns par insuffisance & foiblesse, les autres par grande suffisance, fermeté, & sagesse. Ceux du milieu font tout le bruit, & les disputes qui sont au monde, presomptueux, tousjours agités & agitants. Ceux de la plus basse marche comme le fonds, la lie, la sentine, ressemblent à la terre, qui ne fait que recevoir & souffrir ce qui vient d'enhaut. Ceux de la moyenne ressemblent à la region de l'air, en laquelle se for-

ment tous les meteores, & se font tous les bruits & alterations, qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut estage, ressemblent à l'Ether & plus haute region voisine du ciel, seraine, claire, nette, & paisible. Ceste difference d'hommes vient en partie du naturel, de la premiere composition & temperament du cerveau, qui est fort different, humide, chaud, sec, & par plusieurs degres, dont les esprits & jugements sont ou fort solides, courageux; ou foibles, craintifs, plats: En partie de l'instruction & discipline, aussi de l'experience & hantise du monde, qui sert fort à se desmaiser, & mettre son esprit hors de page. Au reste il se trouve de toutes ces trois sortes de gens, souz toute robe, forme & condition, & des bons & des mauvais, mais bien diversement.

²
*Autre
distin-
cton.* L'on fait encores une autre distinction d'esprits & suffisances, car les uns se font voye eux mesmes & ouverture, se conduisent seuls. Ceux cy sont heureux de la plus haute taille, & bien rares; les autres ont besoin d'aide, mais ils sont encores doubles, car les uns n'ont besoin que d'estre esclaires, c'est assés qu'il y aye un guide & un flambeau, qui marche devant, ils suyront volontiers & bien aysement. Les autres voulant estre tirés, ont besoin de compulsoire, & que l'on les prenne par la main. Je laisse ceux qui par grande foiblesse, comme ceux de la plus basse marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne sont bons à suyvre, ny ne se laissent tirer & conduire: gens desesperés.

CHAP.

CHAP. XL.

*Troisième distinction & différence des hommes
accidentale, de leurs degrés, estats,
& charges.*

Ceste distinction accidentale, qui regarde les estats & charges, est fondée sur deux principes & fondemens de la société humaine, qui sont commander & obeir, puissance & subjection, supériorité & inferiorité, *imperio & obsequio omnia constant*. Ceste distinction se verra premièrement mieux en gros, en ceste table.

Divi-

Divi-
sion
pre-
miere
& gē-
nerale.

I.
Privée,
laquelle
est aux

Famil-
les &
mesna-
ges, &
est de
quatre
façons.

Mariage, du mary à la
femme. ceste-cy est la
source de la société hu-
maine.

Paternelle, des parens
sur les enfans, ceste-cy
est vrayement naturelle.

Herile, { Seigneurs sur
double, { leurs esclaves.
sçavoir { Maistres sur
des { leurs servi-
teurs.

Patronelle, des patrons
sur leurs affranchis, de
laquelle l'usage est peu
frequent.

Toute
puif-
sance
& sub-
jection
est ou

2.
Publi-
que, la-
quelle
est ou

Corps & colleges, communautés
civiles sur les particuliers membres
de la communauté.

Souveraine, qui est
de trois façons, &
sont trois sortes d'estats
(*Cunctas nationes, & urbes, populus aut primores, aut, singuli regunt*) sçavoir:

{ Monarchie,
d'un.
{ Aristocratie,
de peu.
{ Democratie,
de tous.

Subalterne, qui
est en ceux qui
sont superieurs &
inferieurs, pour
diverses raisons,
lieux, personnes,
comme sont les

{ Seigneurs parti-
culiers en plu-
sieurs degres.
{ Officiers de la
souveraineté, qui
sont en grande
diversité.

Ceste

Ceste puissance publique, soit souveraine, soit *Subdi-*
 subalterne, reçoit des subdivisions qu'il faut sça- *vison*
 voir. La souveraine, qui est triple, comme dict *de la*
 est, pour le regard de la maniere du gouverne- *souve-*
 ment, est encores triple, c'est à dire, chacune *raïne.*
 de ces trois est conduite en trois façons, dont
 est dicte royalle, ou seigneurialle, ou tyrannique.
 Royale en laquelle le souverain (soit il un, ou
 plusieurs, ou tous) obeissant aux loix de nature,
 garde la liberté naturelle, & la propriété des biens
 aux subjects. *Ad reges potestas omnis pertinet, ad*
singulos proprietas: Omnia Rex imperio possidet, sin-
guli dominio. Seigneurialle où le souverain est
 seigneur des personnes & des biens, par le droit
 des armes, gouvernant ses subjects comme
 esclaves. Tyrannique où le souverain mesprisant
 toutes loix de nature, abuse des personnes & des
 biens de ses subjects, differant du seigneur, com-
 me le voleur de l'ennemy de guerre. Des trois
 estats souverains le Monarchique, & des trois
 gouvernemens le seigneurial, sont les plus an-
 ciens, grands, durables, augustes, comme an-
 ciennement Assyrie, Perse, Egypte, & mainte-
 nant Ethiopie, la plus ancienne qui soit, Mo-
 schovie, Tartarie, Turquie, le Peru. Mais le
 meilleur & plus naturel estat & gouvernement
 est la Monarchie Royale: les Aristocraties fa-
 meuses sont jadis Lacedemone & maintenant
 Venise: les Democraties, Rome, Athenes, Car-
 thage, Royales en leur gouvernement.

La puissance publique subalterne, qui est aux *3*
 seigneurs particuliers, est de plusieurs sortes & *Des*
 degrés, principalement cinq, sçavoir seigneurs *sei-*
 Tributaires, qui doivent tribut seulement. *gneurs*

Feudataires. *parti-*

Vassaux simples, qui doivent foy & hommage *culiers.*
 pour le fief: Ces trois peuvent estre souverains:
 Vassaux

*Des estats & degrez des hommes en particulier ,
suyvant ceste precedente table.*

A D V E R T I S S E M E N T.

Icy est parlé en particulier des pieces de ceste table, & distinction de puissances & subjections (commençant par les privées & domestiques) c'est à dire de chaque estat & profession des hommes, pour les cognoistre, c'est icy le livre de la cognoissance de l'homme, car les devoirs d'un chacun seront au troisiéme livre en la vertu de justice, où de mesme ordre tous ces estats & chapitres se reprendront. Oravant y entrer faut sommairement parler du commander & obeyr, deux fondemens & causes principales de ces diversités d'estats & charges.

C H A P. XLI.

Du commander & obeïr.

C E sont, comme a esté dict, deux fondemens de toute société humaine, & de la diversité des estats & professions. Ces deux sont relatifs, se regardent, requierent, engendrent & conservent mutuellement l'un l'autre: & sont pareillement requis en toute assemblée & communauté, mais qui sont obliges à une naturelle envie, contestation & mes-difance ou plainte perpetuelle. La populaire rend le souverain de pire condition qu'un charretier, la Monarchique le met au dessus de Dieu. Au commander est la dignité, la difficulté (ces deux vont ordinairement ensemble), la bonte, la suffisance, toutes qualités de grandeur. Le commander c'est à dire la suffisance, le courage,

rage.

rage, l'authorité est du ciel & de Dieu, *imperium non nisi divino fato datur: omnis potestas à Deo est*: dont dict Platon que Dieu n'establit point des hommes, c'est à dire de la commune sorte & suffisance, & purement humaine, par dessus les autres, mais ceux qui d'une touche divine, & par quelque singuliere vertu & don du ciel, surpassent les autres, dont ils sont appellés *heroës*: Et l'obeir est l'utilité, l'aissance, la necessité, tellement que pour la conservation du publicq, il est encores plus requis que le bien commander, & est beaucoup plus dangereux le desny d'obeir, ou le mal obeir, que le mal commander. Tout ainsi qu'au mariage bien que le mary & la femme soient également obligés à la loyauté & fidelité, & l'ayent tous deux promis par mesmes mots, mesmes ceremonies & solemnités, si est-ce que les inconveniens sortent sans comparaison plus grands de la faute & adultere de la femme que du mary: Aussi bien que le commander & obeir soient pareillement requis en tout estat & compagnie, si est ce que les inconveniens sont bien plus dangereux de la des-obeissance des subjects, que de la faute des commandans. Plusieurs estats ont longuement roullé & assés heureusement duré souz de tres-meschans princes & magistrats, les subjects s'y accommodans & obeissans: Dont un sage interrogé pourquoy la Republique de Sparte estoit si florissante, si c'estoit pource que les Roys commandoient bien? mais plustost, dict il, pource que les citoyens obeissent bien. Mais si les subjects refusent d'obeir & secouent le joug, il faut que l'estat donne du nés à terre.

CHAP.

C H A P. XLII.

Du mariage.

Com bien que l'estat du mariage soit le premier & plus ancien, le plus important, & comme le fondement & la fontaine de la société humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les republicques, *Prima societas in conjugio est, quod principium urbis, seminarium reipublica*, si est ce qu'il a esté desestimé & descrié par plusieurs grands personages, qui l'ont jugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces objets contre luy.

Premierement ils ont estimé son lien & son obligation injuste, une dure & trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on s'attache & s'assubjectit par trop au soin & aux humeurs d'autrui. Que s'il advient d'avoir mal rencontré, s'estre mescompté au choix & au marché, & que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demeure miserable toute sa vie. Quelle iniquité & injustice pourroit estre plus grande, que pour une heure de fol marché, pour une faute faicte sans malice & par mesgarde, & bien souvent pour obeir & suivre l'advis d'autrui, l'on soit obligé à une peine perpetuelle? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se jeter en la mer la teste la premiere, pour finir ses jours bien tost, que d'estre tousjours aux peines d'enfer, & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'une jalousie, d'une malice, d'une rage & manie, d'une bestise opiniastre, & autres miserables conditions: dont l'un a dit, que qui avoit inventé ce noeud & lien de mariage, avoit trouvé un bel & specieux expedient, pour se venger des humains, une chausse-trape ou un filet pour atraper

traper les bestes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dict, que marier un sage avec une folle, ou au rebours, c'estoit attacher le vif avec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir & mourir le vif par la compagnie du mort.

Par la seconde accusation, ils disent, que le mariage est une corruption & abastardissement des bons & rares esprits, d'autant que les flatteries & mignardises de la partie que l'on aime, l'affection des enfans, le soin de sa maison, & advancement de sa famille, relaschent, destrempent, & ramolissent la vigueur & la force du plus vif & genereux esprit, qui puisse estre, telmoin Samson, Salomon, Marc Antoine, dont au pis aller il ne faudroit marier, que ceux qui ont plus de chair que d'esprit, vigoureux au corps & foibles d'ame, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choses petites & basses, selon leur portée. Mais ceux qui foibles de corps ont l'esprit grand, fort & puissant, est-ce pas grand dommage de les enfermer & garrotter à la chair & au mariage, comme l'on fait les bestes à l'estable? Nous voyons mesmes cela aux bestes. Car les nobles qui sont de valeur & de service, chevaux, chiens, l'on les esloigne de l'accointance de l'autre sexe, l'on ne met aux haras que les bestes de moindre estime. Aussi ceux qui sont destinés, tant hommes que femmes, à la plus venerable & sainte vocation, & qui doivent estre comme la cressime & la moielle de la Chrestienté, les gens d'Eglise & de religion, sont exclus du mariage. Et c'est pource que le mariage empesche & destourne les belles & grandes elevations d'ame, la contemplation des choses hautes, celestes, & divines, qui est incom-

incompatible avec le tabut des affaires domestiques, à cause de quoy l'Apostre prefere la solitude de la continence au mariage. L'utile peut bien estre du costé du mariage, mais l'honneste est de l'autre costé.

Puis il trouble les belles & saintes entreprises, comme saint Augustin recite qu'ayant designé avec quelques autres siens amis, dont il y en avoit de maries, de se retirer de la ville & des compagnies, pour vaquer à l'estude de sagesse & de vertu, leur dessein fut bien-tost rompu & interverty, par les femmes de ceux qui en avoient; & a dict aussi un sage, que si les hommes se pouvoient passer de femmes, qu'ils seroient visités & accompagnés des Anges.

Plus le mariage empesche de voyager parmy le monde & les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que l'on sçait: Bref le mariage non seulement apoltronit ou accroupit les bons & grands esprits, mais prive le publicq de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuvent s'exploicter demeurant au sein & au giron d'une femme, & autour des petits enfans. Mais ne fait il pas beau voir, & n'est-ce pas grand dommage, que celuy qui est capable de gouverner & policer tout un monde, s'amuse à conduire une femme & des enfans? Dont respondit un grand personnage, quand l'on luy parla de se marier, qu'il estoit né pour commander aux hommes, & non à une femmellette, pour conteiller & gouverner les Roys & Princes, & non pas de petits enfans.

A tout cela l'on peut dire que la nature humaine n'est pas capable de perfection, & de chose, où n'y ait à redire, comm'a esté dict ailleurs: les meilleurs remedes & expediens sont
 tous-

chap.

4.

tousjours un peu malades mellés d'incommodités : ce sont tous maux nécessaires : ç'a esté le meilleur que l'on a peu adviser pour sa conservation & multiplication. Aucuns comme Platon, & autres, ont voulu subtiliser & inventer des moyens pour éviter ces espines : mais outre qu'ils ont fait & forgé des choses en l'air, qui ne se pouvoient bien tenir longuement en usage : encores leurs inventions, quand elles seroient mises en pratique, ne seroient pas sans plusieurs incommodités & difficultés. L'homme les cause & les produit luy mesme par son vice & intemperance, & par ses passions contraires, & n'en faut pas accuser l'estat, ny autre que l'homme, qui ne sçait bien user d'aucune chose. Et peut on dire encores qu'à cause de ces espines & difficultés, c'est une école de vertu, un apprentissage, & un exercice familier & domestique, & disoit Socrates le Docteur de sagesse, à ceux qui luy objectoient la teste de sa femme, qu'il apprenoit par là en sa maison, à estre constant & patient par tout ailleurs, & à trouver douces les poinctures de la fortune. Et puis en fin on ne contredit pas, que celuy qui s'en passe ne face encores mieux. Mais à l'honneur du mariage, le Chrestien diét, que Dieu l'a institué au Paradis terrestre, avant toute autre chose, en l'estat d'innocence & perfection ; voilà quatre recommandations, la quatrième passe tout & sans replique. Depuis le fils de Dieu l'a approuvé & honoré de sa presence, son premier miracle, & miracle fait en faveur dudict estat, & des gens mariés, & l'a honoré de ce privilege, qu'il sert de figure de ceste grande union de luy avec son Eglise, & pour ce il a esté appellé Mystere & grand.

A la verité le mariage n'est point chose indif-

differente ou mediocre, c'est du tout un grand *Des*
 bien, ou grand mal; un grand repos, ou un *tout*
 grand trouble; un Paradis, ou un enfer; c'est *grand*
 une tres-douce & plaisante vie, s'il est bien *bien, ou*
 fait; un rude & dangereux marché, & une *grand*
 bien espineuse & poissante liaison, s'il est mal *mal.*
 rencontré; c'est une convention, où se verifie
 bien à point, ce que l'on dict, *homo homini deus,*
aut lupus.

Mariage est un ouvrage basti de plusieurs *5*
 pieces, il y faut un rencontre de beaucoup de *Le bon,*
 qualites, tant de considerations, outre & hors *est un*
 les personnes mariées. Car quoy qu'on die, l'on *rare*
 ne se marie seulement pour soy; la posterité, la *bien.*
 famille, l'alliance, les moyens y poissent beau-
 coup: voila pourquoy il s'en trouve si peu de
 bons, & ce qui s'en trouve si peu, c'est signe
 de son prix & de sa valeur, c'est la condition
 des plus grandes charges: la Royauté est aussi
 pleine de difficultés, & peu l'exercent bien &
 heureusement. Mais ce que nous voyons sou-
 vent qu'il ne se porte pas bien, cela vient de la
 licence & desbauche des personnes, & non de
 l'estat & institution du mariage, dont il se trou-
 ve plus commode aux ames bonnes, simples,
 & populaires, où les delices, la curiosité, l'oi-
 siveté le troublent moins: les humeurs desbau-
 chées, les ames turbulentes & detraquées ne
 sont pas propres à ce marché.

Mariage est un sage marché, un lien & une *6*
 cousture sainte & inviolable, une conven- *Descri-*
 tion honorable: s'il est bien façonné & bien *ption*
 pris, il n'y a rien plus beau au monde; c'est *simple*
 une douce société de vie, pleine de constance, & *son-*
 de fiance, & d'un nombre infiny d'utiles & *mair*
 solides offices, & obligations mutuelles: c'est *du ma-*
 une compagnie non point d'amour, mais d'a- *riage.*
 I
 mitié.

mitié. Ce sont choses fort distinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fièvre & malade, la chaleur naturelle & saine. Le mariage a pour sa part l'amitié, l'utilité, la justice, l'honneur, la constance, un plaisir plat voirement, mais sain, ferme, & plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir, & l'a plus vif, aigu, & cuisant: peu de mariages succèdent bien, qui sont commencés & acheminés par les beautés & desirs amoureux, il y faut des fondements plus solides & constants, & y faut aller d'aguet: ceste bouillante affection n'y vaut rien, voire est mieux conduit le mariage par main tierce.

7
Plus
exacte.

Cecy est bien dict sommairement & simplement: Pour une plus exacte description, nous sçaurons qu'au mariage y a deux choses, qui luy sont essentielles, & semblent contraires, mais ne le sont pas, sçavoir une égalité, comme sociale & entre pareils, & une inégalité, c'est à dire superiorité & inferiorité. L'égalité consiste en une entiere & parfaite communication & communauté de toutes choses, ames, volontés, corps, biens, loy fondamentale du mariage: laquelle en aucuns lieux s'estend jusques à la vie & la mort, tellement que le mary mort, faut que la femme s'uyve incontinent. Cela se pratique en aucuns lieux par loix publiques du pays, & souvent de si grande ardeur, qu'estant plusieurs femmes à un mary, elles contestent & plaident publiquement à qui aura l'honneur d'aller dormir (c'est leur mot) avec leur espoux, alleguant pour l'obtenir & y estre preferées, leur bon service, qu'elles estoient les mieux aimées, & ont eu de luy le dernier baiser, ont eu enfans de luy.

Et

Et certamen habent leti, qua viva sequatur

Conjugium, pudor est non uicuisse mori.

Ardent uictrices, & flamma pectora præbent,

Imponuntque suis ora perusta uiris.

En autres lieux s'observoit, non par les loix publiques, mais par les pactes & conventions du mariage, comme fust entre Marc Antoine & Cleopatra. Ceste equalité aussi consiste en la puissance, qu'ils ont sur la famille en commun, dont la femme est dicte compaignonne du mary, dame de la maison & famille, comme le mary le maistre & seigneur: Et leur autorité conjointe sur toute la famille, est comparée à l'Aristocratie.

La distinction de superiorité & inferiorité, consiste en ce, que le mary a puissance sur la femme, & la femme est subiecte au mary: Ceste Inégalité. cy est selon toutes loix & polices, mais plus ou moins selon la diversité d'icelles. Par tout la femme, bien qu'elle soit beaucoup plus noble & plus riche, est subiecte au mary: Ceste superiorité & inferiorité est naturelle, fondée sur la force & suffisance de l'un, foiblesse & insuffisance de l'autre. Les Theologiens la fondent bien sur d'autres raisons tirées de la bible, l'homme a esté fait le premier, de Dieu seul & immédiatement, par expres, pour Dieu son chef, & à son image, & parfait, car nature commence tousjours par chose parfaite: la femme faicte en second lieu, apres l'homme, par occasion & pour autre chose, *mulier est vir occasionatus*, pour servir d'aide & de second à l'homme, qui est son chef, & par ainsi imparfaicte. Voila par l'ordre de la generation. Celly de la corruption & de peché, prouve le mesme, la femme a este la premiere en prevarication, & de son chef a peché, l'homme second,

& à l'occasion de la femme, la femme donc dernière au bien, & en la generation, & occasionnée, première au mal, & occasion d'iceluy, est justement assubjectie à l'homme premier au bien, & dernier au mal.

*Puis-
sance
mari-
tale.
Dion.
Halic.
l. 2.
Lib. 2.
lib. 6.
bel.gal.* Ceste superiorité & puissance maritale a esté en aucuns lieux telle que la paternelle, sur la vie & la mort, comme aux Romains par la loy de Romulus, & le mary pouvoit tuer la femme en quatre cas, adultere, supposition d'enfans, faulx clefs, & avoir beu du vin. Aussi chés les Grecs, dit Polybe, & les anciens Gaulois, dit Cesar, la puissance maritale estoit sur la vie & la mort de la femme. Ailleurs & là mesme depuis, ceste puissance a esté moderée: mais presque toute la puissance du mary & la subjection de la femme porte, que le mary est maistre des actions & veus de sa femme, la peut corriger de paroles & tenir aux ceps (la battre de coups est indigne de femme d'honneur, dict la loy), & la femme est tenuë de tenir la condition, suivre la qualité, le pays, la famille, le domicile, & le rang du mary, doit accompagner & suivre le mary par tout, en voyage, en exil, en prison, errant, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de Sulpitia, suivant son mary Lentulus proscript & relegué en Sicile. A Erithrée son mary Phalaris banny. Ipsicrates femme du Roy Mithridates vaincu par Pompée s'en allant & errant par le monde.

*Corn.
Tacit.* Aucuns adjoustent à la guerre & aux provinces, où le mary est envoyé avec charge publique. Et la femme ne peut estre en jugement, soit en demandant ou deffendant, sans l'autorité de son mary, ou du Juge à son refus, & ne peut appeller son mary en jugement sans permission du Magistrat.

Le

Le mariage ne se porte pas de mesme façon ¹⁰
& n'a pas mesmes loix & regles par tout, selon ^{Ses re-}
les diverses religions & nations il a ses regles ou ^{gles di-}
plus lasches & larges, ou plus estroictes; selon ^{verses.}
la Chrestiente, la plus estroicte de toutes, le ma-
riage est fort subject & tenu de court. Il n'a ^{De la}
que l'entrée libre, sa durée est toute contrain- ^{Poly-}
te, dependant d'ailleurs que de nostre vou- ^{gamie}
loir. Les autres nations & religions, pour ren- ^{& re-}
dre le mariage plus aisé, libre, & fertile, reçoivent ^{pudia-}
& pratiquent la polygamie, & la repudia- ^{tion.}
tion, liberté de prendre & laisser femmes, accu-
sent la Chrestiente d'avoir tollu ces deux, &
par ce moyen prejudicié à l'amitié & multipli-
cation, fins principales du mariage: d'autant
que l'amitié est ennemie de toute contraincte,
& se maintient mieux en une honneste liberté.
Et la multiplication se faiét par les femmes:
comme nature nous monstre richement aux
loups, desquels la race est si fertile en la pro-
duction de leurs petits, jusques au nombre de
douze ou treize, & surpassant de beaucoup les
autres animaux utiles, desquels on tue si grand
nombre tous les jours & si peu de loups, &
toutesfois c'est la plus sterile de toutes. Ce qui
vient de ce que de si grand nombre, il y a une
seule femelle, qui le plus souvent profite peu,
& ne porte point, estouffée par la multitude des
masles concurrens & affamés, la plus grande
partie desquels meurt sans produire, a faute de
femelles. Aussi void on combien la polygamie
profite à la multiplication, parmi les nations
qui la reçoivent, Juifs, Mahumetans, & au-
tres Barbares, qui font des amas de trois à qua-
tre cents mille combatans. Au contraire le
Christianisme tient plusieurs personnes atta-
chées ensemble, l'une des parties étant sterile,
quel-

quelquesfois toutes les deux : lesquels colloqués avec d'autres l'un & l'autre laisseroit grande posterité. Mais au mieux toute sa fertilité consiste en la production d'une seule femme: finalement reprochent que ceste restriction Chrestienne produict des desbauches & adulteres : mais à tout cela l'on respond, le Christianisme ne considere pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporelles, mais le regarde d'un autre visage, & a ses raisons plus hautes & nobles, comme il a esté dit : joint que l'experience monstre en la pluspart des mariages, que la contraincte sert à l'amitié, principalement aux ames simples & debonnaires, qui s'accommodent facilement, où elles se trouvent attachées : Et quant aux desbauches, elles viennent du dereglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arreste. Et de faict les adulteres se trouvent en la Polygamie & repudiation, telmoin chés les Juifs, & David, qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il eut : & au contraire ont esté long temps incognus en des polices bien réglées, où n'y avoit Polygamie ny repudiation, telmoin Sparte & Rome long temps apres sa fondation : il ne s'en faut donc pas prendre à la religion, qui n'enseigne que toute netteté & continence.

II
Polygamie diverse. La liberté de la Polygamie, qui semble aucunement naturelle, se porte diversément selon les diverses nations & polices. Aux unes toutes les femmes à un mary vivent en commun, & sont en pareil degré & rang, & leurs enfans de mesmes : ailleurs il y en a une, qui est la principale & comme maistresse, & les enfans heritent aux biens, honneurs & titre du mary ; les autres femmes sont tenues à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes legitimes, & ailleurs

leurs sont concubines , & leurs enfans pensionnaires seulement.

L'usage de la repudiation de mesmes est différent , car chés aucuns , comme Hebreux , Grecs , Armeniens , l'on n'exprime point la cause de la separation , & n'est permis de reprendre la femme une fois repudiée , bien est permis de se remarier à d'autres : mais en la loy Mahumetane , la separation se fait par le Juge , avec cognoissance de cause (sauf que ce fut par consentement mutuel) laquelle doit estre , adultere , sterilité , incompatibilité d'humeurs , entreprise sur la vie de sa partie , choses directement & capitalement contraires a l'estat & institution du mariage : & est loysible de se reprendre toutes & quantes fois qu'ils voudront. Le premier semble meilleur , pour tenir en bride les femmes superbes , & les fascheux maris ; le second , qui est d'exprimer la cause , des-honore les parties , empesche de trouver party , descouvre plusieurs choses , qui devoient demeurer cachées. Et advenant que la cause ne soit pas bien verifiée , & qu'il leur faille demeurer ensemble , s'ensuivent empoisonnemens & meurtres , souvent incognus aux hommes , comm'il fut descouvert à Rome au paravant l'usage de la repudiation , ou une femme surprise d'avoir empoisonné son mary , en accuse d'autres , & celles cy d'autres , jusques à soixante dix de mesme crime , qui furent toutes executées : mais le pire a esté que l'adultere demeure presque par tout sans peine de mort , & seulement y a divorce & separation de compagnie , introduite par Justinien , homme du tout possédé de sa femme , qui fist passer tout ce qu'elle peut à l'avantage des femmes , d'où il sort un danger de perpetuel adultere , desir de la mort

12
Repudiations
diverses.

de sa partie, le delinquant n'est point puni, l'innocent injurié demeure sans reparation.

Du devoir des mariez voyés l. 3. c. 12.

C H A P. XLIII.

Des parens & enfans.

I L y a plusieurs sortes & degrés d'autorité & puissance humaine, publique & privée, mais il n'y en a point de plus naturelle ny plus grande, que celle du pere sur les enfans, (je dis pere, car la mere, qui est subjecte à son mary, ne peut proprement avoir les enfans en sa puissance & subjection), mais elle n'a pas tousjours ny en tous lieux esté pareille. Anciennement presque par tout elle estoit absoluë & universelle sur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme sont de plaider, se marier, acquérir biens, sçavoir est chés les Romains par la loy expresse de Romulus, *parentum in liberos omne jus esto relegandi, vendendi, occidendi*, exceptés seulement les enfans au dessous trois ans, qui ne peuvent encores avoir mesdict ny mesfaict, laquelle loy fust renouvelée depuis par la loy des douze tables, par laquelle estoit permis au pere de vendre ses enfans jusques à trois fois, chés les Perses selon Aristote, chés les anciens Gaulois, comme dict Cesar & Prosper, chés les Moschovites & Tartares, qui peuvent vendre jusques à la quatriesme fois. Et semble qu'en la loy de nature ceste puissance aye esté, par le faict d'Abraham voulant tuer son fils. Car si cela eust esté contre le devoir & hors la puissance du pere, il n'y eust jamais senty: & n'eust jamais pensé que ce fust esté Dieu, celuy qui le luy mandoit, s'il eust esté contre la nature: & puis nous voyons qu'Isaac n'y a point

I
Puis-
sance
pater-
nelle.

Dion.
Halic.
l. 2.
antiq.
Rom.
l. in
suis. ff.
de lib.
&
posth.
Aulus
Gell.
lib. 20.
l. 8
Eth.
cap.
20.
lib. 6
bel.
Gal.
Prosper
Aquit.
in epist.
Sigism.
Deu-

point résisté, ny allegué son innocence, sçachant *1er. 27.*
 que cela estoit en la puissance du pere. Ce qui
 ne deroge aucunement à la grandeur de la foy
 d'Abraham, car il ne voulut sacrifier son fils, en
 vertu de son droit ou puissance, ny pour aucun
 demerite d'Isaac, mais purement pour obeir au
 commandement de Dieu. En la loy de Moysé de
 mesme, sauf quelque modification: Voila quel-
 le a esté ceste puissance anciennement en la
 pluspart du monde, & qui a duré jusques aux
 Empereurs Romains. Chés les Grecs elle n'a pas
 esté si grande & absoluë, ny aux Egyptiens, tou-
 tesfois s'il advenoit que le pere eust tué son fils
 à tort & sans cause, il n'estoit point puny, sinon *Diodor.*
 d'estre enfermé trois jours pres du corps mort.

Or les raisons & fruiçts d'une si grande ab-
 soluë puissance des peres sur leurs enfans, tres-
 bonne pour la culture des bonnes mœurs, chas- *2*
 ser les vices, & pour le bien publicq, estoient *Ses rai-*
 premierement de contenir les enfans en crain- *sons &*
 te & en devoir: puis à cause qu'il y a plusieurs *fruiçts.*
 fautes grandes des enfans, qui demeureroient
 impunies au grand prejudice du publicq, si
 la cognoissance & punition n'estoit qu'en la
 main de l'autorité publique, soit pource qu'el-
 les sont domestiques & secretes, ou qu'il n'y a
 point de partie & poursuivant. Car les patens
 qui le sçavent & y sont plus interessés, ne les des-
 crieroient pas, outre qu'il y a plusieurs vices, des-
 bauches, insolences, qui ne se punissent jamais
 par justice: Joinct qu'il survienne plusieurs
 choses à demeller, & plusieurs differens entre
 les parens & enfans, les freres & sœurs, pour
 les biens ou autres choses, qu'il n'est pas beau
 de publier, qui sont assoupies & esteinctes par
 ceste autorité paternelle. Et la loy n'a point
 pensé que le pere abusast de ceste puissance, à
 cause

cause de l'amour tant grande qu'il porte naturellement a ses enfans , incompatible avec la cruauté, qui est cause qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent plustost pour eux, quand ils sont en justice, & n'ont plus grand tourment, que voir leurs enfans en peine : & bien peu ou point s'en est-il trouvé, qui se soit servy de ceste puissance, sans tres-grande occasion, tellement que c'estoit plustost un espouvantail aux enfans, & tres-utile, qu'une rigueur de faict.

3 Or ceste puissance paternelle s'est quasi de soy
3 Sa de- mesme perduë & abolie, (car ç'a este plus par
cadence detaccoustumance, que par loy expresse) & a
& rui- commencé de decliner à la venue des Empe-
ria. reurs Romains. Car des le temps d'Auguste ou
 bien tost apres, elle n'estoit plus en vigueur,
 dont les enfans devindrent si fiers & insolens
 contre leurs peres, que Seneque parlant à Neron
 disoit, qu'on avoit veu punir plus de parricides,
 depuis cinq ans derniers, qu'en sept cents ans
 auparavant, c'est à dire depuis la fondation de
lib. 1. Rome. Auparavant s'il advenoit que le pere
de tuast ses enfans, il n'estoit point puny, comme
elem. nous apprenons par exemples de Fulvius Sena-
Salust. teur, qui tua son fils pource qu'il estoit partici-
in bell. pant à la conjuration Catilinaire, & de plu-
Catil- sieurs autres Senateurs, qui ont faict les procès
lin. criminels à leurs enfans en leurs maisons, & les
Valer. ont condamnés à mort, comme Cassius Tra-
Ma- tius, ou à exil perpetuel, comme Manlius Tor-
xim. quatus son fils Syllanus. Il y a bien eu des loix
l. inau- apres, qui enjoignent que le pere doit presen-
ditum. ter à la justice ses enfans delinquans, pour
ad leg. les faire chastier, & que le juge prononcera la
Corn. sentence telle que le pere voudra, qui est en-
ff. l. in cores un vestige de l'antiquité, & voulant oster
ff. de la puissance au pere, ils ne l'osent faire qu'a de-
 my,

my, & non tout ouvertement. Ces loix postérieures approchent de la loy de Moysé, qui veut qu'à la seule plainte du pere, faite devant le juge, sans autre cognoissance de cause, le fils rebelle & contumax soit lapidé, requerant la presence du juge, afin que la punition ne se face secrettement ou en colere, mais exemplairement. Et ainsi selon Moysé la puissance paternelle est plus libre & plus grande, qu'elle n'a esté depuis les Empereurs: mais depuis sous Constantin le grand, & puis Theodoze, finalement souz Justinien ell'a esté presque du tout esteinte. De là est advenu que les enfans ont appris à refuser à leurs parens obeissance, leurs biens & leur secours, & à plaider contre eux: chose honteuse de voir nos Palais pleins de tels procès. Et les en a on dispensés, souz pretexte de devotion & d'offrande, comme chés les Juifs des auparavant Jesus Christ, comme il leur reproche: & depuis en la Chrestienté, selon l'opinion d'aucuns, voire les tuer ou en se deffendant, ou s'ils se rendent ennemis de la republique: combien que jamais il n'y scauroit avoir aillés juste cause de tuer ses parens, *nullum tantum scelus admitti potest à patre, quod sit parricidio vindicandum, & nullum scelus rationem habet.*

Or l'on ne sent pas quel mal & prejudice il est advenu au monde du ravallement & extinction de la puissance paternelle. Les republicques auxquelles ell'a este en vigueur, ont fleury. Si l'on y cognoissoit du danger & du mal, l'on la pouvoit aucunement moderer & regler, mais de l'abolir, comme elle est, il n'est ny beau, ny honneste, ny expedient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

Du devoir reciproque des parens & enfans voyés
l. 3. c. 14.

CHAP. XLIV.

Seigneurs & esclaves, maîtres & serviteurs.

1 *Usage des esclaves.* **L'**Usage des esclaves & la puissance des seigneurs ou maîtres sur eux, bien que ce soit chose usitée par tout le monde, & de tout temps (sauf depuis quatre cents ans qu'elle s'est relâchée, mais qui se retourne mettre sus) la généralité ou universalité n'est pas certaine preuve ny marque infaillible de nature, tesmoin les sacrifices des bestes, spécialement des hommes, observés & tenus pour acte de pieté par tout le monde: qui toutesfois sont contre nature. La malice humaine passe tout, force nature, fait passer en force de loy tout ce qu'elle veut: n'y a cruauté ny meschanceté si grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté.

2 *Distinction.* Il y en a de quatre sortes: naturels, nés d'esclaves; forcés & faits par droit de guerre; justes dictés de peine à cause de crime, ou de dette, dont ils sont esclaves de leurs creanciers, au plus sept ans selon la loy des Juifs, mais toujours jusques au paiement ailleurs; volontaires, qui sont de plusieurs sortes, comme ceux qui jouent à trois dés, ou vendent à pris d'argent leur liberté, comme jadis en Allemagne, & encores maintenant en la Chrestienté mesmes, ou qui se donnent & vouent esclaves d'autrui à perpetuité, ainsi que practiquoient anciennement les Juifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en signe de perpetuelle servitude. Et ceste sorte de captivité volontaire est la plus estrange de toutes, & la plus contre nature.

3 *Cause.* C'est l'avarice, qui est cause des esclaves forcés, & la poltronnerie cause des volontaires: les

les seigneurs ont esperé plus de gain & de profit à garder qu'à tuer. Et de fait la plus belle possession, & le plus riche bien, estoit anciennement des esclaves. Par là Crassus devint le plus riche des Romains, qui avoit outre ceux qui le servoient, cinq cents esclaves, qui rapportoient tous les jours gain & profit de leurs mestiers & arts queffuaires. Apres en avoir tire long service & profit, encores en faisoient ils argent en les vendant.

C'est chose estrange de lire les cruautés exercées par les seigneurs contre les esclaves, par l'approbation mesmes ou permission des loix: ils leur faisoient labourer la terre enchesnes, comme encoures en Barbarie, coucher dedans les creux & fosses, estants venus vieux ou impotents & inutiles estoient vendus, ou bien noyés & jettes dedans les estangs, pour la nourriture des poissons: non seulement pour une petite legere faute, comme casser un verre, on les tuoit, mais pour le moindre soubçon, voire tout simplement pour en avoir le pastetemps, comme fist Flaminius l'un des hommes de bien de son temps. Et pour donner plaisir au peuple, ils estoient contraints de s'entretuër publiquement aux arenes: si le maistre estoit tué en sa maison, par qui que ce fust, les esclaves innocents estoient tous mis à mort, tellement que Pedanius Romain estant tué, bien que l'on sceust le meurtrier, si est-ce que par ordonnance du Senat quatre cents esclaves siens furent tues.

C'est aussi d'autre part chose estrange, d'entendre les rebellions, elevations, & cruautés des esclaves contre les seigneurs en leur rang quand ils ont peu, non seulement en particulier par surprinse, trahison, comme une nuit en la ville de Tyr, mais en bataille rangée par mer

par terre, dont est venu le proverbe, *Autant d'ennemis que d'esclaves.*

6 Or comme la religion Chrestienne & puis la
Dimi- Mahumetane a creu, le nombre des esclaves a
nution descreu, & la servitude a relasché, d'autant que
d'escla- les Chrestiens & puis les Mahumetans ont af-
ves. franchy tous ceux, qui se sont mis de leur reli-
 gion: & estoit un moyen pour les y appeller,
 tellement qu'environ l'an douze cents, il n'y
 avoit presque plus d'esclaves au monde, sinon
 où ces deux religions n'avoient point encores
 d'autorité.

7 Mais comme le nombre des esclaves a dimi-
Ac- nué, le nombre des povres mendians & vaga-
croisse- bonds a creu, car tant d'esclaves affranchis fortis
ment de de la maison & subjection des seigneurs, n'ayans
povres de quoy vivre & faisans force enfans, le monde
& va- a esté remply de povres.

La pauvreté puis apres les a fait retourner en
ga- servitude, & estre esclaves volontaires, joiants,
bonds. troquants, vendants leur liberté, afin d'avoir
 8 leur nourriture & vie assurée, ou mettre leurs
Retour enfans à leur aise. Outre ceste cause & ceste servi-
à la tude volontaire, le monde est retourne à l'usage
servi- des esclaves, parce que les Chrestiens & Mahu-
tude. metans se faisans la guerre sans cesse, & aux
 Payens, & gentils Orientaux & Occidentaux,
 bien qu'à l'exemple des Juifs n'ayant point d'e-
 esclaves de leur nation, ils en ont des autres na-
 tions, lesquels encores qu'ils se mettent de
 leur religion, les retiennent toutesfois esclaves
 par force.

La puissance & autorité des maistres sur leurs
 serviteurs, n'est gueres grande ny imperieulë,
 & ne peut aucunement prejudicier à la liberté
 des serviteurs, mais seulement peuvent ils les
 chastier & corriger avec discretion & modera-
 tion.

tion. Elle est encores moindre sur les mercenaires, sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir, ny correction.

Le devoir des maistres & serviteurs est l. 3. c. 15.

C H A P. XLV.

De l'estat, souveraineté, souverains.

A Pres la puissance privée, faut venir à la publique de l'estat. L'estat, c'est à dire la domination, ou bien l'ordre certain en commandant & obéissant, est l'appuy, le ciment & l'ame des choses humaines: c'est le lien de la société, qui ne pouroit autrement subsister, c'est l'esprit vital, qui faict respirer tant de milliers d'hommes, & toute la nature des choses.

Or non obstant que ce soit le soutien de tout, si est-ce chose mal assurée, tres-difficile, sujette à changements, *arduum & subiectum fortuna rei de cuncta regendi onus*, qui decline, & quelques fois trebuche par des causes occultes & incongnies, & tout en un coup du plus haut au plus bas, & non par degrés, comme il avoit demeuré long temps à s'eslever. Il est aussi exposé à la haine & des grands & des petits, dont il est aguetté, sujet aux embusches & dangers. Ce qui advient aussi souvent des mœurs mauvaises des souverains, & du naturel de la souveraineté, que nous allons depeindre.

Souveraineté est une puissance perpetuelle & absoluë, sans restriction de temps ou de condition: Elle consiste à pouvoir donner loy à tous en general, & à chacun en particulier, sans le consentement d'autruy, & n'en recevoir de personne. Et, comme dict un autre, à pouvoir desroger au droit ordinaire: la souveraineté

est

est dictée telle & absolue, pour ce qu'elle n'est subiecte à aucunes loix humaines ny siennes propres. Car il est contre nature à tous de se donner loy & commander à soy mesme en chose qui depende de sa volonté, *Nulla obligatio consistere potest, qua à voluntate promittentis statum capit*, ny d'autruy soit vivant ou de ses predecesseurs, ou du pays; la puissance souveraine est comparée au feu, à la mer, à la beste sauvage, elle est tres mal aisée à dompter & traiter, ne veut point estre desdite, ny heurtée, & l'estant est tresdangereuse, *potestas res est qua moneri docerique non vult, & castigationem agre fert.*

4 Ses propriétés. Ses marques & propriétés sont juger en dernier ressort, ordonner de la paix & de la guerre, creer & destituer Magistrats & officiers, donner graces & dispenses contre les loix, imposer tributs, ordonner des monnoyes, recevoir les hommages, ambassades, sermens; mais tout revient & est compris souz la puissance absolue de donner & faire la loy à son plaisir: l'on en nomme encores d'autres legeres, comme le droit de la mer & du bris, confiscation pour crime de leze majesté, puissance de changer la langue, tiltre de Majesté.

5 La grandeur & souveraineté est tant désirée de tous, c'est pource que tout le bien qui y est, paroist dehors, & tout son mal est au dedans: Aussi que commander aux autres est chose tant belle & divine, tant grande & difficile. Pour ces mesmes raisons sont estimés & reverés pour plus qu'homme. Ceste creance est utile pour extorquer des peuples le respect & obeïllance nourrice de paix & de repos. Mais en fin ce sont hommes jettes & faicés au moule des autres, & assés souvent plus mal nés & mal partagés de nature que plusieurs du commun: il semble que leurs actions
pour-

pource qu'elles sont de grand poids & importance, soient aussi produictes par causes poissantes & importantes: mais il n'en est rien, c'est par mesmes ressorts que celles du commun. La mesme raison qui nous fait tantiser avec un voisin, dresse entre les princes une guerre; celle qui fait fouetter un laquay, tombant en un Roy fait ruiner une province. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus que nous; pareils appetits agitent une mouche & un Elephant. Au reste outre les passions, defauts, & conditions naturelles, qu'ils ont communes avec le moindre de ceux qui les adorent, ils ont encores des vices & des incommodités, que la grandeur & souveraineté leur apporte, dont ils leur sont peculiers.

Les mœurs ordinaires des grands, sont, orgueil indomptable, *durus & veri insolens, ad re-* 6
ta flecti regius non vult tumor. violence trop li- Mœurs
id esse regni maximum pignus putant, ve- des sou-
si quicquid alius non licet, suis licet: quod non potest, rains.
vult posse qui nimium potest. leur mot favorit est Senec.
quod libet, licet. soupçon, jalousie, *suapte natu-*
ra potentia anxii; voire jusques à leurs enfans, Tacit.
suspectus semper invisusque dominantibus quisquis
proximus destinatur, adeo ut displiceant etiam civi-
lia filiorum ingenia: d'où vient qu'ils sont sou-
 vent en allarme & en crainte, *ingenia regum pro-*
na ad formidinem.

Les avantages des Rois & princes souverains 7
 par dessus le peuple, qui semblent si grands & Leurs
 esclattans, sont en verité bien legers & quasi miseres
 imaginaires: mais ils sont bien payés par des & in-
 grands; vrayes & solides desadvantages & in- com-
 commodités. Le nom & tiltre de souverain, la modi-
 montre & le dehors est beau, plaisant & ambi- rés.
 tieux, mais la charge & le dedans est dur, diffi-
 cile & bien espineux. Il y a de l'honneur, mais
 peu

peu ou point de repos & de joye : c'est une publique & honorable servitude, une noble misere, une riche captivité : *Aurea & fulgida compedes, clara miseria*, tefmoin ce qu'en ont dit & fait Auguste, Marc Aurele, Pertinax, Diocletian, & la fin qu'ont fait presque tous les douze premiers Cefars, & tant d'autres apres eux. Mais pource que peu croient cecy, & se laissent decevoir à la belle mine, je veux plus particulièrement coter les incommodités & miseres, qui accompagnent les souverains.

8
1. En leur charge.

Premierement la difficulté grande de bien jouer leur roolle, & s'acquitter de leur charge, car que doit-ce estre que de reigler tant de gens, puis qu'à reigler soy-mefme il y a tant de difficultés ? Il est bien plus aisé & plus plaisant de suivre que de guider, n'avoir à tenir qu'une voie toute tracée que la tracer, à obeir qu'à commander, & respondre de soy seul que des autres encores, *ut satius multo jam sit parere quietum, quam regere imperio res velle*. Joinct qu'il semble requis que celuy qui commande soit meilleur que ceux à qui il commande, ce disoit un grand commandeur Cyrus. Ceste difficulté se monstre par la rareté, tant peu sont tels qu'ils doivent estre. Vespasian a esté seul, dit Tacite, de ses predecesseurs qui s'est rendu meilleur : & selon le dire d'un ancien, tous les bons princes se pourroient bien graver en un anneau.

9
2. Aux plaisirs & a-tions de la vie.

Secondement aux voluptés & plaisirs, dont on pense qu'ils ont bien meilleure part que les autres. Ils y sont certes de pire condition que les privés, car outre que ce lustre de grandeur les incommode à la jouissance de leurs plaisirs, à cause qu'ils sont trop esclairés, & trop en butte & en eschec, ils sont contreroolés & espiés jusques à leurs pensées, que l'on veut deviner & juger.

juger. Encores la grande aisance & facilité de faire ce qu'il leur plaist, tellement que tout ploye souz eux, oste le goust & l'aigre-douce poincte, qui doibt estre aux plaisirs, lesquels ne resjouissent que ceux qui les goustent, & rarement, & avec quelque difficulté: qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit avoir plaisir à boire: la fatieté est ennuyeuse & faict mal au cœur, *pinguis amor nimiumque potens in tadia nobis vertitur: & stomacho dulcis ut esca nocet.* Il n'est rien si empeschant, si degousté que l'abondance: voire ils sont privées de toute vraye & vive action, qui ne peust estre sans quelque difficulté & resistance: ce n'est pas aller, vivre, agir à eux, c'est sommeiller & comme insensiblement glisser.

Le troisième chef de leurs incommodités est au mariage: les mariages populaires sont plus libres & volontaires, faicts avec plus d'affection, de franchise & de contentement. Une raison de cecy peut estre que les populaires trouvent plus de partis de leur sorte à choisir, les Rois & Princes qui ne sont pas en foule, comme l'on sçait, n'ont pas beaucoup à choisir. Mais l'autre raison est meilleure, qui est que les peuples en leurs mariages ne regardent qu'à faire leurs affaires & s'accommoder, les mariages des princes sont souvent forcés par la necessité publique, sont pieces grandes de l'estat & outils servans au bien & repos general du monde. Les grands & souverains ne se marient pas pour eux mesmes, mais pour le bien de l'estat, duquel ils doivent estre plus amoureux & jaloux que de leurs femmes & enfans. A cause dequoy il faut souvent qu'ils entendent à des mariages, ou n'y a amour ny plaisir, & se font entre personnes qui ne se cognoissent & ne se virent jamais, &

10

3. Ex

leurs

maria-

ges.

ne

ne se portent aucune affection, voire tel grand prend une grande, que s'il estoit moindre, il ne la voudroit pas, mais c'est pour servir au publicq, pour assurer leurs estats & mettre en repos les peuples.

II
4. Es-
sais
d'hon-
neur.
Le quatriesme est qu'ils n'ont aucune vraye part aux essais, que les hommes font les uns contre les autres par jalousie d'honneur & de valeur, aux exercices de l'esprit ou du corps: qui est une des plus plaisantes choses qui soit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tous s'espargnent & aiment mieux celer leur valeur, & trahir leur gloire, que de heurter & offenser celle de leur souverain, s'ils cognoissent qu'il y aye affection à la victoire. C'est à la verité par force de respect, les traiter desdaigneusement & injurieusement, dont disoit quelqu'un que les enfans des princes n'apprennent rien à droict, qu'à manier chevaux, pour ce qu'en tout autre exercice chacun flechit souz eux, & leur donne gagné: mais le cheval, qui n'est ny flateur ny courtisan, met aussi bien par terre le prince, que son escuyer. Plusieurs grands ont refusé des loüanges & approbations offertes, disans, Je les estimerois, accepterois & m'en ressentirois, si elles parloient de gens libres qui osassent dire le contraire, & me taxer advenant subiect de le faire.

12
5. Pri-
vation
de
voya-
ger.
Le cinquieme est qu'ils sont privés de la liberté d'aller & voyager par le monde, estants comme prisonniers en leur pays, voire dans leurs pais mesmes, comme enveloppés de gens, de parleurs & regardans, & ce par tout où ils sont, en toutes leurs actions, voire jusques à leur chaire percée, dont le Roy Alphonse disoit, qu'en cela les asnes estoient de meilleure condition que les Rois.

Le

Le fixieme chef de leurs miseres est qu'ils sont
 privés de toute amitié & société mutuelle, qui
 est le plus doux & le plus parfait fruit de la vie
 humaine, & ne peust estre qu'entre pareils ou
 presque pareils. La disparité si grande les met
 hors du commerce des hommes, tous ces servi-
 ces, humilités & bas offices, leur sont rendus
 par ceux qui ne les peuvent refuser, & ne vien-
 nent d'amitié mais de subjection, ou pour s'a-
 grandir, ou par coustume & contenance, tes-
 moin que les meschants Rois sont aussi bien ser-
 vis, reverés, que les bons, les haïs que les aimés,
 l'on n'y cognoist rien, mesme appareil, mesme
 ceremonie: dont respondit l'Empereur Julien
 à ses courtisans qui le loüoyent de sa bonne justi-
 ce, je m'enorgueillirois par-advanture de ces
 loüanges, si elles estoient dictes de gens qui o-
 fassent m'accuser, & vituperer mes actions con-
 traïres, quand elles y seroient.

Le septiesme poinct de leurs miseres pire,
 peut estre, que tous, & plus pernicieux au pu-
 blicq, est qu'ils ne sont point libres aux choi-
 des personnes, ny en la science vraye des cho-
 ses. Il ne leur est permis de sçavoir au vray l'es-
 tat des affaires, ny de cognoistre, & par ainsi
 n'y employer & appeller tels qu'ils voudroient
 bien, & seroit bien requis. Ils sont enfermés &
 assiegés de certaines gens, qui sont ou de leur
 sang propre, ou qui pour la grandeur de leurs
 maisons, & offices, ou par prescription, sont si
 avant en autorité, force & maniemment des af-
 faires, qu'il n'est loisible sans mettre tout à ha-
 sard, les mescontenter, reculer ou mettre en
 jalousie. Or ces gens là, qui couvrent & tien-
 nent comme caché le prince, empeschent que
 toute la verité des choses ne luy apparaisse, &
 qu'autres meilleures & plus utiles s'en appro-
 chent,

13

6 De

mu-

tuelle

6 cor-

diale

amitié.

14

7 Igne-

rance

des cho-

ses &

capti-

vité.

chent, & ne soient cognus ce qu'ils font: c'est pitie que de ne voir que par les yeux & n'entendre que par les oreilles d'autruy, comme font les princes. Et ce qui acheve de tous points ceste misere, c'est qu'ordinairement & comme par un destin, les princes & grands sont possedés par trois sortes de gens, peste du genre humain, flateurs, inventeurs d'impost, delateurs, lesquels souz beau & faux pretexte de zele & amitié envers le prince, comme les deux premiers, ou de preud'homme & reformation, comme les derniers, gastent & ruinent & le prince & l'estat.

15 La huitième misere est, qu'ils sont moins libres & maistres de leurs volontés que tous autres, car ils sont forcés en leurs procedures, par mille considerations & respects, dont il faut souvent qu'ils captivent leurs desseins, desirs & volentes, *in maxima fortuna minima licentia*. Et cependant au lieu d'estre plains, ils sont plus rudement traités & jugés que tous autres: car l'on veut deviner leurs desseins, penetrer dedans leurs cœurs & intentions, ce que ne pouvans, *Abditos principis sensus & si quid occultius parat exquirere: illicitum anceps nec ideo assequare*, & regardant les choses par autre visage, ou n'entendant assez aux affaires d'estat, requierent de leurs princes ce qui leur semble qu'ils doivent, blasment leurs actions, ne veulent souffrir d'eux ce qui est necessaire, & leur font le proces bien rudement.

16 *Fin miserable.* Finalement il advient souvent qu'ils font une fin totalement miserable, non seulement les tyrans & usurpateurs, cela leur appartient, mais encores les vrais titulaires, tesmoin tant d'Empereurs Romains apres Pompée le grand & Cesar, & de nos jours Marie Royne d'Ecosse passée par main de bourreau, & Henry troisième
assas-

affassiné au milieu de quarante mille hommes armés par un petit moine, & mille tels exemples. Il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hauteur de nos battimens, il y aye aussi des esprits envieux des grands de ça bas.

Usque adeo res humanas vis abditas quadam

Obterit, & pulchros fasces saeva que secures

Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Bref la condition des souverains est dure & 17
dangereuse : leur vie pour estre innocente est in- *Conclu-*
finiment laborieuse, si elle est meschante ils sont *tion de*
à la haine & mesdisance du monde : & en tous *leurs*
les deux cas, ils sont exposés à mille dangers : *miseres.*
car plus grand est le seigneur, & moins se peult
il fier, & plus luy faut il se fier: Voila pourquoy
c'est chose comme annexée à la souveraineté,
d'estre trahie.

De leur devoir au livre troisieme chap. 16.

C H A P. XLVI.

Magistrats.

I l y a grande distinction & divers degres de 1'
Magistrats tant en honneur qu'en puissance, *Distin-*
qui sont les deux choses considerables pour les *ction.*
distinguer, & qui n'ont rien de commun en-
semble : & souvent ceux qui sont les plus hono-
rés ont moins de puissance, comme Conseillers
du privé conseil, Secretaires d'estat. Aucuns
n'ont que l'un des deux : autres tous les deux,
& tous de divers degres, mais sont proprement
dicts Magistrats qui ont tous les deux.

Les Magistrats qui sont mitoyens entre le sou-
verain & les particuliers, en la presence de
leur Souverain n'ont point puissance de com-
mander. Comme les fleuves perdent leur nom
&

&

& puissance à l'emboucheure de la mer, & les astres en la presence du Soleil, ainsi toute la puissance des Magistrats est tenue en souffrance en la presence du Souverain: comme aussi la puissance des Magistrats inferieurs & subalternes en la presence des superieurs. Entre egaux il n'y a point de puissance ou de superiorité, mais les uns peuvent empêcher les autres par opposition & prevention.

Tous Magistrats jugent, condamnent & commandent ou selon la loy, & lors leur sentence n'est qu'exécution de la loy, ou selon l'équité, & tel jugement s'appelle le debvoir du Magistrat.

Les Magistrats ne peuvent changer ny corriger leurs jugements, si le Souverain ne le permet, sur peine de faux: ils peuvent bien revoquer leurs mandemens ou les soutenir, mais ils ne peuvent revoquer ce qu'ils ont jugé, & prononcé avec cognoissance de cause.

Du devoir des Magistrats voyez l. 3.

C H A P. XLVII.

Legislateurs, prescheurs, instructeurs.

C'est une des vanités de l'homme, de prescrire des loix & des reigles qui excèdent l'usage & la forme humaine: c'est la coustume des Prescheurs & Legislateurs, de proposer les images de vie, que ny le proposant ny les auditeurs n'ont esperance aucune, ny bien souvent, qui plus est, la volonté de suivre. L'homme s'oblige à estre necessairement en faute, & se taille à son escient de la besongne plus qu'il ne sçauroit faire: il n'y a si homme de bien, que s'il est examiné selon les loix & debvoirs en ses actions & pensées, qui ne soit coupable de mort cent fois.

fois. La sagesse humaine n'arrive jamais au devoir qu'elle mesme se prescrit: outre l'injustice qui est en cecy, c'est exposer en mocquerie & risée toutes choses, il faudroit qu'il y eust plus de proportion entre le commandement & l'obeissance, le devoir & le pouvoir. Et ces faiseurs de reigles sont les premiers moqueurs: car ils ne font rien, & souvent encores tout au rebours de ce qu'ils conseillent, les Prescheurs, Legislateurs, Juges, Medecins: le monde vit ainsi, l'on instruit & l'on enjoint de suivre les reigles & preceptes, & les hommes en tiennent un autre, non par defreglement de vie & mœurs seulement, mais souvent par opinion & par jugement contraire. Autre chose est de parler en chaire, & en chambre, donner leçon au peuple, & la donner à soy mesme, ce qui est bon & de mise à soy, seroit scandaleux & abominable au commun, mais Seneque respond à cela, *quoties parum fiducia est in his, in quibus imperas, amplius exigendum est quam satis est, ut preletur quantum satis est: in hoc omnis hyperbole excelsit, ut ad verum mendacio veniat.*

C H A P. XLVIII.

Peuple ou vulgaire.

[Le peuple (nous entendons icy le vulgaire, la tourbe & lie populaire, gens souz quelque ouvert que ce soit, de basse servile & mecanique condition) est une beste estrange à plusieurs costes, & qui ne se peut bien descrire en peu de mots, inconstant & variable, sans arret non plus que les vagues de la mer, il s'esmeut, il accoïse, il approuve & reprouve en un instant mesme chose, il n'y a rien plus aisé que le pousser en telle passion que l'on veut, il n'aime la

K

guerre

guerre pour sa fin, ny la paix pour le repos, si non entant que de l'un à l'autre il y a tousiours du changement. La confusion luy faict desirer l'ordre, & quand il y est, luy desplaist. Il court tousiours d'un contraire à l'autre, de tous temps: le seul futur le repaist, *hi vulgi mores, odisse presentia, ventura cupere, praterita celebrare.*

2 Leger à croire, recueillir & ramasser toutes nouvelles, sur tout les fascheuses, tenant tous rapports pour veritables & assésrés: avec un sifflet ou sonnette du nouveauté on l'assemble, comme les mouches au son du bassin.

3 Sans jugement, raison, discretion: son jugement & sa sagesse trois dez & l'adventure, il juge brusquement & à l'estourdie de toutes choses, & tout par opinion, ou par coustume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent apres ceux qui vont devant, & non par raison & verité. *P. ebi non iudicium, non veritas: ex opinione multa, ex veritate pauca iudicat.*

Tacit.
Etc.

4 Envieux & malicieux, ennemy des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauvais œil le bonheur d'autrui, favorisant au plus foible & au plus meschant, & voulant mal aux gens d'honneur, sans sçavoir pourquoy, sinon pource que sont gens d'honneur, & que l'on en parle fort, & en bien.

5 Peu loyal & veritable, amplifiant le bruit encherissant sur la verité, & faisant tousiours les choses plus grandes qu'elles ne sont, sans foy ny tenue. La foy d'un peuple & la pensée d'un enfant sont de mesme durée, qui change non seulement selon que les interests changent, mais aussi selon la difference des bruits, que chaque heure du jour peut apporter.

Mutin

Mutin, ne demandant que la nouveauté, & 6
 remuement, seditieux, ennemy de paix & de
 repos, *ingenio mobili, seditiosum, discordiosum, Salust.*
cupidum rerum novarum, quieti & otio adversum,
 sur tout quand il rencontre un chef: car lors ne
 plus ne moins que la mer bonace de nature,
 ionfle, escume & fait rage agitée de la fureur des
 vents: ainsi le peuple s'enfle, se hausse & se
 rend indomptable: ostes luy les chefs, le voila
 abbatu, effarouché, & demeure tout planté
 d'effroy, *sine rectore praeceptis, pavidus, socors, nil Tacit.*
ausur a plebs principibus amotis.

Soutient & favorise les broüillons & re- 7
 mueurs de mesnage, il estime modestie poltron-
 nerie, prudence lourdisse: au contraire il donne
 à l'impetuosité boüillante le nom de valeur &
 de force: prefere ceux qui ont la teste chaude
 & les mains fretillantes, à ceux qui ont le sens
 rassis & qui poisent les affaires, les vendeurs &
 babillards aux simples & retenus.

Ne se soucie du public ny de l'honneste, mais 8
 seulement du particulier, & se pique sordide-
 ment pour le profit. *Privata cuique simulatio, Tacit.*
vile decus publicum.

Tousjours gronde & murmure contre l'estat, 9
 tout bouffi de mesdisance & propos insolens
 contre ceux qui gouvernent & commandent. Les
 petits & povres n'ont autre plaisir que de medire
 des grands & des riches, non avec raison mais
 par envie, ne sont jamais contens de leurs gou-
 verneurs & de l'estat present.

Mais il n'a que le bec, langues qui ne cessent, 10
 esprits qui ne bougent, montre duquel toutes
 les parties ne sont que langues, qui de tout parle
 & rien ne sçait, qui tout regarde & rien ne voit,
 qui rit de tout & de tout pleure, prest à se mu-
 tiner & rebeller, & non à combattre, son
 K 2 propre

propre est d'essayer plustost à secouër le joug
Tacit. qu'à bien garder sa liberté, *procacia plebis ingenia,*
Salust. *impigra lingua, ignavi animi.*

11

Ne sçachant jamais tenir mesure, ny garder
 une mediocrité honneſte: ou tresbassement &
 vilement il sert d'esclave, ou ſans mesure il est
 insolent & tyranniquement il domine, il ne
 peut souffrir le mors doux & temperé, ny jouir
 d'une liberté reglée, court tousjours aux extre-
 mités, trop se fiant ou mesfiant, trop d'espoir
 ou de crainte. Ils vous feront peur si vous ne
 leur en faites: quand ils sont effrayés vous les
 bafoués & leur sautés à deux pieds sur le ven-
 tre, audacieux & superbes si on ne leur monstre
 le baſton, dont est le proverbe, oings le, il te

Tacit.

poindra, poinds le, il t'oindra, *nil in vulgo modi-
 cum, terrere nisi paveant, ubi pertimuerint impu-
 ne contemni: audacia turbidum nisi vim metuat:*

Livius. *aut servit humiliter, aut superbe dominatur, liber-
 tatem, quæ media, nec spernere nec habere.*

12

Tres-ingrat envers les bien-faſteurs. La re-
 compenſe de tous ceux qui ont bien merité du
 publicq, a tousiours esté un banniſſement, une
 calomnie, une conſpiration, la mort. Les histo-
 res sont celebres de Moyſe & tous les Prophetes,
 de Socrates, Aristides, Phocion, Lycurgus,

Matth.

Demosthene, Themistocles: & la verité a dit
 qu'il n'en eschappoit pas un de ceux qui procu-
 roient le bien & le salut du peuple: & au con-
 traire il chérit ceux qui l'oppriment, il craint
 tout, admire tout.

13

Bref le vulgaire est une beste sauvage, tout ce
 qu'il pense n'est que vanité, tout ce qu'il dit est
 faux & erronée, ce qu'il reprouve est bon, ce
 qu'il approuve est mauvais, ce qu'il louë est in-
 fame, ce qu'il fait & entreprend n'est que folie,

Senec.

*non tam bene cum rebus humani geritur ut meliora
 pluri-*

après avoir parlé de la vie commune à tous, qui a trois degrés.

CHAP. XLIX.

Distinction & comparaison des trois sortes de degrés de vie.

IL y a trois sortes de vie, comme trois degrés : l'une privée d'un chacun au dedans & en sa poitrine, où tout est caché, tout est loisible : la seconde en la maison & famille, en ses actions privées & ordinaires : où n'y a point d'estude ny d'artifice, desquelles nous n'avons à rendre conte : la tierce est publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier estage bas & obscur, est bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres, & au second qu'au tiers : la raison est, qu'on n'y a point de Juge, de controlleur, de regardant, & où nous n'imaginons point de peine ou récompense, nous nous portons bien plus laschement & nonchalamment, comme aux vies privées, où la conscience & la raison seule nous guide ; qu'aux publiques, où nous sommes en eschee & en butte aux yeux & jugement de tous, où la gloire, la crainte du reproche, de mauvaise reputation, ou quelque autre passion nous mene (or la passion nous commande bien plus vivement que la raison), dont nous nous tenons prests & sur nos gardes, d'ou il advient que plusieurs sont estimés & tenus saints, grands & admirables en public, qu'en leur privé il n'y a rien de louable. Ce qui se fait en public est une farce, une feinte, en privé & en secret c'est la verité ; & qui voudroit bien juger de quelqu'un, il le faudroit voir à son à tous les jours, en son ordinaire & naturel, le reste est tout contrefaict. *Universus mundus exer-*

et

et histrioniam, dont disoit un sage que celuy est excellent, qui est tel au dedans & par soy mesmes, qu'il est au dehors par la crainte des loix, & du dire du monde. Les actions publiques sont esclatantes, ausquelles l'on est attentif quand l'on les faict, comme les exploicts de guerre, opiner en un conseil, regir un peuple, conduite une ambassade: les privées & domestiques sont sombres, mornes, tancer, rire, vendre, payer, converser avec les siens, l'on ne les considere pas, l'on les faict sans y penser: les secretes & internes encores plus; aymer, hayr, desirer.

Et puis il y a icy encores une autre consideration, c'est qu'il se faict par l'hypocrisie naturelle des hommes, que l'on faict plus de cas, & est l'on plus scrupuleux aux actions externes, qui sont en monstre, mais qui sont libres, peu importantes & quasi toutes en contenance & ceremonies, dont elles sont de peu de coust & aussi de peu d'effets; qu'aux internes, secretes & de nulle monstre, mais bien requises & necessaires, dont elles sont fort difficiles. D'icelles despend la reformation de l'ame, la moderation des passions, le reglement de la vie: voire par l'acquit de ces externes l'on vient à une nonchalance des internes.

Or de ces trois vies, interne, domestique, publique, qui n'en a qu'une à mener, comme les Hermites, a bien meilleur marche de conduire & ordonner sa vie, que celuy qui en a deux; & celuy qui n'en a que deux, est de plus aisée condition, que celuy qui a toutes les trois.

CHAP. L.

*Comparaison de la vie civile ou sociale
avec la solitaire.*

*Compa-
raison
de ces
deux
vies.*

Ceux qui estiment & recommandent tant la vie solitaire & retirée, comm'un grand séjour & seure retraite du tabut & broüillis du monde, & moyen propre pour se garder & maintenir net & quitte de plusieurs vices, d'autant que la pire part est la plus grande, de mille n'en est pas un bon, le nombre des fols est infiny, la contagion est tresdangereuse en la presse, semblent avoir raison jusques là: car la compagnie mauvaise est chose tresdangereuse, à quoy pensent bien ceux qui vont sur mer, qu'aucun n'entre en leur vaisseau qui soit blasphemateur, dissolu, meschant; un seul Jonas, à qui Dieu estoit courroucé, pensa tout perdre; Bias disoit plaisamment à ceux du vaisseau, qui au grand danger trioyent appellant le secours des Dieux, Tailsevous, qu'ils ne sentent que vous estes icy avec moy; Albuquerque Viceroy des Indes pour Emanuel Roy de Portugal, en un extreme peril sur mer print sur ses espaules quelque jeune garçon, afin que son innocence luy servit de garand & de faveur envers Dieu. Mais de la penser meilleure, plus excellente & parfaite, plus propre à l'exercice de vertu, plus difficile, alpre, laborieuse & penible comm'ils veulent faire croire; se trompent bien lourdement: car au contraire c'est une grande descharge & aisance de vie, & n'est qu'une bien mediocre profession, voie un simple apprentissage & disposition à la vertu. Ce n'est pas entrer en affaires, aux peines & difficultés, mais c'est les fuir, s'en cacher, pratiquer le conseil d'Epicure (cache ta vie). C'est

fi

se tapir & recourir à la mort pour fuir à bien vivre. Celuy qui vit civilement ayant femme, enfans, serviteurs, voisins, amis, biens, affaires, & tant de parties diverses ausquelles faut qu'il satisfasse & responde reglement & loyalement, a bien sans comparaison plus de besongne, que le moyne qui n'a affaire qu'à soy: la multitude, l'abondance est bien plus affercuse que la solitude, la disette. En l'abstinence il n'y a qu'une chose; en la conduite & en l'usage de plusieurs choses diverses, y a plusieurs considerations & divers devoirs: il est bien plus facile de se passer des biens, honneurs, dignités, charges, que s'y bien gouverner & bien s'en acquitter. Il est bien plus aisé du tout se passer de femme, que bien deüement & de tout point vivre & se maintenir avec sa femme, enfans & tout le reste qui en despend, ainsi le celibat est plus facile que le mariage.

De penser aussi que la solitude soit un asyle & port assure contre tous vices, tentations & des-
tourbiers, c'est se tromper il n'est pas vray en
tous sens. Contre les vices du monde, le bruit
de la presse, les occasions qui viennent de de-
hors, cela est bon; mais la solitude a ses affaires
& ses difficultés internes & spirituelles, *iviv in
desertum ut tentaretur à diabolo*. Aux jeunes hom-
mes imprudens & mal advisés la solitude est un
dangereux baston, & est à craindre que s'entre-
tenans tous seuls ils entretiennent de meschantes
gens, comme disoit Crates à un jeune homme
qui se promenoit tout seul à l'escart. C'est là que
les fols machinent de mauvais desseins, ourdis-
sent des malencontres, aiguissent & affilent leurs
passions & meschans desirs. Il faut estre sage
bien fort & assure pour estre laissé entre les
mains: souvent l'on ne scauroit estre en plus dan-
gereu-

gerentes mains que les siennes, *Guardame, Dios, de mi*, dict excellemment le proverbe Espagnol, *nemo est ex imprudentibus qui sibi relinqui debeat; solitudo omnia persuadet*. Mais pour quelque consideration privée ou particuliere encores que bonne en soy (car souvent c'est lascheté, foiblesse d'esprit, despit, ou autre passion) s'enfuit & se cacher, ayant moyen de profiter à autrui, & secourir au public, c'est estre deserteur, enlvelir le talent, cacher la lumiere, faute subiecte à la rigueur du jugement.

C H A P. L I.

Comparaison de la vie menée en commun & menée en propriété.

Aucuns ont pensé que la vie menée en commun, en laquelle il n'y a point de mien & tien, mais où toutes choses sont en communauté; tend plus à perfection & tient plus de charité & concorde. Mais ceste opinion ne peut estre en tout sens vraye, comme aussi la pratique le montre bien, car non seulement il n'y a point d'affection cordiale à ce qui est commun à tous, & comme dit le proverbe, L'âne du comun est toujours mal basté, mais encores la communauté tire apres soy toujours des querelles, des murmures & des haynes, comme il s'est veu toujours, voire dedans l'Eglise primitive. La nature d'amour est telle que des gros fleuves, qui portent les grandes charges, s'ils sont divisés, n'en portent point, aussi estant divisé à toutes personnes & toutes choses, perd sa force & vigueur. Mais il y a degrés de communauté; vivre, c'est à dire, manger & boire ensemble, est tresbon, comm'il estoit aux meilleures & plus anciennes republicues de Lacedemone &

& de Crete ; car outre que la modestie & discipline est mieux retenue , il y a une tres-utile communication : mais penser avoir tout commun , comme vouloit Platon un coup, car apres il se r'advisa , c'est pervertir tout.

C H A P. LII.

Comparaison de la vie rustique & des villes.

Ceste comparaison n'est fort malaisée à faire à *Prese-*
 l'amateur de sagesse , car tous les biens & *rence de*
 avantages sont presque d'un costé , spirituels & *la vie*
 corporels , liberté , sagesse , innocence , santé , *rusti-*
 plaisir. Aux champs l'esprit est bien libre & à *que.*
 soy , és villes les personnes , les affaires siennes
 & d'autruy , les querelles , visites , devis , entre-
 tiens , combien desrobent ils de temps ? *amici*
fures temporis. Combien de troubles apportent
 ils , de destournemens , & desbauches ; les vil-
 les sont prisons mesme aux esprits comme les
 cages aux oyseaux & aux bestes. Ce feu celeste
 qui est en nous ne veut point estre enfermé , il
 ayme l'air , les champs : dont Columelle diét que
 la vie champestre est parente de la sagesse , *con-*
sanguinea , laquelle ne peust estre sans les belles
 & libres pensées & meditations. Or est il diffici-
 le les avoir & nourrir parmy le tracas & tabut des
 villes. Puis la vie rustique est bien plus nette ,
 innocente & simple ; és villes les vices sont en
 fouille & ne se sentent point , ils passent & se
 fourent par tout pesse-messe , l'usage , le regard ,
 le rencontre si frequent & contagieux en est cau-
 se. Pour le plaisir & santé tout le ciel estendu
 apparoit , le soleil , l'air , les eauës , & tous les
 elemens sont libres , exposés & ouverts de tou-
 tes parts , nous soustient : la terre se montre
 tout à descouvert , ses fruiets sont devant nos
 yeux ,

yeux, tout cela n'est point es villes, en la preference des maisons, tellement que vivre aux villes, c'est estre au monde banni & forclos du monde. Davantage la vie champestre est toute en exercice, en action, qui aiguise l'appetit, entretient la santé, endurecit & fortifie le corps. Ce qui est à la recommandation des villes est l'utilité, ou privée, c'est la part des marchans & artisans: ou publique, au maniemment de laquelle sont appelles peu de gens, & anciennement on les tiroit de la vie rustique, & y retournoient ayans achevé leur charge.

C H A P. LIII.

De la Profession militaire.

*Se re-
com-
man-
dation.* L'Occupation & profession militaire est noble en sa cause, car il n'y a utilité plus juste ny plus universelle que la protection du repos & grandeur de son pays; Noble en son execution, car la vaillance est la plus forte, plus genereuse, & plus heroique de toutes les vertus: Honorable, car des actions humaines la plus grande & pompeuse est la guerriere, & à qui tous honeurs sont decernés; Plaisante, la compagnie de tant d'hommes, nobles jeunes, adifs, la veuë ordinaire de tant d'accidens & spectacles, liberté & conversation sans art, une façon de vie maïse, sans ceremonie, la varieté de tant d'actions diverses, ceste courageuse harmonie de la musique guerriere, qui nous entretient & nous eschauffe les oreilles & l'ame, ces mouvemens guerriers qui nous ravissent de leur horreur & espouventement, ceste tempeste de sons & de cris, ceste effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes, avec tant de fureur, d'ardeur, & de courage.

Mais

Mais au contraire l'on peut dire , que l'art & l'experience de nous entredesfaire , entretuer , de ruiner & perdre nostre propre espece , semble desnaturé , venir d'alienation de sens ; c'est un grand tesmoignage de nostre foiblesse & imperfection , & ne se trouve point aux bestes, où demeure beaucoup plus entiere l'image de nature. Quelle folie , quelle rage , faire tant d'agitations, mettre en peine tant de dangers & hafards par mer & par terre , pour chose si incertaine & douteuse , comme est l'issue de la guerre , courir avec telle faim & telle aspreté apres la mort , qui se trouve par tout ; & sans esperance de sepulture, aller tuer ceux que l'on ne hait pas , que l'on ne veit jamais ? Mais d'où vient cette grande fureur & ardeur , car l'on ne t'a fait aucune offence ? Quelle frenesie de s'exposer à perdre ses membres , & recevoir des playes , lesquelles ne font point mourir , mais rendent la vie subiecte au fer & au feu , plus douloureuse & penible mille fois que la mort ? Se sacrifier & se perdre pour tel que tu n'as jamais veu , qui ne se soucie ny ne pensa jamais à toy , mais veut monter sur ton corps mort ou estropié , pour estre plus haut & voir de plus loing ?

CINQUIESME ET DERNIERE
distinction & difference des hommes,
tirée des faveurs & defaveurs de
la nature & de la fortune.

P R E F A C E .

*C*este derniere distinction & difference est toute apparente & notoire , & qui a plusieurs membres & considerations , mais qui reviennent à deux chefs , que l'on peut appeller avec le vulgaire bon-heur , & mal-heur ; grandeur , & petitesse. Au bon-heur &

grandeur appartiennent santé, beauté, & les autres biens du corps, liberté, noblesse, honneur, dignité, science, richesses, credit, amis: Au malheur & petitesse appartiennent tous les contraires, qui sont privations de tous ces biens là. De ces choses vient une tresgrande diversité, car l'on est heureux en l'une de ces choses, ou en deux, ou en trois, & non és autres, & ce plus ou moins, par une infinité de degres: peu ou point y en a d'heureux ou malheureux en tous. Qui a la plusspart de ces biens, & spécialement trois, noblesse, dignité, ou auctorité, & richesses, est estimé grand, qui n'a aucun de ces trois, est estimé des petits. Mais plusieurs n'ont qu'un ou deux, & sont moyens entre les grands & petits. Nous faut parler de chacun un peu.

Chap. De la santé, beauté & autres biens naturels
 II. du corps, a esté dict cy dessus: aussi de leurs con-
 chap. 6. traies maladie & douleur.

C H A P. LIV.

De la liberté & du servage.

LA liberté est estimée d'aucuns un souverain bien, & le servage un mal extreme, tellement que plusieurs ont plus aimé mourir & cruellement, que devenir esclaves, voire que tomber en danger de voir la liberté publique ou la leur interessée. Il y peut avoir en cecy du trop comme en toutes autres choses. Il y a double liberté, la vraye de l'esprit est en la main d'un chacun, & ne peut estre ravie ny endommagée, par autruy, ny par la fortune mesmes: au rebours le servage de l'esprit est le plus miserable de tous, servir à ses cupidités, se laisser gourmander à ses passions, mener aux opinions, ô la pitieuse captivité! La liberté corporelle est un bien fort à estimer, mais subject à la fortune: & n'est

n'est juste ny raisonnable (s'il n'y est jointe quelqu'autre circonstance) de la preferer à la vie, comme les anciens qui choissoient & se donnoient plustost la mort que de la perdre, & estoit reputé à grande vertu, estimant la servitude un tresgrand mal. *Servitus obedientia est fracti animi & abjecti, arbitrio carentis suo.* De tresgrands & tressages ont servy, Regulus, Valerianus, Platon, & à de tresmelchans & iniques: & n'ont pour cela empire leur propre condition, demeurans en effect & au vray, plus libres que leurs maistres.

C H A P. LV.

Noblesse.

Noblesse est une qualité par tout non commune, mais honorable, introduicte avec grande raison & utilité publique. 1

Elle est diverse & diversement prinse & entendue selon les nations & les jugemens, l'on en donne plusieurs especes: selon la plus generale & commune opinion & usage, c'est une qualité de race. Aristote dit que c'est antiquité de race & de richesses. Plutarque l'appelle vertu de race, *virtus generis*, entendant une certaine qualité & habitude continuée en la race. Quelle est ceste qualité ou vertu, tous n'en sont d'accord, sauf en ce qu'elle soit utile au public: Car à aucuns & la pluspart c'est la militaire, aux autres c'est encores la politique, la literaire des sçavans, la palatine des officiers du prince; mais la militaire a l'avantage: car outre le service qu'elle rend au public comme les autres, elle est penible, laborieuse, dangereuse, dont elle en est plus digne & recommandable: Aussi a elle emporté ches nous, comme par preciput, le titre 2

*De-
scri-
tion
de no-
blesse.*

tre

tre honorable de vaillance. Il faut donc selon ceste opinion, y avoir deux choses en la vraye & parfaite noblesse: Profession de ceste vertu & qualité utile au public, qui est comme la forme. Et la race comme le subject & la matiere, c'est à dire continuation longue de ceste qualité par plusieurs degres & races, & par temps immemorial, dont ils sont appellez à nostre jargon gentils, c'est à dire de race, maison, famille, portant de long temps mesme nom, & faisant mesme profession. Parquoy celuy est vrayement & entierement noble, lequel fait profession singuliere de vertu publique, servant bien son prince & sa patrie, estant sorti de parents & ancestres qui ont fait le mesme.

3
Distinction.

Il y en a qui separent ces deux: & pensent que l'un d'eux seul suffise à la noblesse, sçavoir la vertu & qualité seule, sans consideration aucune de race & des ancestres: c'est une noblesse personnelle & acquise, & si on la prend à la rigueur elle est rude; qu'un sorti de la maison d'un boucher & vigneron soit tenu pour noble, quelque service qu'il puisse faire au public. Toutesfois ceste opinion a lieu en plusieurs nations, nommément chés les Turcs, mespriseurs de la noblesse de race & de maison, ne faisans compte que de la personnelle & actuelle vaillance militaire. Ou bien l'antiquité de race seule, sans profession de la qualité; ceste-cy est au sang & purement naturelle.

4
Noblesse naturelle.

S'il faut comparer ces deux simples & imparfaites noblesses, la pure naturelle à bien juger est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui & non siene, *genus & proavos & qua non fecimus ipsi, Vix ea nostra puto: nemo vixit in gloriam nostram, nec quod ante nos fuit,*

fuit, nostrum est : & qu'y a-il plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien ? Elle peut tomber en un homme vitieux, vauncant, tresmal nay, & en soy vrayement vilain. Elle est aussi inutile à autruy, car elle n'entre point en communication ny en commerce, comme fait la science, la justice, la bonté, la beauté, les richesses : Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que ceste robleffe de chair & de sang, la font fort valoir, l'ont tousjours en bouche, en enflent les jouës & le cœur (ils veulent mesnager ce peu qu'ils ont de bon), à cela les cognoist-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puis que tant & tousjours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs instrumens, *ab utero, conceptu, partu*, & est ensevelie *Osée 9.* souz le tombeau des Ancestres. Comme les criminels poursuyvis ont recours aux autels & sepulchres des morts, & anciennement aux statues des Empereurs : ainsi ceuxcy destitués de tout merite & subject de vray honneur, ont recours à la memoire & armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens ayent eu bonne veuë, & à un begue l'eloquence de son ayeul ? & neantmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, mesprisans les autres; *contemptor animus & superbia commune nobilitatis Sallust. malum.*

La personnelle & l'acquise a ses conditions *5* toutes contraires & tresbonnes; elle est propre *Acqui-* à son possesseur; elle est tousjours en subject *se &* digne, & est tres utile à autruy. Encores peut on *person-* dire qu'elle est plus ancienne & plus rare que la *nelle.* naturelle. Car c'est par elle que la naturelle a commencé, & en un mot c'est la vraye qui consiste en bons & utiles effects, non en songe & imagination vaine & inutile, & provient de l'esprit

Senec. l'esprit & non du sang, qui n'est point autre aux nobles qu'aux autres. *Quis generosus? ad virtutem à natura bene compositus, animus facit nobilem, sui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere.*

6 Mais elles sont tres volontiers & souvent ensemble, & c'est chose parfaite; la naturelle est jointes. un acheminement & occasion à la personnelle: les choses retournent facilement à leur principe & naturel. Comme la naturelle a prins son commencement & son estre de la personnelle, aussi elle ramene & conduit les siens à elle, *fortes creantur fortibus: hoc unum in nobilitate bonum, ut nobilibus imposita necessitudo videatur, ne à majorum virtute degenerent;* se sentir forti de gens de bien & qui ont meritè du public, est une obligation & puissant aiguillon aux beaux exploits de vertu: il est laid de forligner & dementir sa race.

La noblessè donnée & octroyée par le benefice & rescript du prince, si elle est seule, elle est honteuse & plus reprochable qu'honorable; c'est une noblessè en parchemin; acheptée par argent ou faveur, & non par le sang comme elle doit: si elle est octroyée pour le merite & les services notables, lors elle est centee personnelle & acquise, comme a esté dict.

CHAP. LVI.

De l'honneur.

I Description d'honneur. L'Honneur, disent aucuns, & mal, est le prix & la recompense de vertu; ou, moins mal, la recognoissance de la vertu; ou bien une prerogative de bonne opinion, & puis du debvoir externe envers la vertu: c'est un privilege qui tire sa principale essence de la vertu. Autres l'ont

l'ont appellé son ombre qui la suit, & quelquefois la precede, comme elle faict le corps. Mais à bien parler, c'est l'esclat d'une belle & vertueuse action, qui rejallit de nostre ame à la veüe du monde, & par reflexion en nous mesmes, nous apporte un tesmoignage de ce que les autres croyent de nous, qui se tourne en un grand contentement d'esprit.

Il semble bien à aucuns, que l'honneur n'est seulement ny proprement à bien administrer & s'acquiter des grandes charges (il n'est pas en la puissance de tous s'y employer), mais à bien faire ce qui est de sa profession: car toute loiange est à bien faire ce que nous avons à faire. Celuy qui sur l'eschafaut jouë bien le personnage d'un valet, n'est pas moins loüé, que celuy qui represente le Roy: & à celuy qui ne peut travailler en statue d'or, celles de cuivre ou de terre ne luy peuvent faillir: où il peut aussi bien monstrier la perfection de son art. Toutesfois il semble mieux que l'honneur n'est bien deu, que pour les actions, où y a de la difficulté, ou du danger. Toutes justes & legitimes, & d'obligation, ne sont de tel merite, ny dignes de tel loyer: qui n'est commun ny ordinaire, ny pour toutes personnes & toutes actions. Ainsi toute femme chaste, toute preude personne, n'est d'honneur. Il faut outre la probité, encores la difficulté, la peine, le danger. Encores y adjouste l'on l'utilité publique. Qu'elles soient tant que l'on veut privement bonnes & utiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmi les cognoissants, la seureté & protection des loix: mais non l'honneur qui est public & a plus de dignité, de splendeur, & d'esclat.

Le desir d'honneur & de gloire, & la queste
de l'approbation d'autrui, est une passion vicieuse,

2
Desir

d'hon-
neur.
chap.
12.

l. 3. en
la ver-
tu de
tempe-
rance.

3
Mar-
ques
d'hon-
neur.

cieuse, violente, puissante, de laquelle a esté parlé en la passion d'ambition: mais tresutile au public, à contenir les hommes en leur devoir, à les esveiller & eschauffer aux belles actions, telinoignage de la foiblesse & insuffisance humaine, qui à faute de bonne monoye employe la courte & la fausse. Or en quoy & jusques où elle est excusable, & quand vituperable, & que l'honneur n'est la recompense de la vertu, se dira apres.

Les marques d'honneur sont fort diverses, mais les meilleures & plus belles sont celles qui sont sans profit & sans gain, & qui sont telles que l'on n'en puisse estrener & faire part aux vicieux, & ceux qui par quelque bas office auroient fait service au public; Elles sont meilleures & plus estimées, plus elles sont de soy vaines, & n'ayant autre prix que simplement marquer les gens d'honneur & de vertu, comme elles sont presque par toutes les polices, les couronnes de laurier, de chesne, certaine façon d'accoustrements, prerogative de quelque surnom, preface aux assemblées, les ordres de chevalerie. C'est aussi par occasion quelques fois plus d'honneur de n'avoir pas ces marques d'honneur les ayant merité, que de les avoir. Il m'est bien plus honorable, disoit Caton, que chacun demande pourquoy l'on ne m'a point dressé de statue en la place, que si l'on demandoit pourquoy l'on m'en a dressé.

C H A P. L V I I .

De la science.

LA science est à la verité un bel ornement, un outil tres utile à qui en sçait bien user, mais en quel rang il la faut tenir, tous n'en sont d'accord,

cord, surquoy se commettent deux fautes contraires, l'estimer trop, & trop peu. Les uns l'estiment tant qu'ils la preferent à toute autre chose, & pensent que c'est un souverain bien, quelque espece & rayon de divinité; la cherchent avec faim, despence, & peine grande; les autres la mesprisent, & desestiment ceux qui en font profession, la mediocrité est plus juste & plus assurée. Je la mets beaucoup au dessous de la preu-d'homme, santé, sagesse, vertu, & encores au dessous de l'habilité aux affaires: mais apres cela je la mettrois aux mains & en concurrence avec la dignité, noblesse naturelle, vaillance militaire; & les laisseray volontiers *Voyés* disputer ensemble de la preface: si j'estois *l. 3.* pressé d'en dire mon advis, je la ferois marcher *c. 14.* tout à costé d'elles, ou bien incontinent apres. *bien au long.*

Comme les sciences sont differentes en subjects & matieres, en l'apprentissage & acquisition, aussi sont elles en l'utilité, honnesteté, necessité, & encores en la gloire & au gain; les unes sont Theoriques & en pure speculation, les autres Practiques & en action. Item les unes sont reales, occupées en la cognoissance des choses qui sont hors de nous, soient elles naturelles, ou surnaturelles: les autres sont parleres, qui enseignent les langues, le parler & le raisonner. Or desja sans aucun doute, celles qui ont plus d'honesteté, utilité, necessité & moins de gloire, vanité, gain mercenaire, sont de beaucoup à preferer aux autres. Parquoy tout absolument les practiques sont les meilleures, qui regardent le bien de l'homme, apprenent à bien vivre & bien mourir, bien commander, bien obeyr, dont elles doivent estre serieusement estudiées, par celuy qui pretend à la Sagesse, & desquelles cet œuvr est un abregé &

som-

sommaire, sçavoir Morales, OEconomiques, Politiques. Apres elles, sont les Naturelles, qui servent à cognoistre tout ce qui est au monde, à nostre usage, & ensemble admirer la grandeur, bonté, sagesse, puissance du maistre Architecte. Toutes les autres ou sont vaines, ou bien elles doivent estre estudiées sommairement & en passant, puis qu'elles ne servent de rien à la vie, & à nous faire gens de bien. Donc c'est dommage & folie d'y employer tant de temps, de despence, & de peine, comme l'on fait. Il est vray qu'elles servent à amasser des escus, & de la reputation parmy le peuple, mais c'est aux polices, qui ne sont pas du tout bien saines.

C H A P. LVIII.

Des Richesses & pauvreté.

I
Deux sources des troubles.
C'EST sont les deux elemens & sources de tous desordres, troubles, & remuemens qui sont au monde: Car l'excessive richesse des uns, les hausse & pousse à l'orgueil, aux delices, plaisirs, desdain des pauvres, à entreprendre & attenter; l'extreme pauvreté des autres les meine en envie, jalousie extreme, despit, desespoir, & à tenter fortune. Platon les appelle pestes des Republicques. Mais qui des deux est la plus dangereuse, il n'est pas tout resolu entre tous; selon Aristote c'est l'abondance; car l'estat ne doit point redoubter ceux qui ne demandent qu'à vivre, mais bien les ambitieux & opulens. Selon Platon c'est la pauvreté, car les pauvres desesperés sont terribles & furieux animaux, n'ayans plus de pain, ne pouvans exercer leurs arts & mestiers, ou bien excessivement chargés d'imposts, apprenent de la maistresse d'escole necessité ce qu'ils n'eussent jamais osé d'eux mes-

mesmes; & oseront, car ils sont en nombre. Mais il y a bien meilleur remede à ceux-cy, qu'aux riches, & est facile d'empescher ce mal, car tandis qu'ils auront du pain, qu'ils pourront exercer leur mestier & en vivre, ils ne se remueront point. Parquoy les riches sont à craindre à cause d'eux mesmes, & de leur vice & condition; les pauvres à cause de l'imprudence des gouverneurs.

Or plusieurs legislateurs & policeurs d'estats 2
ont voulu chasser ces deux extremities, & ceste *Contre*
grande inequalité de biens & de fortunes: & y *l'equa-*
apporter une mediocrité & equalité, qu'ils ont *lité &*
appellé mere nourrice de paix & d'amitié, & en-*inequa-*
cores d'autres y ont voulu mettre communau-*lité des*
té, ce qui ne peut estre que par imagination. Mais *biens.*
outre qu'il est du tout impossible d'y apporter
equalité, à cause du nombre des enfans, qui
croistra en une famille & non en l'autre, & qu'à
peine a elle peu estre mise en pratique, bien
que l'on s'y soit efforcé, & qu'il aye beaucoup
cousté pour y parvenir: encores ne seroit-il à pro-
pos ny expedient, ce seroit par autre voye re-
tomber en mesme mal. Car il n'y a haine plus
capitale qu'entre egaux; l'envie & jalousie des
egaux, est le seminaire des troubles, seditions
& guerres civiles. Il faut de l'inequalité, mais
moderée; l'harmonie n'est pas és sons tous pa-
reils, mais differans & bien accordans.

Nihil est aequalitate inaequalius.

Cette grande & difforme inequalité de biens 3
vient de plusieurs causes, spécialement de deux:
l'une est aux prestations iniques, comme sont
les usures & interests, par lesquelles les uns
mangent, rongent, & s'engraissent de la sub-
stance des autres: *qui devorant plebem meam si-*
cut escam panis. L'autre est aux dispositions, soit
entre

entre vifs, alienations, dotations à cause de mariage; ou testamentaires & à cause de mort. Par tous lesquels moyens, les uns sont excessivement avantagés sur les autres qui restent pauvres; les filles riches & heritieres sont mariées avec les riches, d'où sont desmembrées & aneanties aucunes maisons, & les autres relevées & enrichies. Toutes lesquelles choses doivent estre réglées & moderées, pour sortir des bouts & extremités excessives, & approcher aucunement de quelque mediocrité & equalité raisonnable: car entiere il n'est possible ny bon, & expedient, comme dict est. Et cecy se traittera en la vertu de justice.

D E L A
S A G E S S E,
LIVRE SECOND.

*Contenant les instructions & regles generales
de Sagesse.*

P R E F A C E.

I **A**tant au livre precedent ouvert à l'homme plusieurs & divers moyens de se cognoistre & toute l'humaine condition, qui est la premiere partie, & un tresgrand acheminement à la sagesse, il faut maintenant entrer en la doctrine d'icelle, & entendre en ce second livre ses regles, & ses advis generaux, reservant les particuliers au livre suivant & troisieme. C'estoit un prealable que d'appeller l'homme à soy, à se taster, sonder, estudier, afin de se cognoistre & sentir ses defauts,

fauts, & sa miserable condition, & ainsi se rendre capables des remedes salutaires & necessaires, qui sont les advis & enseignemens de sagesse.

Mais c'est chose estrange, que le monde soit si peu soucieux de son bien & amandement. Quel naturel, que de ne se soucier que sa besogne soit bien faicte? On veut tant vivre, mais l'on ne se soucie de sçavoir bien vivre. Ce que l'on doit le plus & uniquement sçavoir, c'est ce que moins l'on sçait, & se soucie sçavoir. Les inclinations, desseins, estudes, essais sont (comme nous voyons) des la jeunesse si divers, selon les divers naturels, compaignies, instructions, occasions: mais aucun ne jette ses yeux de ce costé là, aucun n'estudie à se rendre sage; personne ne prend cela à cœur, l'on n'y pense pas seulement. Et si par fois c'est en passant, l'on entend cela comme une nouvelle qui se diët, où l'on n'a point d'interest: le mot plaist bien à aucuns, mais c'est tout; la chose n'est de mise ny de recherche en ce siècle d'une si universelle corruption & contagion. Pour appercevoir le merite & la valeur de sagesse, il en faut avoir ja quelque air de nature, & quelque teinture: S'il faut s'essayer & s'esvertuer, ce sera plustost & plus volontiers pour chose qui a ses effects, ses fruicts esclattans, glorieux, externes & sensibles, tels qu'à l'ambition, l'avarice, la passion; que pour la Sagesse, qui a les siens, doux, sombres, internes, & peu visibles. ô combien le monde se mesconte! il aime mieux du vent avec bruiët, que le corps, l'essence sans bruiët; l'opinion & reputation, que la verité. Il est bien vraiment homme (comme il a esté diët au premier livre) vanité & misere, incapable de sagesse. Chacun se sent de l'air, qu'il haleine & où il vit, suit le train de vivre suivy de tous, comment voules vous qu'il s'en advise d'un autre? Nous nous suivons à la piste, voire nous nous pressons, eschauffons, nous nous coiffons & investissons les vi-

L

ces

ces & passions les uns aux autres: personne ne crie, hola, nous faillons, nous nous mescontons. Il faut une speciale faveur du ciel, & ensemble une grande & genereuse force & fermeté de nature, pour remarquer l'erreur commune que personne ne sent, de s'adviser de ce de quoy personne ne s'advisé: & se resoudre à tout autrement que les autres.

Il y en a bien aucuns & rares, je les voy, je les sens, je les steure & les halene avec plaisir & admiration; mais quoy, ils sont ou Democrites ou Heraclites; les uns ne font que se mocquer & gauffer, pensant assés monstrier la verité & Sageffe, en se moquant de l'erreur & folie. Ils se rient du monde, car il est ridicule; ils sont plaisans, mais ils ne sont pas assés bons & charitables. Les autres sont foibles & poureux; ils parlent bas & à demy-bouche: ils desguisent leur langage; ils meslent & estouffent leurs propositions, pour les faire passer tout doucement parmy tant d'autres choses, & avec tant d'artifice, que l'on ne les apperçoit quasi pas. Ils ne parlent pas sec, distinctement, clairement, & à certes, mais ambigüement comme oracles. Je viens apres eux & au dessous eux: mais je dis de bonne foy ce que j'en pense & en croy, clairement. Je ne doute pas que les malicieux, gens de moyen estage n'y mordent: & qui s'en peut garder? Mais je me fie que les simples & debonnaires, & les etheriens & sublimes jugeront equitablement. Ce sont les deux bouts & estages de paix & serenité. Au milieu sont tous les troubles, tempestes, & les Meteores, comm'a esté dict.

4. 1. Pour avoir une rude & generale cognoissance de
 c. 39. ce qui est traitte en ce livre, & de toute la doctrine de
 Divi Sageffe, nous pourrons partir ceste matiere en quatre
 sion de poinets ou considerations; la premiere est des prepara-
 ce livre tifs à la Sageffe, qui sont deux, l'un est exemption
 en qua- & affranchissement de tout ce qui peut empescher de
 tres par venir à elle, qui sont ou externes, erreurs & vices
 du

du monde; ou internes, les passions: l'autre est une plei- parts.
ne, entiere, & universelle liberte d'esprit. Prepa-

La seconde est des fondemens de Sageſſe, qui sont ratifs.
aussi deux, vraye & essentielle prou d'homme; & avoir 2
un certain but & train de vie. Fonde-

La troisieme est de la levée de ce bastiment, c'est à mens.
dire des offices & fonctions de Sageſſe, qui sont six, 3
dont les trois premiers sont principalement pour chacun Offices.
en soy, qui sont pieté, reglement interne de ses desirs
& pensées, & doux comportement en tous accidens de
prosperité & d'adversité: les autres trois regardent
autrui, qui sont l'observation telle, qu'il faut des
loix, coustumes, & ceremonies, conversation douce
avec autrui, & prudence en tous affaires.

La quatrieme est des effectz, & fructs de Sageſſe, 4
qui sont deux, se tenir prest à la mort, se maintenir Fructs.
en vraye tranquillité d'esprit, la couronne de Sageſſe
& le souverain bien. Ce sont en tout douze poincts,
& auant de chapitres de ce livre.

Premiere disposition à la Sageſſe.

C H A P. I.

Exemption & Affranchissement des erreurs, &
vices du monde, & des passions.

Q U I a envie d'estre sage, il faut dès l'entrée
qu'il se delibere & resolve de se delivrer,
preserver & garantir de deux maux, qui sont du
tout contraires & formels empeschemens de
Sageſſe: l'un est externe, ce sont les opinions
& vices populaires, la contagion du mon-
de: l'autre interne, ce sont les passions: & ainsi
se faut il garder du monde, & de soy mesme.
Desja se void combien cecy est difficile; &
comment l'on se pourra deffaire de ces deux?
La Sageſſe est difficile & rare, c'est icy la plus

grande peine, & presque le seul effort, qu'il y a pour parvenir à la Sagesse. Cecy gaigné le reste sera aisé: c'est la premiere disposition à la Sagesse, qui est à se garder & preserver du mal contraire à son dessein. Et cecy est le fruiet de tout le premier livre, auquel l'on a peu apprendre à cognoistre le monde & soy mesme, & par ceste cognoissance estre adverty & induict à s'en bien garder. Et ainsi le commencement de ce livre, sera la fin & le fruiet du precedent.

2
*Pre-
 miere
 partie.
 l. I.
 c. 48.
 Exem-
 ption
 des er-
 reurs
 popu-
 laires.
 l. I. c. 6.* Parlons premierement du mal externe: nous avons desja cy devant assés amplement & au vif depeint le naturel populaire, les humeurs estrangeres du monde & du vulgaire; par où il est aisé de sçavoir ce qui peut sortir de luy. Car puis qu'il est idolatre de vanité, envieux, malicieux, injuste, sans jugement, discretion, mediocrité, que peut-il deliberer, opiner, juger, resoudre, dire ny faire bien & à droict? Nous avons aussi comme par exemple rapporté & cotté (en representant la misere humaine) plusieurs grandes fautes que commet generalement le monde, en jugement & en volonté, par où il est aisé de cognoistre qu'il est tout confit en erreur & en vice. A quoy s'accordent les direz de tous les sages, que la pire part est la plus grande; de mille n'en est pas un bon; le nombre des fols est infiny, la contagion est tresdangereuse en la presse.

3 Parquoy ils conseillent non seulement ne tremper point, & se preserver net des opinions, desseins, & affections populaires: mais encores de fuir sur tout la tourbe, la compagnie & conversation du vulgaire, d'autant que l'on ne s'en approche jamais sans son dommage & empirement. La frequentation du peuple est contagieuse, & tresdangereuse aux plus sages & fermes qui puissent estre: car qui pourroit soustenir
 l'effort

l'effort & la charge des vices venans avec si grande troupe ? Un seul exemple d'avarice ou de luxe fait beaucoup de mal. La compagnie d'un homme delicat amolit peu à peu ceux, qui vivent avec luy. Un riche voisin allume nostre convoitise, un homme desbauché & corrompu frappe par maniere de dire & applique son vice, ainsi qu'une rouille au plus entier & plus net. Qu'advientra-il donc de ces mœurs, auxquelles tout le monde court à bride abbatue ?

Mais quoy ? Il est tres-rare & difficile de ce faire ; c'est chose plausible, qui a grande apparence de bonté & justice, que suyvre la trace approuvée de tous ; le grand chemin battu trompe facilement ; nous allons les uns apres les autres, comme les bestes de compagnie, ne sondons jamais la raison, le merite, la justice ; nous suyvons l'exemple, la coustume, & comme à l'envy nous tresbuchons & tombons les uns sur les autres ; nous nous pressons & attirons tous au precipice ; nous faillons & perissons à credit, *alienis perimus exemplis*. Or celuy qui veut estre sage, doibt tenir pour suspect, tout ce qui plaist & est approuvé du peuple, du plus grand nombre, & doit regarder à ce qui est bon & vray en soy, & non à ce qui le semble, & qui est le plus usite & frequenté, & ne se laisser coiffer & porter à la multitude. Et quand pour le battre & arrester court, l'on dira, tout le monde dict, croit, fait ainsi, il doibt dire en son cœur, tant pis ; voicy une meschante caution, je l'en estime moins, puis que tout le monde l'approuve, comme le sage Phocion, lequel voyant le monde applaudir tout haut à quelque chose, qu'il avoit prononcé, se tournant vers ses amis assistans leur dict, me seroit il échappé sans y penser quelque sottise, ou quelque

que lasche & meschante parole, que tout ce peuple icy m'approuve; Il faut donc, tant qu'il est possible, fuir la hantise & frequentation du peuple, sot, imperit, mal complexionné. Mais sur tout se garder de ses jugemens, opinions, mœurs vicieuses. C'est la solitude tant recommandée par les sages, qui est à descharger son ame de tous vices & opinions populaires, & la r'avoit de ceste confusion & captivité, pour la retirer à soy, & la mettre en pleine liberte.

5
Seconde
partie,
exem-
ption
des pas-
sions.

L'autre mal & empeschement de Sagesse, dont il se faut bien garder, qui est interne & par ainsi plus dangereux, est la confusion & captivité de ses passions, & tumultuaires affections, desquelles il se faut despoüiller & garantir, afin de se rendre vuide & net, comm'une carte blanche, pour estre subject propre à y recevoir la teincture, & les impressions de la Sagesse, contre laquelle s'opposent formellement les passions: dont ont dict les Sages, qu'il est impossible mesmes à Jupiter d'aimer, estre en chole-re, estre touché de quelque passion, & estre sage tout ensemble. La Sagesse est un maniement réglé de nostre ame, avec mesure & proportion: c'est une equalité & une douce harmonie de nos jugemens, volontes, mœurs, une sante constante de nostre esprit: & les passions au rebours ne sont que bonds & volées, accès & reces fie-vreux de folie, saillies & mouvemens violens & temeraires.

6
Remede-
des ge-
neraux
contre
les pas-
sions.

Nous avons assés depeinct les passions au li-vre precedent pour les avoir en horreur, les remedes & moyens de s'en deffaire, & les vaincre, generaux (car les particuliers contre chascune, seront au troisieme livre, en la vertu de force & temperance) sont plusieurs & differents, bons & mauvais: & c'est sans contester

cest

ceste bonté & felicité de nature, si bien attrem-
pée & assaisonnée, qui nous rend calmes, se-
rains, exempts & nets de passions fortes, &
mouvemens violens, & nous tient en belle af-
fiette, equables, unis, fermes & acérés contre
l'effort des passions: chose tres-rare. Cecy n'est
pas remede contre le mal, c'est exemption de
mal, & la santé mesmes: Mais des remedes con-
tre icelles nous en pouvons remarquer quatre.

Le premier, impropre & nullement loüable, 7
est une stupidité & insensibilité à ne sentir & *Stupi-*
n'apprehender point les choses, une apathie be- *dité.*
stiale des ames basses & plattes du tout, ou bien
qui ont l'apprehension toute emoussée, une
ladrerie spirituelle, qui semble avoir quelque
air de santé, mais ce ne l'est pas. Car il n'y peut
avoir Sagesse & constance, où n'y a point de co-
gnoissance, de sentiment, & d'affaires, & ainsi
c'est ne sentir pas le mal, & non le guerir: neant-
moins cet estat est beaucoup moins mauvais,
que le cognoistre, sentir & se laisser gourmander
& vaincre: *præulerim delirus inersque videri, Dum*
mea delectent mala me, vel denique fallant, Quam
sapere & ringi.

Le second remede ne vaut gueres mieux que 8
le mal mesmes, toutesfois il est le plus en usage; *Contre-*
c'est quand l'on vaincq & l'on estouffe une *passion.*
passion, par une autre passion plus forte: car
jamais les passions ne sont en egale balance. Il
y en a tousjours quelqu'une (comme aux hu-
meurs du corps) qui predomine, qui regente &
gourmande les autres. Et nous attribuons sou-
vent tres-faussement à la vertu & Sagesse, ce à
quoy elle n'a pensé, & qui vient de passion: mais
c'est beaucoup encores pour ces gens là, quand
les passions, qui maistrisent en eux, ne sont pas
des pires.

9
Pre-
cau-
tion.

Le troisieme remede & bon (encores qu'il ne soit le meilleur) est prudent & artificiel, par lequel l'on se desrobe, l'on fuit, l'on se tapit & se cache aux accidents, & à tout ce qui peut picquer, esveiller ou eschauffer les passions. C'est une estude & un art, par lequel on se prepare avant les occasions, en destournant les advenues aux maux, & l'on pourvoit à ne les sentir point, comme fist ce Roy, qui cassa la belle & riche vaisselle, que l'on luy avoit donné, pour oster de bonne heure toute matiere de courroux. L'oraison propre de ces gens cy est, *ne nos inducas in tentationem*. Par ce remede, qui se picque au jeu ne jouë point, les gens d'honneur prompts & choleres, fuyent les altercations contentieuses; arrestent le premier branle d'esmotion. Car quand l'on est dedans, il est malaisé de s'y porter bien sagement & discrettement: nous guidons les affaires en leurs commencemens, & les tenons à nostre mercy: mais apres qu'ils se sont esbranlés & eschauffés, ce sont eux qui nous guident & emportent. Les passions sont bien plus aisées à eviter qu'à moderer, *exsinduntur animo facilius, quam temperantur*: pource que toutes choses sont en leur naissance foibles & tendres. En leur petitesse l'on ne descouvre pas le danger, & en leur force l'on n'en trouve plus remede; comme nous voyons en plusieurs, qui facilement & legerement entrent en querelle, procès, dispute, puis sont forcés d'en sortir honteusement, & faire des accords lasches & vilains, cherchant des fausses interpretations, mentans & se desmentans eux mesmes, trahissans leur cœur, plastrans & pallians le fait, qui sont tous remedes pires cent fois que le mal qu'ils veulent garir: *melius non incipient, quam desinent*; de la faute de prudence
ils

ils retombent en faute de cœur; c'est au contraire du dire de Bias, entreprendre froidement, mais poursuivre ardemment. C'est comme les fots tachés du vice de mauvaise honte, qui sont mols & faciles à accorder tout ce qu'on leur demande, & puis sont faciles à faillir de parole & à se desdire. Parquoy il faut aux affaires & au commerce des hommes, tout du commencement estre prudent & advise.

Le quatriesme & meilleur de tous, est une vive vertu, resolution & fermeté d'ame, par laquelle on void & on affronte les accidens sans trouble; on les lutte & on les combat. C'est une forte, noble, & glorieuse impassibilité, toute contraire à l'autre premiere, qu'avons dict, basse, & stupide. Or pour s'y former & y parvenir, servent de beaucoup & sur tout les discours precedens. Le discours est maistre des passions, la premeditation est celle, qui donne la trempe à l'ame, & la rend dure, acérée, & impenetrable à tout ce qui la veut entamer. Le moyen propre pour appaiser & adoucir ces passions est les bien cognoistre, examiner & juger quelle puissance elles ont sur nous, & quelles nous avons sur elles. Mais de cecy apres au long & en ce livre, & suivant, aux vertus de force & temperance.

Mais sur toutes passions se faut tres-soigneusement garder & delivrer de ceste philautie, presumption, & folle amour de soy mesmes, peste de l'homme, ennemy capital de Sageſſe, vraye gangrene & corruption de l'ame, par laquelle nous nous adorons & demurons tant contans de nous, nous nous escoutons & nous croyons nous mesmes. Or nous ne ſçaurions estre en plus dangereuses mains que les nostres. C'est un beau mot venu originellement du langage Espagnol, &

Dieu garde moy de moy. Ceste presumption & folle amour de soy, vient de la mesconnoissance de soy, de sa foiblesse, de son peu, tant en general de l'infirmité & misere humaine, qu'en particulier de la sienne propre & personnelle: & jamais homme qui aura un grain de ceste folie, ne parviendra à la Sagesse. La bonne foy, la modestie, la recognoissance cordiale & serieuse de son peu, est un grand tesmoignage de bon & sain jugement de droicte volonté, & ainsi une belle disposition à la Sagesse.

C H A P. II.

Universelle & pleine liberté d'esprit, tant en jugement qu'en volonté: seconde disposition à la Sagesse.

Premiere partie. **L**'Autre disposition à la Sagesse, qui suit ceste premiere (qui nous a mis hors ceste captivité & confusion externe & interne, populaire & passionnée), c'est une pleine, entiere, & genereuse liberté d'esprit: qui est double, sçavoir de jugement & de volonté. Pour la premiere du jugement, nous avons ja assés monstré, que c'est foiblesse & sottise niaise de se laisser mener comme buffes, croire & recevoir toutes impressions: que les ayant receuës s'y opiniastrer, condamner le contraire, c'est folie, presumption; persuader & induire autrui, c'est rage & injuste tyrannie. Maintenant nous disons & donnons donc une belle & des premieres leçons de sagesse, retenir en surseance son jugement, c'est à dire soustenir, contenir, & arrester son esprit dedans les barrieres de sa consideration, & action d'examiner, juger, poiser toutes choses (c'est sa vraye vie, son exercice perpetuel) sans s'obliger ou s'engager à opinion aucune; sans

fans refoudre ou determiner, ny se coiffer ou esponfer aucune chose. Cecy ne touche point les verites divines, que la Sageſſe eternelle nous a revelees, qu'il faut recevoir avec toute humilite & ſubmiſſion, croite & adorer tout ſimplement: ny auſſi les actions externes & communes de la vie, l'obſervance des loix, couſtumes, & ce qui eſt en uſage ordinaire, *non enim Deus iſta ſcire, ſed tantummodo uti voluit.* car en toutes ces choſes il ſe faut accorder & accommoder avec le commun; ne rien gaſter ou remuer. Il en faut rendre compte à autruy: mais les penſees, opinions, jugeimens ſont tous noſtres & libres.

Or cecy eſt premierement ſe mairtenir à ſoy ² & en liberte, *hoc liberiores & ſolutiores ſumus, Com- quia nobis integra judicandi poteſtas manet.* C'eſt bien garder modellie & recognoitre de bonne foy ^{bonne} la condition humaine pleine d'ignorance, foi- ^{& uti-} bleſſe, incertitude: *cogitationes mortalium timida, le. incerta ad inventiones noſtra, & providentia: Deus novit cogitationes hominum, quoniam vana ſunt.* C'eſt auſſi eviter pluſieurs elcueils & dangers, comme ſont participer à pluſieurs erreurs produicts par la fantaſie humaine, & dont tout le monde eſt plein: eſtre puis contrainct de ſe deſmentir & deſdire ſa creance. Car combien de fois le temps nous a-il fait voir, que nous eſtions trompés & meſcontés en nos penſees, & nous a forcés de changer d'opinion? C'eſt auſſi s'inſraſquer en querelles, diviſions, diſputes; offeſer pluſieurs partis: car prenons le plus fameux party, & la plus receuë opinion qui ſoit, encores faudra-il attaquer & combattre pluſieurs autres partis. Or ceſte ſurſeance de jugement nous met à l'abry de tous ces inconveniens. C'eſt auſſi ſe tenir en repos & tranquillité, loin des agitations & des vices, qui viennent

de l'impression de l'opinion & science, que nous pensons avoir des choses. Car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les desirs immodérés, l'opiniastreté, presumption, amour de nouveleté, rebellion, desobeissance. Et puis apres c'est la doctrine & la pratique de tous les sages, grands & habiles esprits, desquels la pluspart & les plus nobles ont fait expresse profession d'ignorer & doubter; disans qu'il n'y a rien en nature que le doute: qu'il n'y a rien plus certain que l'incertitude; que de toutes choses l'on peut esgallement discourir, & cent pareilles. Les autres encores qu'ils ayent fait les dogmatistes & affirmatifs, c'est toutesfois de mines & de paroles seulement, pour monstrier jusques où alloit leur esprit au pourchas & en la queste de la verité; *quam docti fingunt magis, quam norunt*, donnans toutes choses non à autre ny plus fort titre, que de probabilité & vraysemblance: & les traitans diversement tantost d'un visage & en un sens, tantost d'un autre, par demandes problematiquement, plustost enquerant qu'instruisant, & monstrier souvent qu'ils ne parlent pas à certes: mais par jeu & par exercice, *non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materia difficultate voluisse videntur*. Et qui croira que Platon aye voulu donner sa republique & ses idées, Pythagoras ses nombres, Epicure ses atomes pour argent contant? Ils prenoyent plaisir à promener leurs esprits en des inventions plaisantes & subtiles, *qua ex ingenio finguntur, non ex scientia vi*. Quelques fois ausli ils ont estudié à la difficulté, pour couvrir la vanité de leur subject, & occuper la curiosité des esprits.

3 Les dogmatistes & affirmatifs, qui sont venus depuis, d'esprit pedantesque, presomptueux, hayssent & condamnent arrogamment ceste regle
De sen- due de

de sagesse, ayants mieux un affirmatif testu, & *contre*
 contraire à leur parti, qu'un modeste & paisible *les*
 qui doute & surseoit son jugement, c'est à dire *Do-*
 un fol qu'un sage : semblables aux femmes qui *gmati-*
 aiment mieux qu'on les contredise jusques à *ses pro-*
 injures, que si par froideur & mespris, l'on ne *som-*
 leur disoit rien ; par où elles pensent estre des- *ptueux,*
 daignées & condamnées. En quoy ils monstrent
 leur iniquité. Car pourquoy ne sera il loisible de
 doubter & considerer comme ambiguës les cho-
 ses sans rien determiner, comm'a eux d'affirmer ?
 Mais pourquoy ne sera-il permis de candide-
 ment confesser que l'on ignore, puis qu'en ve-
 rité l'on ignore, & tenir en suspens ce de quoy
 ne sommes asseurés?

Voicy donc la premiere liberté d'esprit, sur- *4*
 seance & arrest de jugement, c'est la plus seure *C'est un*
 assiette & l'estat plus heureux de nostre esprit: qui *grand*
 par elle demeure droit, ferme, rassis, inflexi- *bien.*
 ble, sans bransle & agitation aucune, *Inter visa*
vera vel falsa ad animi assensum nihil interest. C'est
 à peu pres & en quelque sens l'Ataraxie des
 Pyrrhoniens, qu'ils appellent le Souverain bien,
 la neutralité & indifference des Academiciens,
 de laquelle est germain ou procede, de rien ne
 s'estonner, ne rien admirer, le Souverain bien
 de Pythagoras, la vraye magnanimité d'Aristote,
Nil admirari propè res est una Numici, Solaque que
possit facere & servare beatum.

Or le vray moyen d'obtenir & se maintenir *5*
 en ceste belle liberté de jugement, & qui sera en- *Moyens*
 cores un'autre belle leçon & disposition à la sa- *de l'ob-*
 gesse, c'est d'avoir un esprit universel, jettant *tenir.*
 sa veüe & consideration sur tout l'univers, & *Esprit*
 non l'asseoir en certain lieu, loy, coustume, & *univer-*
 maniere de vie (avec la modification susdicte, *sel.*
 tant au croire, qu'au faire) estre citoyen du
 L 7 monde,

monde, comme Socrates, & non d'une ville, embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise & foiblesse que de penser que l'on doit croire & vivre par tout, comm'en son village, en son pays, & que les accidens qui adviennent icy, touchent & sont communs au reste du monde. Le sot si l'on recite y avoir autres creances, coustumes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir & usiter, il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il mescroit tels recits, tant il a l'ame asservie aux siennes municipales, qu'il estime estre les seules vrayes, naturelles, universelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goust & usage: & semble que nous n'avons autre touche de la verité & de la raison, que l'exemple & l'idée des opinions & usances du pais, où nous sommes. Or il se faut affranchir de ceste brutalité, & se faut presenter comme en un tableau ceste grande image de nostre mere nature, en son entiere majesté, remarquer là dedans un royaume, un empire, & peut-estre ce monde (car c'est une grande & authentique opinion, qu'il y en a plusieurs) comme le trait d'une poincte tresdelicate, & y lire une si generale & constante variété en toutes choses, tant d'humeurs, de jugemens, creances, coustumes, loix, tant de remuemens d'estats, changemens de fortune, tant de victoires & conquestes ensevelies, tant de pompes, cours, grandeurs esvanouyes: par là l'on apprend à se cognoistre, n'admirer rien, ne trouver rien nouveau ny estrange, s'affaïmer & resoudre par tout.

6 Pour acquerir & obtenir cest esprit universel, galant, libre, & ouvert (car il est rare & difficile, & tous n'en sont capables non plus que de sagesse) plusieurs choses y servent: première-

*Moyens
d'ac-
querir*

miere-

mierement ce qui a esté dict au livre premier de cest e-
la grande varieté, différence, & inegalité des *sprit*
hommes: Ce qui se dira en cestuy-cy, de la *univer-*
grande diversité des loix & coustumes qui sont *sel.*
au monde: Puis ce que disent les anciens de *c. 37.*
l'aage, estats, & changements du monde. Les *38.*
prestres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis *Chap. 8.*
leur premier Roy (dont y avoit plus d'orze mil-
le ans, duquel & de tous les luyvans luy firent
voir les effigies en statues tirées au vif) le soleil
avoit changé quatre fois de route. Les Chaldeens
du temps de Diodore, comme il dict, & Cice-
ron, tenoient regiltre de quatre cens mille tant
d'ans; Platon dict que ceux de la ville de Sais
avoient des memoires par escrit de huit mille
ans, & que la ville d'Athenes fust bastie mille
ans avant la dicte ville de Sais. Aristote, Plinc
& autres ont dict que Zoroaste vivoit six mille
ans avant l'aage de Platon. Aucuns ont dict que
le monde est de toute eternité, mortel & re-
naissant à plusieurs vicissitudes; d'autres & les
plus nobles philosophes ont tenu le monde pour
un Dieu, fait par un autre Dieu plus grand; ou
bien, comme Platon assure & autres, & y a
tres-grande apparence en ses mouvemens, que
c'est un animal composé de corps & d'esprit; le-
quel esprit logeant en son centre s'espand par
nombres de musique en sa circonference, &
ses pieces aussi, le ciel, les estoilles composées
de corps & d'ame, mortelles à cause de leur
composition, immortelles par la determination
du createur. Platon dict, que le monde change
de visage en tout sens: que le ciel, les estoilles,
le changent & renversent par fois leur mou-
vement, tellement que le devant vient derriere,
l'Orient se fait Occident. Et selon l'opinion
ancienne fort authentique, & des plus fameux
esprits,

esprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondée en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien un & seul en ce monde: toutes espèces sont multipliées en nombre, par où semble n'estre pas vraysemblable, que Dieu aye fait ce seul ouvrage sans compagnon, & que tout soit espuisé en cet individu. Que l'on considere aussi ce que la descouverte du monde nouveau, Indes orientales & occidentales, nous a appris: car nous voyons premierement que tous les anciens se sont mescomptés, pensans avoir trouvé la mesure de la terre habitable & compris toute la cosmographie, sauf quelques isles escartées, mescroyans les antipodes: car voila un monde à peu près, comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par royaumes & empires, garny de villes, qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Aphrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en descouvre encores d'autres? Si Ptolomée & les anciens se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encores celuy, qui diroit que maintenant tout est descouvert & trouvé? Je m'en voudrois bien fier en luy! Secondement nous trouvons qu'en ces nouvelles terres presque toutes les choses que nous estimons icy tant, & les tenons nous avoir esté premierement revelées & envoyées du ciel, estoient en creance & observance commune plusieurs mille ans auparavant qu'en eussions ouy les premieres nouvelles, soit au fait de religion; comme la creance d'un seul premier homme pere de tous, du deluge universel, d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge & saint, du jour du jugement, du purgatoire, resurrection des morts, observation des

des jeunes, Careme, celibat des prestres, ornemens d'Eglise, surpelis, mitre, eau benifte, adoration de la croix, circoncision pareille à la Juifve & Mahumetane, & contrecirconcision; par laquelle ils tiennent soigneusement & religieusement couvert le bout de leur membre, estirant la peau avec des cordons, affin qu'il ne voye & ne sente l'air. Au fait de la police, comme que les aînés succedent à tout le bien, que le pourveu à un beau & grand grade, prend un nouveau nom, & quitte le sien, subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs, musique d'instrumens, toutes sortes de nos jeux, Artillerie, Imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions: Que ce grand corps, que nous appellons le monde n'est pas ce que nous pensons & jugeons; Que ny en son tout, ny en ses parties, il n'est pas tousjours mesme, ains en perpetuel flux & reflux; Qu'il n'y a rien dict, tenu, creu, en un temps & lieu, qui ne soit pareillement dict, tenu, creu; & aussi contredict, reprouvé, condamné ailleurs; estant l'esprit humain capable de toutes choses, roulant tousjours ainsi le monde, tantost le mesme, tantost divers; Que toutes choses sont enfermées & comprises dedans ce cours & revolution de nature, subject à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'espouser rien, ne jurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien, mais quoy qu'il advienne, que l'on crie, tempeste, se resoudre à ce point, que c'est le cours du monde, c'est nature qui fait des siennes: mais pourvoir par prudence, qu'aucune chose ne nous blesse par nostre foiblesse & lascheté. C'est assés dict de cecy, de l'esprit universel, & liberté du jugement.

L'autre

7
*Seconde
 partie,
 liberté
 de vo-
 lonté.*

L'autre liberté qui est de volonté, doit estre encores en plus grande recommandation au sage. Nous ne parlons pas icy du liberal arbitre de l'homme, à la façon des Theologiens; Nous disons que l'homme sage pour se maintenir en repos & liberté, doit mesnager sa volonté & ses affections, en ne se donnant & affectionnant qu'à bien peu de choses; & icelles justes (aussi les justes sont en petit nombre, si l'on juge bien) & encores sans violence & aspreté. Il vient icy à combattre deux opinions populaires & plausibles au monde, l'une enseigne d'estre prompt & volontaire au service d'autrui, s'oublier pour le prochain, & principalement pour le public, au pris duquel le particulier ne vient point en consideration, l'autre s'y porter courageusement avec agitation, zele, affection. Qui ne fait le premier, est accusé de n'avoir aucune charité: Qui ne fait le second, suspect d'estre froid, & n'avoir le zele ou la suffisance, qu'il faut, & n'estre amy. On a voulu faire valoir ces deux opinions outre raison & mesure: & n'y a rien que l'on n'aye dict là dessus: car les chefs souvent preschent les choses selon qu'elles servent, & non selon qu'elles sont: Et souvent les opinions les plus vrayes, ne sont pas les plus commodes. Et puis voyant que nous ne tenons que trop à nous, & d'une attache trop naturelle, ils nous en veulent distraire & tirer au loin, comme pour redresser un bois courbé, on le recourbe au rebours.

8
*Pastu-
 re des
 autres
 & as-
 servis.*

Mais ces opinions mal entendues & mal prises, comme elles sont de plusieurs, apportent de l'injustice, du trouble, de la peine, & du mal beaucoup, comme l'on peut voir en ceux qui mordent à tout, se donnent à loüage, & s'asservissent à autrui; non seulement ils se laissent

laissent emporter & saisir, mais encores ils s'ingerent à tout, autant à ce qui ne les touche, comme à ce qui les touche, aux petites comme aux grandes: & souvent non pour autre chose, que pour s'embesoigner & s'agiter, *in negotiis sunt negotii causa*, & ne pouvoit se tenir ny arrester, comme s'ils n'avoient rien à faire ches & au dedans d'eux, & qu'à faute d'affaires internes, essentiels, propres & domestiques, ils en cherchent ou prennent d'estrangers: ils sont bien mesnagers ou avars de leur bourse, mais prodigues de leur ame, vie, temps, affection, & volonté; desquelles seules choses la mesnagerie est utile & louable: & s'adonnans à quelque chose, c'est avec telle passion & violence qu'ils ne sont du tout plus à eux mesmes, s'engagent & s'enfoncent du tout. Les grands demandent de telles gens, qui se passionnent & se tuent pour eux, & usent de promesses & grands artifices, pour les y faire venir, & trouvent tousjours des fols qui les en croient, mais les sages s'en gardent bien.

Cecy est premierement injuste, trouble entierement l'estat, & chassie le repos & la liberté de l'esprit. C'est ne sçavoir ce qu'un chacun de nous se doit, & de combien d'offices un chacun est obligé à soy-mesmes. En voulant estre officieux & serviabes à autruy, ils sont importuns & injustes à eux mesmes. Nous avons tous assés d'affaires ches & au dedans de nous, sans aller au dehors, & se donner à tous: il se faut tenir à soy mesme. Qui oublie à honnestement, & sainement, & gayement vivre, pour en servir autruy, est maladvise, & prend un mauvais & desnature party. Il ne faut espouser & s'affectionner qu'à peu de choses, & icelles justes.

Secondement cette aspre intention & passionnée

9

10

siounée affection trouble tout, & empesche la conduite de l'affaire, auquel on s'addonne si fort: comme en la precipitation la trop grande hastivete se donne mesme la jambe, s'entrave & s'arreste: *Ipsa se velocitas implicat, unde festinatio tarda est. Qui nimium properat, serius absolvit.* Aussi estant enyvrié de ceste intention violente, on s'embarasse, on s'enferme, on se jette a l'indiscretion, à l'injustice, on apporte de l'aigreur & du soubçon aux autres, de l'impatience aux evenemens contraires ou tardifs, & qui ne sont à souhait: *Male cuncta ministrat impetus.* Cela se voit non seulement aux affaires serieux, mais encores vains & frivoles, comme au jeu, ou ce-luy qui est saisi & transporté d'une si ardente soif de gagner, se trouble & pert. Celuy qui va modérement est tousjours chez soy: sans se picquer, conduit son fait & plus avantageusement, & plus seurement, & plus gayement: Il feinct, il ploye, il differe tout à son aise selon le besoin: s'il faut d'attaincte, c'est sans tourment & affliction, prest & entier pour une autre nouvelle charge: marche tousjours la bride à la main, *festinat lentè.*

II Tiercement ceste violente & tant aspre affection, infecte & corrompt mesme le jugement. Car suyvant un parti & desirant son avantage, ils forcent, s'il en vient au rebours, luy attribuent des fausses loüanges & qualités, & au party contraire fausses accusations: interpretent tous prognostiques & evenemens à leur poste, & les font servir à leur dessein. Faut il que tous ceux du party contraire & malade soient aussi meschans, & que tous vices leur conviennent: voire & encores ceux, qui en disent & remarquent quelque bien, soient suspects estre de leur party? ne peut-il pas estre qu'un honneste homme

homme au reste, au moins en quelque chose, se trouve embarqué & s'uyve un mauvais party? Que la passion force la volonté, mais qu'elle emporte encores le jugement, & luy fasse faire le sot, c'est trop, c'est la piece souveraine & dernière qui doit tousjours maintenir son autorité: & faut candidement & de bonne foi recognoistre le bien, qui est aux adversaires, & le mal qui est en ceux que l'on suit. Hors le nœud du debat & le fonds, il faut garder equanimite & indifference, & n'allonger point sa cholere au delà des affaires. Voyla les maux, que nous apporte ceste trop grande affection à quelque chose que ce soit: par tout, voire à estre bon & sage, il y peut avoir du trop.

Mais pour tenir regle en cecy, il se faut souvenir que la principale & plus legitime charge, que nous avons, c'est à chacun sa conduite. C'est pourquoy nous sommes icy; nous devons nous maintenir en tranquillité & liberté. Et pour ce faire, le souverain remede est de se prester à autruy & ne se donner qu'à soy, prendre les affaires en main non à cœur, s'en charger & non se les incorporer, soigner & non passionner, ne s'attacher & mordre qu'à bien peu & se tenir tousjours à soy. Ce conseil ne condamne point les offices deubs au public, à ses amis, à son prochain, tant s'en faut, l'homme sage doit estre officieux & charitable, appliquer à soy l'usage des autres hommes, & du monde, & pour ce faire doit contribuer à la société publique les offices & devoirs, qui le touchent. *Qui sibi amicus est, hunc omnibus scito esse amicum.* Mais j'y requiers une moderation & discretion double, l'une de ne se prendre pas à tout ce qui se presente, mais à ce qui est juste & necessaire, & cela ne va pas beaucoup loin; l'autre que ce soit

12

, soit

soit sans violence & sans trouble. Il faut desirer peu, & ce peu modérément, s'embesongner peu & tranquillement; & aux charges que l'on prend, apporter les pas, les paroles, l'attention, la sueur, les moyens, & au besoin le sang & la vie, mais sans vexation & passion, se tenant tousjours à soy, en santé & repos. L'on vient bien & fait on bien son effect sans ceste ardeur, & ceste tant grande contention de volonté. Et se trompent fort ceux, qui pensent que l'affaire ne se fait pas bien, & n'y a point d'affection, s'il n'y a du bruit, de la tempeste, de l'esclat. Car au rebours cela empesche & trouble la bonne conduicte, comme a esté dict. O combien de gens se hasardent tous les jours aux guerres, dont il ne leur chaut, & se pressent aux dangers des batailles, desquelles la perte ne leur trouble aucunement le dormir; & c'est pour ne faillir à leur devoir: & en voila un en sa maison, qui n'oseroit avoir regardé le danger, qui se passionne de l'issuë de cette guerre, & en a l'ame plus travaillée, que le soldat, qui y employe sa vie, & son sang.

13

Au reste il faut bien sçavoir distinguer & separer nous mesme d'avec nos charges publiques; un chacun de nous jouë deux roolles & deux personages, l'un estrangier & apparent, l'autre propre & essentiel. Il faut discerner la peau de la chemise: l'habile homme fera bien sa charge & ne laissera pas de bien juger la sottise, le vice, la fourbe, qui y est. Il l'exercera, car elle est en usage en son pays, elle est utile au public, & peut-estre à soy, le monde vit ainsi, il ne faut rien gaster. Il se faut servir & se prevaloir du monde tel qu'on le trouve: Cependant le considerer comme chose estrangere de soy, sçavoir bien de soy jouyr à part, & se communi-
quer

quer à un sien bien confident, au pis aller, à foy mesme.

C H A P. III.

Vraye & essentielle preud'homie: premiere & fondamentale partie de sagesse.

Ayant appresté & disposé nostre Escholier à la sagesse, par les advis precedents, c'est à dire l'ayant purifié & affranchy de tous maux, & mis en bel estat, d'une liberté pleine & universelle, pour avoir veü, cognoissance, & maistrise sur toutes choses (qui est le privilege du sage & spirituel, *spiritualis omnia dijudicat*) il est maintenant temps de luy donner les leçons & des reigles generalles de sagesse. Les deux premieres seront comme prealables & presupposées comme fondemens, dont la premiere & principale sera la probité & preud'homie.

Je n'auray point, peut-estre, grand affaire à establir ceste proposition, que la preud'homie soit la premiere, principale, & fondamentale partie de sagesse, car tous (soit en verité & à bon escient, ou par belle mine, de honte, & crainte de dire le contraire) en font grande feste; l'honorent & recommandent tousjours en premier lieu; se disent estre ses serviteurs & affectionnés poursuyvans: mais j'auray de la peine à monstrer & persuader quelle est la vraye & essentielle, que nous requerons icy. Car celle, qui est en vogue & en credit, dont tout le monde se contente, qui est la seule cogneuë, recherchée, & possédée (j'en excepte tousjours quelque peu de sages), est bastarde, artificielle, fausse & contrafaicte.

Premierement nous sçavons, que souvent nous sommes menés & poussés à la vertu & à *Mas-*
bien-que

de
preu-
d'ho-
mie.

bien faire par des ressorts meschans & reprovés, par deffaut & impuissance naturelle, par passion, & le vice mesme. La chasteté, sobriété, temperance peuvent arriver en nous par deffail- lance corporelle; le mespris de la mort, patience aux infortunes, & fermeté aux dangers, vient souvent de faute d' apprehension & de juge- ment; la vaillance, la liberalité, la justice mes- mes, de l'ambition; la discretion, la prudence, de crainte, d'avarice. Et combien de belles actions a produict la presumption & temerité? ainsi les actions de vertu ne sont souvent que masques, & en portent le visage, mais elles n'en ont pas l'essence; elles peuvent bien estre dictes vertueuses pour la consideration d'autruy, & du visage qu'elles portent en public, mais en verité & chés l'ouvrier, non, car il se trouvera que le profit, la gloire, la coustume & autres telles causes estrangeres nous ont induict à les faire. Quelquefois elles sont produictes par stu- pidité & bestise, dont il est dict que la sagesse & la bestise se rencontrent en mesme point de goust & resolution à la souffrance des accidens humains. Il est donc tresdangereux de juger de la probité ou improbité d'un homme par les actions: il faut sonder au dedans quels ressorts causent ce mouvement, & donnent le branle: les meschans font souvent de bonnes & belles choses, les bons & les meschans se gardent pa- reillement de mal faire, *oderunt peccare boni & mali*. Parquoy pour descouvrir & sçavoir quel- le est vraye preud'homie, il ne faut s'arrester aux actions, ce n'est que le marc & le plus gros- sier, & souvent une happelourde & un masque: il faut penetrer au dedans, & sçavoir le motif qui fait joier les cordes, qui est l'ame & la vie, qui donne le mouvement à tout. C'est par là qu'il

qu'il faut juger, c'est à quoy un chacun doit
pourvoir qu'il soit bon & entier, c'est ce que
nous cherchons.

La preud'homie, communement estimée la
vraye, tant preschée & recommandée du mon-
de, de laquelle font profession expresse ceux qui
ont le tiltre & la reputation publique d'être
gens de bien & les plus entiers, est scholastique
& pedantesque, serve des loix, contraincte
sous l'esperance & la craincte, acquise, apprin-
se, & produicte de la consideration & submis-
sion des religions, loix, coustumes, comman-
demens des superieurs, exemples d'autruy,
subjecte aux formes prescrites, feminine,
peureuse & troublée de scrupules & de doutes;
sunt quibus innocentia nisi metu non placet, laquel-
le non seulement par le monde est diverse &
variable, selon la diversité des religions, des
loix, des exemples, des formes (car chan-
geants les ressorts, il faut bien que les mouve-
mens aussi changent) mais encores en soy inega-
le, ondoyante, & deambulatoire, selon les
accès, recés, & succès des affaires, des occa-
sions, qui se presentent, des personnes avec
qui l'on a affaire, comme le batteau poussé par
le vent & les avirons qui bransle & marche in-
galement, par secousses, boutées, & bouffées:
bref ce sont gens de bien par accident, par oc-
casion, par ressorts externes & estranges, &
non en verité & en essence. Ils ne le sentent &
ne s'en advisent pas, mais il est aisé de les des-
couvrir & les en convaincre, en leur secouant
un peu la bride, & les sondant de pres, mais
sur tout par l'inegalité & diversité qui se trouve
en eux. Car en mesme fait ils feront divers ju-
gemens & se porteront tout de diverse façon,
tantost le petit pas, tantost le grand galop. Ceste

M

diver-

diversité inegale vient de ce que les occasions & ressorts externes qui les agitent, s'enflent, se multiplient & grossissent, ou s'atiedissent & rabaisissent, plus ou moins comme accidens, *que recipiunt magis & minus.*

4
 Descri-
 ption
 de la
 vraye
 preu-
 d'ho-
 mie.

Or la vraye preud'homie, que je requiers en celuy qui veut estre sage, est libre & franche, masle & genereuse, riante & joyeuse, egale, uniforme, & constante, qui marche d'un pas ferme, fier & hautain, allant tousjours son train, sans regarder de costé ny derriere, sans s'arrester & alterer son pas & ses alleures pour le vent, le temps, les occasions, qui se changent, mais non pas elle, j'entends en jugement & en volonté, c'est à dire en l'ame, où reside & a son siege la preud'homie : Car les actions externes, principalement les publiques, ont un autre ressort, comme fera dict en son lieu. Or le ressort de ceste preud'homie, c'est la loy de nature, c'est à dire l'equité & raison universelle, qui luit & esclaire en un chacun de nous. Qui agit selon Dieu : car ceste lumiere naturelle est un esclair & rayon de la divinité, une defluxion & dependance de la loy eternelle & divine. Il agit aussi selon soy, car il agit selon ce qu'il y a de plus noble & de plus riche en soy. Il est homme de bien essentiellement & non par accident & occasion : car ceste loy & lumiere est essentielle & naturelle en nous, dont aussi est appellée nature, & loy de nature. Il est aussi par consequent homme de bien tousjours & perpetuellement, uniformement & egallement, en tous temps, & tous lieux : Car ceste loy d'equité & raison naturelle, est perpetuelle en nous, *edictum perpetuum*, inviolable, qui ne peut jamais estre esteincte ny effacee, *quam nec ipsa delot iniquitas : vermis eorum*

non morietur : universelle & constante par tout ;
 & tousjours mesme , egalle , uniforme , que
 les temps ny les lieux ne peuvent alterer ny des-
 guiser ; ne reçoit point d'accès ny recès , de plus
 & de moins , *substantia non recipit magis nec mi-*
nus. Que vas tu chercher ailleurs loy ou reigle
 au monde ? Que te peut-on dire ou alleguer que
 tu n'ayes chés toy & au dedans , si tu te voulois
 taster & escouter ? Il te faut dire , comme au
 payeur de mauvaise foy , qui demande de-
 quoy , & veut que l'on luy montre la ce-
 dule qu'il a chés soy , *Quod petis, intus habes*.
 Tu demandes ce que tu as dedans ton sein. Tou-
 tes les tables de droict , & les deux de Moyse ,
 & les douze des Grecs , & toutes les bonnes
 loix du monde , ne sont que des copies & des
 extraicts produicts en jugement contre toy
 qui tiens caché l'original , & feincts ne sçavoir
 que c'est , estouffant tant que tu peux , cette
 lumiere qui t'esclaire au dedans , *qui veritatem*
Dei detinent in injustitia , mais qui n'ont ja-
 mais esté au dehors & humainement publiées,
 que pource que celle qui estoit au dedans ,
 toute celeste & divine , a esté par trop mes-
 priée & oubliée. Ce sont tous ruisleaux , mais
 qui n'ont tant d'eauë ny si vive que leur sour-
 ce & fontaine invisible qui est dedans toy , si
 tu ne la laissois deperir & perdre : non tant d'eauë ,
 dis-je , *Quam multa pietas , humanitas , libera-*
litas , fides exigunt , qua extra tabulas sunt. O che-
 tivé preud'homie des formalistes , qui se tient
 aux mots de la loy , & en pense estre quitte !
 combien de devoirs requis au delà ? *Quam*
angusta innocentia ad legem bonum esse ! latius of-
ficiozum patet , quam juris regula. Ny si forte &
 si vive , tesmoin , que pour les bien entendre
 & sçavoir leur intention , les faut ramener à la
 M 2 four-

source ; & rentrant au dedans , les mettre à la touche & coucher au niveau de la nature , *Ani-ma legislatio*. Voicy donc une preud'homie essentielle , radicale , fondamentale , née en nous de ses propres racines , par la semence de la raison universelle , qui est en l'ame , comme le ressort & balancier en l'horloge , comme la chaleur naturelle au corps , se maintient de soy-mesme forte & invincible : par laquelle l'on agist selon Dieu , selon soy , selon nature , selon l'ordre & la police universelle du monde , quietement , doucement , & ainsi sombrement & obscurément , sans bruiet , comme le bateau qui n'est poussé que du fil & du cours naturel & ordinaire de l'eauë : tout autre est entée par art & par discipline accidentale , comme le chaud & froid des sievres , acquise & conduite par des occasions & considerations estrangeres , agissant avec bruiet , esclat , & ambitieusement.

5
*Faut
 suivre
 nature.* Voyla pourquoy la doctrine de tous les Sages porte que bien vivre c'est vivre selon nature , que le souverain bien en ce monde c'est consentir à nature , qu'en suyvant nature comme guide & maistresse , l'on ne faudra jamais ; entendant par nature l'equité & la raison universelle qui luit en nous , qui contient & couve en soy les semences de toute vertu , probité , justice , & est la matrice , de laquelle sortent & naissent toutes les bonnes & belles loix , les justes & equitables jugemens , que prononcera mesmes un Idiot. Nature a disposé toutes choses au meilleur estat qu'elles puissent estre , & leur a donné le premier mouvement au bien & à la fin qu'elles doivent chercher , de sorte que qui la suyvra , ne faudra point d'obtenir & posseder son bien & sa fin. Les hommes sont naturellement bons & ne suyvent le mal que pour le profit

fit ou le plaisir : dont les législateurs pour les induire à suivre leur inclination naturelle & bonne, & non pour forcer leurs volontez, ont proposé deux choses contraires, la peine & la récompense.

Certes nature en chacun de nous est suffisante & douce maistresse à toutes choses, si nous la voulons bien escouter, l'employer, l'esveiller ; & n'est besoin aller quester ailleurs, ny mendier de l'art & des sciences, les moyens, les remedes & les regles qui nous sont besoin ; un chacun de nous, s'il vouloit, vivroit à son aise du sien. Pour vivre content & heureux, il ne faut point estre sçavant, courtisan, ny tant habile ; toute ceste suffisance qui est au delà la commune & naturelle, est vaine & superflue, voire apporte plus de mal que de bien. Nous voyons les gens ignorants, idiots, & simples mener leur vie plus doucement & gayement, résister aux assauts de la mort, de l'indigence, de la douleur, plus constamment & tranquillement que les plus sçavans & habiles. Et si l'on y prend bien garde, l'on trouvera parmi les paisans & autres pauvres gens, des exemples de patience, constance, equanimité, plus purs que tous ceux que l'escole enseigne ; ils suivent tout simplement les raisons & la conduite de nature, marchent tout doucement & mollement aux affaires, sans s'eschauffer ou s'eslever, & ainsi plus sainement : les autres montent sur leurs grands chevaux, se gendarment, se bandent, & tiennent tousiours en cervelle & en agitation. Un grand maistre & admirable docteur en la nature a esté Socrates, comme en l'art & science Aristote. Socrates par les plus simples & naturels propos, par similitudes & inductions vulgaires, parlant comme un paisan, une femme,

fournit des preceptes & regles de bien vivre : & des remedes contre tous maux , tels , si forts & vigoureux , que tout l'art & science du monde ne scauroit inventer , ny y arriver.

7
Mais
nous
l'alter-
rons to-
tale-
ment.

Par
violence.
Par
art.

Mais non seulement nous ne la croyons, escoutons & suyvons comme porte le conseil des Sages , mais encores (sans parler de ceux qui par la violence des vices , desbauches , volontés trop desreglées & perverses , l'estouffent , esteignent , tant qu'est en eux, sa lumiere , mortifient ses semences) nous eschevons tous à elle , nous la laissons dormir & chommer , aimans mieux mandier ailleurs nostre apprentissage , recourir à l'estude & à l'art , que de nous contenter de ce qui croist chés nous. Nous avons un esprit brouillon qui s'ingere de maistriser & gouverner par tout , & qui se meine à nostre poste , desguise , change , & brouille tout, veut adjouster, inventer, changer, & ne se peut arrester à la simplicité & naïveté , ne trouve rien bon s'il n'y a de la finesse & de la subtilité , *simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est.* Et puis nous avons ce vice que nous n'estimons point ce qui croist chés nous , nous n'estimons que ce qui s'achepte , ce qui couste , & s'apporte de dehors ; nous preferons l'art à la nature , nous fermons en plein midy les fenestres , & allumons les chandelles. Ceste faute & folie vient d'une autre, qui est que nous n'estimons point les choses selon leur vraye & essentielle valeur , mais selon la monstre , la parade , & le bruiſt.

Par la
ceremonie.

Mais encores nous la foulons aux pieds , la desdaignons , & en avons honte pour faire valloir la ceremonie , & la loy de civilité , que nous nous sommes forgés , ainsi l'art emporte la nature , l'ombre nous est plus que le corps , la mine,

mine, la contenance plus que la substance des choses. Pour n'offenser la ceremonie; nous couvrons & cachons les choses naturelles; nous n'osons nommer & rougissons au son des choses, que nous ne craignons aucunement de faire, & licites, & illicites. Nous n'osons dire ce qui est permis de faire; nous n'osons appeller à droit nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes sortes de desbauches: nous prononçons & faisons sans crainte & sans honte les meschantes choses contre nature & raison, parjurer, trahir, affronter, tuer, tromper, & rougissons au dire & faire des bonnes naturelles, nécessaires, justes, & legitimes. Il n'y a mari qui n'eust plus de honte d'embrasser sa femme devant le monde, que de tuer, mentir, affronter; ny femme qui ne dise plustost toutes les meschancetés du monde, que de nommer ce en quoy elle prend plus de plaisir, & peut legitiment faire. Jusques aux traistres & assassins ils espousent les loix de la ceremonie, & attachent là leur devoir: chose estrange, que l'injustice se plaigne de l'incivilité, & la malice de l'indiscretion; l'art de la ceremonie ne prevaut-elle pas contre la nature? La ceremonie nous deffend d'exprimer les choses naturelles & licites, & nous l'en croyons: la nature & la raison nous deffend les illicites, & personne ne l'en croit; l'on envoye sa conscience au bordel, & l'on tient sa contenance en regle; cela est monstrueux, & ne se trouve rien de semblable aux bestes.

De cette generale & universelle alteration & corruption il est advenu qu'il ne se cognoist *Telle-* plus rien de nature en nous: s'il faut dire quel- *ment* les sont ses loix, & combien il y en a, nous voi- *qu'elle* là bien empeschés: l'enseigne & la marque d'u- *ne se* ne

cognoiss plus en l'homme. ne loy naturelle est l'université d'approbation, car ce que nature nous auroit véritablement ordonné, nous l'ensuyvrons sans doute d'un commun consentement, & non seulement toute nation, mais tout homme particulier.

Or n'y a-il aucune chose au monde, qui ne soit contredicte & desavouée, non par une nation, mais par plusieurs: & n'y a-il chose si estrange & si desnaturalée à l'opinion de plusieurs, qui ne soit approuvée & autorisée en plusieurs lieux par usage commun: le nonchaloir d'avoir des enfans, le meurtre des parens, des enfans, de soy-mesme, mariage avec ses plus proches, larcin, trafic de voleries, marchandise publique de sa liberté, & de son corps, tant des masses que des femelles, sont receués par usage public en des nations.

9 Et la faut chercher ailleurs. Certes il ne reste plus aucune image ny trace de nature en nous, il la faut aller chercher aux bestes, ou cet esprit broüillon & inquiet, ce vif argent, ny l'art, ny la belle ceremonie, ne l'ont pure & entiere, sinon qu'elle soit corrompue par nostre hantise & contagion, comme elle est aucunement. Tout le monde suit nature, la regle premiere & universelle, que son auteur y a mis & estably, sinon l'homme seul qui trouble la police & l'estat du monde, avec son gentil esprit, & son liberal arbitre; c'est le seul deregle & ennemy de nature.

10 Vraye preud'homme. Voicy donc la vraye preud'homie (fondement & pivot de sagesse) suyvre nature c'est à dire la raison. Le bien, le but, & la fin de l'homme auquel gist son repos, sa liberté, son contentement, & en un mot sa perfection en ce monde, est vivre & agir selon nature, quand ce qui est en luy de plus excellent commande, c'est à dire la raison à vray. La preud'homie est

est une droicte & ferme disposition de la volonté, à suyvre le conseil de la raison. Or cecy est en la puissance de l'homme, qui est maistre de sa volonté, il la peut disposer & contourner à son plaisir, & en cela est le propre de l'homme, ainsi la peut il affermir à suivre toujours la raison.

Mais pour l'effectuer & venir à la pratique, *II* il est bien plus aisé aux uns qu'aux autres. Il y *Distin-* en a qui ont leur naturel particulier, c'est à dire *ction de* le temperament, & la trempe si bonne & si *vraye* douce (ce qui vient principalement de la *pre-*premiere conformation au ventre de la mere, & *d'ho-* puis du lait de la nourrice, & de toute ceste *mie.* premiere & tendre education) qu'ils se trouvent sans effort & sans art ou discipline, tous portez & disposez à la bonté & preud'homie, c'est à dire à suyvre & se conformer à la nature universelle, dont ils sont dictz bien nés, *gaudeant bene nati.* Ceste telle preud'homie naturelle & aisée, & comme née avec nous, s'appelle proprement bonté, qualité d'ame bien née & bien reglée, *Bonté.* c'est une douceur, facilité, & debonnaireté de nature, non pas (afin que personne ne se trompe) une mollesse, une feminine, sotté, bonasse & vitieuse facilité, qui fait que l'on veut plaire à tous, & ne desplaire ny offencer personne, encorés qu'il y ait subject juste & legitime, & que ce soit pour le service de la raison & de la justice. D'ou il advient qu'ils ne veulent s'employer aux actions legitimes, quand c'est contre ceux qui s'en offensent; ny aussi refuser du tout les illegitimes, quand c'est envers ceux qui y consentent. D'eux on dict, & est ceste loüange injurieuse, Il est bon, puis qu'il est bon mesmes aux meschans: & ceste accusation vraye, *Com-*ment seroit il bon, puis qu'il n'est pas mauvais

aux meschans ? il faudroit plustost appeller ceste telle bonté, innocence, selon que l'on appelle les petits enfans, brebis, & autres telles bestes innocentes. Mais une active, forte, masse, & efficace bonté qui est une prompte, aisée & constante affection, à ce qui est bon, droit, juste, selon raison & nature.

Il y en a d'autres si mal nés, qu'il semble que (comme des monstres) leur naturel particulier soit fait comme en despit de la nature universelle, tant ils luy sont revesches. En ce cas le remede pour corriger, reformer, adoucir, apri-voiser, & redresser ceste mauvaise, aspre, sauvage, & tortuë nature, la ployer & appliquer au niveau de sa generale & grande maistresse la nature universelle, est de recourir à l'estude de la philosophie (comme fit Socrates) & à la vertu qui est un combat & un effort penible contre le vice, un estude laborieux qui requiert du temps, de la peine, & de la discipline. *Virtus in arduo & circa difficile, ad januam virtutis excubat labor & sudor: Dii mortalibus virtutem laboris pretio vendiderunt.* Ce n'est pour anter ou introduire une nouvelle, estrangere, ou artificielle preud'homie, & ainsi accidentale, & telle que cy dessus j'ay dict n'estre la vraye; mais c'est en ostant les empeschemens, pour resveiller & reallumer ceste lumiere presque esteincte & languissante, & faire revivre ses semences presque estouffées par le vice particulier, & mauvais temperament de l'individu, comme en ostant la taye de devant l'œil, la veüe se recouvre; & la poussiere de dessus le miroir, l'on y voit clair.

12 Par tout cecy se void qu'il y a deux sortes de
Trois vraye preud'homie; l'une naturelle, douce,
degrez aysee, equable, dicte bonté: l'autre acquise,
diffi-

difficile, penible & laborieuse, dicte vertu: *de per-*
 mais à bien dire il y en a encores une troisieme, *fection.*
 qui est comme composée des deux, & ainsi fe-
 ront trois degrés de perfection. Le plus bas est
 une facile nature & debonnaire, degoustée par
 soy mesme de la debauche & du vice; nous l'a-
 vons nommée bonté, innocence: le second plus
 haut, qu'avons appelé vertu, est à empescher
 de vive force le progrès des vices, & s'estant
 laissé surprendre aux esmotions premieres des
 passions, s'armer & se bander pour arrester leur
 course & les vaincre: le troisieme & souverain
 est d'une haute resolution & d'une habitude par-
 faite, estre si bien formé, que les tentations
 mesmes n'y puissent naistre, & que les semen-
 ces des vices en soient du tout desracinées, tel-
 lement que la vertu leur soit passée en comple-
 xion, & en nature. Cestuy dernier se peut ap-
 peller perfection: luy & le premier de bonté se
 ressemblent, & sont differens du second, en ce
 qu'ils sont sans bruit, sans peine, sans effort,
 c'est la vraye teinture de son train naturel &
 ordinaire, qui ne couste rien: le second est tous-
 jours en cervelle & en contraste. Ce dernier &
 parfait, où est octroyé pardon & grace speciale
 du ciel, comme en S. Jean Baptiste, & quel-
 ques autres: ou acquis par un long estude, &
 serieux exercice des regles de la Philosophie,
 joint à une belle, forte & riche nature, car il y
 faut tous les deux, le naturel, & l'acquis. C'est à
 quoy estudioyent ces deux Sectes, la Stoiciene
 & encores plus l'Epicurienne (ce qui sembleroit
 estrange, si Senèque & d'autres encor anciens
 ne l'attestoient), qui avoit pour ses jouëts & es-
 bats la honte, l'indigence, les maladies, les
 douleurs, les gehennes, la mort: seulement ils
 mesprisoient, soustenoient patiemment, & vain-
 quoient

quoient toutes aspretés & difficultés : mais ils les recherchoient, s'en esjouïssent & charouilloient, pour tenir leur vertu en haleine & en action, laquelle ils rendoient, non seulement ferme, constante, grave & severe, comme Caton & les Stoiciens, mais encores gaye, riante, enjouée, & s'il est permis de dire, folastre.

13

Sur la comparaison de ces trois il semble à aucuns (qui n'apperçoivent la hauteur & valeur du troisieme) que le second degré de la vertu à cause de ses difficultez, dangers, efforts, emporte l'honneur, & comme disoit Metellus, c'est chose par trop lasche & vilaine de mal faire : faire du bien, où n'y a peine ny danger, c'est chose commune, & trop aysée : mais faire du bien, où y a danger & peine ; c'est le devoir d'un homme de bien & de vertu ; c'est le mot du divin Philosophe, *difficilia qua pulchra*. Mais pour en dire au vray ce qui en est, outre que la difficulté, comme est dict par nous ailleurs, n'est pas vraye, ny juste & legitime cause d'estimer une chose, il est certain qu'en chose pareille, le naturel vaut mieux que l'acquis ; qu'il est bien plus noble, plus excellent & divin d'agir par nature que par art ; aysément, equablement, & uniformement que peniblement, inegalement avec doubte & danger ; Dieu est bon en premiere façon, c'est la naturelle & essentielle bonté, nous ne l'oserions appeller vertueux, ny les Anges & esprits bienheureux : ils sont dictés bons : mais pource que la vertu fait plus de bruiet & d'esclat, & agit avec plus de vehemence que la bonté, elle est plus admirée & estimée du populaire, qui est un sot juge, mais c'est à tort. Car ces grandes enleveures & extravagantes productions, qui semblent estre tout zele & tout feu, ne sont pas du jeu, & n'appartiennent
aucu-

aucunement à la vraye preud'homie, ce sont plustost maladies & accès fievreux bien esloignés de la sagesse, que nous requerons icy, douce, equable, & uniforme.

Cecy soit dict en gros de la preud'homie : car les parties d'icelle & ses devoirs seront au troisieme livre, specialement en la vertu de justice : mais il faut parler icy un peu de sa contraire, la meschanceté, & la luy opposer.

La meschanceté est contre nature, est laide, 14
difforme, & incommode, offensé tout bon ju- De-
gement, se fait haïr estant bien cogneuë, dont scri-
aucuns ont dict qu'elle estoit produicte de bé- p-
tise & d'ignorance. Plus la meschanceté en- de la
gendre du desplaisir & du repentir en l'ame, mes-
qui comme un ulcere en la chair, luy deman- chan-
ge, l'esgratigne, & le fasche : la malice fabric- ceté.
que des tourmens contre soy : *malitia ipsa maxi-*
mam partem veneni sui bibit : malum consilium
consultori pessimum. Comme la mousche guelpe
qui offense autruy, mais bien plus soy mesme,
car elle y perd son esguillon & sa force pour ja-
mais : le vice a du plaisir, autrement il ne seroit
pas receu, & ne trouveroit place au monde,
nemo enim animi causa malus est, mais il engen-
dre aussi du desplaisir contraire : la peine suit le
peché, dict Platon; voire elle naist avec luy, dict
Hesiodé; qui est tout le contraire de la volonté
& vertu, qui resjouyt & plaist : il y a de la con-
gratulation, de la complaisance, & satisfaction
à bien faire; c'est la vraye & essentielle recom-
pense de la bonne ame, qui ne luy peut faillir,
& dequoy aussi elle se doit contenter en ce
monde.

Personne ne debat que le vice ne soit à éviter 15
& à haïr sur toutes choses, mais c'est une que- S'il
stion; s'il se pouvoit presenter tel profit, ou tel n'est
plaisir.

jamais permis de faillir. plaisir : pour lequel tel vice fust excusablement faisable. Il semble bien qu'ouy à plusieurs : du profit s'il est public , il n'y a point de doute (avec les modifications toutesfois , qui se diront en la vertu de prudence politique) , mais aucuns en veulent autant dire du profit & du plaisir particulier. L'on en pourroit plus seurement parler & juger estant proposé un fait & un exemple certain , mais pour en parler tout simplement , il se faut tenir ferme à la negative.

16
Si tout peché engendre repentir. Distinction des meschancetés.

Que le peché ne puisse fournir tel plaisir & contentement au dedans , comme fait la proude d'homie , il n'y a aucun doute ; mais qu'il ghehenne & tourmente , comme il a esté dict , il n'est pas universellement ny en tous sens vray : parquoy il faut distinguer. Il y a trois sortes de meschancetés & de gens vitieux , les uns sont incorporés au mal par discours & resolution , ou par longue habitude , tellement que leur entendement mesmes y consent & l'approuve ; c'est quand le peché ayant rencontré une ame forte & vigoureuse , est tellement enraciné en elle , qu'il y est formé & comme naturalisé , elle en est embuë & teincte du tout. D'autres à l'opposite font mal par bouttées , selon que le vent impetueux de la tentation trouble , agite , & precipite l'ame au vice , & qu'ils sont surprins & emportés par la force de la passion. Les tiers , comme moyens entre ces deux , estiment bien leur vice tel qu'il est , l'accusent & le condamnent au rebours des premiers , & ne sont point emportés par la passion ou tentation , comme les seconds. Mais en sang froid , apres y avoir pensé , entrent en marché , le contrebalancent avec un grand plaisir ou profit , & en fin à certain pris & mesure se prestent à luy : & leur semble qu'il y a quelque excuse de ce faire :
de

de ceste sorte font les usures & paillardises, & autres pechés reprins à diverses fois, consultés, delibérés, aussi les pechés de complexion.

De ces trois, les premiers ne se repentent ja-
mais, sans une touche extraordinaire du ciel: *Com-*
car estans affermis & endurcis à la meschancete, *parai-*
n'en sentent point l'aigreur & la poincte: puis *son*
que l'entendement l'approuve, & l'ame en est *d'icel-*
toute teinte, la volonté n'a garde de s'en des-
dire. Les tiers se repentent ce semble en certaine
façon, sçavoir, considerans simplement l'action
deshonneste en soy, mais puisque compensée
avec le profit ou plaisir, ils ne s'en repentent
point; & à vray dire & parler proprement, ils
ne s'en repentent point, puis que leur raison &
conscience veut & consent à la faute. Les se-
conds sont ceux vrayement qui se repentent &
se r'advissent: & c'est proprement d'eux qu'est
la penitence, de laquelle je prendray occasion
de dire icy un mot.

Repentance est un desadveu & une desdite
de la volonté, c'est une douleur & tristesse, *18 De la*
engendrée en nous par la raison, laquelle chas-
se toutes autres tristesses & douleurs, qui vien-
nent de causes externes. La repentance est in-
terne, internement engendrée, parquoy plus
forte que toute autre, comme le froid & le
chaud des fievres est plus poignant que celuy
qui vient de dehors. La repentance est la me-
decine des ames, la mort aux vices, la gari-
son des volontés & consciences, mais la faut
bien cognoistre. Premièrement, elle n'est pas
de tout peché, comme a esté dict, non de celuy
qui est inveteré, habitué, autorisé par le juge-
ment mesmes, mais de l'accidental & advenu
par surprise ou par force: ny des choses qui ne
sont pas en nostre puissance, desquelles y a
bien

bien regret & desplaisir, non repentir; ny ne doit advenir en nous pour les issuës mauvaises & contraires à nos conseils & desseins. Il est advenu autrement que l'on n'a pensé, conceu, & advisé, pour cela ne se faut repentir du conseil & de l'advis, si lors l'on s'y est porté comme l'on devoit: car l'on ne peut pas deviner les issuës: si l'on les sçavoit, il n'y auroit lieu de consulter; & ne faut jamais juger des conseils par les issuës; ny ne doibt naistre en nous par la vieillesse, impuissance, & degoust des choses: ce seroit laisser corrompre son jugement: car les choses ne sont pas changées, pource que nous sommes changés par l'aage, maladie, ou autre accident. L'assagissement ou amandement qui vient par le chagrin, le degoust & foiblesse, n'est pas vray ny conscientieux, mais lasche & catarreux. Il ne faut point que la lascheté du corps serve de courretier, pour nous ramener à Dieu & à nostre devoir ou repentance: mais la vraye repentance, & vray ravissement est un don de Dieu, qui nous touche le courage, & doit naistre en nous, non par la foiblesse du corps, mais par la force de l'ame, & de la raison.

19
De la
confes-
sion &
excuse.

Or de la vraye repentance, naist une vraye franche & conscientieuse confession de ses fautes; Comme aux maladies du corps, l'on use de deux sortes de remedes, l'un qui garit, ostant la cause & racine de la maladie, l'autre qui ne fait que pallier & endormir le mal; dont celuy là est plus cuisant que cestuy-cy, mais aussi plus salutaire; Ainsi aux maladies de l'ame, le vray remede qui nettoye & garit, c'est une serieuse & honteuse confession de ses fautes, l'autre faux qui ne fait que desguiser & couvrir, est excuse, remede inventé par l'auteur du mal mesmes, dont dict le proverbe, que la ma-
lie

lice s'est elle mesmes fait & cousu une robe ; c'est l'excuse, la robe faite de fueilles de figuier des premiers fautiers : qui se couvrent de parole & de fait, mais c'estoit d'un sac mouillé. Nous debvriens donc apprendre à nous accuser, dire, & confesser hardiment toutes nos actions & pensées ; car outre que ce seroit une belle & genereuse franchise, ce seroit un moyen de ne rien faire ny penser, qui ne fust honneste & publiable. Car qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit aussi à ne rien faire de ce qu'on est contrainct de cacher. Mais au rebours chacun est secret & discret en la confession, & l'on ne l'est en l'action ; la hardiesse de faillir est aucunement compensée & bridée, par la hardiesse de confesser ; s'il est laid de faire quelque chose, il est encores autant ou plus laid de ne l'oser avouër. Plusieurs grands & saincts, comme saint Augustin, Origene, Hippocrates ont publié les erreurs de leurs opinions : il faut aussi la faire de ses mœurs. Pour les vouloir cacher on tombe souvent en plus grand mal, comme celui qui nia solennellement avoir paillardé, pensant sauver le plus par le moins, car au rebours il encherit son marché, si ce ne fust en pis (car peut-estre mentir publiquement, est pire que simplement paillarder) au moins ce fut en multiplication ; ce ne fut pas election de vice, mais addition.

Second fondement de Sageffe.

C H A P. IV.

Avoir un but & train de vie certain.

A Pres ce premier fondement de vraye & interne preud'homie, vient comme un second fonde-

fondement prealable, & necessaire pour bien regler sa vie, qui est se dresser & former à un certain & assure train de vivre, prendre une vocation à laquelle l'on soit propre; C'est à dire que son naturel particulier (suyvant toujours la nature universelle, sa grande & generale maistresse & regente, comme porte le precedent & fundamental advis) s'accommode, & s'applique volontiers. La sagesse est un manie- ment doux & reglé de nostre ame, se conduisant avec mesure & proportion, & gist en une equa- lité de vie & mœurs.

2
Chose
diffi-
cile, où
l'on se
porte
diver-
sément.

C'est donc un affaire de grand pois, que ce chois, auquel on se porte bien diversément, & où l'on se trouve bien empesché, pour tant de diverses considerations, qui nous tirent en diverses parts, & qui souvent se heurtent & s'en- tr'empeschent. Les uns y sont heureux, lesquels par une grande bonté & felicité de nature, ont bien tost facilement sceu choisir, ou par un certain bonheur, sans grande deliberation, se trouvent comme tous portés dedans le train meilleur pour eux, tellement que la fortune a choisi pour eux, & les y a menés, ou bien par la main amie & providence d'autruy y ont esté guidés & conduicts.

Les autres au contraire malheureux, lesquels ayant failly dès l'entrée, & n'ayant eu l'esprit ou l'industrie de se cognoistre & radviser de bonne heure, pour tout doucement retirer leur espingle du jeu, se trouvent tellement engagés, qu'ils ne s'en peuvent plus desdire, & sont con- traincts de mener une vie pleine d'incommodi- tés & de repentirs.

Mais aussi vient il du defaut grand de celuy qui en delibere, qui est ou de ne cognoistre pas bien, & trop presumer de soy; dont il advient
qu'il

qu'il faut ou quitter honteusement ce que l'on a entrepris, ou supporter beaucoup de peine & tourment en s'y voulant opiniâtrer. Il se faut souvenir que pour lever un fardeau, il faut avoir plus de force que le fardeau, autrement on est contrainct, ou de le laisser, ou de succomber dessous: l'homme sage ne se charge jamais de plus d'affaires, qu'il ne peut executer. Ou de ne se pouvoir arrester à quelque chose, mais changer de jour à autre, comme font ceux à qui rien ne plaist & ne satisfait, que ce qu'ils n'ont pas, tout leur fait mal au cœur & les mescontente, aussi bien le loisir que les affaires, le commander que l'obeyr: Telles gens vivent miserablement & sans repos, comme gens contraincts: Ceux là aussi ne se peuvent tenir coy, ne cessent d'aller & venir sans aucun dessein, font des empeschés & ne font rien; les actions d'un sage homme tendent tousjours à quelque fin certaine, *magnam rem puta unum hominem agere: prater sapientem nemo unum agit: multiformes sumus.*

Or pour se bien porter en cecy, bien choisir, 3
& puis s'en bien acquitter, il faut sçavoir deux *Conseil*
choses & deux naturels; le sien, sa complexion, *en cest*
sa portée & capacité, son temperament, en *affaire.*
quoy l'on excelle & l'on est foible, à quoy propre & à quoy inepte. Car aller contre son naturel, c'est tenter Dieu, cracher contre le ciel, se tailler de la besogne pour ne la pouvoir faire, *nec quidquam sequi quod assequi nequeas*, & s'exposer à risée & moquerie. Puis celuy des affaires, c'est à dire de l'estat, profession, & genre de vie qui se propose, il y en a ausquels les affaires sont grands & poissants, autres où sont dangereux, autres où les affaires ne sont pas si grands, mais ils sont meslés & pleins d'embar-
rassé-

rafflements, & qui trainent apres soy plusieurs autres affaires, ces charges travaillent fort l'esprit. Chaque profession requiert plus specialement une certaine faculté de l'ame, l'une l'entendement, l'autre l'imagination, l'autre la memoire. Or pour cognoistre ces deux naturels, le sien & celuy de la profession & train de vie, ce qui a esté dict des temperaments divers, des parties & facultés internes y servira beaucoup.

l. i.
c. 10. Ayant sceu ces deux naturels, les faut confronter ensemble pour voir s'ils se pourront bien joindre & durer ensemble, car il faut qu'ils s'accordent. Si l'on a à contester avec son naturel, & le forcer pour le service & acquit de la fonction & charge que l'on prend, ou au rebours: si pour suyvre son naturel soit de gré & volonté; ou que par force & insensiblement il nous entraine, l'on vient à faillir, ou heurter son devoir, quel desordre? Ou sera l'equabilité? la bien-tesance? *si quicumque decorum, nihil profecto magis quam equabilitas vite universa, & singularum actionum, quam conservare non possis: si aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce sont comptes de penser durer & faire chose qui vaille, & qui aye grace, si le naturel n'y est. *Tu nihil invita dices faciesve Minerva: Id quemque decet quod est suum maxime: Sic est faciendum ut contra naturam universam nil contendamus, ea servata propriam sequamur.*

Que s'il advient que par malheur, imprudence, ou autrement, l'on se trouve engagé en une vocation & train de vie penible & incommode, & que l'on ne s'en puisse plus desdire, ce sera office de prudence & sagesse, de se résoudre à la supporter, l'addoucir, & l'acommoder à soy tant que l'on peut, faisant comme au jeu de hasard, selon le conseil de Platon, auquel

quel si le dé ou la carte a mal dict, l'on prend patience, & rasche l'on de rabiller le mauvais fort; & comme les abeilles qui du thim herbe aspie & seiche, font le miel doux, & comme dict le proverbe, faire de necessité vertu.

Premier office de Sagesse.

C H A P. V.

Estudier à la vraye pieté.

LEs preparatifs & les deux fondemens jettés, il est temps de bastir & dresser les regles de sagesse: dont la premiere & plus noble regarde la religion & service de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rang de nos devoirs, & est chose de tresgrand pois; en laquelle il est dangereux & tresfacile de se mescompter & faillir. Il est besoin d'avoir advis, & sçavoir comment celuy qui estude à la sagesse, s'y doit gouverner. Ce que nous allons faire apres avoir un peu discouru de l'estat & succès des religions au monde, remettant le surplus à ce que j'en ay dict en mes Trois verités.

C'est premierement chose effroyable, de la ¹ grande diversité des religions, qui a esté & est *Diversité des* au monde, & encores plus de l'estrangeté d'aucunes, si fantasque & exorbitante, que c'est *religions,* merveille que l'entendement humain aye peu estre si fort abesté & enyvré d'impostures. Car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye esté deifié en quelque lieu, & qui n'aye trouvé place pour y estre adoré.

Elles conviennent toutes en plusieurs choses, ² ont presque mesmes principes & fondemens, *Qui* s'accordent en la these, tiennent mesme proportions, & marchent de mesme pied: Aussi ont elles *con-* toutes

viennent en plusieurs principes. toutes prins naissance en mefine climat & airt toutes trouvent & fournissent miracles , prodiges , oracles , milteres sacrés , saincts prophetes , festes , certains articles de foy & creance necessaires au salut. Toutes ont leur origine & commencement petit , foible , humble , mais peu à peu , par une suite & acclamation contagieuse des peuples , avec des fictions mises en avant , ont prins pied , & se sont autorisées , tellement que toutes sont tenuës avec affirmation & devotion , voire les absurdes. Toutes tiennent & enseignent que Dieu s'appaise , se fleschit & gaigne , par prieres , presens , vœus , & promesses , festes , encens ; Toutes croient que le principal & plus plaisant service à Dieu , & puissant moyen de l'appaiser , & practiquer sa bonne grace , c'est se donner de la peine , se tailler , imposer , & charger de force besogne difficile & douloureuse , tesmoin par tout le monde & en toutes les religions , tant d'ordres , compagnies & confrairies destinées à certains & divers exercices , fort penibles & de profession estroite , jusques à se deschirer & decoupper leurs corps , & pensent par là meriter beaucoup plus que le commun des autres , qui ne trempent en ces afflictions & tourments comme eux , & tous les jours s'en dressent de nouvelle , & jamais la nature humaine ne cessera , & ne verra la fin d'inventer des moyens de se donner de la peine & du tourment ; ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir & se plait au tourment & deffaitte de ses creatures , laquelle opinion est fondamentale des sacrifices , qui ont esté universels par tout le monde , avant la naissance de la Chrestienté , & exercés non seulement sur les bestes innocentes que l'on massacroit avec effusion de leur sang , pour un precieux

cieux present à la divinité , mais (chose estrange l'yvresse du genre humain) sur les enfans , petits , innocents , & les hommes faitts , tant criminels que gens de bien , coustume pratiquée avec grande religion par toutes nations : Getes , qui entre autres ceremonies & sacrifices , depeschent vers leur Dieu Zamolxis , de cinq en cinq ans , un homme d'entr'eux pour le requerir des choses necessaires. Et pource qu'il faut que ce soit un qui meure tout à l'instant , & qu'ils l'exposent à la mort d'une certaine façon douteuse , qui est de le lancer sur les pointes de trois javelines droictes , il advient qu'ils en depeschent plusieurs de rang , jusques à ce qu'il advienne un , qui s'enferme en lieu mortel , & expire soudain , estimant cestuy-là estre propre & favorisé , les autres non : Perses , tesmoin le fait d'Amestris , mere de Xerxes , qui en un coup enterra tous vifs quatorze jouvenceaux , des meilleures maisons , selon la religion du pays : Anciens Gaulois , Carthaginois , qui immoloient à Saturne leurs enfans , presents peres & meres : Lacedemoniens , qui mignardoient leur Diane , en faisant fouetter de jeunes garçons en sa faveur , souvent jusques à la mort : Grecs , tesmoin le sacrifice d'Iphigenia ; Romains , tesmoin les deux Decies ; *quæ fuit tanta iniquitas deorum , ut placari pop. Rom. non possent , nisi tales viri occidissent* : Mahumetans , qui se balassrent le visage , l'estomach , les membres , pour gratifier leur Prophete : Les Indes nouvelles Orientalos & Occidentales : & à Themistitan cimentans leurs idoles de sang d'enfans : Quelle alienation de sens , penser flatter la divinité par inhumanité , payer la bonté divine par nostre affliction , & satisfaire à sa justice par cruauté? Justice donc affamée de sang humain , sang innocent tiré & respandu
avec

Senec. avec tant de douleurs & tourmens, *Ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sciunt.* D'où peut venir ceste opinion & creance, que Dieu prend plaisir au tourment, & en la deffaiete de ses œuvres, & de l'humaine nature? suyvant ceste opinion, de quel naturel doibt estre Dieu?

³
Et different. Elles ont aussi leurs differences, leurs articles particuliers & separés, par lesquels elles se distinguent entre elles, & chacune se prefere aux autres, & se confie d'estre la meilleure, & plus vraye que les autres, & s'entre-reprochent aussi les unes aux autres quelque chose, & par là s'entre condamnent & rejettent.

⁴
Les dernieres se fondent sur les precedentes. Mais comme elles naissent l'une apres l'autre, la plus jeune bastit tousjours sur son aînée, & prochaine precedente, laquelle elle n'improove, ny ne condamne de fonds en comble, autrement elle ne seroit pas ouye, & ne pourroit prendre pied; mais seulement l'accuse ou d'imperfection, ou de son terme finy, & qu'à ceste occasion elle vient pour luy succeder & la parfaire, & ainsi la ruine peu à peu, & s'enrichist de ses despoüilles, comme la Judaique a fait à la Gentile & Egyptienne, la Chrestienne à la Judaique, la Mahometane à la Judaique & Chrestienne ensemble: mais les vieilles condamnent bien tout à fait & entierement les jeunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

⁵
Toutes estranges à la nature. Toutes les religions ont cela, qu'elles sont estranges & horribles au sens commun, car elles proposent & sont basties & composées de pieces, desquelles les unes semblent au jugement humain basses, indignes, & mesléantes, dont l'esprit un peu fort & vigoureux s'en moque; ou bien trop hautes, éclatantes, miraculeuses,

seules, & misterieuses, ou il ne peut rien cognoître, dont il s'en offense. Or l'esprit humain n'est capable que des choses mediocres, mesprise & desdaigne les petites, s'estonne & se transsit des grandes; dont ce n'est de merveille s'il se rebute, se desgouste & se despise contre toute religion, ou n'y a rien mediocre & commun. Car s'il est fort, il la desdaigne, & l'a en risée; s'il est foible & superstitieux il s'en estonne & s'en scandalise: *pradicamus Jesum crucifixum, Judaeis scandalum, gentibus stultitiam*. D'où il advient qu'il y a tant de mescreans, & irreligieux, pource qu'ils consultent & escoutent trop leur propre jugement, voulans examiner & juger des affaires de la religion selon leur portée & capacité; & la traiter par leurs outils propres & naturels: il faut estre simple, obeissant, & debonnaire pour estre propre à recevoir religion, croire & se maintenir sous les loix, par reverence & obeissance, assubjectir son jugement & se laisser mener & conduire à l'authorité publique, *Captivantes intellectum ad obsequium fidei*.

Mais il estoit requis d'ainsi proceder, autrement la religion ne seroit pas en respect & en admiration, comm'elle doit; or il faut que comme difficilement, aussi authentiquement & reveremment, elle soit receüe & juree: si elle estoit du goust humain & naturel sans estrangeté, elle seroit bien plus facilement, mais moins reveremment prinse.

Or estans les religions & creances telles que dict est, estranges au sens commun, supralantes de bien loin toute la portée & intelligence humaine, elles ne doivent ny ne peuvent estre prinse, ny loger chez nous, par moyens naturels & humains (autrement tant de grandes

N

des

*humai-
ne-
ment.* des ames rares & excellentes qu'il y a eu, y
fussent arrivées) : mais il faut qu'elles soyent ap-
portées & baillées par revelation extraordinaire
& celeste, prinſes & receuës par inspiration di-
vine, & comme venant du ciel. Ainsi aussi di-
ſent tous qu'ils la tiennent, & la croient, &
tous uſent de ce jargon, que non des hommes,
ny d'aucune creature, ains de Dieu.

8
*Toutes-
fois el-
les le
ſont.* Mais à dire vray ſans rien flatter ny deſgui-
ſer, il n'en eſt rien; Elles ſont, quoy qu'on
die, tenuës par mains & moyens humains, tel-
moin premierement la maniere que les religions
ont eſté receuës au monde & ſont encores tous
les jours par les particuliers; la nation, le
pays, le lieu, donne la religion; l'on eſt de
celle que le lieu, auquel l'on eſt né & eſlevé,
tient: nous ſommes circoncis, baptiſés, Juifs,
Mahumetans, Chreſtiens, avant que nous ſça-
chions que nous ſommes hommes; la religion
n'eſt pas de noſtre choiſ & election, teſmoin
apres, la vie & les mœurs ſi mal accordantes
avec la religion; teſmoin, que par occaſions
humaines & bien legeres, l'on va contre la te-
neur de ſa religion. Si elle tenoit & eſtoit plan-
tée par une attache divine, choſe du monde ne
nous en pourroit eſbranler, telle attache ne ſe
romproit pas ſi ayſement; ſ'il y avoit de la
touche & du rayon de la divinité, il paroſtroit
par tout, & l'on produiroit des effets qui ſ'en
ſentiroient, & ſeroient miraculeux, comme a
diſt la verité. Si vous aviez une ſeule goutte de
foy, vous remuëriez les montagnes. Mais quel-
le proportion ny convenance entre la perſuaſion
de l'immortalité de l'ame & d'une future re-
compenſe ſi glorieuſe & heureuſe, ou ſi mal-
heureuſe & angoiſſeuſe, & la vie, que l'on mei-
ne? La ſeule apprehenſion des choſes que l'on
diſt

dict croire si fermement, feroit esgarer & perdre le sens : la seule apprehension & crainte de mourir par justice, & en public, ou de quelque autre accident honteux & fascheux, a faict perdre le sens à plusieurs, les a jettez à des partis bien estranges : & qu'est-ce là au pris de ce que la religion enseigne de l'advenir ? Mais seroit il possible de croire en verité, & esperer ceste immortalité bien-heureuse, & craindre la mort passage necessaire à icelle ; craindre & apprehender ceste punition infernale, & vivre comme l'on faict ? Ce sont comptes, choses plus incompatibles que le feu & l'eauë. Ils disent qu'ils le croient ; ils se le font accroire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire accroire aux autres, mais il n'en est rien, & ne savent que c'est que croire : ce sont des moqueurs & affronteurs, disoit un ancien, & un autre, que les Chrestiens estoient d'une part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus lasches & vilains du monde ; ils estoient plus qu'hommes aux articles de leur creance, & pires que pourceaux en vie. Certes si nous nous tenions à Dieu, & à nostre religion, je ne dis pas par une grace & une estrainte divine, comme il faut ; mais seulement d'une commune & simple, comme nous croyons une histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au dessus de toute autre chose pour l'infinité bonté qui reluit en eux, pour le moins seroient ils en mesme rang que l'honneur, les richesses, les amis. Or y en a il bien peu, qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de sa religion, que contre son parent, son maistre, son amy, ses moyens.

Pour sçavoir quelle est la vraye pieté, il faut
premierement la separer de la faulx, faincte & *Distin-*
con-

Elion
entre
la
vraye
&
fausse
religion.

contrefaicté, afin de n'equivoquer comme la pluspart du monde faict. Il n'y a rien qui face plus belle mine, & prenne plus de peine à ressembler la vraye pieté & religion, mais qui luy soit plus contraire & ennemie, que la superstition: comme le loup qui ne ressemble pas mal le chien, mais est d'un esprit & humeur tout contraire: & le flatteur qui contrefaict le zelé amy, & n'est rien moins.

Tacit.

*Tens superstitio-
ni obnoxia, religionibus adversa.* Et est aussi envieuse & jalouse, comme l'amoureuse adultere, qui par ses petites mignardises, faict semblant de porter plus d'affection & se soucier plus du mary, que la vraye espouse, laquelle elle veut rendre odieuse. Or les notables differences des deux, sont que la religion aime & honore Dieu, met l'homme en paix & en repos, & loge en une ame libre, franche & genereuse; la superstition craint, tremble & injurie Dieu, trouble homme, & est maladie d'ame foible, vile & paoureuxse, *superbitio error insanus; amandos timet; quos colit violat: morbus pusilli animi, qui superstitione imbutus est, quietus esse nusquam potest: Varro ait Deum à religioso vereri, à superstitioso timeri: Parlons de tous les deux à part.*

Aug.
gust.

10
Super-
stition
descri-
pte.

Le superstitieux ne laisse vivre en paix ny Dieu ny les hommes; il apprehende Dieu, chagrin, despitieux, difficile à contenter; facile à se couroucer, long à s'appaiser, examinant nos actions à la façon humaine d'un juge bien severe, espiant & nous guettant au pas; ce qu'il tesmoigne assés par ses façons de le servir, qui est tout de mesmes. Il tremble de peur, il ne peut bien se fier ny s'asseurer, craignant n'avoir assés bien faict, & avoir obmis quelque chose, pour laquelle obmission tout peut-estre ne vaudra rien; il doute si Dieu est bien content,

rent, se met en peine de le flatter pour l'appaiser & le gagner, l'importune de prieres, vœux, offrandes, se fainct des miracles, aysement croit & reçoit les supposés par autres, prend pour soy & interprete toutes choses encores que purement naturelles, comme expressement faictes & envoïées de Dieu, mord & court à tout ce que l'on dict, comme un homme fort soucieux, *duo superstiosis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'est tout cela sinon en se donnant force peine, vilement, sordidement, & indignement agir avec Dieu, & plus mecaniquement que l'on ne feroit avec un homme d'honneur? Generallement toute superstition & faute en religion vient de ce que l'on n'estime pas assez Dieu, nous le rappellons & ravallons à nous, nous jugeons de luy selon nous, nous l'assemblons de nos humeurs: quel blaspheme!

Or ce vice & maladie nous est quasi comme naturelle, & y avons tous quelque inclination; Plutarque deplore l'infirmité humaine, qui ne sçait jamais tenir mesure, & demeurer ferme sur ses pieds: car elle panche & degene ou en superstition & vanité, ou en mespris & nonchalance des choses divines. Nous ressemblons au maladvisé mary, coiffé de quelque vilaine rufée, avec laquelle il se plaist plus, à cause de ses mignotises & artifices, qu'avec son honneste espouse, qui l'honore & le sert avec une pudeur simple & naïve; ainsi nous plaist plus la superstition, que la religion.

Elle est aussi populaire, vient de foiblesse d'ame, d'ignorance ou mesconnoissance de Dieu bien grossiere; dont elle se trouve plus volontiers aux enfans, femmes (*pro devoto feminino sexu*) vieillards, malades, assaillis & battus de quelque violent accident. Bref aux

11
Est naturelle.

12
Populaire.

*Plutar. Barbares. Inclinant natura ad superstitionem bar-
in Ser- bari. C'est d'elle donc, & non de la vraye reli-
torio. gion, qu'il est vray ce que l'on dict apres Platon,
que la foiblesse & lascheté des hommes a in-
troduict & fait valoir la religion, dont les en-
fans, femmes, & vieillards seroient plus suscep-
tibles de Religion, plus scrupuleux & devotieux:
ce seroit faire tort à la vraye religion, que luy don-
ner une si chetive cause & origine.*

13
Nour-
rie &
suste-
nie
pour
raison
humai-
ne.
Outre ces semences & inclinations natu-
relles à la superstition, plusieurs luy tiennent la
main & la favorisent pour le gain & profit
grand qu'ils en tirent. Les grands aussi & puis-
sants, encores qu'ils sçachent ce qui en est, ne
la veulent troubler ny empescher, sçachant que
c'est un outil trespropre pour mener un peu-
ple, d'où il advient que non seulement ils fo-
mentent & rechauffent celle qui est desja en na-
ture, mais encores quand il est besoin, ils en
forment & inventent des nouvelles, comme
Scipion, Sertorius, Sylla & autres, *qui faciunt
animos humiles formidine divum, depressosque pre-
munt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius
regit, quam superstitio.*

Entrée
au pro-
pos de
la
vraye
reli-
gion.
Or quittans ceste orde & vilaine superstition
(que je veux estre abominée par celuy que je de-
sire icy duire & instruire à la sagesse) apprenons
& guidons nous à la vraye religion & pieté, de
laquelle je veux donner icy quelques traicts &
pourtraicts, comme petites lumieres. Il semble
desja bien que de tant de religions, celles sem-
blent avoir plus d'apparence de verité, lesquelles
sans grande operation externe & corporelle, re-
tirent l'ame au dedans, & l'eslevent par pure
contemplation, à admirer & adorer la gran-
deur & majesté immense de la premiere cause
de toutes choses, & l'estre des estres, sans gran-
de

de declaration ou determination d'icelle, ou prescription de son service; ains la recognoissent indefiniment estre la bonté, perfection, & infinité du tout incomprehensible, & incognoissable, comme enseignent les Pythagoriciens & plus insignes Philosophes. De tous ceux qui n'ont voulu se contenter de la creance spirituelle & interne, & de l'action de l'ame, mais encorcs ont voulu voir & avoir une divinité visible, & aucunement perceptible par les sens du corps, ceux qui ont choisi le soleil pour Dieu, semblent avoir plus de raison que tous autres, à cause de sa grandeur, beauté, vertu esclatante & incogneuë, & certes digne, voire qui force tout le monde en admiration & reverence de foy: l'œil ne voit rien de pareil en l'univers, ny d'approchant.

La religion est en la cognoissance de Dieu, 15
& de foy-mesme: (car c'est une action relative entre les deux) son office est d'eslever Dieu *Descri-
ptions
diver-
ses de
reli-
gion.*
au plus haut de tout son effort, & baisser l'homme au plus bas, l'abbattre comme perdu, & puis luy fournir des moyens de se relever, luy faire sentir sa misere & son rien, afin qu'en Dieu il mette sa confiance & son tout.

L'office de religion est nous lier avec l'au- 16
theur & principe de tout bien, reunir & consolider l'homme en sa premiere cause, comme à la racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché, il se conserve à la perfection: au contraire quand il s'en separe, il seiche aussitost sur le pied.

La fin & l'effect de la religion est de rendre 17
fidelement tout l'honneur & la gloire à Dieu; & tout le profit à l'homme: tous biens reviennent à ces deux choses. Le profit qui est un amendement & un bien essentiel & interne,

est deu à l'homme vuide, necessiteux, & de tous poincts miserable: la gloire, qui est un ornement accessoire & externe, est deuë à Dieu seul, qui est la perfection & la plenitude de tous biens, auquel rien ne peut estre adjousté; *Gloria in excelsis Deo, & in terra pax hominibus.*

18
Instru-
ction à
piété.
1. co-
gnoistre
Dieu.

Suyuant ce que dessus, nostre instruction à la pieté est premierement d'apprendre à cognoistre Dieu: car de la cognoissance des choses procede l'honneur que nous leur portons. Il faut donc premierement que nous croyions qu'il est, qu'il a créé le monde par sa puissance, bonté, sagesse, que par elle mesme il le gouverne: que par sa providence il veille sur toutes choses, voire les plus petites: que tout ce qu'il nous envoie est pour nostre bien, & que nostre mal ne vient que de nous. Si nous estimions maux les fortunes qu'il nous envoie, nous blasphemions contre luy, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & hayssons qui nous fait mal. Il nous faut donc resoudre de luy obeyr, & prendre en gré tout ce qui vient de sa main, nous commettre & soubmettre à luy.

19
Hono-
rer.

Il faut puis apres l'honorer; la plus belle & sainte façon de ce faire, est premierement de lever nos esprits de toute charnelle, terrienne, & corruptible imagination; & par les plus chastes, hautes & saintes conceptions, nous exercer en la contemplation de la divinité: & apres que nous l'aurons orné de tous les noms & loiianges les plus magnifiques & excellentes, que nostre esprit se peut imaginer, nous recognoissons que nous ne luy avons encores rien présenté digne de luy: mais que la faute est en nostre impuissance & foiblesse, qui ne peut rien concevoir de plus haut; Dieu est le dernier effort de nostre imagination vers la perfection, chacun

chacun en amplifiant l'idée suivant sa capacité, & pour mieux dire, Dieu est infiniment par dessus tous nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

Il faut puis le servir de cœur & d'esprit, c'est 20
le service qui répond à son naturel: *Deus spiritus est: Si Deus est animus, sit tibi pura mente con-* *Servir d'esprit.*
lendus: c'est celuy qu'il demande, & qui luy
agréé: pater quales quarit adoratores: l'offrande
plaisante à sa majesté, c'est un cœur net, franc,
& humilié: Sacrificium Deo Spiritus: une ame *Senec.*
& une vie innocente, optimus animus, pulcher- *La-*
rimus Dei cultus: religiosissimus cultus imitari: uni- *Etant.*
cus Dei cultus non esse malum: l'homme sage est *Merc.*
un vray Sacrificateur du grand Dieu, son esprit *Trism.*
est son temple, son ame en est son image, ses affections sont les offrandes, son plus grand & solennel sacrifice, c'est l'imiter, le servir: Au rebours de luy penser donner; tout est à luy, il luy faut demander & l'implorer, c'est au grand à donner & au petit à demander. *Beatius dare, quam accipere.*

Ne faut toutesfois mespriser & desdaigner le 21
service extérieur & public, auquel il se faut *De*
trouver & assister avec les autres, & observer *corps.*
les ceremonies ordonnées & accoustumées, avec moderation, sans vanité, sans ambition, ou hypocrisie, sans luxe ny avarice; & tousjours avec ceste pensée, que Dieu veut estre servy d'esprit, & que ce qui se fait au dehors est plus pour nous que pour Dieu, pour l'unité & edification humaine que pour la verité divine, *qua potius ad morem quam ad rem pertinent.*

Nos vœux & prières à Dieu doyyent estre 22
toutes réglées & subjectes à sa volonté; nous ne *Le*
devons rien desirer ny demander, que suivant *prier.*
ce qu'il a ordonné, ayant tousjours pour nostre
N 5 refrain

refrain, *fiat voluntas tua*. Demander chose contre la providence, est vouloir corrompre le juge & gouverneur du monde; le penser flatter, & gagner par presens & promesses, c'est l'injurier: Dieu ne desire pas nos biens, mais seulement que nous nous rendions dignes des siens; & ne demande pas que nous luy donnions, mais que nous luy demandions, & prenions: luy vouloir prescrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, c'est s'exposer à l'inconvenient de Midas, mais ce qui luy plaît & sçait nous estre salutaire.

Bref il faut penser, parler, & agir avec Dieu, comme tout le monde nous entendant; vivre & converser avec le monde, comme Dieu le voyant.

23
Rien
reser de
son
nom.

Ce n'est pas respecter & honorer le nom de Dieu comm'il faut, mais plustost le violer, que de le mesler en toutes nos actions & paroles legerement & promiscuement, comme par exclamation, ou par coustume, ou sans y penser, ou bien tumultuairement & en passant; il faut rarement & sobrement, mais sericusement avec pudeur, crainte, & reverence, parler de Dieu, & de ses œuvres, & n'entreprendre jamais d'en juger.

24
Conclu-
sion.

Voyla sommairement pour la pieté, laquelle doit estre en premiere recommandation, contemplant tousjours Dieu d'une ame franche, alegre, & filiale; non effarouchée ny troublée, comme les superstitieux. Pour les particularitez tant de la creance, qu'observance, il faut d'une douce submission & obeissance s'en remettre & arrester entierement à ce que l'Eglise en a de tout temps & universellement tenu & tient, sans disputer & s'embroüiller en aucune nouveauté, ou opinion triée & particuliere,
pour

pour les raisons desdictes és premier & dernier chapitres de nostre troisieme Verité, qui suffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le livre.

Seulement ay-je icy à donner un advis neces- 25
saire à celuy qui pretend à la sagesse, qui est de *Advis*
ne separer la pieté de la vraye preud'homie, de *de bien*
laquelle nous avons parlé cy dessus, se conten- *conjoin-*
tant de l'une; moins encores les confondre & *dre la*
meller ensemble; ce sont deux choses bien di- *pieté &*
stinctes & qui ont leurs ressorts divers, que la *probité.*
pieté & probité, la religion & la preud'homie,
la devotion & la conscience; je les veux toutes
deux jointes en celuy que j'instruis icy, comme
aussi l'une sans l'autre ne peut estre entiere &
parfaicte, mais non pas confuses. Voicy deux
eüeils, dont il se faut garder, & peu s'en sau-
vent, les separer se contentant de l'une, les con-
fondre & mesler, tellement que l'une soit le
ressort de l'autre.

Les premiers qui les separent, & n'en ont 26
qu'une, sont de deux sortes, car les uns s'adon- *De*
nent totalement au culte & service de Dieu, ne *ceux*
se souciant gueres de la vraye vertu & preud'- *qui ont*
homie, de laquelle ils n'ont aucun goust, vice *la pieté*
remarqué comme naturel aux Juifs (race super- *sans*
ficiouse sur toutes, & à cause de ce odieule à *probité.*
toutes) fort descricé par leurs Prophetes, & puis
par leur Messie, qui leur reprochent, que de leur
temple & ceremonies ils en faisoient une ca-
verne de larrons, couverture & excuse de plu-
sieurs meschancetez, lesquelles ils ne sentoient,
tant ils estoient affeublez & coiffez de ceste de-
votion externe, en laquelle mettans toute leur
confiance, pensoient estre quittes de tout de- *Mat.*
voir, voire s'en rendoient plus hardis à mal *15. &*
faire. Plusieurs sont touchez de cest esprit fe- *22.*

minin & populaire, attentifs du tout à ces petits exercices d'externe devotion, qui pour cela n'en valent pas mieux, dont est venu le proverbe, *Ange en l'Eglise, Diable en la maison*. Ils prestent la main & le dehors à Dieu, à la Pharisaique, sepulchres & murailles blanchies, *populus hic labiis me honorat, cor eorum longè à me*, voire ils font pieté, couverture d'impiété, & alleguent leurs offices de devotion, en atténuation ou compensation de leurs vices & dissolutions: les autres au rebours ne font estat que de la vertu & preud'homie, se soucient peu de ce qui est de la religion: faute d'aucuns Philosophes, & qui se peut trouver en des Atheistes.

De
ceux
qui ont
la pro-
bité

sans
pieté.

27
Com-
parai-
son.

Ce sont deux extremités vicieuses, qui l'est plus ou moins, & sçavoir qui vaut mieux, religion, ou preud'homie: je ne veux traiter ceste question: seulement je diray, pour les comparer hors de là en trois points, que la premiere est bien plus facile & aysée, de plus grande monstre & parade, des esprits simples & populaires: la seconde est d'exploict beaucoup plus difficile & laborieux, qui a moins de monstre & est des esprits forts, genereux.

28
Contre
ceux
qui
confon-
dent la
pieté &
la pro-
bité.

e. 3.
art. 5.

Je viens aux autres qui confondent & gastent tout: & ainsi n'ont ny vraie religion, ny vraie preud'homie; & de fait ne different gueres des premiers, qui ne se soucient que de religion: ce sont ceux qui veulent que la probité suyve & serve à la religion, & ne recognoissent autre preud'homie, que celle qui se remue par le ressort de la religion. Or outre que telle preud'homie n'est vraie, n'agissant par le bon ressort de nature, mais accidentale & inegale, selon qu'a esté dict au long cy dessus; encores est elle bien dangereuse produisant quelque fois de tres-vilains & scandaleux effects (comme l'experien-

Mat. devoirs & renvoyoient tout le monde, en disant
15. S. *Corban.*

Hier. Or voicy pour achever ce propos, ce que je
29
Conclu- veux & requiers en mon Sage, une vraye preu-
son in- d'homie, & une vraye pieté, jointes & mariées
structi- ensemble; que chacune subsiste & se soustienne
ve du de soy mesmes, sans l'aide de l'autre; & agisse
maria- par son propre ressort. Je veux que sans paradis
ge de & enfer, l'on soit homme de bien: ces mots
la pro- me sont horribles & abominables, si je n'estois
bité. Chrestien, si je ne craignois Dieu, & d'estre
damné, je ferois cela: O chetif & miserable,
quel gré te faut-il sçavoir de tout ce que tu fais?
Tu n'es meschant, car tu n'oses, & crains d'estre
battu: je veux que tu oses, mais que tu ne vueil-
les, quand bien serois assuré de n'en estre ja-
mais tansé: Tu fais l'homme de bien, afin que
l'on te paye, & l'on t'en dise grand mercy; je
veux que tu le sois, quand l'on n'en devoit ja-
mais rien sçavoir: Je veux que tu sois homme
de bien, pource que nature & la raison (c'est
Dieu) le veut: l'ordre & la police generale du
monde, dont tu es une piece, le requiert ainsi;
pource que tu ne peux consentir d'estre autre,
que tu n'aïlles contre toy-mesmes, ton estre, ton
bien, ta fin, & puis en advienne ce qui pourra.
Je veux aussi la pieté & la religion, non qui fa-
ce, cause, ou engendre la preud'homie ja née
en toy & avec toy, plantée de nature; mais qui
l'approuve, l'autorise, & la couronne. La reli-
gion est posterieure à la preud'homie: c'est aussi
chose apprise, receuë par l'ouye, *fides ex auditu*
& per verbum Dei, par revelation & instruction,
& ainsi ne la peut pas causer. Ce seroit plustost
la preud'homie qui devoit causer & engendrer
la religion, car elle est premiere, plus ancienne
& naturelle: laquelle nous enseigne qu'il faut
rendre

rendre à un chacun ce qu'il luy appartient, gardant à chacun son rang. Or Dieu est par dessus tous, l'auteur & le maistre universel: & les Theologiens mettent la religion entre les parties de justice, vertu & piece de prend'homie. Ceux là donc pervertissent tout ordre, qui font suyvre & servir la probité à la religion.

C H A P. VI.

Regler ses desirs & plaisirs.

C'Est un grand office de sagesse, sçavoir bien moderer & regler ses desirs & plaisirs; car d'y renoncer du tout, tant s'en faut que je le requiers en mon Sage, que je tiens ceste opinion non seulement fantasque, mais encores vicieuse & desnaturée. Il faut donc premierement refuter ceste opinion, qui exterminie & condamne totalement les voluptés, & puis apprendre comment il s'y faut gouverner.

C'est une opinion plausible & estudiée par ceux qui veulent faire les entendus, & professeurs de singuliere saincteté, que mespriser & fouler aux pieds generally toutes sortes de plaisirs, & toute culture du corps, retirant l'esprit à soy, sans avoir commerce avec le corps, l'eslevant aux choses hautes, & ainsi passer ceste vie comme insensiblement, sans la goustier ou y estre attentif. A ces gens ceste phrase ordinaire de passer le temps convient fort bien: car il leur semble que c'est tres bien user & employer ceste vie, que de la couler & passer, & comme se dérober & eschaper à elle, comme si c'estoit chose miserable, onereuse, & fascheuse; veulent glisser & gauchir au monde, tellement que non seulement les devis, les recreations & passe-temps leur sont suspects & odieux; mais enco-

*Pre-
miere
partie.
Opi-
non des
mespris
du
monde.*

ies

res les necessités naturelles , que Dieu a assaisonné de plaisir, leur sont courvées. Ils n'y viennent qu'à regret, & y estant tiennent tousjours leur ame en haleine hors de là : bref le vivre leur est courvée, & le mourir soulas, festoyans ceste sentence desnaturée, *Vitam habere in patientia, mortem in desiderio.*

2
Rejet-
tee.

Mais l'iniquité de ceste opinion se peut montrer en plusieurs façons : Premièrement il n'y a rien si beau & legitime, que faire bien & deüement l'homme, bien sçavoir vivre ceste vie. C'est une science divine & bien arduë, que de sçavoir jouir loyallement de son estre, se conduire selon le modelle commun & naturel, selon ses propres conditions, sans en chercher d'autres estranges : toutes ces extravagances, tous ces efforts artificiels & estudiés, ces vies escartées du naturel & commun, partent de folie & de passion : ce sont maladies, ils se veulent mettre hors d'eux, eschapper à l'homme & faire les divins, & sont les sots; ils se veulent transformer en Anges, & se transforment en bestes : *aut Deus, aut bestia; homo sum, humani à me nihil alienum puto* : l'homme est une ame & un corps, c'est malfaict de desmembrer ce bastiment & mettre en divorce ceste fraternelle & naturelle jointure; au rebours il les faut renouër par mutuels offices, que l'esprit esveille & vivifie le corps pesant, que le corps arreste la legereté de l'esprit qui souvent est un trouble-feste, que l'esprit assiste & favorise son corps, comme le mary sa femme, & non le rebutter, le hayr. Il ne doit point refuser à participer à ses plaisirs naturels, qui sont justes, & s'y complaire conjugalement, y apportant comme le plus sage de la moderation. L'homme doit estudier, favoriser, & ruminer ceste vie, pour en rendre graces
con-

condignes à celuy qui la luy a octroyée. Il n'y a rien indigne de nostre soin en ce present que Dieu nous a fait; nous en sommes contables jusques à un poil; n'est pas une commission farcesque à l'homme, de se conduire & sa vie selon sa condition naturelle, Dieu la luy a donnée bien sérieusement & expressement.

Mais quelle folie & plus contre nature, que d'estimer les actions vicieuses, pource qu'elles sont naturelles: indignes pource qu'elles sont nécessaires? Or c'est un tresbeau mariage de Dieu, que la nécessité, & le plaisir: nature a treffagement voulu, que les actions qu'elle nous a enjoinct pour nostre besoin, fussent aussi voluptueuses; nous y conviant non seulement par la raison; mais encores par l'appetit: & ceux icy veulent corrompre ses reigles. C'est pareille faute & injustice, de prendre à contrecœur, & condamner toutes voluptés, comme de les prendre trop à cœur & en abuser: il ne les faut ny courir ny fuir, mais les recevoir, & en user discrettement & moderément, comme sera tantost dict en la reigle.

Qui a envie d'escarter son ame, l'escarte hardiment s'il peut, lors que le corps se portera mal, & sera en grand douleur, pour la descharger de ceste contagion: mais il ne peut, comme aussi ne doibt il; car à parler selon droict & raison, elle ne doibt jamais abandonner le corps; c'est fingerie que le vouloir faire; elle doibt regarder & le plaisir & la douleur d'une veüe pareillement ferme; l'un si elle veut severement, & l'autre gayement; mais en tout cas elle doibt assister au corps, pour tousjours le maintenir en reigle.

Mespriser le monde, c'est une proposition brave, surquoy on triomphe de parler & discourir:

courir : mais je ne voy pas qu'ils l'entendent bien , & encores moins qu'ils le practiquent bien : qu'est-ce que mespriser le monde ? Qu'est-ce monde ? Le ciel , la terre , en un mot les creatures ? Non , je croy : Quoy donc ? L'usage , le profit , service , & commodité que l'on en tire ? Quelle ingratitude contre l'autheur qui les a faitts à ces fins , quelle accusation contre nature ? Et puis comment se peut-il faire de s'en passer ? Si en fin tu dis que ce n'est ny l'un ny l'autre. mais c'est l'abus d'icelles , les vanités , folies , & desbauches qui sont au monde ; or cela n'est pas du monde , ce sont choses contre le monde & sa police ; ce sont additions tiennes. Ce n'est pas de nature : mais de ton propre artifice : s'en garder comme la sagesse & la regle de cy apres l'enseigne , ce n'est pas mespriser le monde , qui demeure tout entier sans cela : mais c'est bien user du monde , se bien regler au monde. Or ces gens pensent bien practiquer le mespris du monde , par quelques mœurs & façons externes particulieres , escartées du commun du monde , mais ce sont moqueurs. Il n'y a rien de si mondain & de si exquis au monde : le monde ne rit point & n'est point tant folastre & enjoüé chés soy comme dehors , aux lieux où l'on fait profession de le fuir & fouler aux pieds. C'est donc une opinion malade , fantasque & desnaturee , que rejeter & condamner generalement tous desirs & plaisirs , Dieu est le createur & autheur de plaisir , comme se dira , mais il faut apprendre à s'y bien porter , & ouyr la leçon de sagesse là dessus.

l. 3.

c. 28.

6 Ceste instruction se peut reduire à quatre
Seconde partie du poincts (lesquels si ces mortifiés & grands mes-
 priseurs du monde sçavoient bien practiquer , ils
 feroient beaucoup) sçavoir peu , naturellement,
 mode-

moderément, & par rapport court à soy. Ces *reigle-*
quatre vont presque tousjours ensemble, & lors *ment*
font une reigle entiere & parfaite: & pourroit *aux*
on, qui voudroit, raccourcir & comprendre *plaisirs*
tous ces quatre, en ce mot naturellement, car *de-*
nature est la reigle fondamentale & suffisante *sirs.*
à tout. Mais pour rendre la chose plus claire &
facile, nous distinguerons ces quatre poincts. Le
premier poinct de ceste reigle est desirer peu: *Peu.*
Un bien couit, assésuré moyen de braver la for-
tune, luy coupant toutes les advenües, luy ostant
toute prinse sur nous pour vivre content & heu-
reux, & en un mot estre sage, est retrancher fort
court ses desirs, ne desirer que bien peu ou rien.
Qui ne desire rien, encore qu'il n'aye rien, equi-
polle & est aussi riche que celuy qui jouist de
tous: tous deux reviennent à mesme: *nihil in-*
terest an habeas, an non concupiscas. Dont a esté
bien dict que ce n'est pas la multitude & l'abon-
dance, qui contente & enrichist, mais la diset-
te & le rien. C'est la disette de desirer, car qui
est pauvre en desirs, est riche en contentement,
summa opes inopia cupiditatum: bref qui ne desi-
re rien est aucunement semblable à Dieu, & des-
ja comme les bienheureux, qui sont heureux
non pource qu'ils ont & tiennent tout, mais
pource qu'ils ne desirent rien: *qui desiderium*
suum clausit, cum Jove de felicitate contendit: Au
contraire si nous lâchons la bride à l'appetit,
pour suivre l'abondance ou la delicatesse, nous
serons en perpetuelle peine: les choses super-
flües nous deviendront necessaires, nostre esprit
deviendra serf de nostre corps, & ne vivrons plus
que pour la volupté; si nous ne moderons nos
plaisirs & desirs, & ne les mesurons par le com-
pas de la raison, l'opinion nous emportera en
precipice, où n'y aura fonds ny rive. Par exem-
ple,

ple nous ferons nos fouliers de velours, puis de drap d'or, en fin de broderie, de perles & diamants; nous bastirons nos maisons de marbre, puis de jaspe & de porphire.

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre content est tres juste, & en la main d'un chacun; il ne faut point chercher ailleurs & hors de soy le contentement: demandons le & l'obtenons de nous mesmes: arrestons le cours de nos desirs: il est inique & injuste d'aller importuner Dieu, nature, le monde, par vœus & prieres, de nous donner quelque chose, puis que nous avons en main si beau moyen d'y pourvoir. Pourquoi demanderay-je plustost à autruy qu'il me donne, qu'à moy que je ne desire? *quare potius à fortuna impetrem ut det, quam à me ne petam? quare autem petam oblitus fragilitatis humana?* si je ne puis & ne veux obtenir de moy de ne desirer point, pourquoy & de quel front iray-je presser & extorquer de celuy, sur lequel je n'ay aucun droit ny pouvoir? Ce sera donc icy la reigle premiere aux desirs & plaisirs, que le (peu) ou bien la mediocrité & suffisance qui contentera le sage, & le tiendra en paix. C'est pourquoy j'ay prins pour ma devise *paix & peu*. Au fol n'y a point d'assés, rien de certain, de content. Il ressemble à la lune qui demandoit à sa mere un vestement qui luy fust propre: mais il luy fust respondu qu'il ne se pouvoit, car elle estoit tantost grande, tantost petite, & tousjours changeant.

Plus-
tarc.

7
Natu-
relle-
ment.

L'autre point fort germain à cestui cy, est (naturellement) Car nous sçavons qu'il y a deux fortes de desirs & plaisirs; les uns naturels, ceux cy sont justes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sont limités & courts, l'on en voit le bout, selon eux personne n'est indigeant, car par tout il

il se trouve dequoy les contenter. Nature se contente de peu, & a tellement pourveu, que par tout ce qui suffit nous est en main, *parabile Senec. est quod natura desiderat, & expositum: ad manum est quod sat est.* C'est ce que nature demande pour la conservation de son estre, c'est une faveur dont nous devons remercier la nature, qu'elle a rendu les choses nécessaires pour nostre vie, faciles à trouver, & fait que celles qui sont difficiles à obtenir ne nous sont point nécessaires; & cherchant sans passion ce que nature desire, la fortune ne nous en peut priver. A ce genre de desirs l'on pourra adjouster & rapporter (combien qu'ils ne soient vraiment & à la rigueur naturels, mais ils viennent incontinent apres) ceux qui regardent l'usage, & la condition d'un chacun de nous, qui sont un peu au delà, & plus au large que les exactement naturels: & apres eux sont justes & aussi legitimes. Les autres sont outre nature, procedans *l. 1. c. 25.* de nostre opinion & fantaisie, artificiels, superflus, & vraiment passions, que nous pouvons pour les distinguer par nom des autres, appeller cupidités, desquelles a este cy dessus amplement parlé aux passions: & faut que le sage s'en garde entierement & absolument.

Le troisieme qui est moderément, & sans 8 excès, a grande estendue & diverses pieces, *Modest.* mais qui reviennent à deux chefs; sçavoir sans *remens.* dommage d'autruy & le sien: d'autruy, son *voyez.* scandale, son offense, sa perte, & prejudice: le *l. 3.* sien, de sa santé, son loisir, ses fonctions & *c. 48.* affaires, son honneur, son devoir.

Le quatrieme est un court & essentiel rap- 9 port à loy. Outre que la carriere de nos desirs *Par* & plaisirs doit estre circonscripte, bornée & *rap-* courte, encores leur course se doit manier, non *port.*
en

en ligne droicte, qui fasse bout ailleurs & hors de soy; mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent & terminent en nous. Les actions qui se conduisent sans ceste reflexion, & ce contour court & essentiel, comme des avaricieux, ambitieux & tant d'autres, qui courent de pointe, & sont tousjours hors eux; sont actions vaines & malades.

C H A P. VII.

Se porter modérément & également en prosperité & adversité.

IL y a double fortune avec qui il nous faut combattre, la bonne & la mauvaise, la prosperité & l'adversité; ce sont deux duels, les deux temps dangereux, ausquels il faut demeurer en cervelle, ce sont les deux escoles, essais, & pierres de touche de l'esprit humain.

2 Le vulgaire ignorant n'en recognoist qu'un, ne croit pas que nous ayons affaire, ny qu'il y aye de la difficulté & du contraste avec la prosperité & la douce fortune, en laquelle sont si transportez de joye, qu'ils ne savent ce qu'ils font, & personne ne peut durer avec eux: & en

3 affliction ils sont tous estonnés & abbatuz, comme les malades; qui sont en angoisse, lesquels ne peuvent endurer ny froid ny chaud.

Lequel est plus difficile à porter, prosperité ou adversité. Les sages recognoissent tous les deux, & imputent à mesme vice & folie, ne sçavoir se commander en prosperité, & ne pouvoir porter les adversités. Mais qui est le plus difficile & dangereux, ils n'en sont pas du tout d'accord, aucuns disent l'adversité à cause de son horreur & sa rigueur, *difficilius est tristitiam sustinere, quam à delectabilibus abstinere: majus est difficile perstringere, quam læta moderari.* Autres disent la

prospe-

prosperité, laquelle par son rire & ses mignardes douceurs agist d'aguet, relasche & ramollist l'esprit & luy detrobe insensiblement sa trempe, sa force & vigueur, comme Dalila à Samson, tellement que plusieurs durs, opiniastres & invincibles à l'adversité, se sont laissés aller aux flatteries de la prosperité: *magni laboris est ferre prosperitatem*: & puis l'affliction incite mesme nos ennemis à pitié, la prosperité esmeut nos amis à envie. Item, en l'adversité se voyant tombé & abandonné de tous, & que toute l'esperance est reduicte à soy mesme, l'on prend courage, l'on se releve, se ramasse, l'on s'esvertuë de toute sa force: & en la prosperité se voyant assisté de tous qui rient & applaudissent, l'on se rend nonchalant, l'on se fie à tous, sans apprehension de mal & difficulté, & pense l'on que tout est en seureté. En quoy l'on est souvent trompé. Peut-estre que selon la diversité des naturels & complexions, toutes les deux opinions sont veritables.

Or la sagesse nous apprend à retenir egalité en 4
toute nostre vie, & montrer tousjours un mes- *Advis*
me visage, doux & ferme. Le sage est un suffi- *des sa-*
sant artisan, qui faiçt son profit de tout; de tou- *ges sur*
te matiere il forme la vertu comme l'excellent *tous les*
peintre Phidias tout simulachre. Quoy qu'il luy *deux.*
vienne ou tombe en main, il y trouve subject de
bien faire; il regarde d'un mesme visage les deux
faces differentes de la fortune. *Ad utrosque ca-* *Senec.*
sus sapiens aptus est, bonorum rector, malorum vi-
ctor. In secundis non confilit, in adversis non de-
ficit, nec avidus periculi nec fugax, prosperitatem
non expectans, ad utrumque paratus; adversus
utrumque intrepidus, nec illius tumultu, nec hujus
fulgore percussus. Contra calamitates sortis & con-
tumax, luxurie non adversus tantum, sed & in-
festus.

festus: hoc praeipuum in humanis rebus erigere animum supra minas & promissa fortuna. La sagesse nous fournit d'armes & de discipline, pour tous les deux combats; contre l'adversité nous fournit d'esperon, & apprend à eslever, fortifier & roidir le courage, & c'est la vertu de force: contre la prospérité nous fournit de bride, & apprend à rabaisser les ailles, & se tenir en modestie, & c'est la vertu de temperance: ce sont les deux vertus morales, contre les deux fortunes. Ce que le grand Philosophe Epictete a tres bien signifié, comprenant en deux mots toute la philosophie Morale, *sustine, & abstine.* Soutien les maux, c'est l'adversité: Abstien toy des biens, c'est à dire de volupté & de la prospérité. Les advis particuliers contre les particulieres prosperités & adversités, seront au livre troisieme suivant en la vertu de force & de temperance; icy nous mettrons les advis generaux & remedes contre toute prosperité & adversité; puis qu'en ce livre nous instruisons en general a la sagesse, comme a esté dict en sa preface.

5
De la
prospe-
rité.

Contre toute prosperité, la doctrine & advis commun sera en trois points: le premier que mal & à tort les honneurs, les richesses, & faveurs de la fortune, sont estimés & appellez biens, puis qu'ils ne font point l'homme bon, ne reforment point le meschant, & sont communs aux bons & meschants. Celuy qui les appelle biens, & a mis en iceux le bien de l'homme, a bien attaché nostre heur à un cable pourri, & ancié nostre felicité en un sable mouvant: car qu'y a-il si incertain & inconstant que la possession de tels biens, qui vont & viennent, passent & s'escoulent comme un torrent? Comme un torrent ils font bruiet à l'arrivée, ils sont plains de violence, ils sont troubles: l'entrée en
est

est facheuse, ils disparoissent en un moment : & quand ils sont escoulés, il ne demeure que de la bourbe au fonds.

Le second point est de se souvenir, que la prosperité est comme un venin emmiellé, douce & flatteresse, mais tres dangereuse : à quoy il se faut bien tenir en cervelle. Quand la fortune rit & que tout arrive à souhait, c'est lors que nous devons plus craindre & penser à nous, tenir nos affections en bride, composer nos actions par raison, sur tout eviter la presumption, qui suit ordinairement la faveur du temps. C'est un pas glissant que la prosperité, auquel il se faut tenir bien ferme, il n'y a saison en laquelle les hommes oublient plustost Dieu ; c'est chose rare & difficile de trouver personne, qui ne s'attribue volontiers la cause de sa felicité. C'est pourquoy en la plus grande prosperité, il faut user du conseil de ses amis, & leur donner plus d'authorité sur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire comme en un mauvais & dangereux chemin, aller en craincte & doute, & demander la main d'autrui. Aussi en telle saison le malheur est medecine, car il nous rameine à nous cognoistre.

Le troisieme est de retenir ses desirs & y mettre mesure: la prosperité enfle le cœur, pousse en avant, ne trouve rien difficile, fait venir l'envie tousjours des plus grandes choses (ils disent qu'en mangeant l'appetit vient) & nous emporte au delà de nous : & c'est là où l'on se perd, l'on se noye, l'on se fait moquer de soy. C'est comme le guenon, qui monte de branche en branche jusques au sommet de l'arbre, & puis monstre le cul. ô combien de gens se sont perdus & ont pery miserablement, pour n'avoir peu se moderer en leur prosperité ! Parquoy il se

O

faut

faut arrester, ou bien aller tout doucement, pour
jour, & n'estre pas tousjours en queste & en
pourchas : c'est sagesse que de sçavoir establir
son repos, son contentement, qui ne peut estre
ou n'y a point d'arrest, de but, de fin.

8
*De
l'ad-
versité:
ce n'est
point
mal.*

Contre toute aduersité voycy des advis gene-
raux. En premier lieu, il se faut garder de l'opi-
nion commune & vulgaire, erronée & tousjours
differente de la vraye raison : car pour descrier
& mettre en haine & en horreur les aduersités
& afflictions, ils les appellent maux, & mal-
heurs, & tresgrands maux, combien que toutes
choses externes ne soient bonnes ny mauvaises,
jamais les aduersités ne firent meschant un
homme : mais plustost ont profité & seruy à re-
duire les meschans, & sont communes aux
bons & aux meschans.

9
*Est
com-
mune à
tous,
mais
tresdi-
verse-
ment.*

Certes les fieux & tristes accidens sont
communs à tous, mais ils ont bien divers ef-
fects, selon la main qu'ils rencontrent : Aux fols
& reprouvés ils ne seruent que de delespoir, de
trouble, & de rage : ils les font bien (s'ils sont
pressans & extremes) bouquer, crier à Dieu, &
regarder au ciel, mais c'est tout ; car ils n'en va-
lent pas mieux : aux errans & delinquans sont
autant d'instructions vives, & de compulsoires
pour les ramentevoir de leur debvoir, & leur
faire recognoistre Dieu : Aux gens de vertu, sont
lices & tournois pour joster & exercer leur
vertu, se recommander plus & s'allier à Dieu :
Aux prudens, matiere de bien, & quelquefois
planches pour passer & monter en toute hau-
teur & grandeur, comme il se lit & se voit de
plusieurs, ausquels estant arrivées de grandes
traverses, que l'on pensoit estre leur malheur &
ruine entiere, ils ont esté par ce moyen haut
eslevés & aggrandis : & au rebours sans ces mal-
heurs

heurs ils demouroient à sec, comme sceust bien dire & s'escrier ce grand Capitaine Athenien, *perieramus nisi periissemus*. Un tresbeau & riche exemple de cecy a este en Joseph Hebrieu fils de Jacob. Ce sont bien coups du Ciel, mais la vertu & prudence humaine luy sert d'instrument propre, dont est provenu ce tresbeau conseil des Sages, *faire de necessitate virtus*. C'est une tresbelle mesnagerie, & premier traitt de prudence, tirer du mal le bien, manier si dextrement les affaires, & sçavoir donner si à propos le vent & le biais, que du malheur l'on s'en puisse prevaloir, & en faire sa condition meilleure.

Les afflictions & adversités viennent de trois endroits : ce sont trois autheurs & ouvriers des peines, le peché premier inventeur, qui les a mis en nature ; l'ire & la justice divine, qui les met en besogne, comme ses commissaires & executeurs ; la police du monde troublée & alterée par le peché, en laquelle, comme une revolte generale & tumulte civil, les choses n'estans en leurs places deues, & ne faisant leurs offices, sourdent tous maux ; ainsi qu'au corps le dénouement des membres, le froissement & dislocation des os apporte des douleurs grandes & inquietudes. Ces trois ne nous sont point propices ny favorables, le premier est à hayr, craindre & redoubter comme terrible, le tiers est à s'en garder comme abuseur. Pour se sauver & se desfaire de tous trois, il n'est que d'employer leurs propres armes, desquelles ils nous battent, comme Goliath de son propre cousteau, faisant de necessité vertu, profict de l'affliction & de la peine, la faisant rejaler contr'eux. L'affliction vraye engeance de peché, bien prinse, est sa mort & sa ruine, & fait à son autheur ce

O 2

que

10
A trois
causes
& trois
effects.

que la vipere à sa mere qui la produict: c'est l'huyle du Scorpion, qui garist sa morsure, afin qu'il perisse par son invention, *perit arte sua: patimur quia peccavimus; patimur ut non peccemus.* C'est la lime de l'ame, qui la dérouille, la purifie, & l'esclaircit du peché. En conséquence de ce, elle appaise l'ire Divine, & nous tire des prisons & liens de la justice, pour nous remettre au doux, beau, & clair séjour de grace & misericorde: finalement nous sevre du monde, nous tire de la mammelle, & nous degouste par son aigreur, comme l'Absinthe au tetin de la nourrisse, du doux lait & appast de ceste vie trompeuse.

II

Un grand & principal expedient pour se bien comporter en l'adversité, est d'estre homme de bien. L'homme vertueux est plus tranquille en l'adversité, que le vicieux en la prosperité; comme ceux qui ont la fievre, sentent avec plus de mal le froid & le chaud & la rigueur de leurs accès, que ne font les sains le froid & le chaud de l'hyver & de l'esté: Aussi ceux qui ont la conscience malade & en fievre, sont bien plus tourmentés que les gens de bien; car ayant l'interieur sain, ne peuvent estre incommodés par l'exterieur, où ils opposent un bon courage.

I 2

*Avis
plus
speciaux.*

Les adversités sont de deux sortes; les unes sont vrayes & naturelles, comme maladies, douleurs, la perte des choses que nous ayons: les autres fausses & feintes par l'opinion commune ou particuliere, & non en verité. Qu'il soit ainsi l'on a l'esprit & le corps autant à commandement comme auparavant qu'elles advinsent. A celles cy n'y a qu'un mot: ce de quoy tu te plains n'est pas douloureux ne facheux, mais tu en fais le semblant, & tu te le fais croire.

Quant

Quant aux vrayes & naturelles, les plus prompts, & populaires, & plus sains advis sont les plus naturels, les plus justes & equitables. Premièrement il se faut souvenir, que l'on ne dure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'à la naissance de l'homme, toutes ces choses sont annexées & données pour ordinares. En tout ce qui a accoustumé de nous affliger, considerons deux choses; la nature de ce qui nous arrive, & celle qui est en nous: & usans des choses selon la nature, nous n'en recevrons aucune fascherie. La fascherie est une maladie de l'ame contraire à la nature, ne doit point entrer chés nous. Il n'y a accident au monde qui nous puisse arriver, auquel la nature n'ait préparé une habitude en nous, pour le recevoir & le tourner à nostre contentement. Il n'y a maniere de vie si estroicte qui n'aye quelque soulas & rafreschissement. Il n'y a prison si estroicte & obscure, qui ne donne place à une chanson, pour desennuyer le prisonier. Jonas eut bien loisir de faire sa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine, laquelle fust exaucée. C'est une faveur de nature, qu'elle nous trouve remede & addoucissement à nos maux en la tollerance d'iceux; estant ainsi que l'homme est né pour estre subject à toutes sortes de miseres, *omnia, ad quæ gemimus, quæ expavescimus, tributa vitæ sunt.*

Secondement faut se souvenir qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme subjecte à la fortune, nous avons le principal en nostre puissance, & ne peut estre vaincu sans nostre consentement. La fortune peut bien rendre pauvre, malade, affligé; mais non vicieux, lasche, abatu; elle ne nous scauroit oster la probité, le courage, la vertu.

15 N'est point contre raison & justice. Apres il faut venir à la bonne foy, à la raison, & à la justice: souvent l'on se plaint injustement, car si parfois il est survenu du mal, encores plus souvent il est survenu du bien, & ainsi faut il compenser l'un avec l'autre: & si l'on jugeoit bien, il se trouvera qu'il y a plus de quoy se louer des bons succès, que se plaindre des mauvais; & comme nous destournons nos yeux de dessus les choses qui nous offensent, & les jettons sur les couleurs verdoyantes & gayer, ainsi devons nous divertir les pensées des choses tristes, & les adonner à celles qui sont plaisantes & agreables. Mais nous sommes malicieux, ressemblans aux ventouses, qui tirent le mauvais sang & laissent le bon, l'avaricieux qui vendroit le meilleur vin & beuvroit le pire, les petits enfans auxquels si vous ostés un de leurs jouets, jettent tous les autres par dépit. Car s'il nous advient quelque mesadventure, nous nous tourmentons & oublions tout le reste qui nous demeuroit entier: voire y en a qui se disent mal-heureux en toutes choses, & que jamais n'eurent aucun bien, tellement qu'une once d'adversité leur porte plus de déplaisir, que dix mille de prospérité ne leur apporte de plaisir.

16 Est peu par comparaison. Aussi faut il regarder sur tant de gens, qui sont en beaucoup pire condition, que nous, & qui se sentiroient heureux d'estre en nostre place.

*Cum tibi displiceat rerum fortuna tuarum,
Alterius specta, quo sit discrimine pejor.*

17 Advisez estu-diés. Il faudroit pour ces plaignars practiquer le dire & advis d'un sage, que tous les maux que souffrent les hommes, fussent rapportés en commun & en blot, & puis que le partage s'en fist également: Car lors le trouvant beaucoup plus

plus chargés par le despartement, seroit descouverte l'injustice de leur plaincte.

Après tous ces advis, nous pouvons dire, qu'il y a deux grands remedes contre tous maux & aduersités, lesquels reviennent presque à un; l'accoustumance pour le vulgaire grossier; & la *accou-* meditation pour les sages. Tous deux sont prins *tumant-* du temps, l'emplastre commun & tres puissant *ce.* à tous maux; mais les sages la prennent avant la main, c'est la prevoyance; le foible vulgaire apres. Que l'accoustumance puisse beaucoup, nous le voyons clairement, en ce que les choses plus fascheuses se rendent douces par l'accoustumance. Les forçats plorent, quand ils entrent en la galere, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accoustumé la mer, palissent mesmes en temps calme, quand on leve l'anchre, & les matelots rient durant la tempeste; la femme se desespere à la mort de son mary, dedans l'an elle en aime un autre. Le temps & l'accoustumance faict tout: ce qui nous offence est la nouveauté de ce qui nous arrive, *omnia novitate graviora sunt.*

La meditation faict le mesme office à l'en- *18* droit des sages, car à force de penser aux cho- *Pre-* ses ils se les rendent familiares & ordinaires, *voian-* *qua alii diu patiendo levia faciunt, sapiens levia ce.* *facit diu cogitando.* Considerons exactement la nature de toutes les choses qui nous peuvent fascher, & nous representons ce qui nous y peut arriver de plus ennuyeux & insupportable, comme maladie, pauvreté, exil, injures, & examinons en tout cela, ce qui est selon nature ou contraire à elle. La prevoyance est un grand remede contre tous maux, lesquels ne peuvent apporter grande alteration ny changement, estans arrives à un homme qui s'y attendoit;

comme au contraire ils blessent & endommagent fort ceux qui se laissent surprendre. La meditation & le discours est ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prepare, l'affermir contre tous assauts, la rend dure, acérée, & impenetrable à tout ce qui la veut entamer ou fausser: les accidens, tant grands soyent ils, ne peuvent donner grand coup à celuy qui se tient sur ses gardes & est prest de les recevoir, *premeditati mali mollis ictus venit: quicquid expectatum est diu, levius accidit.* Or pour avoir ceste prevoyance, il faut premierement sçavoir que nature nous a mis icy comme en un lieu fort scabreux, & où tout branle; que ce qui est arrivé à un autre nous peut advenir, aussi; que ce qui panche sur tous, peut tomber sur un chacun: & en tous affaires que l'on entreprend, premediter les inconveniens, & mauvaises rencontres, qui nous y peuvent advenir, afin de n'en estre surprins. O combien nous sommes deceus, & avons peu de jugement, quand nous pensons que ce qui arrive aux autres, ne puisse arriver jusques à nous, quand ne voulons estre prevoyans & deffians, de peur que l'on ne nous tienne pour craintifs! Au contraire si nous prenions cognoissance des choses, ainsi que la raison le veut, nous nous estonnerions plustost de ce que si peu de traverses nous arrivent, & que les accidens, qui nous suyvent de si pres, ont tant tardé à nous attraper; & nous ayant atteint, comment ils nous traittent si doucement. Celuy qui prend garde & considere l'adversité d'autruy, comme chose qui luy peut advenir, avant qu'elle soit à luy, il est armé. Il faut penser à tout & conter tousjours au pire; ce sont les sots & maladvisés, qui disent, je n'y pensois pas. L'on dict que l'homme surpris est à deiny battu, & au
con-

contraire un adverty en vaut deux: l'homme sage en temps de paix fait les preparatifs pour la guerre: le bon marinier avant surgir du port fait provision de ce qu'il faut pour resister à la tempeste: c'est trop tard s'apprester, quand le mal est advenu: A tout ce à quoy nous sommes preparés de longue main, nous nous trouvons admirables, quelque difficulté qu'il y aye. Au contraire il n'y a chose si aisée, qui ne nous empesche, si nous y sommes nouveaux. *Id videndum, ne quid inopinatum sit nobis, quia omnia novitate graviora sunt.* Certes il semble bien que si nous sommes aussi prevoyans, que nous devons & pouvons estre, nous ne nous estonnerons de rien. Ce que vous avés prevenu, vous arrive, pourquoy vous en estonnez vous? Faisons donc que les choses ne nous surprennent point: tenons nous en garde contre elles, regardons les venir. *Animus adversus omnia firmandus, ut dicere possimus, non ulla laborum, O virgo, nova mi facies inopinave surgit, Omnia percepi atque animo mecum ipse peregi. Tu hodie ista denuncias; ego semper denunciaui: hominem paravi ad humana.*

C H A P. VIII.

Obeyr & observer les loix, coustumes, & ceremonies du pays, comment, & en quel sens.

TOut ainsi que la beste sauvage & farouche ^I ne se veut laisser prendre, conduire & ma- ^{Origine,} nier à l'homme; mais ou s'enfuit & se cache ^{insti-} de luy, ou s'irrite & s'esleve contre luy, s'il en ^{tion &} veut approcher: tellement qu'il faut user de ^{autho-} force meslée avec ruse & artifice, pour l'avoir ^{rite de} & en venir à bout: ainsi en fait la folie ^{la loy,} revef-
che

che à la raison , & sauvage à la Sagesse, contre laquelle elle s'irrite & s'affolite davantage ; dont il la faut avoir & mener comme une beste farouche (ce que l'homme est à la beste , l'homme sage l'est au fol) l'estonner , luy faire peur , & l'arrester tout court , pour puis à l'aise l'instruire & le gagner. Or le moyen propre à ce est une grande autorité , une puissance & gravité esclatante , qui l'esblouyt de sa splendeur & de son esclair , *sola authoritas est qua cogit stultos , ut ad sapientiam festinent.* En une meslée & sedition populaire , s'il survient & se presente quelque grand , ancien , sage & vertueux personnage , qui aye gagné la reputation publique d'honneur & de vertu , lors ce peuple mutin frappé & esblouy de la splendeur & de l'esclair de ceste autorité , se tient coy , & attend ce qu'il veut dire. *Veluti magno in populo , cum saepe coorta est Seditio , seditque animis ignobile vulgus , iamque faces & saxa volant , furor arma ministrat : Tum pietate gravem ac meritis , si forte virum quem Conspexere , silent , arrectisque auribus astant ; Ille regit dictis animos & pectora mulcet.*

Il n'y a rien plus grand en ce monde , que l'autorité , qui est une image de Dieu , un mesfager du ciel : si elle est souveraine , elle s'appelle majesté ; si subalterne , autorité : & se soustient de deux choses , admiration , & crainte , meslés ensemble. Or ceste majesté & autorité , est premierement & proprement en la personne du Souverain , du Prince & Legislatteur , où elle est vive , & agente , mouvante : Puis en ses commandemens & ordonnances , c'est à dire en la loy , qui est le chef d'œuvre du Prince , & l'image de la majesté une & originelle. Par icelle sont reduits , conduits , & guidés les fols. Voila de quel poids , nécessité , utilité , est l'autorité & la loy au monde. La

La prochaine & plus pareille autorité à la loy, est la coustume, qui est une autre puissante & imperieuse maistrise: elle empire & usurpe cette puissance traittreusement & violemment, car elle plante peu à peu, à la desrobée & comme insensiblement, son autorité, par un petit, doux, & humble commencement; l'ayant rassis & estably par l'aide du temps, elle descouvre puis un furieux & tyrannique visage, contre lequel il n'y a plus de liberté ny puissance de haulier seulement les yeux: elle prend son autorité de la possession & de l'usage, elle grossit & s'ennoblit en roullant comme les rivières, il est dangereux de la ramener à sa naissance.

La loy & la coustume establisent leur autorité bien diversement, la coustume peu à peu, avec un long temps, doucement & sans force, d'un consentement commun de tous, ou de la pluspart, & a son auteur le peuple. La loy sort en un moment, avec autorité & puissance, & prend sa vigueur, de qui a puissance de commander à tous, & souvent contre le gré des subjects, dont quelcun la compare au tyran, & la coustume au Roy. Davantage la coustume ne porte loyer ny peine: la loy porte tous les deux, pour le moins la peine: toutesfois elles se peuvent bien mutuellement prester la main & aussi s'entredétruire. Car la coustume, qui n'est qu'en souffrance, emologuée par le souverain, sera plus assurée, & la loy aussi affermit son autorité par la possession & l'usage; au contraire aussi la coustume sera cassée par une loy contraire, & la loy s'en ira avec elle par souffrance de coustume contraire: mais ordinairement elles sont ensemble, c'est loy & coustume: les sçavans & spirituels la confirment

rent comme loy ; les idiots & simples comme
coustume.

4
*Diver-
sité &
estran-
geté
des
loix &
coustu-
mes au
monde.*

C'est chose estrange de la diversité des loix
& coustumes qui sont au monde, & de l'extra-
vagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagi-
nation si bigearre, si forcenée, qui ne soit esta-
blie par loix, coustumes en quelque lieu. Je suis
content d'en reciter quelques unes, pour mon-
trer à ceux qui font difficulté de le croire, jus-
ques où va ceste proposition, ne m'arrestant
point à parler de ce qui est de la religion, qui
est le subject, où se trouvent de plus grandes
estrangetez, & impostures plus grossières : mais
pource qu'il est hors le commerce des hom-
mes, & que ce n'est propement coustume ; &
où il est aisé d'estre trompé, je le laisseray. Voi-
cy donc des plus remarquables en estrangeté,
tuër par office de pieté ses parens en certain aa-
ge, & les manger. Aux hosteleries prester leurs
enfans, femmes, & filles à jouir aux hostes en
payant : bordeaux publics des masles ; les vieil-
lards prester leurs femmes à la jeunesse : les
femmes estre communes : honneur aux fem-
mes d'avoir accointé plusieurs masles, & por-
ter autant de belles houppes au bord de leur ro-
be : les filles montrer à descouvert par tout
leurs parties honteuses, les mariées non, ains
les couvrir soigneusement ; les filles s'abandon-
ner à leur plaisir, & devenuës grosses se faire
avorter au veu & sceu d'un chacun ; mais ma-
riées estre chastes & fidelles à leurs maris : les
femmes mariées la premiere nuit, avant l'ac-
coinctance de leur espoux, recevoir tous les
masles qui sont de l'estat & profession du mary
conviez aux nopces, & puis estre loyalles à
leurs maris ; les mariées presenter leur pucella-
ge au Prince, avant qu'au mary : mariages de
masles :

masses : les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris : femmes mourir & se tuer lors ou tost apres le decez de leurs maris : femmes vefves se pouvoir remaier si les maris sont morts de mort violente , & non autrement : les maris pouvoir repudier leurs femmes sans alleguer cause ; vendre si elle est sterile , tuer sans cause sinon pource qu'elle est femme , & puis emprunter femme des voisins au besoin : les femmes s'accoucher sans plaincte & sans esfray ; tuer leurs enfans pource qu'ils ne sont pas beaux , bien formez , ou sans cause : en mangeant esfuyer ses doits à ses genitoires & à ses pieds : vivre de chair humaine , manger chair & poisson tout crud ; coucher ensemble plusieurs masses & femelles , jusques au nombre de dix & douze : saluër en mettant le doigt à terre , & puis le levant vers le ciel ; tourner le dos pour saluër , & ne regarder jamais celuy que l'on veut honorer ; recueillir en la main les crachats du Prince : ne parler au Roy que par sarbacane : ne couper en toute sa vie ny poil ny ongle : couper le poil d'un costé & les ongles d'une main & non de l'autre ; les hommes pissier accroupis & les femmes debout : faire des trous & fossiettes en la chair du visage , & aux tetins , pour y porter des pierreries & des bagues : mespriser la mort , la festoyer , la briguer , & plaider en public , pour en estre honoré , comme d'une dignité & grande faveur , & y estre preferé : sepulture honorable estre mangé des chiens , des oyseaux , estre cuit & pilé , & la poudre avallée avec le breuvage ordinaire.

Quand ce vient à juger de ces coustumes ;
 c'est le bruiet & la querelle : le sot populaire & ⁵ *Exa-*
 pedant ne s'y trouve point empesché , car tout *mina-*
 destrouffement il condamne comme barba- *tion* &
 O 7 rie

jugement.

rie & bestise tout ce qui n'est de son goust, c'est à dire de l'usage commun, & coustume de son pays. Car il tient pour reigle unique de verité, justice, bien seance, la loy & coustume de son pays. Que si on luy dit qu'ainsi en jugent & parlent les autres en leur rang, autant offensez de nos coustumes & façons, comme nous des leurs, il tranche tout court à sa mode, que ce sont bestes & barbares, qui est tousjours dire mesme chose. Le sage est bien plus retenu, comme sera dict, il ne se haste point d'en juger, de peur de s'eschauffer, & faire tort à son jugement: & de fait il y a plusieurs loix & coutumes, qui semblent du premier coup sauvages, inhumaines, & contraires à toute bonne raison, que si elles estoient sans passion & saine ment considérées, si elles ne se trouvoient tout justes & bonnes, pour le moins ne seroient elles sans quelque raison & deffense. Prenons en quelques unes pour exemple, les deux premieres qu'avons dit, qui semblent bien estre des plus estranges & esloignées du devoir de pieté; tuër ses parens en certain estat, & les manger. Ceux qui ont ceste coustume, la prennent pour tesmoignage de pieté & bonne affection, cherchant par là premierement à delivrer par pitié leurs parens vieux, & non seulement du tout inutiles à soy & à autruy, mais onereux, languissans, & menans vie penible, douloureuse, & ennuyeuse à soy & à autruy, pour les mettre en repos & à leur aise: puis leur donnant la plus digne & loüable sepulture, logeant en eux mesmes, & comme en leurs monelles, les corps de leurs peres & leurs reliques, les vivifiant aucunement, & regenerant par la transmutation en leur chair vive, par le moyen de la digestion & du nourrissement. Ces raisons ne
seront

seront pas trop legeres, à qui ne sera prevenu d'opinion contraire, & est aysé à considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté à ces gens là, de voir tant souffrir devant leurs yeux leurs perens en douleur & en langueur, sans les secourir, & puis jeter leurs despoüilles à la corruption de la terre, à la puantise & nourriture des vers, qui est tout le pire que l'on pourroit faire. Darius en fist l'essay demandant à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indiens, de manger leurs peres trespassés, qui respondirent, pour rien du monde: & s'estant eslayé de persuader aux Indiens de brusler les corps de leurs peres comme les Grecs, y trouva encores plus d'horreur & de difficulté. J'en adjousteray encores une autre, qui n'est que de la bienséance, plus legere & plus plaisante: un qui se mouchoit tousjours de la main, reprins d'incivilité, pour se deffendre, demanda quel privilege avoit ce salle excrement, qu'il luy faille apprester un beau linge à le recevoir, & puis qui plus est à l'empaqueter, ferrer soigneusement sur soy; que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le verser & jeter où que ce soit: voyla comment par tout se trouve raison apparente, dont il ne faut rien si tost & legerement condamner.

Mais qui croiroit combien est grande & imperieuse l'authorité de la coustume? Qui l'a dict estre une autre nature, ne l'a pas asles exprimé, car elle fait plus que nature, elle combat nature: Pourquoy les plus belles filles n'attirent point l'amour de leurs peres, ny les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs sœurs, ceste espece de pudicité n'est proprement de nature, elle est de l'usage des loix & coustumes, qui le deffendent, & font de l'incelte

6
Leur
authorité
quelle.

celte un grand peché & non nature ; mais encores plus elle force les regles de nature , tefmoin les medecins , qui souvent quittent leurs raisons naturelles de leur art , à son autorité ; tefmoin ceux qui par accoustumance ont gagné de se nourrir & vivre de poison , d'araignes , formis , laizards , crapaux , comme practiquent les peuples entiers aux Indes. Aussi elle hebete nos sens , tefmoin ceux qui demeurent pres des cataractes du Nil , clochers , armuriers , moulins , & tout le monde selon les Philosophes , au son de la musique celeste & des mouvemens divers des ciels roullans & s'entrefrottans l'un l'autre. Bref (& c'est le principal fruit d'icelle) elle vainct toute difficulté , rend les choses ayfées , qui sembloient impossibles , adoucit toute aigreur ; dont par son moyen l'on vit content par tout : mais elle maistrise nos ames , nos creances , nos jugemens d'une tres injuste & tyrannique autorité. Elle faict & desfaict , authorise , & defauthorise tout ce qu'il luy plaist , sans rithme ny raison , voire souvent contre toute raison : elle faict valoir , & establit parmy le monde , contre raison & jugement , toutes les opinions , religions , creances , observances , mœurs , & manieres de vivre les plus fantafques & farouches , comme a esté touché cy dessus. Et au rebours elle degrade injurieusement , ravalle & desrobe aux choses vrayement grandes & admirables , leur pris , leur estimation , & les rend viles.

*Nil adeo magnum nec tam mirabile quidquam
Principio , quod non desinant mirarier omnes
Paulatim.*

C'est donc une tres grande & puissante chose que la coustume. Platon ayant reprins un enfant , de ce qu'il jouoit aux noix , & qu'il luy avoit

avoit respondu, tu me tantes pour peu de chose, dict, la coustume n'est pas peu de chose: mot bien remarquable à tous ceux qui ont la jeunesse à conduire. Mais elle exerce sa puissance avec une si absolue autorité, qu'il n'est plus permis de regimber ny reculer, non pas seulement de r'entrer en nous pour discourir & raisonner de ses ordonnances. Elle nous enchante si bien qu'elle nous fait croire, que ce qui est hors de ses gonds, est hors des gonds de raison, & n'y a rien de bon & juste que ce qu'elle approuve; *ratione non componimur, sed consuetudine abducimur: honestius putamus quod frequentius: recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus.* Senec.
Cecy est tollerable parmy les idiots & populaires, qui n'ayans la suffisance de voir les choses au fonds, juger & trier, font bien de se tenir & arrester à ce qui est communement tenu & receu: mais aux sages qui jouent un autre roolle, c'est chose indigne de se laisser ainsi coiffer à la coustume.

Or l'advis que je donne icy à celuy qui veut estre sage, est de garder & observer de parole & de fait les loix & coustumes que l'on trouve establies au pays où l'on est; & ce non pour la justice ou equité qui soit en elles, mais simplement pource que ce sont loix & coustumes; non legerement condamner ny s'offenser des estrangeres; mais bien librement & sainement examiner & juger les unes & les autres, n'obligeant son jugement & sa creance qu'à la raison. Voicy quatre mots. En premier lieu selon tous les sages, la reigle des reigles, & la generale loy des loix, est de suyvre & observer les loix & coustumes du pais où l'on est, *sequi has leges indignas honestum est.* Toutes façons de faire escartées & particulieres sont suspectes de folie ver.
ou

ou passion ambitieuse, heurtent & troublent le monde.

2
Non
pour
leur ju-
stice &
equité.

En second lieu les loix & coustumes se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix & coustumes; c'est le fondement mystique de leur autorité, elles n'en ont point d'autre; & celuy qui obeist à la loy pour ce qu'elle est juste, ne luy obeist pas, parce qu'il doit; ce seroit soubmettre la loy à son jugement, & luy faire son procès, & mettre en doute & dispute l'obeissance, & par consequent l'estat & la police, selon la souplesse & diversité non seulement des jugemens, mais d'un mesme jugement. Combien de loix au monde injustes, impies, extravagantes, non seulement aux jugemens particuliers des autres, mais de la raison universelle: avec lesquelles le monde a vescu long temps en profonde paix & repos, & avec telle satisfaction, que si elles eussent esté tres-justes & raisonnables; & qui les voudroit changer & rabiller, se montreroit ennemy du public, & ne seroit à recevoir: la nature humaine s'accommode a tout avec le temps, & ayant une fois pris son ply, c'est acte d'hostilité de vouloir rien remuer: il faut laisser le monde où il est, ces broüillons & remueurs de mesnage, sous pretexte de reformer, gastent tout.

Contre
les no-
vateurs
des
loix.

Tout remuement & changement des loix, creances, coustumes, observances est tres-dangereux, & qui produit tousjours plus & plustost mal que bien; il apporte des maux tout certains & presens, pour un bien à venir & incertain; les novateurs ont bien tousjours des specieux & plausibles titres, mais ils n'en font que plus suspects, & ne peuvent eschapper la note d'une ambitieuse presumption, de penser voir plus
clair

clair que les autres, & qu'il faut pour establir leurs opinions, renverser un estat, une paix & repos public.

En troisieme lieu c'est le fait de legereté & presumption injurieuse, voire tesmoignage de foiblesse & insuffisance, de condamner ce qui n'est conforme à la loy & coustume de son pays. Cela vient de ne prendre pas le loisir, ou n'avoir pas la suffisance, de considerer les raisons & fondemens des autres, c'est faire tort & honte à son jugement, dont il faut puis souvent se desdire, c'est ne se souvenir pas que la nature humaine est capable de toutes choses. C'est laisser endormir & piper à la longue accoustumance, la veuë de son esprit, & endurer que la prescription puisse sur nostre jugement.

Finalemēt c'est l'office de l'esprit genereux *Examiner* & de l'homme sage (que je tasche de peindre *miner* icy) d'examiner toutes choses, considerer à *toutes* part & puis comparer ensemble toutes les loix & *choses* coustumes de l'univers, qui luy viennent en *meurement* cognoissance, & les juger de bonne foy & sans passion, au niveau de la verité, de la raison & nature universelle, à qui nous sommes premierement obligés, sans se flatter & tacher son jugement de fausseté; & se contenter de rendre l'observance & obeissance à celles, ausquelles nous sommes secondement & particulierement obligés, & ainsi aucun n'aura dequoy se plaindre de nous. Il adviendra quelquesfois que nous ferons par une seconde particuliere & municipale obligation (obeissant aux loix & coustumes du pays) ce qui est contre la premiere & plus ancienne, c'est à dire la nature & raison universelle: mais nous luy satisfaisons tenant nostre jugement & nos opinions justes & saintes

tes

êtes selon elle. Car aussi nous n'avons rien nostre & dequoy nous puissions librement disposer que de cela, le monde n'a que faire de nos pensées, mais le dehors est engagé au public; & luy en devons rendre conte: ainsi souvent nous ferons justement ce que justement nous n'approuvons pas: il n'y a remede, le monde est ainsi fait.

8
De la ceremonie. Apres ces deux maistresses loy & coustume, vient la troisieme, qui n'a pas moins d'autorité & puissance à l'endroit de plusieurs, voire est encore plus rude & tyrannique à ceux qui s'y asservissent par trop. C'est la Ceremonie, qui à vray dire pour la pluspart n'est que vanité; mais qui tient tel rang & usurpe telle autorité, par la lascheté & corruption contagieuse du monde, que plusieurs pensent que la sagesse consiste à la garder & observer, & s'en rendent volontaires esclaves: tellement que pour ne la heurter ils prejudicient à leur santé, commodité, affaires, liberté, conscience, qui est une tres grande folie: c'est le mal & malheur de plusieurs courtisans, idolatres de la Ceremonie. Or je veux que mon Sage se garde bien de ceste captivité; je ne veux pas que lourdement ou laschement il blesse la Ceremonie, car il faut condoner quelque chose au monde, & tant que faire se peut au dehors se conformer à ce qui se pratique; mais je veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y asservisse point, ains que d'une galante & genereuse hardiesse, il sçache bien s'en deffaire, quand il voudra & faudra, & de telle façon qu'il donne à cognoistre à tous, que ce n'est la lascheté ou delicatessé, ny ignorance ou mesgarde; mais c'est qu'il ne l'estime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut laisser corrompre son jugement & sa volonté à telle vanité,

nité, & qu'il se preste au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne jamais.

C H A P. IX.

Se bien comporter avec autrui.

Ceste matiere appartient à la vertu de justice, qui apprend à bien vivre avec tous, & rendre à un chacun ce qui luy appartient, laquelle sera traitée au livre suyvnt: où seront baillés les advis particuliers & divers selon les diverses personnes: icy les generaux seulement, suyvnt le dessein & subject de ce livre.

Il y a icy double consideration (& par ainsi deux parties en ce chapitre) selon qu'il y a deux manieres de converser avec le monde; l'une simple, generale, & commune, le commerce ordinaire du monde, auquel le temps, les affaires, les voyages & rencontres journallement nous mencent, & mettent, & changent avec gens cognus, incognus, estrangers, sans nostre choix ou application de volonté: l'autre speciale est en compagnie affectée, & accointance ou recherchée & choisie, ou qui s'estant présentée a esté embrassée, & ce pour le profit, ou plaisir spirituel ou corporel. En laquelle y a de la conserance, communication, privauté & familiarité: chacune aura ses advis à part. Mais avant qu'y entrer, pour preface je veux donner un advis general & fundamental de tous les autres.

C'est un vice grand (duquel se doit garder & garentir nostre sage) & un defaut importun à soy, & à autrui, que d'estre attaché & subject à certaines humeurs & complexions, à un seul train; c'est estre esclave de soy-mesmes, d'estre si prins à ses inclinations qu'on ne les puisse tordre & ceder, tesmoignage d'ame chagrine

I.

2
Facili-
té &
univer-
sali-
té
d'hu-
meurs.
&

& mal née, trop amoureuse de foy, & partiale. Ces gens ont beaucoup à endurer & contester : au rebours c'est une grande suffisance & sagesse de s'accommoder à tout, d'estre souple & maniable, sçavoir tantost se monter & bander, tantost se ravaller & relascher quand il faut. Les plus belles ames & mieux nées sont les plus universelles, les plus communes, applicables à tous sens, communicatives & ouvertes à toutes gens. C'est une tresbelle qualité qui ressemble & imite la bonté de Dieu, c'est l'honorable que l'on rend au vieil Caton, *huic versatile ingenium, sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret.*

3 Voyons les advis de la premiere consideration, de la simple & commune conversation ; j'en mettray icy quelques uns, dont le premier sera de garder silence & modestie.

Advis sur la simple & commune conversation. Le second de ne se formaliser point des sottises, indiscretions & legeretés qui se feront ou commettront en presence ; car c'est importunité de choquer tout ce qui n'est de nostre goust.

Le troisieme espargner & mesnager ce que l'on sçait, & la suffisance que l'on a acquise, &

4 estre plus volontaire à ouir qu'à parler, à apprendre qu'à enseigner ; car c'est vice d'estre plus prompt à se faire cognoistre, parler de foy & se produire, que prendre la cognoissance d'autrui, & d'exploiter sa marchandise, qu'en acquerir de nouvelle.

5 Le quatriesme de n'entrer en discours en contestation contre tous, non contre les plus grands & respectables, ny contre ceux qui sont au dessus, & non de pareille luitte.

6 Le cinquiesme, avoir une douce & honneste cuiosité de s'enquerir de toutes choses, & les

les ſçachant, les meſnager, & faire ſon profit de tout.

Le ſixieſme & principal eſt d'employer en toutes choſes ſon jugement, qui eſt la piece maieſtreſſe qui agit, domine, & fait tout; ſans l'entendement, toutes autres choſes ſont aveugles, ſourdes, & ſans ame, c'eſt le moindre de ſçavoir l'hiſtoire, il en faut juger. Mais ceſtuy cy regarde ſoy, & nous la compagnie.

Le ſeptieſme eſt de ne parler jamais affirmativement, magiſtralement, & imperieuſement, avec opiniaſtreté, reſolution: cela heurte & bleſſe tous. L'affirmation & opiniaſtreté ſont ſignes ordinaires de beſtiſe & ignorance: le ſtyle des anciens Romains portoit, que les teſmoins depoſeans, & les juges ordonnans, de ce qui eſtoit de leur propre & certaine ſcience, exprimoient leur dire par ce mot, Il ſemble (*ita videtur*); que doivent faire tous autres? Il ſeroit bon d'apprendre à uſer des mots qui addouciſſent & moderent la temerité de nos propositions, Peut eſtre, l'on diſt, je penſe, quelque, aucunement, il ſemble; & en reſpondant, Je ne l'entends pas, qu'eſt ce à dire: il pourroit eſtre, il eſt vray. Je clorray ceſte premiere partie generale en ce peu de mots: Avoir le viſage & la montre ouverte & agreable à tous, l'eſprit & la penſee couverte & cachée à tous, la langue ſobre & diſcrette, tousjours ſe tenir à ſoy & ſur ſes gardes, *frons aperta, lingua parca, mens clauſa, nulli fidere, voir & ouir beaucoup, parler peu, juger tout. vide, audi, judica.*

Conclu-
ſion.

10

Venons à l'autre conſideration, & eſpece de 2. Par-
converſation plus ſpeciale, de laquelle voicy *la ſpe-*
les advis: Le premier eſt de chercher, confe-
rer, & ſe froter avec gens plus fermes & plus *ci-*
habiles; car l'eſprit ſe roidit & fortifie, & ſe *conver-*
haulſſe *ſation.*

haussé au dessus de soy, comme avec les esprits bas & foibles, l'esprit s'abatardist & se perd: la contagion est en cecy, comme au corps, & encores plus.

- 11 Le second est ne s'estonner ou blesser des opinions d'autruy, car tant contraires au commun, tant estranges, tant frivoles ou extravagantes semblent elles, si sont elles fortables à l'esprit humain, qui est capable de produire toutes choses, & c'est foiblesse de s'en estonner.
- 12 Le tiers est de ne craindre ny s'estonner des corrections, rudesses, & aigreurs de paroles, auxquelles il faut s'accoustumer & s'endurcir. Les galants hommes s'expriment courageusement; ceste tendreur & douceur craintive & ceremonieuse est pour les femmes; il faut une société & familiarité forte & virile, il faut estre masle, courageux, & à corriger, & à souffrir de l'estre. C'est un plaisir fade, d'avoir affaire à gens qui cedent, flattent, & applaudissent.
- 13 Le quatrième est de viser & tendre tousjours à la verité, la recognoistre, & luy ceder ingenuement & alaigrement, de quelque part qu'elle soit, usant tousjours & par tout de bonne foy, & non comme plusieurs, spécialement les Pedans, à tort ou à droict se deffendre & se desfaire de sa partie. C'est une plus belle victoire se ranger bien à la raison, & se vaincre soy mesme, que vaincre sa partie, à quoy ayde souvent sa foiblesse: parquoy arriere toute passion. Recognoistre sa faute, confesser son doubte ou ignorance, ceder quand il faut, sont tous de jugement, de candeur & sincerité, qui sont les principales qualités d'un honnesté & sage homme; l'opiniastrete accuse l'homme de plusieurs vices & defauts.
- 14 Le cinquiesme, en dispute ne faut employer tous

tous les moyens que l'on peut avoir, mais bien les meilleurs, plus pertinents & pressants, & avec briefveté, car mesmes aux choses bonnes l'on peut trop dire, ces longueurs, traineries de propos, repetitions, tesmoignant une envie de parler, une ostentation, apportent ennuy à la compagnie.

Le sixieme & principal est de garder par tout la forme, l'ordre, la pertinence. ô qu'il y a de peine de disputer & conferer avec un sot, inepte, & impertinent! C'est, ce semble, la seule juste excuse de rompre & quitter tout: car qu'y gagneriez vous que tourment, puis qu'avec luy vous ne pouvez bien aller? ne sentir pas l'opposition que l'on fait, se suivre soy mesme, & ne respondre à la partie, s'arrester à un mot, à un incident, & laisser le principal, mesler & troubler la dispute, craindre tout, nier ou refuser tout, ne suivre point le fil droict, user de prefaces & digressions inutiles, crier & s'opiniastrer, s'arrester tout en une formule artiste, & ne voir rien au fonds, ce sont choses qui se practiquent ordinairement par les Pedans & Sophistes. Voicy comment se cognoist & se remarque la sagesse & pertinence, d'avec la sottise & impertinence: ceste cy est presomptueuse, temeraire, opiniastre, assuree; celle là ne satisfait jamais bien, est craintive, retenuë, modeste: celle là se plaist, fort du combat gaye, glorieuse, comme ayant gaigné, avec un visage, qui veut faire croire à la compagnie, qu'elle est victorieuse.

Le septiesme, s'il y a lieu de contradiction, il faut adviser qu'elle ne soit hardie, ny opiniastre, ny aigre. En ces trois cas, elle ne seroit bien venue, & feroit à son autheur plus de mal qu'à tout autre. Pour estre bien prise de la compagnie, faut qu'elle naisse tout à l'heure mesmes du pro-

P

pos

pos qui se traite, & non d'ailleurs, ny d'autre chose precedente: qu'elle ne touche point la personne mais la chose seulement, avec quelque recommandation de la personne, s'il y eschet; & qu'elle soit doucement raisonnée.

C H A P. X.

Se conduire prudemment aux affaires.

C'icy appartient proprement à la vertu de prudence, de laquelle sera traité au commencement du livre suivant, où seront touchés particulièrement les conseils & advis divers, selon les diverses especes de prudence, & occurrences des affaires. Mais je mettray icy les poincts & chefs principaux de prudence, qui seront advis generaux & communs, pour instruire en gros nostre disciple, à se bien & sagement conduire & porter au trafic & commerce du monde, & au maniement de tous affaires, & sont huit.

I Le premier consiste en intelligence, c'est de bien cognoistre les personnes avec qui l'on a affaire, leur naturel propre & particulier, leur humeur, leur esprit, leur inclination, leur dessein & intention, leur procedure: cognoistre aussi le naturel des affaires que l'on traite, & qui se proposent non seulement en leur superficie & apparence, mais penetrer au dedans, non seulement voir & cognoistre les choses en soy, mais encores les accidens, les consequences, la suite. Pour ce faire il les faut regarder à tous visages, les considerer en tout sens: il y en a qui par un costé sont tres-specieuses & plausibles, & par un autre sont tres-vilaines & pernicieuses. Or il est certain que selon les divers naturels des personnes, & des affaires, il faut changer de

de style & de façon de proceder, comme un nautonnier qui selon les divers endroits de la mer, la diversité des vents, conduit diversement les voiles & avirons. Et qui voudroit par tout se conduire & porter de mesme façon, gasteroit tout, & feroit le sot & ridicule. Or cette cognoissance double de personnes & d'affaires, n'est pas chose fort facile, tant l'homme est desguisé & fardé, l'on y parvient en les considerant attentivement par la teste, & à diverses fois sans passion.

Il faut puis apres apprendre à bien justement ² estimer les choses, & leur donner le prix & le *Esti-* rang, qui leur appartient, qui est le vray fait de *mation* prudence & suffisance. C'est un haut poinct de *des cho-* philosophie, mais pour y parvenir il se faut bien *ses.* garder de passion, & de jugement populaire. Il *Non* y a six ou sept choses, qui meuvent les esprits po- *selon le* pulaires, & leur font estimer les choses à fauces *juge-* enseignes, dont les sages se garderont; qui sont; *ment* nouvelleté, rareté, estrangeté, difficulté, ar- *popu-* tifice, invention, absence, & privation ou *laire.* desny, & sur tout, le bruiet, la monstre, & la parade. Ils n'estiment point les choses si elles ne sont relevées par art & science, si elles ne sont poinctuës & enflées. Les simples & naifves, de quelque valeur qu'elles soient, on ne les apperçoit pas seulement, elles eschappent & coulent insensiblement, ou bien l'on les estime plattes, basses, & niaises: grand tesmoignage de la vanité & foiblesse humaine qui se paye de vent, de fard & de fausse monnoye au lieu de bonne & vraye. De là vient que l'on prefere l'art à la Nature; l'acquis, au naturel; le difficile & estu- dié, à l'aisé; les boutées & secousses, à la complexion & habitude: l'extraordinaire, à l'ordinaire: l'ostentation & la pompe, à la verité douce &

secrète : l'autrui, l'étranger, l'emprunté, au sien propre & naturel. Et quelle plus grande folie est-ce que tout cela ? Or la règle des sages est de ne se laisser coiffer & emporter à tout cela, mais de mesurer, juger les choses premièrement par leur vraie, naturelle & essentielle valeur, qui est souvent interne & secrète, puis par l'utilité : le reste n'est que pippérie. C'est bien chose difficile, estant ainsi toutes choses desguisées & sophistiquées : souvent les fauces & meschantes le rendent plus plausibles, que les vraies & bonnes. Et dict Aristote qu'il y a plusieurs faucetés qui sont plus probables, & ont plus d'apparence, que des verités : Mais comme elle est difficile, aussi est elle excellente & divine : *si separaveris pretiosum à vili, quasi os meum eris* : Et nécessaire avant toute œuvre : *quam necessarium pretia rebus imponere* ; car pour neant entre l'on à sçavoir les preceptes & règles de bien vivre, si premièrement l'on ne sçait en quel rang l'on doit tenir les choses, les richesses, la santé, la beauté, la noblesse, la science, &c. & leurs contraires. C'est une haute & belle science que de la prescience & preeminence des choses : mais bien difficile, principalement quand plusieurs se presentent ensemble, car la pluralité empêche ; & en cecy l'on n'est jamais tous d'accord. Les goûts & les jugements particuliers sont fort divers, & tres utilement, afin que tous ne courent ensemble à mesme, & ne s'entr'empeschent. Par exemple prenons ces huit principaux chefs de tous biens spirituels & corporels, quatre de chacune sorte, sçavoir preud'homie, santé, sagesse, beauté, habilité, noblesse, science, richesse. Nous prenons icy ces mots selon le sens & usage commun, sagesse pour une prudente & discrette maniere de vivre & se comporter avec tous & envers

Mais
selon les
sages.

Diffi-
cile,
excel-
lente,
neces-
saire.

Isai.

Senec.

D'elle
vient
la
science
des
choses.

Des
huit
chefs
de biens.

envers tous, habilité pour suffisance aux affaires, science pour cognoissance des choses acquise des livres : les autres sont allés clairs.

Or sur l'arrangement de ces huit, combien d'opinions diverses? J'ay dict la miene, je les ay mesles & tellement entrelasés ensemble, qu'apres & aupres un spirituel il y en a un corporel qui luy respond : afin d'accoupler l'esprit & le corps : la santé est au corps ce que la pieud'homie est en l'esprit : c'est la preud'homie du corps, la santé de l'ame : *mens sana in corpore sano*. La beaute est comme la sagesse, la mesure, proportion & bienséance du corps, & la sagesse beaute spirituelle : la noblesse est une grande habitude & disposition à la vertu : les sciences sont les richesses de l'esprit. D'autres arrangeront ces pieces tout autrement, qui mettra tous les spirituels avant que venir au premier corporel, & le moindre de l'esprit au dessus du meilleur du corps : & qui a part & ensemble les arrangera autrement, chacun abonde en son sens.

Apres, & de ceste suffisance & partie de sçavoir bien estimer les choses, vient & naist cette 3
 autre, qui est sçavoir bien choisir : ou se montre Choix
 aussi souvent non seulement la conscience, mais & ele-
 aussi la suffisance & prudence. Il y a des choix tion
 bien aysés, comme d'une difficulté & d'un des cho-
 vice, de l'honneste & de l'utile, du devoir ses.
 & du profit ; Car la preeminence de l'un est si
 grande au dessus de l'autre, que quand ils vien-
 nent à se choquer, le champ doit tousjours de-
 meurer à l'honneste ; sauf, peut estre, quelque
 exception bien rare & avec grande circonspé-
 ction, & aux affaires publiques seulement, com-
 me sera dict apres en la vertu de prudence : mais
 il y a des choix quelque fois bien fascheux &
 bien rudes, comme quand l'on est enfermé

entre deux vices, ainsi que fust le docteur Origene d'idolâtrer, ou se laisser jouir charnellement à un grand vilain Ethiopien; il subit le premier, & mal, ce disent aucuns. La reigle est bien tousjours que se trouvant en incertitude & perplexité au choix des choses non mauvaises, il se faut jetter au party où y a plus d'honnesteté & de justice. Car encore qu'il en mesadvienne, si donnera il tousjours une gratification & gloire d'avoir choisi le meilleur, outre que l'on ne sçait que quand l'on eust prins le party contraire, ce qu'il fust advenu, & si l'on eust eschappé son destin: quand on doute quel est le meilleur & le plus court chemin, il faut tenir le plus droit. Et aux mauvaises (desquelles il n'y a jamais choix) il faut esviter le plus vilain & injuste: ceste reigle est de conscience & appartient à la prend'homie. Mais sçavoir quel est le plus honneste, juste, & utile, quel plus deshonneste, plus injuste, & moins utile, il est souvent tresdifficile, & appartient à la prudence & suffisance. Il semble qu'en tels destroits, le plus seur & meilleur est de suyvre la nature, & juger celuy là le plus juste & honneste, qui approche plus de la nature, celuy plus injuste & deshonneste, qui est le plus esloigné de la nature. Aussi avons nous dict que l'on doibt estre homme de bien, par le ressort de la nature, employés ceste reigle au fait d'Origene & vous jugeres. Avant que sortir de ce propos, du choix & election des choses, vuidons en deux petits mots ceste question. D'où vient en nostre ame le choix de deux choses, indifferentes & toutes pareilles? Les Stoiciens disent que c'est un maniement de l'ame extraordinaire, desreiglé, estranger & temeraire: mais l'on peut bien dire que jamais deux choses ne se présentent à nous, où n'y aye quelque

que difference pour legere qu'elle soit : & qu'il y a tousjours quelque chose en l'une, qui nous touche & pousse au choix, encores que ce soit imperceptiblement, & que ne le puissions exprimer. Qui seroit egalelement balance entre deux envies, jamais ne choisiroit ; car tout choix & inclination porte inegalité.

Un autre precepte en ceste matiere est de prendre advis & conseil d'autruy ; car se croire & se fier en soy seul, est trel'dangereux ; or icy sont requis deux advertissemens de prudence, l'un est au choix de ceux à qui l'on se doit adresser, pour avoir conseil ; car il y en a de qui plustost il se faut cacher & garder. Ils doivent estre premierement gens de bien & fidelles (c'est icy même chose), puis bien sensés & advisés, sages, experimentés. Ce sont les deux qualitez de bons conseillers. *4 Consultation.* preud'homie & suffisance : l'on peut adjouster une troisieme, qu'ils n'ayent, ny leurs proches & intimes, aucun particulier interest en l'affaire ; car encores que l'on puisse dire, que cela ne les empeschera de bien conseiller, estans comme dist est, preud'hommes, je pourray repliquer, qu'outre que ceste tant grande, forte, & philosophique preud'homie, qui n'est touchee de son propre interest, est bien rare ; encores est-ce grande imprudence de les mettre en ceste peine & anxieté, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre advertissement est de bien ouyr & recevoir les conseils, les prenant d'heure sans attendre l'extremité, avec jugement & douceur, aimant qu'on dise librement & franchement la verité. L'ayant suivi comme venant de bonne main & amis, ne s'en faut point repentir, encores qu'il ne succede ainsi que l'on avoit esperé. Souvent de bons conseils en arrivent de mauvais effects ; Mais le sage se doit

P 4

plustost

plustost contenter d'avoir suivi un bon conseil, qui aura eu mauvais effect, qu'un mauvais conseil, suivy d'un bon effect, comme Marius; *sic correcta Marii temeritas gioriana ex culpa invenit.* & ne faire comme les sots qui apres avoir meurement deliberé & choisi, pensent avoir prins le pire, parce qu'ils ne poissent plus que les raisons de l'opinion contraire, sans y appo.ter le contrepoids de celles qui les ont induit a cela. Cecy est bien dict briefvement pour ceux qui cherchent conseil: pour ceux qui le donnent, se-
 l. 2. c. 2. ra parlé en la vertu de prudence, de laquelle le
 art. 17. conseil est une grande & suffisante partie.

5 Le cinquiesme advis, que je donne icy à se
 Tempe- bien conduire aux affaires, est un temperament
 rament & mediocrité entre une trop grande fiance &
 contre deffiance, craincte & assurance. Trop se fier &
 crain- assieurer souvent nuist, & deffier offence: il se
 ete & faut bien garder de faire demonstration aucune
 assen- de deffiance, quand bien elle y seroit & juste-
 rance. ment. Car c'est desplaire, voire offenser, & don-
 ner occasion de nous estre contraire. Mais aussi
 ne faut-il user d'une si grande, lasche, & molle
 fiance, si ce n'est à ses bien assureés amis; il faut
 tousjours tenir la bride à la main; non la lascher
 trop, ou tenir trop roide. Il ne faut jamais dire
 tout, mais que ce que l'on dict, soit vray; il ne
 faut jamais tromper ny affiner, mais bien se faut-
 il garder de l'estre: il faut temperer & marier
 l'innocence & simplicité colombine, en n'offen-
 sant personne, avec la prudence & astuce serpenti-
 ne, & se tenant sur ses gardes, & se preservant des
 finesse, trahisons, & embusches d'autrui. La fi-
 nesse à la deffensive est autant loüable, comme
 deshonneste à l'offensive: il ne faut donc jamais
 tant s'avancer & s'engager, que l'on n'aye
 moyen, quand l'on voudra & faudra, se retirer &
 se

se ravoit sans grand dommage & regret. Il ne faut jamais abandonner le manche, ne jamais tant desestimer autrui, & s'asseurer de soy, que l'on en vienne en une presomption & nonchalance des affaires, comme ceux qui pensent que personne ne voit si clair qu'eux, ou que tout plie souz eux, & que l'on n'oseroit penser à leur desplaire, & par là viennent à se relascher, & mespriser le soin, & enfin sont affinés, surprins & bien moqués.

Un autre advis & bien important est de prendre toutes choses en leur temps & saison, & Prendre bien à propos. Et pource il faut sur tout eviter l'occiprecipitation, ennemie de sagesse, marastre de son & toute bonne action, vice fort à craindre aux gens le jeunes & boiüllants. C'est à la verité un tour de temps. maistre & bien habile homme, de sçavoir bien Contre prendre les choses à leur point, bien mesnager la preles occasions & commodités, se prevaloir du cipitatemps & des moyens. Toutes choses ont leur tion. saison, & mesime les bonnes, que l'on peut faire hors de propos; Or la hastiveté & precipitation est bien contraire à cecy, laquelle trouble, confond, & gaste tout, *canis festinans cacos facit catulos*. Elle vient ordinairement de passion qui nous emporte. *Nam qui cupit, festinat: qui festinat, evertit: unde festinatio improvida & caca: duo adversissima recta menti, celeritas & ira: & assés souvent aussi d'insuffisance. Le vice con-* La laschete. traire, lascheté, paresse, nonchalance qui semble aucunesfois avoir quelque air de maturité, & de sagesse, est aussi pernicieux & dangereux, principalement en l'execution. Car l'on dit car il est permis d'estre en la deliberation & consultation poissant & long; mais non en l'execution, dont les sages disent, qu'il faut consulter lentement, executer promptement, deliberer à loisir, & vistement accomplir. Il s'est bien veu quelque-

fois le contraire, que l'on a esté heureux à l'évenement, encores que l'on aye esté soudain & temeraire en la deliberation; *subiti confusus eventus felices*; mais c'est rarement & par coup d'avanture, à quoy ne se faut pas reigler, & se bien garder que l'envie ne nous en prenne: car le plus souvent une longue & inutile repentance est le salaire de leur course & hastiveté. Voicy donc deux escueils & extremités qu'il faut pareillement éviter: car c'est aussi grande faute de prendre l'occasion trop verte & trop cruë, que la laisser trop meurir & passer: le premier se fait volontiers par les jeunes, prompts, & boiillans, qui à faute de patience, ne donnent pas loisir au temps & au ciel, de faire rien pour eux; ils courent & ne prennent rien: le second par les stupides, laches, & trop lourds. Pour cognoistre l'occasion & l'empoigner, il faut avoir l'esprit fort & esveillé, & aussi patient: il faut prévoir l'occasion, la guetter, l'attendre, la voir venir, s'y preparer, & puis l'empoigner au point qu'il faut.

Industrie & Fortune. Le septième advis sera de se bien porter & conduire avec les deux maistres & surintendans des affaires du monde, qui sont, l'industrie ou vertu, & la fortune. C'est une vieille question, laquelle des deux a plus de credit, de force, & d'autorité: car certes toutes deux en ont: & est trop clairement faux, que l'une seule face tout, & l'autre rien. Il seroit peut-estre bien à desirer qu'il fust vray, & qu'une seule eust tout l'empire; les affaires en iroyent mieux: l'on seroit du tout regardant & attentif à celle là, & seroit facile, la difficulté est à les joindre, & entendre à toutes deux. Ordinairement ceux qui s'arrestent à l'une, mesprisent l'autre, les jeunes & hardis regardent & se fient à la fortune, en esperant bien: & souvent par eux elle opere de grandes choses & sem-
ble

ble qu'elle leur porte faveur : les vieils & tardifs font a l'industrie : ceux cy ont plus de raison. S'il les faut comparer & choisir l'un des deux, celuy de l'industrie est plus honneste, plus seur, plus glorieux; car quand bien la fortune luy sera contraire & rendra toute l'industrie & diligence vaine, si est-ce qu'il demeure ce contentement, que l'on n'a point chaumé, l'on s'est trouvé *in officio*, l'on s'est porté en gens de cœur. Ceux qui suyvent l'autre party sont en danger d'attendre en vain, & quand bien il succederoit à souhait, si n'y a-il pas tant d'honneur & de gloire. Or l'advis de sagesse porte de ne s'arrester pas du tout, & à l'une, que l'on mesprise & l'on exclue l'autre : car toutes deux ont bonne part, voire souvent se prestent la main, & s'entendent mutuellement. Il faut donc se comporter avec toutes deux, mais inegalement : car l'avantage & preeminence doit estre donné, comme dit est, à la vertu, industrie, *virtute duce, comite fortuna.*

Encores est requis cest advis, de garder discretion, qui assaisonne & donne bon goust à toutes choses, ce n'est pas une qualité particuliere, mais commune qui se mesle par tout : L'indiscretion gaste tout, & oste la grace aux meilleurs, soit-il à bien faire à autruy ; car toutes gratifications ne sont pas bien faictes à toutes gens ; à s'excuser, car excuses inconsiderées servent d'accusation : à faire l'honneste & le courtois, car l'on peut excéder & degenerer : ou rusticité, soit à n'offrir ou à n'accepter.

C H A P. XI.

Se tenir tousjours prest à la mort, fruit de sagesse.

LE jour de la mort est le maistre jour, & juge de tous les autres jours, auquel se doivent *Jour* toucher

de la
mort.

toucher & esprouver toutes les actions de nostre vie. Lors se fait le grand essay, & se recueille le plus grand fruit de tous nos estudes. Pour juger de la vie, il faut regarder comment s'en est porté le bout, car la fin couronne l'œuvre, la bonne mort honnore toute la vie, la mauvaise diffame: l'on ne peut bien juger de quelqu'un, sans luy faire tort, que l'on ne luy aye veu jouer le dernier acte de sa comedie, qui est sans doute le plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece, enquis lequel il estimoit plus de trois hommes, de luy, Chabrias, & Iphicrates, respondit, il nous faut voir premierement mourir tous trois, avant en resoudre: la raison est; qu'en tout le reste il y peut avoir du masque, mais à ce dernier roollet, il n'y a que feindre, *Nam vera voces tum demum pectore ab imi Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res*: d'ai leurs la fortune semble nous guetter à ce dernier jour, comme à point nommé, pour monstrier sa puissance, & renverser en un moment ce que nous avons basti & amassé en plusieurs années, & nous faire crier avec Laberius, *nimirum hac die una plus vixi mihi, quam vivendum fuit*: & ainsi a esté bien & sagement dit par Solon à Cræsus; *ante obitum nemo beatus*.

2
Science mourir, c'est chose excellente que d'apprendre à mourir, c'est l'estude de sagesse, qui se resout à ce but: il n'a pas mal employé sa vie, qui a apprins à bien mourir; il l'a perduë qui ne la sçait bien achever, *malè vivet, quisquis nesciet bene mori; nec inutiliter vixit, qui sæliciter desit*. Il ne peut bien agir qui ne vise au but & au blanc: il ne peut bien vivre qui ne regarde à la mort; bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne craindre rien, de bien, doucement, & paisiblement vivre: sans elle n'y
a au-

a aucun plaisir à vivre , non plus qu'à jouir
d'une chose que l'on craint tousjours de per-
dre.

Premierement & sur tout il faut s'efforcer que
nos vices meurent devant nous ; secondement
se tenir tout prest. O la belle chose , pouvoir
achever sa vie avant sa mort , tellement qu'il n'y
aye plus rien à faire qu'à mourir : qu'on n'aye
plus besoin de rien, ny du temps, ny de soy mes-
me , mais tout saoul & content que l'on
s'en aille : tiercement que ce soit volontai-
rement, car bien mourir, c'est volontiers mou-
rir !

Il semble que l'on se peut porter à l'endroit
de la mort en cinq manieres : la craindre & fuir
comme un tresgrand mal ; l'attendre doucement
& patiemment comme chose naturelle, inevi-
table, raisonnable ; la mespriser comme chose
indifferente & qui n'importe de beaucoup ; la
desirer, demander, chercher comme le port uni-
que des tourmens de ceste vie, voire un tres-
grand gain ; se la donner soy-mesme. De ces
cinq les trois du milieu sont bons, d'ame bonne
& rassise, bien que diversement & en differente
condition de vie : les deux extremes , vitieux
& de foiblesse, bien que soit à divers visages : de
chacune nous parlerons.

La premiere n'est approuvée de personne
d'entendement, bien qu'elle soit practiquée par
la pluspart, tesmoignage de grande foiblesse.
Contre ceux là & pour consolation contre la
mort sienne advenir, ou celle d'autrui, voicy
dequoy. Il n'y a chose que les humains tant
craignent & ayent en horreur que la mort : tou-
tes-fois il n'y a chose où y aye moins d'occa-
sion & de subject de craindre, & au contraire
il y aye tant de raisons pour l'accepter & se re-
sou-

*d'opi-
nion.*

toudre : dont il faut dire que c'est une pure opinion & erreur populaire , qui a ainsi gagné tout le monde. Nous nous en fions au vulgaire inconsideré , qui nous dict que c'est un tresgrand mal ; & en mes croyons la Sageſſe , qui nous enseigne que c'est l'affranchissement de tous maux , & le port de la vie. Jamais la mort presente ne fist mal à personne , & aucun de ceux qui l'ont eslayé & ſçavent que c'est , s'en est plainct : & si la mort est dicte estre mal , c'est donc de tous les maux le seul qui ne faict point de mal ; c'est l'imagination seule d'elle absente , qui faict ceste peur. Ce n'est donc qu'opinion , non verité ; & c'est vraiment ou l'opinion se bande plus contre la raison , & nous la veut effacer avec le masque de la mort : il n'y peut avoir raison aucune de la craindre , car l'on ne ſçait que c'est . Pourquoi ny comment craindra l'on ce que l'on ne ſçait que c'est ? Dont disoit bien le plus sage de tous , que craindre la mort , c'estoit faire l'entendu & le suffisant ; c'estoit feindre ſçavoir ce que personne ne ſçait : & practiqua ce sien dire en soy mesme ; car sollicité par ses amis de plaider devant ses Juges pour sa justification , & pour sauver sa vie ; voicy la harangue qu'il leur fit , Messieurs , si je vous prie de ne me faire point mourir , j'ay peur de m'enfermer & parler à mon dommage , car je ne ſçay que c'est de mourir , ny quel il y faict : ceux qui craignent la mort , presupposent la cognoistre : quant à moy je ne ſçay quelle elle est ; ny ce qu'on faict en l'autre monde , à l'avanture chose bonne & desirable. Les choses que je ſçay estre mauvaises , comme offenser son prochain , je les fuis ; celles que je ne cognois point du tout , comme la mort , je ne les puis craindre. Parquoy je m'en remets à vous. Car
je

*Et non
de rai-
son.*

je ne puis sçavoir quel est plus expedient pour moy, mourir, ou ne mourir pas, par ainsi vous en ordonnerez comm'il vous plaira.

Tant se tourmenter de la mort, c'est premierement grande foiblesse & couardise: il n'y a *C'est* femmelette qui ne s'appaise dedans peu de jours *foiblesse.* de la mort la plus douloureuse qui soit, de mary, d'enfant: pourquoy la raison, la sagesse ne fera elle en une heure, voire tant promptement (comme nous en avons mille exemples) ce que le temps obtiendra d'un sot & d'un foible? Que sert à l'homme la sagesse, la fermeté, si elle ne haste le pas & ne faiet plus & plustost que le sot & le foible? C'est de ceste foiblesse que la plupart des hommes mourans ne peuvent du tout se refoudre, que ce soit leur derniere heure, & n'est endroit, où la piperie de l'esperance amuse plus: cela advient aussi peut-estre de ce que nous estimons grande chose nostre mort, & nous semble que l'université des choses a interest de comparir à nostre fin, tant fort nous nous estimons.

Et puis tu te monstres injuste, car si la mort est bonne chose, comme elle est, pourquoy *Injusti-* la crains tu? & adjoustes mal sur mal, à la *ce.* mort encores de la douleur? comme celuy qui spolié d'une partie de ses biens par l'ennemy, jette le reste en la mer, pour dire qu'en ceste façon il regrette qu'il a esté devalizé.

Finalement craindre la mort c'est estre ennemy de soy & de sa vie: car celuy ne peut vivre *Estre* à son aise & content, qui craint de mourir. *ennemy* Cuy la vit vrayement libre, qui ne craint point *de sa* la mort: au contraire le vivre est servir, si la *vie.* liberté de mourir en est à dire. La mort est le seul appuy de nostre liberté; commune & prompte recepte à tous maux: c'est donc estre bien miserable

ferable (& ainsi le sont presque tous) qui troublent la vie par le soin & crainte de la mort , & la mort par le soin de la vie.

- 9 Mais je vous prie quelles plainctes & murmures y auroit il contre nature , s'il n'y avoit point de mort , & qu'il fallust demeurer icy bon gré mal gré ? certes l'on la maudiroit. Imaginez vous combien seroit moins supportable & plus penible une vie perdurable , que la vie avec la condition de la laisser. Chiron refusa l'immortalité; informé des conditions d'icelle par le Dieu du temps, Saturne son pere. Que seroit ce d'autre part s'il n'y avoit quelque peu d'amertume meslé en la mort ? certes l'on y courroit trop avidement & indiscrettement: pour garder moderation qui est à ne trop aymer ny fuir la vie , à ne craindre ny courir à la mort , tous les deux sont temperez & destrempez de la douceur & de l'aigreur.

- 10 *Remede des pour ne craindre la mort.* Le remede que baille en cecy le vulgaire est trop sot , qui est de n'y penser point , n'en parler jamais : outre que telle nonchalance ne peut loger en la teste d'homme d'entendement ; encores en fin cousteroit elle trop cher : car advenant la mort au despourveu, quels tourmens, cris, rage, desespoir ! La sagesse conseille bien mieux de l'attendre de pied ferme, & la combattre : & pour ce faire nous donne un advis tout contraire au vulgaire , c'est de l'avoir toujours en la pensée , la practiquer, l'accoustumer, l'appriivoiser , se la représenter à toutes heures & s'y roidir non seulement aux pas suspects & dangereux , mais au milieu des festes & joyes : Que le refrain soit que nous sommes toujours en butte à la mort ; que d'autres sont morts qui pensoient en estre autant loing que nous maintenant : que ce qui peut advenir une autre fois, peut

peut aussi advenir maintenant ; & ce suivant la coutume des Egyptiens , qui en leurs banquets tenoyent l'image de la mort ; & des Chrestiens & tous autres ; qui ont leurs cemetieres pres des temples , & lieux publics & frequentez , pour tousjours (disoit Licurgue) faire penser à la mort. Il est incertain , ou la mort nous attend ; attendons la par tout , & que tousjours elle nous trouve prests.

*Omnem crede diem tibi diluxisse supremum ,
Grata superveniet qua non sperabitur hora.*

Mais entendons les regrets & excuses , que les peureux alleguent , pour pallier leurs plaintes , qui sont toutes niaises & frivoles : ils se fâchent de mourir jeunes , & se plaignent tant pour eux que pour autrui : que la mort les anticipe & les moissonne encores au verd & au fort de leur aage. Plainte du vulgaire qui mesure tout à l'aune , & n'estime rien de precieux , que ce qui est long & dure : ou au contraire les choses exquises sont ordinairement subtiles & desliées. C'est un traitt de grand maistre d'enclore beaucoup en peu d'espace : & peut on dire qu'il est quasi fatal aux hommes illustres , de ne pas vivre long temps. La grande vertu & la grande ou longue vie ne se rencontrent gueres ensemble : la vie se mesure par la fin , pourveu qu'elle en soit belle , tout le reste a sa proportion : la quantité ne sert de rien pour la rendre plus ou moins heureuse , non plus que la grandeur ne rend pas le cercle plus rond que le petit , la figure y fait tout. Un petit homme est homme entier comm'un grand , ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune.

Ils ont regret de mourir loin des leurs , ou d'estre tuez , ou demeurer sans sepulture : ils souhaitteroient de mourir en paix , dedans le liét

II
Regrets
& ex-
cuses
des
craintifs
respon-
dus.

2

entre

entre les leurs, consolez d'eux, & en les consolant. Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poste pour se trouver en une bataille, ne sont pas de cet advis: ils vont mourir tout en vie & chercher un tombeau entre les morts de leurs ennemis: les petits enfans craignent les hommes masqués, descouvrens leur le visage, ils n'en ont plus de peur. Aussi, croyés, le feu, le fer, la flamme nous estonnent, comme nous les imaginons: levons leur le masque, la mort dont ils nous menacent, n'est que la mesme mort, dont meurent les femmes & les enfans.

3 Ils ont regret de laisser tout le monde, & pourquoy? Tu y as tout veu, un jour est egal à tous, il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuit, d'autre soleil, ny d'autre train au monde: au pis aller tout se void en un an: l'on y void la jeunesse, l'adolescence, la virilité, la vieillesse du monde: il n'y a autre finesse que de recommencer.

4 Les parens & amis: vous en trouverés encor plus ou vous allés, & tels que n'avez encores jamais veu, & puis ceux d'icy que vous regrettés vous suivront bien tost.

5 De petits enfans orphelins, sans conduite & sans support, comme si ces enfans là estoient plus à vous qu'à Dieu, comme si vous les aimés davantage que luy, qui en est le premier & plus vray pere: & combien de tels sont parvenus grands, plus que d'autres?

6 Peut-estre que vous craignés de vous en aller seul, c'est grande simplessé; tant de gens meurent avec vous, & à mesme heure que vous.

7 Au reste vous allés en lieu, ou vous ne regretterés point ceste vie: comment regretter? s'il estoit loisible de la reprendre, l'on la refuseroit: & si l'on eust sceu que c'estoit avant que
de

de la recevoir, l'on n'en eust point voulu, *Vitam nemo acciperet si daretur scientibus*. Pourquoy regretter, puis que tu seras ou du tout rien, ou beaucoup mieux, ce disent tous les sages du monde? Pourquoy donc t'esfarouches tu de la mort, puis que tu es sans grief? Le mesme passage que tu as fait de la mort, c'est à dire du rien à la vie, sans passion, sans frayeur; refais le de la vie à la mort, *reverti unde veneris, quid grave est?*

Peut-estre que le spectacle de la mort te desplaist, à cause que ceux qui meurent font laide mine: ouy, mais ce n'est pas la mort, ce n'est que son masque. Ce qui est dessous caché, est tresbeau, la mort n'a rien d'espouvantable: nous avons envoyé de lasches & peureux espions pour la recognoistre, ils ne rapportent pas ce qu'ils en ont veu, mais ce qu'ils en ont ouy dire, & ce qu'ils en craignent.

La seconde est d'ame bonne, douce, & réglée, & se pratique justement en une vie commune, equable, & paisible, par ceux qui avec raison estiment beaucoup ceste condition de vie, & se contentent d'y durer: mais se rangeans à la raison, l'acceptent quand elle vient. C'est une attrempée mediocrité, sortable à telle condition de vie, entre les extremités (qui sont desirer & craindre, chercher & fuyr, vitieuses & blasnables, *summum ne metuas diem, nec optes*), si elles ne sont couvertes & excusées par quelque raison, non commune & ordinaire, comme sera dict puis en son lieu. Desirer & chercher est mal; c'est injustice de vouloir mourir sans cause, c'est porter envie au monde, à qui nostre vie peut estre utile; ingrat à nature, que de mespriser & ne vouloir user du meilleur present qu'elle nous puisse faire; & estre par trop chagrin

8

12

2

Attendre la mort est bon.

chagrin & difficile de s'ennuyer & ne pouvoir durer en un estat qui ne nous est point onereux, & par trop en charge; la fuyr & craindre c'est aller contre nature, raison, justice, & tout devoir.

13
Le mourir est naturel.

D'autant que mourir est chose naturelle, nécessaire & inevitable, juste & raisonnable. naturelle; car c'est une piece de l'ordre de l'univers, & de la vie du monde, voulés vous qu'on ruine ce monde, & qu'on en face un tout nouveau pour vous? La mort tient un tresgrand rang en la police, & grande republicue de ce monde: & est de tresgrande utilite, pour la succession & durée des œuvres de nature: la defaillance d'une vie est passage à mille autres: *sic rerum summa novatur.* Et non seulement c'est une piece de ce grand tout, mais de ton estre particulier, non moins essentielle, que le naistre: en fuyant de mourir tu te fuis toy mesmes: ton estre est également parti en ces deux, à la vie & à la mort; c'est la condition de ta creation. Si tu te fâches de mourir, il ne falloit pas naistre, l'on ne vient point en ce monde à autre marché que pour en sortir, qui se fâche d'en sortir, n'y devoit pas entrer. Le premier jour de ta naissance t'oblige & t'achemine à mourir comme à vivre.

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Se fâcher de mourir, c'est se fâcher d'estre homme, car tout homme est mortel: dont disoit tout froidement un sage ayant receu nouvelles de la mort de son fils, je sçavois bien que je l'avois engendré mortel. Estant donc la mort chose si naturelle & essentielle, & pour le monde en gros, & pour toy en particulier, pourquoy l'as tu en si grand horreur? Tu vas contre nature: la crainte de douleur est bien naturelle, mais

mais de la mort non : car étant de si grand service à nature, & l'ayant elle instituée, à quoy faire nous en auroit elle imprimé la haine & l'horreur? Les enfans, les bestes ne craignent pas la mort, voire la souffrent gayement : ce n'est donc pas nature qui nous apprend à la craindre, plustost nous apprend elle à l'attendre & recevoir comme envoyée par elle.

Secondement est nécessaire, fatale, inevitable, & tu le sçais toy qui crains & pleures : quelle plus grande folie que se tourmenter pour neant & à son escient? Qui est le sot qui va prier & importuner celuy qu'il sçait estre inexorable, & frapper à une porte qui ne s'ouvre point? Qu'y a il plus inexorable & sourd que la mort? Il faut craindre les choses incertaines, se remuer pour les remediabes, mais les certaines comme la mort, il les faut attendre : & se resoudre aux irremediabes. Le sot crainct & fuit la mort : le fol la cherche & la court ; le sage l'attend : c'est sottise de regretter ce qu'on ne peut recouvrer, craindre ce que l'on ne peut fuir : *feras, non culpes, quod vitari non potest.* L'exemple de David est beau ; lequel ayant entendu la mort de son petit tant cher, prend ses habillemens de feste & veut banquetter, disant à ceux qui s'esbahissoient de ceste façon de faire, qu'il avoit voulu essayer de gagner Dieu pour luy sauver son fils, mais qu'estant mort cela estoit fait, & n'y avoit point de remede. Le sot pense bien repliquer, disant que c'est proprement pourquoy il se dueil & se tourmente, à cause qu'il n'y a point de remede : mais il redouble & acheve sa sottise, *sciens frustra niti extrema dementia est.* Or estant ainsi nécessaire & inevitable, non seulement ne sert de rien de la craindre ; mais faisant de nécessité vertu, il la faut accueillir & rece

14
Necessaire.

recevoir doucement ; car il est plus commode d'aller à la mort, que si elle venoit à nous ; & la prendre, que si elle nous prenoit.

15
Juste
& rai-
sonna-
ble.

Tiercement c'est une chose raisonnable & juste que de mourir ; c'est raison d'arriver au lieu ou l'on ne cesse d'aller ; si l'on y craint d'arriver, il ne faut pas cheminer, mais s'arrêter ou rebrousser chemin : ce que l'on ne peut. C'est raison que tu faces place aux autres, puis que les autres te l'ont fait : si vous avés fait vostre profit de la vie, vous estes repeu & satisfait, allés vous en, comme celuy qui appelé en un banquet a prins sa refection. Si vous n'en avés sceu user & qu'elle vous soit inutile, que vous chaut-il de la perdre ? à quoy faire la voulés vous encores ? C'est une debte qu'il faut payer, c'est un depost qu'il faut rendre à toute heure qu'il est redemandé. Pourquoy plaidés vous contre vostre cedula, vostre foy, vostre devoir ? C'est contre raison donc de regimber contre la mort, puis que par là vous vous acquités de tant, & vous vous deschargés d'un grand conte. C'est chose generale & commune à tous de mourir, pourquoy t'en fasches tu ? veux tu avoir un privilege nouveau & non encores veu, & estre seul hors du sort commun de tous ? Pourquoy crains tu d'aller où tout le monde va, ou tant de millions sont desja, & où tant de millions te suyront ? la mort est également certaine à tous, & l'equalité est premieré partie de l'equité, *omnes eodem cogimur : omnium versatur urna : serius ocyus fors exitura, &c.*

16
3
Mes-
priser
la mort

La troisieme est d'ame forte & genereuse, qui se pratique avec raison, en une condition de vie publique, eslevée, difficile, & affaireuse, où y peut avoir plusieurs choses preferables à la vie, pour lesquelles il ne faut douter de mourir.

Au

Au pis aller il se faut tousjours plus aimer, esti-
mer, que sa vie, qui se met sur le trottoir & l'es-
chaffaut de ce monde, faut qu'il se resolve à ce
marché, pour esclairer aux autres, & faire plu-
sieurs belles choses utiles & exemplaires. Il faut
qu'il couche de sa vie & la fasse courir fortune.

*est bon,
si c'est
pour
chose
qui
merite.*

Qui ne sçait mespriser la mort, non seulement
il ne fera jamais rien qui vaille, mais il s'expose
à divers dangers: car en voulant tenir couverte,
assurée sa vie, il met à descouvert & à l'hasard
son devoir, son honneur, sa vertu & preud'ho-
mie. Le mespris de la mort est celuy qui pro-
duict les plus beaux, braves & hardis exploits,
soit en bien ou en mal. Qui ne craint de mou-
rir ne craint plus rien, fait tout ce qu'il veut, se
rend maistre de la vie & sienne & d'autruy: le
mespris de la mort est la vraye & vive source
de toutes les belles & genereuses actions des
hommes. De là sont derivées les braves resolu-
tions, & libres paroles de la vertu, prononçant
ses sentences par la voix de tant de grands per-
sonnages. Elvidius Priscus à qui l'Empereur
Vespasian avoit mandé de ne venir au Senat, ou
y venant ne dire son advis; respondit qu'estant
Seneur il ne faudroit de se trouver au Senat, &
s'il estoit requis de dire son advis, il diroit li-
brement ce que sa conscience luy commande-
roit; estant menacé par le mesme que s'il en
parloit, il en mourroit; vous ay-je jamais dit
(respondit-il) que je feusse immortel? vous fe-
rés ce que voudrés, & moy ce que je debvray:
il est en vous de me faire mourir injustement,
& en moy de mourir constamment. Les Lace-
demoniens menacés de beaucoup souffrir, s'ils
ne s'accommodoient bien tost avec Philippe
pere d'Alexandre, qui estoit entré en leur pays
avec main armée, un pour tous respondit, que
peu-

peuvent souffrir ceux qui ne craignent de mourir? & leur ayant esté mandé par le mesme Philippe, qu'il romproit & empescheroit tous leurs desseins, dirent, Quoy? nous empescheras tu aussi de mourir? Un autre interrogé du moyen de vivre libre, respondit, mesprisant la mort: & un autre enfant prins & vendu pour serf, dict à son acheteur; tu verras ce que tu as achepté, je serois bien sot de vivre serf, puis que je puis estre libre; & ce disant se jetta de la maison en bas. Et disoit un sage à un autre, delibérant de quitter ceste vie, pour se delivrer d'un mal qui le pressoit, tu ne deliberes pas de grande chose: ce n'est pas grande chose de vivre; & tes valets & tes bestes vivent, mais c'est grande chose de mourir honnestement, sagement, constamment. Pour clore & couronner cest article, nostre religion n'a point eu de plus ferme & assésuré fondement humain, & auquel son autheur aye plus insisté, que le mespris de la vie. Mais il y a icy des feinctes & des mescontes; plusieurs font mine de la mespriser, qui la craignent: plusieurs ne se soucient d'estre morts, voire le voudroient estre, mais le mourir les fasche. *Emori nolo, sed me esse mortuum nihili aestimo*: plusieurs delibèrent tous sains & rassés, de souffrir fermes la mort, voire se la donner: c'est un roole assés commun, auquel Heliogabale mesmes a trouvé place, faisant tant d'apprests somptueux à ces fins: mais estans venus aux princes, aux uns le nes a saigné, comme à Lucius Domitius qui se repentit de s'estre empoisonné. Les autres en ont destourné les yeux & la pensée, & se sont comme desrobés à elle, l'avallans & engloutissans insensiblement comme pillules, selon le dire de Cesar, que la meilleure estoit la plus courte, & de Pline, que
la

la courte est le souverain heur de la vie humaine. Or nul ne se peut dire resolu à la mort, qui craint de l'affronter, & la soustenir, les yeux ouvers, comm'ont fait excellément Socrates, qui eust trente jours à ruminer & digerer le decret de sa mort, ce qu'il fit sans esnoy, alteration, voire sans aucun effort: mais tout mollement & gayement: Pomponius Atticus, Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philosophe, tous trois presque de mesme façon: car ayants essayé de mourir par abstinence, pour sortir des maladies qui les tourmentoient, se trouvant garantis par elle, ne voulurent s'en desister, mais acheverent, prenant plaisir à deffailir peu à peu & considerer le train & progrès de la mort: Othon & Caton, car ayants fait les apprets pour se tuër, sur le point de l'execution se mirent à dormir profondement, ne s'estonnants non plus de la mort, que d'un autre accident ordinaire & bien leger.

La quatriesme est d'ame forte & resoluë, pratiquee authentiquement par de grands & saints personnages, en deux cas; l'un le plus naturel & legitime, est une vie fort penible & douloureuse, ou apprehension d'une beaucoup pire mort, bref un estat miserable, auquel l'on ne peut remedier, c'est lors desirer la mort comme une retraite & le port unique des tourmens de ceste vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté. C'est bien foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir: il est bien temps de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre: car de conserver nostre vie à nostre tourment & incommodité, c'est contre nature: Dieu nous donne assés conge, quand il nous met en cet estat. Il y en a qui disent qu'il faut mourir, pour fuyr les voluptés

17
Desirer
la
mort.

Q

luptés

luptés qui sont selon la nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui sont contre nature? Il y a plusieurs choses en la vie pites beaucoup que la mort, pour lesquelles il vaut mieux mourir, & ne vivre point que de vivre, dont les Lacedemoniens asprement menacés par Antipater, s'ils ne s'accordoient à sa demande, luy respondirent, si tu nous menaces de pis que la mort, nous ayons mieux mourir: & les sages disent, que le sage vit tant qu'il doit, & non pas tant qu'il peut: & puis la mort nous est bien plus en main & à commandement, que la vie. La vie n'a qu'une entrée, & encores depend elle de la volonté d'autrui. La mort depend de la nostre: & plus elle est volontaire, plus est elle belle: & à elle y a cent mille issues: nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais non pour mourir: la vie peut estre ostée à tout homme par tout homme, non la mort, *ubique mors est, optime hoc cavit Deus, cripere vitam nemo non homini potest; at nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.* Le présent plus favorable que nature nous aye fait, & qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs, pourquoy plains tu en ce monde, il ne te tient pas? si tu vis en peine, ta lascheté en est cause: à mourir il n'a que le vouloir.

2

L'autre cas est une vive apprehension & desir de l'advenir, qui leur fait souhaitter la mort comme un grand gain, semence de meilleure vie, pont aux lieux delicieux, voye à tous biens, une reserve à la resurrection. La ferme creance & esperance de ces choses est incompatible avec la crainte & l'ennuy de la mort: elle induit plustost à s'ennuyer icy, & desirer la mort, *ut tam habere in patientia, & mortem in desiderio*
d'ave

d'avoir la vie en affliction, & la mort en affliction: le vivre leur est courvée, & le mourir foulas: dont leurs vœux & leurs voix sont, *cupio dissolvi: mihi mori lucrum: quis liberabit me de corpore mortis hujus?* Dont bien justement a esté reproché aux Philosophes & Chrestiens, qu'ils sont des affronteurs & moqueurs publics, & ne croient pas en verité ce qu'ils disent, tant haut loüans & preschans l'immortalité bienheureuse, & tant de delices en la vie seconde; puis qu'ils pallissent & redoutent si fort la mort, passage & traject nécessaire pour y aller.

La cinquiesme & extreme, c'est l'execution ¹⁸
de la precedente, qui est se donner la mort. *Se donner la mort.* Cet-
te cy semble bien venir de vertu & grandeur de ^{ner la mort.}
courage, ayant esté anciennement practiquée
par les plus grands & plus excellents hommes
de toute nation & religion, Grecs, Romains, *Il est permis.*
Egiptiens, Perles, Medois, Gaulois, Indois,
Philosophes de toutes sectes; Juifs, tesmoin le
bon vieillard Razias nommé le pere des Juifs
pour sa vertu, & ces femmes, lesquelles sous An- ^{2 Machab.}
tiochus, apres avoir circoncis leurs enfans s'al-
loient precipiter quant & eux: Chrestiens; ^{14.}
tesmoin ces deux Sainctes canonisées Pelagie &
Sophronia, dont la premiere avec sa mere & ses
sœurs, se precipita dedans la riviere; & ceste cy
se tua d'un cousteau pour eviter la force de Ma-
scentius Empereur; voire par des peuples &
communes toutes entieres, comme de Capouë
en Italie, Astupa, Numance en Espagne, assie-
gées par les Romains; des Abidéens presies par
Philippe; une ville aux Indes assiegée par Ale-
xandre: mais encores approuvée & autorisée
en plusieurs Republicques par loix & reiglemens
sur ce faits, comme à Marseille, en l'isle de
Cea de Negrepoint, & autres nations, comme

en Hyperborée; & justifiée par plusieurs grandes raisons desdviètes au precedent article, qui est du juste desir & volonté de mourir: Car s'il est permis de desirer, demander, chercher la mort, pourquoy sera-il mal fait se la donner? Si la propre mort est permise & juste en la volonté, pourquoy ne sera-elle en la main & en l'exécution? Pourquoy attendray-je d'autrui, ce que je puis de moy mesmes? & ne vaut-il pas mieux encores se la donner que la souffrir: courir à son jour que l'attendre? Car la plus volontaire mort est la plus belle. Au reste je n'offense pas les loix faiètes contre les larrons, quand j'emporte le mien, & je coupe ma bourse; aussi ne suis-je tenu aux loix faiètes contre les meurtriers pour m'avoir osté la vie. D'ailleurs elle est reprouvée par plusieurs non seulement Chrestiens, mais Juifs, comme dispute Joseph contre ses capitaines en la fosse du Puis: & philosophes, comme Platon, Scipion, lesquels tiennent ceste procedure, non seulement pour vice de lascheté, conardise, & tour d'impatience: car c'est s'aller cacher & tapir pour ne sentir les coups de la fortune. Or la viaye & vive vertu ne doibt jamais ceder: les maux & les douleurs sont ses alimens: il y a bien plus de constance à user la chaine qui nous tient, qu'à la rompre; & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton;

Rebus in adversis facile est contemnere vitam:

Fortius ille facit qui miser esse potest.

Si fractus illabatur orbis,

Impavidum serient ruinae.

mais encores pour crime de desertion, car l'or ne doibt abandonner sa garnison, sans l'express commandement de celuy qui nous y a mis: nous ne sommes icy pour nous seuls, ny maistres de nous mesmes. Cecy donc n'est pas sans dispute &

Non
permis.

& sans doute : bien peut on , peut estre , dire ,
 qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploit ,
 sans tresgrande & tresjuste raison : afin que ce
 soit , comme ils disent , *bona introductio* : une hon-
 neste & raisonnable isluë & departie. Ce ne
 doibt donc pas estre pour une legere occasion ,
 quoy que disent aucuns , que l'on peut mourir
 pour causes legeres , puis que celles , qui nous
 tiennent en vie , ne sont gueres fortes : c'est in-
 gratitude à nature , ne vouloir user de son pre-
 sent , c'est signe de legereté & d'estre trop cha-
 grin & difficile , de s'en aller & rompre com-
 pagnie pour peu de chose ; mais pour une gran-
 de & puissante , & icelle juste & legitime , com-
 me par exemple , ainsi qu'a esté dict , un tres-
 douloureux & insupportable vivre , ou une
 mort trescruelle & honteuse. Parquoy ne sem-
 blent avoir eu suffisante excuse , ny cause assez
 juste en leur mort , tous ceux cy , Pomponius
 Atticus , Marcellinus & Cleantes , dont a esté
 parle , qui n'ont voulu arrester le cours de leur
 mort pour ceste seule consideration , qu'ils s'y
 rouvoient desja presque à mesmes : Ces fem-
 mes de Patus , de Scaurus , de Labeo , de Fulvius
 familier d'Auguste , de Seneque & tant d'au-
 tres , pour accompagner leurs maris en leur
 mort ou les y inviter : Caton & autres despites
 contre le succès des affaires , & de ce qu'il leur
 alloit venir es mains de leurs ennemis , des-
 quels toutesfois ils ne craignoient aucun mau-
 ais traitement. Ceux qui se sont tués pour ne
 estre à la mercy & de la grace de tel qu'ils abo-
 minoient , comme Gravius Silvanus & Staius
 roximus ja pardonnés par Neron : Ceux qui
 ont voulu couvrir une honte & reproché pour le pas-
 sé , comme Lucrece Romaine , Sparzapizes fils
 de la Reine Tomiris , Boges lieutenant du Roy
 Xerxes :

Q 3

Xerxes :

6 Xerxes : Ceux qui sans aucun mal particulier
 mais pour voir le public en mauvais estat, com-
 me Nerva grand jurisconsulte, Vibius Virius,
 7 Jubellius en la prinse de Capouë. Ceux qui pour
 l'atieté ou ennuy de vivre : & ne suffir qu'elle
 soit grande & juste, mais qu'elle soit necessaire
 & irremediable, & que tout soit essayé jusques
 à l'extremité. Parquoy la precipitation & le de-
 sespoir anticipé est icy tresviteux, comme en
 Brutus & Cassius qui se tuans avant le temps &
 l'ocasion, perdirent les reliques de la liberté
 Romaine, de laquelle ils estoient protecteurs.
 Il faut, disoit Cleomenes, mesnager sa vie, & la
 faire valoir jusques à l'extremité : car s'en de-
 faire l'on le peut tousjours, c'est un remede que
 l'on a tousjours en main : mais les choses se
 peuvent changer en mieux. Joseph & tant
 d'autres ont tresviteusement pratiqué ce conseil ;
 les choses qui semblent du tout desesperées pren-
 nent quelquefois un train tout autre, *aliquis*
carnifici suo superstes fuit.

*Multa dies variusque labor mutabilis avis
 Retulit in melius.*

Il faut comme pour sa deffense envers un au-
 tre assaillant, aussi en son endroit se porter *cum*
moderamine inculpata tutela ; essayer tout avant
 venir à ceste extremité. Au reste c'est un grand
 traict de Sagesse, de sçavoir cognoistre le poinct
 & prendre l'heure de mourir : il y a à tous une
 certaine saison de mourir, les uns l'anticipent,
 les autres la retardent : il y a de la foiblesse & de
 la vaillance en tous les deux, mais il y faut de
 la discretion : Combien de gens ont surveillé à
 leur gloire, & pour l'envie d'allonger un peu
 leur vie, ont obscurcy & de leur vivant aide à
 ensevelir leur honneur ? Ce qui a resté du de-
 puis ne sentoit rien du passé, c'estoit comme un
 vicil

vieil haillon & quelque chetive piece coulue au bout d'un ornement riche & beau. Il y a un certain temps de cueillir le fruit de dessus l'arbre : si davantage il y demeure, il ne fait que perdre & empirer, c'eust esté aussi grand dommage de le cueillir plustost.

La mort a des formes plus aisées les unes que les autres, & prend diverses qualités selon la fantaisie de chacun: entre les naturelles celle qui vient d'affoiblissement & appesantissement est plus douce & plus molle : entre les violentes la meilleure est la plus courte, & la moins premeditée. Aucuns desirent faire une mort exemplaire & demonstrative de constance & suffisance, c'est considerer autruy, & chercher encores lors reputation : mais c'est vanité, car cecy n'est pas acte de société, mais d'un seul personnage, il y a assés d'affaires chez soy; au dedans se consoler, sans considerer autruy : & puis lors cesser tout interest à la reputation. Celle est la meilleure mort qui est bien recueillie en soy, quiete, solitaire, & toute à celuy qui est à mesmes. Ceste grande assistance des parens & amis apporte mille incommodités, presse, & estouffe le mourant : on luy tourmente l'un les oreilles, l'autre les yeux, l'autre la bouche; les cris & les plainctes, si elles sont vrayes, serrent le cœur; si fainctes & masquées, font despit. Plusieurs grands personnages ont cherche de mourir loin des leurs pour éviter ceste incommodité; c'est aussi une puerile & forte humeur vouloir esmouvoir par ses maux dueil & compassion en ses amis : Nous louions la fermeté à souffrir la mauvaise fortune, nous accusons & haïssons celle de nos proches : quand c'est la nostre, ce ne nous est pas assés qu'ils s'en ressentent, mais encores qu'ils s'en affligent : Un sage malade se

Q 4

doibt

doibt contenter d'une contenance raffise des assistans.

CHAP. XII.

*Se maintenir en vraye tranquillité d'esprit,
le fruit & la couronne de sagesse,
& conclusion de ce livre.*

LA tranquillité d'esprit est le souverain bien de l'homme. C'est ce tant grand & riche thresor, que les sages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheval; tout nostre soin doit tendre là; c'est le fruit de tous nos labours & estudes, la couronne de sagesse. Mais afin que l'on ne se mesconte, il est à sçavoir que ceste tranquillité n'est pas une retraicte, une oisiveté ou vacation de tous affaires, une solitude delicieuse & corporellement plaisante, ou bien une profonde nonchalance de toutes choses. S'il estoit ainsi, plusieurs femmes, faineants, poltrons & voluptueux jouiroient à leur aise d'un si grand bien, auquel aspirent les sages avec tant d'estude: la multitude ny rareté des affaires ne fait rien à cecy. C'est une belle, douce, esgale, unie, ferme & plaisante assiette, & estat de l'ame, que les affaires, ny l'oisiveté, ny les accidens bons ou mauvais, ny le temps ne peut troubler, alterer, eslever, ny ravaller, *vera tranquillitas, non concuti.*

- 2 Les moyens d'y parvenir, de l'acquérir & conserver, sont les poincts que j'ay traité en ce livre second, dont en voicy le recueil; & gisent à se desfaire & garentir de tous empeschemens, puis se garnir des choses qui l'entretiennent & conservent. Les choses qui plus empeschent & troublent le repos & tranquillité d'esprit, sont les opinions communes & populaires,

lares, qui sont presque toutes erronnées, puis les desirs & passions, qui engendrent une delicateffe & difficulté en nous: laquelle faiét que l'on n'est jamais content, & icelles sont reschauffées & esineuës par les deux contraires fortunes, prosperité & adversité, comme par vents impetueux & violents: & finalement ceste vile & basse captivité, par laquelle l'esprit (c'est à dire le jugement & la volonté) est asservy & detenu esclave comme une beste, sous le joug de certaines opinions & reigles locales & particulieres. Or il se faut emanciper & affranchir de tous ces ceps & injustes subjections: & mettre son esprit en liberté, le rendre à soy, libre, universel, ouvert, & voyant par tout, s'esgayant par toute l'estenduë belle & universelle du monde & de la nature. *In commune genitus, mundum ut unam domum spectans, toti se inferens mundo, & in omnes ejus actus contemplationem suam mittens.*

La place ainsi nettoyée & apprestée, les fondemens premiers à y jetter sont une vraye prudence d'homie, & estre en un estat & vacation, à laquelle l'on soit propre. Les parties principales qu'il faut eslever & asseurer, sont premierement une vraye pieté, par laquelle d'une ame non estonnée, mais nette, franche, respectueuse, devote, l'on contemple Dieu, ce grand maistre souverain & absolu de toutes choses, qui ne se peut voir ny cognoistre: mais le faut recognoistre, adorer, honorer, servir de tout son cœur, esperer tout bien de luy, & n'en craindre point de mal: puis cheminer rondement en simplicité & droicture, selon les loix & coustumes, vivre à cœur ouvert aux yeux de Dieu & du monde, *conscientiam suam aperiens, semperque tanquam in publico vivens, se magis veritas*
Q
quam

quam alios. Garder en foy, & avec autrui, & généralement en toutes choses, pensées, paroles, desseins, actions, moderation mere ou nourrice de tranquillité, laissant à part toute pompe & vanité, reigler ses delirs, se contenter de mediocrité & suffisance, *Quod sit esse velit, nihilque malit*, se resjouir en sa fortune; La tempeste & l'orage a beaucoup moins de prise & de moyen de nuire, quand les voiles sont recueillies, que quand elles sont au vent; s'affermir contre tout ce qui peut blesser ou heurter, s'eslever par dessus toute craincte, mesprisant tous les coups de la fortune & la mort, la tenant pour fin de tous maux, & non cause d'aucun, *contemptor omnium, quibus torquetur vita, supra omnia qua contingunt acciduntque eminens. Imperturbatus, intrepidus.* Et ainsi se tenir ferme à loy, s'accorder bien avec soy, vivre à l'aise sans aucune peine ny dispute au dedans, plein de joye, de paix, d'allegresse & gratification envers soy mesme, s'entretenir & demeurer content de soy: qui est le fruit & le propre effect de la sagesse. *Nisi sapienti sua non placent: omnis stultitia laborat fastidio sui. Non est beatus, esse se qui non putat.*

Bref à ceste tranquillité d'esprit, il faut deux choses, l'innocente & bonne conscience, c'est la premiere & principale partie, qui arme & munit merueilleusement d'assurance, mais elle ne pourroit pas suffire tousjours au fort de la tempeste, comme il se void souvent de plusieurs qui se troublent & se perdent: *Erit tanta tribulatio, ut seducantur iusti.* Parquoy il faut encores l'autre, qui est la force & la fermeté de courage, comme aussi cestuy seul ne seroit assez car l'effort de la conscience est merueilleux, elle nous fait trahir, accuser & combattre nous
mesme.

mesmes, & à faute de tesmoin estranger, elle nous produict contre nous: *occultum quatiens animo tortore flagellum*, elle nous faiçt nostre procès, nous condamne, nous execute & bourrelle. Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre caches, la conscience les descouvrant à eux mesmes. *Prima est hac ultio, quod se iudice nemo nocens absolvitur*. Ainsi l'ame foible & paoureuse, toute faincte qu'elle soit, ny la forte & courageuse, si elle n'est saine & nette, ne jouira point de ceste tant riche & heureuse tranquillite: qui a le tout, faiçt merveilles, comme Socrates, Epaminondas, Caton, Scipion, duquel y a trois exploits admirables en ce subject. Ces deux Romains accusés en public ont faiçt rougir leurs accusateurs, entrainé les juges, & toute l'assemblée beante à leur admiration & suite: il avoit le cœur trop gros de nature, dict Tite Live de Scipion, pour le sçavoir estre criminel & se demettre à la bassesse de defendre son innocence.

D E L A
S A G E S S E ,
L I V R E T R O I S I E M E .

*Auquel sont traittez les advis particuliers
de Sageſſe par les quatre vertus
morales.*

P R E F A C E .

Puisque noſtre deſſein en ce livre eſt d'inſtruire par le menu à la Sageſſe, & en donner les advis particuliers apres les generaux touchés au livre precedent, pour y tenir un train & un ordre certain, nous avons penſé, que ne pouvons mieux faire, que de ſuyvre les quatre vertus maiſtreſſes & morales: prudence, juſtice, force, & temperance: car en ces quatre preſque tous les devoirs de la vie ſont compris. La prudence eſt comme une generale guide & conduite des autres vertus & de toute la vie; bien que proprement elle s'exerce aux affaires. La juſtice regarde les perſonnes, car c'eſt rendre à chacun ce qui luy appartient. La force & temperance regardent tous accidens, bons & mauvais, joyeux & faſcheux, la bonne & mauvaiſe fortune. Or en ces trois, perſonnes, affaires, & accidens, eſt comprise toute la vie & condition humaine, & le trafic de ce monde.

De

De la prudence en general.

C H A P. I.

De la prudence, premiere vertu.

PRudence est avec raison mise au premier rang, 1
 comme la Royne, generale surintendente & *Son ex-*
 guide de toutes les autres vertus, *auriga virtu-* *cellen-*
rum : sans laquelle il n'y a rien de beau, de bon, de
 de bien seant & advenant ; c'est le sel de la vie,
 le lustre, l'ageancement & l'affaisonnement de
 toutes actions, l'esquierre & la reigle de tous af-
 faires, en un mot, l'art de la vie, comme la me-
 decine est l'art de la santé.

C'est la cognoissance & le chois des choses 2
 qu'il faut desirer ou fuir ; c'est la juste estima- *Defini-*
 tion & le triage des choses ; c'est l'œil qui tout *tion.*
 void, qui tout conduit & ordonne. Elle con-
 siste en trois choses, qui sont de rang ; bien con-
 sultier & deliberer ; bien juger & resoudre ; bien
 conduire & executer.

C'est une vertu universelle, car elle s'estend 3
 generally à toutes choses humaines, non *Est u-*
 seulement en gros, mais par le menu à chacu- *niver-*
 ne : ainsi est elle infinie comme les individus. *selle.*

Tresdifficile, tant à cause de l'infinité ja dicte, 4
 car les particularités sont hors de science, comme *Diffi-*
 hors de nombre, *si quæ finire non possunt, extra* *cile.*
sapientiam sunt ; que de l'incertitude & incon- *Senec.*
 stance grande des choses humaines, encore plus
 grande de leurs accidens, circonstances, appar-
 tenances, dependences d'icelles, temps, lieux,
 personnes ; tellement qu'au changement d'une
 seule & la moindre circonstance toute la chose
 se change ; Et aussi en son office, qui est en l'af-
 semblage & temperament des choses contraires :

Q7

Distin-

Distinction & triage de celles qui sont fort semblables. La contrariété & la ressemblance l'empeschent.

5
Obscu-
re.
Plin. in
paneg.

Tresobscure, pource que les causes & ressorts des choses sont incognuës, les semences & racines sont cachees, lesquelles l'humaine nature ne peut trouver, ny ne doit rechercher. *Ocul-
tat eorum semina Deus, & plerumque bonorum
malorumque causa sub diversa specie latent.* Et puis la fortune, la fatalité (uës des mots que vous voudrés) ceste souveraine, secrette, & incognuë puissance & autorité maintient tousjours son avantage au travers de tous les conseils & precautions: d'ou vient souvent, que les meilleurs conseils ont de tresmauvaises issues: un mesme conseil tresutile à un, malheureux en un autre en pareil cas: & à un mesme homme succeda & reüssit heureusement hier, qu'aujourd'huy est malencontreux: c'est une sentence justement receuë, qu'il ne faut pas juger les conseils ny la suffisance & capacite des personnes par les evenemens. Dont respondit quelqu'un à ceux qui s'estonnoient comment les affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages: Qu'il estoit maistre de ses discours, non du succès des affaires. C'estoit la fortune: laquelle semble se jouer de tous nos beaux desseins & conseils: renversé en un moment tout ce qui a esté par si long temps projecté & delibéré, & nous semble tant bien appuyé, nous clouant, comme l'on dit, nostre artillerie. Et de faict la fortune pour monstrier son autorité en toutes choses, & rabattre nostre presumption, n'ayant peu faire les mal-habiles Sages, elle les faict heureux à l'envy de la vertu. Dont il advient souvent que les plus simples mettent à fin de tresgrandes besongnes & publi-

publiques & privées. C'est donc une mer sans fonds & sans rive, qui ne peut estre bornée & prescrite par preceptes & advis, que la Prudence. Elle ne fait que tourner à l'environ des choses, un nuage obscur, & souvent bien vain & frivole.

Toutesfois elle est de tel poids & nécessité, 6
qu'elle seule peut beaucoup : & sans elle tout le Nece-
reste n'est rien ; non seulement les richesses, les faire.
moyens, la force. *Vis consili expers mole ruit* Horat.
sua. Mens una sapiens plurimum vincit manus. 3 od. 4.
Et multa, que natura impedita sunt, consilio ex- Euri-
pediuntur. Et la cause principale de ceste neces- pid.
sité est le mauvais naturel de l'homme, le plus Livius.
farouche & difficile à dompter de tous ani-
maux ; *Impatiens aequi, nedum servitutis*, & qu'il Senec.
faut manier avec plus d'art & d'industrie. Car il 1 de
ne s'esleve point plus volontiers contre aucun, clem.
que contre ceux, qu'il sent le vouloir maistrif-
fer. Or la prudence est l'art de le manier, & une Xenoph.
bride douce, qui le ramene dedans le rond d'o- 1 pad.
beissance.

Or combien que la semence de prudence, 7
comme des autres vertus, soit en nous de natu- Son ac-
re ; si est ce qu'elle s'aquiert & s'apprend plus quisi-
que toute autre, & ce aucunement par preceptes tion.
& advis, c'est la Theorique ; mais beaucoup
& principalement (combien qu'avec
mieux & principalement) par experience & pratique,
plus de temps) par experience & pratique,
qui est double : l'une & la vraye est la propre
& personnelle, dont elle en porte le nom, c'est
la cognoissance des choses, que nous avons
veuës ou maniées : l'autre est estrangere par le
fait d'autruy, c'est l'histoire que nous sçavons
par ouyr dire ou par lecture. Or l'experience &
l'usage est bien plus ferme & plus assés ; *Usus* Plin.
efficacissimus omnium rerum magister, le pere &
le

le maistre des arts, mais plus long; il est vieil, *seris venit usus ab annis*, plus difficile, penible, rare. La science de l'histoire, comme elle est moins ferme & asseurée, aussi est elle plus aisée, plus frequente, ouverte & commune à tous. On se rend plus resolu asseuré à ses despens, mais il est plus facile aux despens d'autrui. Or de ces deux proprement, experience & histoire, vient la prudence, *usus me genuit, mater peperit memoria, seu memoria anima & vita historia.*

Or la prudence se peut & doit diversément distinguer, selon les personnes & les affaires. Pour les personnes il y a prudence privée, soit elle solitaire & individuelle, qu'à grande peine peut elle bien estre dicté prudence; ou sociale & œconomique en petite compagnie; & prudence publique & politique. Ceste cy est bien plus haute, excellente, difficile; & à laquelle plus proprement conviennent toutes ces qualitez susdictes: & est double; pacifique & militaire.

§ Pour le regard des affaires, d'autant qu'ils
Distin- sont de deux façons, les uns ordinaires, faciles;
ctions. les autres extraordinaires, ce sont accidens, qui apportent quelque nouvelle difficulté, & ambiguïté. Aussi l'on peut dire y avoir prudence ordinaire & facile qui chemine selon les loix, coustumes, & train ja estably: l'autre extraordinaire & plus difficile.

Il y a encores une autre distinction de prudence tant pour les personnes, que pour les affaires; qui est plustost de degrez que d'especes. Sçavoir prudence propre, par laquelle l'on est sage & prend on advis de soy mesme: l'autre empruntée, par laquelle l'on suit le conseil
Hesiod. d'autrui. Il y a deux sortes & degrez de Sages,
Livius, disent tous les Sages. Le premier & souverain est

est de ceux, qui voyent clair par tout, & sçavent
d'eux mesmes trouver les remedes & expediens;
ou sont ceux là ? ô chose rare & singuliere!
L'autre est de ceux qui sçavent prendre, suyvve
& se prevaloir des bons advis d'autruy; car ceux
qui ne sçavent donner ny prendre conseil, sont
fots.

Les advis generaux & communs, qui con- 9
viennent à toute sorte de prudence, toutes sor-
tes de personnes & d'affaires, ont esté touchez
& brefvement desduicts au livre precedent, &
sont huit; 1 cognoissance de personnes & d'af-
faires, 2 estimation des choses, 3 chois & esle- Ch. 10.
ctions d'icelles, 4 prendre conseil sur tout, 5 tem-
perament entre craincte & assurance, fiance &
deffiance, 6 prendre toutes choses en leur fai-
son, & se saisir de l'occasion, 7 se bien compor-
ter avec l'industrie & la fortune, 8 discretion par
tout. Il faut maintenant traiter les particuliers,
premierement de la prudence publique, qui
regarde les personnes, puis de celle qui regarde
les affaires.

De la prudence politique du Souverain
pour gouverner Estats.

P R E F A C E.

Ceste doctrine est pour les Souverains & Gouver-
neurs d'estats. Elle est vague, infinie, difficile,
& quasi impossible de ranger en ordre, clore & pre-
scrire en preceptes: Mais il faudra tascher d'y ap-
porter quelque petite lumiere & adresse. Nous pou- Divi-
vons rapporter toute cette doctrine à deux chefs princi- sion de
paux, qui seront les deux devoirs du Souverain. ceste
L'un comprend & traite les appuis & soustien de matie-
l'estat, pieces principales & essentielles du gouver- re.
nement public, comme les os & les nerfs de ce grand
corps,

corps, afin que le souverain s'en pourvoye & munisse, & son estat; lesquels peuvent estre sept capitaux, cognoissance de l'estat, vertu, mœurs & saçons, conseils, finances, forces & armes, alliances. Les trois premiers sont en la personne du Souverain, le quatriesme en luy, & pres de luy, les trois derniers hors luy. L'autre est à agir, bien employer & faire valoir les susdits moyens, c'est à dire en gros, & en un mot bien gouverner & se maintenir en autorité & bienvueillance, tant des subjects, que des estrangers: mais distinctement; ceste partie est double, pacifique & militaire. Voyla sommairement & grossierement la besongne taillee, & les premiers grands traits tirés, qui sont à traiter cy apres. Nous diviserons donc ceste matiere politique & d'estat en deux parties. La premiere sera de la provision, sçavoir des sept choses necessaires; La seconde & qui presuppose la premiere, sera de l'action du Souverain. Ceste matiere est excellentement traitée par Lipsius à la maniere qu'il a voulu: la moelle de son livre est icy. Je n'ay point prins ny du tout suivy sa methode, ny son ordre, comme deja se voit icy en cette generale division, & se verra encores apres: j'en ay laissé aussi du sien, & en ay adjousté d'auteurs.

C H A P. II.

Premiere partie de ceste prudence politique
& gouvernement d'estat, qui est de la
provision.

CHief de **L**A premiere chose requise avant toute œuvre est la connoissance de l'estat: car la premiere reigle de toute prudence est en la cognoissance, comme a esté dict au livre precedent. Le premier en toutes choses est sçavoir à qui l'on a affaire. Parquoy d'autant que ceste prudence de prudente regente & moderatrice des estats, qui est

est une adresse & suffisance de gouverner en public, est chose relative, qui se manie & traite entre les Souverains & les sujets: le devoir & office premier d'icelle, est en la cognoissance des deux parties, sçavoir des peuples & de la souveraineté, c'est à dire de l'estat. Il faut donc premierement bien cognoistre les humeurs & naturels des peuples. Ceste cognoissance façonne & donne advis à celuy qui les doibt gouverner. Le naturel du peuple en general a esté despeinct au long au premier livre *cap. 48.* (leger, inconstant, mutin, bavard, amateur de vanité & nouveauté, fier & insupportable en la prosperité, couard & abbatu en l'adversité): mais il faut encores en particulier le cognoistre: car autant de villes & de personnes, autant de diverses humeurs. Il y a des peuples coleres, audacieux, guerriers, timides, adonnez au vin, sujets aux femmes, & les uns plus que les autres, *nosceda natura vulgi est, & quibus modis temperanter habeatur.* Et c'est en ce sens, que se doibt entendre le dire des Sages; *Qui n'a point obey, ne peut bien commander, nemo bene imperat, nisi qui ante paruerit imperio.* Ce n'est pas que les Souverains se doyvent ou puissent tousjours prendre du nombre des sujets: car plusieurs sont nez Rois & Princes: & plusieurs estats sont successifs: mais que celuy, qui veut bien commander, doibt cognoistre les humeurs & volontez des sujets, comme si luy mesme estoit de leur rang & en leur place. Faut aussi cognoistre le naturel de l'estat, non seulement en general tel qu'il a esté descript, mais en particulier celuy, que l'on a en main, sa forme, son establissement, sa portée, c'est à dire s'il est vieil ou nouveau, escheu par succession ou par eslection, acquis par les loix,

ou

ou par les armes, de quelle estenduë il est, quels voisins, moyens, puissance il a. Car selon toutes ces circonstances & autres, il faut diversement manier le sceptre, serrer ou lâcher les rênes de la domination.

2. *Chef de ceste provision vertu.* Apres ceste cognoissance d'estat, qui est comme un prealable, la premiere des choses requises est la vertu, tant necessaire au Souverain, non tant pour soy que pour l'estat. Il est premierement bien convenable, que celuy qui est par dessus tous, soit le meilleur de tous, selon le dire de Cyrus. Et puis il y va de sa reputation: car le bruit commun recueille tous les faits & dicts de celuy qui le maistrise; il est en veüe de tous, & ne se peut cacher non plus que le Soleil. Dont ou en bien ou en mal on parlera beaucoup de luy. Et il importe de beaucoup & pour luy & pour l'estat en quelle opinion il soit. Or non seulement en soy & en sa vie le souverain doit estre revestu de vertu: mais il doit soigner que ses subjects luy ressemblent.
- Senec.* Car, comme ont dit tous les Sages, l'estat, la ville, la compagnie, ne peut durer ny prosperer, dont la vertu est bannie. Et ceux la equivoquent bien lourdement, qui pensent que les Princes sont tant plus assurez, que leurs subjects sont plus meschans. A cause, disent ils, qu'ils en sont plus propres & plus nais à la servitude & au joug, *patientiores servitutis, quos non decet nisi esse servos.* Car au rebours les meschans supportent impatiemment le joug: & les bons & debonnaires craignent beaucoup plus, qu'ils ne sont à craindre. *Pessimus quisque asperissime rectorem patitur: Contra facile imperium in bonos, qui metuentes magis quam metuendi.* Or le moyen trespuissant pour les induire & former à la vertu, c'est l'exemple du Prince, car comme l'expe-
rience

nience le montre, tous se moulent au patron & modèle du Prince. La raison est que l'exemple pressè plus que la loy. C'est une loy muette, laquelle a plus de credit, que le commandement, *nec tam imperio nobis opus quam exemplo: Plin. & mirius jubetur exemplo.* Or tousjours les yeux *Paneg.* & les pensées des petits sont sur les grands; admirent & croyent tout simplement que tout est bon & excellent ce qu'ils font; & d'autre part ceux qui commandent pensent assez enjoindre & obliger les inferieurs à les imiter en faisant seulement. La vertu est donc honorable & profitable au souverain, & toute vertu.

Mais par precipu & plus spécialement la pieté, la justice, la vaillance, la clemence. Ce sont *3* les quatre vertus principesses & princesses en *Principales* la principauté. Dont disoit Auguste, ce tant *ment* grand Prince, la pieté & la justice desient les *4 ver-* Princes. Et Senèque diét, que la clemence con- *tus.* vient mieux au Prince qu'à tous autres. La pieté du souverain est au soin, qu'il doit employer à la conservation de la Religion, comme son protecteur. Cela fait à son honneur & à sa conservation propre: car ceux qui craignent Dieu, n'osent attenter ny penser chose contre le Prince, qui est son image en terre, & l'estat: car comme enseigne souvent Lactance, c'est la religion, qui maintient la société humaine, qui ne peut autrement subsister, & se remplira tost de meschancetez, cruantez bestiales, si le respect & la crainte de religion ne tient les hommes en bride. Et au contraire l'estat des Romains s'est accru & rendu si florissant, plus par la religion, disoit Cicéron mesmes, que par tous autres moyens. Parquoy le Prince doit soigner, que la religion soit conservée en son entier selon les anciennes ceremonies & loix
du

du pays ; & empescher toute innovation & broüillis en icelle , chastier rudement ceux qui l'entreprennent. Car certainement le changement en la religion & l'injure faite à icelle traine avec soy un changement & empiement en la repub. comme discours tresbien Mecenas à Auguste.

4. Apres la pieté vient la justice , sans laquelle les citats ne sont que brigandage , laquelle le Prince doibt garder , & faire valoir & en soy & aux autres : en soy , car il faut abominer ces paroles tyranniques & barbares , qui dispensent les Souverains de toutes loix , raison , equité , obligation : qui les disent n'estre tenus à aucun autre devoir , qu'à leur vouloir & plaisir : qu'il n'y a point de loix pour eux ; que tout est bon & juste , qui accommode leurs affaires ; que leur equité est la force , leur devoir est au pouvoir. *Principi leges nemo scripsit : licet , si libet.*

Plin. *In summa fortuna id aequius quod validius : nihil*
paneg. *injustum quod fructuosum ; Sanctitas , pietas ,*
Tacit. *fides , privata bona sunt ; qua iuvat reges eant.*

Sen. Et leur opposer les beaux & saints advis des Sages , que plus doibt estre reiglé & retenu , qui plus a de pouvoir : La plus grande puissance doit estre la plus estroicte bride ; La reigle du pouvoir est le devoir : *Minimum decet libere cui*

Senec. *nimum licet. non fas potentes posse , fieri quod nefas.*

Eurip. Le Prince donc doibt estre le premier juste & equitable , gardant bien & inviolablement sa foy , fondement de justice à tous & un chacun , quel qu'il soit. Puis il doit faire garder & maintenir la justice aux autres : car c'est sa propre charge , & il est installé pour cela. Il doit entendre les causes & les parties , rendre & garder à chacun ce qui luy appartient equitalement selon les loix , sans longueur , chiquanerie ;
invo

involution de procès, chassant & abolissant ce vilain & pernicieux mestier de plaiderie, qui est une foire ouverte, un legitime & honorable brigandage, *concessum latrocinium*, esvitant la multiplicité de loix & ordonnances, tesmoignage de republique malade, *Corruptissima reipub. plurima leges*; comme force medecines & emplastres, du corps mal disposé: afin que ce qui est estably par bonnes loix, ne soit destruiet par trop de loix. Mais il est à sçavoir que la justice, vertu & probité du souverain chemine un peu autrement que celle des privés, elle a ses allées plus larges & plus libres à cause de la grande, pesante & dangereuse charge qu'il porte & conduict; dont il luy convient marcher d'un pas qui sembleroit aux autres detraqué & dereiglé, mais qui luy est nécessaire, loyal & legitime. Il luy faut quelquesfois esquiver, & gauchir, mesler la prudence avec la justice & comme l'on diét, coudre à la peau de lion si elle ne suffit, la peau de renard. Ce qui n'est pas toujours & en tout cas, mais avec ces trois conditions, que ce soit pour la necessité ou evidente & importante utilité publique (c'est à dire de l'estat & du Prince, qui sont choses conjointes), à laquelle il faut courir; c'est une obligation naturelle & indispensable, c'est toujours estre en devoir que procurer le bien public.

Salus populi suprema lex esto.

Que ce soit à la deffensive & non à l'offensive; à se conserver & non à s'agrandir, à se garantir & sauver des tromperies & finesses, ou bien meschancetés & entreprinsees dommageables, & non à en faire. Il est permis de jouer à fin contre fin, & pres du renard le renard contrefaire. Le monde est plein d'artifices

Colum- Tacit.

Plin. paneg.

Pour le bien public.

A la deffensive, sive conservation.

ces

Dis-
crette-
ment
sans
vice &
mes-
chan-
ceté.

ces & de malices : par fraudes & tromperies ordinairement les estats sont subvertis, dict Aristote. Pourquoy ne sera il loisible, mais pourquoy ne sera-il requis d'empescher & destourner tels maux, & sauver le public par les mesmes moyens, que l'on le veut miner & ruiner : vouloir tousjours & avec telles gens suivre la simplicité & le droict fil de la vraye raison & equité, ce seroit souvent trahir l'estat & le perdre. Il faut aussi que ce soit avec mesure & discretion, afin que l'on n'en abuse pas, & que les meschans ne prennent d'icy occasion de faire passer & valoir leurs meschancetés. Car il n'est jamais permis de laisser la vertu & l'honneste pour suivre le vice & le des-honneste. Il n'y a point de composition ou compensation entre ces deux extremités. Parquoy arriere toute injustice, perfidie, trahison & desloyauté; maudite la doctrine de ceux, qui enseignent (comme a esté dict) toutes choses bonnes & permises aux souverains; mais bien est-il quelquefois requis de mesler l'utile avec l'honneste, & entrer en composition & compensation des deux. Il ne faut jamais tourner le dos à l'honneste; mais bien quelquefois aller à l'entour & le costoyer, & employant l'artifice & la ruse: car il y en a de bonne, honneste & loüable, dict le grand saint Basile, *Magna & laudabilis astutia*, & faisant pour le salut public comme les meres & medecins, qui amusent & trompent les petits enfans & les malades pour leur santé. Bref faisant à couvert ce que l'on ne peut ouvertement, joindre la prudence à la vaillance, apporter l'artifice & l'esprit ou la nature & la main ne suffit; estre, comme dict Pindare, lion aux coups, & renard au conseil; colombe & serpent, comme dict la verité divine.

Et

Et pour traicter cecy plus distinctement est
 requise au souverain la deffiance & se tenir
 couvert, sans toutesfois s'elongner de la vertu
 & l'equité. La deffiance, qui est la premiere, *Def-*
 est du tout necessaire; comme sa contraire la *fiance*
 credulite & lasche fiance est vicieuse, & tres-
 dangereuse au souverain. Il veille & doit respon-
 dre pour tous, ses fautes ne sont pas legeres:
 parquoy il y doit bien adviser. S'il se fie beau-
 coup, il se descouvre & s'expose à la honte &
 à beaucoup de dangers, *opportunos fit injuria, Senec.*
 voire il convie les perfides & les trompeurs
 qui pourroient avec peu de danger & beau-
 coup de recompense, commettre de grandes
 melchancetés, *aditum nocendi perfido prestat fi-*
des. Il faut donc qu'il se couvre de ce bouclier
 de deffiance, que les sages ont estimé une
 grande partie de prudence, & les nerfs de sa-
 gesse, c'est à dire veiller, ne rien croire, de
 tout se garder: & à cela l'induit le naturel du
 monde tout confit en menteries, feinct, fardé
 & dangereux, nommément pres de luy en la
 cour & maisons des grands. Il faut donc qu'il
 se fie à fort peu de gens & iceux cognus de lon-
 gue main & essayés souvent: Et encores ne faut-
 il qu'il leur lasche & abandonne tellement toute
 la corde, qu'il ne la tienne tousjours par un
 bout, & n'y aye l'œil. Mais il faut qu'il cou-
 vre & desguise sa deffiance, voire qu'en se def-
 fiant il face mine & visage de se fier fort. Car la
 deffiance ouverte injurie, & convie aussi bien
 à tromperie que la trop lasche fiance, & plu-
 sieurs monstrant craincte d'estre trompés, ont
 enseigné à l'estre. *Multi fallere docuerunt dum*
timent falli, comme au contraire la fiance de-
 clarée a fait perdre l'envie de tromper, a obligé
 à loyauté, & engendré fidelité; *vult quisque sibi*
 R *credi,*

credi, & habita fides ipsam plerumque obligat fidem.

7
Et dis-
simula-
tion.
De la deffiance vient la dissimulation son en-
geance; Car si celle là n'estoit, & qu'il y eust par
tout fiance & fidelité, la dissimulation, qui ou-
vre le front & couvre la pensée, n'auroit lieu.
Or la dissimulation, qui est vicieuse aux particu-
liers, est tres-necessaire aux Princes, lesquels ne
sçauroient autrement regner ne bien comman-
der. Et faut qu'ils se feignent souvent non seule-
ment en guerre aux estrangers & ennemis, mais
encores en paix & à leurs subjects, combien que
plus chichement. Les simples & ouverts & qui
portent, comme on dict, le cœur au front, ne
sont aucunement propres à ce mestier de com-
mander: & trahissent souvent & eux & leur estat:
mais il faut qu'ils jouient ce roole dextrement:
& bien à point sans excès & ineptie. A quel
propos vous cachés & vous couvrés vous, si l'on
vous voit au travers? finesses & mines ne sont
plus finesses ny mines, quand elles sont cognues
& esventées. Il faut donc que le prince, pour
couvrir son art, qu'il fasse profession d'aimer la
simplicité, qu'il caresse les francs, libres & ou-
verts, comme ennemis de dissimulation, qu'aux
petites choses il procede tout ouvertement: afin
que l'on le tienne pour tel.

8
Practi-
ques.
Tout cecy est plus en obmission, à se retenir
& non agir; Mais il luy est quelquefois requis de
passer outre & venir à l'action, icelle est double.
L'une est à faire & dresser pratiques & intelli-
gences secrettes, attirer finement les cœurs &
services des officiers, serviteurs, & confidens
des autres princes & seigneurs estrangers, ou de
ses subjects. C'est une ruse qui est fort en vogue
& toute commune entre les princes, & un grand
traict de prudence, dict Ciceron. Cecy se fait
aucu-

aucunement par persuasion, mais principalement par presens & pensions, moyens si puissans, que non seulement les Secretaires, les premiers du conseil, les amis, les mignons sont induits par là à donner advis & destourner les desseins de leur maistre, les grands capitaines à dresser leurs mains en la guerre, mais encores les propres espouses sont gagnées à descouvrir les secrets de leurs maris. Or ceste ruse est allouée & approuvée de plusieurs, sans difficulté & sans scrupule. A la verité si c'est contre son ennemy, contre son subject, que l'on tient pour suspect, & encores contre tout estrange, avec lequel l'on n'a point d'alliance ny de fidelité & amitié, il n'y a point de doute: Mais contre ses alliés, amis & confederés, il ne peut estre bon: & est une espece de perfidie, qui n'est jamais permise.

L'autre est gagner quelque avantage & parvenir à son dessein par moyens couverts, par equivoques, & subtilités, affiner par belles paroles & promesses, lettres, ambassades, faisant & obtenant par subtils moyens ce que la difficulté du temps & des affaires empesche de faire autrement: & à couvert ce que l'on ne peut à descouvert. Plusieurs grands & sages disent cela estre permis & loisible, *crebro mendacio & fraude uti Plato. Operantes debent ad commodum subditorum. Deci-Piin. re pro moribus temporum prudentia est.* Il est bien hardy de tout simplement dire, qu'il est permis. Mais il n'est pas bien pourroit on dire, qu'en cas de nécessité grande, temps trouble & confus, & que ce soit non seulement pour promouvoir le bien, mais pour destourner un grand mal de l'estat, & contre les meschans, ce n'est pas grande faute, c'est faute.

Mais il y a bien plus grande doute & difficulté en d'autres choses, pource qu'elles sentent Inju-
R 2 &

*fiice
utile au
public.*

& tiennent beaucoup de l'injustice : je dis beaucoup & non du tout : car avec leur injustice, il se trouve quelque grain meslé de justice. Ce qui est du tout & manifestement injuste, est reproché de tous, mesmes des meschans, pour le moins de parole & de mine, sinon de faict. Mais de ces faicts mal meslés, il y a tant de raisons & d'autorités de part & d'autre, que l'on ne scait pas bien à quoy se résoudre. Je les reduiray icy à certains chefs. Se depescher & faire mourir secrettement ou autrement sans forme de justice, certain qui trouble, & est pernicieux à l'estat, & qui merite bien la mort, mais l'on ne peut sans trouble & sans danger l'entreprendre, & le reprimer par voye ordinaire, en cela il n'y a que la forme violée. Et le prince n'est il pas sur les formes & plus?

Rogner les ailles & racourcir les grands moyens de quelqu'un, qui s'esleve & se fortifie trop en l'estat, & se rend redoutable au souverain, sans attendre qu'il soit invincible, & en sa puissance, si la volonté luy advenoit d'attenter quelque chose contre l'estat & la teste du souverain.

Prendre d'autorité & par force des plus riches en une grande necessité & pauvreté de l'estat.

Affoiblir & casser quelques droits & privileges, dont jouissent quelques subjects, au prejudice & diminution de l'autorité du souverain.

Preoccuper & se saisir d'une place, ville, ou province fort commode à l'estat, plustost que la laisser prendre & occuper à un autre puissant & redoutable, au grand dommage, subjection & perpetuelle allarme du dict estat.

Estat. Toutes ces choses sont approuvées comme juste

justes & licites par plusieurs grands & sages, pourveu qu'elles succedent bien & heureusement, desquels voicy les mots & les sentences. Pour garder justice aux choses grandes, il faut quelquefois s'en destourner aux choses petites; & pour faire droict en gros, il est permis de faire tort en detail; qu'ordinairement les plus grands *Tacit.* faicts & exemples ont quelque injustice, qui satisfait aux particuliers par le profit, qui en revient à tout le public, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod adversus singulos utilitate publica rependitur.* Que le prudent & sage *Plutar.* prince non seulement doit sçavoir commander *in* selon les loix, mais encores aux loix mesmes, si *Flam.* la necessité le requiert: & faut faire vouloir aux loix, quand elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Aux affaires confuses & deplorées le prince ne *Curt.* doit suivre ce qui est beau à dire, mais ce qui est necessaire d'estre executé. La necessité, grand support & excuse à la fragilité humaine, enfrainct toute loy, dont celuy là n'est guere meschant, qui faict mal par contraincte. *Necessitas Senec.* *magnum imbecillitatis humanae patrocinium, omnem legem frangit: non est nocens quicumque non sponte est nocens.* Si le prince ne peut estre du tout bon, *Ari-* suffir qu'il le soit à demy, mais qu'il ne soit *stot.* point du tout meschant: Qu'il ne se peut faire *in poli-* que les bons princes ne commettent quelque in- *ticis.* justice. A tout cela je voudrois adjouster pour *Demos.* leur justification ou diminution de leurs fautes, que se trouvant les princes en telles extremités, ils ne doivent proceder à tels faicts qu'à regret, & en soupirant, recognoissants que c'est un malheur & coup disgracié du ciel, & s'y porter comme le pere quand il faut cauterizer ou couper un membre à son enfant, pour luy sauver la vie, ou s'arracher une dent pour avoir du repos.

Quant aux autres mots plus hardis, qui rapportent tout au profit, lequel ils esgalent ou preferent à l'honneste, l'homme de bien les abhorre.

Nous avons demeuré long temps sur ce point de la vertu de justice, à cause des doubtes & difficultés, qui proviennent des accidens & nécessités des estats, & qui empeschent souvent les plus resolués & advisez.

11
Vail-
lance.

Après la justice vient la vaillance, j'entends la vertu militaire, la prudence, le courage, & la suffisance de bien guerroyer, nécessaire du tout au prince, pour la deffence & seureté de soy, de l'estat, de ses subjects, du repos & de la liberté publique, & sans laquelle à peine merite il le nom de prince.

12
Cle-
mence.

Venons à la quatriesme vertu principesque, qui est la clemence, vertu qui faict incliner le prince à la douceur, remettre & lascher de la rigueur de la justice avec jugement & discretion. Elle modere & manie doucement toutes choses, delivre les coupables, releve les tombés, sauve ceux qui s'en vont perdre. Elle est au prince ce que au commun est l'humanité: elle est contraire à la cruauté & trop grande rigueur, non à la justice, de laquelle elle ne s'eslogne pas beaucoup, mais elle l'adoucit, la manie: elle est tres-necessaire à cause de l'infirmité humaine, de la frequence des fautes, facilité de faillir: une grande & continuëlle rigueur & severité ruine tout, rend les chastimens contemptibles: *Severitas amittit assiduitate auctoritatem*: irrite la malice: par despit l'on se faict meschant, suscite les rebellions. Car la craincte, qui retient en devoir, doit estre temperée, & douce: si elle est trop aspre & continuëlle, se change en rage & vengeance. *Temperatus timor est, qui cohibet, assiduus & acer in vindictam*

Senec.

Idem.

exc-

excitat. Elle est aussi tres-utile au prince & à l'estat, elle acquiert la bienveillance des subjects, & par ainsi assure & affermit l'estat, *firmissimum T. Liv. imperium quo obedientes gaudent* (comme sera dict c. 3. au apres) aussi treshonorable au souverain: car les subjects l'honoreroient & adoreront comme un Dieu, leur tuteur, leur pere: & au lieu de le craindre, ils craindront tous pour luy, auront peur qu'il ne luy mesadvienne. Ce sera donc la leçon du Prince, sçavoir tout ce qui se passe, ne relever pas tout, voire dissimuler souvent, ayant mieux estre estimé avoir trouvé de bons subjects que les avoir rendus tels, accommoder le pardon aux legeres fautes, la rigueur aux grandes; ne chercher pas tousjours les supplices (qui sont aussi honteux & infames au Prince, qu'au Medecin plusieurs morts de maladies) se contenter souvent de la repentance, comme suffisant chastiment.

Ignoscere pulchrum

Jam misero, pœnaque genus vidisse precantem.

Et ne faut point craindre ce qu'aucuns objectent tres mal, qu'elle relasche, avilit & énerve l'autorité du souverain & de l'estat: Car au rebours elle la fortifie à un tres-grand credit & vigueur: Et le prince aimé fera plus par icelle, que par une grande crainte, qui fait craindre & trembler & non bien obeir: & comme discours Saluste à Cesar, ces estats menés par crainte ne sont point durables. Nul ne peut estre craint de plusieurs, qu'il ne craigne aussi plusieurs. La crainte qu'il veut verser sur tous, luy retombe sur la teste. Une telle vie est douteuse, en laquelle l'on n'est jamais couvert ny par devant, ny par derriere, ny à costé: mais tousjours en bransle, en danger, & en crainte. Il est vray, comm'a esté dict au commencement, qu'elle doit estre avec jugement: car comme

temperée & bien conduite est tres-venerable :
aussi trop lasche & molle est tres-pernicieuse.

13
*Apres
lesquel-
les sont
requi-
ses aussi*
*Libe-
ralité.*
Sais.
Double
*libera-
lité.*

Apres ces quatre principalles & royales ver-
tus , il y en a d'autres , bien que moins illustres
& necessaires , toutesfois en second lieu bien
utiles & requises au souverain , sçavoir la libera-
lité tant convenable au Prince , qu'il luy est
moins messeant d'estre vaincu par armes , que
par magnificence. Mais en cecy est requise une
tres grande discretion , autrement elle seroit plus
nuisible qu'utile.

Il y a double liberalité , l'une est en despense
& en montre : ceste-cy ne sert à gueres. C'est
chose mal à propos aux souverains vouloir se fai-
re valoir & paroistre par grandes & excessives
despences , mesmement parmy leurs subjects ,
où ils peuvent tout. C'est tesmoignage de pusil-
lanimité & de ne sentir pas assez ce que l'on est ,
outre qu'il semble aux subjects spectateurs de ces
triumphes , qu'on leur faict montre de leurs des-
pouilles , qu'on les festoye à leurs despens, qu'on
repait leurs yeux de ce qui devoit paistre leur
ventre. Et puis le prince doit penser qu'il n'a
rien proprement sien : Il se doit soy mesme à
autrui. L'autre liberalité est en dons faicts à au-
truy : ceste-cy est beaucoup plus utile & loüable :
mais si doit elle estre bien reiglée ; & faut advi-
ser à qui , combien & comment l'on donne. Il
faut donner à ceux , qui le meritent , qui ont
faict service au public , qui ont couru fortune &
travaillé en guerre. Personne ne leur enviera ,
s'il n'est bien meschant. Au contraire grande
largesse employée sans respect & merite , faict
honte & apporte envie à qui la reçoit , & se re-
çoit sans grace & recognoissance. Des tyrans ont
esté sacrifiés à la haine du peuple par ceux
mesmes qu'ils avoyent avancés , se raillants
par

par là avec le commun, & assésurans leurs biens en montrant avoir à mespris & à haine celuy, duquel ils les avoyent receus. Et avec mesure; autrement la liberalité viendra en ruine de l'estat & du souverain si elle n'est reiglée, & que l'on donne à tous, & à tout propos; c'est jouer à tout perdre. Car les particuliers ne seront jamais saouls, & se rendront excessifs en demandes selon que le prince le fera en dons, & se tailleront non à la raison, mais à l'exemple: le public defaudra & fera l'on contrainct de mettre les mains sur les biens d'autruy, remplacer par iniquité ce que l'ambition & prodigalité aura dissipé, *quod ambitione exhaustum, per scelera supplendum*: Or il vaut beaucoup mieux ne donner rien du tout, que d'oster pour donner: car l'on ne sera jamais si avant en la bonne volonté de ceux qu'on aura vestus, qu'en la malveillance de ceux qu'on aura despoüillés; Et à sa ruine propre, car la fontaine se tarit si l'on y puise trop. *Liberalitate liberalitas perit.* Il faut aussi *Hieron.* faire filer tout doucement la liberalité, & non donner tout à coup. Car ce qui se fait si viste-ment, tant grand soit-il, est quasi insensible, & s'oublie bien tost. Les choses plaisantes se doivent exercer à l'aise & tout doucement, pour avoir loisir de les gouter; les rudes & cruelles (s'il en faut faire) au rebours se doivent viste-ment avaller. Il y a donc de l'art & de la prudence à bien donner & exercer liberalité. *Falluntur Tacit.* *quibus luxuria specie liberalitatis imponit: perdere multi sciunt, donare nesciunt.* Et pour en dire la verité, la liberalité n'est pas proprement des vertus royales: Elle se porte bien avec la tyrannie mesmes. Et les gouverneurs de la jeunesse des princes ont tort d'imprimer si fort à leur esprit & volonté ceste vertu de largesse, de ne

rien refuser, & ne penser rien bien employé que ce qu'ils donnent (c'est leur jargon), mais ils le font à leur profit, ou n'advient pas à qui ils parlent. Car il est trop dangereux d'imprimer la liberalité en celuy, qui a dequoy fournir autant qu'il veut aux despens d'autruy. Un prince prodigue ou liberal sans discretion & sans mesure, est encores pire que l'avare: & l'immodérée largesse rebutte plus de gens, qu'elle n'en pratique. Mais si elle est bien reiglee, comme dict est, elle est tresbien seante au prince, & tres utile à luy, & à l'estat.

14 La magnanimité & grandeur de courage à mespriser les injures & mauvais propos, & moderer sa colere: jamais ne se despiter pour les outrages & indiscretions d'autruy, *magnam fortunam magnus animus decet: Injurias & offensiones superne despicere. indignus Caesaris irâ.* S'en faïcher c'est s'en confesser coupable: n'en tenant compte cela s'esvanouyt, *convitia si irascere, agnita videntur: spreta exolescunt.* Que s'il y a lieu, & se faut courroucer, que ce soit tout ouvertement, & sans dissimuler, sans donner occasion de soupçonner que l'on couve un maltalent; ce qui est à faire à gens de neant, de mauvais naturel & incurable: *obscuri & irrevocabiles reponunt odia: Serva cogitationis indicium secreto suo satiari.* Il est moins messeant à un grand d'offenser que de haïr: les autres vertus sont moins Royales & plus communes.

15 Apres la vertu, viennent les mœurs, façons, & contenance qui servent & appartiennent à la Majesté tres requise au prince. Je ne m'arreste point icy: seulement comme en passant je dis que la nature fait beaucoup à cecy: mais aussi part & l'estude. A cecy appartient la bonne & belle composition de son visage, son port, son pas,

pas, son parler, ses habillemens. La reigle generale en tous ces poincts est une douce, moderee & venerable gravité, cheminant entre la crainte & l'amour; digne de tout honneur & reverence. Il y a aussi sa demeure & sa hantise: la demeure soit en lieu magnifique & fort aparant, & tant pres, que se pourra, du milieu de tout l'estat, afin d'avoir l'œil sur tout, comme un soleil qui tousjours du milieu du ciel esclaire par tout: Car se tenant en un bout il donne occasion au plus loin de plus hardiment se remuer, comme se tenant sur un bout d'une grande peau, le reste se leve. Sa hantise soit rare, car beaucoup se monstrent & se communiquer, ravalle la Majesté, *continuus aspectus minus verendos magnos homines ipsa satietate facit. Majestati Tacit. major ex longinquo reverentia, quia omne ignotum pro magnifico est.*

Après ces trois choses, cognoissance de l'estat, vertu & mœurs, qui sont en la personne du prince; viennent les choses qui sont pres & au tour de luy; Sçavoir en quatrieme lieu, Conseil, le grand & principal poinct de ceste doctrine politique, & si important que c'est quasi tout: c'est l'ame de l'estat, & l'esprit, qui donne vie, mouvement & action à toutes les autres parties: & à cause d'icelle il est dict, que le maniement des affaires consiste en prudence. Or il seroit à desirer, que le prince eust de soy mesmes asles de conseil & de prudence, pour gouverner & pourvoir à tout, c'est le premier & plus haut degré de sagesse, comme a esté dict, en tel cas les affaires iront beaucoup mieux: Mais c'est chose qui ne se voit pas; soit à faute de bon naturel, ou de bonne institution. Et il est quasi impossible qu'une seule teste puisse fournir à tant de choses, *Nequit princeps sua scientia cuncta*

complecti, nec unius mens tanta molis est capax. Un
 seul ne voit & n'oit que bien peu. Or les rois ont
 besoin de beaucoup d'yeux & de beaucoup d'o-
 reilles. Les grands fardeaux & les grands affaires
 ont besoin de grandes aides. Parquoy il luy est
 requis de se pourvoir & garnir de bon conseil, &
 de gens, qui le luy sçachent donner: & celuy,
 quel qu'il soit, qui veut tout faire de soy, est
 tenu pour superbe plustost que pour sage. Le
 prince a donc besoin d'amis fidelles & serviteurs,
 qui soient ses aides, *quos assumat in partem cura-
 rum.* Ce sont ses vrais threlors, & les instrumens
 tres-utiles de l'estat. A quoy sur tout il doit tra-
 vailler de les choisir & les avoir bons, & y em-
 ployer tout son jugement. Il y en a de deux for-
 tes, les uns luy aident de leur esprit, conseil &
 langue; & sont dictz conseillers; les autres le
 servent de leurs mains & leurs faictz, & peuvent
 estre dictz officiers. Les premiers sont beaucoup
 plus honorables; Car ce disent les deux plus
 grands philosophes, c'est une chose sacree &
 divine, que bien deliberer & donner bon con-
 seil.

Or les conseillers doivent estre premiere-
 ment fideles, c'est à dire en un mot gens de
 bien, *optimum quemque fidelissimum puto*; Se-
 condement suffisants en ceste part, c'est à dire,
 cognoissans bien l'estat, diversement experi-
 mentés & eslayés (car les difficultés & affli-
 ctions sont de belles leçons & instructions; *Mi-
 hi fortuna multis rebus creptis usum dedit bene-
 suadendi*); & en un mot, sages & prudents,
 moyennement vifs & non point trop poinctus:
 Car ceux-cy sont trop remuans, *novandis quam
 gerendis rebus aptiora ingenia illa ignea.* Et pour
 estre tels, faut qu'ils soient aagés & mœurs, ou-
 tre que les jeunes gens pour la tendreur & mol-
 lesse

Tit.
Liv.
Tacit.
Plin.
Xenoph.
Platon.
*Aristo-
 te.*
 17
*Discre-
 tion de
 bons
 Conseil-
 lers.*
*Fideli-
 ré.*
Plin.
*Suffi-
 sance.*
*Mi-
 abrid.*
*in Sa-
 lust.*
*Cur-
 tins.*

Iesse de leur aage, sont aisément trompés, faci-
 lement croient & reçoivent impression. Il est
 bon qu'autour des Princes il y en aye des sages
 & des fins: Mais beaucoup plus les sages qui sont
 requis pour l'honneur, & pour tousjours: les
 fins pour la necessité quelquesfois. Tiercement ³ *Liber-*
 qu'en propofant & donnant bons & salutaires *te.*
 conseils ils s'y portent librement & courageu-
 sement sans flatterie ou ambiguité & desguise-
 ment, n'accommodans point leur langage à la
 fortune presente du Prince. *Ne cum fortuna po-* *Tacit.*
tius principis loquantur, quam cum ipso. Mais sans
 espargner la verité ils disent ce qu'il convient.
 Car combien que la liberté, rondeur & fidelité
 heurte & offense pour l'heure ceux, auxquels
 elle s'oppose, apres elle est reverée & estimée;
In presentia quibus resistis, offendis, deinde illis
suspicitur laudaturque: Et constamment sans ploye, ⁴
 varier & changer à tous propos pour plaire & *Con-*
 suyvre l'humeur, le plaisir, & la passion d'au- *stance*
 truy, mais sans opiniafreté & esprit de contra- *sans*
 diction, qui trouble & empesche toute bonne *opiniaf-*
 deliberation, voire quelquesfois faut tourner *treté.*
 son opinion, ce qui n'est inconstance, mais *Saiust.*
 prudence. Car le Sage ne marche pas tousjours *ad Ca-*
 d'un mesme pas, encores qu'il suyve mesme *sa.*
 chemin, il ne change point, il s'accommode;
non semper it uno gradu, sed una via; non se mutat, Seneca.
sed aptat. Comme le bon marinier faiét des voi-
 les selon le temps & le vent: il convient sou-
 vent tourner & obliquement arriver, où l'on ne
 peut à droiét fil. C'est habilité. Religieux à te- ⁵
 nir secrettes les deliberations, choses extreme- *5 Si-*
 ment necessaires au maniement des affaires, *rence.*
magna sustineri nequeunt ab eo cui tacere grave est. Cur-
 Et ne suffit d'estre secret, mais ne faut furetter *tius.*
 ny crocheter les secrets du Prince: c'est chose
 R 7 mau-

Tacit. mauvaise & dangereuse: *exquirere abditos principis sensus illicitum & anceps*, voire je diray qu'il faut eviter de les sçavoir. Voila les principales bonnes conditions & qualités des Conseillers, qu'ils comme les mauvaises, dont ils se doivent bien garder, sont confiance presomptueuse, qui fait fuir, delibérer & opiner audacieusement; car le Sage en delibérant pense & repense, redoutant toute ce que qui peut advenir, pour puis apres estre hardy som- à executer. *Nam animus vereri qui scit, scit tutoptuense. aggredi.* Au contraire le fol est hardy & chaud à delibérer: & quand il faut joindre, le nés luy seigne, *Consilia calida & audacia prima specie lata Liv. sunt, tractatu dura, eventu tristia.* Puis toute passion. sion de colere, envie, despit, hayne, avarice, *Tacit.* cupidité, & toute affection particuliere, la poison mortelle du jugement & tout bon sentiment; *privata res semper offecere officient que publicis consiliis, pessimum veri affectus & judicii venovoyez num sua cuique utilitas;* Et precipitation, ennemie l. 2. de tout bon conseil: & seulement propre à mal c. 10. faire. Voila que doivent estre les bons conseillers.

17 Or le prince les doit choisir tels ou par sa *Devoir* propre science & jugement, ou s'il ne le peut, du par la reputation, laquelle ne trompe gueres; prince à dont disoit un d'entr'eux à son Prince, tenez choisir nous pour tels que nous sommes estimés: *Nam bons singuli decipere & decipi possunt, nemo omnes: neconseil- minem omnes fefellerunt.* Et se bien garder des mignons, courtisâns, flatteurs, esclaves qui font *Plin. ad* honte à leur maistre & le trahissent. N'y a rien *Traj.* plus pernicieux que le conseil du cabinet. Et les ayant choisis & trouvés, il s'en doibt servir *r* prudemment en prenant conseil d'eux à temps *Et à* & heures, sans attendre au point de l'execution *s'en* & perdre le temps en les escoutant.: & avec *servir.* juge-

jugement sans se laisser aller lâchement à leur avis, comme ce fut d'Empereur Claude: & avec douceur aussi sans roidir trop, étant plus raisonnable, comme disoit le sage Marc Antonin, de suivre le conseil d'un bon nombre de ses amis, qu'eux soient contraincts de fléchir sous sa volonté. Et s'en servant avec une autorité indifferente sans les payer par presens pour leurs bons conseils, afin de n'attirer les mauvais sous espoir de recompense: ny aussi les rudoyer pour leurs mauvais conseils. Car il ne se trouve- *Cur-*
roit plus, qui voulust donner conseil, s'il y avoit *tius.*
danger à le donner. Et puis souvent les mauvais réussissent bien & mieux que les bons, ainsi disposant la souveraine pourvoyance. Et ceux qui donnent les bons conseils, c'est à dire heureux & assurés, ne sont pas pour cela toujours les meilleurs & plus fidelles serviteurs; ny pour leur liberté à parler: laquelle il doit plustost agréer; & regarder obscurément les craintifs & flatteurs: car miserable est le Prince, chés qui l'on cache ou l'on desguise la verité, *Tacit.*
ius aures ita formatae sunt, ut aspera qua utilia,
& nil nisi jucundum & laesurum accipiant; & en fin celer son avis & sa resolution, étant le secret l'ame du conseil, *Veget.*
lia quam qua ignoraverit adversarius, antequam fierent.

Quant aux officiers, qui viennent apres, *19*
& qui servent le Prince & l'estat en quelque *Des-*
charge, il les faut choisir gens de bien, de bonne *officiers,*
& honneste famille. Il est à croire, qu'ils n'en feront que meilleurs: & n'est beau que des gens de peu s'approchent du Prince, & commandent aux autres, sauf qu'une grande & insigne vertu les releve, & supplée le defect de noblesse: mais non gens infames, doubles,
dan-

dangereux , & de quelque odieuse condition. Aussi doivent-ils estre gens d'entendement , & employés selon leur naturel. Car les uns sont propres aux affaires de la guerre , les autres aux affaires de la paix. Aucuns sont d'avis de les choisir d'une douce & mediocre vertu , car ces outrés & invincibles , qui se tiennent tousjours sur la pointe , & ne veulent rien quitter, ne sont communement propres aux affaires , *ut pares negotiis, neque supra : sint recti non erecti.*

20
5. *Chefs de ceste provision, Finances.* Apres le concil nous mettrons les finances, grand & puissant moyen ; ce sont les nerfs , les pieds, les mains de l'estat. Il n'y a glaive si tranchant & penetrant , que celuy d'argent, ny maître si imperieux, ny orateur si gaignant les cœurs & volontés ; ny conquerant tant preneur de places , comme les richesses. Parquoy le sage Prince doibt pourvoir que les finances ne faillent ny

Science financiere en trois points. ne tarissent jamais. Ceste science consiste en trois points , fonder les finances, les bien employer, & avoir tousjours en reserve & l'espargne une bonne partie pour le besoin. En tous les trois le Prince doibt eviter deux choses : l'injustice, & la sordidité , en conservant le droict envers tous, & l'honneur pour soy.

21
1. *Fonder les finances.* Pour le premier , qui est faire fonds & accroistre les finances , il y a plusieurs moyens : & les sources sont diverses , qui ne sont pas toutes perpetuelles , ny egalemment assurees , sçavoir le domaine & revenu public de l'estat , qu'il faut mesnager & faire valoir , sans jamais l'aliener en aucune façon , comme aussi est de sa nature sacre & inalienable. Les conquestes faictes sur les ennemis , qu'il faut profiter & non prodiguer ny dissiper , comme le practiquoyent bien les anciens Romains rapportans à l'espargne de tresgrandes sommes & thresors des villes & pays vain-

vaincus, comme Titè Live raconte de Camilius
 Flaminius, Paul Emile, des Scipions, Luculle,
 Cefar; & puis tirant des pays conqueſtez, ſoit
 des naturels y laiſſez, ou des colonies y envoyées,
 certain revenu annuel. Les preſens, dons gra- 3
 tuits, penſions, oſtrois, tributs des amis alliez
 & ſubjects, par teſtaments, donations entre
 vifs, ou autrement, les entrées, ſorties & paſſa-
 ges de marchandises aux havres, ports, & por-
 tes, tant ſur les eſtrangers que ſur les ſubjects,
 moyen ancien, general, juſte & legitime & tres- 4
 utile avec ces conditions; ne permettre la trait-
 te des choſes neceſſaires à la vie, que les ſubjects
 n'en ſoyent pourveuz, ny des matieres cruës;
 afin que le ſubject les mette en œuvre, & gaigne
 le profit de la main: mais bien permettre la trait-
 te des ouvrées; & au contraire permettre l'apport
 des cruës & non des ouvrées, & en toutes cho-
 ſes charger beaucoup plus l'eſtranger que le ſub-
 ject. Car l'impoſition foraine grande accroiſt
 les finances & ſoulage le ſubject: moderer tou-
 tesfois les impoſts ſur les choſes neceſſaires à la
 vie que l'on apporte. Ces quatre moyens ſont
 non ſeulement permis, mais juſtes, legitimes & 5
 honneſtes. Le cinquième, qui n'eſt gueres hon-
 neſte, eſt le trafic, que le ſouverain faiſt par ſes
 facteurs; & s'exerce en diverſes manieres plus
 ou moins laides: mais le plus vilain & perni-
 cieux eſt des honneurs, eſtats, offices, benefi-
 ces. Il y a bien un moyen qui approche du tra-
 fic: & pour ce peut il eſtre mis en ce rang, qui
 n'eſt pas fort deshonneſte, & a eſté practiqué
 par de tresgrands & ſages Princes, qui eſt de met-
 tre les deniers de l'eſpargne de reſerve, à quel-
 que petit profit, comme à cinq pour cent, &
 les bien aſſeurer ſous bons gages, ou caution
 ſuffiſante & ſolvable. Cela ſert à trois choſes; à
 ac-

5
 Anto-
 ninus
 Pius.
 Seve-
 rus
 Au-
 guſt.

accroistre & faire profiter les finances, à donner moyens aux particuliers de traffiquer & gagner, &, qui est bien le meilleur, à sauver les deniers publics des griffes des larrons de court, importunes demandes, & flatteries des mignons, & facilité trop grande du Prince. Et pour ceste seule raison aucuns Princes ont presté l'argent public sans aucun profit ny interest, mais seulement à peine du double à faute de payer au jour. Le

6 sixième & dernier est aux emprunts & subsides des subjects, auquel il ne faut venir qu'à regret, & lors que les autres moyens defaillent, & que la necessité presse l'estat. Car en ces cas il est juste, selon la reigle: *Que tout est juste, qui est necessaire*: mais il est requis que ces conditions y soyent, apres ceste premiere de la necessité.

1 1. Lever par emprunt (aussi se trouvera-il plustost
Des argent à cause de l'esperance de recouvrer le sien,
imposts & que l'on n'y perdra rien, outre la grace
& sub- d'avoir secouru le public), & puis rendre, la
sides. necessité passée & la guerre finie, comme firent les Romains, mis à l'extremite par Annibal. 2. *Que* si le public est si pauvre, qu'il ne puisse rendre, & qu'il faille proceder par imposition, il faut, que ce soit avec le consentement des subjects, leur representant & faisant comprendre la pauvreté & necessité, & preachant le mot du bon Roy des Rois, *Dominus his opus habet*. Jusques à leur faire voir, si besoin est, la recepte & la despence. La persuasion y peut estre employée sans venir à la contraincte, comme disoit Themistocles, *Impetrare melius quam imperare*. Il est vray que les prieres des Souverains sont commandemens: *Satis imperat qui rogat potentia, armata sunt preces regum*: mais que ce soit par forme d'octroy & don gratuit, au moins que ce loyent

foient deniers extraordinaires , pour certain temps prefix , & non ordinaires , & ne prescrire jamais ce droit sur les subjects , si ce n'est de leur consentement. 3. Et que telles imposi-³tions se levent sur les biens & non sur les testes *l. I.* (estant la capitation odieuse à tous gens de *C. de* bien) foient réelles , & non personnelles (es-*eaduc.* tant injuste que les riches , les grands , les no-*tollend.* bles , ne payent point , & que les povres gens du plat pays payent tout.) 4. Et également sur 4 tous. L'inegalité afflige fort , & à ces fins les respendre sur les choses , dont tout le monde a besoin , comme sel , vin , afin que tous trempent & contribuent à la necessité publique. Bien peut & doit on mettre imposts ordinaires & gros sur les marchandises & autres choses vicieuses , & qui ne servent qu'à corrompre les subjects , comme tout ce qui faict au luxe , à la desbauche , curiosité , superfluité en vivres , en habillemens , volupté , mœurs , & maniere de vivre licentieuse , sans autrement deffendre ces choses. Car la defence esguise l'appetit.

Le second point de ceste science est de bien 2. *Em-* employer les finances. Voicy par ordre les arti-*ployer* cles de cette emploiste & despence ; entre-*les fi-* nement de la maison du Prince ; paiement de *nances.* la gend'armerie ; gages des officiers ; loyers justes de ceux qui ont bien merité du public ; pensions & secours charitables aux personnes recommandables. Ces cinq sont nécessaires : apres lesquels viennent ceux-cy tres utiles ; reparer les villes , fortifier & munir les frontieres ; refaire & racoustrer les chemins , ponts & passages : establir les colleges d'honneur , de vertu & de sçavoir ; edifier maisons publiques. De ces cinq sortes de reparations , fortifications & fondations en viennent de tresgrands profits ,
 outre

oultre le bien public ; les arts & artisans sont entretenus, l'envie & despit du peuple à cause de la levée des deniers cesse quand il les void bien employez : & deux pestes des republicques sont chassées, sçavoir l'oïveté & la pauvreté. Au contraire les grandes liberalitez & donations desmesurées envers quelques particuliers mignons, les grands bastimens superbes & non necessaires, les despences superflües & vaines sont odieuses aux subjects, qui murmurent qu'on en despoüille mille pour en vestir un, que l'on piaffe leur substance, l'on bastit de leur sang & leur sueur.

23 Le troiesime poinct est en la reserve, qu'on
 3. Faire doit faire pour la necessité, afin que l'on ne
reserve soit contrainct au besoin de courir aux moyens
 & es- & remedes prompts, injustes, & violens ;
pargne. c'est ce que l'on appelle l'espargne. Or comme
 d'assembler de fort grands thresors & faire si
 grands amas d'or & d'argent, encores que ce
 soit par moyens justes & honnestes, ce n'est
 pas tousjours le meilleur. C'est une occasion de
Ifai. l'envie de la faire mal à propos, se voyant abon-
 30. dance de moyens : ou c'est une amorce à l'en-
 nemy de venir. Et seroit plus honorable de les
 exploitter comm'a esté dict. Aussi despendre
 tout & n'avoir rien en reserve, est encores bien
 pire, c'est jouer à tout perdre. Les sages Souve-
 rains s'en gardent bien. Les plus grands thresors,
 qui ont anciennement esté, sont celuy de Da-
 rius dernier Roy des Perles, chez lequel Alexan-
 dre trouva quatre vingts millions d'or. Celuy
 de Tibere 87 millions. Trajan 55 millions
 2 Pa- gardez en Egypte. Mais celuy de David passe de
 talip. beaucoup tous ceux-là (chose incroyable en un
 si petit & si chetif estat), qui estoit de six vingts
 millions. Or

Or pour regarder que ces grands thresors ne se despendent point, ou ne soyent violez ou desrobez, les anciens les faisoient fondre & reduire en grandes masses & boules, comme les Perles & Romains; Ou les mettoient dedans les temples des Dieux, comme lieux de toute seureté, comme les Grecs au temple d'Apollon, qui toutesfois a esté souvent pillé & volé: les Romains au temple de Saturne. Mais le plus utile est comm'a esté dict, le prester avec quelque petit profit aux particuliers sous bons gages ou caution suffisante. Aussi faudroit il pour garder les finances des larrons, non pas vendre à gens de basse & mechanicque condition, mais donner à gentils hommes & gens d'honneur le maniemment des finances, & les offices financiers, comme les anciens Romains, qui en estrenoient les jeunes hommes des plus nobles & grandes maisons, & qui aspiroient aux plus grands honneurs & charges de la republique.

Après le conseil & finances, je pense bien *6. Chefs* mettre les armes, qui ne peuvent subsister, ny *de ceste* estre bien & heureusement levées & conduictes *provi-* sans ces deux. Or la force armée est bien neces- *sion, for-* saire au Prince, pour garder sa personne & son *ce ar-* estat: car c'est abus de penser gouverner un estat *mée.* long temps sans armes. Il n'y a jamais de seureté entre les foibles & les forts: & y a tousjours gens, qui se remuent dedans ou dehors l'estat. Or ceste force est ou ordinaire en tout temps, ou extraordinaire au temps de guerre. L'ordinaire est aux personnes & aux places. Les personnes sont de deux sortes: Il y a les gardes du corps, & de la personne du Souverain, qui servent non seulement à sa seureté & conservation, mais aussi pour son honneur & ornement: Car le beau
&

& bon dire d'Agésilais n'est pas perpétuellement vray, & y auroit trop de danger de l'essayer & s'y fier. Que le prince vivra bien assuré sans gardes s'il commande à ses subjects comme un bon pere à ses enfans (car la malice humaine ne s'arreste pas en si beau chemin.) Et les compagnies certaines entretenues & tousjours prestes pour les prompts necessités & soudaines occurrences, qui peuvent survenir. Car attendre au besoin à lever gens, c'est grande imprudence. Quant aux places, ce sont les forteresses & citadelles aux frontieres, au lieu desquelles aucuns & les anciens approuvent plus les colonies & nouvelles peuplades. L'extraordinaire est aux armes; qu'il luy convient lever & dresser en temps de guerre: comment il s'y doit gouverner, c'est à dire entreprendre & faire la guerre; c'est pour la seconde partie, qui est de l'action: ceste premiere est de la provision. Seulement je dis icy que le Prince sage doit outre les gardes de son corps avoir certaines gens tous prests & experimentés aux armes en nombre plus grand ou plus petit, selon l'estenduë de son estat, pour reprimer une soudaine rebellion ou esmotion, qui pourroit advenir dedans ou dehors son estat, reservant à faire plus grande levée lors qu'il faudra faire la guerre à bon escient & de propos delibéré, offensive, ou deffensive, & cependant tenir les arsenals & magasins bien garnis & pourvus de toutes sortes d'armes offensives & deffensives, pour equiper gens de pied & de cheval; plus, des munitions de guerre, d'engins, d'outils. Un tel appareil non seulement est necessaire pour faire la guerre, car ces choses ne se trouvent ny ne s'apprestent en peu de temps, mais encores il empesche la guerre. Car l'on n'est pas si hardy d'attaquer un estat, que l'on

*Au
chap.
suy-
vant.*

l'on sçait bien prest & bien garny. Il se faut apprestier à la guerre pour ne l'avoir point, *qui cupit pacem, parat bellum.*

Après toutes ces provisions nécessaires & essentielles, nous mettrons finalement les alliances, qui n'est pas un petit appuy & soustien de l'estat. Mais il faut de la prudence à les choisir & bien bastir, regarder avec qui l'on s'allie, & comment. Il faut s'allier avec des puissans & voisins: car s'ils sont foibles & esloignés, de quoy pourrout ils ayder, si ce n'est que tel soit assailly, de la ruine duquel doit venir la nostre? Car lors il doit le secourir & se joindre, quel qu'il soit: & s'il y a du danger à le faire ouvertement, que ce soit par alliance secrette, car c'est un tour de maistre de traiter alliance avec l'un au veu & sceu de tous, & avec l'autre par pratique secrette, mais que ce soit sans perfidie & meschanceté, qui est deffenduë: mais non pas la prudence mesmement pour la deffensive & pour la seureté de son estat.

Au reste il y a plusieurs sortes & degrés d'alliance; la moindre & plus simple est pour le commerce & trafic seulement: mais ordinairement elle comprend amitié, commerce, & elle est ou deffensive seulement, ou deffensive & offensive ensemble; & avec exception de certains Princes & estats, ou sans exception. La plus estroicte & parfaicte est celle, qui est offensive & deffensive envers tous & contre tous; pour estre amy des amis, & ennemy des ennemis: & telle est bon de faire avec des puissans & par egalle alliance. Aussi l'alliance est ou perpetuelle ou limitée à certain temps: ordinairement elle se faict perpetuelle, mais le meilleur & plus assure est de la limiter à certain temps: afin d'avoir moyen de reformer, oster ou adjoûster

25

7 Chef

de ceste

provi-

sion.

Al-

liance.

Avec

qui.

2

Com-

merce:

jouster aux articles, ou s'en departir du tout s'il est besoin, selon que l'on jugera estre expedient. Et quand bien on les jugeroit telles, qu'elles deussent estre perpetuelles, si est-ce qu'il vaut mieux les renouveler (ce que l'on peut & doibt-on faire avant que le temps expire) & renouer, que les faire perpetuelles. Car elles s'allanguissent & se relâchent: & qui se sentira grevé la rompra plustost, si elle est perpetuelle, que si elle est limitée: auquel cas il atendra le terme. Voila nos sept provisions necessaires.

C H A P. III.

Seconde partie de la prudence politique & du gouvernement d'estat, qui est de l'action & gouvernement du Prince.

I *Descri-
ption
som-
maire
de l'a-
ction
du
Prince.
Bien-
veillan-
ce, Au-
thorité,
deux
sous-
tiens du
Prince
& de
l'estat.* **A**Yant traité de la provision, & instruit le Souverain, dequoy & comment il doibt garnir & munir soy & son estat; venons à l'action, & voyons comment il se doibt employer & se prevaloir de ces choses, c'est à dire en un mot bien commander & gouverner. Avant traiter cecy distinctement selon le partage, que nous en avons fait, nous pouvons dire en gros, que bien gouverner & se bien maintenir en son estat gist à s'acquérir deux choses, bienveillance & autorité. La bienveillance est une bonne volonté & affection envers le souverain & son estat: L'autorité est une bonne & grande opinion, une estime honorable du Souverain & de son estat. Par le premier le Souverain & l'estat est aimé; par le second il est craint & redouté. Ce ne sont pas choses contraires, mais bien differentes, comme l'amour & la crainte. Toutes deux regardent les subjects & les estrangers: mais il semble

semble que plus proprement la bienveillance regarde les subjects, & l'autorité les estrangers,

amorem apud populares, metum apud hostes querat. Tacit.

A parler tout simplement & absolument, l'autorité est plus forte & vigoureuse, plus auguste & plus durable. Le temperament & l'harmonie des deux est chose parfaite; mais selon la diversité des estats, des peuples, leurs naturels & humeurs, l'une est plus aysee, & aussi plus requise en aucuns lieux qu'en autres. Les moyens d'acquiescer tous les deux sont touchés & compris en ce qui a esté dict cy dessus, spécialement de la vertu & des mœurs du souverain, non-obstant nous en parlerons de chacune un peu.

La bienveillance (chose tres utile & quasi du tout nécessaire, tellement que seule vaut beaucoup, sans elle tout le reste est peu assuré) s'acquiesce par trois moyens, douceur non seulement en paroles & en faits, mais encores plus aux commandemens & en l'administration, ainsi le requiert le naturel des hommes, qui sont impatientiens & de servir du tout & se maintenir en une entière liberté, *nec totam servitutem pati, donec totam libertatem.* Ils obeissent bien volontiers en subjects, mais non en esclaves, *domiti Tacit. ut pareant, non serviant.* Et à la verité l'on obeist plus volontiers à celuy qui commande doucement; *remissius imperanti melius paretur: qui vult amari, languida regnet manu.* La puissance, disoit Cesar, grand docteur en ceste matiere, médiocrement exercée, conserve tout, mais qui commande indifferemment & eshontément, n'est ny aymé ny assuré. Il ne faut pas toujours une douceur trop lasche, molle ny abandonnée, afin que l'on ne vienne en mépris, qui est encores pire que la crainte, *Sed incorrupto dignis honore.* C'est le tour de prudence, de temperer
S
cecy,

cecy, ne rechercher d'estre redouté en faisant du terrible; ny aymé en trop s'abaissant.

3
Benefi-
cence.

Le second moyen d'acquérir la bienveillance est beneficence, j'entens premierement envers tous, mesmement le petit peuple, par une providence & bonne police, par laquelle le bled & toutes choses nécessaires au soustien de ceste vie ne manquent, mais soient à bonne raison, voire abondent s'il est possible; que la cherté ne travaille point les subjects. Car le menu peuple n'a soin du public, que pour ce regard: *vulgo una ex republica annonæ cura.*

4
Libe-
ralité.

Le troisiéme moyen est la liberalité (beneficence plus speciale) qui est une amorce, voire un enchantement pour attirer, gagner & captiver les volontés. Tant est chose douce que de prendre, honorable de donner. Tellement qu'un sage a dict, qu'un estat se gardoit mieux par bienfaits que par armes. Elle a principalement lieu à l'entrée & un estat nouveau. A qui, combien, & comment il faut exercer liberalité, a esté dict cy dessus. Les moyens de bienveillance ont esté sagement pratiqués par Auguste, *qui militem donis, populum annonæ, cunctos dulcedine otii pollexit.*

5
Au-
thorité.

L'autorité est l'autre appuy des estats, *Majestas imperii, salutis tutela*; La forteresse invincible du Prince, par laquelle il scait avoir raison de ceux, qui osent le mespriser & luy faire teste. Aussi à cause d'icelle l'on ne l'ose attaquer, & tous recherchent d'estre bien avec luy. Elle est composée de crainte & de respect. Par ces deux le prince & son estat est redoutable à tous & assuré. Pour acquérir ceste autorité, outre la provision des choses susdictes, il y a trois moyens, qui se doivent soigneusement garder en la forme de commander. Le premier est

Qui
s'ac-
quiert
par

est la severité, qui est meilleure, plus salutaire, *Sever-*
 assée, durable que l'ordinaire douceur & *te.*
 grande facilité. Ce qui vient premierement du
 naturel du peuple, lequel, comme dict Aristo-
 te, n'est pas si bien nay, qu'il se range au de-
 voir par amour, ny par honte, mais par force
 & craincte des supplices; puis de la corruption
 generale des mœurs & desbauche contagieuse
 du monde, à laquelle ne faut pas penser pour-
 voir par douceur, qui aide plustost à malfaire.
 Elle engendre mespris & esperance d'impuni-
 té, qui est la peste des republicques & des es-
 tats, *Illecebra peccandi maxima spes impunita-* Cicero.
is. C'est une grace envers plusieurs & tout
 le public, de quelquefois en chastier bien quel-
 qu'un. Et faut parfois couper un doigt pour
 empêcher la gangrene de se prendre à tout
 le bras, selon cette responce d'un Roy de
 Thrace, à qui l'on disoit qu'il faisoit l'enragé
 & non le Roy: Que sa rage rendoit ses sub-
 jets sains & sages. La severité maintient les
 officiers & magistrats en devoir, chasse les flat-
 teurs, courretiers, meschans, impudens deman-
 deurs, & petits tyranneaux. Au contraire la
 trop grande facilité ouvre la porte à tous ces
 gens-là, dont il advient un espuisement des fi-
 nances, impunité des meschans, apauvrisse-
 ment du peuple, comme les catarrhes & flu-
 xions en un corps flouët & maladiif tombent
 sur les parties plus foibles. La bonté de Perti-
 nax, la licence d'Heliogabale penserent perdre
 & ruiner l'empire: la severité de Severe & puis
 d'Alexandre le restablit & remist en bon estat.
 Il faut toutefois que ceste severité soit avec
 quelque retenue, par intermission & à propos:
 afin que la rigueur envers peu de gens, tienne
 tout le monde en craincte, *Ut pœna ad paucos,*
 S 2 *metus*

metus ad omnes. Et les rares supplices servent plus à la reformation de l'estat, a dict un ancien, que les frequens. Cela s'entend, si les vices ne se renforcent, & ne s'opiniaient pas: Car lors il ne faut pas espargner le fer & le feu, *crudelium medicum intemperans ager facit.*

7 *Con-*
stance. Le second est la constance, qui est une fermeté & resolution, par laquelle le Prince marchant toujours de mesme pied, sans varier ny changer, maintient toujours & presse l'observation des loix & coustumes anciennes. Le changer & radviser, outre que c'est argument d'inconstance & irresolution apporte & aux loix, & au Souverain, & à l'estat du mespris & mauvaise opinion. Dont les sages defendent tant de rien remuër & rechanger aux loix & coustumes, fust ce en mieux: car le remuement apporte toujours plus de mal & d'incommodité, outre l'incertitude & le danger, que ne peut apporter de bien la nouveauté. Parquoy tous novateurs sont suspects, dangereux, & à chasser. Et n'y peut avoir assés forte & suffisante cause ou occasion de changer, si ce n'est une tresgrande, evidente & certaine utilité ou nécessité publique. Et en ce cas encores faudroit il y proceder comme d'aguet, doucement & lentement peu à peu, & quasi insensiblement, *leniter & lente.*

8 Le troisieme est à tenir toujours ferme en main le timon de l'estat, les reins du gouvernement, c'est à dire l'honneur & la force de commander & ordonner, & ne s'en fier ny remettre point à d'autre, & renvoyer toutes choses au conseil, afin que tous ayent l'œil sur luy, & sçachent que tout depend de luy. Le souverain, qui quitte tant peu que ce soit de son auctorité, gaste tout. Parquoy il ne doibt eslever
ny

ny aggrandir par trop personne, *Communis custodia principatus, neminem unum magnum facere. Scot.*
 Que s'il y en a desja quelqu'un tel, il le faut
 ravaller & reculer, mais doucement; & ne faire
 point les grandes & hautes charges perpetuelles
 ny à longues années: afin que l'on n'aye moyen
 de se fortifier à l'encontre du maistre, comme
 il est souvent advenu, *Nil tam utile, quam brevem potestatem esse, qua magna sit. Senec.*

Voila les moyens justes & honnestes au sou-
 verain, pour maintenir avec la bienveillance
 l'autorité; & se faire aimer, craindre & redou-
 ter tout ensemble: car l'un sans l'autre n'est ny
 assuré ny raisonnable. Parquoy nous abomi-
 nons une autorité tyrannique, & une crainte
 ennemie de bienveillance, qui est avec la haine
 publique, *oderint, quem metuant*, que les mes-
 chans acquierent abusans de leur puissance. Les
 conditions d'un bon prince & d'un tyran sont
 toutes notoirement dissemblables, & aisées à di-
 stinguier. Elles reviennent toutes à ces deux
 poincts, l'un garder les loix de Dieu & de nature,
 ou les fouler aux pieds; l'autre faire tout pour
 le bien public & profit de ses subjez, ou faire
 tout servir à son profit & plaisir particulier. Or
 le prince, pour estre tel qu'il doit, faut qu'il
 se souviene tousjours, que comme la felicite est
 de pouvoir tout ce que l'on veut, aussi est-ce
 vraye grandeur de vouloir tout ce que l'on
 doit: *Casari cum omnia licent, propter hoc mi-
 nus licet: ut felicitatis est, posse quantum velis; Traja.
 sic magnitudinis, velle quantum possis, vel potius
 quantum debeas.* Le plus grand malheur, qui
 puisse arriver à un prince, c'est de croire, qu'il
 luy est loisible tout ce qu'il peut, & luy plaist.
 Si tost qu'il a consenty à ce pensement, de bon
 l devient meschant. Or ceste opinion leur
 vient

vient des flatteurs, qui ne manquent jamais à leur prescher tousjours la grandeur de leur pouvoir; & bien peu y a de fideles serviteurs, qui leur osent dire l'obligation de leur devoir. Mais il n'y a au monde plus dangereuse flatterie, que celle qui se fait à soy-mesme: quand c'est un mesme le flatteur & le flatté; il n'y a plus de remede à ce mal. Neantmoins il arrive quelquefois par consideration de temps, personnes, lieux, occasions, qu'il faut qu'un bon Roy fasse des choses qui par apparence peuvent sembler tyranniques, comme quand il est question de reprimer une autre tyrannie, sçavoir d'un peuple forcené, duquel la licence est une vraye tyrannie: ou bien des nobles & riches qui tyrannisent les pauvres & le menu peuple: ou bien quand le Roy est pauvre & necessiteux, qui ne sçait où prendre argent, & fait des emprunts sur les riches. Et ne faut pas estimer tousjours estre tyrannie la severité d'un prince, ou bien les gardes & forteresses, ou bien la majesté des commandemens imperieux: qui sont quelquefois utiles, voire necessaires; & sont plus à souhaitter que les douces prieres des tyrans.

Voila les deux vrais soutiens du Prince & de l'estat. Si en iceux aussi le prince se sçait maintenir, & se préserver des deux contraires, qui sont les meurtriers du Prince & de l'estat, sçavoir hayne & mespris: desquels il faut dire un mot, pour mieux y pourvoir & s'en garder. La hayne, contraire à la bienveillance, est une mauvaise & obstinée affection des subjects contre le Prince & son estat: elle procede ordinairement de crainte pour l'advenir, ou desir de vengeance pour le passé, ou de tous les deux. Cette haine, quand elle est grande & est de plusieurs, à grande peine le Prince peut il eschapper, *Multo-*

10
Hayne,
Mes-
pris,
deux
meur-
triers
du
Prince.
Arist.
l. 5. pol.
Hayne.

rum

rum edis nulla opes possunt resistere. Il est exposé à tous, & n'en faut qu'un pour y mettre fin. *Multa illis manus, illi una cervix.* Il faut donc qu'il s'en preserve: ce qu'il fera en fuyant les choses, qui l'engendrent, sçavoir cruauté, & avarice, les contraires aux instrumens susdicts de bienveillance.

Il faut qu'il se garde pur & net de cruauté vilaine, indigne de grandeur, tres-infamé au prince: Mais au contraire qu'il s'arme de clémence, comme a esté dict cy dessus aux vertus de requises au prince. Mais pource que les supplices, bien qu'ils soyent justes & nécessaires en un estat, ont quelque image de cruauté, il doit prendre garde de s'y porter dextrement: & pour ce luy en voulons donner advis: par expres il ne doit mettre la main au glaive de justice, que bien tard & comme à regret: *libenter damnat, ces qui cito: ergo ibi parsimonia etiam vilissimi sanguinis.* 2. forcé pour le bien public, & plustost pour exemple, & empescher que l'on n'y retourne, que pour punir le coupable. 3. sans colere, ny joye, ou autre passion; que s'il en faisoit monstrier aucune, ce seroit compassion. 4. à la maniere accoustumée du pais & non par nouveaux supplices, tesmoignages de cruauté. 5. sans assister ny se trouver à l'exécution. 6. S'il en faut punir plusieurs, il les faut despescher vistement & tout en un coup; car les faire longuement trainer les uns apres les autres, semble que l'on s'y plaist & s'en paist.

Il faut aussi qu'il se garde d'avarice bien mesfante en un grand. Elle se monstre ou à trop exiger & tirer, ou à trop peu donner. Le premier desplait fort au peuple, avare de nature, & à qui le bien c'est le sang & la vie: c'est dequoy plus volontiers il se despite. Le second aux hommes

mes de service & de merite qui ont travaillé pour le public, & pensent qu'il leur est deu quelque entretien. Or comme le prince se doit gouverner en tout cela, & en matiere de finances, tant à faire fonds & imposer, qu'à despendre & reserver, il a esté bien au long discours au chapitre precedent. Seulement diray icy, que le prince se doit soigneusement garder de trois choses, l'une de ressembler, par trop grandes & excessives impositions, ces tyrans rongesubjects, mange-peuples, *qui devorant plebem sicut escam panis, δννοβέγοι, quorum ararium spoliarium civium, cruentarumque pradarum receptaculum*, car il y a danger de tumultes, tesmoing tant d'exemples & vilains accidens; seconde-ment de sordideté, tant à amasser (*Indignum lucrum ex omni occasione odorari: & ut dicitur, etiam à mortuo auferre*: parquoy ne se doit servir à cela d'accusations, confiscations, despouilles injustes) qu'à ne rien donner, ou donner trop peu & mercenairement, & se laisser par trop importuner par requestes & longue poursuite; Tiercement de violence en la levée, de fourrage, pillerie: & que s'il est possible l'on ne vienne à saisir les meubles, les outils du labourage. Cecy regarde principalement les receveurs & exacteurs, qui par leurs rigueurs exposent le Prince à la hayne du peuple, & le diffament, gens fins, cruels, à six mains & trois testes, dict quelqu'un. A quoy le Prince doit pourvoir, qu'ils soient preud'hommes: puis s'ils faillent, les chasser rudement avec rude chastiment, & grosses amandes, pour leur faire rendre & regorger, comme esponges, ce qu'ils ont succé & tiré induëment du peuple.

¹³
Mes-
pris.

Venons à l'autre pire ennemy, mespris, qui est une sinistre, vile, & abjecte opinion du prince

L I V R E T I I I.

417

prince de l'estat : c'est la mort des estats, comme l'authorité est l'ame & la vie. Qui maintient un homme seul, voire vieil & cassé sur tant de milliers d'hommes ; sinon l'authorité & la grande estime ? Si elle s'en va & se perd par mespris, il faut que le prince & l'estat donne du nes en terre. Et tout ainsi que, comme a esté *En co-* dict, l'authorité est plus forte & auguste, que la *chap.* bienvueillance, aussi le mespris est plus *art. 5.* traire & dangereux que la hayne, laquelle n'ose rien estant retenuë par la craincte, si le mespris, qui secouë la craincte, ne l'arme, & ne donne le courage d'executer. Il est vray que le mespris vient rarement, mesmement s'il est vray & legitime prince : Sinon qu'il soit du tout fayneant, & qu'il se degrade & prostitue soy mesme, & *Plin. in* *videatur exire de imperio.* Toutesfois il faut voir *paneg.* d'où il peut venir pour s'en garder. Il vient de choses contraires aux moyens d'aquerir *4* *autorité*, & specialement de trois, sçavoir :

De la forme de gouverner trop lasche, effemi- *Qui* née, molle, languissante & nonchalante, ou *vient* bien legere & volage, sans aucune tenuë, c'est de estat sans estat. Sous tels princes les subjects se *man-* rendent hardis, insolens, pensent que tout est *vaife* permis, que le prince ne se foucie de rien, *Malum sacon-* *principem habere, sub quo nihil ulli liceat: pejus, de gous-* *vern-* *um, sub quo omnia omnibus.*

Secondement du malheur du prince, soit en *Mal-* ses affaires, qui ne succedent pas bien, ou en *heur.* lignée, s'il est sans enfans, qui servent d'un grand appuy au prince, ou au moins certitude de successeurs, dont se plaignoit Alexandre le grand, *Orbitas mea, quod sine liberis sum, spernitur. Mu-* *nimen aula regii liberis.*

Tiercement des mœurs, specialement dis- *Mœurs* *vilai-* *nes.* luës, lasches & voluptueuses, yvrongnerie, gour- *man-*

Distinction de l'action du Prince. mandise; aussi de lourdisse, ineptie, laideur. Voyla en gros parlé de l'action du souverain. Pour la traicter plus distinctement & particulièrement, il se faut souvenir comme a esté dict au commencement, qu'elle est double, pacifique & militaire, j'entends icy l'action pacifique, l'ordinaire, qui se fait tous les jours, & en tout temps, de paix ou de guerre; la militaire qui ne s'exerce qu'en temps de guerre.

De la pacifique. Avis pour icelle. La pacifique & ordinaire du souverain ne se peut du tout prescrire, c'est chose infinie: & consiste autant à se garder de faire, comme à faire. Nous en donnerons icy des avis principaux & necessaires. Pour un premier, le prince doit pourvoir à ce qu'il soit fidellement & diligemment adverty de toutes choses. Ces toutes choses reviennent à deux chefs, dont y a deux sortes d'advertissemens & d'advertisseurs, qui tous doivent estre bien confidens & assurez, prudents & secrets; bien qu'aux uns est requise une plus grande liberté, fermeté, & franchise, qu'aux autres. Les uns sont pour l'advertir de son honneur & devoir, de ses deffauts, & luy dire ses verités. Il n'y a gens au monde, qui ayent tant de besoin de tels amis comme les Princes, qui ne voyent & n'entendent que par les yeux & par les oreilles d'autrui. Ils soustiennent une vie publique, ont à satisfaire à tant de gens, on leur cele tant de choses, que sans le sentir ils se trouvent engagés en la hayne & detestation de leurs peuples, pour des choses fort remediabes & fort aysées à eviter, s'ils en eussent esté advertis d'heure. D'autre par les advertissemens libres, qui sont meilleurs offices de la vraye amitié, sont perilleux à l'endroit des souverains; combien qu'ils soient bien delicats & bien foibles, si pour leur bien & profit ils ne peuvent

peuvent souffrir un libre advertissement, qui ne leur pinse que l'ouye, estant le reste de l'operation en leur main. Les autres sont pour l'advertir de tout ce qui se passe & se remue non seulement parmy les subjects & dedans l'enclos de son estat, mais encores ches les voisins; de tout, dis je, qui touche de loin ou pres l'estat sien & de ses voisins. Ces deux sortes de gens respondent aucunement à ces deux amis d'Alexandre, Ephestion & Craterus, dont l'un aimoit le Roy, & l'autre Alexandre, c'est à dire l'un l'estat, & l'autre la personne.

En second lieu le prince doit tousjours avoir en main un petit memorial & livret, contenant trois choses, principalement un registre abregé des affaires d'estat, afin qu'il sçache ce qu'il faut faire, ce qui est commancé de faire, & qu'il ne demeure rien imparfait & mal executé; une liste des plus dignes personages, qui ont bien merité, ou sont capables de bien meriter du public; un memoire des dons qu'il a fait, à qui pourquoy: autrement & sans ces trois il luy adviendra de faire de grandes fautes. Les grands Princes & sages Politiques l'ont ainsi bien pratiqué. Auguste, Tibere, Vespasian, Trajan, Adrian, les Antonins.

En tiers lieu, d'autant que l'un des principaux devoirs du prince est à discerner & ordonner des loyers & des peines, & pource que l'un est favorable & l'autre odieux, le Prince doit retenir à soy la distribution des loyers & bienfaits, qui sont estats, honneurs, offices, benefices, privileges, pensions, exemptions, immunités, restitutions, graces & faveurs; & renvoyer à ses officiers à faire & prononcer condamnations, amandes, confiscations, privations, supplices & autres peines.

17
4 *Dis-tribuer les loyers.* En distribution des loyers, dons & bienfaits, il s'y doit porter prompt & volontaire, les donner avant qu'ils soient demandés, s'il se peut, & n'attendre pas qu'il luy faille les refuser; & les donner luy mesme s'il peut, ou les faire donner en sa presence. Par ce moyen les dons & bien-faits seront beaucoup mieux receus, auront plus d'efficace: & l'on evitera deux grands inconveniens ordinaires, qui privent les gens d'honneur & de merite des loyers, qui leur sont deus; l'un est une longue poursuite, difficile & pleine de despence, qu'il convient faire pour obtenir ce que l'on veut & l'on pense avoir merité: ce qui est grief à gens d'honneur & de cœur. L'autre, qu'apres avoir obtenu du prince le don, avant qu'en pouvoir jouir, il couste la moitié & plus de ce que vaut le bienfait, & encores quelquefois viendra à rien.

18
De l'action militaire, qui est en trois poincts. 1. Entreprendre, où il faut deux choses. 1. Justice. Venons à l'action militaire du tout necessaire à la tuition & deffence du prince, des subjects, & de tout l'estat: traittons la brefvement. Toute ceste matiere revient à trois chefs, entreprendre, faire, finir la guerre. A l'entreprinse faut deux choses, justice & prudence; & fuir du tout les contraires, l'injustice & la temerité. Il faut premierement que la guerre soit juste: la justice doit marcher devant la vaillance, comme le deliberer va devant l'executer. Il faut abominer ces propos, Que le droict est en la force, que l'issuë en decidera, que le plus fort l'emportera. Il faut regarder à la cause, au fonds & au merite, & non à l'issuë: la guerre a ses droicts & loix, comme la paix. Dieu favorise les justes guerres, donne les victoires à qui il luy plaist, & s'en faut rendre capable, premierement par la juste entreprinse. Il ne faut donc pas pour toute cause qu'occasion commencer la

la guerre, *non ex omni occasione querere triumphum*: Et se bien garder que l'ambition, l'avarice, la colere ne nous y fourrent, qui sont toutesfois à vray dire plus ordinaires motifs des guerres: *una & ea vetus causa bellandi est profunda cupido imperii & divitiarum: Maximam gloriam in maximo imperio putant: Rupere fœdus impius lucri furor, & ira praceps.*

Pour rendre la guerre de tous poinçts juste, il faut trois choses: qu'elle soit indite & entreprinse par celuy, qui peut, qui est le seul souverain.

Pour cause juste, telle est absolument la defenfive justifiée par toute raison aux Sages, par necessité aux Barbares; par la coustume à toutes gens; par la nature aux bestes: deffensive, disje, de foy, où je comprends la vie, la liberté, & ses parens, & sa patrie: De ses alliés & confederés, c'est pour la foy donnée, pour les injustement oppressés, *Qui non defendit, nec obsistit, si potest injuria, tam est in vitio, quam si parentes, aut patriam, aut socios deserat.* Ces trois chefs de defenfive sont comprins en la justice par saint Ambroise, *Fortitudo, qua per bella tuetur à barbaris patriam, vel defendit infirmos, vel à latronibus socios, plena justitia est.* Un autre plus court la met en deux, foy & salut. *Nullum bellum à civitate optima suscipitur, nisi aut pro fide aut pro salute.* & l'offensive avec deux conditions; qu'il y aye eu offence precedente, comme outrage ou usurpation, & apres avoir redemandé clairement par heraut exprés ce qui a esté prins (*post clarigatum*) & recherché la voye de justice, qui doit tousjours aller la premiere. Car si l'on y veut entendre, & se soubmettre à la raison, faut s'arrester: sinon, le dernier & par ainsi necessaire est juste & permis, *justum bellum, quibus*

*Li-
vius.* *necessarium, pia arma, quibus nulla nisi in armis
relinquitur spes.*

3. A une bonne fin, sçavoir la paix & le repos.
*Sapientes pacis causa bellum gerunt, & laborem spe
otii sustentant: ut in pace sine injuria vivant.*

21 *Pru-
dence.* Apres la justice vient la prudence, qui fait
meurement deliberer avant que corner la guerre.
Dont pour ne s'y eschauffer pas tant, & se garder
de temerité, il est bon de penser à ces points:
Aux forces & moyens, tant siens que de son en-
nemy. 2. Au hazard & dangereuse revolution
des choses humaines, spécialement des armes,
qui sont journalieres, & ausquelles la fortune a
plus de credit, & exerce plus son empire, qu'en
toute autre chose; dont l'issuë peut estre telle,

*Li-
vius.* *qu'en une heure elle emportera tout, simul parta
ac sperata decora unius hora fortuna evertere potest.*

3. Aux grands maux, malheurs, & miseres
publiques & particulieres, qu'apporte necessaire-
ment la guerre, qui sont telles que la seule imagi-
nation est lamentable. 4. Aux calomnies, ma-
ledictions & reproches que l'on jette & verse sur
les auteurs de la guerre, à cause des maux qui
en arrivent: Car il n'y a rien plus subject aux
langués & jugemens, que la guerre. Mais tout
tombe sur le chef, *iniquissima bellorum conditio hac
est, prospera omnes sibi vendicant, adversa uni im-
putantur.* Toutes ces choses font que la plus juste
guerre est detestable, dict saint Augustin, &
que le souverain n'y doit entrer que par grande
necessité, comme il est dict d'Auguste: & ne se
laisser gagner à ces boutefeus & flambeaux de
guerre, qui par quelque passion particuliere, l'y
veulent eschauffer: *quibus in pace durius servitium
est, in id nati, ut nec ipsi quiescant, neque alios si-
nant.* Et sont souvent ceux à qui le nés saigne,

Pindar. quand il faut venir au fait. *Dulce bellum inexper-
tis.*

is. Le sage souverain se contiendra paisible, sans provoquer ny aussi craindre la guerre, sans remuer son estat & celuy d'autruy entre esperance & craincte, & venir à ces extremités de perir ou faire perir les autres.

Le second chef de l'action militaire est à faire la guerre. A quoy sont requises trois choses, 1. *Chef. munitions, hommes, reigles de guerre.* La faire la premiere est la provision & munition de toutes choses nécessaires à la guerre, qui doit estre où y a faite de bonne heure: car ce seroit grande imprudence d'attendre au besoin à chercher ce qu'il faut avoir tout prest. *Diu apparandum est 2. Pro- ut vincas celerius.* Or de la provision requise pour le bien du Prince & de l'estat ordinaire & perpetuelle en tout temps, a esté parlé en la premiere partie de ce chap. qui est toute de ce subject. Les principales provisions & munitions de guerre sont trois, deniers qui sont l'esprit vital & les nerfs de la guerre, en a esté parlé. 2. *Ar- mes tant offensives que deffensives, desquelles a esté aussi parlé.* Ces deux sont ordinaires & en tout temps. 3. *Vivres, sans lesquels l'on ne peut vaincre ny vivre, & est on deffaict sans coup ferir, le soldat se desbauche, & n'en peut on venir à bout.* *Disciplinam non servat jejunus exercitus: mais c'est une provision extraordinaire & non perpetuelle, qui ne se fait que pour la guerre, dont n'en a esté parlé cy dessus.* Il faut donc en deliberant de la guerre, faire de grands magazins de vivre, bleds, chairs salées, tant pour l'armée, qui est en campagne, que pour les garnisons des frontieres, qui peuvent estre assiegées.

La seconde chose requise à faire la guerre, sont les hommes propres à assaillir & à deffendre. Il les faut distinguer. La premiere distinction mes.

ction est en soldats ou gendarmes, & chefs ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les soldats sont le corps, les chefs sont l'ame, la vie de l'armée, qui donne mouvement & action. Or nous parlerons icy premierement des gendarmes & soldats qui sont le gros. Il y en a de diverses sortes; il y a les pietons & les gens de cheval, les naturels du pays, & les estrangers, les ordinaires & les subliiaires. Il les faut premierement tous comparer ensemble pour sçavoir, qui sont meilleurs & à preferer: & puis nous verrons comment il les faut bien choisir, & apres les gouverner & discipliner.

24
3 P/ustost
pietons
que ca-
valerie.

En ceste comparaiſon tous ne sont d'accord. Les uns, mesmes les rudes & barbares preferent les gens de cheval aux pietons, les autres au contraire. L'on peut dire que les pietons tout simplement & absolument sont meilleurs: car ils seruent & tout du long de la guerre, & en tous lieux, & en tous affaires; là où aux lieux montueux, scabreux & estroicts, & à assieger places, la cavalerie y est presque inutile. Ils sont aussi plustost prests & costent beaucoup moins: & s'ils sont bien conduicts & armés, comm'il faut, ils soustiennent le choq de la cavalerie. Aussi sont ils preferés par ceux, qui sont Docteurs en ceste besongne. On peut dire que la cavalerie est meilleure au combat, & pour avoir plustost fait: *Equestrium virium proprium cito parare, cito cedere victoriam.* Car les pietons n'ont pas si tost fait: mais ils agissent bien plus seurement.

25
2 Et
natu-
rels
qu'est-
tran-
gers.

Quant aux naturels & estrangers, aussi ne sont ils tous d'accord sur la preference, mais sans doute les naturels sont beaucoup meilleurs: car ils sont plus loyaux, que les estrangers mercenaires. *Venalesque manus, ibi fas, ubi maxi-*

Mar

ma merces; plus patiens & obeissans, se portans avec plus d'honneur & de respect envers les chefs; de courage aux combats, d'affection à la victoire, & au bien du pays: & coustent moins, & sont plus prests que les estrangers, souvent mutins, mesmes au besoin, & faisans plus de bruiet que de service, & la pluspart importuns, & onereux au public, cruels à ceux du pays, qu'ils fourragent comme ennemis: qui coustent à les faire venir & retourner: & les faut attendre souvent avec dommage grand. Que si en une necessité extreme il en faut, soit: mais qu'ils soient en beaucoup plus petit nombre, que les naturels, & ne facent qu'un membre & partie de l'armée, non le corps. Car il y a du danger, que s'ils se voient autant ou plus forts que les naturels, ils se rendent maistres de ceux, qui les ont appelez, comm'il est advenu souvent. Car celuy est maistre de l'estat, qui est maistre de la force: & aussi qu'ils soyent, s'il se peut, tirés des alliez & confederez, qui apportent plus de fidelité & de service que les simples estrangers: mais de se servir plus d'estrangers que naturels, est à faire aux tyrans, qui craignent leurs subjects: parce qu'ils les traitent comme ennemis, se font hayr d'eux, dont ils les redoubtent, & ne les osent armer ny aguerir.

Quant aux ordinaires & subsidiaires, il en faut de tous les deux: mais la difference entre Tant eux est, que les ordinaires sont en petit nombre, sont tousjours en paix & en guerre sur pieds & en armes: & d'eux a esté parlé en la provision, gens du tout destinez & confinez en la guerre, formez à tout exercice des armes, resolus. C'est la force ordinaire du Prince, son honneur en paix, sa sauvegarde en guerre; tel- les

les estoient les legions Romaines. Ceux-cy doyvent estre separez par troupes en temps de paix : afin qu'ils ne puissent rien remuer. Les subsidiaires sont en beaucoup plus grand nombre : mais ils ne sont pas perpetuels, ny du tout destineez à la guerre : ils ont d'autres vacations : au besoin & en temps de guerre, ils sont appellés au son du tambour, enrrollés, duiets, & instruits à la guerre. Et venant la paix se retirent & retournent à leurs vacations.

27 Nous avons entendu leurs distinctions & différences, maintenant faut adviser à les bien choisir. choisir ; c'est à quoy il faut diligemment adviser, Non le non pas à en amasser tant & en si grand nombre, nombre lequel n'emporte pas la victoire, mais la vail- mais la lance : & ordinairement peu sont qui font la vail- desroute. Une effrenée multitude nuist plus lance. qu'elle ne profite. *Non vires habet sed pondus, potius impedimentum, quam auxilium.* Ce n'est donc pas au nombre, mais en la force & vail- lance, *manibus opus est bello, non multis nominibus.* Il faut bien donc les choisir (non les acheter indifferemment, avec quelque somme legere par mois) qu'ils ne soient avanturiers, ignorans la guerre, racaille de ville, corrompus, vitieux, dissolus en toutes façons, piaffeurs, hardis à la picorée, & loin des coups, cerfs & lievres aux dangers, *Assueti latrociniis bellorum, insolentes, galeati lepores, purgamenta urbium, quibus ob egestatem & flagitia maxima peccandi necessitudo.*

28 Pour les bien choisir, il faut du jugement, de Ele- l'attention & de l'adresse, & à ces fins il faut tion de considerer ces cinq choses : le pays, c'est à dire soldats le lieu de leur naissance & nourriture. Il les faut en 5 prendre des champs, des montagnes, lieux steriles, rabotteux, ou voisins de la mer, nourris choses. à toute sorte de peine. *Ex agris suppiendum precipue*

cipue robur exercitus: aptior armis rustica plebs sub Veget.
dio & in laboribus enutrita, ipso terra sua solo &
cælo acrius animantur. Et minus mortem timet,
qui minus deliciarum novit in vita. Car ceux des
 villes, nourris à l'ombre, aux delices, au gain,
 sont plus lasches, insolens, effeminés, *vernacula Tacit.*
multitudo, lascivis sueta, laborum intolerans. 2. 2. Aa-
 L'aage, qu'ils soyent prins jeunes à 18 ans, ils ge.
 en sont plus souples & obeïssans: les vicils ont
 des vices, & ne se plient pas si bien à la discipline.

3. Le corps, duquel la stature grande est re- 3. *corps.*
 quise d'aucuns, comme de Marius & de Pyr-
 thus: mais encores qu'elle ne soit que medio-
 cre, moyennant que le corps soit fort sec, vi-
 goureux, nerveux, d'un regard fier, c'est tout
 un. *Dura corpora, stricti artus, minax vultus, ma- Tacit.*
ior animi vigor. Les gros, gras, fluides n'y valent
 rien. 4. L'esprit, qui soit vif, resolu, hardy, 4. *E-*
 glorieux, ne craignant rien tant que le deshon- *sprit.*
 neur & le reproche. 5. Condition, qui impor- 5. *Con-*
 te de beaucoup: car ceux, qui sont de vilaine *dition.*
 & infame condition, de qualité deshonneste,
 ou qui se sont meslés de mestiers sedentaires, ser-
 vans à delices & aux femmes, sont mal propres
 à ceste profession.

Après le choix & l'election, vient la disci- 19
 pline; car ce n'est pas assés de les avoir choisis *Bien*
 capables d'estre bons soldats, si l'on ne les fait; *disci-*
 & s'ils sont faités, si l'on ne les garde & entre- *plinés.*
 tient tels. Nature fait peu de gens vaillans; *Veget.*
 c'est la bonne institution & discipline. Or l'on *Recom-*
 ne sçauroit assés dire combien vaut & est utile *menda-*
 la bonne discipline en la guerre: c'est tout, c'est *tion de*
 elle qui a rendu Rome si florissante, & luy a *la di-*
 acquis la seigneurie du monde: aussi l'avoient *scipline.*
 ils en plus grande recommandation, que
 l'amour de leurs enfans. Or le principal poinct
 de

de la discipline est l'obeissance, à laquelle sert cet ancien precepte, Que le soldat doibt plus craindre son chef, que l'ennemy.

30 Or ceste discipline doibt tendre à deux fins :
Elle a à rendre les soldats vaillans & gens de bien : &
deux ainsi elle a deux parties, la vaillance & les
parties. mœurs. A la vaillance trois choses servent ;
 1. *Vail-* l'exercice assidu aux armes, auquel il les faut
lance contenir sans relasche : c'est d'où est venu le
qui mot latin *exercitus*, qui signifie armée. Cet
s'ac- exercice des armes est une instruction à les bien
quiert manier & s'en servir, se dresser aux combats,
par ex- tirer bien des armes, dextrement s'ayder du
ercice. bouclier, discourir & se représenter tout ce qui
 peut advenir aux combats, & venir à l'essay, comme en bataille rangée : proposer pris aux plus adroits pour les eschauffer. Le travail qui est tant pour les endurcir à la peine, à la sueur, à la poussiere, *exercitus labore profuit, otio confesescit*, que pour le bien & service de l'armée & fortification du camp, dont les faut apprendre à bien fossoyer, planter une pallissade, dresser une barricade, courir, porter fardeaux poyfans, ce sont choses necessaires tant pour se defendre, que pour presser & enclorre l'ennemy.

3. *Or-* L'ordre qui est de grand usage & doibt estre en
dre. plusieurs façons gardé en la guerre : Premièrement en la distribution des troupes, en bataillons, regimens, enseignes, camarades. Secondement en l'assiette du camp, qu'elle soit en quartiers disposez avec proportion, ayant ses places, entrées, isluës, logis, à propos pour ceux de cheval & de pied, dont il soit aysé à chacun de trouver son quartier, son compagnon. Tiercement au marcher par campagne & contre les ennemis, que chacun tienne son rang ; qu'ils soient également distans les uns des autres, sans

fans trop se presser ny s'elongner. Tout cest ordre est bien necessaire, & sert à plusieurs choses. Il est fort beau à voir, resjouyt les amis, estonne les ennemis, assure l'armée, facilite tous les remuëmens & les commandemens des chefs: tellement que fans bruiet, fans confusion, le general commande, & de main en main son intention parvient jusques aux plus petits. *Imperium ducis simul omnes copia sentiunt; & ad nutum regentis sine tumultu respondent.* Bref cet ordre bien gardé rend l'armée presque invincible. Et au contraire plusieurs se sont veuës perdre à faute d'ordre & de bonne intelligence.

La seconde partie de la discipline militaire re- 31
 garde les mœurs, qui sont volontiers bien des- 2 Re-
 bauchées & difficilement se reiglent parmy les gle-
 armes, *assidue dimicantibus difficile morum custodire* ment
mensuram. Toutesfois il y faut mettre peine, & des
 specialement y installer, s'il se peut, trois vertus: mœurs.
 continence, par laquelle toute gourmandise, En con-
 yvrongnerie, paillardise, & toute volupté infa- tinence.
 me soit chassée, laquelle apoltronit & relasche le Tacit.
 soldat. *Degenerat à robore ac virtute miles assuetu-*
dine voluptatum; tesmoin Annibal, qui fust Mode-
 amolly par delices en un hyver, & fust vaincu stie.
 par les vices, luy qui estoit invincible, & vain-
 quoit tout par armes; Modestie en paroles, chaf-
 sant toute vanité, vanterie, braverie de paroles:
 la vaillance ne remuë point la langue, mais les
 mains: n'est point harangueuse, mais execute.
Viri nati militia factis magni, ad verborum lin-
gueque certamina rudes: discrimen ipsum certami-
ni differt: viri fortes, in opere acres, ante id placidi.
 Et au contraire les grands parleurs ne valent rien.
Nimii verbi, lingua feroces. Or la langue est pour
 le conseil, la main pour le combat, dict Home-
 re; En faicts (c'est une simple & prompte obeïf-
 sance

32 *Absti-*
nence. fance sans marchander ou contrerooller les com-
mandemens des chefs) *hac sunt bona militia, vel-*
le, vereri, obedire. Abstinence, par laquelle les
soldats gardent leurs mains nettes de toute vio-
lence, fourrage, larrecin. Voyla en somme la
discipline militaire: laquelle le general fera va-
loir par loyer & recompenses d'honneur envers
les bons & vaillans; & punitions severes contre
les deffailans; car l'indulgence pert les sol-
dats.

33 *Des*
chefs. C'est assés parlé des soldats: disons mainte-
nant deux mots des chefs, sans lesquels les sol-
dats ne valent rien; c'est un corps sans ame; un
navire avec des vogeurs sans maistre, qui tient
le gouvernail. Il y en a de deux sortes, il y a le
Du ge-
neral. General & premier; & puis les subalternes.
Maistre de camp, Colonels: mais le General
(qui ne doibt jamais estre qu'un, sous peine de
perdre tout) c'est tout. C'est pourquoy a esté dict,
que l'armée vaut autant que vaut son general.
Et faut faire plus d'estat de luy, que de tout le

Tacit. reste, *plus in duce repones quam in exercitu.* Or ce
general c'est le prince mesmes & souverain, ou
celuy qu'il aura commis & bien choisi. La pre-
sence du Prince est de tresgrand poids & efficace,
pour obtenir la victoire: redouble la force & le
courage des siens; & semble estre requise, quand
il y va du salut de son estat, ou d'une province.
Aux guerres de moindre consequence il s'en peut

Tacit. desporter: *dubii praliorum exemptus summa re-*
rum & imperii seipsum reservet. Au reste un gene-
ral doibt avoir ces qualités, sçavant & experi-
menté en l'art militaire, ayant veu & senti tou-
tes les deux fortunes; *Secundarum ambiguarum-*
que rerum sciens, eoque interritus. 2. Provident,

Tacit. & bien advisé, & par ainsi rassis, froid & posé,
eslongné de toute temerité & precipitation: la-
quelle

quelle non seulement est folle, mais malheureuse : Or les fautes en la guerre ne se peuvent rabiller : *Non licet in bello bis peccare.* Parquoy il doit plustost regarder derriere soy que devant, *Ducem oportet potius respicere quam prospicere.* 3. Vi- *Sertor.* gilant & actif, & par son exemple menant & *in Plut.* faisant faire à ses soldats tout ce qu'il veut.

4. Heureux, le bon-heur vient du ciel : mais volontiers il suit & accompagne ces trois premieres qualités.

Après les munitions & les hommes de guerre, 34
venons aux reigles & advis generaux pour bien 3. *Chefs*
faire la guerre. Ce troisieme point est un tres- *des rei-*
grand & necessaire instrument de guerre, sans *gles &*
lequel & les munitions & les hommes ne sont *advis à*
que phantosmes, *Plura consilio quam vi perficiuntur.* *faire la*
Or de les prescrire certains & perpetuels, *il*
est impossible. Car ils despendent de tant de choses, qu'il faut considerer, & auxquelles il se faut accommoder, dont a esté bien dit, que les hommes ne donnent pas conseil aux affaires, mais les affaires le donnent aux hommes ; qu'il faut faire la guerre à l'œil. Il faut prendre advis sur le champ, *Consilium in arena* : car les choses, qui surviennent, donnent advis nouveaux. Il y en a toutesfois de si generaux & certains, que l'on ne peut faillir de les dire & les observer. Nous en desduirons icy brevement quelques *Pour*
uns, auxquels l'on pourra tousjours adjouster. *tout le*
Les uns sont à observer tout du long de la guerre, *temps*
que nous dirons en premier lieu, les autres sont *de la*
pour certains endroicts & affaires. *guerre.*

Le premier est de guetter soigneusement & empoigner les occasions, n'en perdre pas une, & ne permettre, s'il se peut, que l'ennemy prenne les siennes. L'occasion a grand cours en tous affaires humains, specialement en la guerre, où elle

elle aide plus que la force : 2. Faire son profit des bruiets, qui courent : car vrais ou faux peuvent beaucoup, mesmes au commencement. *Fama bella constant, fama bellum conficit, in spem metumve impellit animos.*

3. Mais quand l'on est en train, il ne s'en faut plus donner peine : les considerer bien, mais en laisser à faire ce qu'on doibt & peut, ce que la raison conseille, & demeurer la ferme.

4. Sur tout se garder de trop grande confiance & assurance, par laquelle on mesprise l'ennemy, & se rend on nonchalant & paresseux, c'est le plus dangereux mal qui soit en guerre. Qui mesprise son ennemy, se descouvre & se trahit soy-mesme, *Frequentissimum initium calamitatis, securitas. Nemo celerius opprimitur, quam qui non timet. Nil tuto in hoste despicitur : quem spreveris, valentiorum negligentia facies.* Il ne faut rien mespriser en guerre ; car il n'y a rien de petit ; & souvent de ce que l'on pense bien petit, il en advient de grands effects, *Sape parvum momentis magni casus : ut nihil timendi, sic nihil contemnendi.*

5. S'enquerir fort soigneusement & sçavoir l'estat & affaires de l'ennemy, specialement ces poincts icy ; 1. Le naturel, la portée, & les desseins du chef ; 2. Le naturel, les mœurs & maniere de vivre des ennemis ; 3. La situation des lieux, & le naturel du pays où l'on est. Annibal estoit excellent en cela.

34
Pour
les
com-
bats.

6. Pour le fait du combat, il faut adviser plusieurs choses, quand, où, contre qui, & comment : afin que ce ne soit mal à propos. Et ne faut venir à ceste extremité, qu'avec grande deliberation : choisir plustost tout autre moyen, & chercher à rompre son ennemy par patience, & le laisser battre au temps, au lieu, au defaut de

de plusieurs choses, que à ce hazard. Car l'issue des batailles est tres incertaine & dangereuse: *Incerti exitus pugnarum. Mars communis, qui saepe spoliantem & jam exultantem evertit, & percussit ab abjecto.*

8. Il ne faut donc venir à cela, que rarement, *Quand.* c'est à dire en la necessité, ou pour quelque grande occasion: necessité, comme si les difficultés croissent de vostre part; les vivres, les finances deffailent; les hommes se desgoutent, & s'en vont; l'on ne peut plus gueres subsister, *capienda rebus in malis praecepta via est;* Occasion, comme si vostre party est tout clairement plus fort: que la victoire semble vous tendre la main, que l'ennemy est à present foible & sera bien tost plus fort, & presentera le combat: qu'il ne s'en doute pas, & pense que l'on soit bien loin. Il est las & recreu, il repaist, les chevaux sont en la litiere.

9. Faut considerer le lieu, car il est de grande *Où.* consequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il se peut, que l'ennemy entre dans vos terres. Il faut aller au devant, au moins l'arrester à la porte. Et s'il y est entré, ne hazarder point la bataille, si ce n'est que l'on aye une autre armée preste: autrement c'est jouer & mettre son estat à l'hazard: particulièrement considerer le champ de bataille, s'il est propre pour soy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquefois un tresgrand avantage. La plaine campagne est bonne pour la cavalerie, les lieux estroicts, garnis de marests, fossez, arbres, favorisent l'infanterie.

Regarder avec qui, non avec les plus forts, *Avec* j'entens plus forts, non d'hommes, mais de *& con-* courage. Or il n'y a chose qui donne tant de *tre qui.* courage, que la necessité ennemy invincible.

T

Par-

Parquoy je dis, qu'il ne faut jamais se battre avec des desesperes. Cecy s'accorde avec le precedent, qui est de ne hazarder bataille dedans son propre pays; car l'ennemy entré y combat comme desesperé, sçachant que s'il est vaincu, il ne peut eschapper la mort, n'ayant forteresse ny retraite ou secours aucun, *unde necessitas in loco, spes in virtute, salus ex victoria.*

Com-
ment.

La maniere plus avantageuse, quelle qu'elle soit, est la meilleure; surprise, rusé à couvert, feignant d'avoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au piege: *spe victoria inducere, ut vincatur*; guetter & marquer les fautes, pour s'en prevaloir, & le charger de ce pas.

36
Pour les
batail-
les.

Pour les batailles rangées, sont requises ces choses; La premiere & principale est une belle & bonne ordonnance de ses gens: 2. un renfort & secours tout prest, mais couvert & caché, afin qu'inopinément survenant il estonne l'ennemy. Car toutes choses subites, encores que vaines & ridicules, donnent l'espouvante. *Primi in omnibus praeliis oculi vincuntur & aures.* 3. Arriver le premier au champ & estre rangé en bataille; l'on fait ainsi tout plus à son aise, & sert à croistre le courage des siens & abbattre celuy de son ennemy: car c'est estre assaillant: qui a tousjours plus de cœur que le soustenant. 4. Belle, brave, hardie, resoluë contenance du general & autres chefs. 5. Harangue pour encourager les soldats & leur remonstret l'honneur, le profit & seureté, qu'il y a en la vaillance. Le deshonneur, le danger, la mort sont pour les couards; *minus timoris, minus periculi; audaciam pro muro esse; efugere mortem, qui eam contemnit.*

37
4. Es-
tant
aux
mains.

Estant venu aux mains, si l'armée branle, faut que le general tienne ferme, fasse tout devoir d'un chef resolu, & brave gendarme, cou-
rir

rir au devant des estonnez , arrester les reculans, se jetter en la presse , faire cognoistre à tous siens & ennemis , que la teste , la main , la langue ne luy tremblent point.

Si elle a du meilleur & le dessus , la retenir , qu'elle ne s'espande & se desbande par trop à poursuyvre obstinément les vaincus. Il est à craindre, ce qui est advenu souvent , qu'en reprenant cœur ils jouënt au desespoir , fassent un effort , & desfassent les vainqueurs : c'est une violente maistresse d'escole que la necessité. *Clausis ex desperatione crescit audacia : & cum spei nihil est, sumit arma formido.* Leur faut plustost donner passage & faciliter leur fuitte ; encores moins permettre s'amuser au butin, si vous estes vainqueur. Il faut user de la victoire prudemment, afin qu'elle ne tourne en mal. Parquoy ne la faut salir de cruauté en ostant à l'ennemy tout espoir: car il y auroit du danger. *Ignaviam necessitas acuit, saepe desperatio spei causa est, gravissimi sunt morsus irritatae necessitatis ;* au contraire faut luy laisser occasion d'esperer, ouverture de paix, ne fouler ny ravager le pais conquis ; la fureur & la rage sont dangereuses bestes. Ny d'insolence, mais s'y comporter modestement , & se souvenir toujours du perpetuël flux & reflux de ce monde & revolution alternative , par laquelle de l'adversité naist la prosperité : & au contraire. Il y en a qui se noyent à deux doigts d'eau , & ne peuvent digerer une bonne fortune. *Magnam felicitatem concoquere non possunt : fortuna vitrea est, tunc, cum splendet, frangitur : ô insidam fiduciam. & saepe victor victus.* Si vous estes vaincu, de la sagesse à bien cognoistre & peser sa perte, c'est sottize de se faire croire que ce n'est rien , & se paistre de belles esperances, supprimer les nouvelles de la deffaicte. Il la faut con-

fiderer toute de son long, autrement comment y remediera l'on? Et puis du courage à mieux esperer, à restaurer les forces, faire nouvelle levée, chercher nouveau secours, mettre bonnes & fortes garnisons dedans les places fortes. Et quand le ciel seroit si contraire, comme il semble quelquefois s'opposer aux armes saintes & justes: il n'est toutesfois jamais deffendu de mourir au liêt d'honneur, qui est meilleur, que vivre en deshonneur.

18
*Que-
 stion des
 ruses de
 guerre.* Voila le second chef de ceste matiere achevé, qui est de faire la guerre, sauf un scrupule qui reste: Sçavoir s'il est permis d'user de ruses, fineses, stratagemes. Il y en a qui tiennent que non, qu'il est indigne de gens d'honneur & de vertu; rejettans ce beau dire, *Dolus, an virtus, quis in hosle requirat?* Alexandre ne voulust se prevaloir de l'obscurité de la nuit, disant ne vouloir des victoires desrobées, *malo me fortuna pigeat, quam victoria pudeat.* Ainsi les premiers Romains renvoyans aux Phaliskes leur maistre d'escole; à Pyrrhus son traistre medecin: faisants profession de la vertu, desadvouians ceux des leurs qui en faisoient autrement, reprouvans la subtilité Greque, l'astuce Aphricaine, & enseignans que la victoire vraye est avec la vertu, *qua salva fide & integra dignitate paratur*: celle qui est acquise par finesse n'est genereuse ny honorable, ny asseurée. Les vaincus ne se tiennent pour bien vaincus, *non virtute, sed occasione & arte ducis se victos rati: ergo non fraude neque occultis sed palam & armatum hosles suos ulcisci.* Or tout cela est bien dict vray, & s'entend en deux cas, aux querelles particulieres & contre les ennemis privés, ou bien quand il y va de la foy donnée, ou alliance traitée. Mais hors ces deux cas c'est à dire en guerre & sans prejudice de la foy, il est permis de

de quelque façon que ce soit desfaire son ennemy qui est desja condamné : & est loisible l'exterminer. C'est apres l'advis des plus grands guerriers (qui au contraire ont tous preferé la victoire acquise par occasion & finesse à celle de vive force ouverte ; dont à celle là ordonnent un bœuf pour sacrifice , & à celle icy un coq seulement) la decision de ce grand docteur chretien , *Cum justum bellum suscipitur , ut aperte pugnet quis , aut ex infeliis , nihil ad justitiam interest.* La guerre a naturellement des privileges raisonnables au prejudice de la raison. En temps & lieu est permis de se prevaloir de la fottise des ennemis , aussi bien que de leur lacheté.

Venons au troisiéme chef de ceste matiere militaire plus court & plus joyeux de tous , qui est de finir la guerre par la paix. Le mot est doux , la chose plaisante , tresbonne en toutes façons , *pax optima rerum , quas homini novisse datum est , militaria Pax una triumphus innumeris potior , & tresutile à re , sicut* tous partis , vainqueurs , & vaincus : Mais premierement aux vaincus plus foibles : ausquels premiers je donne advis de demourer armés , se monstrent assurez & resolus. Car qui veut la paix , faut qu'il se tienne tout prest à la guerre : dont a esté bien dict , que la paix se traite bien & heureusement sous le bouclier. Mais il faut qu'elle soit honneste & avec conditions raisonnables ; autrement combien qu'il soit dict qu'une paix fourrée est plus utile qu'une juste guerre , si est ce qu'il vaut mieux mourir librement & avec honneur , que servir honteusement. Et aussi pure & franche , sans fraude & faintise ; laquelle finisse la guerre , non la differe , *pace suspecta tutius bellum* : toutesfois en la necessité il se faut accommoder , comme l'on peut.

T 3

Quand

Quand le pilote craint le naufrage, il fait jet pour se sauver : & souvent il succede bien de se commettre à la discretion de l'adverfaire genereux : *Victores, qui sunt alto animo : secunda res in miserationem ex ira vertunt.* Aux vainqueurs je conseille ne se rendre fort difficiles à la paix, car bien qu'elle soit peut-estre moins utile qu'aux vaincus, si l'est elle : car la continuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue deffend de faire la guerre souvent à melmes ennemis, car ils apprennent à se defendre, & enfin à assaillir. Les morsures des bestes mourantes sont mortelles. *Fractis rebus violentior ultima virtus.* Et puis l'issuë est tousjours incertaine. *Melior tutiorque certa pax sperata victoria ; illa in tua, hac in Deorum manu est.* Et souvent à la queuë gist le venin, plus la fortune a esté favorable, plus la faut-il redouter : *nemo se tuto diu periculis offerre tam crebris potest.* Mais elle est vrayement honorable : c'est gloire ayant la victoire en main se rendre facile à la paix : c'est monstrier que l'on finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arrive un mauvais succès, c'est honte. L'on dict :

S. Bernard. La gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur : & il a perdu tous les deux. Mais faut ottroyer une paix gracieuse & debonnaire, afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, à la premiere commodité les vaincus se

Livius. revolteront. *Si bonam dederitis, fidam & perpetuam : si malam, haud diuturnam.* C'est grandeur de monstrier autant de douceur envers les vaincus supplians, comme de vaillance contre l'ennemy. Les Romains ont tresbien pratiqué cecy, & s'en sont bien trouvés.

C H A P

C H A P. IV.

*De la prudence requise aux affaires difficiles,
mauvais accidens, publics & privés.*

P R E F A C E.

A Pres avoir parlé de la prudence politique requise au souverain pour bien agir & gouverner, nous voulons icy separément parler de la prudence requise à se garder, & remedier aux affaires & accidens difficiles & dangereux, qui surviennent tant au souverain qu'aux subjects & particuliers. Premièrement Dives affaires & accidens sont en grande diversité: ils sont publics ou particuliers: sont à venir & nous menacent, ou ja presans & pressants; les uns sont seulement douteux & ambigus, les autres sont dangereux par difficulté & importans à cause de la violence. Et ceux cy, qui sont les plus grands & difficiles, sont ou secrets & cachés; & sont deux, sçavoir conjuration contre la personne du prince, ou l'estat, & trahison contre les places & compagnies: ou manifestes & ouverts, & ceux cy sont de plusieurs sortes. Car ou ils sont sans forme de guerre & ordre certain, comme les esmotions populaires pour quelque prompt & legere occasion, factions & ligues entre les subjects des uns contre les autres, en petit & grand nombre, grands ou petits; seditions du peuple contre le prince ou le magistrat, rebellion contre l'autorité & la teste du prince: ou sont meurtris & formés en guerres, & s'appellent guerres Civiles; Qui sont en autant de sortes, que les susdits troubles & remuemens, car c'en sont les causes, fondemens & semences; mais ont creu & sont venus en consequence & durée. De tous nous dirons distinctement, & donnerons advis & conseil, pour s'y conduire sagement tant aux souverains qu'aux particuliers, grands, & petits.

I. *Des maux & accidens qui nous menassent.*

Aux accidens contraires, ausquels nous sommes subjects, il y a deux manieres de se porter diverses; & peuvent estre toutes deux bonnes, selon le naturel divers, & des accidens, & de ceux à qui ils arrivent: l'une est de contester fort & s'opposer à l'accident, remuer toutes choses pour le conjurer & destourner, au moins esmousser sa poincte, & amortir son coup, luy eschapper ou le forcer. Cecy requiert une ame forte & opiniastre. L'autre est de prendre les choses incontinent au pire, & se refoudre à les porter doucement & patiemment, & cependant attendre paisiblement ce qu'il adviendra sans se tourmenter à l'empescher. Celuy-là estude à ranger les evenemens, cestuy-cy soy-mesme: celuy-là semble plus courageux, cestuy-cy jouë au seur: celuy-là est suspens, agité entre la crainte & l'esperance; cestuy-cy se met à l'abry, & se loge si bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus basse marche est la plus ferme & le siege de constance. Celuy-là travaille d'en eschapper, cestuy-cy de souffrir: & souvent cestuy-cy en a meilleur marché. Il y a souvent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuir & se donner garde, qu'à souffrir. L'avaricieux se tourmente plus que le pauvre, le jaloux que le cocu. En celuy-là est plus requise la prudence, car il agit; en cestuy-cy la patience. Mais qui empesche que l'on ne faict tous les deux par ordre: & que là où la prudence & vigilance ne peut rien, y succede la patience? Certes aux maux publics il faut essayer le premier; & y sont tenus ceux qui en ont la charge & le peuvent; aux particuliers chacun choisist son meilleur.

II. *Maux*

II. *Maux & accidens presens, pressans
& extremes.*

LE moyen propre pour alleguer les maux & adoucir les pallions, ce n'est pas s'y opposer, car l'opposition les pique & despote davantage. On aigrit & irrite le mal par la jalousie du debat & du contraste: Mais c'est ou en les destournant & divertissant ailleurs, ainsi que les Medecins qui ne peuvent bien purger & exterminer du tout le mal, le divertissent, & le font deriver en une autre partie moins dangereuse. Ce qui se doit faire tout doucement & insensiblement: e'est un excellent remede à tous maux, & qui se pratique en toutes choses, si l'on y regarde bien, par lequel l'on nous fait avaler les plus rudes morceaux & la mort mesmes insensiblement: *abducendus animus est ad alia studia, curas, negotia; loci denique mutatione tanquam agroti non convalescentes, saepe curandus est.* Comme à ceux qui passent une profondeur effroyable l'on conseille de clorre, ou destourner les yeux. On amuse les enfans lors que l'on leur veut donner le coup de la lancette. Faut pratiquer l'expedient & la ruse d'Hippomenes, lequel ayant à courir avec Atalante fille d'excellente beauté, pour y perdre la vie, s'il estoit devancé; ou avoir la fille en mariage, s'il gaignoit en la course; se garnit de trois belles pommes d'or, lesquelles il laissa tomber à diverses fois, pour amuser la fille à les cueillir, & ainsi la divertissant gaigner l'avantage & elle; ainsi si la consideration d'un malheur ou rude accident present, ou la memoire d'un passé nous poise fort, ou quelque violente passion nous agite & tourmente, que l'on ne puisse dompter, il faut changer & jeter sa pensée ailleurs, luy substituer un autre accident

dent & passion moins dangereuse. Si l'on ne la peut combattre, il luy faut eschapper, fourvoyer, ruser, ou bien l'affoiblir, la dissoudre & detremper avec d'autres amusemens, & pensées, la rompre en plusieurs pieces: Et tout cela par destours & divertissemens.

L'autre advis aux dernieres & tresdangereuses extremités, où n'y a plus que tenir, est de baisser un peu la teste, presser au coup, ceder à la necessité, car il y a grand danger qu'en s'opiniastant par trop à ne rien relascher, l'on donne occasion à la violence de fouler tout aux pieds. Il vaut mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Il a esté reproché à Caton d'avoir esté trop roide aux guerres civiles de son temps, & plustost avoir laissé la republique encourir toutes extremités, que la secourir un peu aux despens des loix. Au rebours Epaminondas au besoin continua sa charge outre le terme, bien que la loy luy prohibast sur la vie; & Philopœmen est loué qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement gouverner selon les loix, mais encores commander aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit. Il faut au besoin biaiser, ployer un peu, tourner le tableau de la loy, sinon l'oster, esquiver & gauchir pour ne perdre tout, c'est un tour de prudence qui n'est contraire à raison, & justice.

III. *Affaires douteux & ambigus.*

Aux choses ambiguës, où les raisons sont fortes de toutes parts, & l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus commode, nous apporte de l'incertitude & perplexité, le meilleur est se jeter au party où y a plus d'honnesteté & de justice: Car encore qu'il en mesadvienne, si

si restera-il tousjours une gratification au dedans, & une gloire au dehors d'avoir choisi le meilleur. Outre que l'on ne sçait quand on eust prins le party contraire, ce qu'il en fust advenu, & si l'on eust eschappé son destin. Quand on doute quel est le meilleur & plus court chemin, il faut tenir le plus droict.

IV. *Affaires difficiles & dangereux.*

AUX affaires difficiles, comme aux accords, y vouloir apporter trop de seureté, c'est les rendre mal assurez, parce que l'on y employe plus de temps, plus de gens s'en empeschent, l'on y mesle plus de choses, & de clauses; Et de là naissent les differents; Joinct que c'est, ce semble, despiter la fortune, & se vouloir exempter de sa jurisdiction, ce qui ne se peut, *vim suam ingruentem refringi non vult*. Il est meilleur les faire plus brievement & doucement avec un peu de danger, que d'y estre si exact, & chagrin.

Aux affaires dangereux il faut estre sage & courageux, il faut prévoir & sçavoir tous les dangers, ne les faire point plus grands ne plus petits par faute de jugement, penser qu'ils n'arriveront pas tous, & n'auront pas tous leur effect, que l'on en eschappera plusieurs par industrie, ou par diligence, ou autrement, quels sont ceux, ausquels l'on pourra estre aidé, & là dessus prendre courage, se refoudre & ne quitter l'entreprise honnelle pour iceux: le sage est courageux, car il pense, discourt & se prepare à tout; le courageux aussi doit estre sage.

V. *Conjurations.*

NOUS entrons aux plus grands, importans, & dangereux accidens: par quoy nous les traiterons plus au long & expressement les

Le troisieme est tenir bonne mine à l'accoustumé, sans rien ravaller; & publier par tout, qu'il est bien adverty de toutes les menées qu'on dresse, & faire croire que rien ne se remuë, qu'il n'en sente incontinent le vent. Ce fut un expedient que fournit utilement quelcun à Denis tyran de Sicile; qui luy cousta un talent. Le quatriesme est d'attendre sans effroy & sans trouble tout ce qui pourra advenir. Cesar pratiqua bien ces trois derniers moyens, mais non le premier. Il vaut mieux, disoit-il, mourir une fois, que demeurer tousjours en transe & en fiebvre continuë d'un accident, qui n'a point de remede, & faut en tout cas remettre tout à Dieu. Ceux qui ont prins autre chemin, & ont voulu courir au devant par supplices & vengeances, tres rarement s'en sont bien trouvés, & n'ont pour cela eschappé, tesmoin tant d'Empereurs Romains.

Mais la conjuration descouverte, la verité trou-³
vée, que faut il faire? punir bien rigoureusement les conjurés: Espargner telles gens, c'est trahir cruellement le public. Ils sont ennemis de la liberté, bien & repos de tous, la justice le requiert. si est-ce qu'il y faut de la prudence. Et ne s'y faut porter tousjours & par tout de mesme fa-^{Puni- tion des con- jurés & les avis sur ce.}
çon. Quelquefois il faut soudainement executer, mesmement s'il y a petit nombre de conjurés. Mais soit en petit ou grand nombre, il ne faut par gehennes & tortures vouloir sçavoir les complices (si autrement & secrettement l'on les peut sçavoir, & faire mine de ne les sçavoir est bon): car l'on chercheroit ce que l'on ne voudroit pas trouver. Il suffit que par la punition d'un petit nombre, les bons subjects soient contenus en leur devoir, & destournés ceux qui ne sont pas ou pensent n'estre pas decelés. Vou-
loit

loir tout sçavoir par tortures ; c'est exciter force gens contre soy. Quelquefois faut dilayer la punition : bien faut-il promptement pourvoir à sa seureté ; mais les conjures peuvent estre tels ou la descouverte faite en tel temps , qu'il n'en faut pas faire le semblant ; & les vouloir punir sur l'heure , c'est jouer à tout perdre. Le meilleur de tous c'est de prevenir la conjuration , l'eluder & rendre vaine , feignant pour ce coup ne sçavoir les conjurés : mais faire comme si l'on vouloit pourvoir à autre chose , comme firent les Carthinois à Hannon leur capitaine ,

Justin. optimum & solum saepe insidiarum remedium , si non intelligantur. Mais qui plus est, quelquefois faut

Tacit. pardonner , si c'est un grand , à qui le prince & l'estat soyent obligés, duquel les enfans , parens, amis soyent puissans. Que ferez vous? comment rompre tout cela? s'il se peut avec seureté , faut pardonner , ou au moins addoucir la peine. La clemence en cet endroit est quelquefois non seulement glorieuse au prince , *nil gloriosius principe impune lesa* ; Mais de tres grande efficace pour la seureté à l'advenir , destourne les autres de semblable dessein , & fait qu'ils s'en repentent , ou en ont honte: l'exemple en est tres beau d'Auguste envers Cinna.

VI. Trahison.

Descrip- tion. **T**rahison est une conspiration ou entreprinse secrete contre une place ou une troupe : c'est comme la conjuration , un mal secret, dangereux , difficile à eviter : car souvent le traistre est au milieu & au giron de la compaignée ou du lieu qu'il veut vendre & livrer. A ce malheureux mestier sont volontiers subjects les avaricieux , esprits legers , hypocrites : & ont
VO-

volontiers cecy, qu'ils font bien sonner la fidelité, la louent & gardent ambitieusement en petites choses, & par là se voulant couvrir ils se decouvrent. C'est la marque pour les cognoistre. Les advis y sont presque tous mesmes, qu'en la conjuration, sauf en la punition: laquelle doit estre icy prompte, grieve & irremissible; car ce sont gens inal nés, incorrigibles, trespernicieux au monde, dont ne faut avoir pitié.

VII. *Esmotions populaires.*

Il y en a plusieurs sortes selon la diversité des causes, personnes, maniere & durée, comme se veira apres: faction, ligue, sedition, tyrannie, guerres civiles: mais nous parlerons icy tout simplement & en general de celles qui s'esmeuvent à la chaude, comme tumultes subits, & ne durent gueres. Les advis & remedes sont, leur faire parler & remonstrer par quelqu'un, qui soit d'autorité, de vertu & reputation singuliere, eloquent, ayant la gravité & ensemble la grace & l'industrie d'amadouër un peuple: Car à la presence de tel homme, comme à un esclair, le peuple se tient coy:

*Veluti magno in populo cum saepe coorta est
Seditio, sa vitque animis ignobile vulgus,
Famque faces & saxa volant, furor arma ministrat.*

*Tum pietate gravem ac meritis, si forte virum
quem*

Conspexere, silent, arrectisque auribus astant.

Ille regit dictis animos & pectora mulcet.

Quelquefois le chef mesme y aille: Mais il faut que ce soit avec un front ouvert, une forte assurance, ayant l'ame quitte & nette de toute imagination de la mort, & du pis qu'il peut

ad-

advenir : car d'y aller avec contenance douteuse & incertaine, par flatterie, douce & humble remonstrance, c'est se faire tort & ne rien avancer. Cecy pratiquoit excellemment Cesar contre ses legions mutinées & armées contre luy.

stetit aggere fulti

*Cespitis intrepidus vultu, meruitque timeri
Nil metuens.*

Autant en fit Auguste à ses legions Actiaques, dict Tacite. Il y a donques deux moyens de jouyr & appaiser un peuple esmeu & furieux. Cestuy-cy qui est meilleur & plus noble, convient au chef s'il y va : mais il y doit bien penser, comme a esté dict : L'autre plus ordinaire est par flatterie & amadouement, car il ne luy faut pas resister tout ouvertement. Les bestes sauvages ne s'appriivoisent jamais à coups de baston ; dont les belles paroles ny les promesses ne doivent estre espargnées. En ce cas les sages permettent de mentir, comme l'on fait envers les enfans & les malades. En cela estoit excellent Pericles, qui gaignoit le peuple par les yeux, les oreilles, & le ventre, c'est à dire par jeux, comedies, festins, & puis en faisoit ce qu'il vouloit. Ceste maniere plus basse & servile, mais necessaire, se doibt pratiquer par celuy, que le chef envoie, comme fit Menenius Agrippa à Rome : car s'il pense l'avoir de haute luitte, lors qu'il est hors des gonds de raison, sans rien quitter, comme vouloient Appius, Coriolan, Caton, Phocion, sont contes.

VIII. Faction & ligue.

Descri- ption. **F**action ou ligue est un complot & association des uns contre les autres entre les subjects, soit ou entre les grands ou les petits, en grand

grand nombre ou petit. Elle vient quelques-fois des haynes, qui sont entre les particuliers & certaines familles, mais le plus souvent d'ambition, (peste des estats) chacun voulant avoir le premier rang. Celle qui est entre les grands est plus pernicieuse. Il y en a, qui ont voulu dire, qu'elle est aucunement utile au souverain, & fait le mesme service au public, que les riottes des serviteurs en la maison, disoit Caton. Mais cela ne peut estre vray, sinon aux tyrans, qui craignent que les subjects soyent d'accord; ou bien de petites & legeres querelles d'entre les villes, ou d'entre les Dames de la cour, pour sçavoir force nouvelles: mais non pas des factions importantes, qu'il faut estouffer dès leur naissance, & leurs marques, noms, habillemens, soubriquets, qui sont quelquesfois semences de vilains effects, tesmoin le grand embrasement & les grands meurtres advenus en Constantinople pour les couleurs de *Zona- verd & bleu*, sous Justinien; deffendre les as- *rat.* semblées secretes, qui peuvent servir à cela. Les advis sur ce sont, si la faction est entre deux *2* seigneurs; le Prince taschera par douceur de *Les ad-* paroles, ou menaces les accorder, comme fist *vis &* Alexandre le grand entre Ephestion & Crate- *reme-* rus, & Archidamus entre deux de ses amis. S'il *des.* ne peut, il leur doibt donner des arbitres non suspects ny passionnés. Le mesme doibt-il faire si la faction est entre plusieurs sujets, ou villes, & communautés. S'il faut que luy mesme parle, il le fera avec conseil, appellé pour eviter l'envie, & la hayne des condamnés. Si la faction est entre gens qui sont en fort grand nombre, & qu'elle soit si forte qu'elle ne se puisse appaiser par justice, le Prince y employera la force pour l'esteindre du tout: mais il se gardera bien de se
monstres

monstrer affectionné à l'une plus qu'à l'autre : car à cela y a grand danger , & plusieurs se sont perdus ; & est indigne de sa grandeur , se faire compagnon des uns & ennemy des autres , luy qui est le maistre de tous : & s'il faut venir à punition , il doibt suffire que ce soit des chefs plus apparens.

XI. *Sedition.*

*De-
scri-
ption
longue.*

*2
Avis
& re-
medes.*

Sedition est un violent mouvement de la multitude contre le Prince , ou le Magistrat : Elle naist & vient d'oppression ou de crainte : car ceux qui ont faict quelque grande faute , craignent la punition ; les autres pensent & craignent qu'on leur vueille courir sus : & tous deux par apprehension du mal se remuent pour prevenir le coup. Aussi naist de trop grande licence , de disette , & necessité , tellement que les gens propres à ce mestier sont les endebtés , & mal accommodés de tout , legers , eventez , & qui craignent la justice. Tous ces gens ne peuvent durer en paix , la paix leur est guerre , ne peuvent dormir qu'au milieu de la sedition , ne sont en franchise que parmy les confusions. Pour mieux conduire leur faict ils conferent ensemble en secret , font de grandes plaintes , usent de mots ambigus , puis parlent plus ouvertement , & font les zelez à la liberté , & au bien public , au soulagement du peuple ; & sous ces beaux pretextes ils sont suyvis de grand nombre. Les avis & remedes sont , premiere-ment ceux , qui servent aux esmotions populaires , faire parler à eux , & leur remontrer par gens propres à cela , comm'a esté dit. 2. Si cela ne profite , il faut s'armer , & fortifier , & pour cela ne proceder contr'eux , mais leur donner
loisir

loisir & terme de mettre l'eau en leur vin, aux mauvais de se repentir, aux bons de se réunir. Le temps est un grand medecin, mesmement aux peuples plus prests à se mutiner & rebeller, qu'à combattre. *Ferocior plebs ad rebellandum, quam bellandum: tentare magis quam tueri libertatem.* 3. Cependant essayer à les esbranler par esperance & par craincte; ce sont les deux moyens, *spem offer, metum intende.* 4. Tascher à les desunir & rompre leur intelligence. 5. En gagner & attirer par soubmain quelques-uns d'entr'eux par promesses & secrettes recompenses, dont les uns se retirent d'eux pour venir à vous, les autres demeurent avec eux pour vous y servir, vous advertissant de leurs menées & les endormissant & atiedissant leur chaleur. 6. Attirer & gagner les autres, leur accordant une partie de ce qu'ils demandent, & par belles promesses en termes ambigus. Il sera puis apres aysé de revoquer justement ce qu'ils auront extorqué injustement par sedition, *irrita facies, quae per seditionem expresserint*: & laver tout par douceur & clemence. 7. S'ils retournent en santé, raison & obeissance, les faut traiter doucement, & se contenter du chastiment de fort peu des principaux auteurs & boutefeux, sans s'enquerir davantage des complices, mais que tous se sentent en seureté & en grace.

X. La tyrannie & rebellion.

LA tyrannie, c'est à dire la domination violente contre les loix & coustumes, est sou- *Descri-*
ption.
 vent cause des grands remuëmens publics, d'ou il advient rebellion, qui est une eslevation du peuple contre le Prince, à cause de sa
 tyran-

tyrannie pour le chasser & debouter de son siege. Et differe de la sedition en ce qu'elle ne veut point recognoistre le Prince pour son Maistre : la sedition ne va pas jusque là , mais elle est mal contente du gouvernement , se plaint & veut un amandement en iceluy. Or cette tyrannie est exercée par gens mal nez , cruels , qui ayment les meschans , broüillons , rapporteurs , hayssent & redoubtent les gens de bien & d'honneur , *quibus semper aliena virtus formidolosa , nobilitas , opes , gestique honores pro crimine , ob virtutes certissimum exitium : & non minus ex magna fama quam mala.* Mais ils sont bien punis ; car ils sont hays & ennemis de tous : vivent en perpetuelle craincte & apprehension : tout leur est suspect : sont bourrelez & deschirez au dedans en leurs consciences , & en fin perissent de male-mort & bien tost , car c'est chose tres-rare qu'un vieil Tyran.

Advis & remedes. Les advis & remedes en ce cas sont au long deduits cy apres en lieu plus propre. Les advis reviennent à deux , empescher à l'entrée le Tyran , qu'il ne se rende maistre ; estant installé & reconnu le souffrir , & luy obeir. Il vaut mieux le tolerer , qu'esmouvoir sedition & guerre civile , *pejus , deteriusque tyrannide sive injusto imperio bellum civile* , l'on n'y gaigne rien , le regimber , ou rebeller , enaigrit , & rend encores plus cruels les mauvais Princes : *Nihil tam exasperat tunc in fervorem vulneris , quam ferendi impatientia.* La *Bruto.* modestie & obeissance les adoucit : car la douceur du Prince , dit ce grand Prince Alexandre , ne consiste pas seulement en leur naturel , mais aussi au naturel des subjects ; lesquels souvent par leurs medifances , & mauvais deportemens , irritent & gastent le Prince , où l'empirent , *Curt. Tacit. quio mitigantur imperia , & contra contumacia inferio-*

feriorum lenitatem imperantis diminuit: contumaciam cum pernicie, quam obsequium cum securitate malunt.

XI. Guerres civiles.

Quand l'un de ces susdicts remuëmens publics, esmotions populaires, faction, sedition, rebellion, vient à se fortifier & durer jusques à prendre un train & forme ordinaire, c'est une guerre civile: laquelle n'est autre chose qu'une prise & menée d'armes par les sujets, ou entr'eux, & c'est esmotion populaire ou faction & ligue: ou contre le Prince, l'estat, le Magistrat, & c'est sedition ou rebellion. Or il n'y a mal plus miserable, ny plus honteux: c'est une mer de malheurs. Et un sage a tres bien dict, que ce n'est pas proprement guerre, mais maladie de l'estat, maladie chaude & frenaisie. Certes qui en est l'auteur, doit estre effacé du nombre des hommes, & chassé des bornes de la nature humaine. Toute sorte de meschanceté s'y trouve, impieté & cruauté entre les parens mesmes, meurtres avec toute impunité, *Occidere palam, ignoscere non nisi fallendo licet, non atas, non dignitas quemquam protegit, nobilitas cum plebe perit, lateque vagatur ensis.* Toute desloyauté, discipline abolie. *In omne fas, nefasque avidos aut venales, non sacro, non prophano abstinentes.* Le petit & inferieur faict du compagnon avec le grand. *Rheni mihi Caesar in undis dux erat, hic socius. Facinus quos inquinat, aequat.* Lequel n'ose parler, car il est du mestier, encores qu'il ne l'approuve, *Obnoxiiis ducibus & prohibere non ausis.* C'est une confusion horrible. *Merru ac necessitate huc illuc mutantur.* Somme ce n'est que misereres. Mais il n'y a rien si miserable que

2
Ses
causes.

Avis
& re-
medes.

que la victoire. Car quand pour le mieux elle tomberoit entre les mains de celuy, qui a le droit de son costé, elle le rendroit insolent, cruel, & farouche, voire quand il seroit d'un doux naturel, tant ceste guerre intestine acharne, & est un venin, qui consume toute l'humanité. Et n'est en la puissance des chefs de retenir les autres. Il y a deux causes à considerer des guerres civiles. L'une secrette, laquelle comme elle ne se sçait & ne se voit, aussi ne se peut elle empêcher, ny remedier: c'est le destin, la volonté de Dieu, qui veut chastier ou du tout renger un estat. *In se magna ruunt, latis hunc numina rebus crescendi posuere modum.* L'autre est bien apperceuë par les Sages, & s'y peut bien remedier, si l'on veut, & que ceux à qui il appartient, y mettent la main: C'est la dissolution & generale corruption des mœurs: par laquelle les vau-neans & n'ayans que faire veulent remuer, mettre tout en combustion, couvrir leurs playes par les maux de l'estat. Car ils ayment mieux estre accablez de la ruine publique que de la leur particuliere. *Miscere cuncta & privata vulnera rei-publica malis operire: nam ita se res habet, ut publica ruina quisque malit quam sua proteri, & idem passurus minus conspici.* Or les avis & remedes à ce mal de guerre civile sont à la fin au plus tost, ce qui se fait par deux moyens, accord, ou victoire. Le premier vaut mieux, encores qu'il ne fust pas tel que l'on desire, le temps remediera au reste. Il faut quelquefois se laisser un peu tromper, pour sortir de guerre civile, comm'il est dit d'Antipater, *bellum finire cupienti, opus erat decipi.* La victoire est dangereuse, car il est à craindre que le victorieux en abuse, & ensuyve une tyrannie. Pour bien s'y porter il se fait de faire de tous les auteurs de troubles, & autres

re.

remuëurs & sanguinaires, tant d'une part que d'autre, soit en les envoyant loin sous quelque beau pretexte & charge; en les divisant, ou les employant contre l'estranger; & traittant au reste doucement le menu peuple.

XII. *Advis pour les particuliers en toutes les susdictes divisions publiques.*

Voyla plusieurs especes de troubles & divisions publiques: ausquelles & à chacune d'icelles ont esté donnés advis & remedes pour le regard du Prince; maintenant il en faut donner pour les particuliers. Cecy ne se vuide pas en un mot: il y a deux questions; l'une, s'il est loisible à l'homme de bien de prendre party, ou demeurer coy; l'autre en tous les deux cas, c'est à dire estant d'un party, ou n'en estant point, comment l'on s'y doit comporter. Quant au premier point il se propose pour ceux qui sont libres, & ne sont encores engagés à aucun party: car s'ils y sont ja engagés, ceste premiere question n'est pour eux; ils sont renvoyés à la seconde. Je dis cecy à cause que l'on peut bien estre d'un party, non par chois & dessein, mais par force que l'on n'approuve pas, mais parce que l'on s'y trouve tout porté & attaché par tresgrandes & puissantes liaisons, que l'on ne peut honnestement rompre, qui couvrent & excusent assez, estans naturelles & equivalentes. Or la premiere question a des raisons & exemples contraires. Il semble d'une part que l'homme de bien ne scauroit mieux faire que de se tenir coy, car il ne scauroit s'immiscer à aucun party sans faillir, pource que toutes ces divisions sont illegitimes de soy, & ne peuvent estre menées ny subsister sans inhumanité & injustice. Et plu-

Deux

que-

stions.

La

premiere,

s'il

saut

prendre

party

ou se

tenir

coy.

Vel-
leius,
l. 2.

plusieurs gens de bien ont abhorré cela, comme respondit Asinius Pollio à Auguste, qui le prioit de le suyvre contre Marc Antoine. D'autre part est-il raisonnable de se joindre aux bons & ceux qui ont le droict: Le sage Solon l'a ainsi jugé, voire il chassie rudement celuy qui s'en retire & ne prend party. Le professeur de vertu, Caton, l'a ainsi practiqué, ne se contentant de tenir un party, mais y commandant. Pour vuider ce doute il semble que les hommes illustres, qui ont & charge publique & credit & suffisance en l'estat, peuvent & doivent se ranger du party qu'ils jugeront le meilleur: car ils ne doivent abandonner en la tourmente le gouvernail du vaisseau, qu'ils conduisoient en bonace: doivent servir à leur dignité, pourvoir à la seureté de l'estat; & les privés, ou qui sont moindres en charge & en suffisance d'estat, s'arrester & se retirer en quelque lieu paisible & asseuré durant la division: & tous les deux se comporter, comm'il va estre dict. Au reste pour le chois du party, quelquesfois il n'y a point de difficulté: car l'un est si injuste & si malheureux que l'on ne s'y peut mettre avec aucune raison. Mais d'autres fois la difficulté est bien grande, & puis il y a plusieurs choses à penser outre la justice & le droict des parties.

La 2.

com-
ment se
com-
porter.

3. Venons à l'autre point qui est du comportement de tous. Or il se vuide en un mot par l'advis & la reigle de moderation, suivant l'exemple d'Atticus, tant renommé pour sa modestie & prudence en tels orages, tenu tousjours & estimé pour favoriser le bon party, toutesfois sans s'envelopper aux armes, & sans offense de l'autre party.

Outrez.
-Mode-
rez.

1. Parquoy ceux qui sont declarés d'un party, s'y doivent porter non outrez, mais avec mode-

moderation, ne s'embefognant point aux af-
 fairez, s'ils n'y sont tous portez & pressez, &
 en ce cas s'y porter avec tel ordre & attreinpan-
 ce que l'orage passe sur leur teste sans offen-
 ce, n'ayant aucune part à ces grands desordres &
 insolences qui s'y commettent; mais au rebours
 les adoucissans, destournans, eludans comm'ils
 pourront. Ceux qui ne sont declarez ny enga-
 gez à aucun party (desquels la condition est
 plus douce & meilleure) encores que peut-estre
 au dedans & en affection ils en ont un, ne doi-
 vent demeurer neutres, c'est à dire, ne se soucier *Neu-*
 de l'issuë & de l'estat des uns ny des autres, de-
 meurant à eux seuls, & comme spectateurs en
 theatre se paiffans des miseres d'autruy. Tels
 sont odieux à tous & courent enfin grande
 fortune, comm'il se lit des Thebains en la guer-
 re de Xerxes, & de Jabes Galaad. *Neutralitas nec Jud.*
amicos parit, nec inimicos tollit. La neutralité n'est 21.
 ny belle ny honneste, si ce n'est avec consente-
 ment des partis, comme Cesar qui declara de *Liv.*
 tenir les neutres pour siens, au contraire de
 Pompée qui les declara ennemis: ou à un estran-
 ger, ou à tel, qui pour sa grandeur & dignité
 ne s'en doibt point mesler, mais plustost estre
 reclame arbitre & modérateur de tous. Ny aussi
 & moins encores inconstans, chancelans, metis, *Incon-*
 Prothées, plus odieux encores que les neutres, *stans.*
 & offensifs à tous. Mais ils doyvent (demeurans
 partisans d'affection s'ils veulent, car la pensée
 & l'affection est toute nostre) estre communs *Com-*
 en actions, offensifs à nuls, officieux & gratieux *muns.*
 à tous: se complaignans du malheur commun.
 Tels ne se font point d'ennemis, & ne perdent
 leurs amis. Ils sont propres à estre mediateurs, *Media-*
 & amiables compositeurs, qui sont encores *teurs.*
 meilleurs que les communs. Ainsi des non-
 par-

partisans qui sont quatre : deux sont mauvais, les neutres & les inconstans : & deux bons, les communs & les mediateurs : mais tousjours l'un plus que l'autre, comme des partisans il y en a deux, les outrés & moderez.

XIII. *Des troubles & divisions privées.*

AUX divisions privées l'on peut commodement & loyalement se comporter entre ennemis, si ce n'est une egale affection au moins temperée : ne s'engager tant aux uns, qu'ils puissent requerir tout de nous, & aussi se contenter d'une moyenne mesure de leur grace, ne rapporter que les choses indifferentes ou cogneues, ou qui servent en commun, ne disant rien à l'un que l'on ne puisse dire à l'autre à son heure, en changeant seulement l'accent & la façon.

De la Justice en general.

CHAP. V.

De la Justice seconde vertu.

I Justice est rendre à chacun ce qui luy appartient, à soy premierement, & puis à autrui : & par ainsi elle comprend tous les devoirs & offices d'un chacun : qui sont doubles, le premier est à soy-mesme, le second à autrui : & sont compris en ce commandement general qui est le sommaire de toute justice, *Tu aymeras ton prochain comme toy mesme*, lequel non seulement met le devoir envers autrui en second lieu, mais il le monte & le regle au patron en devoir & amour envers soy, car, comme disent les Hebreux, il faut commencer la charité par soy mesme.

Le

Le commencement donc de toute justice, le premier & plus ancien commandement est de la raison sur la sensualité. Auparavant que l'on puisse bien commander aux autres, il faut prendre à commander à soy-mesme, rendant la raison la puissance de commander, & assubjettissant les appetits & les pliant à l'obeïssance. C'est la premiere originelle justice interne, propre, & la plus belle qui soit. Ce commandement de l'esprit sur la partie brutalle & sensuelle, de laquelle sourdent les passions, est bien comparé à un escuyer, qui dresse un cheval, pource que se tenant tousjours dedans la selle, il le tourne & manie à sa volonté.

Pour parler de la justice, qui s'exerce au dehors & avec autruy, il faut sçavoir qu'il y a double justice: une naturelle, universelle, noble, philosophique; l'autre artificielle, particuliere, politique, faicte & contraincte au besoin des polices & estats. Celle-là est bien mieux reiglée, plus roide, nette & belle, mais elle est hors l'usage, incommode au monde tel qu'il est, *Veri jus germanaque justitia solidam & expressam effigiem nullam tenemus; umbris & imaginibus utimur.* Il n'en est aucunement capable comm'a esté dit. (Voyés l. 1. c. 4.) C'est la reigle de Polyclete inflexible, invariable: Ceste-cy est plus lasche & molle, s'accommodant à la foiblesse & nécessité humaine & populaire. C'est la reigle Lesbienne & de plomb, qui ploye & se tort, selon qu'il est besoin, & que le temps, les personnes, les affaires, & accidens requierent. Ceste-cy permet au besoin & approuve plusieurs choses, que celle-là rejetteroit & condamneroit du tout. Elle a plusieurs vices legitimes, & plusieurs actions bonnes, illegitimes. Ceste-là regarde

tout purement la raison, l'honneste: ceste-cy considere fort l'utile, le joignant tant qu'elle peut avec l'honnesteté. De celle-la qui n'est qu'en idée & en theorique n'en faut point parler.

4
De la
justice
usuelle:
est di-
stin-
guée.

La justice usuelle, & qui est en pratique par le monde, est premierement double, sçavoir legale astrainte aux termes des loix; selon laquelle les Magistrats & Juges ont à proceder: l'autre equitable, laquelle sans s'assubjectir aux mots de la loy marche plus librement, selon l'exigence des cas, voire quelquefois contre les mots de la loy. Or pour mieux dire, elle meine & reigle la loy selon qu'il faut: dont a dict un sage, que les loix mesmes & la justice ont besoin d'estre menées & conduictes justement, c'est à dire avec equité. Ceste-cy est en la main de ceux, qui jugent en souveraineté. Item pour en parler plus particulièrement, il y a double justice; l'une commutative entre les particuliers, laquelle se meine par porportion Arithmetique; l'autre distributive administrée publiquement par proportion geometrique: elle a deux parties, la recompense, & la peine.

5
N'y a
point
de
vraye
justice
au
monde.

Or toute ceste justice usuelle & de pratique n'est point vrayement & parfaictement justice: & l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté. Toute justice humaine est meslée avec quelque grain d'injustice, faveur, rigueur, trop, & trop peu: & n'y a point de pure & vraye mediocrité: d'où sont sortis ces mots des anciens, qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droict en gros; & injustice en petites choses, qui veut faire justice en grandes. Les legislateurs pour donner cours à la justice commutative, tacitement permettent de se tromper l'un l'autre, & à certaine mesure, mais qu'il ne passe point

point la moitié de juste prix : & c'est pource qu'ils ne sçauoient mieux faire. Et en la justice distributive, combien d'innocens pris, & de coupables absous & relaxez & sans la faute des juges ! sans conter le trop, ou le trop peu, qui est presque perpetuel en la plus nette justice: la justice s'empesche elle mesmes, & la suffisance humaine ne peut voir ny pourvoir à tout. Voicy entre autres un grand deffaut en la justice distributive, de punir seulement, & non salarier, bien que ce soyent les deux parties & les deux mains de la justice: mais selon qu'elle s'exerce communement elle est manchotte & incline toute à la peine. La plus grande faueur que l'on reçoive d'elle, c'est l'indemnité, qui est une monoye trop courte pour ceux, qui font mieux que le commun. Mais il y a encores plus; car soyés defféré & accusé à tort, vous voilà en peine & souffrez beaucoup: enfin vostre innocence cognüe vous en sortés absous de la dernière punition, mais sans reparation de l'affliction, qui vous demeure tousjours. Et l'accusateur moyennant qu'il aye apporté si petite couleur que ce soit (qui est facile à faire) s'en va sans punition, tant est escharse la justice au loyer, & recognoissance du bien, & toute au chastiment. Dont est venu ce jargon, que faire justice, & estre subject à justice, s'entend tousjours de la peine: Et est aisé qui veut, de mettre un autre en peine, & le reduire en tel estat, qu'il n'en sortira jamais qu'avec perte.

De la justice & du devoir y a trois parties principales. Car l'homme doit à trois; à Dieu, à soy, à son prochain: au dessus de soy, à soy, & à costé: du devoir envers Dieu, qui est la pieté & religion, a esté assés dict amplement

6
Divi-
sion de
ceste
matie-
re.

cy dessus. Il reste donc icy à parler du devoir envers soy, & son prochain.

C H A P. VI.

*De la Justice & de voir de l'homme à
soy-mesme.*

C'icy est assés compris en tout cest oeuvre ; au premier livre qui enseigne à se cognoistre & toute l'humaine condition ; au second qui enseigne à estre sage, & en donne les advis & les reigles ; & au reste de ce livre, specialement es vertus de force & temperance ; toutesfois comme un sommaire je mettray icy quelques advis plus exprés & formels.

1. Le premier & fondamental advis est de se resoudre à ne vivre point par acquit, à l'incertain & à l'advanture, comme font presque tous, qui semblent se moquer & ne vivre pas à bon escient, ne traittent & ne conduisent point leur vie serieusement, attentivement, vivent du jour à l'autre, comm'il adviendra. Ils ne goustent, ne possèdent, ny ne jouyssent de la vie : mais ils s'en servent pour faire d'autres choses. Leurs desseins & occupations troublent souvent & nuisent plus à la vie qu'ils n'y servent. Ces gens icy font tout à bon escient, sauf de vivre. Toutes leurs actions & les petites pieces de la vie leur sont serieuses : mais tout le corps de la vie n'est qu'en passant & comme sans y penser : c'est un presupposé, à quoy ne faut plus penser : ce qui n'est qu'accident leur est principal, & le principal ne leur est qu'accessoire. Ils s'affectionnent & se roidissent à toutes choses, les uns à amasser sciences, honneurs, dignités, richesses ; les autres à prendre leurs plaisirs, chasser, jouer, passer le temps ; les autres à des specu-

la-

lations, fantaisies, inventions: les autres à manier & traiter affaires: les autres à autres choses: mais à vivre ils n'y pensent pas. Ils vivent comme insensiblement estans bandés & pensifs à autres choses. La vie leur est comm'un terme & un delay pour l'employer à autre chose. Or tout cecy est tres-injuste, c'est un malheur & trahison à soy-mesme: c'est bien perdre sa vie, & aller contre ce qu'un chacun se doit, qui est de vivre serieusement, attentivement, & joyeusement, *bene vivere & latari: sibi semper valere & vivere doctus*, afin de bien vivre & bien mourir: c'est la tasche d'un chacun. Il faut mener & conduire sa vie à la façon d'un grand affaire de poids & de consequence, & comme un prix fait, duquel il faut rendre compte exactement & par le menu. C'est nostre grand affaire: aussi tout le reste n'est que baboyes, choses accessoires & superficiaires. Il y en a qui delibèrent bien de ce faire, mais c'est quand il ne leur faut plus vivre; ressemblient à ceux, qui attendent à vendre & acheter jusques apres que la foire est passée: & puis font des sortes & vaines plaindes, Ne me sera-il jamais loisible de faire ma retraicte, & vivre à moy: *quam seruum est l. 1. incipere vivere, cum desinendum est: quam stulta c. 36. mortalitatis oblivio? dum differtur, vita transcurrit.* Voila pourquoy les sages crient de bien mesnager le temps, *tempori parce*; Que nous n'avons besoin de chose tant que du temps, disoit Zenon. Car la vie est courte, & l'art est long; non l'art de garir, mais plustost de vivre, qui est la Sageste. A ce premier & capital advis servent les suivans.

2. Apprendre à demeurer, se delecter & contenter seul, voire se passer de tout le monde, si besoin est; la plus grande chose est de

ſçavoir eſtre à ſoy, la vertu ſe contente de ſoy, gagnons ſur nous de pouvoir à bon eſcient vivre ſeuls, & y vivre à noſtre aïſe, apprenons à nous paſſer & nous deſprendre de toutes les liaiſons, qui nous attachent à autruy, & que noſtre contentement deſpende de nous, ſans chercher, ny auſſi deſdaigner ou reſuſer les compagnies, voire gayement & aller & ſ'y trouver, ſi le beſoin noſtre ou d'autruy le requiert: mais ne nous y acoquiner, & y eſtablir noſtre plaïſir, comme aucuns, qui ſont comme demy-perdus eſtans ſeuls. Il faut avoir au dedans ſoy dequoy ſ'entretenir & contenter, & *in ſinu ſuo gaudere*. Qui a gagné ce point, ſe plaïſt par tout & en toutes choſes. Il faut bien faire la mine conforme à la compagnie & à l'affaire, qui ſe preſente & ſe traicte, & ſ'accommoder à autruy: triſte ſi beſoin eſt, mais au dedans ſe tenir tousjours meſme: Cecy eſt la meditation & conſideration, qui eſt l'aliment & la vie d'eſprit, *cujus vivere eſt cogitare*. Or par le benefice de nature il n'y a occupation, que nous facions plus ſouvent, plus long temps, qui ſoit plus facile, plus naturelle & plus noſtre, que mediter, entrettenir ſes penſées. Mais elle n'eſt pas à tout de meſme, ains bien diverſe, ſelon que les eſprits ſont, aux uns c'eſt ſetardie, oyſiveté languiffante, vacance & diſette de toute autre beſoigne: mais les grands en font leur principale vacation & plus ſerieux eſtude, dont ils ne ſont jamais plus embeſoignés, ny moins ſeuls (comme il eſt dict de Scipion) que quand ils ſont ſeuls, & ſejournent d'affaires, à l'imitation de Dieu, qui vit, & ſe païſt d'eternelle penſée. C'eſt la beſoigne des dieux (dict Ariſtote) de laquelle naiſt leur beatitude & la noſtre.

Or

Or ceste solitaire occupation, & cest entreten joyeux ne doit point estre en vanité; moins en chose vitieuse; Mais en l'estude & cognoissance profonde & puis diligente culture de soy-mesme: c'est le pris fait, le principal, premier & plus plein ouvrage de chacun. Il faut toujours se guetter, taster, sonder, jamais ne s'abandonner, estre toujours ches soy, se tenir à soy: Et trouvant que plusieurs choses ne vont pas bien, soit par vice & defaut de nature, ou contagion d'autruy, ou accident survenu, qui nous trouble, faut tout doucement les corriger & y pourvoir. Il faut s'arraisonner soy mesme, se redresser & remettre courageusement, non pas se laisser aller & couler par desdain & nonchalance.

3

Se cognoistre & cultiver.

Il faut aussi en evitant toute faineantise & fetardise, qui ne fait qu'enrouiller & gaster l'esprit & le corps, se tenir toujours en haleine, en exercice & en office: non toutesfois trop tendu, violent & penible, mais sur tout honneste, vertueux, & serieux: & plustost pour ce faire, se tailler de la besongne, & se proposer des desseins pour s'y occuper joyeusement, conferant avec les honnestes hommes & les bons livres, dispensant bien son temps & non vivre tumultuairement & à l'azard.

4

Se tenir en exercices.

Mesnager bien & faire son profit de toutes choses qui se presentent, se font, se disent, s'en faire leçon, se les appliquer sans en faire bruiet ny semblant.

5

Mesnager toutes choses.

Et pour plus particulariser nous scavons que le devoir de l'homme envers soy est en trois, comme il a trois parties à reigler & conduire, l'esprit, le corps, & les biens. Pour l'esprit, (le premier & principal, auquel appartiennent premierement & par preciput les advis generaux, c'est à

6

Reigler son esprit.

dire son
juge-
ment.

que nous venons de dire, nous sçavons que tous ses mouvemens reviennent à deux, penser & desirer: l'entendement & la volonté, auxquels respondent la science & la vertu, les deux ornemens de l'esprit. Quant au premier, qui est l'entendement, il le faut preserver de deux choses aucunement contraires & extremes, sçavoir sottise & folie, c'est à dire de vanités & niaiseries, d'une part, c'est l'abattardir & le perdre; il n'a pas esté fait pour niaiser, *non ad jocum & lusum genitus, sed ad severitatem potius*: & d'opinions fantasques, absurdes & extravagantes, d'autre, c'est le fallir & villaner. Il le faut paistre & entretenir de choses utiles & sereines, le teindre & abreuver d'opinions saines, douces, naturelles; & ne faut pas tant estudier à l'eslever & guinder, à le tendre & roidir, comme à le reigler, ordonner, & policer. L'ordre & la pertinence c'est l'effect de Sagesse, & qui donne prix à l'ame, & sur tout se garder de presumption, opiniastrété, vices familiers à ceux qui ont quelque gaillardise & vigueur d'esprit: plustost se tenir au doute, en suspens, principalement es choses, qui reçoivent oppositions & raisons de toutes parts, malaisées à cuire & digerer: c'est une belle chose, que sçavoir bien ignorer, & douter est la plus seure, de laquelle ont fait profession les plus nobles philosophes, voire c'est le principal effect & fruit de la science.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choses se reigler & sousmettre à la droite raison, qui est l'office de vertu, non à l'opinion volage, inconstante, fausse ordinairement; moins encores à la passion. Ce sont les trois, qui remuent & regissent nos ames. Mais voicy la difference: le sage se reigle & range à ce qui est

est selon nature & raison, regarde au devoir, tient pour apocryphe & suspect ce qui est de l'opinion, condamne tout à fait ce qui est de la passion, & pource vit il en paix, chemine tout doucement en toutes choses, n'est point subject à se repentir, se desdire, changer: car quoy qu'il advienne, il ne pouvoit mieux faire ny choisir: & puis il ne s'eschauffe point; car la raison va tout doux. Le fol qui se laisse mener à ces deux, ne fait qu'extravaguer, se gendarmer: jamais ne repose. Il est tousjours à se radviser, changer, rabbiller, repentir, & jamais n'est content: aussi n'appartient-il qu'au sage de l'estre, & qu'à la raison & à la vertu de nous faire, & rendre tels. *Nulla placidior quies, nisi quam ratio composuit.* L'homme de bien se doit regenter, respecter, & craindre sa raison & sa conscience, qui est son bon genie: si qu'il ne puisse sans honte broncher en leur presence, *rarum est, ut satis se quisque vereatur.*

Quant au corps, l'on luy doit assistance & conduite. C'est folie de vouloir sequestrer & desprendre ces deux parties principales l'une de l'autre: au rebours il les faut rallier & rejoindre. La nature nous a donné le corps comme instrument nécessaire à la vie: il faut que l'esprit, comme le principal, prenne la tutelle du corps. Il ne le doit pas servir: ce seroit la plus vile, injuste, honteuse & onereuse servitude de toutes: mais l'assister, le conseiller, & luy estre comme mary. Il luy doit donc du soin, & non du service: il le doit traiter comme seigneur, non comme tyran; le nourrir, non l'engraisser, luy montrant qu'il ne vit pas pour luy, mais qu'il ne peut vivre icy bas sans luy. C'est adressé à l'ouvrier de sçavoir bien user & se servir de ses outils: Aussi est ce un grand avan-

Sage à l'homme de se sçavoir bien servir de son corps, & le rendre instrument propre à exercer la vertu. Au reste le corps se conserve en bon estat par nourriture modérée & exercice bien réglé. Comment l'esprit doit avoir part & luy faire compagnee aux plaisirs, il a esté dict cy dessus, & sera encores dict en la vertu de temperance.

9
Pour
les
biens.

Quant aux biens & au devoir d'un chacun en cest endroit, il y a plusieurs & divers offices, sont sciences differantes qu'amasser des biens, conserver, mesnager, exploitter, & leur donner tour. Tel est sçavant en l'un, qui n'entend rien en l'autre, & n'y est propre. L'acquisition a plus de parties que toutes les autres. L'exploitte est la plus glorieuse & ambitieuse. La conservation & la garde, qui est propre à la femme, est sombre.

Ce sont deux extremités pareillement vicieuses, aymer & affectionner les richesses: les hayr & rejeter. J'entends richesse ce qui est outre & par dessus la necessité & la suffisance. Le sage ne fera ny l'un ny l'autre selon le souhait & priere de Salomon, ny richesses ny pauvreté: mais les tiendra en leur rang, les estimant ce qu'elles sont, chose de soy indifferente, matiere de bien & de mal, utiles à beaucoup de bonnes choses.

Les maux & miseres, qui sont à affectionner & à hayr les biens, ont esté dits cy dessus: voicy maintenant la reigle en la mediocrité, qui est en cinq mots. 1. Les vouloir, mais ne les aymer point, *sapiens non amat divitias, sed mavult.* Tout ainsi que l'homme petit & foible de corps voudroit bien estre plus haut, & plus robuste, mais c'est sans s'en foucier & sans s'en donner peine, cherchant sans passion ce que

que la nature desiré, la fortune ne nous en scauroit priver 2. Encores beaucoup moins les chercher au despens & dommage d'autruy, ou par arts & moyens lasches & sordides, afin que personne ne nous les pleure, plaigne ou envie, s'il n'est malicieux. 3. Advenans & entrans par la porte honneste de devant ne les rebuter, ains gayement les accepter & recevoir en sa maison, non en son cœur; en sa possession, non en son amour, comme n'en estans dignes. 4. Les ayant les employer honnestement & discrettement en bien meritant d'autruy: afin que pour le moins soit autant honneste leur sortie que leur entrée. 5. S'en allant d'elles mesmes, se desrobant, & se perdant, ne s'en contrister, ne s'en allant rien du nostre, *si divitia effluxerint, non auferent nisi semetipsas*. Bref celuy ne merite estre accepté de Dieu, & est indigne de son amour & de profession de vertu, qui faiçt cas des biens de ce monde.

*Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo.*

A D V E R T I S S E M E N T.

*De la justice & devoir de l'homme envers
l'homme.*

C E devoir est grand, & a plusieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grandes: En la premiere nous mettrons les devoirs generaux simples & communs, requis de tous & un chacun, envers tous & un chacun, soit de cœur, de parole, & de fait; qui sont amitié, foy, verité, & admonition libre, bienfait, humanité, liberalité, reconnoissance: En la secon-

de feront les devoirs speciaux, requis par une speciale & expresse raison & obligation, entre certaines & certaines personnes, comme entre les mariés, parens, & enfans, maistres & ser-viteurs, princes & subjects, magistrats, les grands & puissans & les petits.

C H A P. VII.

*Premiere partie, qui est des devoirs generaux
& communs de tous envers tous.*

Et premierement,

De l'amour ou amitié.

*Descri-
ption
d'ami-
tié.* **A**mitié est une flamme sacrée, allumée en nos poitrines premierement par nature, & a montré sa premiere ardeur entre le mary & la femme, les parens & les enfans, les freres & sœurs, & puis se refroidissant a esté rallumée par art & invention des alliances, compagnées, frairies, colleges & communautés. Mais pour ce qu'en tout cela estant divisée en plusieurs pieces elle s'affoiblissoit, & qu'elle estoit meslée & destrempée avec d'autres considerations utiles, commodes, delectables, pour se roidir & nourrir plus ardente s'est ramassée toute en soy & r'acourcie plus estroitte entre deux vrais amis. Et c'est la parfaicte amitié, qui est d'autant plus chaude & spirituelle, que toute autre, comme le cœur est plus chaud que le foye & le sang des veines.

L'amitié est l'ame & la vie du monde, plus necessaire, disent les sages, que le feu & l'eau: *amicitia, necessitudo, amici necessarii*, c'est le soleil, le baston, le sel de nostre vie: car sans icelle tout est tenebres: & n'y a aucune joye,
soul-

fouftien ny gouft de vivre: *Amicus fidelis, prote-
ctio fortis, medicamentum vita & immortalitatis:
& qui invenit illum, invenit thefaurum.*

Et ne faut penfer que l'amitié ne foit utile & 3
plaiſante qu'en privé, & pour les particuliers: *Com-*
car encores l'eſt elle plus au public: c'eſt la vraie *bien ne-*
mere nourrice de la ſociété humaine, con- *ceſſaire*
ſervatrice des eſtats & polices. Et n'eſt ſuſpecte *au pu-*
ny ne deſplaiſt qu'aux tyrans & aux monſtres, *b. ic.*
non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais
pource qu'ils ne peuvent eſtre de l'eſcot; l'ami-
tié ſeule ſuffit à conſerver ce monde. Et ſi elle
eſtoit en vigueur par tout, il ne feroit ja beſoin
de loy, qui n'a eſté miſe ſus que ſubſidiaire-
ment & comme un ſecond remede au defaut
de l'amitié; afin de faire & contraindre par ſon
autorité ce qui devoit eſtre librement & vo-
lontairement fait par amitié. Mais la loy de-
meure beaucoup au deſſous d'elle. Car l'amitié
reigle le cœur, la langue, la main, la volonté
& les effets. La loy ne peut pourvoir qu'au de-
hors. C'eſt pourquoy Ariſtote a dict, que les
bons legiſlateurs ont eu plus de ſoin de l'amitié
que de la juſtice: Et pource que la loy & la ju-
ſtice ſouvent encores pert ſon credit, le troi-
ſième remede & moindre de tous a eſté aux ar-
mes & à la force du tout contraire au premier de
l'amitié. Voila par degrés les trois moyens du
gouvernement politique: Mais l'amitié vaut
bien plus que les autres, auſſi les ſeconds &
ſubſidiaires ne valent jamais tant que le premier
& principal.

Il y a grande diverſité & diſtinction d'a- 4
mitié: celle des anciens en quatre eſpeces, na- *Diſtin-*
turelle, ſociale, hoſpitaliere, venerienne, n'eſt *ction 1,*
point ſuffiſante. Nous en pouvons marquer *des*
trois; La premiere eſt tirée des cauſes qui l'en- *cauſes.*
gen-

gendrent, qui sont quatre; Nature, vertu, profit, plaisir, qui marchent quelquefois toutes en troupe, autrefois deux ou trois, & assés souvent une seule. Mais la vertu est la plus noble & la plus forte: car elle est spirituelle, & au cœur comme l'amitié: la nature est au sang, le profit en la bourse, le plaisir en quelque partie & sentiment du corps. Aussi la vertu est plus franche & nette: & sans icelle les autres causes sont chetives, lasches & caduques. Qui aime pour la vertu, ne se laisse point d'aimer, & si l'amitié se rompt, ne se plaint point. Qui aime pour le profit, si elle rompt, se plaint impudemment, vient en reproche, qu'il a tout fait, & a tout perdu. Qui aime pour le plaisir, si la volupté cesse, il se separe, & s'estrange du tout sans se plaindre.

5
Des
person-
nes.

La seconde distinction, qui est pour le regard des personnes, se fait en trois especes, l'une est en droite ligne entre superieurs & inferieurs; & est ou naturelle, comme entre parens & enfans, oncles & neveux; ou legitime, comme entre le prince & les sujets, le seigneur & les vassaux, le maistre & les serviteurs, le docteur & le disciple, le prelat ou gouverneur & le peuple. Or ceste espece n'est point, à proprement parler, amitié, tant à cause de la grande disparité qui est entr'eux, qui empesche la privauté & familiarité & entiere communication, fruit & effect principal de l'amitié, qu'aussi à cause de l'obligation qui y est, qui fait qu'il y a moins de liberté & de nostre choix & affection. Voila pourquoy on leur donne d'autres noms que d'amitié: Car aux inferieurs on requiert d'eux, honneur, respect, obeissance; aux superieurs soin & vigilance envers les inferieurs. La seconde espece d'amitié pour le regard des personnes est en ligne

COU-

couchée & collaterale entre pareils ou presque pareils. Et ceste-cy est encores double, car ou elle est naturelle, comme entre freres, sœurs, cousins; & ceste-cy est plus amitié que la precedente: car il y a moins de disparité. Mais il y a de l'obligation de nature, laquelle comme d'un costé elle nouë & serre, de l'autre elle relasche. Car à cause des biens & partages & des affaires, il faut quelquefois que les freres & parens se heurtent; Outre que souvent la correspondance & relation d'humeurs & volontés, qui est l'essence de l'amitié, ne s'y trouve pas; c'est mon frere, mon parent, mais il est melchant, sot: Ou elle est libre & volontaire, comme entre compagnons & amis, qui ne touchent & tiennent de rien que de la seule amitié: & ceste est proprement & vrayement amitié.

2. La troisieme espece touchant les personnes est mixte & comme composée des deux, dont elle est ou doit estre plus foite, c'est la conjugale des mariés: laquelle tient de l'amitié en droicte ligne, à cause de la superiorité du mary & inferiorité de la femme; & de l'amitié collaterale, estant tous deux de compagnée parties jointes ensemble & se costoyants. Dont la femme a esté tirée non de la teste ny des pieds, mais du costé de l'homme. Aussi les mariés par tout & alternativement exercent & montrent toutes ces deux amitiés. En public la droicte; car la femme sage honore & respecte le mary: en privé, la collaterale, privée & familiere. Ceste amitié de mariage est encores d'une autre façon double & composée; Car elle est spirituelle & corporelle, ce qui n'est pas es autres amitiés, sinon en celle qui est reuevée par toutes bonnes loix, & par la nature mesmes.

L'ami-

L'amitié donc conjugale par ces raisons est grande, forte, & puissante. Il y a toutesfois deux ou trois choses, qui la relaschent & empeschent, qu'elle puisse parvenir à perfection d'amitié; L'une qu'il n'y a que l'entrée du manage libre, car son progrès & sa durée est toute contraincte, forcée, j'entends aux mariages Chrestiens. Car par tout ailleurs elle est moins contraincte, à cause des divorces qui sont permis: L'autre est la foiblesse & insuffisance de la femme, qui ne peut respondre & tenir bon à ceste parfaite conference & communication des pensées & jugemens: son ame n'est pas assés forte & ferme pour fournir & soustenir l'estraincte d'un nœud si durable; c'est comme nouër une chose forte & grosse avec une mince & desliée. Ceste-cy ne remplissant pas assés, s'eschappe, glisse & se dérobe de l'autre. Encores y a-il icy qu'en l'amitié des mariés ils se massent de tant d'autres choses estrangeres, les enfans, les parers d'une part & d'autre, & tant d'autres fusées à demesler, qui troublent souvent & relaschent une vive affection.

6 La troisieme distinction d'amitié regarde la force & intention, ou la foiblesse & diminution de l'amitié. Selon cette raison il y a double amitié, la commune & imparfaicte, qui se peut appeller bienvueillance, familiarité, accointance privée: & a une infinité de degrez, l'une plus estroicte, intime, & forte que l'autre: & la parfaicte, qui ne se void point, & est un Phœnix au monde; à peine est elle bien conceuë par imagination.

7 Nous les cognoistrans toutes deux en les despeignant & confrontant ensemble, & recognoissance de fant leurs differences. La commune se peut bas-
l'ami-
tié commune & parfaicte, tir

tir & concilier en peu de temps. De la parfaite il est dit, qu'il faut deliberer fort long temps & manger un muy de sel.

2. La commune s'acquiert, se bastit, & se dresse par tant de diverses occasions & occurrences utiles, delectables; dont un sage donnoit ces deux moyens d'y parvenir, dire choses plaisantes, & faire choses utiles; la parfaite par la seule vraye & vive vertu reciproquement bien cogneuë.

3. La commune peut-estre avec & entre plusieurs, la parfaite avec un seul, qui est un autre soy mesme, & ainsi entre deux seulement, qui ne sont qu'un. Elle s'impliqueroit, & s'empescheroit entre plusieurs; car si deux en mesme temps demandoient estre secourus, s'ils me demandoient offices contraires, si l'un permettoit à mon silence chose, qu'il est expedient à l'autre de sçavoir, quel ordre? Certes la division est ennemie de perfection, & union sa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, restrictions, & modifications, s'eschauffe ou relasche, subjecte à accez & recez, comme la fievre selon la presence ou absence, merites, bien-faiëts, &c. la parfaite non, tousjours mesme, marchant d'un pas egal, ferme, hautain, & constant.

5. La commune reçoit & a besoin de plusieurs reigles & precautions donnees par les Sages, dont l'un est d'aymer sans interest de la pieté, verité, vertu, *amicus usque ad aras*. L'autre est d'aymer comme si l'on avoit à hayr, & hayr comme si l'on avoit à aymer, c'est à dire, tenir tousjours la bride en la main, & ne s'abandonner pas si profusement, que l'on s'en puisse repentir, si l'amitié venoit à se desnouër.

Item

Item d'ayder & secourir au besoin sans estre requis : car l'amy est honteux , & luy couste de demander ce qu'il pense luy estre deu: Item n'estre importun à ses amis , comme ceux qui se plaignent tousjours à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-salutaires és amitez ordinaires n'ont point de lieu en ceste souveraine & parfaicte amitié.

8 Nous sçaurons encore mieux cecy par la *description de parfaicte amitié.* Description & description de la parfaicte amitié , qui est une confusion de deux ames tres-libre , pleine , & universelle. Voicy trois mots. 1. Confusion, non seulement conjonction , & jointure , comme des choses solides , lesquelles bien attachées , meslées & nouées soyent-elles; si peuvent à part elles estre separées , & se cognoissent bien. Les ames en ceste parfaicte amitié sont tellement plongées & nouées l'une dedans l'autre , qu'elles ne se peuvent plus ravoit , ny ne veulent à la maniere des choses liquides meslées ensemble. 2. Tres-libre & bastie par le pur choix , & pure liberté de la volonté sans aucune obligation , occasion ny cause estrangere , il n'y a rien qui soit plus libre & volontaire que l'affection. 3. Universelle, sans exception aucune, de toutes choses , biens , honneurs , jugemens , pensées , volontez , vie. De ceste universelle & si pleine confusion vient que l'une ne peut prester ny donner à l'autre , & n'y a point entre eux de bienfaict , obligation , recognoissance , remerciement & autres pareils devoirs , qui sont nourrisiers des amitez communes, mais tesmoignages de division & difference : tout ainsi comme je ne sçay point de gré du service , que je me fay ; ny l'amitié que je me porte ne croist point pour le secours que je m'apporte. Et au mariage mesme pour luy donner quelque ressemblance de ceste divine

divine liaison, bien qu'il demeure bien au dessous: les donations sont deffenduës entre le mary & la femme: & s'il y avoit lieu de se pouvoir donner l'un à l'autre, ce seroit celuy, qui employeroit son amy, & recevroit le bien fait, qui obligeroit son compagnon: car cherchant l'un & l'autre sur tout & avec faim de s'entrebien-faire, celuy, qui en donne l'occasion, & en preste la matiere, est celuy, qui fait le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer ce qu'il desire le plus.

De cette parfaite amitié, & communion, nous avons quelques exemples en l'antiquité. *Exemples.*
 Blossius prins comme tres-grand amy de Tibeples.
 rius Gracchus ja condamné, & interrogé ce qu'il eust fait pour luy, ayant respondu toutes choses, il luy fut demande, comment s'il l'eust prié de mettre le feu aux temples, l'eusses-tu fait? Il respondit, que jamais Gracchus n'eust eu telle volonté, mais que quand il l'eust eue il y eust obey: tres hardie, & dangereuse responce. Il pouvoit dire hardiment que Gracchus n'eust jamais eu ceste volonté, c'estoit à luy à en respondre car comme porte nostre description, l'amy parfait non seulement sçait & cognoist pleinement la volonté de son amy, & cela suffit pour en respondre, mais il la tient en sa manche, & la possede entierement. Et ce qu'il adjouste que si Gracchus l'eust voulu, il l'eust fait, ce n'est rien dict, cela n'altere ny n'empire point sa premiere responce, qui est de l'assurance de la volonté de Gracchus. Cecy est des volontes & jugemens. 2. Voyons des biens. Ils estoient trois amis (ce mot trois heurte nos reigles, & fait penser que ce n'estoit encores une amitié du tout parfaite) deux riches, & un pauvre chargé d'une mere vieille, & d'une fille à marier; cettuy-cy mou-

mourant fait son testament, par lequel il legue à un de ses amis de nourrir sa mere & l'entretenir: & à l'autre de marier sa fille, & luy donner le plus grand dotiaire qu'il pourra; & advenant que l'un d'eux vienne à deffaillir, il substitue l'autre. Le peuple se mocque de ce testament, les heritiers l'acceptent avec grand contentement, & chascun vient à jouyr de son legat: mais estant decedé cinq jours apres celuy qui avoit pris la mere; l'autre survivant & demeurant universel heritier, entretint soigneusement la mere, & dedans peu de jours il maria en mesme jour sa fille propre unique, & celle qui luy avoit esté leguée, leur despartant par egales parts tout son bien. Les sages selon la peinture susdite ont jugé, que le premier mourant s'estoit monstré plus amy, plus liberal, faisant ses amis heritiers & leur donnant ce contentement de les employer à son besoin. 3. De la vie: l'histoire est notoire de ces deux amis, dont l'un estant condamné par ce Tyran à mourir à certain jour & heure, demande ce delay de reste pour aller pourvoir à ses affaires domestiques en baillant caution; le tyran luy ayant accordé à ceste condition, que s'il ne se representoit au temps, sa caution souffriroit le supplice. Le prisonnier baille son amy, qui entre en prison à ceste condition: & le temps estant venu, & l'amy caution se deliberant de mourir, le condamné ne faillit de se représenter. Dequoy le tyran plus esbahy & delivrant tous les deux, les pria de le vouloir recevoir & adopter en leur amitié pour tiers.

C H A P. VIII.

De la foy, fidelité, perfidie, secret.

Tous, voire les perfides, sçavent, & confessent, ¹
 que la foy est le lien de la société humaine, Digni-
 fondement de toute justice, & que sur tout elle *est de la*
 doit estre religieusement observée. *Nilil augu- foy.*
fius fide, quæ justitia fundamentum est, nec ulla Cicero.
res vehementius rempub. continet & vitam. San-
ctissimum humani pectoris bonum.

Ante Jovem generata decus divumque hominum.
que,

Qua sine non tellus pacem, non æquora norunt,
Justitia consors taciturnaque in pectore numen.

Toutesfois le monde est plein de perfidies: peu ²
 y en a, qui bien & entierement gardent leur foy: *La foy*
 ils la rompent en diverses façons, & ne le sen- *rare.*
 tent pas. Moyennant qu'ils trouvent quelque
 pretexte & couleur, ils pensent estre sauvés. Les
 autres estudiant & cherchent des cachettes, fuit-
 tes, subtilités; *Querunt latebras perjurio.* Or *Divi-*
 pour vuidier toutes les difficultés, qui sont en *son de*
 cette matiere, & sçavoir au vray comment il s'y *cest*
 faut porter, il y a quatre considerations, auf- *matie-*
 quelles tout se peut rapporter; les personnes, tant *re.*
 celuy qui donne la foy, que celuy qui la reçoit;
 la chose subjecte, dont est question; & la ma-
 niere que la foy a esté donnée.

Quant à celuy qui donne la foy, faut qu'il ³
 aye puissance de ce faire: s'il est subject d'au- *Celuy*
 truy, il ne la peut donner, & l'ayant donnée *qui*
 sans congé & approbation de son maistre, est *donne*
 de nul effect; comm'il fut bien monstré au *la foy.*
 Tribun Saturnin & ses complices, qui sortis
 du Capitole (qu'ils avoient pris par rebellion)
 sur la foy des Consuls, subjects & officiers de
 la

la republique, furent justement tués. Mais tout homme libre & à foy doit tenir sa foy, tant grand soit-il & souverain : voire plus est grand, plus y est il obligé, car plus estoit-il libre à la donner. Et est bien dit, qu'autant doit valoir la simple parole du Prince, que le serment d'un privé.

4
Celuy
qui la
reçoit.

Quant à celuy à qui est donnée la foy, qui qu'il soit, il la luy faut garder, & n'y a que deux exceptions, qui sont claires, l'une s'il ne l'avoit pas receüe, & ne s'en estoit contenté, c'est à dire qui auroit demandé autre caution & assurance. Car la foy comme chose sacrée doit estre receüe tout simplement, autrement ce n'est plus foy ny fiance, demander ostages, donner gardes, prendre caution ou gages avec la foy, c'est chose ridicule. Celuy qui est tenu sous garde d'homme, de muraille, ou de cepts, s'il eschappe & se sauve n'est point en faute. La raison du Romain est bonne. *Vult sibi quisque credi, & habita fides ipsam sibi obligat fidem: fides requirit fiduciam, & relativa sunt.* L'autre si l'ayant acceptée, il la rompoit le premier, *Frangenti fidem, fides frangatur eidem: quando tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Consule.* Le perfide ne merite que la foy luy soit gardée par droit de nature, sauf que depuis il y aye eu accord, qui couvrit la perfidie, dont ne seroit plus loisible la venger: hors de ces deux cas il la faut garder à quiconque soit, à son subject, comme sera dict. 2. A l'ennemy, tefmoin le beau fait d'Attilius Regulus, la proclamation du Senat Romain contre tous ceux, qui avoyent esté congédiés par Pyrrhus sur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas seulement avoir part ny se servir de la perfidie d'autruy, renvoyant les enfans des Falisques avec leur maistre. 3. Au voleur & cri-

Chap.
14.

criminel public, tefmoin le fait de Pompée aux pirates & brigands, & d'Augufte à Crocotas. 4. Aux ennemis de la religion, à l'exemple de Jofué contre les Gabaonites. Mais il ne la faut bailler à ces deux derniers, voleurs & heretiques, ou apoftats, ny la recevoir d'eux: car il ne faut capituler ny traiter fcieusement paix & alliance avec telles gens, fi ce n'eft en extreme neceffité, ou pour leur reduction, ou pour un tres-grand bien public: mais leur eftant donnée, la faut garder.

Quant à la chofe fubjecte, fi elle eft injufte ou impossible, l'on en eft quitte, & eftant injufte, c'eft bien fait de s'en despartir, double faute de la garder. Toute autre excufe hors ces deux, n'eft point de mife, comme perte, dommage, desplairir, incommodité, difficulté, comm'ont practiqué fouvent les Romains, qui ont rejetté plusieurs avantages grands pour ne rompre leur foy, *quibus tanta utilitate fides anti-* Livius. *quior fuit.*

Quant à la maniere que la foy a efté donnée, c'eft où y a plus à douter: car plusieurs pensent, que fi elle a efté extorquée ou par force & crainte, ou par fraude & furprife; l'on n'y eft point fubject: pource qu'en tous les deux cas le fubject n'a point eu de volonté, par laquelle il faut juger toutes chofes. Les autres au contraire, & de fait Jofué garda la foy aux Gabaonites, & de fait Jofué garda la foy aux Gabaonites, bien qu'extorquée par grande furprife & faulx lonné à entendre: & fut declare depuis qu'il devoit ainfi faire. Parquoy il femble que l'on veut dire qu'ou il y a simple parole & promesse, on n'y eft point tenu, mais fi la foy donnée a efté revestue & authorifée par ferment, comme u fait de Jofué, l'on y eft tenu pour le respect u nom de Dieu; mais qu'il eft loifible apres en

jugement pourfuyvre reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnée avec serment & intervention du nom de Dieu oblige plus que la simple promesse; & l'enfraindre, qui includ parjure avec la perfidie, est beaucoup pire. Mais penser asseurer la foy par sermens nouveaux & estranges, comme plusieurs font, est superflu entre gens de bien, & inutile, si l'on veut estre desloyal. Le meilleur est de jurer par le Dieu Eternel, vengeur des moqueurs de son nom, & infracteurs de la foy.

7 *Perfidie injure à Dieu.* La perfidie & le parjure est plus execrable, que l'atheïsme. L'atheïste qui ne croit point de Dieu, ne luy fait pas tant d'injures, ne pensant point qu'il y en aye, que celuy qui le sçait, le croit, & le parjure par moquerie. Celuy qui jure pour tromper, se moque evidemment de Dieu, & ne crainct que l'homme. C'est moindre mal de mescroire Dieu, que s'en moquer. L'horreur & le déreiglement de la perfidie, & du parjure ne sçauroit estre plus richement depeinct, qu'il a esté par un ancien disant que c'est donner testimonage de mespriser Dieu, & craindre les hommes. Qu'y a il plus monstrueux, que d'estre coïard à l'endroiect des hommes, & brave à l'endroiect de Dieu? Le perfide est apres traistre & ennemy capital de la societé humaine: Car il rompt & destruiect la liaison d'icelle, & tout commerce qui est la parole, laquelle si elle faut, nous ne nous tenons plus.

8 *Aux hommes.* A l'observation de la foy appartient la garde fidele du secret d'autruy. Or c'est une importune garde mesmement des grands; qui s'en peut passer, fait sagement, mais encores faut-il fuir à le sçavoir, comme fist ce Poëte à Lyfimachus. Qui prend en garde le secret d'autruy, se met plus en peine qu'il ne pense: car outre le soin qu'il

blesse sans profit, & produict presque le mesme effect avec douleur, que fait la flatterie avec plaisir. Estre loué, & estre reprins mal à propos, c'est mesme blesseure, & chose pareillement laidé à celuy, qui le fait. La verité toute noble qu'elle est, si n'a-elle pas ce privilege d'estre employée à toute heure, & en toute sorte. Une faincte remonstrance peut bien estre appliquée vitieusement.

4
Reigles
de la
vraye
admo-
nition.

Les advis & precautions pour s'y bien gouverner seront ceux-cy, s'entend où n'y a point grande privauté, familiarité, confidence, ny d'autorité & puissance: car en ces cas n'y a lieu de garder si soigneusement ces reigles suyvantes.

1. Observer le lieu & le temps: que ce ne soit en temps ny lieu de feste & de grande joye, ce seroit, comme l'on dit, troubler toute la feste: ny de tristesse & adversité, ce seroit lors un tour d'hostilité, vouloir achever du tout, & accabler, c'est lors la saison de secourir & consoler. *Crudelis in re adversa objurgatio. Damnare est objurgare, cum auxilio est opus.* Le Roy Perseus se voyant ainsi traité par deux de ses familiers, les
- 2 tua. 2. Non pour toutes fautes indifferemment non pour les legeres & petites, c'est estre ennuyeux & importun & trop ambitieux repreneur: l'on pourroit dire, Il m'en veut. Ny pour les grandes & dangereuses, lesquelles l'on sent assez, & l'on s'en crainct d'estre en peine: Il penseroit que l'on le guette. 3. Secrettement & non devant tesmoins, pour ne luy faire honte comm'il advint à un jeune homme, qui receut si grande honte estant reprins de Pythagoras qu'il s'en pendit: & Plutarque estime que ce fut pour cela, qu'Alexandre tua son amy Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie: mais principalement que ce ne soit devant ceux, desquel

l'admo-

l'admonesté requiert estre approuvé & estimé, comme devant sa partie en mariage, devant ses enfans, ses disciples. 4. D'une naïveté & franchise simple nonchalante, sans aucun interest particulier, ou esmotion tant petite soit elle. 5. Se comprendre en la faute & user de termes généraux, Nous nous oublions, à quoy pensons nous. 6. Commencer par louanges & finir par offres de service & secours, cela destrempe fort l'aigreur de la correction, & la fait avaller plus doucement, Telle chose vous sied fort bien, non pas si bien telle & telle. Il y a bien à dire entre celles-là, & celles-icy : l'on ne diroit jamais qu'elles sortent de mesme ouvrier. 7. Exprimer la faute par mots, qui soient au dessous de poids de mesure de la faute, Vous n'y avés pas du tout bien pensé, au lieu de dire, vous avés mal fait : ne recevés point ceste femme qui vous ruynera, au lieu de dire, ne l'appelés point, car vous vous ruynés pour elle : ne disputés point avec tel, au lieu de dire, ne luy portés point d'envie. 8. Apres l'admonition achevée ne s'en faut aller tout court, mais continuër d'entretenir par autres propos communs & plaisans.

C H A P. X.

De la flatterie, menterie, & dissimulation.

Flatterie est un poison tresdangereux à tous particuliers, & la presque unique cause de la Flatterie du prince, & de l'estat : est pire que faux esmoignage, lequel ne corrompt pas le Juge, se per- nais le trompe seulement, luy faisant donner une sentence contre sa volonté & juge- neschante l'esprit, & le rend inhabile à plus nchante la verité. Et si le Prince est une fois

corrompu de flatterie, il faudra meshuy que tous ceux, qui sont autour de luy, s'ils se veulent sauver, soyent flatteurs. C'est une chose donc autant pernicieuse, comme la verité est excellente : car c'est corruption de la verité. C'est aussi un vilain vice d'ame lasche, basse & belif-tresse, aussi laid & meschant à l'homme, que l'impudence à la femme. *Ut matrona meretrici dispar erit, atque discolor infido scurra distabit amicus.* Aussi sont comparez les flatteurs aux putains, empoisonneurs, vendeurs d'huyle, quecteurs de repeuës franches, aux loups : & dict un autre sage, qu'il vaudroit mieux tomber entre les corbeaux que flatteurs.

2 Il y a deux sortes de gens subjects à estre flatés, c'est à dire, à qui ne manquent jamais gens qui leur fournissent de ceste marchandise, à deux. & qui aussi aisément s'y laissent prendre, sçavoir les Princes : chez qui les marchans gagnent credit par là, & les femmes : car il n'y a rien si propre & ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que les paistre & entretenir de leurs loüanges.

3 La flatterie est tresdifficile à eviter & à s'en garder, non seulement aux femmes à cause de leur foiblesse & de leur naturel plein de vanité, & amateur de loüange : & aux Princes à cause que sont leurs parens, amis, premiers officiers, & ceux dont ils ne se peuvent passer, qui font ce mestier. Alexandre ce grand Roy & Philosophe ne s'en peut deffendre : & n'y a aucun des privez, qui ne fist pis que les Roys s'il estoit assiduëlement essayé & corrompu par ceste canaille de gens comm'ils sont : mais generalement à tous ; d'autant qu'elle est malaisée à descouvrir : car elle est si bien fardée & couverte du visage d'amitié, qu'il est mal-aisé de la

la discerner. Elle en usurpe les offices, en a la *Imi-*
 voix, en porte le nom, & le contrefait si artifi- *te &*
 ciellement, que vous diriez que c'est elle. Elle *ressim-*
 estudie d'aggréer & complaire; elle honore & *ble l'a-*
 louë, elle s'embesoigne fort, & se remuë pour *mitte,*
 le bien & service, s'accommode aux volontez *mais*
 & humeurs: Quoy plus? elle entreprend mes- *c'en est*
 me le plus haut & plus propre poinct d'amitié, *la peste.*
 qui est de monstrier & reprendre librement. Bref
 le flatteur se veut dire & monstrier superieur en
 amour, à celuy qu'il flatte. Mais au rebours n'y
 a rien plus contraire à l'amitié, que la mesdisan-
 ce, l'injure, l'inimitié toute ouverte: c'est la peste
 & la poyson de la vraye amitié; elles sont du
 tout incompatibles, *non potes me simul amico &*
adulatore uri. Meilleurs sont les aigreurs &
 pointures de l'amy que les baisers du flatteur.
meliora vulnera diligentis, quam oscula blandientis.

Parquoy pour ne s'y mesconter, voicy par *4*
 sa vraye peinture les moyens de la bien reco- *Pein-*
 gnoistre & remarquer d'avec la vraye amitié. *ture*
 1. La flatterie est bien tost suyvie de l'interest *& an-*
 particulier, & en cela se cognoist: l'amy ne *these*
 cherche point le sien. 2. Le flatteur est chan- *de la*
 geant & divers en ses jugemens, comme le mi- *flatto-*
 roir & la cire, qui reçoit toutes formes: C'est *rie &*
 un cameleon, un polypus: faignés de louer *amitié.*
 ou vituperer & hayr, il en fera tout de mesmes,
 se pliant & accommodant selon qu'il cognois-
 tra estre en l'ame du flatté. L'amy est ferme
 & constant. 3. Il se porte trop ambitieusement
 & caudemment en tout ce qu'il faiët, au sceu &
 veu du flatté, à louer & s'offrir & servir. Il ne
 tient pas moderation aux actions externes, &
 au contraire au dedans il n'a aucune affection,
 c'est tout au rebours de l'amy. 4. Il cede &
 donne tousjours le haut bout & la victoire au

flatté, & luy applaudit n'ayant autre but, que de plaire, tellement qu'il loué & tout & trop, voire quelquefois à ses despens, se blasmant & humiliant, comme le luiteur, qui se baïsse pour mieux atterrer son compagnon. L'amy va rondement, ne se soucie s'il a le premier ou second lieu, & ne regarde pas tant à plaire comme d'estre utile & profiter, soit il doucement ou rudement; comme le bon medecin à son malade pour le guerir. 5. Il veut quelquefois usurper la liberté de l'amy à reprendre: Mais c'est bien à gauche. Car il s'arrestera à de petites & legeres choses, faignant n'en voir & n'en sentir de plus grandes: il fera le rude censeur contre les autres parens, serviteurs du flatté de ce qu'ils ne font leur devoir envers luy: Ou bien feindra d'avoir entendu quelques legeres accusations contre luy, & estre en grande peine d'en sçavoir la verité de luy mesme: & venant le flatté à les nier, ou s'en excuser, il prend de là occasion de le loier plus fort. Je m'en esbahissois bien, dira-il, & ne le pouvois croire: car je voy le contraire: comment prendriés vous de l'autruy? vous donnés tout le vostre, & ne vous souciés d'en avoir. Or bien se servira de reprehension pour davantage flatter, qu'il n'a pas assés de soin de soy, n'espargne pas assés sa personne si requise au public, comme fit un senateur à Tibere en plein Senat avec mauvaise odeur. 6. Bref j'acheveray par ce mot que l'amy tousjours regarde, sert, procure, & pousse à ce qui est de la raison, de l'honneste, & du devoir; le flatteur à ce qui est de la passion, du plaisir, & qui est ja malade en l'ame du flatté. Dont est instrument propre à toutes choses de volupté & de desbauche, & non à ce qui est honneste ou penible & dangereux: il semble le singe qui n'estant propre à aucun service, com-
me

me les autres animaux, pour sa part il fert de
jouët & de risée.

A la flatterie est fort conjoint & allié le
mentir, vice vilain; dont disoit un ancien que *Du*
c'estoit aux esclaves de mentir, & aux libres de *mentir*
dire verité. Quelle plus grande lâcheté que se *sa lai-*
desdire de sa propre science? Le premier traict *deur, &*
de la corruption des mœurs est le bannissement *son*
de verité, comme au contraire, dict Pindare, *dom-*
Estre veritable est le commencement de grande *mage.*
vertu: Et pernicieux à la société humaine.
Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons
les uns aux autres, comme a esté dit, si elle
nous faut. Certes le silence est plus sociable que
le parler faux. Si le mensonge n'avoit qu'un
visage comme la verité, encores y auroit-il quel-
que remede, car nous prendrions pour certain
le contraire de ce que dict le menteur: Mais le
revers de la verité a cent mille figures, & un
champ indefini. Le bien, c'est à dire la ver-
tu & la verité, est fini & certain, comme n'y a
qu'une voye au blanc: le mal, c'est à dire le
vice, l'erreur & le mensonge, est infini & in-
certain, car mille moyens à se desvoyer du
blanc. Certes si l'on cognoissoit l'horreur &
le poids du mensonge, l'on le poursuivroit à
fer & à feu. Et ceux qui ont en charge la jeunef-
se, devroient avec toute instance empescher &
combattre la naissance & le progrès de ce vice,
& puis de l'opiniastreté; & de bonne heure; car
tousjours croissent.

Il y a une menterie couverte & desguisée, *6*
qui est la faintise & dissimulation (quali- *De la*
té notable des courtisans, tenuë en cre- *fainti-*
dit parmy eux comme vertu) vice d'ame *se.*
lâche & basse, se desguiser, se cacher sous
un masque, n'oser se monstrer, & se faire voir

tel que l'on est, c'est une humeur cōiarde & servile.

7
*3a dif-
feulté.*

Or qui faict profession de ce beau mestier, vit en grande peine, c'est une grande inquietude, que de vouloir paroistre autre, que l'on n'est, & avoir l'œil à soy, pour la craincte que l'on a d'estre descouvert. Le soin de cacher son naturel est une gehenne, estre descouvert une confusion. Il n'est tel plaisir que vivre au naturel, & vaut mieux estre moins estimé, & vivre ouvertement, que d'avoir tant de peine à se contrefaire, & tenir couvert: la franchise est chose si belle & si noble.

8
*Inutili-
té.*

Mais c'est un pauvre mestier de ces gens: Car la dissimulation ne se porte gueres loin: Elle est tost descouverte, selon le dire, Que les choses fainctes & violentes ne durent gueres: & le salaire à telles gens est que l'on ne se fie point en eux, ny ne les croit-on, quand ils disent verité: l'on tient pour apocryphe, voire pour pipperie, tout ce qui vient d'eux.

9
*Conseil
sur ce.*

Or il y a icy lieu de prudence & de mediocrité: Car si le naturel est difforme, vicieux & offensif à autruy, il le faut contraindre, ou pour mieux dire, corriger. Il y a difference entre vivre franchement, & vivre nonchalamment. Item il ne faut tousjours dire tout, c'est sottise: mais ce que l'on dict, faut qu'il soit tel que l'on pense.

2. art.
7.

10
*Fainti-
se bien-
seante
aux
fem-
mes.*

Il y a deux sortes de gens, auxquels la faintise est excusable, voire aucunement requise, mais pour diverses raisons, sçavoir le prince, pour l'utilité publique, pour le bien & repos sien & de l'estat, comme a esté dict cy-dessus: Et les femmes pour la bienséance, car la liberté trop franche & hardie leur est messéante & gauchit à l'impudence. Les petits desguisemens,

mens, faire la petite bouche, les figures & faintises, qui sentent à la pudeur & modestie, ne trompent personne, que les sots, & leur fient fort bien, sont là au siege d'honneur. Mais c'est chose qu'il ne faut point estre en peine de leur apprendre: car l'hypocrisie est comme naturelle en elles. Elles y sont toutes formées, & s'en servent par tout & trop, visage, vestemens, paroles, contenances, rire, pleurer, & l'exercent non seulement envers leurs maris vivants, mais encores apres leur mort. Elles feignent un grand dueil & souvent au dedans rient. *Factantius morant qua minus dolent.*

C H A P. IX.

Du bienfaict, obligation, & recognoissance.

LA science & matiere du bienfaict & la recognoissance de l'obligation, active & passive, est grande, de grand usage, & fort subtile. C'est en quoy nous faillons le plus: Nous ne scavons ny bien faire, ny le recognoistre. Il semble que la grace, tant le merite que la recognoissance, soit courvée, & la vengeance ou la mesconnoissance soit à gain, tant nous y sommes plus prompts & ardens. *Gratia oneri est, ut Tacitus in quaestu habetur; altius injuria quam merita Senec. descendunt.* Nous parlerons donc icy premiere-ment du merite & bienfaict, où nous comprenons l'humanité, liberalité, aumosne, & leurs contraires, inhumanité, cruauté. Et puis de l'obligation, recognoissance & mesconnoissance, ou ingratitude, & vengeance.

Dieu, nature, & toute raison nous conviënt à bien faire & meriter d'autrui; Dieu par son exemple & son naturel, qui est toute bonté; & ne scaurions mieux imiter Dieu que par ce moyen.

aire *nulla re propius ad Dei naturam accedimus , quam*
 par di- *beneficentia. Deus est mortalem succurrere morta-*
 versés *li. Nature , témoin qu'un chacun se delecte à*
 raisons. *voir celuy , à qui il a bienfait : c'est son sem-*
 Cicero. *blable. nihil tam secundum naturam , quam ju-*
 Plin. *vare consortem natura. C'est l'œuvre de l'hom-*
 me de bien & genereux , de bien faire & meri-
 ter d'autruy , voire d'en chercher les occasions ,
 Am- *liberalis etiam dandi causas quarit : Et dict on*
 brof. *que le bon sang ne peut mentir ny faillir au be-*
 foin. C'est grandeur de donner , petitesse de
 prendre , *Beatius est dare quam accipere : Qui*
 donne se fait honneur , se rend maître du pre-
 neur ; qui prend se vend : Qui premier , dict
 quelcun , a inventé les bien faits , a forgé des
 cepts & manottes pour lier & captiver autruy :
 Dont plusieurs ont refusé de prendre , pour ne
 blesier leur liberté , spécialement de ceux qu'ils
 ne vouloyent aymer ny reconnoitre , comme
 porte le conseil des sages , ne prendre du mes-
 chant , pour ne luy estre tenu. Cesar disoit ,
 qu'il n'arrivoit aucune voix à ses oreilles plus
 plaifante , que prieres & demandes : c'est le mot
 de grandeur , demandés moy : *invoca me in die*
 tribulationis (eruam te) , & honorificabis me.
 C'est aussi le plus noble & honorable usage
 de nos moyens , lesquels cependant que les te-
 nons & possedons privéement , portent des noms
 vils & abjects , maisons , terres , deniers : mais
 estans mis au jour & employez au secours d'au-
 truy , sont ennoblis de tiltres nouveaux & illu-
 stres , bienfaits , liberalités , magnificences.
 C'est la meilleure & plus utile emploitte qui
 soit , *ars questuosissima , optima negotiatio ,* par
 laquelle le principal est bien asseuré , & le profit
 en est tresgrand. Et à vray dire l'homme n'a
 rien vraiment sien , que ce qu'il donne , car ce
 que

que l'on retient & garde si serré, se gaste, diminue, & eschappe par tant d'accidens & la mort en fin: Mais ce qui est donné, ne se peut depeur ou envieillir: Dont Marc Antoine abatu de la fortune, & ne luy restant plus que le droit de mourir, s'escria n'avoir plus rien, que ce qu'il avoit donné, *hoc habeo quodcumque dedi.* C'est donc une tresbelle & noble chose en tout sens, que ceste douce, debonnaire & prompte volonté de bien faire à tous; comm'au contraire n'y a vice plus vilain & detestable, que la cruauté, & contre Nature, donc aussi est appellée inhumanité. Laquelle vient de cause contraire à celle du bienfaict; sçavoir de couardise & lascheté, comm'a esté dict.

Il y a deux façons de bien faire à autruy, en luy profitant & en luy plaissant: par le premier l'on est admiré, estimé; pour le second l'on est aimé, & bien voulu. Le premier est beaucoup meilleur, il regarde la necessité & le besoin, c'est agir en pere, & en vray amy: plus y a doubles bienfaicts, les uns sont devoirs, qui sortent d'obligation, naturelle, ou legitime; les autres sont merites & libres, qui partent d'affection pure. Ceux-cy semblent plus nobles: Toutesfois si ceux-là se font avec attention & affection, bien qu'ils soient deubs, sont excellens.

Le bienfaict & le merite n'est pas proprement ce qui se donne, se voit, se touche; ce n'en est que la matiere grosse, la marque, la monstre; Mais c'est la bonne volonté. Le dehors est quelquefois petit, & le dedans est tresgrand; car ça esté avec une tresgrande faim & affection, jusques à en chercher les occasions, on a donné tant que l'on a peu, & de ce qui faisoit besoin, ou estoit le plus cher, *in beneficio hoc suspiciendum, quod alteri*

alteri dedit, ablaturus sibi, utilitatis suae oblitus:
 Au rebours de don grand, la grace petite; car c'est à regret, s'il le fait demander & marchander long temps, & songe s'il le donneroit: c'est de son trop avec parade; le fait fort valoir; le donne plus à soy & son ambition, qu'à la nécessité & au bien du recevant. Item le dehors peut estre incontinent ravy, esvanouy, le dedans demeure ferme; la liberté, fanté, l'honneur, qui vient d'estre donné, peut estre tout à l'instant enlevé & emporté par un autre accident, le bien-fait non obstant demeure entier.

4
 Reigles
 du
 bien-
 fait.
 A qui.

Les advis pour se conduire au bienfait seront ceux-cy, selon l'instruction des sages. Premièrement à qui? à tous? il semble que bien faire aux meschans & indignes, c'est faire tout en un coup plusieurs fautes, cela donne mauvais nom au donneur, entretient & eschauffe la malice, rend ce qui appartient à la vertu & au merite, comme aussi au vice. Certes les graces libres & favorables ne sont deües qu'aux bons & dignes: mais en la nécessité & en la generalité, tout est commun. En ces deux cas les meschans & ingrats, y ont part, s'ils sont en nécessité; ou bien s'ils sont tellement meslés avec les bons, que les uns n'en puissent avoir sans les autres. Car il vaut micux bienfaire aux indignes, à cause des bons, que d'en priver les bons à cause des meschans. Ainsi fait Dieu du bien à tous, pleuvant & eslanceant ses rayons indifferemment: Mais ses dons speciaux, il ne les donne qu'à ceux qu'il a choisis pour siens; *non est bonum sumere panem filiorum & projicere canibus, multum refert utrum aliquem non excludas an eligas.* Au besoin donc, en l'affliction & nécessité, il faut bien faire à tous, *hominibus prodesse natura jubet; ubicumque homini bene-*

beneficio locus. Nature & l'humanité nous apprend de regarder & nous presser à ceux qui nous tendent les bras, & non à ceux qui nous tournent le dos : A ceux plustost à qui nous pouvons faire du bien qu'à ceux qui nous en peuvent faire. C'est generosité se mettre du party battu de la fortune, pour secourir les affliges, & souffraire autant de matiere à l'orgueil & impetuosité du victorieux, comme fit Chelonis fille & femme de Roy, laquelle ayant son pere & son mary mal ensemble, lors que le mary eust le dessus contre son pere, fit la bonne fille suivant & servant son pere par tout en ses afflictions: puis venant la chance à tourner, & son pere estant le maistre, se tourna du costé de son mary, l'accompagnant en toutes ses traverses.

En second lieu, il faut bien faire volontiers, 5
& gayement, *non ex tristitia aut necessitate, hilar- 2. Vo-*
rem datorem diligit Deus: Bis est gratum, quod lon-
opus est, s'ultro offeras, sans se laisser prier ny tiers.
presser, autrement ce ne sera point agreable;
Nemo lubenter debet quod non accepit sed expressit:
Ce qui est accordé à force de prieres est bien
cherement vendu; *non tulit gratis, qui accepit ro-*
gans, imo nihil carius emitur, quam quod precibus.
Celuy qui prie s'humilie, se confesse inferieur,
couvre son visage de honte, honore grandement
celuy qu'il prie: dont disoit Cesar, apres s'estre
desfaict de Pompée, qu'il ne prestoit plus vo-
lontiers l'oreille, & ne se plaisoit tant en aucu-
ne chose, que d'estre prié; & à ces fins donnoit
esperance à tous, voire aux ennemis, qu'ils ob-
tiendroient tout ce qu'ils demanderoient. Les
graces sont vestuës de robes transparentes &
desceintes, libres, non contrainctes.

Tost & promptement, cestuy-cy semble des- 6
pendre du precedent, les bienfaits s'estiment 3. T.β.

au pris de la volonté ; Or qui demeure long temps à secourir & donner, semble avoir este long temps sans le vouloir, *qui tardè fecit, diu noluit*. Comme au rebours la promptitude redouble le bienfaict : *bis dat, qui celeriter*. La neutralité & l'amusement qui se faict icy, n'est approuvée de personne que des affronteurs. Il faut user de diligence en tout cas. Il y a donc icy cinq manieres de proceder, dont les trois sont reprovées ; refuser, & tard, c'est double injure : refuser tost, & donner tard, sont presque tout un ; Et y en a qui s'offenseroient moins de prompt refus : *Minus decipitur, cui negatur celeriter*. C'est donc le bon de donner tost, mais l'excellent est d'anticiper la demande, deviner la nécessité & le desir.

7
Sans
espe-
rance
de red-
dition.

Sans esperance de reddition, c'est où gist principalement la force & vertu du bienfaict : Si c'est vertu, elle n'est point mercenaire : *tunc est virtus dare beneficia non reditura*. Le bien faict est moins richement assigné, où y a retrogradation & reflexion : Mais quand il n'y a point de lieu de revanche, voire l'on ne sçait d'où vient le bien, là le bienfaict est justement en son lustre. Si l'on regarde à la pareille, l'on donnera tard, & à peu. Or il vaut beaucoup mieux renoncer à toute pareille, que laisser a bien faire & meriter : cherchant ce paiement estrange & accidental, l'on se prive du naturel & vray, qui est la joye & gratification interne d'avoir bien faict. Aussi ne faut-il estre prié deux fois d'une mesme chose : faire injure est de soy vilain & abominable, & n'y faut autre chose pour s'en garder : Aussi bien meriter d'autrui, est beau & noble, & ne faut autre chose pour s'y eschauffer. Et en un mot, ce n'est pas bien faire, si l'on regarde à la pareille, c'est traffiquer &

& mettre à profit : *Non est beneficium quod in quantum mittitur.* Il ne faut pas confondre & mesler des actions tant diverses : *demus beneficia, non faceremus.* Tels meritent bien d'estre trompés qui s'y attendent : *dignus est decipi, qui de recipiendo cogitavit, cum daret.* Celle n'est femme de bien, qui pour mieux rappeler & rechauffer, ou par crainte, refuse : *qua quia non licuit non dedit, ipsa dedit.* Aussi ne merite celuy qui fait bien pour le r'avoir. Les graces sont vierges, sans esperance de retour, dict Hesiodé.

Bien faire à la façon que desire, & qui vient à gré à celuy, qui reçoit, afin qu'il cognoisse & sente que c'est vraiment à luy, que l'on l'a fait. Sur quoy est à sçavoir qu'il y a doubles bienfaits ; les uns sont honorables à celuy qui les reçoit, dont ils se doivent faire en public : Les autres utiles, qui secourent à l'indigence, foiblesse, honte & autre necessité du recevant. Ceux-cy se doivent faire secrettement, voire s'il est besoin que celuy seul le sçache qui le reçoit, & s'il sert au recevant d'ignorer d'où le bien vient (pource que peut-estre il est touché de honte, qui l'empescheroit de prendre, encores qu'il en eust besoin.) Il est bon & expedient de luy celer, & luy faire couler le bien & secours par sousmain. C'est assés que le bienfaiteur le sçache, & sa conscience luy serve de tesmoin, qui en vaut mille.

8

6. Au
desir du
rece-
vant.

Sans lesion ou offence d'autruy, & sans prejudice de la justice : bien faire sans mal faire : 7. Sans donner l'un aux despens de l'autre, c'est sacrifier le fils en la presence du pere, dit le sage.

9

7. Sans
deme-
rite as-
cum.

Et prudemment : l'on est quelquesfois bien empesché à respondre aux demandes & prieres, à les accorder ou refuser. Cette difficulté vient du mauvais naturel de l'homme, mes-

me-

mement du demandeur, qui se fasche par trop de souffrir un refus, tant juste soit-il & tant doux. C'est pourquoy aucuns accordent & promettent tout, tesmoignage de foiblesse, voire ne pouvant, ou qui pis est, ne voulans tenir & remettans à vuider la difficulté au point de l'execution, ils se fient que plusieurs choses arriveront qui pourront empescher & troubler l'effect de la promesse, & ainsi delivreront le prometteur de son obligation; ou bien estant question de tenir, l'on trouvera des excuses & des eschappatoires, & cependant contentent pour l'heure le demandeur. Mais tout cela est reprové; il ne faut accorder ny promettre que ce que l'on peut, doit, & veut tenir. Et se trouvant entre ces deux dangers de mal promettre, car il est ou injuste, ou indigne & mesfisant, ou faire un refus qui irritera & causera quelque sedition ou ruine, l'advis est de rompre le coup, ou en dilayant la responce, ou bien composant tellement la promesse en termes generaux ou ambigus, qu'elle n'oblige point precisement. Il y a icy de la subtilité & finesse, esloignée de la franchise, mais l'injustice du demandeur en est cause & le merite.

II D'un cœur humain & affection cordiale, *homo sum, humani à me nihil alienum puto*; Specialement envers les affligés, & indigens, c'est ce qu'on appelle misericorde. Ceux qui n'ont ceste affection, *ἀσπλαγχιέτες* & immanes, sont inhumains, & marqués pour n'estre des bons & elleus. Mais c'est d'une forte, ferme & genereuse, & non d'une molle, effeminée, & troublée. C'est une passion vicieuse & qui peut tomber en meschante ame, de laquelle il est parlé en son lieu; car il y a bonne & mauvaise misericorde. Il faut secourir aux affligés sans s'affliger &

& adapter à soy le mal d'autruy, ny rien ravaller de la justice & dignité, car Dieu dict qu'il ne faut point avoir pitié du pauvre en jugement; ainsi Dieu & les saincts sont dictz misericordieux & pitoyables.

Sans se jacter, en faire feste ny bruiet, c'est 12
espece de reproche: ces vanteries ostent tant 9. Sans
la grace, voire descrient odieux les bienfaicts, *jactan-*
hoc est in odium beneficia perducere. C'est en ce ce.
sens qu'il est dict, que le bienfaiteur doit oublier
les bienfaicts.

Continuër & par nouveaux bienfaicts con- 13
firmer & rajeunir les vieux (cela convie tout 10.
le monde à l'aimer & rechercher son amitié) *Conti-*
& jamais ne se repentir des vieux, quoy qu'on *nuer*
fente avoir semé en terre sterile & ingrate, *sans se*
beneficii tui etiam infelicitas placeat, nusquam repen-
hac vox, vellem non fecisse. L'ingrat ne faict tort *tir.*
qu'à soy, le bienfaict pour cela n'est pas perdu;
c'est une chose consacrée, qui ne peut estre vio-
lée ny estaincte par le vice d'autruy. Et pource
qu'un autre est meschant, ne faut pas laisser
d'estre bon & de continuër son office: mais qui
plus est l'œuvre du noble cœur & genereux, est
en continuant à bien faire, rompre & vaincre la
malice & ingratitude d'autruy & le remettre en
santé; *optimi viri & ingentis animi est tamdiu ferre*
ingratum, donec feceris gratum: vincit malos perti-
nax bonitas.

Sans troubler ou importuner le recevant en 14
sa jouissance, comme font ceux qui ayant don- 11. Ny
né une dignité ou charge à quelqu'un, veulent *revo-*
encore apres l'exercer: ou bien luy procurer un *quer en*
bien, pour puis en tirer tout ce qu'il leur plaira. *trous-*
Celuy qui a receu ce bien, ne le doit endurer, & *bier ie*
pource n'est point ingrat: & le bienfaiteur ef- *bien-*
face son bienfaict, & cancelle l'obligation. Un *faict.*
de

de nos Papes refusant à un Cardinal, qui le prioit peut-estre de chose injuste, & luy alleguant d'estre cause qu'il estoit Pape : respondit bien, laissez moy donc estre Pape, & ne m'oste ce que tu m'as donné.

15
Distinction des bien-faits.

Après ces reigles & advis de bien faire, il est à sçavoir qu'il y a des bienfaits plus recevables & agreables les uns que les autres, & qui sont plus ou moins obliges : ceux-là sont les mieux venus, qui sortent de main amie, de ceux que l'on est disposé d'aimer sans cette occasion : au contraire il est grief d'estre obligé à celuy, qui ne plaist & auquel on veut ne rien devoir. Ceux aussi qui viennent de la main de celuy qui y est aucunement obligé ; car il y a de la justice, & obligent moins. Ceux qui sont faits en la necessité & au grand besoin, ceux-cy ont une grande force, ils font oublier toutes les injures & offences passées, s'il y en avoit eu ; & obligent fort ; comme au contraire le refus en telle saison est fort injurieux, & fait oublier tous les precedens bienfaits. Ceux qui se peuvent recognoistre & recevoir la pareille, comme au contraire les autres engendrent hayne : car celuy qui se sent du tout obligé sans pouvoir payer, toutes fois qu'il void son bienfaiteur, il pense voir le tesmoin de son impuissance, ou ingratitude, & luy fait mal au cœur. Il y en a qui plus sont honnestes & gracieux, plus sont payans au recevant, s'il est homme d'honneur, comme ceux qui lient la conscience, la volonté, car ils serrent bien plus & le font demeurer en cervelle & en crainte de s'oublier & faillir. L'on est bien plus prisonnier sous la parole que sous la clef. Il vaut mieux estre attachés par les liens civils & publics, que par la loy d'honesteté & de conscience ; plustost deux notaires,

res,

res, qu'un. Je me fie en vous, en vostre foy & conscience: cestuy-cy fait plus d'honneur, mais estrainct, ferre, sollicité & presse bien plus: & celuy-là l'on s'y porte plus laschement: car l'on se fie que la loy & les attaches externes veilleront assés, quand il faudra. Où y a de la contraincte, la volonté se relasche: où y a moins de contraincte, la volonté se resserre, *quod me jus cogit, vix à voluntate imperrem.*

Du bienfaict naist l'obligation, & d'elle aussi 16
il en sort & est produit; ainsi est-il l'enfant *Obliga-*
& le pere, l'effect & la cause, & y a double *tion*
obligation, active & passive. Les parens, les Prin- *mere*
ces & superieurs par devoir de leur charge sont *& fille*
tenus de bienfaire & profiter à ceux qui leur *du*
sont commis, recommandez par la nature, ou *bien-*
par la loy; & generalement tous ayans moyens *faict.*
envers tous necesiteux, & affligez, par le com-
mandement de nature. Voyla l'obligation pre-
miere; puis des bienfaicts, soyent ils deubs &
emanent de ceste premiere obligation, ou bien
libres & purs merites, sort l'obligation seconde
& acquise, par laquelle les recevans sont tenus à
la reconnoissance & remerciement: tout cecy
est signifie par Hesiodé, qui a faict les graces
trois en nombre, & s'entretenant par les mains.

La premiere obligation s'acquitte par les 17
bons offices d'un chacun, qui est en quelque *Obliga-*
charge, lesquels seront tantost discourus en la *tion*
seconde partie qui est des devoirs particuliers: *pre-*
mais elle s'affermit, & se relasche, & amoin- *miere*
drit accidentalement, par les conditions, & le *& me-*
faict de ceux qui les reçoivent. Car leurs offen- *re.*
ses, ingratitudez, & indignitez deschargent au-
cunement ceux qui sont obliges d'en avoir soin:
& semble que l'on en peut presque autant dire
de leurs deffauts naturels. L'on peut justement
moins

moins aymer son enfant, son cousin, son sub-
 ject non seulement malitieux & indigne; mais
 encores laid, bossu, malheureux, mal né; Dieu
 mesmes luy en a rabbatu cela de son pris &
 estimation naturelle: mais il faut en se refroi-
 dissant garder moderation & justice: car cecy ne
 touche pas le secours de la necessité, & les offices
 deus par la raison publique, mais l'attention &
 affection qui est l'interne obligation.

18
 Secon-
 de &
 fidelle
 reco-
 gnois-
 sance
 recom-
 man-
 dée.
 Voyez
 cecy,
 l. 1. c. 8.

La seconde obligation née des bienfaicts est
 celle que nous avons à traiter & reigler mainte-
 nant: premierement la loy de recognoissance &
 remerciement est naturelle, tesmoin les bestes,
 non seulement privées & domestiques, mais
 farouches & sauvages, ausquelles se trouvent de
 notables exemples de recognoissance, comme
 du Lion envers l'esclave Romain, *officia etiam
 fera sentiunt*. Secondement c'est acte de vertu,
 & tesmoignage de bonne ame, dont est plus à
 estimer que le bienfaict, lequel souvent vient
 d'abondance, puissance, amour de son propre
 interest, rarement de la pure vertu, la recognois-
 sance tousjours d'un bon cœur; dont le bien-
 faict peut estre plus desirable, mais la recognois-
 sance plus loüable. Tiercement c'est une chose
 aysée, voire plaisante, & qui est en la main d'un
 chacun. Il n'y a rien si aysé que d'agir selon na-
 ture, rien si plaisant que de s'acquitter & demeu-
 rer libre.

Par tout cecy est aysé à voir combien est las-
 che & vilain vice la mesconnoissance & ingra-
 titude, desplaisant & odieux à tous, *Dixeris
 maledicta cuncta, cum ingratum hominem dixeris*:
 Contre nature, dont Platon parlant de son di-
 sciple Aristote, l'appelloit l'ingrat mulet: elle est
 aussi sans excuse, & ne peut venir que d'une
 Senec. meschante nature, *grave vitium, intolerabile,
 quod*

quod dissociat homines. La vengeance qui suit l'injure, comme la mesconnoissance le bienfaict, est bien plus forte & pressante (car l'injure presse plus que le bienfaict, *altius injuria quam merita descendunt*) c'est une tres-violente passion, mais non pas de beaucoup pres si vilain & difforme vice, que l'ingratitude: c'est comme des maux, qu'il y a, qui ne sont point dangereux: mais sont plus douloureux & pressants que les mortels: en la vengeance y a quelque espee de justice, & ne s'en cache l'on point, en l'ingratitude n'y a que toute poltronerie & honte.

La recognoissance pour estre telle qu'il faut, 18
doibt avoir ces conditions: premierement re- *Reigles*
cevoir gracieusement le bienfaict avec visage & de la
parole amiable & riante: *qui grate beneficium ac- reco-*
cepit, primam ejus pensionem solvit: Seconde- *gnosis-*
ment ne l'oublier jamais, *Ingratissimus omnium san-*
qui oblitus; nusquam enim gratus fieri potest, cui Senec.
totum beneficium elapsum est. Le tiers office est le
publier: *ingenui pudoris est fateri per quos profe-* *Idem.*
cerimus, & hac quasi merces authoris. Comme *Plin.*
on a trouvé le cœur & la main d'autruy ouverte à bien faire, aussi faut il avoir la bouche ouverte à le prescher; & afin que la memoire en soit plus ferme & solemnelle, nommer le bienfaict & le present du nom du bienfaiteur. Le quatriesme est à rendre, avec ces quatre mots d'avis: Que ce ne soit tout promptement, ny trop curieusement; cela a mauvaise odeur, & semble que l'on ne vueille rien devoir, mais payer le bienfaict: c'est aussi donner occasion au bienfaict de penser, que son bienfaict n'a pas esté bien receu: se montrer trop ambitieux & soigneux de rendre, c'est encourir soupçon d'ingratitude. Il faut donc que

ce soit quelque temps apres, & non fort long, afin de ne laisser vieillir le present: (les graces sont peintes jeunes) & avec belle occasion, laquelle s'offre de soy-mesme, ou bien estudiée sans esclat, & sans bruiet. 2. Que ce soit avec usure & surpasse le bien-faict, comme la bonne terre, *ingratus est, qui beneficium reddit sine usura*, ou à tout le moins l'egale avec toute demonstration, que l'on estoit obligé à mieux, & que cecy n'est pas pour satisfaire à l'obligation, mais pour 3. montrer qu'on se recognoist obligé. 3. Que ce soit tresvolontiers & de bon cœur. *Ingratus est qui metu gratus est*. Si ainsi il a esté donné, *eodem animo beneficium debetur, quo datur: errat si quis beneficium libentius accipit quam reddit*. 4. Si l'impuissance y est de le rendre par effect, au moins la volonté y doibt estre, qui est la premiere & principale partie, & comme l'ame tant du bienfaict que de la recognoissance: elle n'a point de tesmoin que soy-mesme: & faut recognoistre non seulement le bien receu, mais encores celuy qui a esté offert, & qui pouvoit estre receu, c'est à dire, la volonté du bienfaiteur, qui est, comme on a esté dict, le principal.

Seconde partie, qui est des devoirs speciaux de certains à certains par certaine & speciale obligation.

P R E F A C E.

Atant à parler des devoirs speciaux & particuliers differens, selon la diversité des personnes & de leurs estats, soyent inegaux, comme superieurs & inferieurs, ou egaux, nous commencerons par les mariez: qui sont mixtes, & tiennent de tous les deux, equalité & inegalité. Aussi faut-il premierement par-

parler de la justice & des devoirs privez & domestiques, avant que des publics, car ils precedent; comme les familles & maisons sont premieres que les republicques, dont la justice privée qui se rend en la famille, est l'image, la source & le modele de la republicque. Or ces devoirs privez & domestiques sont trois, sçavoir entre le mary & la femme, les parens & les enfans, les maistres & serviteurs. Voyla toutes les parties d'une maison & famille, laquelle prend son fondement du mary & de la femme qui en sont les maistres & auteurs. Parquoy premierement des mariez.

C H A P. XII.

Devoir des mariez.

SElon les deux considerations diverses, qui sont au mariage, comme a esté dict, sçavoir *voirs* egalité, & inegalité, aussi sont de deux sortes *communs* les devoirs & offices des mariez, les uns memes *communs* & communs à tous deux également reciproques *l. 1. c. 42.* & de pareille obligation, encores que selon l'usage du monde ne soyent de pareille peine, reproche, inconvenient; sçavoir une entiere loyauté, fidelité, communauté, & communication de toutes choses. Puis un soin & autorité sur la famille & tout le bien de la maison. De cecy *c. 42.* plus au long au livre premier.

Les autres sont particuliers & differens selon l'inegalité, qui est entr'eux, car ceux du mary *Particuliers* sont: 1. Instruire sa femme, l'enseigner avec *du mary* digne honneur & bien, & dont elle est capable. 2. La nourrir, soit qu'elle ayt apporté doüaire ou non. 3. La vestir. 4. Coucher avec elle. 5. L'aymer & la defendre: les deux extremitez sont laides & vitieus-

vitieuses, les tenir sujettes comme servantes, & s'assubjectir à elles comme maistresses. Voyla les principaux. Ceux-cy viennent apres, la penser malade, la delivrer captive, l'enlèvelir morte, la nourrir demeurant vefve, & les enfans qu'il a eu d'elle par provision testamentaire.

3
De la
femme.

Les devoirs de la femme sont rendre honneur, reverence & respect à son mary, comme à son maistre & bon seigneur; ainsi ont appellé leurs maris les sages femmes, & le mot Hebreu *Baal* signifie tous les deux, mary & seigneur. Celle qui s'aquitte de ce devoir, fait plus pour soy & son honneur, que pour son mary; & faisant autrement ne fait tort qu'à elle. 2. Obeïssance en toutes choses justes & licites, s'accommodant & se ployant aux mœurs & humeurs de son mary, comme le bon miroir, qui represente fidelement la face; n'ayant aucun dessein, amour, pensément particulier: mais comme les dimensions & accidens, qui n'ont aucune action ou mouvement propre, & ne se remuent qu'avec le corps, elles se tiennent en tout & par tout au mary. 3. Service, comme luy appareiller par soy ou par autruy ses vivres, luy laver les pieds. 4. Garder la maison, dont est compo-
sée à la tortuë; & est peinte ayant les pieds nus & principalement le mary absent. Car esloigné du mary elle doibt estre comme invisible, & a rebours de la Lune ne paroistre point, & pres son Soleil paroistre. 5. Demeurer en silence & ne parler qu'avec son mary ou pour son mari: pource que c'est chose rare & difficile, que femme silencieuse, elle est dite un don de Dieu precieux. 6. Vaquer & estudier à la mesnagerie c'est la plus utile & honorable science & occupation de la femme, c'est sa maistresse qualité, qu'on doibt en mariage chercher principaleme

Eccl.
26.

L I V R E III.

567

en fortune ; c'est le seul doüaire , qui sert à ruiner, ou à sauver les maisons: mais elle est rare. Il y en a d'avaricieuses , mais de mesnageres peu. Or il y a bien à dire des deux. *De la mesnagerie tost apres à part.*

En l'accointance & usage de mariage il faut de la moderation : c'est une religieuse & devote liaison : voyla pourquoy le plaisir qu'on en tire, doit estre meslé à quelque severité; une volupté prudente & concientieuse. Il faut toucher sa femme severement & pour l'honneur, comme dict est , & de peur, comme dict Aristote, qu'en la chatoüillant trop lascivement, le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison : & pour la santé : car le plaisir trop chaud & assidu altere la semence , & empesche la generation. Afin d'autre part qu'elle ne soit trop languissante , morfonduë , & sterile , il s'y faut presenter rarement. Solon l'a taillé à trois fois le mois , mais il ne s'y peut donner loy , ny règle certaine.

4
Advis
sur
l'ac-
coin-
tance
privée
des ma-
riez.
Plu-
tarc.
in So-

La doctrine de la mesnagerie suit volontiers , & est annexée au Mariage.

C H A P. XIII.

Mesnagerie.

LA mesnagerie est une belle , juste & utile occupation. C'est chose heureuse , dict Platon , de faire ses affaires particuliers sans injustice. Il n'y a rien si beau qu'un mesnage bien réglé , bien paisible.

I

C'est une occupation qui n'est pas difficile : qui sera capable d'autre chose , le fera de celle-là : mais ell'est empeschante , penible , espineuse , à cause d'un si grand nombre d'affaires : lesquels bien qu'ils soyent petits & menus , tout-

Y 2 tes-

tesfois pource qu'ils sont drus, espais, & frequens, faschent & ennuyent. Les espines domestiques piquent, pource qu'elles sont ordinaires; mais si elles viennent des personnes principales de la famille, elles rongent, ulcerent, & sont irremediabiles.

3 Avoit à qui se fier, & sur qui se reposer; c'est un grand sejour & moyen propre pour vivre à son aise: il le faut choisir loyal & entier, comme l'on peut; & puis l'obliger à bien faire par une grande confiance: *habita fides ipsam obligat fidem: multi fallere docuerunt, dum timent falli; & aliis jus peccandi, suspicando dederunt.*

4 Les preceptes & advis de menagerie principaux sont ceux-cy: 1. Acheter & despendre toutes choses en temps & saison, elles sont meilleures & à meilleur pris. 2. Garder que les choses qui sont en la maison ne se gastent & perissent, ou se perdent & s'emportent. Cecy est principalement à la femme: à laquelle Aristote donne par preciput cette autorité & ce soin. 3. Pour voir premierement & principalement à ce trois, necessité, netteté, ordre: & puis s'il y a moyen, l'on advisera à ces trois autres (mais les Sages ne s'en donneront pas grand peine: *non ampliter sed munditer convivium: plus salis quam sumptus*), Abondance, pompe & parade, exquise & riche façon. Le contraire se pratique souvent aux bonnes maisons, où y aura lits garnis de soye, pourfilés d'or, & n'y aura qu'un couverture simple en hyver, sans aucune commodité de ce qui est le plus necessaire. Ainsi de tout le reste.

5 Reigler sa despenſe; ce qui se fait en ostant superflu, sans faillir à la necessité, devoir de bienſeance: un ducat en la bourse fait plus d'honneur, que dix mal despendus, disoit que
cu

cun. Puis, mais c'est l'industrie & la suffisance, faire mesme despence à moindre frais, & sur tout ne despendre jamais sur le gain advenir & esperé.

Avoir le soin & l'œil sur tout; la vigilance & presence du maistre, dict le proverbe, engraisse le cheval & la terre. Mais pour le moins le maistre & la maistresse doyvent celer leur ignorance & insuffisance aux affaires de la maison, & encores plus leur nonchalance, faisant mine de s'y entendre & d'y penser: car si les officiers & valets croyent que l'on ne s'en soucie, ils en feront de belles.

C H A P. XIV.

Devoir des parens, & enfans.

LE devoir & obligation des parens & enfans est reciproque & reciproquement naturelle: si celle des enfans est plus estroicte, celle des parens est plus ancienne, estans les parens premiers auteurs & la cause, & plus importante au public: car pour le peupler & garnir de gens de bien & bons citoyens, est necessaire la culture & bonne nourriture de la jeunesse; qui est la semence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de l'ingratitude des enfans envers leurs parens, comme de la nonchalance des parens en l'instruction des enfans: dont avec grande raison en Lacedemone, & autres bonnes polices, y avoit punition & amande contre les parens, quand leurs enfans estoient mal complexionnez. Et disoit Platon, qu'il ne sçavoit point, en quoy l'homme deut apporter plus de soin & de diligence, qu'à faire un bon fils. Et Crates s'escrioit en colere, à quel propos tant de soin d'amasier des biens, &

ne se soucier à qui les laisser? C'est comme se soucier du foulier & non de son pied. Pourquoi des biens à un qui n'est pas sage, & n'en sçait user? Comme une belle & riche selle sur un mauvais cheval. Les parens sont donc doublement obligés à ce devoir, & pource que ce sont leurs enfans, & pource que ce sont les plantes tendres & l'esperance de la republique: c'est cultiver sa terre, & celle du public ensemble.

2
Divi-
sion de
l'office
des pa-
rens.

Or cet office a quatre parties successives, selon les quatre biens, que l'enfant doit recevoir successivement de ses parens, la vie, la nourriture, l'instruction, la communication. La premiere regarde le temps, que l'enfant est au ventre jusques à la sortie inclusivement; la seconde le temps de l'enfance au berceau, jusques à ce qu'il sçache marcher & parler; la tierce toute la jeunesse; ceste partie sera plus au long & serieusement traitée; la quatriesme est de leur affection, communication, & comportement envers leurs enfans ja hommes faits, touchant les biens, pensées, desseins.

3
Pre-
miere
partie,
l'office
des pa-
rens.

La premiere qui regarde la generation & portée au ventre, n'est pas estimée & observée avec telle diligence qu'elle doit, combien qu'elle aye autant ou plus de part au bien & mal des enfans, tant de leurs corps que de leurs esprits; que l'education & instruction apres qu'ils sont nez & grandelets. C'est elle qui donne la subsistance, la trempe, le temperament, le naturel; l'autre est artificielle & acquise, & s'il se commet faute en cette premiere partie, la seconde, ny la troisieme ne la reparera pas, non plus que la faute en la premiere concoction de l'estomac ne se rabille pas en la seconde, ni troisieme. Nos hommes vont à l'estourdie à cet accouplage, poussés par la seule volonte & envi

envie de se descharger de ce qui les chatouille & les presse : s'il en advient conception, c'est rencontre, c'est cas fortuit : personne n'y va d'aquet, & avec telle deliberation & disposition precedente, comm'il faut & que nature requiert. Puisque donc les hommes se font à l'avanture & à l'hazard, ce n'est merveilles si tant rarement il s'en trouve de beaux, bons, sains, sages & bien faits. Voicy donc bien brevement selon la Philosophie, les advis particuliers sur ceste premiere partie, c'est à dire, pour faire des enfans massés, sains, sages & advisez : car ce qui sert à l'une de ces choses, sert aux autres. 1. L'homme s'accouplera de femme, qui ne soit de vile, vilaine & lasche condition, ny de mauvaise & vitieuse composition corporelle. 2. s'abstiendra de ceste action & copulation sept ou huit jours. 3. durant lesquels se nourrissant de bonnes viandes plus chaudes & seiches qu'autrement, & qui se cuisent bien en l'estomach. 4. face exercice peu plus que mediocre. Tout cecy tend à ce, que la semence soit bien cuicte & assaisonnée, chaude & seiche, propre à un temperament masse, sain & sage. Les faineants, lascifs, grands mangeurs, qui pource mal cuisent, ne font que filles ou hommes effeminés & lasches (comme raconte Hippocrates des Scythes). 5. & s'approche de sa partie advertie d'en faire tout de mesmes ; long temps apres le repas : c'est à dire le ventre vuide & à jeun (car le ventre plein ne fait rien qui vaille, pour l'esprit ny pour le corps) ; dont Diogenes reprocha à un jeune homme debauché, que son pere l'avoit planté estant yvre : Et la loy des Carthaginois est louée de Platon, *l. 2. de legib.* qui enjoinct s'abstenir de vin le jour qu'on s'approche de sa femme). 6. & loin des mois de

la femme, six ou sept jours devant, & autant ou plus apres. 7. Et sur le point de la conception & retention des semences, elle se tournant & ramassant du costé droict se tienne à recoy quel-que temps. 8. Lequel reiglement touchant les viandes & l'exercice se doibt continuër par la mere durant le temps de la portée.

4
2 Par-
tie de
l'office
des pa-
rens.
Ezech.
6.

Pour venir au second point de cest office, apres la naissance de l'enfant, ces quatre points s'observeront. 1. L'enfant sera lavé d'eau chaude & salée, pour rendre ensemble souples & fermes les membres, essuyer & desseicher la chair & le cerveau, affermir les nerfs, coustume tres-bonne d'Orient & des Juifs. 2. La nourrisse si elle est à choisir, soit jeune, de temperament le moins froid & humide qui se pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. J'ay dict si elle est à choisir: car selon raison & tous les Sages, ce doibt estre la mere; dont ils crient fort contre elle, quand elle ne prend cette charge y estant conviée & comme obligée par nature, qui luy appreste à ces fins le lait aux mammelles, par l'exemple des bestes, par l'amour & jalousie, qu'elle doibt avoir de ses petits, qui reçoivent un tresgrand dommiage au changement de l'aliment ja accoustumé en un estrange, & peut estre tres mauvais, & d'un temperament tout contraire au premier: dont elles ne sont meres qu'à demy. *Quod est hoc contra naturam imperfectum ac dimidiatum matris genus peperisse, & statim à se abjecisse: aluisse in utero sanguine suo nescio quid quod non videret: non alere autem nunc suo lacte, quod videat jam viventem, jam hominem, jam matris officia implorantem.* 3. La nourriture outre la mammelle soit lait de chevre ou plustost beurre, plus subtile & aérée partie du lait, cuit avec

Aul.
Gell.
l. 12.
c. 1.

avec miel & un peu de sel. Ce sont choses trespro- *Galen.*
 pres pour le corps & pour l'esprit, par l'avis de *multis*
 tous les Sages & grands Medecins Grecs & He- *locis.*
 breux. *Butyrum & mel comedet, ut fiat repro-* *Homer.*
bare malum, & eligere bonum. La qualite du *10 I-*
 lait ou beurre est fort temperée & de bonne *liad*
 nourriture, la siccité du miel & du sel con- *Eesai.7.*
 somme l'humidité trop grande du cerveau, & le
 dispose à la Sageſſe. 4. L'enfant ſoit peu à peu ac-
 couſtumé & endurcy à l'air, au chaud, & au
 froid; & ne faut craindre en cela, veu qu'en
 Septentrion ils lavent bien leurs enfans ſortans
 du ventre de la mere en eau froide, & ne s'en
 trouvent pas mal.

Les deux premieres parties de l'office des pa- *5*
 rens ont eſté bien-toſt expediees: par où il ap-
 paroît, que ceux ne ſont vrais peres, qui n'ap-
 portent le ſoin, l'affection, & la diligence à ces
 choſes ſuſdictes: qui ſont cauſe ou occaſion par
 nonchalance ou autrement de la mort ou
 avortement de leurs enfans, qui les expoſent
 eſtans nés, dont ils ſont privés par les loix de la
 poiſſance paternelle. Et les enfans à la honte des
 parens demeurent eſclaves de ceux, qui les en-
 levent & nourrissent, qui n'ont ſoin de les
 eſlever & preſerver de feu, de l'eau, & de tout
 encombre.

La troiſième partie, qui eſt de l'inſtruction, *6*
 ſera plus ſerieuſement traitée. Si-toſt que ceſt *3 Par-*
 enfant marchant & parlant commencera à *tie de*
 remuier ſon ame avec le corps, & que les facul- *l'office*
 tés d'icelle s'ouvriront & deſveloperont, la *des pa-*
 memoire, l'imagination, la ratiocination, qui *rens.*
 ſera à quatre ou cinq ans, il faut avoir un grand *Inſtru-*
 ſoin & attention à la bien former: car ceſte pre- *Etion*
 miere teinture & liqueur, de laquelle ſera em- *combien*
 que cette ame, aura une tres grande poiſſance. *impor-*

Il ne se peut dire combien peut ceste premiere impression & formation de la jeunesse, jusques à vaincre la nature mesme : Nourriture, dict-on, passè Nature. Lycurgue le fit voir à tout le monde par deux petits chiens de mesme ventrée, mais diversément nourris, produicts en public : ausquels ayant presenté des soupes, & un petit lievre, le nourry mollement en la maison s'arresta à la soupe, & le nourry à la chasse quittant la soupe courut apres le lievre. La force de ceste instruction vient de ce, qu'elle y entre facilement, & difficilement sort. Car y entrant la premiere y prend telle place & creance, que l'on veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la luy conteste ou dispute. Ceste ame donc toute neufve & blanche, tendre & molle reçoit fort aisément le ply & l'impression, que l'on luy veut donner, & puis ne le perd aisément.

*Quint.
Senec.*

7 Or ce n'est pas petite besogne, que ceste cy, & ose l'on dire la plus difficile & importante, qui soit. Qui ne voit qu'en un estat tout despend de là? Toutesfois (& c'est la plus notable, pernicieuse, fascheuse & deplorable faute, qui soit en nos polices, remarquée par Aristote & Plutarque) nous voyons que la conduite & discipline de la jeunesse est de tout abandonnée à la charge & mercy des parens qui qu'ils soient, souvent nonchalans, fols & le public n'y veille, ny s'en soucie point & pourquoy tout va mal. Presque les seules polices Lacedemoniene & Cretense, ont commis aux loix la discipline de l'enfance. La plus belle discipline du monde pour la jeunesse estoit la Sparraine, dont Agesilaüs convioit Xenophon à y envoyer ses enfans : car l'on y apprend, dict-il, la plus belle science du monde, qui est de bien commander & de bien obeïr, & ou l'on forge

forge les bons législateurs, Empereurs d'armées, Magistrats, citoyens. Ils avoient ceste jeunesse & leur instruction en recommandation sur toutes choses, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages : ils dirent qu'ils ay- moient mieux donner deux fois autant d'hom- mes faicts.

Or avant entrer en ceste matiere, je veux donner icy un advertissement de poids : Il y en a qui travaillent fort à descouvrir leurs inclina- tions & à quoy ils seront propres. Mais c'est chose si tendre, obscure, & incertaine, qu'à chaque fois l'on se trouve trompé apres avoir fort despendu & travaillé. Parquoy sans s'arres- ter à ces foibles & legeres divinations & pro- gnostiques tirés des mouvements de leur en- fance, il faut leur donner une instruction uni- versellement bonne & utile : par laquelle ils de- viennent capables, prests, & disposés à tout. C'est travailler à l'asseuré, & faire ce qu'il faut tous- jours faire ; Ce sera une teincture bonne à rece- voir toutes les autres.

Pour entrer maintenant en ceste matiere, nous la pourrons rapporter à trois poincts, for- mer l'esprit, dresser le corps, reigler les mœurs. Mais avant que donner les advis particuliers servans à ces trois, il y en a de generaux, qui appartiennent à la maniere de proceder en cer- te affaire pour s'y porter dignement & heu- reusement, qu'il faut sçavoir par un prealable.

Le premier est de garder soigneusement son ame pucelle & nette de la contagion & cor- ruption du monde, qu'elle ne recoive aucune tache ny attaincte mauvaise. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes, ce sont les oreilles principalement, & puis les yeux, c'est à dire, donner ordre, qu'aucun, fust il mes-
10
Avis
general
sur l'in-
stru-
tion.
garden

ies
oreil-
les. mes son parent, n'approche de cet enfant, qui luy puille dire ou souffler aux oreilles quelque chose de mauvais. Il ne faut qu'un mot, un petit propos, pour faire un mal difficile à repa- rer. Garde les oreilles sur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon est d'avis de ne permettre, que valets, servantes, & viles per- sonnes entretiennent les enfans: car ils ne leur peuvent dire que fables, propos vains & niais, si pis ils ne disent. Or c'est desja abbreuver & embabouyrer cette tendre jeunesse de sottises & niaiseries.

II Le second avis est au chois tant des person-
2. Ad- nes, qui auront charge de cet enfant, que des
vis ge- propos que l'on luy tiendra, & des livres que
neral: l'on luy baillera. Quant aux personnes, ce doivent
chois estre gens de bien, bien nez, doux & agreables,
des in- ayant la teste bien faite, plus pleine de Sagesse
stru- que de science, & qu'ils s'entendent bien en-
cteurs, semble, de peur que par advis contraires, ou
propos, par dissemblable voye de proceder, l'un par ri-
& li- gueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entremes-
vres. chent, & ne troublent leur charge, & leur des-
sein. Les livres & les propos ne doivent point
estre de choses petites, sottes, frivoiles: mais
grandes, serieuses, nobles, & genereuses; qui
reignent les sens, les opinions, les mœurs, com-
me ceux qui font cognoistre la condition hu-
maine, les branles & ressorts de nos ames, afin
de se cognoistre, & les autres; luy apprendre
ce qu'il faut craindre, aimer, desirer, que c'est
que passion, vertu, ce qu'il y a à dire entre
l'ambition & l'avarice, la servitude & la sub-
jection, la liberte & la licence. Aussi bien
leur fera on avaller les unes que les autres. L'on
se trompe. Il ne faut pas plus d'esprit à enten-
dre les beaux exemples de Valere Maxime, &
soute

toute l'histoire Greque & Romaine (qui est la plus belle science & leçon du monde) qu'à entendre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant, qui peut sçavoir combien il y a de poulles chés la mere, & cognoistre ses cousins, comprendra bien combien il y a eu de Roys, & puis de Cefars à Rome. Il ne le faut pas deffier de la portée & suffisance de l'esprit: mais il le faut sçavoir bien conduire & manier.

Le troisieme est de se porter envers luy, & proceder de façon non austere, rude, & severe; mais douce, riante, enjouée. Parquoy nous condamnons icy tout à plat la coustume presque universelle de battre, fouetter, injurier, & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainte & subjection, comme il se fait aux colleges. Car elle est tres-inique & punissable, comme est un Juge & Medecin, qui seroit anime & esmeu de colere contre son criminel & patient; prejudiciable & toute contraire au dessein, que l'on a, qui est de les rendre amoureux & poursuivant la vertu, sagesse, science, honnestete. Or ceste façon imperieuse & rude leur en fait venir la hayne, l'horreur, & le despit; puis les effarouche, & les enteste, leur abbat & oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que servile, bas, & esclave: aussi sont ils traités en esclaves. *Parentes ne provocetis ad iracundiam filios vestros, ne despondeant animum.* Se voyans ainsi traités ne font plus rien qui vaille, maudissent & le maistre & l'apprentissage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'est pource qu'on les regarde, c'est par crainte & non gayement & noblement, & ainsi non honnestement. S'ils y ont failly, pour se sauver de la rigueur, ils ont recours aux remedes lasches & vilains, menteries,

12^e
3. Ad-
vis ge-
neral.
Instru-
ction
douce
&
franche.

Co-
vestros,
ne despondeant
animum. Se voyans
ainsi
leff. 3.

ries, fausses excuses, larmes de despit, cachettes, fuites, toutes choses pires que la faute, qu'ils ont faict.

Terent. *Dum id rescitum iri credit, tantissimè cauet :*
Si sperat fore clam, rursum ad ingenium redit :
Ille, quem beneficio adjungas, ex animo facit :
Studet par referre : praesens absensque idem erit.

Je veux qu'on le traite librement & liberalement, y employant la raison, & les douces remonstrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur & de pudeur. La premiere luy servira d'esperon au bien; la seconde de bride pour le retirer & degouster du mal. Il y a je ne sçay quoy de servile & de vilain en la rigueur & contraincte, ennemy de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur grossir le cœur d'ingenuité, de franchise, d'amour, de vertu, & d'honneur.

Terent. *Pudore & liberalitate liberos retinere*
Satius esse credo, quam metu :
Hoc patrium est, potius consue facere filium.
Sua sponte recte facere, quam alieno metu.
Hoc pater ac dominus interest. hoc qui nequit
Fateatur se nescire imperare liberis.

Les coups sont pour les bestes, qui n'entendent pas raison, les injures & crieries sont pour les esclaves. Qui y est une fois accoustumé, ne vaut plus rien: Mais la raison, la beauté de l'action, la ressemblance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification, qui en demeure au dedans, & qui au dehors en est renduë par ceux, qui la sçavent; & leurs contraires, la laideur & indignité du faict, la honte, le reproche, le regret au cœur, & l'impro-

probation de tous, ce sont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfans bien nés, & que l'on veut rendre honnestes. C'est ce qu'il leur faut tousjours sonner aux oreilles: si ces moyens ne font rien, tous les autres de rudesse n'ont garde de profiter. Ce qui ne se peut faire par raison, prudence, addressé, ne se fera jamais par force; & quand il se feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuvent estre inutiles: s'ils y sont employez de bonne heure, avant qu'il y aye encore rien de gaste. Je ne veux pour cela approuver ceste lasche & flatteuse indulgence, & sottise craincte de contrister les enfans, qui est une autre extremité aussi mauvaise. C'est comme le lierre, qui tuë & rend sterile l'arbre qu'elle embrasse: le singe qui tuë ses petits par force de les embrasser: Et ceux qui craignent d'empoigner par les cheveux celuy qui se noye, de peur de luy faire mal, & le laissent perir. Contre ce *Pro-*
 vice le sage Hebreu parle tant. Il faut contenir *verb.*
 la jeunesse en discipline non corporelle des bes- *13. Ec-*
 tes, ou des forçats, mais spirituelle, humaine, *cles.*
 liberale de la raison. *30.*

Venons maintenant aux particuliers & plus *13*
 exprés advis de ceste instruction. Le premier *Advis*
 chef d'iceux est, comme avons dict, d'exercer, parti-
 esguiser & former l'esprit: Surquoy y a divers *culiers*
 preceptes, mais le premier, principal, & fon- *tou-*
 damental des autres, qui regarde le but & la fin *chant*
 de l'instruction, & que je desire plus inculquer *l'esprit.*
 à cause qu'il est peu embrassé & suivy, & tous *1. Fon-*
 courent apres son contraire, qui est un erreur *damen-*
 tout commun & ordinaire: C'est d'avoir beau- *tal de*
 coup plus, & tout le principal soin d'exercer, *la fin*
 cultiver, & faire valoir le naturel & propre bien, *en du*
 & moins amasser & acquerir de l'estranger, plus *but de*
 tendre l'instru-
 ction de la jeunesse.

tendre à la sagesse, qu'à la science, & à l'art; plus à former bien le jugement & par consequent la volonté & la conscience, qu'à remplir la memoire & rechauffer l'imagination. Ce sont les trois parties maistresses de l'ame raisonnable :

l. 1.

c. 19.

Mais la premiere est le jugement, comm'a esté discouru cy dessus, où je renvoye expressement le lecteur : Or le monde faict tout le contraire, qui court tout apres l'art, la science, l'acquis. Les parens pour rendre leurs enfans sçavans font une grande despense, & les enfans prennent une

Tacit.

grande peine, *ut omnium rerum sic literarum intemperantia laboramus*, & bien souvent tout est perdu : Mais de les rendre sages, honnestes, habiles, à quoy n'y a tant de despense ny de peine, ils ne s'en soucient pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la science, l'acquis, la memoire, que la sagesse, le naturel ? Or tous ne commettent pas ceste faute de mesme esprit, les uns simplement menés par la coustume, pensant que la sagesse & la science ne sont pas choses fort differentes, ou pour le moins qu'elles marchent tousjours ensemble, qu'il faut avoir l'une pour avoir l'autre ; ceux-cy meritent d'estre remonstrés & enseignés : les autres y vont de malice, & sçavent bien ce qui en est : Mais à quelque pris que ce soit, ils veulent l'art & la science : Car c'est un moyen maintenant en l'Europe Occidentale d'acquérir bruiet, reputation, richesses. Ces gens cy font de science, mestier & marchandise, science mercenaire, pedantesque, fordide, & mechanique : ils achètent de la science pour puis la revendre. Laifsons ces marchans comme incurables.

14 Pour enseigner les autres, & descouvrir la
Compa- faute, qui est en tout cecy, il faut monstrer
raison deux choses ; l'une que la science & la sagesse
 sont

font choses fort differentes; & que la sagesse de
 vaut mieux, que toute la science du monde, science
 comme le ciel vaut mieux que toute la terre, & *en sa-*
 l'or que le fer: l'autre que non seulement elles *gesse.*
 font differentes, mais qu'elles ne vont presque
 jamais ensemble, qu'elles s'entremeschent
 l'une l'autre ordinairement; qui est fort sçavant
 n'est guere sage: & qui est sage n'est pas sçavant.
 Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais
 elles sont bien rares. Ce sont des grandes ames,
 riches, heureuses. Il y en a eu en l'antiquité,
 mais il ne s'en trouve presque plus.

Pour ce faire il faut premierement sçavoir que 15
 c'est que science & sagesse. Science est un grand *Defini-*
 amas & provision du bien d'autrui; c'est un *tions de*
 soigneux recueil de ce que l'on a veu, ouy dire, science
 & leu aux livres, c'est à dire des beaux dictz & *en sa-*
 faitz des grands personnages, qui ont esté en *gesse.*
 toutes nations. Or le gardoir & le magazin, où
 demeure & se garde ceste grande provision,
 l'estuy de la science & des biens acquis, est la me-
 moire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'à
 luy, qu'il n'est sçavant: car il en a le moyen. La
 sagesse est un maniement doux & reiglé de l'ame:
 celuy là est sage, qui se conduit en ses desirs,
 pensées, opinions, paroles, faitz, reiglemens,
 avec mesure & proportion. Bref en un mot la
 sagesse est la reigle de l'ame: & celuy qui manie
 cette reigle, c'est le jugement, qui voit, juge,
 estime toutes choses: les arrange comme il faut,
 rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons
 maintenant leurs differences, & de combien la
 sagesse vaut mieux.

La science est un petit & sterile bien au prix 16
 de la sagesse: Car non seulement elle n'est
 point necessaire, car des trois parties du mon-
 de les deux & plus s'en passent bien; mais en-

cores elle est peu utile, & sert à peu de choses. Elle ne sert point à la vie: combien de gens riches & pauvres, grands & petits, vivent plaisamment & heureusement sans avoir ouy parler de science? Il y a bien d'autres choses plus utiles au service de la vie & société humaine, comme l'honneur, la gloire, la noblesse, la dignité, 2 qui toutesfois ne sont nécessaires. 2. Ny aux choses naturelles, lesquelles l'ignorant fait aussi bien que le sçavant: La nature est à cela suffisante 3 maistresse. 3. Ny à la prend'homie, & à nous rendre meilleurs, *paucis est opus literis ad bonam mentem*, plustost elle y empesche. Qui voudra bien regarder, trouvera non seulement plus de gens de bien, mais encores de plus excellens en toute sorte de vertu, ignorans que sçavans, témoin Rome, qui a esté plus preude encores jeune & ignorante, que la vicille fine & sçavante. *Simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est.* La science ne sert qu'à inventer finesse, subtilités, artifices, & toutes choses ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers avec la simplicité & l'ignorance. L'atheïsme, les erreurs, les sectes & troubles du monde sont sorties de l'ordre des sçavans. La premiere tentation du diable, dict la Bible, & le commencement de tout mal & de la ruine du genre humain, a esté l'opinion, le desir & envie de science. *Eritis sicut dii, scientes bonum & malum.* Les Serenes pour piper & attrapper Ulysses en leurs filets, luy offrent en don la science: & S. Paul advertit de s'en donner garde, *ne quis vos seducat per philosophiam.* Un des plus sçavans, qui a esté, 4 parle de la science comme de chose non seulement vaine, mais encores nuisible, penible, & 4 falcheuse. Bref la science nous peut rendre plus humains & courtois, mais non plus gens de bien.

Salomon
mon ou
son Ec-
clesiaste.

Un des plus sçavans, qui a esté, 4 parle de la science comme de chose non seulement vaine, mais encores nuisible, penible, & 4 falcheuse. Bref la science nous peut rendre plus humains & courtois, mais non plus gens de bien.

bien. 4. Ne sert de rien aussi à nous addoucir, ou nous delivrer des maux, qui nous pressent en ce monde; Au rebours elle les aigrit, les enfle & grossit, tesmoin les enfans idiots, simples, ignorans, mesurans les choses au seul goust present, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les supportent plus doucement que les sçavans & habiles: & se laissent plus facilement tailler, inciser. La science nous anticipe les maux, tellement que le mal est plustost en l'ame par la science, qu'en nature. Le sage a dict, que qui acquiert science, s'acquiert du travail, & du tourment: l'ignorance est un bien plus propre remede contre tous maux. *Iners malorum remedium ignorantia est:* d'où viennent ces conseils de nos amis, N'y pensés plus: Ostés cela de vostre teste & de vostre memoire: est-ce pas nous renvoyer & remettre entre les bras de l'ignorance comme au meilleur abry & couvert qui soit? C'est bien une moquerie: car le souvenir & l'oubly n'est pas en nostre puissance. Mais ils veulent faire comme les chirurgiens qui ne pouvant guerir la playe, la pallient & l'endorment. Ceux qui conseillent se tuër aux maux extremes & irremediabes, ne renvoyent-ils pas bien à l'ignorance, stupidité, insensibilité? La sagesse est un bien necessaire & universellement utile à toutes choses: elle gouverne & reigle tout: il n'y a rien qui se puisse cacher ou desrober de sa jurisdiction & cognoissance: Elle regente par tout, en guerre, en public, en privé; elle reigle mesmes les desbauches, les jeux, les dances, les banquets, & apporte de la bride & de la moderation. Bref il n'y a rien, qui ne se puisse & ne se doive faire sagement, discrettement, & prudemment. Au contraire sans sagesse, tout s'en va en trouble & en confusion.

In Eccl. 1. 17.

Se-

17

Secondement la science est servile, basse, & mechanique au pris de la Sagesse: c'est une chose empruntée avec paine. Le sçavant est comme la corneille revestue & parée de plumes desrobées des autres oyseaux: Il se montre & entretient le monde, mais c'est aux despens d'autruy: & faut qu'il mette tousjours la main au bonnet, pour recognoistre & nommer avec honneur celuy, de qui il a emprunté ce qu'il dict. Le sage est comme celuy, qui vit de ses rentes. La Sagesse est un bien propre & sien: c'est un naturel bon, bien cultivé & labouré.

18

Tiercement les conditions sont bien autres, plus belles & plus nobles de l'une que de l'autre. 1. La science est fiere, presomptueuse, arrogante, opiniastre, indiscrete, querelleuse, *scientia inflat*: La Sagesse modeste, retenuë, douce & paisible. 2. La science est caqueteresse, envieuse de se montrer, qui toutesfois ne sçait faire aucune chose; n'est point active, mais seulement propre à parler & à en compter: La Sagesse fait; elle agit & gouverne tout.

La science donc & la Sagesse sont choses bien differentes, & la Sagesse est bien plus excellente, plus à priser & estimer, que la science. Car elle est necessaire, utile par tout, universelle, active, noble, honneste, gracieuse, joyeuse. La science est particuliere, non necessaire ny guere utile, point active, servile, mechanique, melancholique, opiniastre, presomptueuse.

19
Science
& Sa-
gesse ne
se ren-
con-
trent
pas.

Venons à l'autre point, qui est qu'elles ne sont pas tousjours ensemble, mais au rebours elles sont presque tousjours separées. La raison naturelle est, comme a esté dict, que les temperamens sont contraires: Car celuy de la science & memoire est humide: & celuy de la Sagesse

gesse & du jugement est sec. Cecy aussi nous est signifié en ce qui advint aux premiers hommes, lesquels si-tost qu'ils jetterent leurs yeux sur la science, & en eurent envie, ils furent despoüilles de la Sageſſe, de laquelle ils avoient esté investis de leur origine: par experience nous voyons tous les jours le meſme. Les plus beaux & floriffants estats, Republicques, Empires anciens & modernes, ont esté & ſont gouvernés tres-ſagement en paix & en guerre ſans aucune science. Rome les premiers cinq cens ans, qu'elle a fleury en vertu & vaillance, estoit ſans science, & si-tost qu'elle a commencé à devenir ſçavante, elle a commencé de se corrompre, se troubler par guerres civiles & se ruiner. La plus belle police qui fuſt jamais, la Lacedemonienne baſtie par Lycurgue, qui a produit les plus grands personnages, n'avoit aucune profession des lettres; c'estoit l'efcole de vertu, de Sageſſe, & s'est renduë victorieuſe d'Athenes, la plus ſçavante ville du monde, l'efcole de toutes sciences, le domicile des muses, le magazin des Philosophes. Voila des anciens. Le plus grand & floriffant estat & empire qui ſoit maintenant au monde, c'est celuy du Grand Seigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, se fait craindre, redouter par tous les Princes & Monarques du monde: & en cet estat il n'y a aucune profession de science, ny efcole, ny permission de lire, enseigner en public, non pas meſmes pour la religion. Qui conduit & fait meſmes prosperer cet estat? la Sageſſe, la prudence. Mais venons aux estats, ausquels les lettres & la science ſont en credit. Qui les gouvernent? Ce ne ſont point les ſçavans. Prenons pour exemple ce royaume, auquel la science & les lettres ont esté en plus grand honneur qu'en tout le reste
du

*Sageſſe
ſans
science.*

du monde, & qui semble avoir succédé à Athènes : Les principaux officiers de ceste couronne, Connestable, Marechaux, Admiraux, & puis les Secretaires d'estat, qui expedient tous les affaires, sont gens ordinairement du tout sans lettres. Certes plusieurs grands Legislaturs, Fondateurs & Princes ont banny & chassé la science, comme le venin & la peste des republicues, Licinius, Valentinien, Mahomet, Lycurgue.

*Science
sans sa-
gesse.*

Voila la sagesse sans science. Voyons la science sans sagesse, il est bien aysé. Regardons un peu ceux, qui font profession des lettres, qui viennent des escoles & universités, & ont la teste toute pleine d'Aristote, de Ciceron, de Bartole. Y a il gens au monde plus ineptes & plus fots & plus mal-propres à toutes choses ? Dont est venu le proverbe, que pour dire sot, inepte, l'on dict un clerc, un pedant. Et pour dire une chose mal faite, l'on la dict faite en clerc. Il semble que la science enteste les gens, & leur donne un coup de marteau (comme l'on dict) à la teste, & les fait devenir fots ou fols, selon que disoit le Roy Agrippa à saint Paul,

*Actor.
26.*

Multa te litera ad insaniam adducunt. Il y a force gens, que s'ils n'eussent jamais esté au college, ils seroient plus sages ; & leurs freres, qui n'ont point estudié, sont plus sages. *Ut melius fuisset non didicisse ; nam postquam docti prodierunt, boni desunt.* Venés à la pratique, prenés moy un de ces scavanteaux, menés le moy au conseil de ville en une assemblée, en laquelle l'on delibere des affaires d'estat, ou de la police, ou de la mesnagerie, vous ne vistes jamais homme plus estonné, il pallira, couffira : mais enfin il ne sçait qu'il doibt dire. S'il se melle de parler ce seront de longs discours, des definitions, divisions d'Aristote. ergo gluq. Escoutés en ce mesme
con-

conseil un marchand, un bourgeois, qui n'a jamais ouy parler d'Aristote, il opinera mieux, donnera de meilleurs advis & expediens que les sçavans.

Or ce n'est pas assez d'avoir dict le fait, que la sagesse & la science ne vont guere ensemble: Il en faut chercher la raison, & en la cherchant je payeray & satisferay ceux, qui pourroient estre offensés de ce que dessus, & penser que je suis ennemy de la science. C'est donc une question, d'où vient que sçavant & sage ne se rencontrent gueres ensemble. Il y a bien grande raison de faire ceste question: car c'est un cas estrange & contre raison, qu'un homme pour estre sçavant n'en soit pas plus sage: car la science est un chemin, un moyen & instrument propre à la sagesse. Voicy deux hommes, un qui a estudié, l'autre non: celui qui a estudié, doit & est obligé d'estre beaucoup plus sage, que l'autre, car il a tout ce que l'autre a, c'est à dire, le naturel, une raison, un esprit, & outre cela il a les advis, les discours & jugemens de tous les plus grands hommes du monde, qu'il trouve par les livres. Ne doit-il donc pas estre plus sage, plus habile, plus honneste que l'autre, puis qu'avec ses moyens propres & naturels, il en a tant d'estrangers acquis & tirez de toutes parts? comme dict quelcun, le bien naturel joint avec l'accidental, fait une bonne composition: & neantmoins nous voyons le contraire, comm'a esté dict.

Or la vraye raison & responce à cela, c'est la mauvaise & sinistre façon d'estudier & la mauvaise instruction: Ils prennent aux livres & aux escoles de tres bonnes choses, mais de tres mauvaises mains. Dont il advient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent

20

*Est**cher-**chée la**raison**de cette**separa-**tion.*

21

*Respon-**se, la**mau-**vaise**disci-**pline.*

indigens & necessiteux au milieu des richesses & de l'abondance , & comme Tantalus pres de la viande en meurent de faim : c'est qu'arrivant aux livres & aux escoles ils ne regardent qu'à garnir & remplir leur memoire de ce qu'ils lisent & entendent , & les voyla sçavans ; & non à polir & former leur jugement , pour se rendre sages , comme celuy qui mettroit le pain dedans sa poche & non dedans son ventre , il auroit enfin sa poche pleine , & mourroit de faim. Ainsi avec la memoire bien pleine ils demeurent fots , *Student non sibi & vita , sed aliis & schola*. Ils se preparent à estre rapporteurs ; Ciceron a dict , Aristote , Platon a laissé par escrit , &c. & eux ne sçavent rien dire. Ils font deux fautes , l'une qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent à eux mesmes , à se former à la vertu , Sagesse , resolution ; & ainsi leur science leur est inutile : l'autre est que pendant ce long temps qu'ils employent avec grande peine & despense , à amasser & empocher ce qu'ils peuvent desrober sur autruy inutilement pour eux , ils laissent chaumer leur propre bien & ne l'exercent. Les autres , qui n'estudient , n'ayant recours à autruy , advisent de cultiver leur naturel , s'en trouvent souvent mieux , plus sages , & resolu , encore que moins sçavans , & moins gaignans , & moins glorieux : Quelqu'un a dict cecy un peu autrement & plus briefvement ; Que les lettres gastent les cerveaux & esprits foibles , parfont les forts & bons naturels.

La
bonne
disci-
pline.

Or voicy la leçon & l'advis que je donne icy ; il ne faut pas s'amuser à retenir & garder les opinions & le sçavoir d'autruy , pour puis le rapporter & en faire monstre & parade à autruy , ou pour profit sordide & mercenaire , mais il les faut faire nostres. Il ne faut pas les loger en
nostr'a-

nostre ame, mais les incorporer & transubstantier. Il ne faut pas seulement en arrouser l'ame, mais il la faut teindre & la rendre essentiellement meilleure, sage, forte, bonne, courageuse: autrement dequoy sert d'estudier? *Non paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par-là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles sont les emportent, pour faire des bouquets, & puis des presens: ainsi font les mauvais estudians qui amassent des livres plusieurs bonnes choses, pour puis en faire parade & montrer aux autres: mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'assians sur elles, comme si elles les couvoient, en tirent l'esprit, la force, la quinte essence, & s'en nourrissent, en font substance, & puis en font de tresbon & doux miel, qui est tout leur, ce n'est plus thyn ny marjolaine. Aussi faut il tirer des livres la moëlle, l'esprit (sans s'assubjectir à retenir par cœur les mots, comme plusieurs font, moins encores à retenir le lieu, le livre, le chapitre; c'est une sotte & vaine superstition & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant succé & tiré le bon, en paistre son ame, en former son jugement, & instruire & reigler sa conscience & ses opinions, rectifier sa volonté, bref en faire un ouvrage tout sien, c'est à dire, un honneste homme, sage, advisé, resolu: *Non ad pompam nec ad speciem, nec ut nomine magnifico sequi otium velis, sed quo firmior adversus fortuita rempublicam capeffas.*

Et à cecy le chois des sciences y est nécessaire. Celles que je recommande sur toutes, & 2 *Ad-*
qui servent à la fin que je viens de dire, sont les *vis,*
naturelles & morales, qui enseignent à vivre & *chois*
bien

Z

bien

des sciences. bien vivre, la nature & la vertu; ce que nous sommes & ce que nous devons estre. Soubs les *voyez* morales sont comprises les Politiques, OEconomiques, les histoires. Toutes les autres sont vaines & en l'air, & ne t'y faut arrester qu'en passant.

24 Ceste fin & but de l'instruction de la jeunesse
3 *Moi-* & comparaison de la science & sagesse m'a tenu
ens fort long temps, à cause de la contestation. Pour
d'ap- suyvons les autres parties & advis de ceste instru-
prendre. ction. Les moyens d'instruction sont divers. Pre-
Par pa- mierement deux; l'un par parole, c'est à dire
roles. preceptes, instructions, & leçons verbales: ou bien par conferences avec les honnestes & habiles hommes, frottant & limant nostre cervelle contre la leur, comme le fer qui s'esclaircit, se nettoye & embellit par le frotter. Cette façon est agreable, douce, naturelle.

25 L'autre par faicts, c'est l'exemple; qui est
Par prins non seulement des bons par imitation &
exem- similitude, mais encores des mauvais par discon-
pies. venance. Il y en a, qui apprennent mieux de cette façon par opposition & horreur du mal en autruy. C'est un usage de la justice d'en condamner un, pour servir d'exemple aux autres. Et disoit le vieux Caton, que les Sages ont plus à apprendre des fols que les fols des Sages. Les Lacedemoniens, pour retirer leurs enfans de l'yvrongnerie, faisoient enyvrer devant eux leurs serfs, afin qu'ils en eussent horreur par ce spectacle. Or ceste seconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & avec plus de plaisir. Apprendre par preceptes est un chemin long, parce que nous avons peine à les entendre, les ayant entendus, à les retenir, apres les avoir retenus, à les mettre en usage. Et difficilement nous promettons nous d'en pouvoir tirer le fruit,

fruit, qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitation nous apprennent sur l'ouvrage mesmes, nous invitent avec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quasi semblable gloire, que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les semences tirent à la fin la qualité de la terre, où elles sont transportées; & deviennent semblables à celles qui y croissent naturellement. Ainsi les esprits & les mœurs des hommes se conforment à ceux avec lesquels ils fréquentent ordinairement. Il passe par contagion des choses une grande part de l'une à l'autre.

Or ces deux manieres de profiter par paroles, 26
& par exemple, encores sont elles doubles: Car *Des vi-*
elles s'exercent & se tirent des gens excellens, *vans.*
ou vivans, par leur fréquentation & conference
sensible & externe; ou morts, par la lecture
des livres. Le premier commerce des vivans est
plus vif & plus naturel, c'est un fructueux exer-
cice de la vie, qui estoit bien en usage parmy
les anciens, mesmement les Grecs, mais il est
fortuit dependant d'autrui & rare, il est mal
aisé de rencontrer telles gens & encores plus d'en
jour. Et cecy s'exerce ou sans gueres s'elon- *Voya-*
gner de chés soy, ou bien en voyageant & visi- *ger.*
tant les pays estrangers, non pour s'y paistre de
vanitez comme la pluspart, mais pour en rap-
porter la consideration principalement des hu-
meurs & façons de ces nations là. C'est un exer-
cice profitable, le corps n'y est ny oysif ny tra-
vaillé: ceste moderée agitation le tient en halei-
ne, l'ame y a une continuelle exercitation à re-
marquer les choses incognuës & nouvelles. Il
n'y a point de meilleure escole pour former la
vie, que voir incessamment la diversité de tant
d'autres vies, & goustier une perpetuelle variété
de formes de nostre nature.

27
Et des
morts
par les
livres.

L'autre commerce avec les morts par le benefice des livres, est bien plus seur & plus à nous plus constant, & qui moins couste. Qui s'en sçait bien servir, en tire beaucoup de plaisir & de secours. Il nous descharge du poids d'une oysiveté ennuyeuse, nous distrait d'une imagination importune, & des autres choses externes qui nous faschent: nous console & secourt en nos maux & douleurs: mais aussi n'est il bon que pour l'esprit, dont le corps demeure sans action, s'attriste & s'altere.

28
2 Ad-
vis: fai-
re par-
ier &
raison-
ner le
disci-
ple.

Il faut maintenant parler de la procédure & formalité, que doit tenir l'instructeur de la jeunesse, pour bien & heureusement arriver son point. Elle a plusieurs parties: nous en toucherons quelques unes; Premièrement il doit souvent interroger son escolier, le faire parler & dire son advis sur tout ce qui se presente. Ce cy est au rebours du style ordinaire, qui est que le maître parle tousjours seul, & enseigne ce enfant avec autorité, & verse dedans sa teste comme dedans un vaisseau, tout ce qu'il veut tellement que les enfans ne sont que simplement escoutans, & recevans, qui est une tres mauvaise façon; *obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum qui docent.* Il faut resveiller & eschauffer leur esprit par demandes les faire opiner les premiers, & leur donner mesmes liberté de demander, s'enquerir, & ouvrir le chemin, quand ils voudront. Si sans les faire parler, on leur parle tout seul, c'est chose presque perdue, l'enfant n'en fait rien profit, pour ce qu'il pense n'en estre payé d'escot: il n'y preste que l'oreille, encores bien froidement: il ne s'en pique pas, comme quand il est de la partie. Et n'est allés leur faire dire leur advis, car il leur faut tousjours faire souste.

fouftenir & rendre raison de leur dire, afin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils soient soigneux & attentifs à ce qu'ils diront: & pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils diront, au moins de leur essay. Ceste façon d'instruire par demandes est excellemment observée par Socrates (le premier en ceste besogne) comme nous voyons par tout en Platon, où par une longue enfileure de demandes dextrement faictes, il mené doucement au giste de la verité: & par le Docteur de verité en son Evangelie. Or ces demandes ne doivent pas tant estre des choses de science & de memoire, comm'a esté dict, que des choses de jugement. Parquoy à cet exercice tout servira, mesmes les petites choses, comme la sottise d'un laquay, la malice d'un page, un propos de table: car l'œuvre de jugement n'est pas de traiter & entendre choses grandes & hautes: mais estimer & résoudre justement & pertinemment, quoy que soit. Il leur faut donc faire des questions sur le jugement des hommes, & des actions, & le tout raisonner: afin que par ensemble ils forment leur jugement & leur conscience. L'instructeur de Cyrus en Xenophon pour sa leçon luy propose ce faict; un grand garçon ayant un petit saye le donna à un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand: puis luy demande son advis & jugement sur ce faict: Cyrus respond, que cela alloit bien ainsi, & que tous les deux garçons demeuroient ainsi bien accommodés. Son instructeur le reprend & le tanfle bien aigrement de ce qu'il avoit considéré seulement la bienveillance, & non la justice, qui doibt aller beaucoup devant, & qui veut que personne ne soit forcée en ce qui est sien: voila une belle forme d'instruire. Et advenant

Matth.

16.

Et 22.*Luc.*

10.

Et 14.

de rapporter ce qui est dedans les livres, ce qu'en dict Ciceron, Aristote, ce ne doit pas estre pour seulement le reciter & rapporter, mais pour le juger: & pource il le luy faut tourner à tous usages, & luy faire appliquer à divers subjects. Ce n'est pas assez de reciter comme une histoire, que Caton s'est tué à Utique, pour ne venir aux mains de Cesar, & que Brutus & Cassius sont auteurs de la mort de Cesar, c'est le moindre: mais je veux qu'il leur face le procez, & qu'il juge, s'ils ont bien fait en cela: s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y sont portez avec prudence, justice, vaillance, en quoy ils ont bien & mal fait. Finalement & generalement il faut requerir en tous ses propos, demandes, responses; la pertinence, l'ordre, la verité, œuvre du jugement & de la conscience. En ces choses ne luy faut quitter ou dissimuler aucunement, mais le presser & tenir subject.

29
Avis,
curiosité hon-
nesté.

Secondement il doit le duire & façonner à une honneste curiosité de sçavoir tout: par laquelle premierement il aye les yeux par tout à considerer tout ce qui se dira, & remuera à l'entour de luy, & ne laisser rien passer, qu'il ne juge & repasse en son esprit; puis qu'il s'enquiere tout doucement des autres choses tant du droit que du fait. Qui ne demande rien, ne sçait rien, dict on; qui ne remue son esprit, il s'endorveille & demeure sot: & de tout il doit faire son profit, l'appliquer à soy, en prendre avis & conseil, tant sur le passé pour ressentir les fautes qu'il a fait, que pour l'advenir afin de se regler & s'assagir. Il ne faut pas laisser les enfans seuls resver, s'endormir, s'entrettenir: car n'ayans la suffisance de fournir matiere belle & digne, ils se paistront de vanité: il les faut em-
beson-

besongner & tenir en haleine, & leur engendrer ceste curiosité, qui les pique & reveille: laquelle, telle que dist est, ne sera ny vaine en soy, ny importune à autruy.

Il doibt aussi luy former & mouler son esprit 30
 au modelle & patron general du monde & de la 5 Ad-
 nature, le rendre universel, c'est à dire, luy vis.
 représenter en toutes choses la face universelle voyés
 de nature: que tout le monde soit son livre: que le l. 2.
 de quelque subject que l'on parle, il jette sa veüe c. 2.
 & sa pensée sur toute l'estenduë du monde, sur
 tant de façons & d'opinions différentes, qui
 ont esté & sont au monde sur ce subject. Les
 plus belles ames & les plus nobles sont les plus
 universelles & plus libres: par ce moyen l'esprit
 se roidit, apprend à ne s'estonner de rien, se
 forme en la resolution, fermeté, constance.
 Bref il n'admire plus rien, qui est le plus haut
 & dernier point de sagesse. Car quoy qu'il ad-
 vienne & que l'on luy dise, il trouve qu'il n'y
 a rien de nouveau & d'estrange au monde: que
 la condition humaine est capable de toutes cho-
 ses; qu'ils s'en sont bien passez d'autres, & s'en
 passent encore ailleurs de plus vertes, plus gran-
 des. C'est en ce sens que Socrates le sage se di-
 soit citoyen du monde. Au contraire il n'y a
 chose qui abastardisse & asservisse plus un esprit,
 que ne luy faire goustier & sentir qu'une certaine
 opinion, creance & maniere de vivre. O la
 grande sottise & foiblesse, de penser que tout le
 monde marche, croit, dit, fait, vit & meurt
 comme l'on fait en son pais! comme font
 ces badaux, lesquels quand ils oyent reciter
 les mœurs & opinions d'ailleurs fort diffé-
 rentes ou contraires aux leurs, ils tremou-
 sent, ils meseroient: ou bien tout destrou-
 sement disent, que c'est barbarie, tant

ils sont asservis & renfermez dedans leur berceau, gens comme l'on dit, nourris dans une bouteille, qui n'ont veu que par un trou. Or cet esprit universel se doit acquerir de bonne heure par la diligence du maistre instructeur, puis par les voyages, & communications avec les estrangers, & par la lecture des livres & histoires de toutes nations.

31
Voyez
4.2.6.2. Finalement il doibt luy apprendre à ne rien recevoir à credit & par autorité : c'est estre beste & se laisser conduire comme un buffle ; mais d'examiner tout avec la raison, luy proposer tout, & puis qu'il choisisse. S'il ne sçait choisir, qu'il doute, c'est peut estre le meilleur, le plus sain, & le plus seur ; mais luy apprendre aussi à ne rien resoudre tout seul & se defier de foy.

32
Advis
ross-
ehant
le corps. Apres l'ame vient le corps, il en faut avoir soin tout quand & quand l'esprit, & n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de luy toute mollesse & delicatessè au vestir, coucher, boire, manger ; le nourrir grossierement, à la peine, & au travail : l'accoustumer au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards ; luy roidir & endurcir les muscles & les nerfs (aussi bien que l'ame) au labour, & de là à la douleur : Car le premier dispose au second, *labor eallum obducit dolori* : Bref le rendre verd & vigoureux, indifferent aux viandes & aux goufts. Tout cecy sert non seulement à la santé, mais aux affaires & au service public.

33
Advis
ross-
ehant
les
vices. Venons au troisiéme chef, qui est des mœurs, auxquels ont part & l'ame & le corps. Cecy est double : empescher les mauvaises, enter & cultiver les bonnes. Le premier est encores plus necessaire, & auquel faut apporter plus de soin &

& d'attention. Il faut donc de tresbonne heure, & ne sçauroit on trop tost, empescher la naissance de toutes mauvaises mœurs & complexions, spécialement celles icy, qui sont à craindre en la jeunesse.

Mentir, vice vilain & de valets, d'ame lasche 1
& crainctive: & souvent la mauvaise & trop ru- *Mœurs*
de instruction en est cause. *mau-*

Une sottte honte & foiblesse, par laquelle ils *vaises.*
se cachent, baissent la teste, rougissent à tous 2
propos, ne peuvent supporter une correction,
une parole aigre sans se changer tout. Il y a sou-
vent en cela du naturel: mais il le faut corriger
par estude.

Toute affection & singularité en habits, port, 3
marcher, parler, gestes, & toutes autres choses;
c'est tesmoignage de vanité & de gloire; & qui
heurte les autres mesmes en bien faisant. *Licet*
sapere sine pompa, sine invidia.

Sur tout la colere, le despit, l'opiniastreté: 4
& pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'ob-
tienne jamais rien pour sa colere ou larmes de
despit: & qu'il apprenne que ces arts luy sont du
tout inutiles, voire laides & vilaines: & à ces
fins il ne le faut jamais flatter. Cela les gaste
& corrompt, leur apprend à se despiter, s'ils
n'ont ce qu'ils veulent, & en fin les rend info-
lens, & que l'on n'en peut plus venir à bout.
Nihil magis reddit iracundos, quam educatio mollis
& blanda.

Il faut par mesme moyen luy enter de bon- *Mœurs*
nes & honnestes mœurs; & premierement *bonnes.*
l'instruire à craindre & reverer Dieu, trem- 1
bler sous ceste infinie & incognüe majesté, par-
ler rarement & tres sobrement de Dieu, de sa
puissance, eternité, sagesse, volonté: & de ses
œuvres, non indifferement & à tous propos.

mais crainctivement avec pudeur & tout respect. Ne disputer jamais de mysteres & poincts de la religion : mais simplement croire , recevoir & observer ce que l'Eglise enseigne & ordonne.

2 En second lieu luy remplir & grossir le cœur d'ingenuité , franchise , candeur , integrité , & l'apprendre à estre noblement & fierement homme de bien : non servilement & mechaniquement , par craincte ou esperance de quelque honneur ou profit , ou autre consideration , que de la vertu mesme. Ces deux sont principalement pour luy-mesme.

3 Et pour autruy & les compagnies le faut instruire à une douceur , souplesse , & facilité à s'accommoder à toutes gens , & à toutes façons. *Omnis Aristippum decuit color , & status , & res.* En cecy estoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouvoir & sçavoir faire toutes choses , voire les excez & les desbauches , si besoin est : mais qu'il n'aime à faire que les bonnes. Qu'il laisse a faire le mal , non à faute de courage , ny de force , & de science , mais de volonté. *Multum interest utrum peccare quis nolit , aut nesciat.*

34 *Voyés le l. 2. c. 9.* Modestie , par laquelle il ne conteste & ne s'attaque ny à tous , comm'aux plus grands , & respectables , & à ceux qui sont beaucoup au dessous , ou en condition , ou en suffisance ; ny pour toutes choses , car c'est importunité ; ny opiniastrément ; ny avec mots affirmatifs , resolutifs , & magistrals , mais doux & moderés. De cecy a esté dict ailleurs. Voila les trois chefs de devoir des parens aux enfans expedies.

35 *4 Par- tie du* Le quatrième est de leur affection & communication avec eux , quand ils sont grands & capables , à ce qu'elle soit reiglée. Nous sçavons que

que l'affection est reciproque & naturelle entre *de voir*
 les parens & les enfans : mais elle est plus forte *des pas-*
 & plus naturelle des parens aux enfans, pource *rens.*
 qu'il est donné de la nature allant en avant, pou- *A-*
 lant & avanceant la vie du monde & sa durée. *mour*
 Celuy des enfans aux peres est à reculons, dont *des pas-*
 il ne marche si fort ne si naturellement : & sem- *rens*
 ble plustost estre payement de debte, & reco- *plus*
 gnoissance du bienfaict, que purement un libre, *fort que*
 simple, & naturel amour. Davantage celuy, qui *celuy*
 donne & faict du bien, aime plus que celuy qui *des en-*
 reçoit & doibt. Dont le pere & tout ouvrier aime *fans,*
 plus qu'il n'est aimé. Les raisons de ceste propo- *pour-*
 sition sont plusieurs. Tous aiment d'estre (lequel *quoy.*
 s'exerce & se montre au mouvement & en l'a-
 ction). Or celuy qui donne & faict bien à autruy,
 est aucunement en celuy qui reçoit. Qui donne
 & faict bien à autruy, exerce chose honneste &
 noble ; qui reçoit n'en faict point : l'honneste
 est pour le premier ; l'utile pour le second. Or
 l'honneste est beaucoup plus digne, ferme, sta-
 ble, amiable, que l'utile, qui s'esvanouit.
 Item les choses sont plus aymées qui plus nous
 coustent : plus est cher ce qui est plus cher. Or
 engendrer, nourrir, eslever, couste plus que
 recevoir tout cela.

Or cet amour des parens est double, bien *36*
 que tousjours naturel, mais diversément : l'un *Pater-*
 est simplement & universellement naturel, & *nel dou-*
 comme un simple instinct, qui se trouve aux bes- *ble.*
 tes, selon lequel les parens aiment & cherissent
 leurs petits encores begayans, trepignans, &
 tettans, & en usent comme de jouëts & petits
 singes. Cet amour n'est point vrayement hu-
 main. L'homme pourveu de raison ne doit
 point si servilement s'assubjectir à la nature,
 comme les bestes : mais plus noblement la sui-

vre avec discours & raison. L'autre donc est plus humain & raisonnable, par lequel l'on aime les enfans plus ou moins, à mesure que l'on y voit surgir & bourgeonner les semences & estincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffés & transportés au premier, ont peu de cestui-cy, & n'ayant point plaint la despense tant que les enfans ont esté fort petits, la plaignent, quand ils deviennent grands & profitent. Il semble qu'ils portent envie & sont despités de ce qu'ils croissent, s'avancent & se font honnestes gens: peres brutaux & inhumains!

37
*Du
 vray
 amour
 pater-
 nel; re-
 cevoir
 ses en-
 fans
 grands
 en com-
 muni-
 cation.* Or selon ce second vray & paternel amour en le bien reiglant, les parens doivent recevoir leurs enfans, s'ils en sont capables, à la société & partage des biens, à l'intelligence, conseil, & traité des affaires domestiques, & encores à la communication des desseins, opinions & pensées, voire consentir & contribuer à leurs honnestes esbats & passe-temps, selon que le cas le requiert, reservant tousjours son rang & autorité. Parquoy nous condamnons ceste trongne austere, magistrale, & imperieuse de ceux, qui ne regardent jamais leurs enfans, ne leur parlent qu'avec autorité, ne veulent estre appellés leurs peres, mais seigneurs, bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se soucient d'estre aimés cordialement d'eux, mais craints, redoutés, adorés. Et à ces fins leur donnent chichement, & les tiennent en nécessité, pour par là les contenir en crainte & obeissance, les menacent de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est une sorte, vaine & ridicule farce; C'est se deffier de son autorité propre, vraye & naturelle, pour en acquérir une artificielle.
 C'est

C'est se faire mocquer & defellimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils pretendent. C'est convier les enfans à finement se porter avec eux, & conspirer à les tromper & amuser. Les parens doivent de bonne heure avoir reiglé leurs ames au devoir par la raison, non avoir recours à ces moyens plus tyranniques, que paternels.

Errat longe, mea quidem sententia,

Qui imperium credit esse gravius aut stabilius

Vi quod sit, quam illud quod amicitia adjungitur.

En la dispensation derniere des biens le 38
meilleur & plus sain est de suivre les loix & Les
coustumes du pais. Les loix y ont mieux pensé *trait-*
que nous: & vaut mieux les laisser faillir, que *tés aux*
nous hazarder de faillir en nostre propre choix. *testa-*
C'est abuser de la liberté que nous y avons, que *mens*
d'en servir nos petites fantaisies, frivoles & pi- *selon*
vées passions, comme ceux qui se laissent em- *les loix.*
porter à des recentes actions officieuses, aux
batteries de ceux qui sont presens, qui se jouent
de leurs testamens, à gratifier ou chastier les
actions de ceux, qui y pretendent interest; &
de loin promettent ou menacent de ce coup:
folie. Il se faut tenir à la raison & observance
publique, qui est plus sage que nous, c'est le plus
seur.

Venons maintenant au devoir des enfans 39
aux parens, si naturel, si religieux, & qui leur *Du de-*
doit estre rendu non point comme à hommes *voir*
purs & simples, mais comme à demy-dieux; *des en-*
dieux terriens, mortels, visibles. Voia pour- *sans*
quoy Philon Juif a dict, que le commande- *aux*
ment du devoir des enfans estoit escrit moitié *parens.*
en la premiere table, qui contenoit les com-
mandemens qui regardent le droict de Dieu; &
moitié en la seconde table, où sont les com-
mandemens, qui regardent le prochain, com-

me estant moitié divin & moitié humain. Aussi est-ce un devoir si certain, si estroitement deu & requis, qu'il ne peut estre dispensé ny vaincu par tout autre devoir, ny amour, encores qu'il soit plus grand. Car advenant qu'un aye son pere & son fils en mesme peine & danger, & qu'il ne puisse secourir à tous deux, il faut qu'il aille au pere, encores qu'il ayme plus son fils, comme a esté dict cy dessus. Et la raison est, que le debte du fils au pere est plus ancien & plus privilegié, & ne peut estre absous & effacé par un suivant debte.

40 Or ce devoir consiste en cinq poincts compris sous ce mot d'honorer ses parens; le premier est la reverence, non seulement externe en gestes & contenance, mais encores plus interne, qui est une sainte & haute opinion & estimation, que l'enfant doit avoir de ses parens, comme auteurs, cause & origine de son estre & de son bien, qualite qui les fait ressembler à Dieu.

Le second est obeissance voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere, comme porte l'exemple des Rechabites, qui pour obeir au pere, se priverent de boire vin toute leur vie: & Isaac ne fit difficulté de tendre le col au glaive de son pere.

Le tiers est de secourir aux parens en tout besoin, les nourrir en leur vieillesse, impuissance, necessité, les secourir, & assister en tous leurs affaires. Nous avons exemple & patron de cela mesmes aux bestes; En la cicoigne, comme saint Basile faiet tant valoir. Les petits cicoigneaux nourrissent leurs parens vieux, les couvrent de leurs plumes lors qu'elles leur tombent, ils s'accouplent & se joignent pour les porter sur leur dos. L'amour leur fournissant cet art.

*Lequel
consiste
en cinq
poincts.*

*Hie-
rem.
35.*

*In exa-
mer.*

art. Cet exemple est si vif, & si expres, que le
devoir des enfans aux parens a este signifié par
le faict de ceste beste, ἀντιπελαργεῖν, *reciconiare*. *Levit.*

Et les Hebreux appellent ceste beste à cause 11.
de cecy *chafida*, c'est à dire la debonnaire, la *Iob.*
charitable. Nous en avons aussi des exemples 36.

notables en l'humanité. Cymon, fils de ce
grand Miltiades, ayant son pere trespaslé en pri-
son, & n'ayant dequoy l'enterrer (aucuns
disent que c'estoit pour payer les debtes, pour
lesquelles l'on ne vouloit laisser emporter le
corps, selon le style des anciens) se vendit &
sa liberté, pour des deniers provenants estre
pourveu à sa sepulture. Il ne secourut pas son
pere de son abondance, ny de son bien, mais de
sa liberté; qui est plus chere, que tous les biens,
& la vie. Il ne secourut pas son pere vivant &
en necessité, mais mort & n'estant plus pere ny
homme. Qu'eust-il faict pour secourir son pere
vivant, indigent, le requerant de secours? cet
exemple est riche. Au sexe foible des femmes
nous avons deux pareils exemples de filles, qui
ont nourry & allaité l'une son pere, l'autre
sa mere, prisonniers & condamnés à perir de
faim, punition ordinaire aux anciens. Il sem-
ble aucunement contre nature, que la mere soit
nourrie de lait de la fille, mais c'est bien selon
nature, voire de ses premieres loix, que la fille
nourrisse sa mere.

Le quatiésme est de ne rien faire, remuër,
entreprendre, qui soit de poids, sans l'advis,
consentement & approbation des parens, sur
tout en son mariage.

Le cinquiesme est de supporter doucement
les vices, imperfections, aigreur, chagrin des
parens, leur severité & rigueur. Manlius le
pratiqua bien: Car ayant le Tribun Pompo-
nius

nus

nus accusé le pere de ce Manlius envers le peuple de plusieurs fautes, & entre autres, qu'il traittoit trop rudement son fils, luy faisant mesmes labourer la terre: le fils alla trouver le Tribun en son liét, & luy mettant le cousteau à la gorge luy fist jurer qu'il desisteroit de la poursuite, qu'il faisoit contre son pere, aimant mieux souffrir la rigueur de son pere, que de le voir poursuivy de cela.

L'enfant ne trouvera difficulté en tous ces cinq devoirs, s'il considere ce qu'il a cousté à ses parens, & de quel soin & affection il a esté eslevé: Mais il ne le sçaura jamais bien jusques à ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fust trouvé à chevauchons sur un baston se jouiant avec ses enfans, pria celuy qui l'y surprint, de n'en rien dire jusques à ce qu'il fust perc luy mesme, estimant que jusques alors il ne seroit juge equitable de ceste action.

C H A P. X V.

Devoir des Maistres & serviteurs.

Vient apres la troisieme partie & derniere de la justice privée & domestique; qui est des devoirs des maistres & serviteurs. Surquoy faut sçavoir la distinction des serviteurs: car il y en a principalement de trois sortes. Il y a les esclaves, dont tout le monde estoit plein au temps passé, & encores l'est-il, sauf un quartier d'Europe, & n'y en a endroit plus net que la France. Ils n'ont en leur puissance ny corps, ny biens, mais sont du tout à leurs maistres, qui les peuvent donner, engager, vendre, revendre, eschanger, & en faire comme de bestes de service. De ceux cy a esté parlé au long. Il y a les valets & serviteurs, gens libres, maistres de leurs personnes

l. 1.

c. 43.

nes & biens, voire ne peuvent par contract ny autrement faire aucun prejudice à leur liberte. Mais ils doivent honneur, obeissance, & service, à tel certain temps & telles conditions, qu'ils ont promis, & les maistres ont sur eux commandement, correction & chastiment avec moderation & discretion. Il y a les mercenaires qui sont encores moins subjects, car ils ne doivent service ny obeissance, mais seulement quelque travail & industrie pour argent: & n'a on sur eux aucune correction, ny commandement.

Les devoirs des maistres envers leurs serviteurs, tant esclaves que valets, sont: ne les traiter cruëlement, se souvenants, qu'ils sont hommes & de mesme nature qu'eux, que la seule fortune y a mis la difference, laquelle est variable, & se jouë à faire les grands petits, & les petits grands. Dont la distance n'est pas telle qu'il les faille rebutter si loin. *Sunt homines contubernales, humiles, amici, conservi, a que fortuna subjecti.* Senec.
Traiter humainement les serviteurs, & chercher plustost à se faire aymer que craindre, est tesmoignage de bonne nature: les rudoyer par trop, monstre une ame cruëlle; & que la volonté est route pareille envers les autres hommes, mais que le deffaut de puissance empesche l'execution. Aussi avoir soin de leur santé & instruction de ce qui est requis pour leur bien & salut.

Les devoirs des serviteurs sont honorer & craindre leurs maistres, quels qu'ils soient, & leur rendre obeissance & fidelité, les servant non par acquit au dehors seulement & par contenance, mais cordialement, serieusement, par conscience & sans feinte. Nous lisons de tres-beaux, nobles & genereux services avoir esté faiëts par aucuns a leurs maistres, jusques à
avoir

avoir employé leur vie , pour sauver celle de leurs maistres, ou leur honneur.

C H A P. XVI.

Devoirs des souverains & des subjects.

DEs princes & souverains , leurs descriptions , marques , humeurs , miseres & incommodités , a esté parlé au livre 1. chap. 46. de leur devoir à gouverner estats , a esté parlé tres-amplement au livre present chap. 2. & 3. qui est de la prudence politique : Toutesfois nous toucherons icy les chefs & traictz generaux de leur devoir.

I
*Devoir
des sou-
ve-
rains.*

I
*Estre
reli-
gieux.*

Le souverain comme mediateur entre Dieu & les peuples , & debiteur à tous deux , se doit tousjours souvenir qu'il est l'image vive , l'officier & lieutenant general du grand Dieu son souverain , & aux peuples un flambeau luisant , un miroir esclairant , un theatre eslevé , auquel tous regardent ; une fontaine , en laquelle tous vont puiser , un esguillon à la vertu , & qui ne faiet aucun bien , qui ne porte sur plusieurs , & ne soit mis en registre & en compte. Il doit donc premierement estre craignant Dieu , devot , religieux , observateur de pieté , non seulement pour soy & sa conscience , comme tout autre homme , mais pour son estat & comme souverain. La pieté , que nous requerons icy au prince , est le soin qu'il doit avoir & monstrier à la conservation de la religion & des ceremonies anciennes du pays , pourveyant par loix & peines à ce qu'il ne se face aucun changement ny trouble ny innovation en la religion. C'est chose qui faiet grandement à son honneur & seureté (car tous reverent , obcisent plus volontiers , & plus tard entreprennent contre ce-luy , qu'ils voyent reverer Dieu : & croient estre
en

en sa tutele & sauve-garde, *una custodia pietas: Mer-*
pium virum nec malus genius nec fatum devincit. cur.

Deus enim eripit eum ab omni malo). Et aussi de *Trismo.*
 son estat, car, comme ont dict tous les sages, la
 religion est le lien & le ciment de la société hu-
 maine.

Le Prince doit aussi se rendre sujet & invio- 2
 lablement garder & faire garder les loix de *Garder*
 Dieu & de nature, qui sont indispensables: qui *les loix*
 attente contre elles, n'est pas seulement tyran, *de ses*
 mais un monstre.

Quant aux peuples, il est obligé premiere- *supé-*
 ment de garder ses promesses & conventions, *rieurs.*
 soit avec les sujets ou autres y ayant interest. *3*
 C'est l'équité naturelle & universelle. Dieu *Garder*
 mesme garde ses promesses. Davantage le *ses pro-*
 prince est caution & garant formel de la loy *messes.*
 & des conventions mutuelles de ses sujets.
 Il doit donc par dessus tous garder sa foy, n'y
 ayant rien plus detestable en un prince, que
 la perfidie & le parjure, dont a esté bien dict,
 qu'on doit mettre entre les cas fortuits si le
 prince contrevient à sa promesse, & qu'il n'est
 pas à presumer au contraire. Voire il doit garder
 les promesses & conventions de ses predeces-
 seurs, s'il est leur heritier, ou bien si elles sont
 au bien & profit public. Aussi se peut il rele-
 ver de ses promesses & conventions raisonna-
 bles, & malfaictes, tout ainsi & pour les mes-
 mes causes, que les particuliers se font relever
 par le benefice du prince.

Il doit aussi se souvenir que combien qu'il 5
 soit par dessus la loy (civile & humaine s'en- *Obser-*
 tend) comme le createur par dessus sa creature *ver les*
 (car la loy est l'œuvre du prince, laquelle il *loix.*
 peut changer & abroger à son plaisir, c'est le
 propre droit de la souveraineté); si est-ce que

ce-

cependant qu'elle est en vigueur & credit, il la doit garder; vivre, agir & juger selon elle: & ce luy seroit deshonneur & de tres-mauvais exemple d'aller au contraire, & comme de desmentir. Le grand Auguste pour avoir une fois faict contre la loy en son propre faict, en pensa mourir de regret. Agefilaus, Seleucus, ont donné de tres notables exemples en ceste part, & à leurs despens.

6
Faire
justice.

Tiercement le prince est debiteur de justice à tous ses subjects; & doit mesurer sa puissance au pied de la justice. C'est la propre vertu du prince, vrayement royale & principesque, dont justement fust dit par une vieille au Roy Philippe, qui dilayoit luy faire justice disant n'avoir le loisir, qu'il desistast & laissast donc d'estre Roy. Mais Demetrius n'en eust pas si bon marché, qui fut despoüillé de son royaume par ses subjects pour avoir jetté du pont en bas en la riviere plusieurs de leurs requestes, sans y avoir respondu, & faict droict.

7
Soigner
& af-
fection-
ner le
bien
public.
Senec.

Finalemēt le prince doit aimer, cherir, veiller & avoir soin de son estat, comme le mary de la femme, le pere de ses enfans, le pasteur de son troupeau, ayant tousjours devant ses yeux le profit & le repos de ses subjects. L'heur & le bien de l'estat est le but & contentement d'un bon prince, *ut respub. opibus firma, copiis locuples, gloria ampla, virtute honesta sit.* Le prince qui s'arreste à soy, s'abuse: car il n'est pas à soy, ny l'estat aussi n'est sien, mais il est à l'estat. Il en est bien le maitre, non pas pour maitriser, mais pour le maintenir. *Cui non civium servitus tradita, sed tutela:* pour le soigner & veiller, afin que sa vigilance garde tous ses subjects dormans, son travail les fasse chomer, son industrie les maintienne en delices, son occupa-

cupation leur donne vacations, & que tous ses subjects sçachent & sentent qu'il est autant pour eux, que par dessus eux.

Pour estre tel, & bien s'acquiter, il se doit porter comme a esté dict bien au long au 2 & 3 chap. de ce livre, c'est à dire faire & avoir provision de bon conseil, de finances, & de forces dedans son estat, d'alliances, & d'amis au dehors, agir & commander en paix & en guerre, de telle sorte qu'il se face aimer & crainte tout ensemble.

Et pour comprendre tout en peu de paroles, il doit craindre Dieu sur tout, estre prudent aux entreprinſes, hardy aux exploits, ferme en sa parole, sage en son conseil, soigneux des subjects, secourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoyable aux affigés, courtois aux gens de bien, effroyable aux meschans, & juste envers tous.

Le devoir des subjects est en trois choses: rendre l'honneur aux princes, comme à ceux qui portent l'image de Dieu, ordonnés & establis par luy: dont font tres mal ceux qui en detractent & en parlent mal, engeance de Cham & Chanaan. 2. Rendre obeïſſance, sous laquelle sont compris plusieurs devoirs, comme aller à la guerre, payer les tributs & imposts mis sus par leur autorité. 3. Leur desirer tout bien & prosperité, & prier Dieu pour eux.

Mais la question est, s'il faut rendre ces trois droits generalement à tous princes, si aux meschans, aux tyrans. La decision de cecy ne se peut faire en un mot. Il faut distinguer. Le prince est tyran & meschant ou à l'entrée, ou en l'exercice. Si à l'entrée, c'est à dire, qu'il envahisse la souveraineté par force & de sa propre autorité sans droit aucun, soit-il au reste bon

ou

*person- ou meschant (& c'est en ce sens que se doit
ne du prendre ce mot de tyran) c'est sans doute qu'il
Tyran. luy faut resister ou par voye de justice, s'il y a
Double temps & lieu, ou par voye de fait: & y avoit
tyran. anciennement entre les Grecs, dict Ciceron,
A l'en- loyers & honneurs decernés à ceux, qui en de-
tree. livroient le public. Et ne se peut dire que ce soit
resister au prince, ne l'estant encores ny de droit
ny de fait, puis qu'il n'est receu ny reconnu.*

2
*En Si en l'exercice, c'est à dire qu'il soit entré
l'exer- deuïement, mais qu'il commande indeuïement,
cice, & cruëlement & meschamment, c'est à dire, se-
ce en lon le jargon du vulgaire, tyranniquement, il
trois vient encores à distinguer. Car il peut estre tel
manie- en trois manieres, & à chacun y a advis parti-
res. culier: L'une est en violant les loix de Dieu &
De ce- commandemens de Dieu, & forçant les con-
cy sciencies. En ce cas il ne luy faut pas rendre
voyez l'obeissance suivant les axiomes saincts, qu'il
cydes- faut plustost obeir à Dieu, qu'aux hommes, &
sus plus craindre celuy qui a puissance sur l'hom-
c.4. au me entier, que ceux qui n'en ont que sur la
c. de la moindre partie. Mais aussi ne se faut il pas
tyran- eslever contre luy par voye de fait: qui est
nie & l'autre extremité, ains tenir la voye du milieu,
rebel- qui est à s'enfuir ou souffrir, *fugere, aut pati*;
lion. Les deux remedes nommés par la doctrine de
verité en telles extremités. 2. L'autre moins
mauvaisé, qui ne touche les consciencies, mais
seulement les corps & les biens, est en abu-
fant des sujets, leur deniant justice, ravissant la
liberté des personnes, & la propriété des biens.
Auquel cas il faut avec patience & recognois-
sance de l'ire de Dieu rendre les trois devoirs
suddits, honneur, obeissance, vœus & prieres,
& se souvenir de trois choses, que toute puis-
sance*

fance est de Dieu, & qui resiste à la puissance
 resiste à l'ordonnance de Dieu; *principi summorum* Tacit.
rerum judicium Dii dederunt. Subditis obsequii glo-
ria relicta est: bonos principes voto expetere, quales-
cunque tolerare. Et qu'il ne faut pas obeir au su-
 perieur, pource qu'il est digne & dignement
 commande, mais pource qu'il est superieur;
 non pource qu'il est bon, mais pource qu'il est
 vray & legitime. Il y a bien grande difference
 entre vray & bon, tout ainsi qu'il faut obeir à
 la loy, non pource qu'elle est bonne & juste,
 mais tout simplement pource qu'elle est loy.
 2. Que Dieu fait regner l'hypocrite pour les pe-
 chés du peuple, & l'impie au jour de sa fureur,
 que le meschant prince est l'instrument de sa ju-
 stice, dont le faut souffrir comme les autres
 maux, que le ciel nous envoie; *quomodo steri-* Tacit.
litatem aut nimios imbres & cetera natura mala,
sic luxum & avaritiam dominantium tolerare. Les
 exemples de Saul, Nabuchodonosor, & quelques
 autres depuis meschans tyrans au possible; aus-
 quels toutesfois ces trois devoirs ont esté ren-
 dus par les gens de bien & enjoinct de leur
 rendre par les prophetes & docteurs de ces
 temps, jouxte l'oracle du grand docteur de ve-
 rité: qui porte d'obeir à ceux, qui sont assis
 en la chaire, nonobstant qu'ils imposent far-
 deaux insupportables & qu'ils gouvernent
 mal.

La troisieme concerne tout l'estat, quand
 il le veut changer, ruiner, le voulant rendre
 d'electif, hereditaire, ou bien d'Aristocrati-
 que ou Democratique, le faire Monarchique,
 ou autrement: en ce cas il luy faut resister, &
 l'empescher par voye ou de justice ou autre-
 ment: car il n'est pas maistre de l'estat: mais
 seu-

seulement gardien & depositaire. Mais cet affaire n'appartient pas à tous, ains aux tuteurs de l'estat, ou qui y ont interest, comme aux electeurs és estats electifs; aux princes parens és estats hereditaires: aux estats generaux és estats qui ont loix fondamentales: Et c'est le seul cas auquel il est loisible de resister au tyran. Et tout cecy est dict des subjects, auxquels n'est jamais permis d'attenter contre le prince Souverain, pour quelque cause que ce soit, & est coupable de mort celuy qui attente, qui donne conseil, qui le veut & le pense seulement, disent les loix. Bien est il permis à l'estranger, voire c'est chose tres-belle & magnifique à un Prince de prendre les armes pour venger tout un peuple injustement opprimé; & le delivrer de la tyrannie, comme fit Hercules, & depuis Dion, Timoleon, & Tamerlan Prince des Tartares, qui deffit Bajazet Turc assiegeant Constantinople.

12
Examination des souverains apres leur mort.
 Ce sont les devoirs des subjects envers leurs souverains vivants: mais c'est acte de justice, apres leur mort d'examiner leur vie. C'est une usance juste, tres utile, qui apporte de grandes commoditez aux nations où elle s'observe: & qui est desirable à tous bons Princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la memoire des meschans, comme la leur. Les souverains sont compagnons, sinon maistres des loix; ce que la justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison, qu'elle l'ait sur leur reputation, & sur les biens de leurs successeurs. Nous devons la subjection & obeissance egaleement à tous Rois, car elle regarde leur office: mais l'estimation & affection, nous ne la devons qu'à leur vertu: Souffrons les patiemment tels & indignes qu'ils sont: celons leurs vices, car leur autorité & l'ordre politique

que, où nous vivons, a besoin de nostre commun appuy : mais apres qu'ils s'en sont allez, ce n'est pas raison de refuser à la justice & à nostre liberté l'expression de nos vrais ressentimens : voire c'est un tres bon & utile exemple, que nous donnons à la posterité, d'obeir fidelement à un maistre, duquel les imperfections sont bien cognuës. Ceux qui pour quelque obligation privée espousent la memoire d'un Prince meschant, font justice particuliere aux despens de la publique. O la belle leçon pour le successeur, si cecy estoit bien observé !

C H A P. XVII.

Devoir des Magistrats.

Les gens de bien en la republique aimeroient *Pour-* mieux jouir en repos du contentement que *quoy* les bons & excellents esprits se sçavent donner *acce-* en la consideration des biens de nature, & des es- *pter le* fects de Dieu, qu'à prendre charges publiques, *Magi-* n'estoit qu'ils craignoient d'estre mal gouvernés, *strat.* & par les meschans ; parquoy ils consentoient estre Magistrats : mais de briguer & poursuivre les charges publiques, mesmement de judicature, c'est chose vilaine, condamnée par toutes bonnes loix, voire des payens, tesmoin la loy *Julia de ambitu*; indigne de personne d'honneur; & ne sçauroit-on mieux s'en declarer incapable. De les achepter est encores plus vilain & puant, & n'y a point de plus sordide & vilaine marchandise, que celle-là : car il faut que celuy qui a achepté en gros, revende en detail : dont l'Em- *Lans-* pereur Severe parlant contre telle faute, dict *pid.* que l'on ne peut bien justement condamner celuy qui vend ayant achepté.

A a

Tout

2
Prepa-
ration
à exer-
cer le
magi-
strat.

Tout ainsi que l'on s'habille, l'on se pare, & se met l'on en sa bien-seance avant sortir de la maison, & se monstret en public: aussi avant que prendre charge publique, il faut en son privé apprendre à reigler ses passions, & bien establir son ame. On n'amene pas au tournouer un cheval neuf, ny s'en sert on en affaire d'importance, s'il n'a esté dompté & apprins auparavant: aussi devant que se mettre aux affaires, & sur la montre du monde, il faut dompter ceste partie de nostre ame farouche, luy faire ronger son frein, luy apprendre les loix & les mesures, avec lesquelles elle se doit manier en toutes occasions: Mais au rebours c'est chose piteuse & bien absurde, disoit Socrates, que bien que personne n'entreprenne d'exercer un mestier & art mechnique, que premierement il ne l'aye apprins: toutesfois aux charges publiques, & à l'art de bien commander & bien obeir, de gouverner le monde, le mestier plus difficile de tous, ceux y sont receus & l'entreprennent, qui n'y sçavent du tout rien.

3
Descri-
ption
genera-
ce du
magi-
strat.

Les magistrats sont personnes mixtes & mitoyennes entre le souverain & les particuliers, dont il faut qu'ils sçachent commander & obeir, qu'ils sçachent obeir au souverain, ployer sous la puissance des Magistrats superieurs à soy, honorer leurs égaux, commander aux subjects, defendre les petits, faire teste aux grands, & justice à tous: donc a esté bien dit à propos, que le magistrat descouvre la personne, ayant à jouër en public tant de personna ges.

4
De-
voirs
du ma-

Pour le regard de son souverain, le Magistra selon la diversité des mandemens, doit diversement se gouverner, ou promptement, ou nullement obeir, ou surseoir l'obeissance. 1. Au man

mandemens qui luy attribuent cognoissance, *gistrat*
 comme sont toutes lettres de justice, & toutes *quant*
 autres où y a cette clause, ou equivalente (s'il *au sou-*
 vous appert) : ou bien qui sans attribution de co- *verain.*
 gnoissance sont de loy justes ou indifferentes, il
 doit obeir, & luy est aisé de s'en acquitter sans
 scrupule.

2 Aux mandemens qui ne luy attribuent au-
 cune cognoissance, mais seulement l'execu-
 tion, comme sont lettres de mandement, s'ils
 sont contre le droit & la justice civile, & qu'il
 y aye clause derogatoire, il doit simplement
 obeir, car le Souverain peut deroguer au droit
 ordinaire, & c'est proprement enquoy gist la
 souveraineté.

3 A ceux qui sont contraires au droit, &
 ne contiennent la clause derogatoire, ou bien
 qui sont contre le bien & l'utilité publique,
 quelque clause qu'il y aye, ou bien que le Ma-
 gistrat sçait estre faux & nuls, mal impetrez &
 par surprise, il ne doit en ces trois cas prompte-
 ment obeir, mais les tenir en souffrance, & faire
 remonstrance une ou deux fois; & à la seconde
 ou troisieme jussion, obeir.

4 A ceux qui sont contre la loy de Dieu & 4
 nature; il doit demettre & quitter sa charge,
 voire souffrir tout plustost que d'y obeir ou con-
 sentir: & ne faut dire que là dessus pourroit y
 avoir du doute: car la justice naturelle est plus
 claire, que la splendeur du Soleil.

5 Tout cecy est bon pour les choses à faire; 5
 mais apres qu'elles sont faictes par le Souverain,
 tant meschantes qu'elles soient, il vaut mieux
 les dissimuler, & d'en ensevelir la memoire, que
 l'irriter, & perdre tout (comme fit Papinian)
frustra niti, & nihil aliud, nisi edium querere, extre-
ma dementia est.

5
Quant
aux
parti-
culiers. Pour le regard des particuliers subjects, les
Magistrats se doivent souvenir, que la puissance
qu'ils ont sur eux, ils ne l'ont qu'en deuoit, & la
tiennent du souverain, qui en demeure tousjours
Seigneur & propriétaire, pour l'exercer durant
1 le temps, qui leur a esté prefix.

2 Le Magistrat doit estre de facile accès,
prest à ouïr & entendre toutes plaintes & re-
questes, tenant sa porte ouverte à tous, & ne
s'absenter point, se souvenant qu'il n'est à soy,
Deut. mais à tous; & seruiteur du public. *Magna ser-*
16. *uitus, magna fortuna.* A cette cause la loy de
Moÿse vouloit, que les juges & les jugemens se
fissent aux portes des villes, afin qu'il fust aisé
à chacun de s'y adresser.

3 Il doit aussi esgalement recevoir & escou-
ter tous, grands & petits, riches & pauvres, estre
ouvert à tous; dont un Sage le compare à l'au-
tel, auquel on s'adresse estant pressé & affligé
pour y recevoir du secours & de la consola-
tion.

4 Mais ne se communiquer point à plusieurs.
& ne se familiariser, si ce n'est avec fort peu, &
iceux bien sages & sensés, & secrettement: car
cela avilit l'autorité, trouble & relasche la fer-
meté & vigueur nécessaire. Cleon appellé au
gouvernement du public, assembla tous ses
amis, & renonça à leur amitié, comme in-
compatible avec sa charge; car, diét Ciceron
Cicer. celui despoüille le personnage d'amy qui souf-
1. 1. tient celuy de juge.
Offic.

5 Son office est principalement en deux cho-
ses, soustenir & garder l'honneur, la dignité, &
le droit de son souverain, & du public qu'il re-
presente: *gerere personam civitatis, ejus dignita-*
tem & decus sustinere, avec autorité & une dou-
ce severité.

6 Pui:

6 Puis comme bon & loyal truchement & officier du Prince, faire garder exactement sa volonté; c'est à dire la loy, de laquelle il est ex-acteur, & est sa charge de faire observer à tous, dont il est appellé la loy vive, la loy parlante.

7 Combien que le magistrat doive prudemment attremper la douceur avec la rigueur, si vaut il mieux un magistrat severe & rigoureux, qu'un doux, facile, & pitoyable: & Dieu defend d'avoir pitié en jugement. Le severe retient les subjects en l'obeissance des loix: le doux & piteux fait mespriser les loix, & les Magistrats, & le Prince, qui a fait tous deux. Bref pour bien s'acquiter de ceste charge, il faut deux choses, preud'homie & courage. Le premier a besoin du second. Le premier gardera le Magistrat net d'avarice, d'acception des personnes, de presens, qui est la peste & le banissement de la verité, *Acceptatio munerum, pravaricatio est veritatis*, de corruption de la justice, que Platon appelle vierge sacrée: Aussi des passions, de haine, d'amour & autres, toutes ennemies de droicture, & equité. Mais pour tenir bon contre les menaces des grands, les prieres importunes des amis, les cris & pleurs des miserables, qui sont routes choses violentes, toutesfois avec quelque couleur de raison & justice, & qui emportent souvent les plus assurez, il faut du courage. C'est une principale qualité & vertu du magistrat, que la constance ferme & inflexible, afin de ne craindre les grands & puissants, & ne s'amollir à la misere d'autruy, & encores que cela aye quelque espece de bonté: mais il est defendu d'avoir pitié du pauvre en jugement.

CHAP. XVIII.

Devoir des grands & des petits.

LE devoir des grands est en deux choses, pres-
ter main forte & employer leurs moyens &
sang à la manutention & conservation de la
piété, justice, du Prince, de l'estat, & genera-
lement du bien public; duquel ils doivent estre
les colonnes, le soustien: & puis à la deffense
& protection des petits affligez & opprimez, re-
sistant à la violence des meschans; & comme le
bon sang courir à la partie bleffée, selon le pro-
verbe, que le bon sang, c'est à dire noble & ge-
neroux, ne peut mentir, c'est à dire faillir, où
il fait besoin. Par ce moyen Moÿse se rendit ca-
pable d'estre le chef de la nation des Juifs, en-
treprenant la deffense des injuriez & foullez in-
justement. Hercules fut deifié delivrant de la
main des tyrans les oppressez. Ceux qui ont fait
le semblable ont esté dictz heros & demy Dieux:
& à tels tous honneurs ont este anciennement
decerneez, sçavoir est aux bienmeritans du pu-
blic & liberateurs des oppressez. Ce n'est pas
grandeur de se faire craindre & redouter (sinon
à ses ennemis), & faire trembler le monde, com-
me font aucuns qui aussi se font hair: *Oderint
dum metuant.* Il vaut mieux estre aimé qu'ado-
ré. Cela vient d'un naturel altier, farouche, dont
ils morguent & desdaignent les autres hommes
comme l'ordure & la voirie du monde, & com-
me s'ils n'estoient pas aussi hommes, & de là
degenerent à la cruauté, & abusent des petits,
de leurs corps, & biens, chose toute contraire
à la vraye grandeur & noblesse, qui en doit pren-
dre la deffence.

Le devoir des petits envers les grands est
aussy

aussi en deux choses, les honorer & respecter, non seulement par ceremonie & contenance, qui se doit rendre aux bons & aux meschans, mais de cœur & d'affection, s'ils le meritent & sont amateurs du public. Ce sont deux, honorer & estimer, deubs aux bons & vrayement grands: aux autres ployer le genouil, faire inclination de corps non de cœur, qui est estimer & aymer. Puis par humbles & volontaires services leur plaire & s'insinuer en leurs graces, *Principibus placuisse viris non ultima laus est*, & se rendre capables de leur protection. Que si l'on ne peut se les rendre amis, au moins ne les avoir pas pour ennemis; ce qui se doit avec mesure & discretion. Car trop ambitieusement decliner leur indignation, ou rechercher leur grace, outre que c'est tesmoignage de foiblesse, c'est tacitement les offenser & accuser d'injustice ou cruauté. *Non ex professo cavere aut fugere: nam quem quis fugit, damnat*; Ou bien leur faire venir l'envie de l'exercer, & d'exceder, voyants une si profonde & peureuse submission.

De la force, troisieme vertu.

P R E F A C E.

LEs deux vertus precedentes reiglent l'homme en compaignie, & avec autruy: ces deux suivantes le reiglent en soy, & pour soy: regardent les deux visages de la fortune, les deux chefs & genres de tous accidens, Prosperité, & Adversité; car la force l'arme contre l'adversité, la temperance le conduit en la prosperité. Toutes deux pourroient estre comprises & entendues par ce mot de constance, qui est une droicte & equable fermeté d'ame, pour toutes sortes d'accidens & choses externes: par laquelle elle ne s'esleve pour la prosperité, ny ne s'abaisse pour l'adversité.

Aa 4

C H A P.

CHAP. XIX.

De la force ou vaillance en general.

I **V**Aillance (car ceste vertu est bien plus proprement dicte ainsi que force) est une droite & forte assurance, equable, & uniforme de l'ame à l'encontre tous accidens dangereux, difficiles & douloureux: tellement que son subject & la matiere, apres laquelle elle s'exerce, c'est la difficulté & le danger: bref, tout ce que la foiblesse humaine peut craindre, *Timendorum contemptrix, quæ terribilia, & sub jugum libertatem nostram mittentia, despicit, provocat, frangit.*

2 De toutes les vertus la plus en honneur & estime & la plus noble est ceste-cy; laquelle, par prerogative a esté appellée simplement vertu. C'est la plus difficile, la plus glorieuse, qui produict de plus grands, esclatans, & excellens effects, elle comprend magnanimité, patience, constance, perseverance invincible, vertus heroïques, dont plusieurs ont recherché les maux avec faim pour en venir à ce noble exercice. Ceste vertu est le rempart imprenable, le harnois complet, l'armeure acérée & à l'espreuve à tous accidens, *Munimentum imbecillitatis humana inexpugnabile: quod qui circumdedit sibi, securus in hac vita obsidione perdurat.*

3 Mais pource que plusieurs se mescontent, & imaginent de fausses & bastardes vaillances, au lieu de l'unique vraye vertu, je veux en expliquant plus au long sa nature & definition, secouër & rejeter les erreurs populaires, qui se fourrent icy. Nous remarquerons donc en ceste vertu quatre conditions; la premiere, elle est generalement & indifferemment contre toutes sortes de difficultés & dangers: parquoy

quoy faillent ceux qui n'estiment autre vaillance que la militaire, laquelle seule ils mettent en prix, pource que peut-estre elle est plus pompeuse & bruyante (& souvent pure vanité.) Or ce n'est qu'une petite parcelle & bien petit rayon de la vraye, entiere, parfaite & universelle, pour laquelle l'homme est tel seul qu'en compaignée, en un liét avec les douleurs qu'au camp, aussi peu craignant la mort en la maison, qu'en l'armée. Ceste militaire vaillance est pure & naturelle aux bestes, chés lesquelles elle est pareille aux femelles qu'aux masles; aux hommes elle est souvent artificielle, acquise par la crainte & apprehension de captivité, de mort, de douleur, de pauvreté, desquelles choses la beste n'a point de peur. La vaillance humaine est une sage coïardise, une crainte accompagnée de la science d'éviter un mal par un autre, colere est sa trempe & son fil, les bestes l'ont toute pure. Aux hommes aussi elle s'acquiert par l'usage, institution, exemple, coustume, & se trouve és ames basses & viles. De valet & facteur de boutique se faict un bon & vaillant soldat, & souvent sans aucune teincture de la vertu & vraye vaillance philosophique.

La seconde condition: Elle presuppose cognoissance tant de la difficulté, peine, & danger, qu'il y a au faict, qui se presente, que de la beauté, honnesteté, justice, & devoir requis en l'entreprise ou soustenement d'iceluy. Par quoy faillent ceux, qui mettent vaillance en une temerité inconsiderée, ou bien bestise & stupidité; *Non est inconsulta temeritas, nec periculorum amor, nec formidabilium appetitio: diligentissima in tutela sui fortitudo est: & eadem patientissima eorum, quibus falsa species malorum est.*

La vertu ne peut estre sans cognoissance & ap-

prehension, l'on ne peut vrayement mespriser le danger, que l'on ne sçait, si l'on ne veut aussi recognoistre ceste vertu aux bestes. Et de fait ceux ordinairement qui entreprennent sans avoir apprehendé, & recognu, quand ce vient au point de l'exécution, le nez leur saigne.

5
*Force
corporelle.*

La troisieme condition; c'est une resolution & fermeté d'ame fondée sur le devoir, & sur l'honnesteté & justice de l'entreprise; laquelle resolution ne relâche jamais, quoy qu'il advienne, mais qui acheve genereusement ou l'entreprise, ou la vie. Contre ceste condition faillent plusieurs, premierement & bien lourdement ceux qui cherchent ceste vertu au corps, & en la force & roideur des membres. Or vaillance n'est pas qualité de corps, mais d'ame; fermeté non des bras & des jambes, mais du courage. L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & à la volonté: c'est où gist son vray honneur: & le seul avantage & la vraye victoire sur l'ennemy; c'est l'espouvanter & faire force à sa constance & vertu: tous autres avantages sont estrangers & empruntez: roideur de bras & de jambes est qualité d'un porte-faix: faire broncher son ennemy, luy faire siller les yeux à la lueur du Soleil, c'est un coup de la fortune. Celuy qui ferme en son courage pour quelque danger de mort, ne relâche rien de sa constance & assurance: bien qu'il tombe, il est battu non de son adversaire, qui est possible en effect un poltron, mais de la fortune. D'où il faut accuser son malheur & non sa lascheté. Les plus vaillans sont souvent les plus infortunez. Encore plus faillent ceux, qui s'esmeuvent & font cas de ceste vaine & Trafonienne troigne de ces espouvanés veillaques, qui par un port hau-

hautain, fiere contenance, & parole brave, veulent acquerir bruiet de vaillance & hardis, si on leur vouloit tant prester a credit, que de les en croire.

Ceux aussi qui attribuent la vaillance à la ruse & finesse, ou bien à l'art & industrie: mais c'est trop la prophaner, que la faire jouer un roolle si bas & chetif. C'est deguiser les choses; & substituer une fausse pierre pour une vraie. Les Lacedemoniens ne vouloient point en leurs villes des maistres, qui apprinssent à luitter: afin que leur jeunesse le sceust par nature & non par art. Nous tenons pour hardy & genereux de combattre avec le Lyon, l'Ours, le Sanglier, qui y vont selon la seule nature: mais non avec les mousches guespes, car elles usent de finesse. Alexandre ne vouloit point jouer aux Olympiques, disant que la partie seroit mal faicte: pource qu'un particulier y pourroit vaincre & un Roy y estre vaincu. Ainsi n'est il bienseant qu'un homme d'honneur se fonde & mette la preuve de sa valeur en chose, en laquelle un poltron appris en escole, peut gagner. Car telle victoire ne vient de la vertu, ny du courage, mais de quelque souplesse & mouvemens artificiels: esquels les plus vilains feront ce qu'un vaillant ne scauroit, ny ne se soucieroit faire. L'escrime est un tour d'art, qui peut tomber en personnes lasches & de neant. Et combien de vaut-neants par les villes, & de coquins tous prests à faire à coups d'espée & à se battre; s'ils voyoient l'ennemy ils s'enfuiroient? Autant en est-il de ce, qui se faict par longue habitude & accoustumance, comme les recouvreurs, basteleurs, mariniers, qui feront choses hazardeuses plus hardiment, que les plus vaillants, y estans duiets & stilez de jeunesse.

7
Pas-
sion.

Finale-
ment ceux qui ne gardants pas assez le motif & ressort des actions, attribuent faussement à la vaillance & vertu ce qui appartient & part de quelque passion ou interest particulier. Car comme ce n'est vertu ny de justice d'estre loyal & officieux à l'endroit de ceux, que l'on aime particulièrement, ny de tempe-
rance, de s'abstenir de l'accointance voluptueuse de sa sœur ou de sa fille, ny de liberalité à l'endroit de sa femme & enfans, aussi n'est ce vrayement vaillance de s'exposer aux dangers, pour son interest & satisfaction privée & particuliere. Parquoy si c'est par avarice, comme les espions, pioniers, traistres, marchans sur mer, soldats mercenaires; si par ambition & pour la reputation, pour estre veus & estimés vaillans; comme la plus part de nos gens de guerre, qui disent tout naïvement en y allant, que s'ils y pensoient laisser la vie, ils n'iroient point; si par ennuy de vivre en peine & douleur, comme le soldat d'Antigonus, qui travaillant & vivant en peine à cause d'une fistule, estoit hardy & s'eslançoit aux dangers; estant guery, les fuyoit; si encores pour quel-
qu'autre consideration particuliere, ce n'est vaillance ny vertu.

8
Indif-
ere-
tion.

La quatriesme condition: Elle doit estre en son execution prudente & discrete, par où sont rejettées plusieurs fausses opinions en ceste matiere, qui sont de ne se couvrir point des maux & inconveniens, qui nous menacent; n'avoir peur, qu'ils nous surprennent, ne s'enfuir, voire ne sentir point les premiers coups, comme d'un tannerre, d'une arquebusade, d'une ruine. Or c'est mal entendre: car moyennant que l'ame demeure ferme, & entiere en son assiette & en son discours, sans alteration, il est permis de se
re-

remuër, ressentir au dehors. Il est permis voire loüable d'esquiver, gauchir, & se garantir des maux par tous moyens & remedes honnestes: & où n'y a remede, s'y porter de pied ferme. *Mens immota manet: lachryma voluntur inanes.* Socrates se mocque de ceux, qui condamnoient la fuite. Quoy, dit il, seroit-ce lascheté de les battre & vaincre en leur faisant place? Homere loüe en son Ulyssès la science de fuir: les Lacedemoniens, professeurs de vaillance, en la journée des Platées reculèrent pour mieux rompre & dissoudre la troupe Persienne, qu'ils ne pouvoient autrement; & vainquirent. Cela ont pratiqué les nations plus-belliqueuses. D'ailleurs les Stoiciens mesmes permettent de pallir & tremousser aux premiers coups inopinés, moyennant que cela ne passè pas plus outre en l'ame: voicy de la Vaillance en gros.

De la force ou vaillance en particulier.

POur tailler la matiere & le discours de ce qui *Proposi-*
est icy à dire, cette vertu s'occupe & s'em- *tion &*
ploie contre tout ce que le monde appelle mal. *parti-*
Or ce mal est double, externe & interne: l'un *tion de*
vient de dehors; l'on l'appelle d'une infinité de *cette*
noms, adversité, affliction, injure, malheur, *matie-*
accident mauvais & sinistre: L'autre est au de- *re.*
dans en l'ame, mais causé par celui de dehors:
Ce sont les passions fascheuses de craincte, tristesse, colere, & tant d'autres. Il nous faut parler de tous les deux; fournir remedes & moyens de les vaincre, dompter, & reigler. Ce sont les argumens & advis de nostre vertu de force & vaillance. Il y aura donc icy deux parties, l'une des maux, ou mauvais accidens; l'autre des passions, qui en naissent. Les advis gene-
raux

raux contre toute fortune bonne & mauuaise ont esté dictz cy-dessus : nous parlerons icy plus spécialement & particulièrement.

C H A P. XX.

Premiere partie des maux externes.

I
Distinction & comparaison des maux par leurs causes.

Nous considerons ces maux externes en trois manieres, en leurs causes, ce qui se fera en ce chapitre, puis en leurs effects, finalement en eux mesmes distinctement; & particulièrement chacune espeece d'iceux. Et par tout fournirons advis & moyens de s'affermir par vertu contre iceux.

Les causes des maux & fâcheux accidens, qui arrivent à un chacun de nous, sont ou publiques & generales: quand en mesme temps elles touchent plusieurs, comme peste, famine, guerre, tyrannie. Et ces maux sont pour la plus-part ficeaux envoyés de Dieu & du ciel, au moins la cause prochaine n'est pas aisée à recognoistre: Ou particulieres & recognuës, sçavoir par le fait d'autruy. Ainsi l'on fait deux sortes de maux, publics & privés. Or les maux publics, c'est à dire venant de cause publique, encore qu'ils touchent un chacun en particulier, sont en divers sens & plus & moins griefs, poisons, & dangereux que les privés, qui ont leur cause cognuë. Ils le sont plus, car ils viennent à la foule, assailent plus impetueusement avec plus de bruiet, de tempeste, & de furie: ont plus grande suite & trainée: sont plus esclatans, produisent plus de desordre & confusion. Ils le sont moins: car la generalité & communauté semble rendre à chascun son mal moindre. C'est espeece de soulas de n'estre seul en peine: l'on pense, que c'est plustost malheur commun, ou le cours
du

du monde, & que la cause en est naturelle, qu'affliction personnelle. Et de fait ceux que l'homme nous fait, picquent plus fort, navrent au vif, & nous alterent beaucoup plus. Toutes les deux fortes ont leurs remedes & consolations.

Contre les maux publics, il faut considerer de qui & par qui ils sont envoyez, & regarder à leur cause. C'est Dieu, sa providence, de laquelle vient & despend une necessité absolüe, qui gouverne & méprise tout: à laquelle tout est subiect. Ce ne sont pas, à vray dire, deux loix distinctes en essence, que la providence, & la destinée, ou necessité, *providentia & necessitas* ne sont qu'une. La diversité est seulement en la consideration & raison differente. Or gronder & se tourmenter au contraire c'est premierement impieté telle, qu'elle ne se trouve point ailleurs; car toutes choses obeissent doucement, l'homme seul fait l'enragé. Et puis c'est folie: car c'est en vain & sans rien avancer. Si l'on ne veut suivre ceste souveraine & absolüe maistresse de gré à gré, elle entrainera & emportera tout par force. *ad hoc sacramentum adacti sumus ferre mortalia, nec perturbari iis, qua vitare nostra potestatis non est. In regno nati sumus; Deo parere libertas est. Desine fata Deum flecti sperare querendo.* Il n'y a point de meilleur remede, que de vouloir ce qu'elle veut; & selon l'advis de sagesse faire de necessité vertu, *Non est aliud effugium necessitatis, quam velle quod ipsa cogat.* En nous voulant escrimer ou disputer contre elle, nous ne faisons qu'aigrir & irriter le mal. *Lato animo ferre quicquid acciderit, quasi tibi volueris accidere: debuißes enim velle, si scißes ex decreto Dei fieri.* Outre que nous en aurons meilleur marché, nous ferons ce que nous devons, qui est de suivre nostre general & sou-

2
Advis
contre
les
maux
publics.
Provi-
dence,
desti-
née.

souverain, qui l'a ainsi ordonné. *Optimum pati, quod emendare non possis; & Deum, quo authore cuncta proveniunt, sine murmuratione comitari. Malus miles est, qui imperatorem gemens sequitur.* Et sans contester trouver bon ce qu'il veut. C'est grandeur de courage de se donner à luy. *Magnus animus qui se Deo tradidit.* C'est lascheté & desertion, que gronder, & dilputer, *pusillus & degener, qui oblectatur, de ordine mundi male existimat, & emendare mavult Deum, quam se.*

3
Distinction des maux privés. Contre maux privés, qui nous viennent du fait d'autruy, & nous penetrent plus, il faut premierement bien les distinguer, afin de ne se mesconter. Il y a desplaisir, il y a offence. Nous recevons souvent desplaisir d'autruy, qui toutesfois ne nous a point offensé de fait ny de volonté, comme quand il nous a demandé ou refusé quelque chose avec raison, mais qui estoit lors mal à propos pour nous: de telles c'est trop grande simplese de s'en fascher, puisque ne sont offences. Or les offences sont de deux sortes; les unes traversent nos affaires contre equité, c'est nous faire tort: les autres s'adressent à la personne, qui est par elle mesprisée & traitée autrement qu'il n'appartient, soit de fait ou de parole. Celles-cy sont plus aigres & plus difficiles à supporter, que toute autre sorte d'affliction.

4
Advis contre iceux general. Le premier & general advis contre toutes ces fortes de maux est d'estre ferme & resolu à ne se laisser aller à l'opinion commune, mais considerer sans passion ce que portent & poisent les choses, selon verité & raison. Le monde se laisse aller & mener par impression. Combien en y a il qui font moins de cas de recevoir une grande playe qu'un petit soufflet? plus de cas d'une parole que de la mort? Bref tout se mesure par opinion:

nion : & l'opinion offense plus, que le mal :
Et nostre impatience nous fait plus de mal,
que ceux, desquels nous nous plaignons.

Les autres plus particuliers advis & remedes se
tirent premierement de nous mesmes (& c'est *Parti-*
où il faut premierement jeter ses yeux & sa pen- *culiers*
sée). Ces offenses pretenduës naissent peut-estre *tirés de*
de nos deffauts, fautes & foibleesses. Ce n'est *nous*
peut-estre qu'une gaufferie fondée sur quelque *mesmes.*
deffaut, qui est en nostre personne, que quel-
qu'un veut contrefaire par mocquerie. C'est
folie de se fascher & se soucier de ce qui ne vient
pas de sa faute. Le moyen d'oster aux autres oc-
casions d'en faire leurs comptes est d'en parler
le premier, & montrer que l'on le sçait bien ;
si c'est de nostre faute, que l'injure a prins sa
naissance, & qu'avons donné occasion à cet af-
front ; pourquoy nous en courroucerons nous ?
ce n'est pas offense, c'est correction, laquelle
il faut recevoir & s'en servir comme d'un chasti-
ment. Mais bien souvent elle vient de nostre
propre foiblesse, qui nous rend trop doüillet.
Or il se faut deffaire de toutes ces tendres deli-
cateesses qui nous font vivre mal à nostre aise,
mais d'un courage masse, fort, & ferme mes-
priser & fouler aux pieds les indiscretions &
folies d'autruy. Ce n'est pas signe qu'un hom-
me soit sain, quand il s'escrie à chaque fois que
l'on le touche. Jamais vous ne serez en repos,
si vous vous formalisez de tout ce qui se pre-
sente.

Ils se tirent aussi de la personne, qui offense. 6

Representons nous en general les moeurs, & *De*
humeurs des personnes, avec lesquelles il nous *ceux*
faut vivre au monde. La plupart des hommes *qui of-*
ne prend plaisir qu'à mal faire, ne mesure sa *ferisent.*
puissance que par le desdain & injure d'autruy.

Tant

Tant peu y en a qui prennent plaisir à bien faire. Il faut donc faire estat que de quelque costé, que nous nous tournions, nous trouverons qui nous heurtera & offensera. Par tout où nous trouverons d's hommes, nous trouverons des injures. Cela est si certain & si necessaire, que les legillateurs mesmes, qui ont voulu reigler le commerce & les affaires du monde, ont connivé & permis en la justice distributive & commutative plusieurs passe-droits. Ils ont permis de se decevoir & blesser jusques à la moitié de juste prix. Ceste necessité de s'entreheurter & offenser vient premierement de la contrarieté & incompatibilité d'humeurs & de volontés. D'où vient que l'on s'offense sans le vouloir faire. Puis de la concurrence & opposition des affaires, qui porte que le plaisir, profit & bien des uns, est le desplaisir, dommage, & mal des autres: & ne se peut faire autrement, suyvant cette commune & generale peinture du monde, si celuy qui vous offense, est un insolent, fol, & temeraire (comme il est, car un homme de bien ne fait jamais tort à personne) pourquoy vous plaignés vous, puis qu'il n'est non plus à soy qu'un insensé? vous supportés bien d'un furieux sans vous plaindre, voire en avez pitié; d'un bouffon, d'un enfant, d'une femme, vous vous en riés: un fol, yvrogne, coléré, indiscret, ne vaut pas mieux. Parquoy quand telles gens vous attaquent de paroles, ne leur faut point respondre. Il se faut taire & les quitter là. C'est une belle & glorieuse revanche & cruelle pour un fol, que de n'en faire compte. Car c'est luy oster le plaisir, qu'il pense prendre en vous fâchant, puis par vostre silence il est condamné d'impertinence, sa temerité luy demeure en la bouche: si l'on luy respond, on se compare à luy, c'est l'estimer trop

trop & faire tort à soy. *Male loquuntur, quia bene loqui nesciunt: faciunt quod solent, & sciunt; male, quia mali, & secundum se.*

Voicy donc pour conclusion l'advis & conseil 7
de sagesse: Il faut avoir esgard à vous & à celuy, *Conclu-*
qui vous offensera. Quant à vous, advisez ne *sion des*
faire chose indigne & mesléante de vous laisser *advis*
vaincre. L'imprudent & deffiant de soy se pas- *avec la*
sionnant sans cause, s'estime en cela digne que *reigle*
l'on luy fasse affront. C'est faute de cœur ne sça- *de sa-*
voir mespriser l'offense: l'homme de bien n'est *gesse.*
subject à l'injure. Il est inviolable: une chose
inviolable n'est pas seulement celle, qu'on ne
peut frapper, mais qui estant frappée, ne reçoit
playe ny blessure: C'est le plus fort rempart con-
tre tous accidens, que ceste resolution; que nous
ne pouvons recevoir mal que de nous mesmes. Si
nostre raison est telle qu'elle doit, nous som-
mes invulnerables. Et pource nous disons tous-
jours avec le sage Socrates, Anitus & Melitus me
peuvent bien faire mourir, mais ils ne me sça-
uroient mal faire. Ainsi l'homme de bien, com-
me il ne donne jamais occasion à personne de
l'injurier, aussi ne peut il recevoir injure. *La-*
dere enim ladique, conjunctum est. C'est un mur
d'airain, que l'on ne sçauroit penetrer: les bro-
cards, les injures n'arrivent point jusques à luy.
Joint qu'il n'y aura celuy qui n'estime l'aggres-
seur meschant, & luy pour homme de bien ne
meritant tel outrage. Quant à celuy qui vous a
offensé, si vous le jugés impertinent & mal sage,
traitez le comme tel & le laissez là: s'il est autre,
excusés-le, presumés qu'il en a eu occasion, que
ce n'a pas esté par malice, mais par inadvertence
& mesgarde: Il en est fasché luy mesme, &
voudroit ne l'avoir pas fait. Encores diray-je
que comme bons mesnagers nous devons faire
nostre

nostre profit, & nous servir de la commodité que nous presentent les injures & offenses. Ce que nous pouvons pour le moins en deux sortes, qui regardent l'offensant & l'offensé : L'une qu'elles nous font cognoistre ceux, qui nous les font, pour les fuir une autre fois. Tel a mesdit de vous, conclus, il est malin : & ne vous fiés plus à luy : L'autre qu'elles nous montrent nostre infirmité & l'endroit par lequel nous sommes bartables, afin de le remparer, amander le deffaut, afin qu'un autre n'aye subject de nous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance peut-on prendre de ses ennemis, que de profiter de leurs injures, & en conduire mieux & plus seurement ses affaires ?

C H A P. XXI.

*Des maux externes considerés en leurs
effets & fructs.*

*Effets
gene-
raux
tres
utiles.*

A Pres les causes des maux venons aux effets & fructs, où se trouveront aussi des vrais antidotes & remedes. Ces effets sont plusieurs, sont grands, sont generaux, & particuliers. Les generaux regardent le bien, maintien & culture de l'univers. Premièrement le monde s'estoufferoit, se pourriroit & perdrait, s'il n'estoit changé, remué, & renouvelé par ces grands accidens de peste, famine, guerre, mortalité, qui moissonnent, taillent, emondent : afin de sauver le reste, & mettre le total plus au large, & à l'aise. Sans iceux l'on ne pourroit icy se remuër ny demeurer. Davantage outre la variété, vicissitude & changement alternatif, qu'ils apportent à la beauté & ornement de cet univers, encores toute partie du monde s'accorde. Les barbares & farouches sont polies & po-

& policées, les arts & sciences sont respandues & communiquées à tous. C'est comme en un grand plantis, auquel certains arbres sont transplantés, d'autres antés, autres couppés & arrachés: le tout pour le bien & la beauté du verger. Ces belles & universelles considerations doivent arrester & accoiser tout esprit raisonnable & honneste, & empescher que l'on ne trouve ces grands & esclatans accidens si estranges & sauvages, puis que ce sont œuvres de Dieu & de nature, & qu'ils font un si notable service au gros & general du monde: Car il faut penser que ce qui semble estre perte en un endroit, est gain en l'autre. Et pour mieux dire, rien ne se perd, mais ainsi le monde change & s'accoumode. *Vir sapiens nihil indignetur sibi accidere, sciatque illa ipsa, quibus ladi videtur, ad conservationem universi pertinere, & ex his esse, qua cursum mundi officiumque consummant.*

Les particuliers sont divers, selon les divers esprits & estats de ceux qui les reçoivent; car ils exercent les bons, relevent & redressent les tombés & devoyés, punissent les meschans. De chacun un mot: car il en a esté traité ailleurs. Ces maux externes font aux bons un tres-utile exercice & tres-belle escole, en laquelle (comme athletes & escrimeurs, les Mariniers en la tempeste, les soldats aux dangers, les philosophes en l'academie, & toutes autres sortes de gens en l'exercice serieux de leur profession) ils sont instruits, duiets, faités & formés à la vertu, à la constance & vaillance, à la victoire du monde & de la fortune. Ils apprennent à se cognoistre: ils s'essayent & voyent la mesure de leur valeur; la force & portée de leurs reins; jusques où ils doivent esperer & promettre d'eux mesmes, puis s'encouragent & s'affermissent à mieux,

mieux, s'accoustument & s'endurcissent à tout, se rendent resolus, determinés & invincibles, où au contraire le long calme de la prosperité, les relasche, ramolit & apoltronit. Dont disoit Demetrius, qu'il n'y avoit gens plus miserables, que ceux qui n'avoient jamais senty de traverse & d'affliction, appellant leur vie la mer morte.

2
*Mede-
cine &
chasti-
ment.*

Aux fautiers & delinquans, une bride pour les retenir & empêcher, qu'ils ne bronchent; ou une reprimende & verge paternelle apres leur cheute, pour les y faire penser & souvenir: afin de n'y retourner plus. C'est une saignée & medecine ou preservative pour divertir & deslourner les fautes qu'elles n'arrivent: ou purgative pour les nettoyer & expier.

3
*Suppli-
ce.*

Aux meschants & perdus punition, une faucille pour les couper & enlever, ou les atterrer, pour trainer encores & languir miserablement. Or voyla de tres-salutaires & bien necessaires effects, qui meritent bien que non seulement l'on ne les estime plus maux, & que l'on les recoive doucement en patience, & en bonne part, comme exploicts de la justice divine: mais que l'on les embrasse comme gages & instrumens du soin, de l'amour, & providence de Dieu, & que l'on en fasse son profit, suyvant l'intention de celuy qui les envoie & despartist, comme il luy plaist.

A D V E R T I S S E M E N T.

*Des maux externes en eux mesmes
& particulièrement.*

Tous ces maux, qui sont plusieurs & divers, sont privatifs de biens, comme aussi porte le nom & le naturel de mal. Autant donc qu'il y a de

de chefs de biens, autant y a il de chefs de maux. L'on les peut reduire & comprendre au nombre de sept. Maladie, douleur, je mets ces deux en un, captivité, bannissement, indigence, infamie, perte d'amis, mort, qui sont privation de santé, liberté, patrie, moyens, honneurs, amis, vie, desquels a esté parlé cy-dessus au long. Nous chercherons donc icy les antidotes & remedes propres & particuliers contre ces sept chefs de maux, & briefvement sans discours.

Au I
liv.

C H A P. XXII.

De la maladie & douleur.

Nous avons dict cy-dessus, que la douleur est le plus grand, & à vray dire le seul mal, le plus fascheux, qui se fait plus sentir, & ou y a moins de remedes & d'avis. Toutesfois en voicy quelques uns, qui regardent la raison, la justice, l'utilité, l'imitation, & ressemblance grands & illustres.

l. i. c. 6.

C'est une commune necessité d'endurer, ce n'est pas raison de faire pour nous un miracle. Il ne se faut pas fascher, s'il advient à quelcun, ce qui peut advenir à chacun.

C'est chose aussi naturelle: nous sommes nés à cela, en vouloir estre exempt, est injustice. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition. Nous sommes pour vieillir, affoiblir, douleur, estre malades: il faut apprendre à souffrir ce que l'on ne peut éviter.

Si elle est longue; elle est legere & modérée: c'est honte de s'en plaindre; si elle est violente, elle est courte, & met tost fin ou à soy, ou au patient, qui revient presque tout à un. *Confide, summus non habet tempus dolor. Si gravis, brevis: si longus, levis.*

Et

4 Et puis c'est le corps qui endure, ce n'est pas nous, qui sommes offensés. où l'offense diminuë de l'excellence & perfection de la chose : & la maladie ou douleur tant s'en faut qu'elle diminuë, qu'au rebours elle sert de sujet & d'occasion à une patience louïable, plus beaucoup que la santé: Et où il y a plus d'occasion de loüange, il n'y a pas moins de bien. Si le corps est instrument de l'esprit, qui se plaindra, quand l'instrument s'usera, en servant celuy, à qui il est destiné? Le corps est fait pour servir à l'esprit. Si l'esprit s'affligeoit, pour ce qui arrive au corps, l'esprit seriroit au corps. Celuy-là ne seroit-il pas trop delicat, qui crieroit & huerait, pource que l'on luy auroit gasté sa robe? que quelque espine la luy auroit accrochée? quelqu'un en passant la luy auroit deschirée? Un vil frippier, peut-estre, s'en plaindroit, qui en voudroit faire son profit: Mais un grand & riche s'en riroit, & n'en feroit compte, comparant ceste perte au reste des biens qu'il a. Or ce corps n'est qu'une robe empruntée, pour faire paroistre pour un temps nostre esprit sur ce bas & tumultuaire theatre, duquel seul devons faire cas, & procurer son honneur & son repos. Et d'où vient que l'on souffre avec tant d'impatience la douleur? c'est que l'on n'est pas accoustumé de chercher son contentement en l'ame, *non assueverunt animo esse contenti, nimium illis cum corpore fuit.* L'on a trop de commerce avec le corps. Il semble que la douleur s'enorgueillisse nous voyant trembler sous elle.

5 Elle nous apprend à nous degouster de ce qu'il nous faut laisser, & à nous deprendre de la pipperie de ce monde: service tres notable.

6 La joye & le plaisir de la santé recouvrée, apres que la douleur aura fait son cours, ce sera com-

comm'une lumiere belle & claire, tellement qu'il semble que nature nous ait presté la douleur, pour l'honneur & service de la volupté, & de l'indolence.

Or sus donc, si la douleur est mediocre, la patience sera facile: si elle est grande, la gloire le sera aussi; si elle semble trop dure, accusons nostre mollesse & lascheté: si peu y en a qui la puissent souffrir, soyons de ce peu. N'accusons nature de nous avoir fait trop foibles: car il n'en est rien: mais nous sommes trop delicats. Si nous la fuyons, elle nous suivra; si nous nous rendons à elle laschement & nous laissons vaincre, nous n'en serons traités que plus rudement, & le reproche nous en demeurera. Elle nous veut faire peur, tenons bon, & qu'elle nous trouve plus résolu, qu'elle ne pense. Nostre tendreur luy apporte ceste aigreur & dureté, *stare sidenter, non quia difficilia non audemus, sed quia non audemus, difficilia sunt.*

Mais afin que l'on ne pense pas que ce soyent de beaux mots de theorique, mais que la pratique en est impossible, nous avons les exemples tant frequens, & tant riches, non seulement d'hommes, mais de femmes, & enfans, qui non seulement ont soustenu de longues & douloureuses maladies avec tant de constance, que la douleur leur a plustost emporté la vie que le courage: mais qui ont attendu, ont supporté avec gayeté, voire ont cherché les grandes douleurs & les exquis tourments. En Lacedemone les jeunes enfans s'entre-fouëttoient vivement quelquefois jusques à la mort, sans montrer en leur visage aucun ressentiment de douleur pour s'accoustumer à endurer pour le pays. Le page d'Alexandre se laissa brusler d'un charbon sans faire frime aucune ny contenance de se plaindre,

B b

pour

pour ne troubler le sacrifice : & un garçon de Lacedemone se laissa ronger le ventre à un renard , plustost que descouvrir son larrecin. Pompée surpris par le Roy Gentius , qui le vouloit contraindre de deceler les affaires publiques de Rome , pour monstrier qu'aucun tourment ne luy feroit dire, il mit luy-mesmes le doigt au feu, & le laissa brusler jusques à ce que Gentius mesme l'en retira : pareil cas avoit auparavant fait Mutius devant un autre Roy Porcenna , & plus que tous aenduré le bon vieil Regulus des Carthaginois. Mais sur tous est Anaxarque, qui demy brisé dans les mortiers du Tyran , ne voulut jamais confesser, que son esprit fust touché de tourment: pilez, broyez tout vostre saoul le sac d'Anaxarque, car quant à luy vous ne le scauriez blesser.

C H A P. XXIII.

De la captivité ou prison.

Ceste affliction n'est plus rien, & est trop ayfée à vaincre apres ce qui a esté dict de la maladie & de la douleur. Car ceux cy ne sont presque point sans quelque captivité au liét, en la maison, en la gesne : & encherissent beaucoup au dessus d'icelle : toutesfois deux ou trois mots d'elle. Il n'y a que le corps, la manche, la prison de l'ame, qui est captive; l'esprit demeure tousjours libre & à soy en despit de tous : comment sçait-il, & peut-il sentir qu'il est en prison, puis qu'aussi librement, & encores plus, il peut s'esgayer & promener où il voudra? Les murs & la cloture de la prison est bien trop loin de luy pour le pouvoir enfermer. Le corps qui le touche & luy est conjoint ne le peut tenir ny arrester. Celuy qui sçait se maintenir en sa liberté & user de son droict, qui est de n'estre pas enfermé
mesmes

mesmes dedans ce monde, se mocquera de ces chetives barrieres. *Christianus etiam extra carcerem saculo renunciavit; in carcere etiam carceri: nihil interest ubi sitis in saculo, qui extra saculum estis. auferamus carceris nomen; secessum uocemus, & si corpus includitur, caro detinetur, omnia spiritui patent, totum hominem animus circumfert, & quo uult transfert.*

Tertul.

La prison a receu benignement en son sein plusieurs grands & saincts personnages: a esté l'asyle & le port de salut, & la forteresse à plusieurs, qui se fussent perdus en liberté, voire qui ont eu recours à elle pour estre en liberté, l'ont choisie & espousée pour vivre en repos, & se deliurer du monde, *è carcere in custodiarium translati.* Ce qui est clos & fermé soubs la clef est bien mieux gardé. Il vaut mieux estre enfermé soubs la clef, qu'estre contrainct & ferré par tant de lacs & de ceps divers, dont le monde est plein: les places publiques, les palais, les cours des grands, que les tracas & tumulte des affaires apporte, les procès, les envies, malices, humeurs espineuses & violentes, *Si recogitemus, ipsum magis mundum carcerem esse, exisse nos è carcere quam in carcerem introisse intelligemus: majores tenebras habet mundus qua hominum praeordia excacant, graviores catenas induit, qua ipsas animas constringunt, peiores immunditias expirant libidines hominum, plures postremo reos continet uniuersum genus hominum.* Plusieurs se sont sauvés de la main de leurs ennemis, de grands dangers & miseres par le benefice de la prison. Aucuns y ont composé des livres, s'y sont faitz sçavans & meilleurs. *Plus in carcere spiritus acquirit quam caro amittit.* Plusieurs que la prison apres avoir gardé & preservé un temps, a vomny & envoyé aux premieres & souveraines

Tertul.

Bb a

digni-

380 DE LA SAGESSE
dignités, monté & assis aux plus hauts sieges du monde; d'autres elle a exhalé au ciel, & n'en a reccu aucun qu'elle n'aye rendu.

C H A P. XXIV.

De bannissement & exil.

I Exil est un changement de lieu, qui n'apporte aucun mal sinon par opinion; & est une plainte & une affliction purement imaginaire: car selon raison il n'y a aucun mal: par tout, tout est de mesme: ce qui est compris en deux mots, nature & vertu.

2 Par tout se trouve la mesme nature commune, mesme ciel, mesmes elemens. Par tout le *Nature.* ciel & les estoiles nous paroissent en mesme grandeur, estendue, & c'est cela, qui est principalement à considerer, & non ce qui est dessous & foulons aux pieds. Aussi ne pouvons nous voir de terre que dix ou douze lieues d'une venue. *Angustus animus, quem terrena delectant.* Mais la face de ce grand ciel azuré, pare & contrepoincé de tant de beaux & reluisans diamants, se montre tousjours à nous, & afin que le puissions tout voir, il tourne continuellement autour de nous. Il se montre tout à tous en tous endroits: en un jour, en une nuit. La terre, qui avec les mers & tout ce qu'elle embrasse, n'est pas la cent soixantième partie de la grandeur du Soleil, ne se montre à nous qu'à l'endroit où nous l'habitons: mais encores ce changement du plancher de dessous n'est rien. Qu'importe estre hay en un lieu & vivre en un autre? Nostre mere se pouvoit accoucher ailleurs; c'est rencontre que nous naissions ça ou là. Davantage toute terre porte, produit, & nourrit des hommes: fournit tout ce qui est nécessaire.

cessaire. Toute terre porte des parens : la nature nous a tous conjointés de sang & de charité. Toute terre porte des amis : il n'y a qu'à en faire, & se les concilier par vertu & sagesse. Toute terre est pays à l'homme sage : ou plustost nulle terre ne luy est pays. C'est se faire tort, c'est foiblesse & bassesse de cœur de se porter ou penser estrange en quelque lieu. Il faut user de son droit, & par tout vivre comme chez soy & sur le sien, *omnes terras tanquam suas videre, & suas, tanquam omnium.*

Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diversité de lieu? Ne portons nous pas toujours nostre mesme esprit & vertu? Qui peut empescher, disoit Brutus, que le banny n'emporte avec soy ses vertus? L'esprit ny la vertu n'est point sujet ou enfermé en aucun lieu, est par tout egaleement & indifferement: l'honneste homme est citoyen du monde, libre, franc, joyeux & content par tout, toujours chez soy, en son quarré, toujours même, encores que son estuy se remuë & tracasse: *animus sacer & aternus ubique est, diis cognatus, omni mundo & aeo par.* C'est estre chez soy, & en son pays par tout, ou l'on se trouve bien. Or se trouver bien ne depend point du lieu, mais de soy mesme.

Combien de gens se sont bannis volontairement pour diverses considerations? combien d'autres, qui s'estant bannis par la violence d'autruy, puis apres rappellez n'ont point voulu retourner, & ont eu leur exil non seulement tolerable, mais doux & voluptueux: & n'ont pensé avoir vesçu, que le temps qu'ils ont esté bannis, comme ces genereux Romains Rutilius, Marcellus? Combien d'autres ont esté tirez par la main de la bonne fortune hors leur

pays, pour estre grands & puissans en terre estrangere ?

C H A P. XXV.

De la povreté, indigence, perte de biens.

I Ceste plainte est du vulgaire sot & miserable, qui met aux biens de la fortune son souverain bien ; & pense que la pauvreté est un tres grand mal. Mais pour monstrier ce qui en est, il y a double pauvreté, l'une extreme, qui est disette & defaut des choses necessaires & requises à nature, cette-cy n'arrive presque jamais, estant nature si equitable & nous ayant formé de ceste façon, que peu de choses nous sont necessaires, & icelles se trouvent par tout, ne manquent point, *parabile est quod natura desiderat, & expositum*, ny encores gueres celles, qui sont à suffisance & regardent l'usage moderé, & la condition d'un chacun. *Ad manum est, quod sat est*. Si nous voulons vivre selon nature & raison, son desir, & sa reigle, nous trouverons tousjours ce qu'il nous faut. Si nous voulons vivre selon l'opinion, nous ne le trouverons jamais, *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives: exiguum natura desiderat, opinio immensum*. Et puis un homme, qui a un art ou science, voire à qui seulement les bras demeurent de reste, doit-il craindre ou se plaindre de cette pauvreté ?

L'autre est faite des choses, qui sont outre la suffisance requises à la pompe, volupté, delicatesse. C'est une mediocrité & frugalité : & c'est à vray dire celle, que nous craignons, perdre nos riches meubles, n'avoir pas un liét mollet, la viande bien apprestée, estre privé de ses commoditez, en un mot, c'est delicatesse, qui nous

nous t'ent, c'est nostre vraye maladie. Or cette plaincte est injuste; car telle pauvreté est plus à souhaitter qu'à craindre: aussi estoit elle demandée par le sage, *mendicitatem nec divitias; sed Pro-necessaria*. Elle est bien plus juste, plus riche, *verb.* plus douce, paisible & assurée, que l'abondance, que l'on desire tant: Plus juste, l'homme *Loüan-* viend nud, *nemo nascitur dives*, & s'en retour- *ge de la* ne nud de ce monde, peut-il dire quelque chose *suffi-* vrayement sienne de ce qu'il n'apporte ny n'em- *sance.* porte avec soy? les biens de ce monde sont comme les meubles d'une hostellerie. Nous ne nous en devons soucier que tant que nous y sommes, & en avons besoin: Plus riche, c'est un royaume, une ample Seigneurie. *Magna divitia lege natu-* *I Ti-* *ra composita paupertas: Magnus questus pietas cura* *moth.6.* *sufficientia*; Plus paisible & assurée: elle ne craint rien, se peut deffendre soy-mesme contre tous ses ennemis: *etiam in obsessa via paupertas pax est*. Un petit corps, qui se peut recueillir & couvrir sous un bouclier, va bien plus seurement que ne fait un bien grand, qui est descouvert & opportun aux coups. Elle n'est subiecte à recevoir de grands dommages, ny charges de grands travaux. Dont ceux qui sont en cet estat, sont toujours plus gais & joyeux: car ils n'ont pas tant de soucy, & craignent moins la tempeste. Ceste telle pauvreté est delivrée, gaye, assurée, nous rend vrayement maîtres de nos vies, dont les affaires, les querelles, les procès, qui accompagnent nécessairement les richesses, emportent la meilleure partie. Hé quels biens sont-ce là, d'ou nous viennent tant de maux? Qui nous fait endurer des injures, qui nous rend esclaves, qui trouble le repos de l'esprit, qui apporte tant de jalousies, soupçons, craintes, frayeurs, desirs? Qui se fasche

de la perte de ses biens, est bien miserable: car il pert & les biens & l'esprit tout ensemble. La vie des pauvres est semblable à ceux, qui navigent terre à terre; celle des riches à ceux qui se jettent en pleine mer. Ceux-cy ne peuvent prendre terre quelque envie qu'ils en ayent; il faut attendre le vent & la marée; ceux la viennent à bord quand ils veulent.

Finalemēt il se faut représenter tant de grands & genereux personnages, qui se sont ry de telles pertes, voire l'ont pris à leur avantage, & ont remercié Dieu, comme Zenon apres son naufrage, les Fabrices, lès Serrans, les Curies. Ce doit bien estre quelque chose d'excellent & divin, que la pauvreté, puis qu'elle convient aux Dieux imaginez nuds, puis que les Sages l'ont embrassée, au moins l'ont soufferte avec grand contentement. Et pour achever en un mot, entre personnes non passionnées elle est louiāble, mais entre quels que ce soit, ell'est supportable.

C H A P. XXVI.

De l'infamie.

Ceste affliction est de plusieurs sortes. Si c'est privation ou perte d'honneur & dignitez, c'est un grand gain: les dignitez ne sont qu'honorables servitudes, par lesquelles l'on se prive de soymesme pour se donner au public. Les honneurs ne sont que flambeaux, d'envie, jalousie, & en fin exil & pauvreté. Qu'on repasse par la memoire l'histoire de toute l'antiquité, l'on trouvera que tous ceux, qui ont vescu & se sont comportés dignement & vertueusement, ont achevé leur course, ou par poison, ou par autre mort violente: tefinoin entre les Grecs, Aristides,

des, Themistocles, Phocion, Socrates: A Rome Camille, Scipion, Cicéron, Papinian: entre les Hebreux les Prophetes: tellement que c'est la livrée des plus honnestes hommes, c'est la recompense ordinaire du public à telles gens. Si pour un mauvais bruit commun & opinion populaire tout galand homme doit mespriser cela, & n'en faire mise ny recepte, celuy se dégrade & declare n'avoir aucunement profité en l'estude de sagesse, qui fait cas & se soucie des jugemens, bruits, & paroles du peuple, soit en bien ou en mal.

C H A P. XXVII.

De la perte d'amis.

JE comprends icy parens, enfans, & toutes cheres Personnes. Premièrement faut sçavoir sur quoy est fondée ceste plainte ou affliction pretendue, sur leur interest ou sur le nostre. Sur le leur: je me doute que nous dirons ouy: mais il ne nous en faut pas croire. C'est une ambitieuse faincte de pieté, par laquelle nous faisons mine de plaindre & nous douloir du mal d'autrui, du dommage public: mais si nous tirons le rideau, & sondons bien au vif, se trouvera que c'est le nostre particulier, qui y est enveloppé; qui nous touche. Nous plaignons nostre chandelle, qui s'y brusle, & s'y consume, ou est en danger. C'est plustost une espece d'envie, que vraye pieté: car ce que nous lamentons tant sous le mot de la perte de nos amis, de leur absence & esloignement de nous, c'est leur vray & tresgrand bien: *mœrere hoc eventum, invidi magis quam amici est.* Le vray usage de la mort c'est mettre fin aux miseres. Si Dieu eust fait nostre vie plus heureuse, il l'eust faite plus longue.

Bb 5.

C'est.

2 C'est donc à vray dire sur nostre interest, qu'est fondée cette plaincte, ceste affliction. Or cela est desja melicant : c'est espece d'injure d'avoir regret au repos de ceux, qui nous aiment, pour ce que nous en sommes incommodés, *Suis incommodus angere non amicum, sed seipsum anxans est.*

3 Apres il y a à cela un tresbon remede, que la fortune ne nous peut oster, c'est que survivans à nos amis, nous avons moyen d'en faire d'autres : l'amitié est un des plus grands biens de la vie, aussi est il des plus aysés à acquerir. Dieu faict les hommes, & les hommes font les amis. A qui la vertu ne manque point, les amis ne manqueront jamais : c'est l'instrument avec lequel on les faict, & avec lequel quand on a perdu les anciens, on en refaict de nouveaux. La fortune nous a elle osté nos amis, faisons en de nouveaux : par ce moyen nous ne les aurons pas perdus, mais multiplies.

DE LA MORT.

IL en a esté tant au long & en tout sens parlé en l'onziesme & penultieme chapitre du second livre, qu'il ne me reste plus rien à dire icy, dont je renvoye là.

Seconde partie des maux internes, passions fâcheuses.

P R E F A C E.

DE tous ces maux susdicts naissent & sourdent en nous diverses passions & affections cruelles : car estant iceux prins & considerés tout simplement comme tels, naissent crainte, qui apprehende les maux encores à venir, tristesse, qui les regarde presens, & siis

Et s'ils sont en autrui c'est compassion & misericorde. Estans considerés comme venans & procurez par le faict d'autrui, naissent les passions de colere, hayne, envie, jalousie, despit, vengeance, & toutes celles, qui nous font regarder de mauvais œil ceux, qui nous causent du desplaisir. Or cette vertu de force & vaillance consiste à reiglement & seion raison recevoir tous ces maux, s'y porter courageusement, & en ce faisant se tenir & garder net & libre de toutes ces passions, qui en viennent. Mais pource qu'elles ne subsistent, que par ces maux, si par le moyen & secours de tant d'avis & remedes cydessus apportés, l'on peut vaincre & mespriser tous ces maux, il n'y restera plus aucun lieu à ces passions. Et c'est le vray moyen d'en venir à bout & s'en garantir, ainsi que c'est le meilleur pour esteindre le feu, que soustraire le bois, qui est son aliment. Toutesfois nous ne laisserons d'apporter encores aduis particuliers contre toutes ces passions, bien qu'elles ayent esté tellement depeintes cy dessus, qu'il est tres-facile de les avoir en horreur l. I. & en hayne.

c. 26.

27. &

suy-
vants.

C H A P . XXVIII.

Contre la crainte.

PRenons loisir d'attendre les maux, peut-estre qu'ils ne viendront pas jusques à nous, nos craintes sont aussi subjectes à se tromper que nos esperances. Peut-estre que le temps que nous pensons devoir apporter de l'affliction, amenera de la consolation. Combien peut-il survenir de rencontres, qui pareront au coup que nous craignons? Le foudre se detournera avec le vent d'un chapeau, & les fortunes des grands estats avec un petit moment. Un tour de rouë met en haut ce qui estoit en bas, & bien souvent d'où nous attendons nostre ruine, nous recevons

B b 6

nostre

nostre salut. Il n'y a rien si subject à estre trompé, que la prudence humaine. Ce qu'elle espere, luy manque, ce qu'elle crainct s'escoule, ce qu'elle n'attend point luy arrive. Dieu tient son conseil à part: ce que les hommes ont delibere d'une façon, il le refout d'une autre. Ne nous rendons point malheureux devant le temps, & peut-estre ne le serons nous point du tout. L'advenir qui trompe tant de gens, nous trompera aussi tost en nos crainctes qu'en nos esperances. C'est une maxime fort celebre en la medecine, qu'es maladies aiguës les predictions ne sont jamais certaines: ainsi est-il aux plus furieuses menaces de la fortune; tant qu'il y a vie, il y a esperance: l'esperance demeure aussi long temps au corps que l'esprit, *quamdiu spiro, spero.*

2 - Mais pource que ceste craincte ne vient pas tousjours de la disposition de nature, mais souvent de la trop delicate nourriture (car pour n'avoir esté de jeunesse nourry à la peine & au travail, nous apprehendons des choses souvent sans raison) il faut de longue-main nous accoustumer à ce qui nous peut plus espouvanter, nous représenter les dangers les plus effroyables, où nous pouvons tomber, & de gayeté de cœur tenter quelquesfois les hazards, pour y essayer nostre courage, devancer ses mauvaises aventures, & saisir les armes de la fortune. Il nous est bien plus aisé de luy resister, quand nous l'assaillons, que quand nous nous deffendons d'elle. Nous avons lors loisir de nous armer, nous prenons nos avantages, nous pourvoyons à la retraite; ou quand elle nous assaut, elle nous surprend & nous choisit comme elle veut. Il faut donc qu'en l'assaillant nous apprenions à nous deffendre, que souvent nous nous donnions de faulx alarmes, nous nous propositions les dangers
qu'ont

qu'ont passé les grands personnages; que nous nous souvenions comme les uns ont évité les plus grands, pour ne s'en estre point estonnés; les autres se sont perdus és moindres, pour ne s'y estre pas bien resolus.

C H A P. XXIX.

Contre la tristesse.

LEs remedes contre la tristesse (descrite cydessus pour la plus fascheuse, dommageable, & injuste passion) sont doubles: les uns sont obliques. J'appelle les droicts ceux que la philosophie enseigne, & qui consistent à regarder ferme & affronter les maux & les desdaigner, ne les estimant point maux, ou si petits & legers (encores qu'ils soient grands & pressants) qu'ils ne sont dignes, que nostre esprit s'en esmeuve & s'en altere: & que s'en plaindre & contrister c'est une chose injuste & mesleante, ainsi parlent les Stoiciens, Peripateticiens & Platoniciens. Ceste maniere de se preserver de tristesse & de toute passion douloureuse est tresbelle & tres-excellente, mais aussi tres-rare, des esprits de la premiere classe. Il y en a une autre aussi philosophique, encores qu'elle ne soit de si bonne & sainte famille, qui est bien facile & bien plus en usage, & est oblique, c'est par diversion & destournement de son esprit & sa pensèe à chose plaisante & douce, au moins autre que celle, qui nous amene la tristesse; c'est gauchir, decliner, & ruser au mal: c'est changer d'object. C'est un remede fort frequent, & qui s'usite presqu'en tous maux, si l'on y veut prendre garde tant du corps que de l'esprit. Les Medecins, qui ne peuvent purger le catarthe, le destournent & devoient en autre par-

tie moins dangereuse , à qui il faut appliquer la lancette, le cautere, le fer, ou le feu. Ceux qui passent les precipices, ferment les yeux, détournent la veue ailleurs. Les vaillants en guerre ne goustent & ne considerent aucunement la mort : l'ardeur du combat les emporte. Tant qui ont souffert la mort doucement, voire qui se la sont procurée & donnée, ou pour la gloire future de leur nom, comme plusieurs Grecs & Romains, ou pour l'esperance d'une meilleure vie, comme les martyrs, les disciples d'Hegeſias, & autres apres la lecture de l'Axioque de Platon : ou pour fuir les maux de ceste vie, ou pour autres raisons. Tout cela n'est-ce pas diversion ? Peu y en a qui considerent les maux en eux-mesmes, qui les goustent & accointent comme fit Socrates la mort, & Flavius condamné par Neron à mourir par la main de Niger. Parquoy aux sinistres accidens & mesadvantures, & à tous maux externes il faut destourner son esprit à d'autres pensées. Le vulgaire ſçait bien dire, n'y pensés point. Ceux qui ont en charge les affligez, doivent pour leur consolation prudemment & doucement fournir d'autres objects à l'esprit assailly. *Abducendus est animus ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione saepe curandus est.*

C H A P. XXX.

Contre la compassion & misericorde.

IL y a double misericorde, l'une forte, bonne, & vertueuse, qui est en Dieu & aux Saints: qui est par volonté & par effect secourir aux affligés sans s'affliger soy mesmes, sans rien ravaller de la justice & dignité; l'autre est une sotte & feminine pitié passionnée, qui vient de
mol-

mollesse & foiblesse d'ame, de laquelle a esté
 parlé aux passions cy-dessus. Contre icelle, la *l. 1.*
 sagesse apprend de secourir l'affligé, mais non *c. 32.*
 pas de flechir & compatir avec luy. Ainsi est
 dict Dieu misericordieux. Comme le medecin
 à son patient, l'advocat à sa partie apportent
 toute diligence & industrie, mais ne se don-
 nent au cœur de leurs maux & affaires: ainsi le
 sage fait sans accepter la douleur & noircir son
 esprit de sa fumée. Dieu commande d'avoir
 soin & ayder aux pauvres, prendre leur cause en
 main: ailleurs il deffend d'avoir pitié du pauvre
 en jugement.

C A P. XXXI.

Contre la colere.

L Es remedes sont plusieurs & divers, desquels *1. Chefs*
 l'esprit doit estre avant la main armé & *des re-*
 bien muni, comme ceux, qui craignent d'estre *medes.*
 assiegés, car apres n'est pas temps. Ils se peuvent
 reduire à trois chefs; le premier est de couper
 chemin & fermer toutes les advenües à la cole-
 re. Il est bien plus aisé de la repoussier & luy fer-
 mer le premier pas, qu'en estant saisi s'y porter
 bien & reiglement. Il faut donc se delivrer de
 toutes les causes & occasions de colere qui ont
 esté cy-devant deduities en sa description, sca- *l. 1.*
 voir, 1. foiblesse, mollesse. 2. maladie d'e- *c. 20.*
 sprit en endureissant contre tout ce qui peut ad-
 venir. 3. Delicatesse trop grande, amour de
 certaines choses s'accoustumant à la facilité &
 simplicité, mere de paix & repos. *Ad omnia*
compositi simus: que bona & paratiora, sint nobis
meliora & gratiora, c'est la doctrine genera-
 le des sages. Cotys Roy ayant receu de pre-
 sent plusieurs tres-beaux & riches vaisseaux
 fragi-

fragiles & aisés à casser, les rompit tous, pour n'estre en danger de se colerer, advenant qu'ils fussent cassés. Ce fut la desffiance de soy, lâcheté & crainte, qui le poussa à cela. Il eust bien mieux fait, si sans les rompre, il se fust resolu de ne se courroucer pour quoy qu'il en fust advenu. 4. Curiosité, à l'exemple de Cesar, qui victorieux ayant recouvré les lettres, escrits, memoires de ses ennemis, les brusta tous sans les vouloir voir. 5. Legereté à croire. 6. Et sur tout l'opinion d'estre mesprisé & injurié par autruy, laquelle il faut chasser comme indigne d'homme de cœur: car combien qu'elle semble estre glorieuse, & venir de trop d'estime de soy (vice grand cependant) si vient elle de bassesse, & foiblesse: car celuy qui s'estime mesprisé de quelqu'un, est en quelque sens moindre que luy, se juge, ou craint de l'estre en verité ou par reputation & se desffie de soy. *Nemo non eo, à quo se contemptum judicat, minor est.* Il faut donc penser que c'est plustost toute autre chose, que mespris, c'est sottise, indiscretion, necessité & desffaut d'autruy. Si le mespris pretendu vient des amis; c'est une trop grande familiarité. Si de nos subjects, sçachants que l'on a puissance de les chastier & faire repentir, il n'est à croire, qu'ils y ayent pensé. Si de viles & petites gens, nostre honneur ou dignité & indignité n'est pas en la main de telles gens: *indignus Casaris ira.* Agathocles & Antigonus se rioyent de ceux qui les injurioyent, & ne leur firent mal les tenants en leur puissance. Cesar a esté excellent par dessus tous en ceste part, mais Moysé, David & tous les grands en ont fait ainsi, *magnam fortunam magnus animus decet.* La plus glorieuse victoire est d'estre maistre de soy, ne s'esmouvoir pour autruy. S'en esmou-

voir

voir c'est se confesser attainct; *convitia, si irascere, agnita videntur, secreta exolefcunt.* Celuy ne peut estre grand, qui plie sous l'offense d'autruy: si nous ne vainquons la colere, elle nous vaincra, *Injurias & offensiones superne despicere.*

Le second chef est de ceux, qu'il faut employer lors que les occasions de colere se presentent, & qu'il semble qu'elle veut naistre en nous: qui sont 1. arrester & tenir son corps en paix & repos, sans mouvemens & agitation: laquelle eschauffe le sang & les humeurs, & se tenir en silence & solitude. 2. Dilation à croire & prendre resolution, donner loisir au jugement de considerer. Si nous pouvons une fois discourir, nous arresterons aisement le cours de ceste fievre. Un sage conseilloit à Auguste estant en colere de ne s'esimouvoir que premierement il n'eust dict & prononcé les lettres de l'alphabet. Tout ce que nous disons & faisons en la chaude colere, nous doit estre suspect: pource faut il faire alte. *Nihil tibi liceat dum iraseris. Quare? Quia vis omnia licere.* Nous nous devons craindre, & douter de nous mesmes: car tant que nous sommes esmeus, nous ne pouvons rien faire à propos: la raison lors empestree des passions ne nous sert non plus que les aisles aux oyseaux englués par les pieds. Parquoy il faut recourir à nos amis, & mourir nos coleres entre leurs discours. 4. Aussi la diversion & toute chose plaisante, à la musique.

Le troisieme chef est aux belles considerations, desquelles doit estre abreuvé & taint nostre esprit de longue-main. Premierement des actions & mouvemens de ceux qui sont en colere, qui nous doivent faire horreur tant elles sont meschantes: c'est l'expedient que donnent les sages pour nous en destourner, conseillants de

de se regarder au miroir. Secondement & au contraire de la beauté, qui est la moderation, songeons combien la douceur & la clemence ont de grace, comme elles sont agreables aux autres & utiles à nous mesmes: c'est l'aymant qui tire à nous le cœur & la volonté des hommes. Cecy est principalement requis en ceux que la fortune a colloqué en haut degré d'honneur, qui doivent avoir les mouvemens plus remis & temperés. Car comme leurs actions sont plus d'importance: aussi leurs fautes sont plus difficiles à reparer. Finalement y a l'estime & l'amour que nous devons porter à la sagesse que nous estudions icy: laquelle se montre principalement à se retenir & se commander, demeurer constante & invincible: il faut eslever son ame de terre & la conduire à une disposition semblable à ceste plus haute partie de l'air, qui n'est jamais offusquée de nuées ny agitée de tonnerres, mais en une serenité perpetuelle, ainsi nostre ame ne doibt estre obscurcie par la tristesse, ny esineuë par la colere, & fuir toute precipitation, imiter le plus haut des planettes qui va le plus lentement de tous.

4

Or tout cecy s'entend de la colere interne, couverte & qui dure, joincte avec mauvaise affection, hayne, desir de vengeance, *qua in sinu fuit requiescit, ut qui reponunt odia; quodque sava cogitationis indicium est, secreto suo satiantur.* Car ceste externe & ouverte est courte, un feu de paille, sans mauvaise affection, qui est pour faire ressentir à autruy sa faute, soit aux inferieurs par reprehensions & reprimendes ou autres, pour leur remontrer le tort & indiscretion qu'ils ont; c'est chose utile & necessaire & bien loüable.

II

Il est bon & utile & pour soy & pour autruy *Se coie-*
 de quelque fois se courroucer, mais que ce soit *rer*
 avec moderation & reigle. Il y en a qui retien- *quand*
 nent leur colere au dedans, afin qu'elle ne se *bon &*
 produise, & qu'ils apparoiſſent sages & mode- *utile.*
 rés: mais ils se rongent au dedans, & se font un *Pour*
 effort qui leur couſte plus que ne vaut tout. Il *foy.*
 vaudroit mieux se courroucer & eſventer un
 peu ce feu au dehors, afin qu'il ne fuſt ſi ardent
 & ne donnaſt tant de peine au dedans. On in-
 corpore la colere en la cachant. Il vaut mieux
 que ſa poincte agiſſe un peu au dehors que la
 replier contre ſoy: *Omnia vitia in aperto leviora*
sunt, & tunc pernicioſiſſima cum ſimulata ſanitate
ſubſidunt.

Auſſi contre ceux qui n'entendent ou ne ſe *5*
 laiſſent gueres mener par raiſon, comme le *Pour*
 genre de valets & qui ne font que par crain- *autruy.*
 te, faut que la colere y ſupplée, vraye ou ſi-
 mulée, ſans laquelle ſouvent n'y auroit rei-
 glement en la famille. Mais que ce ſoit avec
 ces conditions; 1. non ſouvent & à tous pro-
 pos; 2. ny pour choſes legeres. Car eſtant
 ordinaire viendroit à meſpris & n'auroit poids
 ny effect. 3. Non en l'air & à coup perdu,
 grondant & criillant en abſence. Mais qu'elle
 arrive & frappe celuy qui en eſt cauſe, & de qui
 l'on ſe plaint. 4. Que ce ſoit vivement perti-
 nemment & ſerieuſement ſans y meſler riſée,
 afin que ce ſoit utile chaſtiment du paſſé, &
 proviſion à l'advenir. Bref il en faut uſer com-
 me d'une medecine. *Tous ces remedes au long*
deduits ſont auſſi bons contre les ſuivantes paſ-
ſions.

C H A P. XXXII.

Contre la hayne.

Pour se deffendre contre la hayne, il faut tenir une reigle qui est vraye, que toutes choses ont deux anes par lesquelles l'on les peut prendre, par l'une elles nous semblent griefves & poifantes, par l'autre aysées & legeres. Prenons donc les choses par la bonne anse, & nous trouverons qu'il y a de bon & à aymer en tout ce que nous accusons & hayffons. Car il n'y a rien au monde qui ne soit pour le bien de l'homme. Et en ce qu'il nous offense, nous avons plus de subiect de le plaindre que de le hayr: car il est le premier offensé & en reçoit le plus grand dommage pource qu'il perd en cela l'usage de la raison, la plus grande perte qui puisse estre. Tourrons donc en tel accident la hayne en pitie, & mettons peine de rendre dignes d'estre aymés ceux que nous voudrons hair, ainsi que fit Lycurgue à celuy qui luy avoit crevé l'œil, lequel il rendit pour peine de l'injure un honneste vertueux & modeste citoyen par sa bonne instruction.

C H A P. XXXIII.

Contre l'envie.

Contre ceste passion considerons ce que nous estimons bien & envions à autruy. Nous envions es autres volontiers des richesses, des honneurs, des faveurs: C'est faute de sçavoir ce que leur couste cela. Qui nous diroit vous en aurés autant à mesme prix, nous n'en voudrions pas. Pour les avoir il faut flatter, endurer des afflictions, des injures, bref perdre sa liberté.

berté, complaire & s'accommoder aux voluptés & passions d'autrui. L'on n'a rien pour rien en ce monde. Penser arriver aux biens, honneurs, estats, offices autrement, & vouloir pervertir la loy, ou bien la coustume du monde, c'est vouloir avoir le drap & l'argent. Pourquoi toy qui fais profession d'honneur & de vertu, te fâches-tu, si tu n'as ces biens là, qui ne s'acquie-
rent que par une honteuse patience? Aye donc plustost pitié des autres, qu'envie. Si c'est un vray bien qui soit arrivé à autrui, nous nous en devons resjouir, car nous devons desirer le bien les uns des autres; se plaie au bien d'autrui, c'est accroistre le sien.

C H A P. XXXIV.

Contre la vengeance.

C¹ontre ceste cruelle passion, il faut premièrement se souvenir qu'il n'y a rien de si honorable que de sçavoir pardonner. Un chascun peut poursuivre la raison & la justice du tort qu'il a receu, mais donner grace & remission, il n'appartient qu'au prince souverain. Si donc tu veux estre roy de toy-mesmes, & faire acte royal, pardonne librement, & use de grace envers celuy qui t'a offensé.

Secondement, qu'il n'y a rien de si grand & victorieux, que la durété & insensibilité courageuse aux injures, par laquelle elles retournent & rejalisent entieres aux injurians, comme les coups roideassés aux choses tres dures & solides, qui ne font autre chose que blesser & estourdir la main & le bras du frappeur: mediter vengeance est se confesser blessé: se plaindre c'est se dire atteint & inferieur. *ultio, doloris confessio est: non est magnus animus quem incurvat injuria:*

juriam: ingens animus & verus estimator sui non vindicat injuriam, quia non sentit.

3 L'on objecte, qu'il est dur, grief & honteux de souffrir une offense: je l'accorde, & suis d'avis de ne souffrir, ains de vaincre & demeurer maistre; mais d'une belle & honorable façon, en la de'daignant & celuy qui la fait, & encores plus en bien faisant: En tous les deux Cesar estoit excellent. C'est une glorieuse victoire de vaincre & faire bouquer l'ennemy par bienfaits, & d'ennemy le rendre amy: Et que la grandeur de l'injure ne nous retienne point. Au contraire estimons que plus elle est grande, plus est elle digne d'estre pardonnée, & que plus la vengeance en seroit juste, plus la clemence en est loiable.

4 Et puis ce n'est raison d'estre juge & partie, comme l'on veut la vengeance: Il s'en faut remettre au tiers, il faut pour le moins en avoir conseil de ses amis & des sages, & ne s'en croire pas soy-mesme. Jupiter peut bien seul darder les foudres favorables & de bon augure: Mais quand il est question de lancer les nuisibles & vengeurs, il ne le peut faire sans le conseil & assistance de douze Dieux. C'est grand cas que le plus grand des Dieux, qui peut de luy mesme bien-faire à tout le monde, ne peut nuire à personne qu'apres une solempnelle deliberation. La sagesse de Jupiter crainct mesmes de faillir, quand il est question de se venger: il luy faut du conseil qui le retienne.

5 Il faut donc nous former une moderation
Cle- d'esprit, c'est la vertu de clemence, qui est une
mence. douceur & gratieuseté, qui tempere, retient, & reprime tous les mouvemens. Elle nous munira de patience, nous persuadera que nous ne pouvons estre offensés que de nous mesmes; que

que des injures d'autrui il n'en demeurera en nous, que ce que nous en voudrons retenir. Elle nous conciliera l'amitié de tout le monde, nous apportera une modestie & bienfiance agreable à tous.

C H A P. XXXV.

Contre la jalousie.

LE seul moyen de l'éviter, est de se rendre digne de ce que l'on desire. Car la jalousie n'est qu'une défiance de soy mesme, & un témoignage de nostre peu de merite. L'Empereur Aurele, à qui Faustine sa femme demandoit, ce qu'il feroit, si son ennemy Cassius gaignoit contre luy la bataille, dict, je ne fers point si mal les Dieux, qu'ils me veulent envoyer une telle fortune. Ainsi ceux qui ont part en l'affection d'autrui, s'il leur advient quelque crainte de la perdre, disent, je n'honore pas si peu son amitié qu'il m'en vueille priver. La confiance de nostre merite est un grand gage de la volonté d'autrui.

Qui poursuit quelque chose avec la vertu, est ² ayse d'avoir un compagnon à la poursuite; Car il sert de relief & d'esclat à son merite. L'imbécillité seule craint la rencontre, pource qu'elle pense qu'estant comparee avec un autre, son imperfection paroistra incontinent. Osez l'émulation, vous ostés la gloire & l'esperon à la vertu.

Le Conseil aux hommes contre ceste mala- ³ die, quand elle leur vient de leurs femmes, c'est que la plupart des grands & galands hommes sont tombés en ce malheur, sans qu'ils en ayent fait aucun bruiet: Lucullus, Cesar, Pompée, Caton, Auguste, Antonius, & tant d'autres.

Mais

Mais diras-tu, le monde le sçait & en parle : & de qui ne parle-on en ce sens du plus grand au plus petit? on engage tous les jours tant d'honnestes hommes en ce reproche en ta presence : si tu t'en remuës, les Dames mesmes s'en moqueront : la frequence de cet accident doit mesuy en avoir moderé l'aigreur. Au reste sois tel que l'on te plaigne, que ta vertu estouffe ce malheur, afin que les gens de bien ne t'en estiment rien moins, mais en maudissent l'occasion.

Quant aux femmes il n'y a point de conseil contre ce mal, car leur nature est toute confite en soupçon, vanité, curiosité. Il est vray qu'elles mesmes se guerissent aux despens de leurs maris, versant leur mal sur eux, & guerissent leur mal par un plus grand. Mais si elles estoient capables de conseil, l'on leur diroit de ne s'en soucier ny faire semblant de s'en appercevoir : qui est une douce mediocrité entre ceste folle jalousie, & ceste autre opposite, qui se pratique aux Indes, & autres nations, où les femmes travaillent d'acquérir des amies & des femmes à leurs maris, cherchant sur-tout leur honneur (Or c'est un tesmoignage de la vertu, valeur & reputation aux hommes en ces pays là, d'avoir plusieurs femmes) & plaisir; ainsi Livia à Auguste, Stratonique au Roy Dejotarus : ou bien multiplication de lignée, comme Sara, Lia, Rachel, à Abraham & Jacob.

CHAP. XXXVII.

De la temperance, quatriesme vertu.

De la temperance en general.

Tempe- **T**emperance se prend doublement en terme general, pour une moderation & douce attrem-

rempance en toutes choses. Et ainsi ce n'est point une vertu spéciale, mais générale & commune, c'est un assaisonnement de toutes & est perpétuellement requise, principalement aux affaires, où y a de la dispute & contestation, aux troubles & divisions. Pour la garder il n'y a que de n'avoir point d'intentions particulières, mais simplement se tenir à son devoir. Toutes intentions légitimes sont tempérées, la colère, la haine, sont au de-là du devoir & de la justice, & servent seulement à ceux qui ne se tiennent à leur devoir par la raison simple.

Spécialement, pour une bride & règle aux choses plaisantes, voluptueuses, qui chatouillent nos sens & nos appetits naturels. Nous la prendrons icy plus au large pour la règle & le devoir en toute prospérité, comme la force estoit la règle en toute adversité; & sera la bride, comme la force l'esperon: avec ces deux nous dompterons ceste partie brutale, farouche & révelche des passions, qui est en nous; & nous nous porterons bien & sagement en toute fortune & en tous accidens, qui est le haut point de sagesse.

La temperance a donc pour son subject & objet général toute prospérité, chose plaisante & plausible: mais spécialement & proprement la volupté, de laquelle elle est retranchement & reiglement; retranchement de la superfluë, estrangere, vicieuse; reiglement de la naturelle & nécessaire: *Voluptatibus imperat, alias odit & abigit, alias dispensat & ad sanum modum redigit: nec unquam ad illas propter illas venit, scit optimum esse modum cupitorum, non quantum velis, sed quantum debeas.* C'est l'autorité & puissance de la raison sur les cupidités, & vio-

lentes affections, qui portent nos volontés aux plaisirs & voluptés. C'est le frein de nostre ame, & l'instrument propre à escumer les bouillons, qui s'eslevent par la chaleur & intemperance du sang, afin de contenir l'ame une & egale à la raison, afin qu'elle ne s'accommode point aux objets sensibles: mais plustost qu'elle les accommode & face servir à foy. Par icelle nous fevrons nostre ame du laiët doux des delices de ce monde, & la rendons capable d'une plus solide & succulente nourriture. C'est une reigle, laquelle doucement accommode toutes choses à la nature, à la necessité, simplicité, facilité, santé, fermeté. Ce sont choses qui vont volontiers ensemble, & sont les mesures & bornes de sagesse, comme au rebours, l'art, le luxe, & superfluité, la varieté & multiplicité, la difficulté, la maladie & delicatesse se font compagnée, suivant l'intemperance & la folie, *simplici cura constant necessaria, in delitiis laboratur. Ad parata nati sumus: nos omnia nobis difficilia faciliū fastidio facimus.*

C H A P. XXXVII.

De la prosperité, & advis sur icelle.

LA prosperité qui nous arrive doucement par le commun cours & train ordinaire du monde, ou par nostre prudence & sage conduite, est bien plus ferme & assurée, & moins enviée que celle qui vient comme du ciel avec esclat, outre & contre l'opinion de tous, & l'esperance de celuy qui en est estrené.

La prosperité est tres-dangereuse: tout ce qu'il y a de vain & leger en l'ame, se souleve au premier vent favorable. Il n'y a chose qui
tant

tant perde & face oublier les hommes, que la grande prosperité, comme les bleds se couchent par trop grande abondance, & les branches trop chargées se rompent, dont il est bien requis comm'en un pas glissant de se bien tenir & garder, & sur tout de l'insolence, de la fierté & presumption. Il y en a qui se noyent à deux doigts d'eau, & à la moindre faveur de la fortune s'enflent, se mescognoissent, deviennent insupportables, qui est la vraie peinture de folie.

De-là il vient qu'il n'y a chose plus caduque & qui soit de moindre durée que la prosperité mal conseillée, laquelle ordinairement change les choses grandes & joyeuses en tristes & calamiteuses, & la fortune d'amoureuse mere se change en cruelle marastre.

Or le meilleur advis pour s'y bien porter, est de n'estimer gueres toute sorte de prosperité & bonnes fortunes, & par ainsi ne les desirer aucunement: si elles arrivent de leur bonne grace, les recevoir tout doucement & allegrement, mais comme choses estrangeres, nullement nécessaires, desquelles l'on se fut bien passé, dont il ne faut faire mise ny recepte, ne s'en hausser ny baisser. *Non est tuum, fortuna quod fecit tuum. Qui tutam vitam agere volet, ista viscata beneficia de vitet, nil dignum putare quod speres. Quid dignum habet fortuna, quod concupiscas?*

C H A P. XXXVIII.

De la volupté, & advis sur icelle.

Volupté est une perception & sentiment de ^Ice qui est convenable à nature, c'est un mou- *Descri-*
vement & chatouillement plaisant; comme à *ption*
Cc 2 l'op-

Et di-
stin-
ction de
volu-
pté.

l'opposite la douleur est un sentiment triste & desplaisant, toutesfois ceux, qui la mettent au plus haut, & en font le souverain bien, comme les Epicuriens, ne la prennent pas ainsi, mais pour une privation de mal & desplaisir, en un mot, indolence. Selon eux le n'avoir point de mal, est le plus heureux bien-estre que l'homme puisse espérer icy; *Nimum boni est cui nihil mali.* Cecy est comm'un milieu ou neutralité entre la volupté prise au sens premier & commun: & la douleur, c'est comme jadis le sein d'Abraham entre le paradis & l'enfer des damnez. C'est un estat & une assiette douce & paisible, une equable, constante & arrestée volupté, qui ressemble aucunement l'euthymie & tranquillité d'esprit, estimée le souverain bien par les Philosophes: l'autre premiere sorte de volupté est active, agente, & mouvante. Et ainsi y auroit trois estats, les deux extremes opposites, douleur & volupté, qui ne sont stables ny durables, & toutes deux malades. Et celuy du milieu, stable, ferme, sain: auquel les Epicuriens ont voulu donner le nom de volupté (comme ce l'est aussi, eu esgard à la douleur) la faisant le souverain bien. C'est ce qui a tant descric leur escole, comme Senèque a ingenuëment reconnu & dict; leur mal estoit au tiltre & aux mots non en la substance, n'y ayant jamais eu de doctrine ny vie plus sobre, modérée & ennemie des desbauches & des vices que la leur. Et n'est pas encores du tout sans quelque raison qu'ils ont appelé ceste indolence & estat paisible, volupté: car ce chatoüillement, qui semble nous eslever au dessus de l'indolence, ne vise qu'à l'indolence. comme à son but: comme par exemple l'appetit qui nous ravit à l'accointance des fem-

femmes, ne cherche qu'à fuir la peine que nous apporte le desir ardent & furieux à l'assouvir: nous exempter de ceste fièvre & nous mettre en repos.

L'on a parlé fort diversement, trop court & 2
 destrouffement de la volupté, les uns l'ont dé- *Contre*
 fice, les autres l'on detestée comm'un mon- *elle.*
 stie, & au seul mot ils tremoussent ne le pre-
 nant qu'au criminel. Ceux qui la condamnent
 tout à plat, disent que c'est chose 1. courte &
 briefve, feu de paille mesme si ell' est vive &
 active. 2. fresse & tendre, aisément & pour peu
 corrompue & emportée, une once de douleur
 gastera une mer de plaisir: cela s'appelle l'ar-
 tillerie enclouée. 3. humble, basse, honteuse,
 s'exercant par vils outils en lieux cachés &
 honteux, au moins pour la plus-part: car il y a
 des voluptez pompeuses & magnifiques. 4. su-
 jecté bien-toit à satieté. L'homme ne scauroit
 demeurer long-temps en la volupté: il en est
 impatient; dur, robuste autrement à la dou-
 leur, comm'a esté dict; suivie le plus souvent du *l. 1. c. 6.*
 repentir: produisant de tres pernicieux effets, *art. 4.*
 ruine des personnes, familles, republique, &
 sur tout ils alleguent que quand elle est en son
 plus grand effort, elle maistrise de façon que la
 raison n'y peut avoir accès.

D'autre part l'on dit qu'elle est naturelle 3
 créée & establie de Dieu au monde, pour sa *Pour*
 conservation & durée, tant en detail des indi- *elle,*
 vidus, qu'en gros des especes. Nature mere de *voyez*
 volupté, conserve cela, qu'és actions qui sont *l. 2. c. 6.*
 pour nostre besoin, elle y a mis de la volupté.
 Or bien vivre est consentir à nature. Dieu,
 dict Moysé, a créé la volupté, *Plantaverat*
Dominus paradisum voluptatis, a mis & estably
 l'homme en un estat, lieu & condition de vie

voluptueuse : & en fin qu'est-ce que la felicité dernière & souveraine, sinon volupté certaine & perpetuelle ? *Inebriabuntur ab ubertate domus tua ; & torrente voluptatis tua potabis eos : suis contenta finibus res est divina voluptas.* Et de fait les plus reiglez Philosophes & plus grands professeurs de vertu, Zeno, Caton, Scipion, Epaminondas, Platon, Socrates mesmes ont esté par effect & amoureux & beuveurs, danseurs, joueurs : & ont traité, parlé, escrit de l'amour & autres voluptez.

4
Distinction des voluptez. Parquoy cecy ne se vuide pas en un mot tout simplement : faut distinguer, les voluptez sont diverses. Il y en a de naturelles & non naturelles : ceste distinction comme plus importante sera tantost plus considerée. Il y en a de glorieuses, fastueuses, difficiles ; d'autres sombres, doucereuses, faciles, & prestes. Combien qu'à la verité dire, la volupté est une qualité peu ambitieuse, elle s'estime assez riche de soy sans y mesler le prix de la reputation, & s'ayme mieux à l'ombre. Celles aussi qui sont tant faciles & prestes, sont lasches, morfondues, s'il n'y a de la malaisance & difficulté ; laquelle est un allechement, une amorce, un aiguillon à icelles. La ceremonie, la vergoigne, & difficulté qu'il y a de parvenir aux derniers exploits de l'amour, sont ses aiguiseimens & allumettes, c'est ce qui luy donne le prix & la pointe. Il y en a de spirituelles & corporelles, non qu'à vray dire elles soyent separées : car elles sont toutes de l'homme entier & de tout le sujet composé : & une partie de nous n'en a point de si propres que l'autre ne s'en sente, tant que dure le mariage & amoureuse liaison de l'esprit & du corps en ce monde. Mais bien y en a ausquelles l'esprit a plus de part que le
corps,

corps, dont conviennent mieux à l'homme qu'aux bestes, & sont plus durables, comme celles qui entrent en nous par les sens de la veüe & de l'ouye, qui sont deux portes de l'esprit, car ne faisant que passer par là, l'esprit les reçoit, les cuit & digere, s'en paist & delecte long temps; le corps s'en sent peu. D'autres où le corps a plus de part, comme celles du goust & de l'atouchement, plus grossieres & materielles, esquelles les bestes nous font compagnie, telles voluptez se traittent, exploictent, s'usent & achevent au corps mesmes, l'esprit n'y a que l'assistance & compagnie, & sont courtes, c'est feu de paille.

Le principal en cecy est sçavoir comment il se faut comporter & gouverner aux voluptez, ce que le sage nous apprendra: c'est l'office de la vertu de temperance. Il faut premierement faire grande & notable difference entre les naturelles & non-naturelles. Par les non-naturelles nous n'entendons pas seulement celles qui sont contre nature, & le droict usage approuvé par les loix: mais encores les naturelles mesmes, si elles degenerent en trop grand excès & superfluité, qui n'est point du rolle de la nature, qui se contente de remedier à la necessité, à quoy l'on peut encores adjouster la bienléance & honnesteté commune. C'est bien volupté naturelle, d'estre clos & couvert par maison & vestemens, contre la rigueur des elemens & injure des meschans: mais que ce soit d'or, d'argent, de jaspe & porphyre, il n'est pas naturel. Ou bien si elles arrivent par autre voye que naturelle, comme si elles sont recherchées & procurées par artifice, par medicamens, & autres moyens non naturels. Ou bien qu'elles se forgent premierement

5
Avis
sur
icelles.

Qui
sont les
non-na-
turelles.

en l'esprit, suscitées par passion, & puis de là viennent au corps, qui est un ordre renversé: car l'ordre de nature est que les voluptez entrent au corps, & soyent desirées par luy, & puis de là montent en l'esprit. Et tout ainsi que le rire qui est par le chatouillement des aisselles, n'est point naturel ny doux, c'est plustost une convulsion; aussi la volupté qui est recherchée & allumée par l'ame, n'est point naturelle.

6
*Reigle
pre-
miere
en ge-
nerale.*

Or la premiere reigle de sagesse aux voluptez est celle-cy, chasser & condamner tout à faict les non-naturelles, comme vicieuses, bastardes (car ainsi que ceux qui viennent au banquet sans y estre conviez, sont à refuser: aussi les voluptez qui d'elles mesmes sans estre mandées & conviées par la nature, se présentent, sont à rejeter); admettre & recevoir les naturelles, mais avec regle & moderation: & voila l'office de temperance en general, chasser les non-naturelles, reigler les naturelles.

7
*Reigles
pour les
natu-
relles.*

Or la reigle des naturelles est en trois points: premierement que ce soit sans offense, scandale, dommage, & prejudice d'autrui.

Le second, que ce soit sans prejudice sien, de son honneur, sa santé, son loisir, son devoir, ses fonctions.

Le tiers, que ce soit avec moderation, ne les prendre trop à cœur non plus qu'à contrecœur, ne les courir ny fuyr: mais les recevoir & prendre comm'on faict le miel, avec le bout du doigt, non en pleine main, non s'y engager par trop, ny en faire son propre faict & principal affaire, moins s'y enyvrer & perdre: ce doit estre l'accessoire, une recreation pour mieux se remettre, comme le sommeil qui nous renforce, & nous donne haleine pour re-
tour-

tourner plus gayement à l'œuvre. Bref en user & non jouir. Mais sur tout se faut garder de leur trahison : car il y en a qui se donnent trop cherement, nous rendent plus de mal & de plaisir : mais c'est traistreusement : car ils marchent devant, pour nous amuser & tromper, & nous cachent leur suite cruelle, nous chatoüillent, & nous embrassent pour nous estrangler. Le plaisir de boire va devant le mal de teste : tels sont les plaisirs & voluptez de l'indiscrette & bouillante jeunesse, qui enyvrent. Nous nous plongeons dedans, mais en la vieillesse elles nous laissent comme tous noyés, ainsi que la mer sur la greve en son reflux ; les douceurs que nous avons avallé si glouttement, se fondent puis en amertumes & repentirs, & remplissent nos esprits d'un humeur veneneux, qui les infecte & corrompt.

Or comme la moderation & reigle aux voluptez est chose tresbelle & utile selon Dieu, *Desreiglement* nature, raison : aussi l'excés & desreiglement est la plus pernicieuse de toutes au public & au particulier. La volupté mal prise ramolit & relâche la vigueur de l'esprit & du corps, *Debilitatem induxere delitia, blandissima domina;* apoltronit & effemine les plus courageux, tel-moin Annibal ; dont les Lacedemoniens qui faisoient profession de mespriser toutes voluptez, estoient appelez hommes, & les Atheniens mols & delicats, femmes. Xerxes pour punir les Babyloniens revoltez, & s'asseurer d'eux à l'advenir, leur osta les armes & exercices penibles & difficiles, & permit tous plaisirs & delices. Secondement elle chasse & bannit les vertus principales, qui ne peuvent durer sous un empire si mol & effeminé : *Maximas virtutes jacere oportet voluptate dominante.* Tiercement, elle dege-
8
ciabile.

nerc bien-toft à son contraire, qui est la douleur, le desplaisir, le repentir: comme les rivières d'eau douce courent & vont mourir en la mer salée, ainsi le miel des voluptez se termine en fiel de douleurs, *In precipiti est, ad dolorem vergit, in contrarium abit, nisi modum teneat. Extrema gaudii luctus occupat.* Finalement c'est le seminaire de tous maux, de toute ruine. *Malorum est voluptas.* D'elle viennent les propos & intelligences secrettes & clandestines, puis les trahisons, enfin les eversions & ruines des republicques. Maintenant nous parlerons des voluptez en particulier.

C H A P. XXXIX.

Du manger & boire, & sobriété.

I
Usage
des
vian-
des.

LES viandes sont pour la nourriture, pour soutenir & reparer l'infirmité du corps; l'usage moderé naturel & plaisant l'entretient, le rend propre & habile instrument à l'esprit; comme l'excès au contraire non naturel l'affoiblit, apporte de grandes & fascheuses maladies, qui sont les supplices naturels de l'intemperance; *Simplex ex simplici causa valetudo; multos morbos, supplicia luxuria, multa fercula fecerunt.* L'homme se plaint de son cerveau de ce qu'il luy envoie tant de defluxions, fondique de toutes les maladies plus dangereuses; mais le cerveau luy respond bien, *Desine fundere, & ego desinam fluere.* Sois sobre à avaller, & je seray chiche à couler. Mais quoy l'excès & apparat, la multitude, diversité, & exquis appareil des viandes est venu à honneur; nos gens apres une grande sumptuosité & superfluite, prient encores de les excuser de n'avoir pas assez fait.

2. Combien est prejudiciable & à l'esprit &
au

an corps, la repletion des viandes, la diversité, curiosité, l'exquis & artificiel appareil, chacun le peut sentir en soy-mesme: la gourmandise & l'yvrongnerie sont vices lasches & grossiers, ils se descrient assez eux-mesmes par les gestes & contenance de ceux qui en sont atteints: desquelles la plus douce & honnelle est d'estre assoupi & hebeté, inutile à tout bien: jamais homme ayment sa gorge & son ventre, ne fist bell'œuvre: aussi sont-ils de gens de peu & bestials: mesinement l'yvrongnerie qui mène à toutes choses indignes, tesmoin Alexandre autrement grand Prince, taché de ce vice, dont il en tua son plus grand amy Clitus, & puis revenant à soy se vouloit tuër. Bref elle oste du tout le sens & pervertit l'entendement.

*vinum clavo caret, dementat sapientes, facit re-
puerascere senes.*

La sobriété bien que ne soit des plus grandes & difficiles vertus, qui ne donne peine qu'aux *Sobri-* fots & aux forçats, si est elle un progres & réacheminement aux autres vertus: elle estouffe *com-* les vices au berceau, les suffoque en la semence: *man-* c'est la mere de santé, la meilleure & plus seure *dee.* medecine contre toutes maladies, & qui faict vivre longuement. Socrates par sa sobriété avoit une santé forte & acerée, Masinissa le plus sobre Roy de tous, fist enfans à 86 ans, & à 92 vainquit les Carthaginois; ou Alexandre s'enyvrant mourut en la fleur de son aage, bien qu'il fust le mieux nay & plus sain de tous. Plusieurs goutteux & atteints de ma- *Hieron.* ladies incurables aux Medecins, ont este garantis par diette, voila pour le corps; Plus longue & plus saine. Elle sert bien autant ou plus à l'esprit, qui par elle est tenu pur, capable de sagesse, & bon conseil. *Salubrium consiliorum*

parens sobrietas. Tous les grands hommes ont esté grandement sobres, non seulement les professeurs de vertu singuliere & plus estroite, mais tous ceux qui ont excellé en quelque chose, Cyrus, Cesar, Julien l'Empereur, Mahomet: Epicure, le grand Docteur de volupté, passe tous en ceste part. La frugalité des Curies & Fabrices Romains, est plus haut levée que leurs belles & grandes victoires: les Lacedemoniens tant vaillants faisoient profession expresse de frugalité & sobriété.

Mais il faut de bonne heure & dès la jeunesse embrasser ceste partie de temperance, & non attendre à la vieillesse douloureuse, & que l'on soit fonné & pressé de la maladie, comme les Atheniens, à qui l'on reprochoit qu'ils ne demandoient jamais la paix, qu'en robbes de ducil, apres avoir perdu leurs parens & amis en guerre, & qu'ils n'en pouvoient plus. C'est trop tard s'adviser. *Sero in fundo parcimonia*, c'est vouloir faire le mesnager, quand il n'y a plus rien à mesnager; chercher à faire son employe, apres que la foire est passée.

C'est une bonne chose de nes'accoustumer aux viandes delicates, de peur qu'en estant privez, nostre corps en vienne indisposé, & d'user d'ordinaire des plus grossieres, tant pource qu'elles nous rendent plus forts & plus saints, que pource qu'elles sont plus aysees à recouvrer.

C H A P. XL.

Du luxe & desbauche en tous convers & paremens, & de la frugalité.

I. I. IL a esté dict cy-dessus que le vestir n'est point
c. 14. originel, ny naturel, ny necessaire à l'homme;

me : Mais artificiel inventé & usurpé par luy seul au monde. Or à la suite qu'il est artificiel (c'est la coustume des choses artificielles de varier , multiplier sans fin & sans mesure , la simplicité est amie de nature), il s'est estendu & multiplié en tant d'inventions (car à quoy la plus-part des occupations & traffiques du monde , sinon à la couverture & pareure des corps ?), de dissolutions & corruptions , tellement que ce n'a plus esté une excuse & un couvert de deffauts & necessitez : mais un nid de vices. *Vexillum superbia, nidus luxuria.* Sujet de riottes & querelles : car de là premierement a commencé la propriété des choses , le mien & le tien , & la plus grande communauté qui soit , si sont toujours les vestemens propres , ce qui est monstré par ce mot François , desrober.

C'est un vice familier & special aux femmes , que le luxe & l'excés aux vestemens , vray témoignage de leur foiblesse , voulans se prevaloir & rendre recommandables par ces petits accidens , pource qu'elles se sentent foibles & incapables de se faire valoir à meilleures enseignes : de grande vertu & courage s'en soucient beaucoup moins. Par les loix des Lacedemoniens , il n'estoit permis de porter robes de couleur riches & precieuses qu'aux femmes publiques ; c'estoit leur part , cōme aux autres la vertu & l'honneur.

Or le vray & legitime usage est de se couvrir contre le froid , le vent , & autres rigneurs de l'air. Pource ne devoient-ils estre tirez à autre fin : & par ainsi non excessifs ny somptueux , ny aussi vilains & dechirez. *Nec affectata sordes, nec exquisita munditia.* Caligula servoit de risée à tous , par la dissolution de ses habillemens. Auguste fust loüé de sa modestie.

CHAP. XLI.

Piaisir charnel, chasteté, continence.

1
Voyés
l. 1.
c. 23.

LA continence est une chose tresdifficile, & de tres penible garde; il est bien malaisé de resister du tout à nature; or c'est icy qu'elle est plus forte & ardente.

2

Aussi est-ce la plus grande recommandation qu'elle aye que la difficulté, car au reste c'est une vertu sans action & sans fruit, c'est une privation, un non faire, peine sans profit; la sterilité est signifiée par la virginité; comme aussi l'incontinence simple & seule en soy, n'est pas des grandes fautes, non plus que les autres purement corporelles, & que la nature commet en ses actions par excès ou defaillance sans malice. Ce qui la descric & rend tant dangereuse; c'est qu'elle n'est presque jamais seule: mais ordinairement accompagnée & suivie d'autres plus grandes fautes, infectée de meschantes & vilaines circonstances, des personnes, lieux, temps prohibez, exercée par mauvais moyens, meneries, impostures, subornations, trahisons; outre la perte du temps, distractions de ses fonctions, d'ou il advient apres de grands scandales.

3
Advis.

Et pource que c'est une passion violente & ensemble piperesse, il se faut remparer contre elle & se garder de ses apasts: plus elle nous mignarde, plus deffions nous en: car elle nous veut embrasser pour nous estrangler: elle nous appaste de miel pour nous saouler de fiel. Parquoy considerons ces choses. La beauté d'autrui est chose qui est hors de nous, c'est chose qui tourne aussi-tost en mal qu'au bien: ce n'est en somme qu'une fleur qui passe, chose.
bien.

bien mince, & quasi rien que la couleur d'un corps, recognoissant en la beauté la delicate main de nature, la faut priser comme le soleil & la Lune, pour l'excellence qui y est: Et venant à la jouissance par tous moyens honnestes, se souvenir tousjours que l'usage immoderé de ce plaisir use le corps, amollit l'ame, affoiblit l'esprit. Et que plusieurs pour s'y estre adonnés, ont perdu les uns la vie, les autres la fortune, les autres leur esprit. Et au contraire qu'il y a plus de plaisir & de gloire de vaincre la volupté qu'à la posseder. Que la continence d'Alexandre & de Scipion a esté plus haut louée, que les beaux visages des filles & femmes qu'ils ont prins captives.

Il y a plusieurs sortes & degrez de continence & incontinence. La conjugale est la premiere & qui importe plus de toutes, pour le public & pour le particulier: parquoy elle doit estre de toutes en plus grande recommandation. Il se faut retenir dedans le chaste sein de la partie, qui nous a esté destinée pour compagnie. Qui fait autrement, viole non seulement son corps, le faisant vaisseau d'ordure, mais toutes loix; la loy de Dieu qui commande chasteté; de Nature qui defend de faire commun ce qui est propre à un, & commande de garder sa foy; du pays qui a introduict les mariages: le droict des familles, transferant injustement le labeur d'autrui à un estranger: la justice apportant des incertitudes, jalousies & querelles entre les parens; desrobe aux enfans l'amour des peres, & aux parens la pieté des enfans.

C H A P.

CHAP. XLII.

De la gloire & de l'ambition.

l. I. L'Ambition, le desir de gloire & d'honneur
 c. 21. (desquels a esté parlé cy-dessus) n'est pas du
 & 25. tout & en tout sens à condamner : premiere-
 ment il est tresutile au public, selon que le
 monde vit, car c'est luy qui cause la plus-part
 des belles actions, qui pousse les gens aux es-
 s'ays hazardeux, comme nous voyons en la
 plus-part des anciens, lesquels tous n'ont pas
 esté menés d'un esprit philosophique; des So-
 crates, Phocion, Aristides, Epaminondas, des
 Catons, & Scipions; par la seule vraye & vi-
 ve image de vertu, car plusieurs & en bien
 plus grand nombre, ont esté poussés de l'es-
 prit; de Themistocles, d'Alexandre, de Ce-
 sar; & bien que ces beaux exploits n'aient
 pas esté chés leurs auteurs & operateurs
 vrayes œuvres de vertu mais d'ambition, toutes-
 fois les effects ont esté tresutiles au public. Ou-
 tre ceste consideration, encores selon les sages,
 est il excusable & permis en deux cas: l'un est
 aux choses bonnes & utiles, mais qui sont au
 dessous la vertu, & communes aux bons &
 meschans, comme sont les arts & sciences:
Honos alit artes: incenduntur omnes ad studia gloria,
 les inventions, l'industrie, la vaillance militai-
 re: L'autre est pour demeurer en la bienveillan-
 ce d'autruy. Les sages enseignent de ne reigler
 point ses actions par l'opinion d'autruy, sauf pour
 éviter les incommodités, qui pourroient advenir
 de leur mespris de l'approbation & jugement
 d'autruy.

Mais au faict de la vertu & de bienfaire
 pour la gloire, comme si c'en estoit le salaire,
 c'est

c'est une opinion fausse & vaine : Ce seroit chose bien pitieuse & chetive que la vertu , si elle tiroit sa recommandation & son prix de l'opinion d'autrui , c'est une trop foible monnoye & de trop bas alloy pour elle. Elle est trop noble pour aller mendier une telle recompense : il faut affermir son ame & de façon telle composer ses affections, que la luëur des honneurs n'esblouisse point nostre raison , & munir de belles resolutions son esprit , qui luy servent de barrières contre les assauts de l'ambition.

Il se faut persuader , que la vertu ne cherche point un plus ample ny plus riche Theatre, pour se faire voir , que sa propre conscience ; plus le Soleil est haut , moins fait il d'ombre , plus la vertu est grande , moins cherche elle de gloire , gloire vraiment semblable à l'ombre , qui suit ceux qui la fuyent , & fuit ceux qui la suivent ; se remettre devant les yeux que l'on vient en ce monde comm'a une Comedie , où l'on ne choisit pas le personnage que l'on veut jouer , mais seulement l'on regarde à bien jouer celui qui est donné : ou comm'en un banquet , auquel l'on use des viandes qui sont devant , sans estendre le bras à l'autre bout de la table , ny arracher les plats d'entre les mains des maistres d'hostel. Si l'on nous presente une charge , dont nous soions capables , acceptons la modestement , & l'exerçons sincerement ; Estimans que Dieu nous a là posés en sentinelle , afin que les autres reposent sous nostre soin : ne recherchons autre recompense de nostre labeur , que la conscience d'avoir bien fait , & desirons que le tesmoignage en soit plustost gravé dedans le cœur de nos concitoyens , que sur le front des œuvres publiques. Bref , tenons pour maxime , que le fruit des belles actions est de les avoir
faites :

faictes : La vertu ne scauroit trouver hors de soy recompense digne d'elle. Refuter & mespriser les grandeurs, ce n'est pas tant grand miracle, c'est un effort qui n'est si difficile. Qui bien s'ayme & juge sainement, se contente de fortune moyenne & aisée : les maistrises fort actives & passives, sont penibles, & ne sont desirées que par esprits malades. Otanes, l'un des sept qui avoient droict à la souveraineté de Perse, quitta à ses compagnons son droict, pourveu que luy & les siens vescuissent en cet empire hors de toute subjection & maistrise, sauf celle des loix anciennes, impatient à commander & estre commandé. Diocletian quitta & renonça l'empire, Celestinus le Papat.

C H A P. XLIII.

*De la temperance au parler, & de
l'eloquence.*

Cecy est un grand poinct de Sagesse : qui reigle bien sa langue en un mot, il est sage, *qui in verbo non offendit, hic perfectus est.* Cecy vient de ce que la langue est tout le monde, en elle est le bien & le mal, la vie & la mort, comme a esté dict cy-devant. or voicy les advis pour la bien reigler.

l. I.

6. 13.

² Que le parler soit sobre & rare: sçavoir se taire. Reigles est un grand avantage à bien parler; & qui ne sçait bien l'un, ne sçait l'autre. Bien dire & au parler, six. beaucoup n'est pas le faict de mesme ouvrier; les meilleurs hommes sont ceux qui parlent le moins, disoit un sage. Qui abondent en paroles, sont steriles à bien dire & à bien faire; comme les arbres qui jettent force feuilles, ont peu de fruit, force paille, peu de grain. Les Lacedemoniens grands professeurs de vertu & vaillance, l'estoient

l'estoient aussi du silence, ennemis du langage : Dont a esté tant loué & recommandé par tout, le peu parler, la bride à la bouche : *Pone, domine, custodiam ori meo.* En la loy de Moysse le vaisseau qui n'avoit son couvercle attaché, estoit immonde : en cecy se cognoist & discerne l'homme : le sage a la langue au cœur, & le fol a le cœur à la langue.

Veritable, l'usage de la parole est d'aider à la verité, & luy porter le flambeau, pour la faire voir ; Et au contraire descouvrir & rejeter le mensonge : D'autant que la parole est l'outil pour communiquer nos volontés & nos pensées : elle doit bien estre veritable & fidelle, puis que nostre intelligence se conduict par la seule voye de la parole. Celuy qui le fausse, trahit la société publique, & si ce moyen nous faut & nous trompe, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus : de menterie en a esté dict.

Naif, modeste, & chaste : non accompagné de vehemence & contention, il sembleroit qu'il y auroit de la passion : non artificiel ny affecté, non desbauché & dereiglé, ny licencieux.

Serieux & utile, non vain & inutile : il ne faut s'amuser à compter ce qui se fait en la place ou au theatre, ny à dire sornettes & risées, cela tient trop du bouffon, & monstre un trop grand & inutile loisir, *otio abundantis, & abundantis.* Il n'est pas bon aussi de conter beaucoup de ses actions & fortunes ; les autres ne prennent pas tant de plaisir à les ouir, que nous à les conter : Mais sur tout non jamais offensif, la parole est l'instrument & le courretier de la charité : en user contre elle c'est en abuser, contre l'intention de nature. Toute sorte de mesdiance,

3

chap.

10.

4

5

disance, detraction, mocquerie, est tres indigne de l'homme sage & d'honneur.

6 Facile & doux, non espineux, difficile, & ennuyeux: il faut eviter en propos communs les questions subtiles & aiguës, qui ressemblent aux escreviffes, ou y a plus à esplucher, qu'à manger, la fin n'est que cris & contention.

7 Ferme, nerveux & genereux, non mol, lasche & languissant: Et par ainsi faut eviter le parler des pedans, plaideurs, & des filles.

8 A ce point de temperance appartient celuy de garder fidelement le secret, (dont a esté parlé *chap. 8.* en la foy) non seulement qui a esté recommandé & donné en garde, mais celuy que la prudence & discretion nous dicte devoir estre supprimé.

9 Or comme la parole rend l'homme plus excellent que les bestes, aussi l'eloquence rend ses professeurs plus excellens, que les autres hommes: *De l'eloquence, sa recommandation.* Car c'est la profession de la parole, c'est une plus exquisite communication du discours, & de la raison, le gouvernail des ames, qui dispose les cœurs & les affections, comme certains tons pour en faire un accord melodieux.

10 L'eloquence n'est pas seulement une clarté, *Description.* pureté, elegance de langage, que les mots soient bien choisis, proprement ageancés, tombants en une juste cadence, mais elle doit aussi estre pleine d'ornemens, de graces, de mouvemens; que les paroles soient animées, premierement d'une voix claire, ronde & distincte, s'eslevant & s'abaissant peu à peu; Puis d'une grave & naïve action, ou l'on voye le visage, les mains & les membres de l'orateur parler avec sa bouche, suivre de leur mouvement celuy de l'esprit, & représenter les affections: car l'orateur doit vestir le premier les passions dont il veut frapper les
les

les autres. Comme Brasidas tira de sa propre playe le dard, dont il tua son ennemy: ainsi la passion s'estant conceüe en nostre cœur, se forme incontinent en nostre parole, car elle sortant de nous, entre en autruy, & y donne semblable impression que nous avons nous mesmes par une subtile & vive contagion. Par là se voit qu'une fort douce nature est mal propre à l'eloquence, car elle ne conçoit pas les passions fortes & courageuses, telles qu'il les faut, pour animer bien l'oraison: tellement que quand il faut desployer les maistresses voiles de l'eloquence en une grande & vehemente action, ces gens là demeurent beaucoup au dessous; comme sceut bien reprocher Ciceron à Callidius, qui accusoit Gallus avec une voix & action froide & lasche, *tu nisi fingeres, sic ageres*: Mais estant aussi vigoureuse & garnie de ce qu'a esté dict, elle n'auroit pas moins de force & violence, que les commandemens des tyrans, environnez de leurs gardes & satellites; Elle ne meine pas seulement l'auditeur, mais elle l'entraîne, regne parmy les peuples, s'establit un violent empire sur les esprits.

L'on peut dire contre l'eloquence, que la verité se soutient & deffend bien de soy-mesme, *Objec- tions* qu'il n'y a rien plus eloquent qu'elle: Ce qui est *respon- dues.* vray où les esprits sont purs, vuides & nets de passions: Mais la plus-part du monde par nature, ou par art, & mauvaise instruction, est preoccupé, mal-né & disposé à la vertu & verité, dont il est requis de traiter les hommes, comme le fer qu'il faut amollir avec le feu, avant que le treimper en l'eau: Aussi par les chaleureux mouvemens de l'eloquence, il les faut rendre souples & maniables, capables de prendre la trempe de la verité. C'est à quoy doit tendre l'eloquence, & son

& son vray fruit est armer la vertu contre le vice, la verité contre le mensonge, & la calomnie. L'orateur, dict Theophraste, est le vray medecin des esprits, auquel appartient de guerir la morsure des serpens par le chant des flutes, c'est à dire les calomnies des meschans, par l'harmonie de la raison. Or puisque l'on ne peut empêcher que l'on ne s'empare de l'eloquence, pour executer ses pernicious desseins, que peut on moins faire que nous deffendre de mesmes armes? si nous ne nous en voulons aider, & nous presentons nuds au combat, ne trahissons nous pas la vertu & la verité? Mais plusieurs ont abusé de l'eloquence, à de meschans desseins, & à la ruine de leur pays: c'est vray, & pour cela n'est elle à mespriser, cela luy est commun avec toutes les plus excellentes choses du monde, de pouvoir estre tournée à mal & à bien, selon que celuy qui les possède est mal disposé; la plus part des hommes abusent de leur entendement, ce n'est à dire qu'il n'en faille avoir.

F I N.



T A.

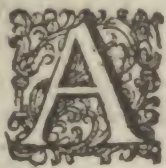


T A B L E

D E S

Matieres Principales.

A.



- Actions de saillie & boutade.* p. 6. Publiques. 6
du Prince. 414, & 420
Accidens mauvais presens & futurs. 440, 441, &c.
Accoustumance. 319
Admonition. l. iii. c. ix. 483
Adversite. l. ii. c. vii. 314
Avantages des hommes sur les bestes. 62, &c.
des bestes sur les hommes. 62, 63, 69, 70
Adulation. l. iii. c. x. 485
Affaires en general. l. ii. c. x. 338. douteux.
442. difficiles & dangereux. 443
Affection & affectation. 246, 247, &c.
Affirmer. 53
Alliances. 407, &c.
Ambition. l. i. c. xxii. l. iii. c. xlii.
Ame. l. i. c. xv.
Amitie, amis. l. iii. c. vii. & xxvii.
Amour simplement. l. i. c. xxi. paternel. 539. charnel. l. i. c. xxliii. l. iii. c. xliiii.
Apprendre. 530
Armee. 405, &c. general d'armee. 430
Avarice. l. iii. c. xxiii.
Authorite. 322, 323, 327, 408.

B. Ban-

T A B L E D E S

B.

B Annissement. l. iii.
c. xxiv.

Batailles. 434

Beauté. 76

Bestes. l. i. c. viii.

Beneſcence. 410. l. iii.
c. xi.

Bienſaiſt. au meſme.

Bienveillance. 408, 409

Bonté. 273

C.

Captivité. l. iii. c.
xxiii.

Ceremonie. 270, 271.
332

Cerveau. 93

Changement des loix eſt
tres-dangereux. 330

Choix. 341

Cholere. l. i. c. xxvii.
l. iii. c. xxi.

Clemence du Prince. 390

Cognoiſſance de ſoy & de
l'humaine condition.
l. i. c. i.

Commander & obeïr. l. i.
c. xli.

Combats. 432

Comparaiſons de l'hom-
me avec les beſtes. l. i.
c. viii. de vie ſociale
& ſolitaire. l. i. c. l.

ruſtique & aux vil-
les. l. i. c. lii. commu-
ne & propre. l. i. c. li.
de la pieté & probité.
299

Compagnie. l. ii. c. ix.
333

Compaſſion. l. i. c. xxxiv.
159. l. iii. c. xxx. 590

Conference. l. ii. c. ix.
333

Confession. 280

Conjuration. 443

Conſeil & conſultation.
343, 395

Conſeiller. 396

Conſtance. 397, 412

Converſation. l. ii. c. ix.
333

Cocuage. 39

Corps humain. l. i. c. x.
73

Coſtume. l. ii. c. viii.
321

Crainte. l. i. c. xxv. 160.
l. iii. c. xxviii. 587

Croire, meſcroire. 51

Cruauté. l. i. c. xxxii.

Cupidité. l. i. c. xxv.

D.

Devoir outre les loix.
267

Devoirs des mariez. l. iii.
c. xii. 505. des pa-
rens l. iii. c. xiv. 509.
des

T A B L E D E S

Folie. 69, 115
 Force, vertu. l. iii. c. xix.
 Formalistes. 46, 267
 Fortune. 346
 Foy, fidelité. l. iii.
 c. viii. Requête au
 Prince. 382
 Frugalité. l. iii. c. xl.

G.

GEhennes. 21
 Generation d'enfans.
 510
 Gloire. l. iii. c. xlii.
 Gourmandise. l. iii.
 c. xxxix.
 Grands. l. iii. c. xviii.
 Guerre, l'entreprendre.
 420, &c. la faire.
 423, &c. l'achever.
 427. provisions &
 munitions de guerre.
 423, &c. ruses de
 guerre. 436
 Guerre civile. 453

H.

Hayne. l. i. c. xxviii.
 149. l. iii. c.
 xxxii.
 Heresies. 135
 Homme, sa peinture
 generale. l. i. c. ii. a
 son mal plus en l'esprit
 qu'au corps. 10, 108.
 est vain tout en soy,

en ses pensées & des-
 seins, sa conversa-
 tion privée & publi-
 que. 11, 12, &
 suivans. Est foible à
 tout; à desirer, choi-
 sir, jouyr, user. 16,
 &c. au bien, à la
 vertu. 18, &c. au
 mal. 24. aux extre-
 mitez. 26, 27. à re-
 prendre & estre re-
 prins. 25. est incon-
 stant. 28. miserable
 en soy. 30. en sa
 naissance & mort. 30.
 ennemy de son bien.
 31, &c. est un cher-
 che-mal. 32. nay à la
 douleur. 32. miserable
 en son entendement.
 34, 35, &c. en sa
 volonté. 43. est uni-
 versellement glorieux
 & presomptueux. 47:
 l'est envers Dieu. 47.
 nature. 47. les ani-
 maux. 51. envers
 l'homme son pareil.
 51, &c. est animal
 prodigieux. 29, 71.
 composé de deux &
 trois pieces. 71 & 72.
 difference & inégali-
 té des hommes en tou-
 tes choses. l. i. c. xxxvii.
 c. xxxviii. c. xxxix.

Hon-

MATIERES PRINCIPALES.

Honneur. l. i. c. lvi.

Honte. 135. l. iii. c. xxvi.

Humanité. 68.

I.

Ialousie. l. i. c. xxx.

l. iii. c. xxxv.

Jeunesse. 167

Imagination. 97, &c.

l. i. c. xviii.

Immortalité. 104

Impôts, & subsides. 402

Impostures. 52, 55, 56,

324

Inconstance. l. i. c. v.

Indigence. l. iii. c. xxv.

Industrie. 346

Infamie. l. iii. c. xxvi.

Ingratitude. 501, 502

Injustice utile. 387, 388

Instinct naturel. 64

Instruction de la jeunesse.

513, &c. au long.

Invention. 113

Jugement. 106

Jurement. 23

Justice en general. l. iii.

c. v. 458. pour au-

truy. 21. l. iii. c. v.

vii. pour le souve-

rain. 381, 382. pour

soy. mesme. l. iii. c. vi.

462

L.

Langue bonne &

mauvaise. 88

Liberalité, pour tous.

l. iii. c. xi. 491. du

prince. 392, 393

Liberté spirituelle du ju-

gement. 250. de la vo-

lonté. 258. corporelle.

66. & l. i. c. liiii.

230

Legislateurs. l. i. c. xlvi.

216

Loix. l. ii. c. viii. 321

Luxe. l. iii. c. xl. 612

M.

Magistrats. l. i. c.

xlvi. 215. l. iii. c.

xvii. 553

Maistres. l. i. c. xlv.

203. l. iii. c. xv. 544

Manies. 69, 115

Maladie. l. iii. c. xxii.

575

Mariage. l. i. c. xlii. 189

Maries. l. iii. c. xii. 505

Maux qui nous mena-

cent. 440. presens &

pressans. 441

Maux externes. l. iii.

c. xx. 566. Internes.

586

Memoire. 96, 97, 98,

120

Mentir. 489

Meschanceté. 277

Mespris du Prince. 416.

du monde. 303

D d 2 Mes-

TABLE DES

Mesnagerie. l. iii. c. xiii.	Nudité.	58. 90
507		
Militaire profession. l. iii.	O.	
c. iii. Exercice & vocation. 428, &c.	Obeissance. 187, 550,	551
Misere humaine en la vie, naissance, entendement, volonté. l. i. cap. vi.	Obligation active & passive.	501
29	Occasion.	345
Moderation double aux affaires.	Opinion. 114, 115, 121,	122, 128
279	Ouye.	86, 87
Meurs bonnes & mauvaises de la jeunesse & vieillesse. 167,	P.	
537	Parole. 58, 87, 88	
Monde, sa division. 171,	Parents. l. i. c. xliii.	
172. son mespris. 303,	l. iii. c. xiv.	
305, 306. son antiquité, changement, estat, &c.	Party: comment se faut porter entre divers partis.	455
255	Passions. 117. l. i. c. xx.	
Mort. l. ii. c. xi. diverses manieres de se porter en la mort. 349.	246, &c. l. iii. c. xxviii. &c.	
Ne la craindre, attendre, mespriser, desirer, se la donner. 349.	Pauvreté. l. i. c. lviii.	
350, &c. diverses formes de la mort. 367	l. iii. c. xxv.	
	Pedans.	46
N.	Penitence.	23
Nature & loy de nature. 268, &c.	Perfection. 275, 276	
corrompue par art, ceremonie, vice, &c.	Perfidie.	482
270, &c.	Persuader.	54
Neutralité.	Peuple. l. i. c. xlviiii.	
457	Pieté pour tous. l. i. c. v.	
Noblesse. l. i. c. lv.	pour le souverain. 381	
231	Plaisirs. l. ii. c. vi. l. iii. c. xxxviii. & xli.	
	Pre voyance ou premeditation.	319, 320
	Pre-	

MATIERES PRINCIPALES.

Preferance ou Preſeance.	c. v. & c. xv. xvi.
339, 340	106, 107. Aux beſ-
Preſomption. l. i. c. vii.	tes. 62, 63, 101
249	Rebellion. 451
Precipitation. 260, 345	Reconnoiſſance. 502,
Preud'homie & Probité.	503
l. ii. c. iii.	Religion. 22. l. ii. c. v.
Princes, leur deſcription,	285
bien & mal. l. iii. c.	Repentance. 279
xlv. leur devoir. l. iii.	Repudiation. 197, 198,
c. ii. c. iii. c. xvi.	199
Principes. 55	Richeſſes. l. i. c. lviii.
Proviſions pour gouverner	238
un Etat, ſept. 378, & c.	Ruſes de Prince. 385,
Proſperité. l. ii. c. vii.	386, de guerre. 436
l. iii. c. xxxvii.	
Police. 20	S.
Polygamie. 197, 198	
Prudence en general, ſa	Sacrifices. 22, 286,
deſinition, ſes quali-	287
tez. l. iii. c. i. Publi-	Santé. 75
que du Prince. l. iii.	Sageſſe, voyez les Preſa-
c. ii. & iii. Paciſique.	ces du premier & ſe-
418, & c. Militaire.	cond livre, & p. 263,
420. Aux affaires en	281, 282, 520,
general. l. ii. c. x.	521, & c.
Aux affaires difficiles	Secret. 482
& dangereux. l. iii.	Science. l. i. c. lvii. 483,
c. iv.	520, & c.
Puiſſance maritale. 196.	Sedition. 450
Paternelle. l. i. c. xliii.	Sens naturel. l. i. c. xii. 81
Herie des Maiſtres.	Servage. l. i. c. liv. 230
l. i. c. xliii.	Serviteurs. l. iii. c. xv.
	544, 545
R.	Severité. 411
Raiſon, Ratiocina-	Sobrieté. l. iii. c. xxxix.
tion humaine. l. i.	610
	Dd 3 Sol.

T A B L E D E S

Soldats & leur distinction, naturels, étrangers, à pied, à cheval, ordinaires, subsidiaires. 424, 425. leur election, conditions, discipline. 426, 427
 Solitude. l. i. c. l. 224
 Souveraineté, souverains. l. i. c. xlv. 207. l. iii. c. xvi. 546
 Superiorité & inferiorité. l. i. c. xl. xli. 183, &c.
 Superstition. 45, 292, 293, &c.
 Supplices. 415
 Suppositions. 54, 68, 69

T.

Trahison. 446
 Tranquillité. l. ii. c. xii & dernier. 368
 Temperance. l. iii. c. xxxvi. 601
 Temperament du cerveau. 95, 96, 97. entre fiance & deffiance, crainte & assurance, 344
 Thresors. 403. 404
 Tristesse. l. i. c. xxxiii. 154. l. iii. c. xxix. 589
 Tumulte populaire. 447, 448

V.

Vaillance en general. l. iii. c. xix. 560
 du prince. 390. des soldats. 428
 Vanité. l. i. c. iii. 20
 Vengeance. 39, 43. l. i. c. xxxi. 151. l. iii. c. xxxiv. 597
 Verité. 23, 112, 122
 Vertu. 18, 263, 276
 Vestement. 61. l. i. c. xiv. 90. l. iii. c. xl. 612, 613
 Victoire du vainqueur & vaincu. 437, 438
 Vie humaine. l. i. c. xxxi. genre & train, devoir. l. ii. c. iv. 281, 282. trois sortes & degrez de vie. l. i. c. xlix. 222
 Vie civile & sociale & solitaire. l. i. c. l. 224. menée en communauté. l. i. c. li. 226. rustique & menée es villes. l. i. c. lii. 227. militaire. l. i. c. liii. 228
 Vieillesse. 167, 168
 Volonté. 44. l. i. c. xix. 206, 207, &c.
 Volupté. l. iii. c. xxxviii. 603, 604

F I N.

